



## AVERTISSEMENT

Ce document est le fruit d'un long travail approuvé par le jury de soutenance et mis à disposition de l'ensemble de la communauté universitaire élargie.

Il est soumis à la propriété intellectuelle de l'auteur. Ceci implique une obligation de citation et de référencement lors de l'utilisation de ce document.

D'autre part, toute contrefaçon, plagiat, reproduction illicite encourt une poursuite pénale.

Contact : [ddoc-theses-contact@univ-lorraine.fr](mailto:ddoc-theses-contact@univ-lorraine.fr)

## LIENS

Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 122. 4

Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 335.2- L 335.10

[http://www.cfcopies.com/V2/leg/leg\\_droi.php](http://www.cfcopies.com/V2/leg/leg_droi.php)

<http://www.culture.gouv.fr/culture/infos-pratiques/droits/protection.htm>

# THESE EN COTUTELLE

En vue de l'obtention du

## DOCTORAT EN LETTRES

---

Beatriz ONANDIA

Transferts culturels, traductions et  
adaptations féminines France/Espagne  
au XVIII<sup>e</sup> siècle

---

### DIRECTRICES DE RECHERCHE

Prof. Dr. Catriona Seth (Université de Lorraine)  
Prof. Dr. Lydia Vázquez (Université du Pays Basque)

---

## **DATE ET LIEU DE LA SOUTENANCE**

20 juin 2016 à l'Université de Lorraine (Nancy)

## **MEMBRES DU JURY**

Prof. Dr. Catriona Seth (Université de Lorraine)

Prof. Dr. Lydia Vázquez (Université du Pays Basque)

Prof. Dr. Rotraud von Kulesa (Université d'Augsbourg)

Prof. Dr. Jean-Marie Goulemot (Université de Tours)

# Table des matières

<b>INTRODUCTION</b> .....	<b>7</b>
<b>Chapitre I. Être une femme au siècle des Lumières : Polémique ou Philosophie ?</b> .....	<b>20</b>
1. Le contexte sociopolitique de l'Espagne des Lumières .....	20
2. La nouvelle philosophie des Lumières.....	26
3. Être une femme dans un univers d'hommes .....	27
3.1. Panorama de la situation des femmes avant le siècle des Lumières.....	33
3.2. L'éducation féminine sous les yeux des intellectuels des Lumières .....	35
3.3. L'arrivée des femmes dans le domaine public : les salons littéraires et les journaux ; les nouveaux lieux féminins.....	51
3.4. Entre lire et écrire : les femmes prennent la plume .....	70
4. Devenir traducteur dans la société des Lumières hispaniques .....	75
4.1. L'activité de traduction : quelle était la définition d'un bon traducteur ?.....	76
4.2. Le dilemme des traducteurs des Lumières : la fidélité ou la liberté face aux textes .....	77
4.3. Une bonne traduction, dans une langue différente, est-elle possible ?.....	79
4.4. Les nouvelles traductrices .....	81
4.5. Les objectifs du traducteur .....	82
4.6. Les différentes discussions autour de la traduction.....	84
4.7. Faire de sa plume un métier .....	88
4.8. Les traductions d'œuvres littéraires .....	92

## **Chapitre II. La fortune littéraire de Marie Leprince de Beaumont en Espagne.....96**

1. La traduction des œuvres pédagogiques de Marie Leprince de Beaumont et sa réception espagnole au XVIII <sup>e</sup> siècle. ....	97
1.1. <i>Le Magasin des pauvres, artisans, domestiques et gens de la campagne</i> .....	100
1.1.1. L’hispanisation de la version française : les prénoms des interlocuteurs, la première évidence.....	103
1.1.2. L’omniprésence de la religion dans l’Espagne rurale des Lumières.....	107
1.1.3. Une version édulcorée pour ses destinataires. Traduction ou adaptation ?.....	110
1.1.4. Une méthode conçue pour l’apprentissage ou pour la divulgation de l’idéologie des Lumières ?.....	123
2. La célébrité des productions de Madame Leprince de Beaumont dans la société des Lumières espagnoles .....	127
2.1. Les adaptations espagnoles .....	138
2.2. L’influence de Marie Leprince de Beaumont dans les productions littéraires de l’époque .....	139

## **Chapitre III. Françoise de Graffigny et ses *Cartas de una peruana* : l’éloge d’une nation. .... 144**

1. L’importance du genre épistolaire dans la société féminine de l’époque .....	145
2. La fortune littéraire des <i>Lettres d’une Péruvienne</i> dans l’Espagne des Lumières .....	151
2.1. <i>Lettres d’une Péruvienne</i> : un discours féminin novateur.....	159
2.2. « La traductora » : un nouveau concept de prologue .....	159
2.3. Une conception inédite de traduction : <i>Cartas de una peruana</i> .....	162
2. 4. Les expressions d’amour.....	163

2.5. Des critiques des conquistadors aux éloges d'une nation .....	164
2.6. À la recherche du <i>happy end</i> traditionnel ?.....	166
2.7. L'intervention instructive de María Romero Masegosa.....	172
2.8. Les nouvelles versions espagnoles de l'œuvre de Madame de Graffigny (les éditions de 1823 et 1836).....	178
3. Y a-t-il une vie après les <i>Lettres d'une Péruvienne</i> ?.....	193

## **Chapitre IV. Stéphanie-Félicité de Genlis : une parfaite femme des Lumières.....206**

1. La fortune littéraire de la comtesse de Genlis dans la péninsule Ibérique .....	207
1.1. Les attributions incertaines à Félicité de Genlis.....	208
1.2. Madame de Genlis sous le regard attentif du Saint-Office.....	209
1.3. <i>Adèle et Théodore</i> : une adaptation adéquate pour la morale vertueuse espagnole des Lumières.....	213
1.4. <i>Las veladas de la quinta</i> ou l'exemple d'une acceptation positive .....	220
1.5. Les <i>Annales de la vertu</i> : les connaissances des Espagnols remises en question.....	228
2. 1805-1843 : la révolution de l'imprimerie espagnole et le succès fulgurant de la production littéraire de Félicité de Genlis .....	235

## **Chapitre V. Des plumes féminines pour une éducation féminine. ....244**

1. La fortune littéraire hispanique de certaines femmes de lettres des Lumières françaises... 245	245
1.1. Louise-Florence-Pétronille Tardieu d'Esclavelles : Madame d'Épinay.....	245
1.2. Anne-Thérèse de Marguenat de Courcelles, Madame de Lambert : une pédagogue contre la dictature masculine des Lumières.....	254
1.3. Marie de Rabutin-Chantal, marquise de Sévigné : la popularité des recueils épistolaires .....	261

2. Devenir traductrice : le nouveau savoir-faire des femmes .....	264
2.1. Cayetana de Aguirre y Rosales .....	264
2.2. Juana Bergnés y de las Casas .....	267
2.3. Inés Joyes y Blake .....	272
2.3. Rita Caveda Solares .....	282
3. Les traductions furent-elles les seules voix féminines de l’Espagne des Lumières ? .....	285
3.1. María Gertrudis Hore et Margarita Hickey : deux voix lyriques dans « l’Ilustración » espagnole .....	286
3.1.1. María Gertrudis Hore .....	287
3.1.2. Margarita Hickey Pelizzoni .....	290
3.2. Josefa Amar y Borbón et ses discours innovants .....	293
<b>CONCLUSION .....</b>	<b>308</b>
<b>BIBLIOGRAPHIE .....</b>	<b>322</b>
<b>Annexes : transcription et traduction d’actes de censure .....</b>	<b>361</b>

# INTRODUCTION

Have you any notion how many books are written about women in the course of one year? Have you any notion how many are written by men? Are you aware that you are, perhaps, the most discussed animal in the universe?<sup>1</sup>

Ce passage on ne peut plus approprié, tiré de l'œuvre de Virginia Woolf, *Une Chambre à soi*<sup>2</sup> (1929), avec lequel nous avons voulu commencer notre introduction, souligne à la perfection nos inquiétudes au moment d'entreprendre cette étude doctorale.

Comme dans tous les commencements, les doutes et les carences sont ce qui est apparu en premier ; mais ils se sont dissipés peu à peu et chaque jour, notre travail de recherche est devenu de plus en plus concret. Cependant, dès le début, nos objectifs étaient tangibles. Nous voulions travailler d'un côté sur la fortune littéraire des auteures pédagogues françaises des Lumières, et d'un autre côté sur leurs premières traductions et leurs influences dans l'univers des lettres des Espagnols du *Siglo de las luces*.

Concernant notre premier objectif, il était donc nécessaire d'élaborer un corpus, détaillé et limité, des œuvres et des écrivaines que nous voulions analyser tout au long de nos recherches. La liste des auteures françaises les plus remarquables des Lumières était si vaste que face à la difficulté d'aborder tout le panorama féminin de l'époque dans ce travail, nous avons décidé d'entreprendre exclusivement l'étude des Françaises considérées comme les plus prestigieuses et les plus influentes dans le monde exclusif des lettres espagnoles de ce temps : Marie Leprince de Beaumont, Françoise de Graffigny et Félicité de Genlis. Ces créatrices illustres nous offrent l'opportunité d'examiner plus en profondeur l'évolution des auteures hispaniques et leur timide incorporation à l'univers très sélectif des lettres masculines.

---

<sup>1</sup> Woolf, Virginia, *A Room of One's Own*, London, Penguin Books, 1945, chapter 2, p. 26.

<sup>2</sup> Woolf Virginia, *A Room of One's Own*, Publié en français sous le titre *Une Chambre à soi*, traduit par Clara Malraux, Paris, Gonthier, 1965.

De ce fait, il est intéressant de préciser que l'arrivée de la nouvelle dynastie des Bourbons apporta des changements significatifs à l'organisation de la vie publique espagnole, et amena un souffle progressiste dans une société aussi traditionnaliste que religieuse.

Malgré les efforts des institutions espagnoles pour éviter l'apparition des idées révolutionnaires françaises, la société espagnole essaya de s'inspirer du modèle du pays voisin pour apporter certains changements vitaux pour la modernisation et l'émancipation de la péninsule Ibérique. La lecture des articles de l'*Encyclopédie* française et les progrès dus à la révolution scientifique ne favorisèrent pas seulement la connaissance des divers domaines scientifiques, mais encouragèrent de surcroît le développement de mentalités plus ouvertes et plus tolérantes aux changements.

Cette nouvelle attitude orientée vers la connaissance commença à miner peu à peu le monopole que l'Église avait sur la science et l'éducation du pays. Le nouveau climat laïcisant, dans l'air du temps, n'entraîna pas seulement une baisse de l'influence cléricale, mais aussi la décadence du règne de la terreur inquisitoriale et de ses méthodes répressives, méthodes qui avaient empêché, jusque-là, l'âge de raison et l'émancipation de la société espagnole. Cette nouvelle idéologie, rationaliste et régénératrice, fut le meilleur antidote pour lutter contre l'ignorance et l'obscurantisme. Cependant, nous verrons comment, malgré ces changements innovateurs pour la société espagnole traditionnaliste, l'omniprésence inquisitoriale restait encore une réalité inévitable et très pesante.

Il va de soi que l'émancipation de la femme des Lumières ne fut que le reflet de l'émancipation de la société tout entière. Certains intellectuels, considérés comme la frange la plus progressiste de la société, furent les premiers à faire tomber une bonne partie des idées archaïques concernant la femme espagnole et ses capacités intellectuelles. De ce fait, les salons littéraires, les sociétés économiques<sup>3</sup>, la presse ou les abondants essais publiés se firent l'écho de la nouvelle idéologie des philosophes européens.

---

<sup>3</sup> Les sociétés économiques sont apparues en Espagne, en Irlande et en Suisse à partir de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, à l'abri des Lumières. Apparues dans les cercles culturels comme des organismes non étatiques, elles avaient pour but de promouvoir le développement de l'Espagne, en étudiant la situation économique de chacune des provinces et en cherchant des solutions aux problèmes matériels les plus urgents. Les sociétés se chargeaient de promouvoir l'agriculture, le commerce et l'industrie, et de traduire et de publier les œuvres étrangères qui soutenaient les idées de la physiocratie et du libéralisme. Elles disposaient de libertés réelles pour être constituées et pouvoir se réunir dès leur fondation ; elles sont intervenues dans les secteurs les plus dynamiques de la société, regroupant d'importantes figures de la noblesse et des titulaires de nombreuses charges publiques, des actifs de l'Église, du monde des affaires et des artisans. Pour avoir d'autres informations sur les

Malgré ces nouveaux arguments positifs et progressistes, la situation de la femme n'évolua pas radicalement. La réalité fut, en effet, bien, bien différente. Les préceptes prédominants de la culture patriarcale concernant la femme ne subirent que certaines modifications, et les polémiques et les opinions divergentes contre ces changements ne tardèrent pas à apparaître. Le résultat fut le développement d'un sentiment misogyne qui allait perdurer pendant tout le siècle.

De ce fait, un nouveau conflit s'instaura entre les sexes, devenus différents selon les dernières découvertes physiologiques, voire opposés selon les arguments les plus réactionnaires, contaminant une partie de la production littéraire de l'époque. À titre d'exemple, nous soulignerons certains écrits qui insistent sur la faiblesse physique et morale de la femme, sa perversion, sa coquetterie, etc, réunissant les arguments misogynes traditionnels et la nouvelle image de la femme utérine et ovarienne<sup>4</sup>. Citons à ce propos ces deux célèbres théoriciens que furent Fénelon et Rousseau, très distincts conceptuellement, mais qui se rejoignaient dans l'idée que l'éducation des femmes devait être uniquement liée à l'intérêt et au bien-être masculins.

La polémique sur la place des femmes dans la société se répandit rapidement parmi les différents cercles intellectuels européens. De ce fait, les Lumières espagnoles octroyèrent une place privilégiée à la question des femmes dans un grand nombre de leurs productions et de leurs discussions.

Or, dans ce tourbillon d'idées, plusieurs voix espagnoles s'élevèrent pour la défense de leurs concitoyennes et de leurs capacités. Pedro Rodríguez de Campomanes<sup>5</sup>, Benito Jerónimo

---

sociétés économiques espagnoles, consulter : *Nuevas aportaciones al estudio de las Sociedades Económicas de Amigos del País*, de García Ruipérez, Mariano, Madrid, C.S.I.C., 1988. Voir aussi : Ibeas Altamira, Juan Manuel, « El poeta Meléndez Valdés de las Sociedades de amigos del País Vasco y Arangonesa » ; in *Colloque international. Les sociétés savantes et l'action patriotique en Europe au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Université de Berne, 20-22 septembre 2012.

<sup>4</sup> Vázquez, Lydia, *L'orgasme féminin au XVIII<sup>e</sup> siècle : libération ou nouvelle asservissement ?*, La Rochelle, Himeros, 2014.

<sup>5</sup> Rodríguez de Campomanes, Pedro, *Discurso sobre la educación popular de los artesanos*, Madrid, Instituto de Estudios fiscales, 1975. Campomanes fut un défenseur à outrance du devoir d'éduquer et de promouvoir les femmes au travail pour atteindre la prospérité de l'État; cette idée importante est défendue dans son œuvre *Discurso sobre la educación popular de los artesanos y su fomento*, Madrid, Impr. d'Antonio de Sancha, 1775.

Feijoo ou María de Zayas<sup>6</sup> vont donc essayer de raviver le débat autour des sexes et de l'égalité intellectuelle, sans prétendre, pour autant, à la création d'un nouvel ordre social.

En el siglo XVIII la reivindicación de la condición femenina se acelera con la tenaz iniciativa de los gobernantes y de los educadores, iniciativa masculina a la que la mujer aporta, ahora, resueltamente, su propia colaboración [...] La mujer pasa a ocupar un plano destacadísimo en la vida social no sólo como pieza clave de la familia, sino en actividades extra familiares de interés público<sup>7</sup>.

En effet, l'éducation féminine supposait un énorme avancement pour le monde des femmes, même s'il est intéressant de préciser que cette formation, revendiquée par les intellectuels des Lumières, n'avait pas comme objectif de former des femmes savantes, capables d'occuper une place au même titre que les hommes dans la nouvelle société, mais plutôt de confirmer un modèle de femme-épouse instruite, efficace, bonne conseillère, excellente gestionnaire de l'économie familiale, gardienne de l'honneur de sa famille et éducatrice des futurs citoyens<sup>8</sup>. La femme des Lumières recevrait donc une éducation rationnelle dans le but d'accomplir ses obligations et de devenir un élément utile au service de son entourage, de la société et de l'État lui-même<sup>9</sup>. Les vertus qu'une bonne épouse des Lumières devait avoir étaient donc : la pudeur, la soumission, l'obéissance et la modestie. Comme Beatriz Cienfuegos l'écrivait elle-même dans son journal :

Es la modestia el carácter más propio de nuestro sexo, y aquel virtuoso atractivo con que lícitamente se adquieren posesiones agradables útiles e inocentes; es la piedra filosofal de nuestras mayores felicidades: con ella se obliga a los hombres a ser corteses, atentos, honestos y comedidos<sup>10</sup>.

Malgré cette situation, à vrai dire un peu décourageante, un petit groupe de femmes travailla pour rendre l'image de la femme digne et pour encourager son éducation. Ces

---

<sup>6</sup> Zayas y Sotomayor, María de, *Novelas amorosas y ejemplares*, Madrid, B.A.E., 1948. L'un des aspects les plus intéressants de l'œuvre de María de Zayas est la propagande féministe qu'elle réalise. Elle devient la porte-parole des femmes de son époque pour mener la lutte contre la tyrannie des hommes.

<sup>7</sup> Palacios, Vicente, *Los españoles de la Ilustración*, Madrid, Guadarrama, 1964, p. 245. « Au XVIII<sup>e</sup> siècle, la revendication de la condition féminine s'accélère grâce à la ténacité des gouverneurs et des éducateurs. Une initiative masculine à laquelle la femme fournira sa propre collaboration [...]. La femme va avoir un rôle de protagoniste dans la vie sociale, non seulement comme un pilier fondamental de la famille, mais aussi comme une partie intégrante des activités extrafamiliales d'intérêt public ». (N.T.)

<sup>8</sup> Pérez Canto, Pilar y Romero, Esperanza, *Ilustración, ciudadanía y género*, en Pilar Pérez cantó (éd.), *También somos ciudadanas*, Madrid, Instituto universitario de estudios de la mujer, 2000, p. 43-141.

<sup>9</sup> Pour l'éducation féminine, pourtant, il ne fallait pas avoir de connaissances de grammaire ou de mathématiques ; maîtriser les valeurs du cœur qui rendent possible une vie familiale plaisante était suffisant. Voir : Fuentes, Juan-Francisco « Luces y sombras de la Ilustración española », in *La Educación en la Ilustración Española*, Supplément extraordinaire, 1988, p. 11-27.

<sup>10</sup> Cienfuegos, Beatriz, *La pensadora gaditana*, Cádiz, Impr. de Manuel Jiménez Carreño, 1786, t. I, pensamiento IV, p. 71-72. « La modestie est le caractère le plus distinctif de notre sexe, et un atout vertueux avec lequel, licitement, nous acquérons des possessions agréables, utiles et innocentes ; c'est la pierre philosophale de notre plus grand bonheur : grâce à elle, on oblige les hommes à être courtois, attentifs, honnêtes et modérés. » (N.T.)

femmes s'investirent activement dans la plupart des sociétés culturelles de l'époque, en promouvant la formation et l'admission de la gent féminine dans tous les secteurs des nouvelles sociétés.

Ces nouvelles aventurières n'osèrent pas seulement les nouvelles lectures ; elles empruntèrent aussi des chemins insolites comme ceux de la création ou de la traduction. Ce sont des chemins à découvrir pour une grande partie de ces créatrices.

Pour toutes ces raisons, le choix des écrivaines que nous avons étudiées a été un travail ardu. Pour mener à terme cette tâche, nous avons essayé de trouver leurs productions et les traces de leurs plumes, notamment celles qui eurent une influence importante dans les productions des femmes hispaniques.

Tout au long de nos recherches, nous nous sommes aperçue que les débats éducatifs qui avaient lieu en France circulaient aussi dans le milieu intellectuel espagnol, grâce aux textes originaux qui traversaient les frontières, mais aussi, et surtout, grâce aux différentes traductions publiées. Ainsi, le renouveau féminin se fit sentir de manière particulière dans les traductions d'œuvres pédagogiques françaises. Ce fut alors qu'un bon nombre de ces écrits passèrent entre les mains des femmes. La traduction devint une manière humble d'accéder à la culture, surtout pour les femmes, dans un domaine fortement marqué par la présence masculine.

Le métier ou la pratique de traducteur permit donc à beaucoup d'auteurs espagnols, et plus précisément à beaucoup de femmes, d'avoir accès aux ouvrages à succès, appréciés à l'étranger. Ana Muñoz, María Jacoba Castilla, María Romero Masegosa, Antonia de Río y Arnedo, Cayetana de la Cerda et tant d'autres vont être tour à tour traductrices et écrivaines et donneront ainsi une couleur féminine au mouvement d'émancipation et d'éducation de la femme hispanique en particulier, et à l'Espagne des Lumières en général.

Parmi les écrivains qui furent traduits, nous pouvons évoquer une auteure remarquable qui influença énormément la production littéraire féminine dans le domaine de la pédagogie et de la morale.

Les œuvres éducatives de Marie Leprince de Beaumont eurent en Espagne un succès fulgurant. Pour la seule période 1700-1808, on trouve douze œuvres traduites en espagnol, ce qui fait d'elle une des femmes les plus traduites en Espagne, laissant loin derrière d'autres

auteurs de renommée comme Françoise de Graffigny, Louise d'Épinay ou Marie de Rabutin-Chantal, marquise de Sévigné. L'entrée de la femme dans le monde des lettres devint, grâce à cette intellectuelle, une réalité. Cette réalité bouleversa notablement cet univers quasi masculin.

La morale religieuse, plutôt traditionnelle, la solennelle morale conventionnelle de son modèle pédagogique, son langage familier propre au contexte social espagnol et ses propos religieux proches des idéologies ecclésiastiques furent les responsables de la célébrité des productions littéraires de l'auteure française dans l'Espagne des Lumières.

Cependant, la réception d'une nouvelle intellectuelle révolutionna les esprits les plus traditionalistes de la société espagnole. Madame de Graffigny et ses célèbres *Lettres d'une Péruvienne* débarquèrent dans différents cercles intellectuels de l'époque, sous le manteau et en version originale. La satire dévastatrice, réalisée dans l'œuvre originale, des dogmes catholiques et des méthodes utilisées par les conquistadors espagnols pendant la conquête américaine provoqua, en 1765, l'interdiction de l'ouvrage par le Saint-Office. Malgré ces interdictions, en 1792, la version d'une traductrice espagnole obtint une licence d'impression de cette œuvre. En dépit de cela, les lecteurs espagnols ne lurent pas une traduction fidèle de l'œuvre originale, puisque María Romero Masegosa considéra que quelques changements étaient nécessaires pour préserver la moralité stricte de l'époque et l'image du peuple espagnol.

Ces changements n'entravèrent pas le bon accueil de cette traduction transformée, et Françoise de Graffigny, grâce à ses *Cartas de una peruana*, atteignit rapidement, comme sa compatriote Marie Leprince de Beaumont, un véritable succès espagnol.

Esta obrita aunque pequeña es muy apreciada de los que la conocen por la finura de sus pensamientos, lenguaje enérgico, excelentes máximas morales, y la severa pero fina y justa crítica que la autora hace de las costumbres, usos y carácter de sus paisanos, a que la traductora añade la censura de algunos de nuestros defectos en sus notas, que sin duda contribuyen mucho para su mayor utilidad.<sup>11</sup>

---

<sup>11</sup> *Gaceta de Madrid*, n° 61, publié le 31 juillet 1792, p. 520. Annonce : « Cet ouvrage, bien que petit, est très apprécié de tous ceux qui le connaissent, grâce à la finesse de ses pensées, son langage énergique, ses excellents principes moraux, et la sévère mais juste critique que l'auteur réalise des mœurs, des usages et des caractères de ses compatriotes, et dans lequel la traductrice ajoute dans ses notes, la censure de certains de nos défauts, ce qui contribue, sans doute, beaucoup à son utilité. » (N.T.)

Félicité de Genlis connut aussi la célébrité espagnole. À la différence de beaucoup d'autres auteures qui virent seulement quelques-unes de leurs œuvres traduites et publiées, ses productions furent traduites presque dans leur totalité.

Le succès de cette intellectuelle fut une réaction au plaidoyer en faveur de la vertu et de la dévotion présent dans ses œuvres. Comme chez sa contemporaine Madame Leprince de Beaumont, cette thématique vertueuse était en harmonie avec la moralité poursuivie par l'Inquisition espagnole ; donc, la fortune hispanique de ses œuvres ne connut pas d'obstacles et alla en quelque sorte de soi.

Une fois l'objectif de ce travail de recherche présenté, et les auteures des Lumières françaises les plus influentes dans le domaine des lettres espagnoles déterminées, nous nous sommes aperçue qu'il pouvait être aussi intéressant, pour compléter notre étude, de repérer certaines Françaises qui eurent une notoriété ponctuelle chez les lecteurs espagnols.

Nous trouvons notamment Madame de Lambert, dont une partie de l'œuvre fut traduite en 1781 en langue castillane sous le titre *Obras morales*, par la comtesse de Lalaing, et qui fut la destinataire d'éloges écrits par Josefa Amar y Borbón, Josefa de Jovellanos ou Rita Caveda dans les prologues de leurs œuvres. Louise d'Épinay, de son côté, eut un énorme succès avec son œuvre *Les Conversations d'Émilie* (1773), publiée pour la première fois en Espagne en 1792 et traduite, une fois de plus, grâce au savoir-faire d'une traductrice, Ana Muñoz. L'œuvre fut annoncée dans la *Gaceta de Madrid*, le 14 octobre 1797, avec l'indication : « Para utilidad principalmente de las madres de familia »<sup>12</sup>. Enfin, la fortune littéraire de Marie de Rabutin-Chantal, marquise de Sévigné dans les Lumières hispaniques clôt notre étude sur les premières traductions de ces auteures françaises.

Une fois terminé le parcours des divers travaux de traduction, nous nous sommes intéressée aux productions féminines espagnoles et à l'influence des écrivaines françaises sur ces textes hispaniques.

---

<sup>12</sup> Bolufer Peruga, Mónica, « Enseñanza y vida académica en la España moderna », in *Revista de historia moderna*, Université d'Alicante, n° 20, 2002, p. 98. « Pour l'utilité des mères de famille » (N.T.)

Malgré le nombre élevé de femmes qui osèrent prendre la plume, rares furent celles qui furent publiées. Seulement un groupe réduit d'auteures privilégiées réussit à entrer dans l'histoire des lettres espagnoles.

Raymond Trousson, dans l'introduction à son anthologie *Romans de femmes du XVIII<sup>e</sup> siècle*<sup>13</sup>, propose une réflexion précise sur la difficulté des femmes à être publiées. S'appuyant sur leurs témoignages, il dénonce l'importance de la tradition, les préjugés sociaux, le manque d'éducation et la pression sociale et familiale comme les raisons fondamentales pour expliquer l'absence (ou du moins la rareté) des productions de femmes. Pour couronner le tout, les auteures des Lumières furent considérées par leurs collègues masculins comme des « bluestockings with an itch for scribbling »<sup>14</sup>. Rétif de La Bretonne lui-même censura ces audacieuses qui firent de leurs plumes un métier :

Que je plains la femme auteur ou savante ! Jeune personne, elle est réellement à plaindre. Elle a perdu le charme de son sexe ; c'est un homme parmi les femmes, et ce n'est pas un homme parmi les hommes. Si ses ouvrages ont du mérite, on ne veut pas croire qu'elle les ait faits : s'ils en manquent, elle devient ridicule : Qu'a-t-elle donc gagné ?<sup>15</sup>

Des mots judicieux de Germaine de Staël nous aident à comprendre cette absence de productions féminines :

Il y a une ambiguïté, et comme une duplicité foncière de la romancière au XVIII<sup>e</sup> siècle. Le territoire sur lequel s'aventurent alors les femmes de lettres est un des plus dangereux qu'une femme puisse affronter : dans l'activité romanesque, la femme se découvre, et l'aventure qu'elle court alors rappelle par plus d'un trait celle de l'héroïne qui se risque sur la scène du monde. [...] Il semble en effet qu'il leur soit plus difficile qu'à l'homme d'élaborer une expérience personnelle. On est certes en droit d'attendre de la romancière une description autorisée du fait féminin; mais la femme qu'elle croit imaginer, c'est encore et toujours elle-même.<sup>16</sup>

Tout au long de nos recherches, nous avons pu repérer que la liste des écrivaines françaises renommées dépassait largement celle de leurs contemporaines hispaniques. Malgré les indices des textes féminins que nous avons trouvés lors de nos diverses visites aux

---

<sup>13</sup> L'œuvre est citée in Raymond, Trousson, *Romans de femmes du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Laffont, 1966, p. 6.

<sup>14</sup> Woolf, Virginia, *A Room of One's Own*, London, Penguin Books, 1945, chapter 2, p. 26. « Madame Je-sais-tout et ses manies de gribouiller ».

<sup>15</sup> Rétif de la Bretonne, Nicolas-Edme, *Les Français ou XXXIV Exemples choisis dans les Mœurs actuelles propres à diriger les filles, les femmes, les épouses et les mères...*, Paris, Guillot, 1786, vol. 1<sup>er</sup>, p. 1786.

<sup>16</sup> Fauchery, Pierre, *La destinée féminine dans le roman féminin européen du dix-huitième siècle*, Paris, A. Colin, 1972, p. 94.

archives ou à la Bibliothèque nationale, la critique espagnole de l'époque n'accorda d'importance qu'à trois écrivaines de la deuxième moitié du siècle des Lumières.

Concernant précisément les bibliothèques et les archives, nous aimerions également mettre en évidence quelques difficultés apparues à la suite de nos diverses visites dans ces institutions.

Pour aborder notre étude sur la réception et les traductions des différentes pédagogues françaises en Espagne à l'époque des Lumières, nous avons estimé qu'une analyse de la relation que ces intellectuelles avaient eue avec l'omniprésente Inquisition espagnole pourrait être très intéressante pour compléter nos recherches. Finalement, et après des requêtes réitérées, nous avons trouvé quelques licences inquisitoriales manuscrites oubliées dans les différents recoins de l'Archive historique madrilène (AHN). L'importance des textes que nous avons découverts nous a conduite à entreprendre la réalisation d'une vaste annexe où, à la suite d'un travail de transcription et de traduction précis et ardu, seront présentés leurs aspects les plus remarquables.

Malgré les difficultés initiales, le bon catalogage, dans la plupart des cas, des différentes archives consultées, et l'existence de versions numériques avec lesquelles nous avons pu travailler, ont quelque peu simplifié notre tâche, considérable et laborieuse. En dépit de cela, la difficulté à trouver la transcription exacte de certains mots ou la variété des intervenants dans ce genre de texte ont beaucoup ralenti nos recherches.

D'autres difficultés sont apparues rapidement. Les erreurs de datation ou les nombreux commentaires, de taille variable, qui s'intercalaient entre les lignes et qui parfois étaient de simples expressions ou des mots-clés, sans aucun sens apparent pour nous, lecteurs contemporains, firent qu'à plusieurs reprises nous pensâmes baisser les bras. Malgré ces inconvénients, nous avons poursuivi nos recherches, et le déchiffrement de toutes ces licences fut d'une extrême utilité pour notre travail final.

Grâce à ces manuscrits et aux différentes consultations réalisées, nous savons donc que les trois créatrices exceptionnelles auxquelles nous avons affaire sont María Gertrudis Hore, Margarita Hickey et Josefa Amar y Borbón. Elles sont parmi les rares privilégiées à avoir pu

rentrer dans la postérité des lettres hispaniques. Leurs productions corroborent l'hypothèse<sup>17</sup> que malgré les obstacles, le XVIII<sup>e</sup> siècle fut un siècle d'affirmation du sexe féminin. Les muses inspirèrent aussi les auteures espagnoles dans certains genres jusqu'alors impensables pour les femmes de lettres : la poésie, le roman pédagogique et la dramaturgie.

La révolution des écrits des femmes fut nettement influencée par les textes pédagogiques des Françaises des Lumières que nous avons déjà nommées. Leurs vastes connaissances sur les productions féminines et sur la langue française soutinrent la réalisation de textes marqués par les œuvres françaises notoires. De ce fait, l'influence d'auteurs comme Madame Leprince de Beaumont, Madame d'Épinay ou Madame de Lambert fut indéniable dans les productions de ces Espagnoles.

Grâce à ces influences des différentes Lumières européennes, ces pionnières des lettres élaborèrent une production littéraire complètement novatrice pour l'époque.

Il faut souligner que le succès des productions féminines doit être mis en relation avec l'alphabétisation des femmes (malgré les limitations existantes<sup>18</sup>), et tous ces divers témoignages qui montrent comment la lecture devint pour celles-ci un instrument d'évasion, un domaine d'apprentissage et une discipline morale, et pour les plus audacieuses un voyage vers de nouvelles sensations et expériences. En outre, la lecture a pu leur offrir une liberté et une pratique pour réaffirmer leur indépendance et leur statut dans l'émergente société culturelle de l'époque.

Il semble évident que les lectures variaient selon les domaines d'intérêt de chaque lectrice : certaines choisissaient des œuvres du Siècle d'or pour mieux comprendre le monde des Lumières, d'autres des œuvres comiques pour développer leur imagination, et d'autres encore des romans épistolaires ou pédagogiques...

Cette nouvelle clientèle était plus urbaine que rurale. En effet, c'est fondamentalement dans les grandes villes que l'art de l'imprimerie et les maisons d'édition se développèrent et

---

<sup>17</sup> Cortarelo y Mori, Emilio, *Iriarte y su época*, Madrid, Impr. de Sucesores de Rivadeneyra, 1897, cap. XIV, p. 307.

<sup>18</sup> Grâce à la spécialiste espagnole Mónica Bolufer, nous savons que pendant le XVIII<sup>e</sup> siècle, l'alphabétisation féminine était bien inférieure à l'alphabétisation masculine. Bolufer explique comment, vers le début du siècle, seulement 4 % des femmes, face à 30 % des hommes, étaient alphabétisées. Elle affirme que ces chiffres s'améliorèrent vers la fin du siècle, avec 13,46 % de femmes alphabétisées face à 43 % des hommes. Bolufer Peruga, Mónica, *Mujeres de letras escritoras y lectoras del siglo XVIII*, Valencia, Université de Valence, Biblioteca virtual, 2006, p. 3.

aussi que les projets d’alphabétisation se déroulèrent avec une plus grande efficacité. Les femmes rurales avaient de grandes difficultés d’accès à ce nouveau marché culturel. Cependant, il semble évident que seules les grandes aristocrates de l’époque avaient cette curiosité intellectuelle. Indépendamment de l’éloignement des librairies et des maisons d’édition, la plupart de ces grandes dames avaient des bibliothèques privées où elles pouvaient assouvir leurs envies de lecture. Certes, les bibliothèques apparaissaient dans les inventaires accompagnant les documents testamentaires au nom du mari, mais ceci était dû aux limitations qu’imposaient les lois quant à la propriété féminine des biens. Autrement dit, beaucoup de biens, y compris des livres, qui étaient à l’usage des femmes, appartenaient officiellement à leur mari<sup>19</sup>.

Le nombre de lectrices augmenta durant le siècle. Les différentes imprimeries de l’époque essayèrent de promouvoir cette lecture grâce surtout à la prolifération d’œuvres étrangères dédiées aux femmes : *Almacén de las señoritas adolescentes o Diálogos de una sabia directora con sus nobles discípulas...* (1787), *Conversaciones de Emilia* (1797), *Cartas de Madame de Montier* (1798)... pour prendre trois exemples d’ouvrages de femmes traduits du français. Les allusions aux femmes dès les titres de toutes ces œuvres devinrent une stratégie parfaite pour attirer l’attention des indécises parmi les lectrices qui étaient de plus en plus nombreuses. En outre, dans les prologues de la plupart de ces œuvres, qui se présentent comme étant conçues « pour les femmes », une forte volonté moralisatrice accompagne une proposition d’instruction et de diversion. En effet, les moralisateurs de l’époque, qui n’étaient pas véritablement en harmonie avec la liberté de choix des lectures des femmes, essayèrent de les persuader d’éviter certaines publications.

Grâce à l’essor des lettres féminines, ces « ilustradas » espagnoles profitèrent de ce nouveau souffle pour revendiquer, dans leurs textes, une amélioration de la condition des femmes, longtemps déconsidérée, et pour défier les conventions sociales bien enracinées depuis l’Antiquité.

Les femmes, d’ordinaire, ne doivent rien à l’art. Pourquoi trouver mauvais qu’elles aient un esprit qui ne leur coûte rien ? Nous gâtons toutes les dispositions que leur a données la Nature : nous n’occupons leur esprit à rien de solide, et le cœur en profite : nous les destinons à plaire ; et elles ne nous plaisent que par

---

<sup>19</sup> Barrionuevo Ruiz, Carmen, « Libros, lectura, enseñanza y mujeres en el siglo XVIII novohispano », in *Revista de filología*, C.S.I.C., février 2007, p. 541.

leurs grâces, ou par leurs vices. Il semble qu'elles ne soient faites que pour être un spectacle agréable à nos yeux. Elles ne songent donc qu'à cultiver leurs agréments, et se laissent aisément entraîner au penchant de la Nature : elles ne se refusent pas à des goûts qu'elles ne croient pas avoir reçus de la nature pour les combattre.<sup>20</sup>

Ces réflexions de Madame de Lambert sont appropriées pour clore ces pages dédiées à l'introduction de ce travail doctoral, qui a pour but de mettre un peu plus en lumière toutes ces contributions, oubliées ou délaissées par la recherche, et qui ont été rédigées par des femmes de lettres.

Nous ne pouvons cependant pas terminer notre introduction sans définir la structure et la méthodologie adoptées tout au long de notre étude. Pour aborder notre corpus, ce travail prétend donc explorer l'influence des auteures françaises chez certaines intellectuelles espagnoles. Pour cette raison, loin de focaliser toutes nos recherches sur une œuvre française et sur sa réception espagnole correspondante, nous avons considéré plus pertinent de travailler à partir d'un éventail plus large de différents ouvrages publiés tout au long du siècle, qui reflètent à la perfection la variété des productions des femmes auteurs. Ce vaste corpus nous a alors obligée à diviser notre travail en cinq grands blocs. En premier lieu, nous analyserons donc les caractéristiques de ces créatrices et leur réception dans un monde plutôt hostile, surtout en ce qui concerne les intellectuelles espagnoles. Pour faciliter nos recherches, nous présenterons, dans un premier chapitre intitulé « Être une femme au siècle des Lumières : Polémique ou Philosophie », une étude détaillée des différences sociales et culturelles entre la France des Lumières et une Espagne encore très conservatrice. Nous verrons comment ces différences évidentes influencèrent la représentation des femmes dans une grande partie des œuvres, et jusque dans les productions féminines elles-mêmes. Pour cela, nous aborderons ces productions et nous réfléchirons aux caractéristiques qui les définissent : l'intertextualité, la diversité des textes et l'évolution de ces écrits.

Dans une deuxième phase, nous explorerons l'œuvre de Marie Leprince de Beaumont et plus concrètement la réception de sa production littéraire dans l'Espagne plus traditionnelle. Sous le titre « La fortune littéraire de Marie Leprince de Beaumont en Espagne », nous proposerons une étude plus dynamique et plus minutieuse du *Magasin des pauvres, artisans,*

---

<sup>20</sup> Lambert, Anne-Thérèse de, *Réflexions nouvelles sur les femmes par une dame de la Cour*, Paris, François Le Breton, 1727, p. 127.

*domestiques et gens de la campagne*. Notre objectif est de souligner les différences évidentes entre les deux versions et de comprendre les raisons fondamentales de tous ces changements.

Nous enchaînerons avec l'analyse d'une autre écrivaine française. Dans le chapitre suivant, que nous avons intitulé « Françoise de Graffigny : *Cartas de una peruana* (1747) ; l'éloge d'une nation », nous évoquerons une nouvelle auteure et une nouvelle traduction « à l'espagnole ». De cette analyse, nous déduirons une première approche de l'adaptation que les lecteurs hispaniques eurent l'occasion de lire à l'époque. Pour faciliter ce travail ardu, nous avons bien distingué les différentes adaptations espagnoles publiées tout au long du siècle, et nous avons réalisé à nouveau une minutieuse étude comparatiste entre ces adaptations et le texte original afin de mettre en lumière ces changements et plus précisément les éventuelles raisons de ces changements.

Le quatrième chapitre, intitulé « Félicité de Genlis : la parfaite femme des Lumières », est donc dédié à l'auteure française et à son importante production littéraire. Une fois de plus, nous avons travaillé sur l'intertextualité, la diversité des thèmes et les différentes traductions et adaptations, pour analyser et définir la réception espagnole de l'œuvre de cette femme savante. Notre objectif initial était de déterminer si la réception de la production littéraire de cette écrivaine fut, en terres hispaniques, aussi remarquable que dans son pays d'origine.

Indubitablement, consacrer notre étude à l'analyse de ces trois auteures et ignorer l'importante liste des autres productions féminines françaises aurait été regrettable. Pour cette raison, nous avons cru pertinent de dédier notre cinquième et dernier grand bloc au thème des « Ouvrages féminins pour une éducation féminine ». Dans ce chapitre, nous étudierons la portée d'auteurs comme Madame de Lambert, Madame d'Épinay ou Madame de Sévigné, et les premières traductions hispaniques de leurs œuvres respectives. Nous compléterons nos recherches avec quelques exemples d'écrivaines espagnoles renommées comme Josefa Amar y Borbón, Rita Caveda ou María Gertrudis Hore, influencées par les Françaises et leurs productions pédagogiques.

Nous terminerons notre travail avec les conclusions et les annexes, où nous dévoilerons les transcriptions et les traductions de certains écrits de censure consultés, ainsi que les listes des différentes traductions et publications espagnoles des auteures étudiées, avec une bibliographie détaillée des œuvres analysées.

# Chapitre I. Être une femme au siècle des Lumières : Polémique ou Philosophie ?

Mais ce qui m'intéresse particulièrement et qui touche de près tout mon sexe, c'est une maison particulière, c'est un établissement à jamais mémorable qui manque à la France. Les femmes, hélas ! Trop malheureuses et trop faibles, n'ont jamais eu de vrais protecteurs. Condamnées dès le berceau à une ignorance insipide, le peu d'émulation qu'on nous donne dès notre enfance, les maux sans nombre dont la Nature nous a accablées, nous rendent trop malheureuses, trop infortunées, pour que nous n'espérions pas qu'un jour les hommes viennent à notre secours.<sup>21</sup>

## 1. Le contexte sociopolitique de l'Espagne des Lumières<sup>22</sup>

L'arrivée au pouvoir des Bourbons a mis fin à une période obscure qui avait plongé la nation espagnole dans une décadence absolue. Le début du siècle des Lumières annonça la fin de ce passé néfaste pour la péninsule Ibérique et lui permit de commencer à briller comme le reste des pays européens. L'Espagne ouvrit alors ses portes à une nouvelle idéologie au sein d'une société traditionnelle. Une idéologie basée sur la primauté de la raison et, par conséquent, sur l'idée de progrès, caractéristique du mouvement des Lumières. Quatre monarques, suivis de près par leurs ministres réformistes, se chargèrent de la transformation du pays tout au long du siècle : Philippe V, Ferdinand IV, Charles III et Charles IV, le royaume de Charles III (1759-1788) étant le plus prospère<sup>23</sup>. Tous les changements entrepris sont fondamentaux pour comprendre le bouleversement de l'univers des femmes.

Les esprits novateurs venant du pays voisin – la France –, malgré les efforts des différents gouvernements pour éviter la corruption de la vertueuse morale espagnole de

---

<sup>21</sup> Gouges, Olympe de, *Femme, Réveille-toi ! Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne...*(1791), Paris, Gallimard, 2014, p. 70.

<sup>22</sup> Malgré l'important nombre de recherches réalisées sur la situation des femmes dans les différentes sociétés des Lumières, nous avons considéré approprié de proposer un bref résumé du contexte espagnol pour mieux situer notre travail.

<sup>23</sup> Vázquez Marín, Juana, *El costumbrismo español en el siglo XVIII*, Madrid, Universidad Complutense, 1992, vol. 2, p. 120.

l'époque, traversèrent rapidement les frontières hispaniques. La raison, la nature, le bonheur et le progrès acquièrent des connotations différentes de celles auxquelles le pays était habitué.

Selon les propos d'Emmanuel Kant, le siècle des Lumières permit de dissiper, grâce à la raison, les ténèbres qui submergeaient l'être humain depuis l'Antiquité. À la réponse de « Qu'est-ce que les Lumières ? » celui-ci répondit :

Les Lumières, c'est la sortie de l'homme hors de l'état de tutelle dont il est lui-même responsable. L'état de tutelle est l'incapacité de se servir de son entendement sans la conduite d'un autre. On est soi-même responsable de cet état de tutelle quand la cause tient non pas à une insuffisance de l'entendement, mais à une insuffisance de la résolution ou du courage de s'en servir sans la conduite d'un autre. [...]. Aie le courage de te servir de ton propre entendement ! Voilà la devise des Lumières. [...]. Mais pour ces Lumières il n'est rien requis d'autre que la liberté ; et la plus inoffensive parmi tout ce qu'on nomme liberté, à savoir celle de faire un usage public de sa raison sous tous les rapports.<sup>24</sup>

Après la Révolution de 1789, la nation française devint une des puissances les plus importantes du monde, alors que l'Espagne perdait tout son pouvoir et toute l'influence et la domination politique et culturelle qu'elle avait eues les siècles précédents. La langue castillane vit rapidement décroître son influence dans les pays européens, et la langue française obtint le monopole des lettres. Le français remplaça rapidement le latin comme langue diplomatique ; les princes et les courtisans européens parlaient et écrivaient couramment en français, et les intellectuels des Lumières s'en servaient pour transmettre leur pensée<sup>25</sup>.

Le langage français est de toutes les langues celle qui exprime avec le plus de facilité, de netteté et de délicatesse, tous les objets de la conversation des honnêtes gens ; et par là elle contribue dans toute l'Europe à un des plus grands agréments de la vie.<sup>26</sup>

Une grande partie de ces hommes de lettres écrivaient en français même s'il ne s'agissait pas de leur langue maternelle. Nous pouvons citer quelques exemples comme le Britannique Antoine Hamilton, l'abbé italien Ferdinando Galiani ou l'Allemand Friedrich Melchior

---

<sup>24</sup> Kant, Emmanuel, « Réponse à la question : Qu'est-ce que les Lumières ? », Paris, Flammarion, coll. G.F., première édit. 1991.

<sup>25</sup> Guerra, Pilar, Cabrera Bosch María Isabel, *El feminismo en España: dos siglos de historia*, Madrid, Fundación Pablo Iglesias, 1988.

<sup>26</sup> Arouet, François-Marie, (dit Voltaire), *Le siècle de Louis XIV*, Berlin, De Francheville, 1751, p. 1017-1018.

Grimm. Bien évidemment, l'arrivée des gallicismes, malgré « la plétora de tradicionalismo e inercia »<sup>27</sup>, fut aussi une réalité dans la République des lettres hispaniques de l'époque.

Todo concurría a este efecto inevitable: nuestra corte, en algún modo francesa, el gobierno siguiendo las máximas y el temor observados en aquella nación; los conocimientos científicos, las artes útiles, los grandes establecimientos de civilización, los institutos literarios todo traía, todo se imitaba de allí: de allí el gusto en las modas, de allí el lujo en las casas, de allí el refinamiento en los banquetes; comíamos, vestíamos, bailábamos, pensábamos a la francesa...<sup>28</sup>

La présence de nouvelles références littéraires fut considérée comme un danger à éviter et à combattre. De ce fait, l'arrivée de certains éléments toxiques dans les lettres espagnoles les plus traditionnelles et les plus pures provoqua l'opposition d'une partie des intellectuels hispaniques de l'époque. Citons par exemple l'écrivain José Francisco de Isla, qui réalisa une vaste critique de la fulgurante francisation de la langue espagnole. « Francesear adredemente en castellano, es una cosa intolerable, es llenarlos a ellos [les Français] de vanidad, y a nosotros de confusión. »<sup>29</sup> Néanmoins, malgré les efforts et les dénonciations de ces puristes, il est certain que les références françaises eurent une place considérable dans la République des lettres espagnoles. En effet, le fort patriotisme de ces penseurs des Lumières était, dans la majorité des cas, mis en relation avec un certain mépris envers l'inconnu. Benito Jerónimo Feijoo lui-même soulignait cette méfiance dans son œuvre *Cartas eruditas y curiosas* (1745) :

Algunos de mucha barba, y aún de barba con perilla, miran u oyen cualquier libro francés fingiendo creer, y procurando hacer creer a otros, que no se hallan en los libros escritos en este idioma sino inutilidades.<sup>30</sup>

Néanmoins, les opposants aux nouveaux courants français virent leurs efforts de protection de la langue espagnole rester vains, puisque l'arrivée de nouvelles sources d'inspiration était en train de gagner du terrain et qu'une grande majorité des intellectuels soutenaient ce renouvellement et cette sorte d'oxygénation, considérés comme nécessaires

---

<sup>27</sup> Maldonado Macanaz, Joaquín, *España y Francia en el Siglo XVIII*, Madrid, Tip. de "el Correo", 1886, p. 35 « L'abondance de traditionalisme et d'inertie » (N.T.)

<sup>28</sup> Quintana, José Manuel, *Biblioteca de Autores españoles desde la Formación del lenguaje hasta nuestros días*, Madrid, M. Rivadeneyra, 1852, p. 576. « Tout concourait à cet inévitable effet : notre cour, en quelque sorte française, le gouvernement suivant au maximum, et jusqu'à la crainte observée dans cette société; les connaissances scientifiques, les arts utiles, les grands établissements de civilisation, les instituts littéraires, tout était importé, tout était imité de là : voilà le goût dans les modes, le luxe dans les maisons, le raffinement des banquets; nous mangions, nous nous habillions, nous dansions et nous pensions à la française... » (N.T.)

<sup>29</sup> De Isla, José Francisco, *Cartas familiares*, carta VIII, Madrid, Impr. de Manuel González, 1789, p. 557. « Franciser le castillan exprès est une chose intolérable, car c'est les remplir de vanité, et nous de confusion. » (N.T.)

<sup>30</sup> Feijoo, Benito Jerónimo, *Cartas eruditas y curiosas*, Madrid, Impr. d'Eugenio Bieco, 1745, t. II, p. 544. « Certains à grosse barbe, et encore ceux avec un bouc, ils observent ou ils écoutent n'importe quel livre en français en faisant semblant et en faisant croire aux autres que dans ces livres écrits dans cette langue, on ne trouve que des choses inutiles. » (N.T.)

pour transformer un panorama littéraire ankylosé. Soulignons, par exemple, les propos appropriés de Manuel José Quintana, quand il affirmait :

Es queja común y frecuente de los críticos que entre nosotros aspiran el lauro de severos y puristas, acusar a las letras francesas de haber estragado y destruido el carácter propio y nativo de la poesía castellana. Pero esto en realidad no es así; porque mucho antes de que, los escritores franceses empezasen a ser el estudio y el modelo de los nuestros, ya los españoles habían abandonado todos los buenos principios en las artes de imitación y dejado apagar en sus manos la antorcha del ingenio. La pintura había muerto con Murillo, la elocuencia con Solís, la poesía con Calderón; y en el medio siglo que pasa desde que faltan estos hombres inminentes hasta que aparece Luzán, ningún libro, ningún escrito. [...] La imitación francesa pudo en buena hora dar a nuestro gusto y a nuestras letras un carácter diferente del que había tenido en lo antiguo.<sup>31</sup>

Pour le meilleur ou pour le pire, l'influence de la langue française dans la péninsule Ibérique fut une évidence ; et la corruption ou l'adultération de la langue de Cervantès, comme l'affirme la spécialiste Emma Martinell<sup>32</sup>, devint une réalité du siècle des Lumières<sup>33</sup>.

Ce monopole de la langue de Molière provoqua la reconnaissance des productions françaises en tant que nouveaux modèles à suivre pour les intellectuels des Lumières espagnoles. Cette admiration hispanique envers tous les textes d'origine française fut une réalité dans la plupart des productions espagnoles où certains auteurs de l'époque, comme Feijoo, Capmany ou Iriarte, vantaient la supériorité et la qualité de ceux-là. Tomás de Iriarte affirmait, dans son œuvre *Los Literatos en Cuaresma* (1773), que « los libros franceses, han llegado a tener tratados completos de todas las Ciencias y Artes inventadas »<sup>34</sup>.

De ce fait, beaucoup d'intellectuels parmi les plus importants de l'époque furent instruits dans le pays voisin. José Cadalso compte parmi ces savants qui reçurent une éducation à la française. D'autres, comme Pablo de Olavide, se virent dans l'obligation de quitter l'Espagne et de partir en exil en France. Ce phénomène fit que de nombreux écrivains espagnols

---

<sup>31</sup> *Ibid.*, Partie 1<sup>re</sup>, p. 145. « C'est une plainte commune et fréquente parmi les critiques sévères et puristes qui aspirent à la gloire de la langue espagnole, d'accuser les lettres françaises d'avoir gâté et détruit le propre caractère originaire de la poésie castillane. Mais, cela ne fut, en réalité, pas le cas; puisque bien avant que les écrivains français aient commencé à devenir l'objet d'étude et le modèle des nôtres, les Espagnols avaient déjà abandonné tous les bons principes dans les arts d'imitation et ils avaient laissé s'éteindre entre leurs mains le flambeau du génie. La peinture était morte avec Murillo, l'éloquence avec Solís, la poésie avec Calderón ; et pendant le demi-siècle écoulé après la disparition de ces hommes éminents jusqu'à l'apparition de Luzán, aucun livre, aucun écrit. [...] L'imitation française put, à la bonne heure, donner à notre goût et à nos lettres un caractère différent de celui qu'ils avaient eu auparavant. » (N.T.)

<sup>32</sup> Martinell, Emma, « Posturas adoptadas ante los galicismos introducidos en el castellano en el siglo XVIII », in *Revista de Filología de la Universidad de La Laguna*, n° 3, 1984, p. 107.

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 107.

<sup>34</sup> Iriarte, Tomás de, *Los literatos en Cuaresma*, Madrid, Clásicos de Biblioteca Nueva, p. 169. « Les livres français sont arrivés à traiter en totalité de toutes les Sciences et les Arts inventés. » (N.T.)

acquissent des connaissances du français. De telles connaissances permirent à Pablo de Olavide, par exemple, de devenir un des traducteurs les plus renommés des pièces théâtrales françaises dans l'Espagne des Lumières.

Dans une autre catégorie, on peut trouver des hommes de lettres espagnols qui utilisaient le français pour écrire. Citons par exemple José Marchena (l'abbé Marchena), qui fut obligé de fuir précipitamment l'Espagne à cause de la persécution inquisitoriale dont il fut l'objet dans sa jeunesse. C'est pour cela qu'il appartient aussi au groupe des auteurs qui passèrent la plus grande partie de leur vie exilés en France. Malgré ses origines espagnoles, ses séjours français firent de lui un écrivain presque exclusivement d'expression française, langue dans laquelle il composa un grand nombre de ses productions et d'abondants articles journalistiques. Parmi ses œuvres les plus célèbres, nous pouvons citer le traité *Essai de Théologie* (1797), le pastiche du *Satyricon* intitulé *Fragmentum Petronii* (1800), *Lecciones de Filosofía moral y Elocuencia* (1820) ou la tragédie *Polixena* (1808), même s'il faut aussi citer son importante production lyrique en espagnol, langue qu'il préférait, la considérant la plus appropriée, pour ce genre littéraire.

L'abbé Marchena, tout comme Pablo de Olavide, profita de ses vastes connaissances de la langue et de la culture françaises pour devenir un des traducteurs hispaniques les plus influents de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Les lecteurs espagnols de l'époque lui doivent la première traduction espagnole du *Contrat social*<sup>35</sup> (1762) de Rousseau<sup>36</sup>, ainsi que des versions de différents ouvrages de Molière<sup>37</sup>, Montesquieu<sup>38</sup>, Volney<sup>39</sup> et Voltaire<sup>40</sup>, dont quelques-unes connurent de nombreuses éditions tout au long des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles.

---

<sup>35</sup> *Le Contrat social* de Rousseau fut traduit pour la première fois en langue castillane par l'abbé Marchena en 1799. Pour éviter les récurrentes critiques inquisitoriales, l'œuvre fut imprimée à Londres, introduite clandestinement et distribuée « sous le manteau » parmi les intellectuels hispaniques les plus impatients de l'époque. Voir : Rousseau, Juan Jacobo, *El contrato social o Principios de Derecho Político*, México, Universidad Nacional Autónoma de México, 1962. [En ligne]. Disponible sur <http://www.enxarxa.com/biblioteca/ROUSSEAU%20El%20Contrato%20Social.pdf>.

<sup>36</sup> *Le Contrat social* ne fut pas la seule œuvre de Rousseau traduite par José Marchena. En 1817, une première traduction en langue castillane d'*Emilio, o la Educación* vit le jour à Bordeaux.

<sup>37</sup> Poquelin, Jean-Baptiste (dit Molière), *El Hipócrita, comédie de cinq actes en vers traduits en langue castillane par D.J. Marchena*, Madrid, Impr. d'Alban y Delcasse, 1811.

<sup>38</sup> Montesquieu, Charles-Louis de Secondat, baron de La Brède et de, *Cartas persas*, Cádiz, Ortal y Compañía, 1821.

<sup>39</sup> Chassebœuf de La Giraudais, Constantin-François, comte de (dit Volney), *Las ruinas o Meditación sobre las revoluciones de los Imperios*, œuvre traduite en langue castillane par José Marchena, Bordeaux, Impr. de Pedro Beaume, 1820.

<sup>40</sup> Arouet, François-Marie, (dit Voltaire), *Novelas escogidas*, traduction réalisée par l'abbé Marchena, Paris, Garnier, 1897.

Comme nous l'avons souligné auparavant, nombreux furent les hommes de lettres espagnols obligés de s'exiler à la suite des tensions politico-religieuses<sup>41</sup> omniprésentes pendant la quasi-totalité du XVIII<sup>e</sup> siècle. Manuel Lassala, Juan Francisco Masdeu ou Juan Bautista Colomes figurent parmi les jésuites contraints, après leur bannissement, à abandonner le pays. Généralement, ces intellectuels écrivaient leurs productions dans la langue de leur pays d'accueil. Néanmoins, soulignons le cas exceptionnel de Juan Bautista Colomes et de son œuvre en langue française qui fit polémique : *Les philosophes à l'encan* (1793). Grâce à l'étude exhaustive réalisée par María José Bono Guardiola<sup>42</sup>, nous savons comment, pendant la deuxième moitié du siècle, la prolifération des critiques burlesques à l'encontre des intellectuels des Lumières devint une réalité éditoriale de la France du XVIII<sup>e</sup> siècle. *Nouveau mémoire pour servir à l'histoire des Cacouacs* (1757), de Jacob-Nicolas Moreau, ou *Les Philosophes* (1760), de l'écrivain et philosophe Charles Palissot de Montenoy, ne sont que des exemples de ces productions où les plus importantes plumes de l'époque furent malmenées et ridiculisées. Juan Bautista Colomes profita des pages de son œuvre pour publier, sous forme de dialogues, une vaste critique des théories philosophiques les plus solennelles du siècle. Voltaire, Rousseau, Diderot ou d'Alembert furent des cibles de celles-ci.

Comme nous avons pu le montrer tout au long de ces pages, la langue et la culture françaises occupaient une place essentielle dans la nouvelle société intellectuelle émergente en Espagne.

La conséquence directe de cette célébrité, comme nous nous apprêtons à montrer dans le chapitre suivant, fut la traduction massive et rapide d'un nombre important d'écrits des philosophes français dans la péninsule Ibérique et dans presque tous les pays européens au cours du siècle.

Néanmoins, et malgré ces souffles d'air frais qui arrivaient du pays voisin, la société espagnole avait du mal à se détacher de ses traditions séculaires et à accepter un éventuel changement des mentalités.

---

<sup>41</sup> Sánchez Zapatero, Javier, « Implicaciones Históricas, Literarias y Léxicas del exilio en España: 1700-1833 », in *Tonos, Revista electrónica de estudios filológicos*, n° 15, Université de Salamanque, Junio 2008.

<sup>42</sup> Bono Guardiola, María José, « Una sátira filosófica: Les philosophes a l'encan del P. Juan Bautista Colomes, S.I. », in *Revista de Historia Moderna*, n° 18, 2000, p. 411-430.

## 2. La nouvelle philosophie des Lumières

Pour situer ce changement des mentalités, sans vouloir nous étendre car cela dépasserait largement le cadre de notre recherche, il nous faudra citer des philosophes qui marquèrent le siècle des Lumières, tels Spinoza, Leibniz, Descartes ou Newton. Ces hommes proposèrent des modèles scientifiques et philosophiques à suivre pendant tout le XVIII<sup>e</sup> siècle, leurs idées venant compléter ou modifier les théories et méthodologies précédentes. De manière très générale, nous constatons que sur le plan scientifique et philosophique, les Lumières contribuèrent à consolider le triomphe de la raison, et que sur le plan politique et économique, ce fut le triomphe de la nouvelle classe bourgeoise sur la noblesse et le clergé.

Ponerlo todo en duda para alcanzar verdades incontestables, para luego partir de éstas y edificar un conjunto de conocimientos ciertos [...] de dudar de todas las afirmaciones, de no inclinarse ante ninguna autoridad, sea cual fuere, de examinarlo todo y de aceptar únicamente aquello que cada uno ha podido ver que es completamente cierto después de haberlo comprendido perfectamente. De este modo, el siglo estuvo en permanente estado de insurrección intelectual.<sup>43</sup>

La majorité des penseurs des Lumières défendirent la suprématie de la raison dans tous les domaines scientifiques et humanistes. La raison devint donc le moteur de l'évolution humaine et l'instrument idéal pour combattre et transformer la tradition ankylosée de l'Ancien Régime. Du reste, comme Paul Hoffmann le souligne dans son œuvre *La femme dans la pensée des Lumières* (1977), le XVIII<sup>e</sup> siècle laissa son nom dans l'histoire comme le siècle « des philosophes, pour cette raison justement que les écrivains se sentaient, en ce temps, chargés d'apporter une information et une formation à l'opinion publique »<sup>44</sup>. Toute une série de réformes (économiques, politiques, sociales, etc.) seront mises en place pour faire du XVIII<sup>e</sup> siècle le siècle du changement et de l'évolution. Toutefois, nous montrerons, tout au long de nos recherches, comment beaucoup de ces changements, que l'on peut qualifier d'innovateurs, restèrent, pour la société espagnole, au statut de belles intentions.

---

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 12. « Douter de tout pour atteindre d'incontestables vérités, pour tout de suite partir de celles-ci et édifier dans l'ensemble des connaissances certaines [...], douter de toutes les affirmations, ne pencher pour aucune autorité, quelle qu'elle soit, examiner tout et accepter uniquement ce que chacun a pu voir comme complètement certain après l'avoir parfaitement compris. De cette façon, le siècle fut dans un état permanent d'insurrection intellectuelle. » (N.T.)

<sup>44</sup> Hoffman, Paul, *La femme dans la pensée des Lumières*, Paris, Ophrys, 1977, p. 10.

### 3. Être une femme dans un univers d'hommes

La situation des femmes est, au siècle des Lumières, un calque des siècles précédents. Selon les propos de Pierre Fauchery :

La société ne cesse pas pour autant d'être androcentrique ; l'homme reste la norme : mais en tant que tel, il est supposé connu, donc moins intéressant, engendrant un plus faible champ magnétique.<sup>45</sup>

Cependant, grâce aux nouvelles institutions culturelles, les femmes auront un rôle plus manifeste et commenceront à s'affirmer comme individus au sein de la société. Pourtant, comme nous le montrerons, toutes les femmes n'auront pas les mêmes droits ni les mêmes privilèges.

*La destinée féminine dans le roman européen du dix-huitième siècle* (1972), de Pierre Fauchery, dépeint cette représentation des femmes par les différentes productions littéraires des Lumières. À travers ses pages, l'auteur souligne comment le conflit entre les deux sexes devint une réalité sociale et existentielle dans une grande partie de la production littéraire de l'époque. Comme Pierre Fauchery lui-même le constatait dans l'introduction de son vaste travail :

Plus les sexes sont amenés à cohabiter et à s'observer, plus ils deviennent attentifs à leurs différences ; plus aussi ils se sentent intéressés à les souligner.<sup>46</sup>

Ce spécialiste français n'a pas été le seul à montrer du doigt cette cohabitation inhabituelle voire innovante entre les deux sexes. Barbara Vinken, par exemple, dans son article « L'espace exotique du sérail et la différence sexuelle chez Jean-Jacques Rousseau » (1997), affirme aussi que :

Les textes des Lumières sont hantés par le féminin, ce féminin inquiétant qui est rien et qui peut être tout, dont on a pitié et que l'on méprise ou on adore.<sup>47</sup>

Or, cette question et cette polémique concernant la différence sexuelle furent épaulées par l'apparition, chez quelques auteurs de renommée dans la France et l'Espagne des

---

<sup>45</sup> Fauchery, Pierre, *La destinée féminine dans le roman européen du dix-huitième siècle*, Paris, Armand Colin, 1972, p. 9.

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 9.

<sup>47</sup> Vinken, Barbara, « L'espace exotique du sérail et la différence sexuelle chez Jean-Jacques Rousseau », in *Littérature et exotisme, XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle*, études et rencontres de l'École des chartes, 1997, p. 65.

Lumières, d'un certain sentiment misogyne prononcé un peu trop évident. L'ordre politique régnant pendant ce siècle provoqua l'apparition indiscutable d'un nouvel ordre sexuel<sup>48</sup> dans les productions littéraires de l'époque. La masculinité, prépondérante pendant des années, était menacée par « la féminité, qui ne ravage pas avec des armes, mais qui, corrompue par des flatteries, corrompt avec des mots doux »<sup>49</sup>.

Les sentiments et les propos misogynes furent donc une réalité dans certaines des productions littéraires de l'époque. Soulignons par exemple l'existence de quelques-uns de ces savants espagnols ou français qui, malgré l'émergence des œuvres nouvelles dans lesquelles la philosophie des Lumières commençait à se frayer un chemin face à la traditionnelle idéologie de l'Ancien Régime, continuèrent à promouvoir, dans leurs textes, des théories traditionnalistes et élitistes d'après lesquelles les femmes devaient être reléguées aux rôles propres à leur sexe. Citons tout d'abord un poème anonyme écrit en 1783, où toutes ces théories classiques étaient encore très en vigueur.

Lorsque le créateur finissant son ouvrage  
De ses rares beautés fit le portrait vivant,  
L'homme était trop heureux, au sortir du néant,  
De porter sur le front cette divine image.  
Le monde tout entier était son apanage;  
Sur tous les animaux son pouvoir était grand  
Le sort ne put souffrir qu'il vécût si content;  
Il lui ravit bientôt un si doux avantage.  
Sous prétexte d'aider à ses futurs ennuis,  
Il lui fit une femme; il ne put faire pis :  
Le malheureux dormait, il ne put s'en défendre.  
Il vit en s'éveillant la cause de ses maux,  
Il la prit ; mais hélas ! Il devait s'aller pendre;  
Car son premier sommeil fut son dernier repos.<sup>50</sup>

En dépit de ce poème, nous pouvons signaler, là aussi, l'hégémonie de certains des intellectuels les plus illustres de l'époque. Mirabeau, Montesquieu, Rousseau, Voltaire... furent quelques-uns de ces écrivains à ne pas mâcher leurs mots quand ils prenaient leurs

---

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 65

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 64.

<sup>50</sup> Anonyme, *Annales poétiques, ou almanach des muses*, Paris, Mérigot, 1783, t. 24, p. 64.

plumes pour parler de leurs consœurs. Les femmes, affirmait Mirabeau, « acceptent aisément les idées nouvelles, car elles sont ignorantes ; elles les répandent facilement, parce qu'elles sont légères ; elles les soutiennent longtemps, parce qu'elles sont têtues »<sup>51</sup>. Ce discours moral, sur la conduite adéquate qu'une dame cloîtrée dans son rôle domestique devrait avoir, fut aussi évoqué par Montesquieu dans ses célèbres *Lettres persanes* (1721). Dans la lettre XXVI, nous pouvons lire une missive d'Usbek adressée à Roxane dans laquelle le Persan, en faisant référence à l'Occident et aux attitudes des femmes occidentales, écrit :

Que vous êtes heureuse, Roxane, d'être dans les doux pays de Perse, et non pas dans ces climats empoisonnés où l'on ne connaît ni la pudeur ni la vertu ! [...]. Au lieu de cette noble simplicité et de cette aimable pudeur qui règne parmi vous, on voit une imprudence brutale à laquelle il est impossible de s'accoutumer. [...]. Si vous étiez ici, vous vous sentiriez outragée dans l'affreuse ignominie où votre sexe est descendu [...]. L'art de composer leur teint, les ornements dont elles [les Françaises] se parent, les soins qu'elles prennent de leur personne, le désir continuel de plaire qui les occupe, sont autant de taches faites à leur vertu et d'outrages à leurs époux.<sup>52</sup>

Il va de soi que la féminisation du nouveau panorama culturel des Lumières provoqua, comme nous sommes en train de le montrer, la réaction de certains de ces auteurs, qui utilisèrent leur encre pour exprimer leur mécontentement face à la nouvelle situation sociale et soutenir la dictature masculine en matière de savoir et dans la vie sociale en général, pour insister sur la faiblesse physique, morale et intellectuelle des femmes, et pour reléguer à nouveau le « sexe faible » dans le domaine du privé<sup>53</sup>. « Faute de pouvoir se rendre hommes, les femmes nous rendent femmes »<sup>54</sup>, se plaignait Rousseau à la suite du bouleversement que les sociétés européennes étaient en train de subir.

Jean-Jacques Rousseau fut précisément un des principaux promoteurs de ces productions plutôt misogynes, destinées à répandre l'idée que les femmes devaient être destinées à leurs maris et à leurs occupations dans le foyer familial<sup>55</sup>.

---

<sup>51</sup> Citation de Mirabeau évoquée par Jean-Paul Kurtz, dans son œuvre *Nouveau recueil de citations et de pensées*, Norderstedt, Books on Demand, 2013, p. 86.

<sup>52</sup> Montesquieu, Charles-Louis de Secondat, baron de La Brède et de, *Lettres persanes*, Paris, P. Pourrat F., 1721, lettre XXVI, p. 59-62.

<sup>53</sup> Vinken, Barbara, « L'espace exotique du sérail et la différence sexuelle chez Jean-Jacques Rousseau », in *Littérature et exotisme, XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle*, op. cit., p. 65.

<sup>54</sup> Rousseau, Jean-Jacques, *Œuvres complètes*, Paris, Furne, 1835, t. 3, p. 159.

<sup>55</sup> Voir pour plus de renseignements, Boulad-Ayoud, Josiane, Schulte-Jenckhoff, Isabelle et Vernes, Paule-Monique, *Rousseau, anticipateur-retardataire*, Paris, L'Harmattan, 2000.

La recherche des vérités abstraites et spéculatives, des principes, des axiomes dans les sciences, tout ce qui tend à généraliser les idées n'est point du ressort des femmes : leurs études doivent se rapporter toutes à la pratique ; c'est à elles de faire l'application des principes que l'homme a trouvés, et c'est à elles de faire les observations qui mènent l'homme à l'établissement des principes.<sup>56</sup>

Ces propos plutôt antiféministes furent aussi la réalité d'un important nombre de productions espagnoles dès les siècles précédents. Analysons par exemple les vers suivants de Francisco de Quevedo, qui considérait la femme utile à son plus tendre âge et méprisable à partir de l'âge adulte. Après ces propos si « aimables », le poète espagnol décide de clore ses vers en soulignant que les femmes, étant donné leur condition féminine, ne pourront jamais atteindre le ciel et qu'elles sont donc condamnées au châtement éternel, en enfer.

De quinze a veinte es niña, buena moza,  
de veinte a veinticinco, y por la cuenta,  
gentil mujer de veinticinco a treinta.  
¡Dichoso aquel que en tal edad la goza!  
De veinticinco a treinta no alboroza,  
más puédase comer con sal pimienta,  
pero de treinta y cinco hasta cuarenta,  
anda en vísperas ya de una corozca.  
A los cuarenta y cinco es bachillera,  
ganguea, pide y juega del vocablo,  
cumplidos los cincuenta da en santera,  
y a los cincuenta y cinco echa el retablo:  
Niña, moza, mujer, vieja y santera,  
bruja hechicera, se la lleva el diablo.<sup>57</sup>

Bien évidemment, Francisco de Quevedo ne fut pas le seul à déclarer ouvertement son désaccord avec la visibilité des femmes au sein de la nouvelle société. Le traditionalisme et la forte présence de la religion catholique au sein de la société espagnole firent que d'autres auteurs comme Lope de Vega, Gracián ou Tirso de Molina fussent aussi, en partie, célèbres grâce à certains de leurs propos antiféministes. Ainsi, nous ne devons pas oublier que ce

---

<sup>56</sup> Rousseau, Jean-Jacques, *Émile ou De l'éducation*, Paris, Gallimard, 1969, livre V, p. 572.

<sup>57</sup> Quevedo, Francisco de, *Poemas: A la edad de las mujeres* (1621), Madrid, Red ediciones S.L., 2012, p. 54. Le poème *Desengaño de las mujeres*, p. 72, fut aussi un excellent exemple de cette misogynie évidente de l'écrivain renommé. « De quinze à vingt ans elle est une petite fille /, une belle jeune fille de vingt à vingt-cinq ans /, une femme gentille de vingt-cinq à trente ans. / Heureux celui qui se réjouit d'elle à ces âges-là ! / De vingt-cinq à trente ans elle n'est pas joyeuse, / elle peut encore être appétissante, / mais de trente-cinq à quarante ans, / elle est à la veille d'être bannie / À quarante-cinq ans elle est instruite, / elle nasille, elle exige et elle joue avec les mots, / à cinquante ans elle devient dévote / et à cinquante-cinq ans elle tire le rideau. / Petite fille, jeune fille, femme, vieille et dévote, / une sorcière que le diable va emporter. » (N.T.)

corpus textuel ne fut qu'un fidèle reflet de la réalité de l'époque et plus concrètement de la réalité des femmes espagnoles du Siècle d'or. Rappelons, par exemple, un extrait du célèbre *Don Juan* (1630) de Tirso de Molina qui soulignait, dès les premières pages de sa pièce, la légèreté et l'inconstance des femmes :

No quiero, pues me reduces  
el bien que mi amor ordena  
mujer entre mala y buena,  
que es moneda entre dos luces  
Gózala, señor, mil años  
que yo quiero resistir,  
desengañar y morir  
y no vivir con engaños.<sup>58</sup>

Malgré l'arrivée du XVIII<sup>e</sup> siècle, les productions considérées comme misogynes constituèrent seulement une partie infime de l'imposante production des Lumières où les femmes étaient les principales protagonistes. Selon Pierre Fauchery :

Le roman du XVIII<sup>e</sup> siècle célèbre le règne onirique de la femme ; en solennisant les grands moments de sa carrière, il semble la libérer des servitudes de sa condition : il l'arrache à la pesanteur du quotidien pour la faire graviter au ciel des mythes, sur l'orbite de sa destinée.<sup>59</sup>

La question de la femme séduisit les auteurs les plus audacieux de l'époque. Le XVIII<sup>e</sup> siècle ne fut cependant pas seulement le siècle de la philosophie et de la raison mais aussi celui des fantasmes, des libertés et des rêveries masculines autour du corps de la femme<sup>60</sup>. La littérature libertine devint une nouvelle porte à franchir pour découvrir une intimité féminine<sup>61</sup>, encore méconnue pour une grande majorité des lecteurs.

L'imagerie traditionnelle du roman libertin, qui fait notamment du bidet un meuble indispensable à la femme, la renvoie donc sans cesse à son corps et en particulier à cette partie qui cristallise tous les fantasmes masculins et concentre toutes les attentions, à savoir ce que le roman libertin aime à appeler le

---

<sup>58</sup> Téllez, Gabriel (dit Tirso de Molina), *El Burlador de Sevilla* (1630), Madrid, Red ediciones S.L., 2012, p. 94. « Je ne veux pas, puisque tu me réduis / le bien que mon amour ordonne / femme entre mauvaise et bonne, / qui est monnaie entre deux lumières / Jouis, monsieur, pendant mille ans / parce que moi je veux résister, / décevoir et mourir / et ne pas vivre avec des mensonges /. » (N.T.)

<sup>59</sup> Fauchery, Pierre, *La destinée féminine dans le roman européen du dix-huitième siècle*, Paris, Armand Colin, 1972, p. 11.

<sup>60</sup> Guillemet, Morgane, *De la représentation au mythe : l'ambiguïté féminine dans le roman libertin du XVIII<sup>e</sup> siècle*, thèse doctorale dirigée par Isabelle Brouard-Arends, Université de Rennes 2, novembre 2009, p. 37.

<sup>61</sup> Vázquez, Lydia, *Elogio de la seducción y del libertianje*, Alegia, R & B, 1996.

« minon » et la ramène une nouvelle fois à l'intérieur de son corps, c'est-à-dire à l'utérus, dont le sexe apparent se montre comme la porte d'entrée, véritable porte du Gynécée.<sup>62</sup>

Dans son travail doctoral, Morgane Guillemet expose comment le roman libertin avait ainsi fait de la femme à la fois un être essentiellement faible, une Chimère et une Amazone, une Méduse et une Galatée, une Vénus et une Harpie, une nouvelle Sapho et une nouvelle Ève, une figure marquée par son propre corps et pourtant profondément ambiguë sur le plan sexuel et sexué, toujours au travers de mythes et de fantasmes qui, entre eux, se croisent, se lient, se confrontent, voire se contredisent<sup>63</sup>.

Pour certains, la représentation des femmes dans la littérature érotique fut seulement une excuse pour pouvoir mettre en évidence la soumission, la victimisation et la répression sexuelle de celles-ci. Cependant, loin du fétichisme et de la domestication féminine, la littérature libertine devint un genre contrevenant puisque beaucoup des œuvres considérées comme libertines, à la différence de certains romans des Lumières où la stéréotypisation et l'infériorité des femmes furent une réalité, octroyèrent à leurs personnages féminins des rôles et des personnalités bien éloignés des conventions sociales régnant à l'époque : la maternité, le mariage, la famille... Beaucoup de ces auteurs libertins proposèrent à leurs héroïnes un libre-arbitre inconcevable dans la lecture traditionnelle de l'époque. Jean-Pierre Dubost affirme que « rien ne nous montre mieux que le libertinage que la différence sexuelle, le rapport des hommes entre eux, que le désir même ont une histoire »<sup>64</sup>.

Rappelons l'exemple de Choderlos de Laclos, auteur d'ébauches d'essais à propos de l'éducation des femmes, avec son personnage de la marquise de Merteuil dans *Les Liaisons dangereuses* (1782), qui devint un symbole de rare liberté et indépendance féminine :

Cette utile curiosité, en servant à m'instruire, m'apprit encore à dissimuler : forcée souvent de cacher les objets de mon attention aux yeux qui m'entouraient, j'essayai de guider les miens à mon gré ; j'obtins dès lors de prendre à volonté ce regard distrait que depuis vous avez loué si souvent. Encouragée par ce premier succès, je tâchai de régler de même les divers mouvements de ma figure. Ressentais-je quelque chagrin, je m'étudiais à prendre l'air de la sécurité, même celui de la joie [...]. Je me suis travaillée avec le

---

<sup>62</sup> Fauchery, Pierre, *La destinée féminine dans le roman européen du dix-huitième siècle*, op. cit., p. 28.

<sup>63</sup> Guillemet, Morgane, *De la représentation au mythe : l'ambiguïté féminine dans le roman libertin du XVIII<sup>e</sup> siècle*, op. cit., p. 756.

<sup>64</sup> Dubost, Jean-Pierre, « Érotologie, érotographie, libertinage : d'Éléphantins à Madame de Choiseul-Meuse, combien d'intertextes libertins ? », in *Du genre libertin au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Desjonquères, 2004, p. 54.

même soin et plus de peine pour réprimer les symptômes d'une joie inattendue. C'est ainsi que j'ai su prendre sur ma physionomie cette puissance dont je vous ai vu quelquefois si étonné [...].<sup>65</sup>

Citons aussi celui de l'impétueuse Juliette du marquis de Sade qui, comme la qualifiait Annie Le Brun, était « moins femme qu'extraordinaire machine psychologique »<sup>66</sup>. Ce personnage est entré dans l'histoire comme l'incarnation idéale de l'héroïne moderne<sup>67</sup>.

Ce n'est pas au hasard que le marquis a choisi des héroïnes et non pas des héros. Justine, c'est l'ancienne femme, asservie, misérable et moins qu'humaine ; Juliette, au contraire, représente la femme nouvelle qu'il entrevoyait, un être dont on n'a pas encore l'idée, qui se dégage de l'humanité, qui aura des ailes et qui renouvellera l'univers.<sup>68</sup>

La dichotomie<sup>69</sup> de la femme, caractéristique des productions du divin marquis et de certains de ses contemporains, constitue un excellent exemple pour illustrer le vaste éventail des personnages féminins des productions libertines. Mais, comme nous l'avons souligné auparavant, la liberté et les attitudes de certaines de ces héroïnes, propres plutôt aux héros virils<sup>70</sup>, provoquèrent l'incompréhension d'une grande partie des lecteurs de l'époque et même de la critique de nos contemporains<sup>71</sup>.

L'examen des figures féminines que nous venons de réaliser nous révèle d'abord l'incompréhension des hommes envers leurs concitoyennes et d'un autre côté, la peur des intellectuels de l'époque face au réveil du génie féminin endormi depuis quelques années.

### 3.1. Panorama de la situation des femmes avant le siècle des Lumières

Pour comprendre cette différenciation entre hommes et femmes, il faut remonter aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles. Pendant cette période, le sexe fut soumis à une vague de répression exercée

---

<sup>65</sup> Laclos, Pierre-Ambroise-François Choderlos de, *Les liaisons dangereuses*, Paris, Pierre-Étienne-Germain Durand, 1782, lettre LXXXI, p. 252.

<sup>66</sup> Le Brun, Annie, « Pourquoi Juliette est-elle une femme ? », in *On n'enchaîne pas les volcans*, Paris, Gallimard, p. 137.

<sup>67</sup> Coudreuse, Anne et Genand, Stéphanie, *Sade et les femmes ailleurs et autrement*, Paris, L'Harmattan, Université Paris 13, 2013, p. 9.

<sup>68</sup> Apollinaire, Guillaume, *L'œuvre du marquis de Sade : Zoloé, Justine, Juliette, La Philosophie dans le boudoir, Oxtiern ou les malheurs du libertinage*, Paris, Bibliothèque des curieux, 1912, p. 17.

<sup>69</sup> Souvenons-nous, par exemple, de la sensible et traditionnelle Aline (Sade, Donatien-Alphonse-François de, *Aline et Valcour*, Paris, chez la veuve Girouard, 1795) opprimée par son père, qui est très loin de la libre et aventurière Léonore (Sade, *Histoire de Sainville et de Léonore*, Saint-Armand, Impr. Bussière, 1795) ; ou de la dévote et vertueuse Madame de Tourvel (Laclos, *Les liaisons dangereuses*, Amsterdam, Durand Neveu, 1782), éclipsée par son antagoniste, l'impétueuse et machiavélique Madame de Merteuil ; ou de la jeune mais exubérante Laure (Mirabeau, Honoré-Gabriel Riquetti de, *Le rideau levé ou l'éducation de Laure*, Cythère, 1796).

<sup>70</sup> Voir, Le Brun, Annie, « Pourquoi Juliette est-elle une femme ? », in *On n'enchaîne pas les volcans*, op. cit.

<sup>71</sup> Onfray, Michel, *La passion de la méchanceté sur un prétendu divin marquis*, Paris, Autrement, 2014.

par l'État et l'Église afin de modeler les comportements moraux de la société<sup>72</sup>. Cet enfermement<sup>73</sup> de la sexualité et ses représentations dans le quotidien généra l'acquisition de conceptions sexuelles et de règles de comportement nouvelles. Ce fait donna lieu à une revendication inévitable de la pudeur et de la timidité dans tous les domaines de la vie quotidienne, et sans aucun doute, les femmes furent les victimes directes de cette nouvelle moralité. De cette façon, la femme fut acceptée comme la représentante d'un genre naturel et sexuel<sup>74</sup> par les discours médicaux et scientifiques, qui identifèrent les représentantes de ce nouveau genre<sup>75</sup> comme des utérus errants<sup>76</sup>.

Femme, si ton esprit altier et volage pouvait connaître le sort de ta misère et la vanité de ta condition, tu fuirais la lumière du soleil, chercherais les ténèbres, entrerais dans les grottes et cavernes, maudirais ta fortune, regretterais ta naissance et aurais horreur de toi-même.<sup>77</sup>

Dans cette stigmatisation de la femme, on donne donc la priorité à la perception évolutive : la femme sera perçue seulement comme un élément fondamental pour la reproduction et l'évolution de l'espèce humaine, et cela détermine le sexe féminin comme imparfait et incomplet. La femme sera donc uniquement définie par son sexe, raison pour laquelle elle n'arrivera jamais à posséder les mêmes qualités que ses contemporains masculins. Ces différences, considérées comme naturelles, furent les responsables directes des différences historiques entre les hommes et les femmes<sup>78</sup>.

Néanmoins, cette division sociale fut aussi, pour beaucoup de spécialistes contemporains, très présente durant cette époque. Évoquons une fois de plus le travail de recherche de Morgane Guillemet, où elle expose que :

Le XVIII<sup>e</sup> siècle définit la femme par son corps, mais surtout par son sexe, comme un tout. Alors que les Lumières font de la nature le principe même qui va permettre la libération de l'homme, elles vont invoquer ce même principe pour diviser l'être humain en deux parties inégales, l'homme et la femme, en se fondant sur une conception de la nature féminine de plus en plus tournée vers sa fonction biologique, la réduisant

---

<sup>72</sup> Palacios, Emilio, *La mujer y las letras en el siglo XVIII*, Madrid, Laberinto, 2002.

<sup>73</sup> Guillemet, Morgane, *De la représentation au mythe : l'ambiguïté féminine dans le roman libertin du XVIII<sup>e</sup> siècle*, thèse doctorale citée, p. 14.

<sup>74</sup> Voir : Vázquez, Lydia, *L'orgasme féminin au XVIII<sup>e</sup> siècle : libération ou nouvel asservissement ?*, La Rochelle, Himeros, 2014.

<sup>75</sup> *Ibid.*

<sup>76</sup> Grieco, Matthews, *El cuerpo, apariencia y sexualidad. Historia de las mujeres en Occidente*, Madrid, Taurus, 1993, t. V, p. 129-165.

<sup>77</sup> Olivier, Jacques, *Alphabet de l'imperfection et malice des femmes*, Paris, Jean-Petit Pas, 1617, p. 3.

<sup>78</sup> Lydia, Vázquez, *L'orgasme féminin au XVIII<sup>e</sup> siècle : libération ou nouvel asservissement ?*, op. cit.

ainsi à ses rôles de mère et d'épouse mais l'installant aussi de plus en plus dans une représentation fondée sur la différence et l'inégalité.<sup>79</sup>

Pour mieux comprendre la polémique autour de la femme qui se développa au XVIII<sup>e</sup> siècle, il est aussi intéressant de rappeler la division sociale de l'époque, également étudiée par la spécialiste espagnole Mónica Bolufer<sup>80</sup>. La société était divisée en deux domaines : le public et le privé. L'espace public était exclusivement réservé aux hommes. Dans la majorité des cas, ils travaillaient en dehors de la maison, ou jouaient dans des milieux choisis un certain rôle politique ou pseudo-politique de par leur appartenance même à une élite, alors que la femme se retranchait exclusivement à l'intérieur du domaine privé. Elle était destinée aux travaux dits féminins : l'entretien du foyer familial, l'alimentation et l'éducation des enfants, l'économie familiale et les besoins de son mari. Malgré une société si divisée, compartimentée et stratifiée, le XVIII<sup>e</sup> siècle devint le siècle de la polémique et de la raison, donc de la mobilité. Et la femme commença à solliciter une place plus représentative dans la nouvelle société<sup>81</sup>.

C'est dans ce nouveau contexte que nous devons présenter la situation des femmes. Après ce mépris traditionnel de la condition féminine, les nouvelles politiques commencèrent à octroyer à la femme du XVIII<sup>e</sup> siècle une maturité sociale<sup>82</sup> jamais vue auparavant ; et comme nous l'avons souligné à plusieurs reprises, l'éducation devint une des inquiétudes des politiciens de l'époque. Malgré une envie d'évolution évidente, il était encore habituel de trouver des écrits où les femmes étaient critiquées, ou injuriées<sup>83</sup>.

### 3.2. L'éducation féminine sous les yeux des intellectuels des Lumières

Malgré les soupçons de certains auteurs de l'époque, nombreux furent les écrits issus de plumes féminines qui se rebellèrent contre toutes ces injustices commises envers leur sexe et qui démontrèrent, avec leurs propres exemples, que le talent pour l'écriture et l'intelligence n'étaient pas seulement du ressort des hommes.

---

<sup>79</sup> Guillemet, Morgane, *De la représentation au mythe : l'ambiguïté féminine dans le roman libertin du XVIII<sup>e</sup> siècle*, thèse citée, p. 31.

<sup>80</sup> Bolufer Peruga, Mónica, « Lo íntimo, lo doméstico y lo público: representaciones sociales y estilo de vida en la España ilustrada », in *Studia Histórica, Historia Moderna*, n° 19, 1998.

<sup>81</sup> *Ibid.*, p. 113.

<sup>82</sup> Bolufer Peruga, Mónica, *Mujeres e Ilustración. La construcción de la feminidad en la España del Siglo XVIII*, Valencia, Institution Alfons el Magnanim, 1998.

<sup>83</sup> Blanco Corujo, Olivia, *La polémica feminista en la España Ilustrada*, Castilla-La Mancha, Almad, 2010, p. 36.

L'arrivée des femmes dans certaines institutions considérées jusqu'à l'époque comme des espaces exclusivement masculins provoqua une sorte d'encouragement chez certaines femmes encore indécises. Toutes ces pionnières démontrèrent que les femmes, à la différence de ce qu'auraient pu laisser supposer toutes les théories qui affirmaient le contraire, n'étaient pas inférieures aux hommes, et que seulement une dissemblance d'éducation marquait la disparité entre les deux sexes. En outre, les femmes commençaient aussi à être présentes dans certaines des institutions les plus prestigieuses<sup>84</sup> de l'Espagne de l'époque. *La Real Academia de Bellas Artes de San Fernando*, à Madrid, fut le premier de ces établissements à abolir l'interdiction d'entrée aux femmes et à accepter parmi les académiciens douze nouvelles intellectuelles. De plus, la *Real Academia de la Lengua* intégra Isidra Quintina de Guzmán<sup>85</sup>, la première femme espagnole à avoir obtenu un diplôme universitaire, et la célèbre Josefa Amar y Borbón, parmi ses nouveaux membres illustres.

La spécialiste Mónica Bolufer s'est intéressée à tous ces bouleversements sociaux en affirmant que :

La presencia femenina en ese foro emblemático parecía amenazar tanto su propia identidad de hombre público y político de quién, porque temía quién que hiciera peligrar el autocontrol y la austeridad que había de caracterizar a los amigos del país, como su ideal de una sociedad ordenada, en la cual los espacios estuvieran nítidamente separados entre los sexos.<sup>86</sup>

Cependant, les polémiques et les opinions divergentes contre ces nouveaux changements ne tardèrent pas à apparaître, et le résultat fut l'ubiquité d'un sentiment misogyne prévalant tout au long du siècle. Un nouveau conflit s'instaura entre les sexes, nourrissant les lignes d'une grande partie de la production littéraire de l'époque.

Commençons donc par les intellectuels espagnols et leurs avis autour de la question de la femme. Comme nous l'avons déjà précisé, tous les secteurs de la société n'acceptèrent pas l'introduction récente du « sexe faible » dans la République des lettres, un univers qui, jusqu'à l'époque, était exclusivement destiné aux hommes et gouverné par eux.

---

<sup>84</sup> Pérez Canto, Pilar, Mió Romero, Esperanza, « Las mujeres en los espacios ilustrados », in *Signos Históricas*, n° 13, 2005.

<sup>85</sup> Staff Wilson, Mariblanca, *Mujeres que dejaron Huella*, Panamá, Universal Books, 2005, p. 134.

<sup>86</sup> Bolufer Peruga, Mónica, *Mujeres e Ilustración: La Construcción de la Femenidad en la Ilustración Española*, Valencia, Institució Alfons el Magnànim, 1998, p. 360. « La présence féminine dans ce forum emblématique semblait menacer sa propre identité d'homme public et politique, parce qu'il craignait la disparition de l'autocontrôle et de l'austérité qui avaient caractérisé "les amis du pays", comme idéal d'une société ordonnée, dans laquelle les espaces nettement séparés entre les sexes pourraient être mis en danger. » (N.T.)

De ce fait, certains membres des sociétés économiques montrèrent leur désaccord face aux initiatives favorisant l'intégration sociale des femmes, notamment celle qui consistait à leur ouvrir les portes de ces institutions exclusives. Il est intéressant de relever que dans leurs statuts, il n'existait aucune règle explicite excluant la présence des femmes ; néanmoins, rares furent les intellectuelles qui osèrent ou purent franchir les portes de cet univers, plutôt masculin et traditionnel.

L'admission des femmes dans la société économique madrilène fut précédée d'un débat passionné entre certains des membres les plus respectés de l'époque. Dès la fondation de cette institution culturelle, en 1766<sup>87</sup>, l'académicien José Marín fut un des premiers à manifester timidement son soutien à l'admission féminine. Il considérait que les académiciennes admises ne pourraient qu'enrichir ces sociétés si traditionnelles avec leur présence et leur savoir :

Los entendimientos no tienen sexos, ni las almas se diferencian como los cuerpos. Algunos dicen que el país puede fomentar sus artes, industria y agricultura sin que las damas entren en las Sociedades Económicas. Es cierto que ello no es requisito absolutamente necesario para los buenos efectos que prometen sus talentos y aplicación. Pero también lo es, que es imponderablemente mayor el estímulo para lograrlo, la esperanza de acreditar su celo con sólo incluir sus nombres en la lista de Amigos del País.<sup>88</sup>

Or, entre 1775 et 1787, Francisco de Cabarrús et Gaspar Melchor de Jovellanos enflammèrent les discussions avec cette polémique. Les critiques négatives et l'aversion de Cabarrús envers l'admission des femmes, face à une philosophie plutôt progressiste de Jovellanos ou de Amar y Borbón, attisèrent ce débat innovant et insolite<sup>89</sup>.

Francisco de Cabarrús, « ilustrado » d'idéologie rousseauiste, s'opposa catégoriquement à l'admission des femmes en tant que membres actifs des sociétés économiques. L'intellectuel ne se disait pas ennemi des femmes, ni ne critiquait leurs capacités intellectuelles, mais il estimait vitale la division des sexes dans les espaces publics. Selon ses propres propos, il

---

<sup>87</sup> Palacios Fernández, Emilio, *La mujer y las letras en el siglo XVIII*, op. cit., p. 64.

<sup>88</sup> Quintanilla Fernández, Paloma, *La mujer ilustrada en la España del siglo XVIII*, Madrid, National, 1981, p. 58, sur la « Memoria de Don José Marín sobre la admisión de las damas en la sociedad ». « Les jugements n'ont pas de sexes, et les âmes ne se distinguent pas comme les corps. Certains disent que le pays peut promouvoir ses arts, son industrie et son agriculture sans que les dames participent aux sociétés économiques. Il est certain que cela n'est pas une condition absolument nécessaire pour les bons effets que leurs talents et application promettent. Mais il est également vrai que la stimulation pour y arriver et l'espoir d'accréditer leur zèle seraient éminemment plus importants rien qu'en incluant leurs noms sur la liste des amis du pays. » (N.T.)

<sup>89</sup> Negrín Fajardo, Olegario, *Historia de la educación española*, Madrid, UNED, 2011, p. 254.

considérât le nouveau désordre<sup>90</sup> social comme le responsable direct de tous les malheurs de la société espagnole des Lumières.

No ignoro señores, el ridículo que el vicio impone a las máximas que lo condenan; no ignoro los nombres cultos y agradables con que procuran disfrazarse entre nosotros el adulterio, la corrupción, la grosería y el abandono de toda decencia, pero ¿acaso la moda y sus partidarios prevalecerán contra la voz de la naturaleza, que sujetó a las mujeres a la modestia y el pudor, o contra las relaciones inmutables de todas las sociedades que las impusieron, como una obligación civil la fidelidad a sus maridos, el cuidado de sus hijos u una vida doméstica y retirada?<sup>91</sup>

En faisant mention de *la nature frivole et instable des femmes*<sup>92</sup>, Cabarrús voulait, avec ses affirmations, empêcher que les femmes s'aventurassent dans ces univers nouveaux et inaccessibles pour elles. Pour atteindre son objectif, l'intellectuel espagnol publia en mai 1786, dans le journal *Memorial literario*, un article intitulé « Discurso sobre la admisión de señoras en las Sociedades Económicas de Madrid », dans lequel il soutenait et justifiait, corps et âme, sa philosophie misogyne et traditionaliste. Évoquons par exemple le passage suivant, où il défendait ses raisons de ne pas perturber une histoire qui traditionnellement avait écarté les femmes des domaines publics et les avait destinées au domaine domestique.

A estas mujeres no se les ha ocurrido tratar con otras mujeres sus guerras, luchas y proyectos. No dieron ninguna nueva autoridad a su propio sexo y lo siguieron teniendo reducido a su mundo, que es el doméstico. Si las mujeres importantes no habían cambiado la situación de las otras mujeres, ¿por qué habían de hacerlo los hombres? Era pasarse de listos para dar en rematadamente tontos.<sup>93</sup>

---

<sup>90</sup> Morant, Isabel, « Hombres y Mujeres en el espacio público. De la ilustración al liberalismo », in *Orígenes del Liberalismo, Universidad, Política, Economía*, Salamanca, Universidad de Salamanca, 2003, p. 120.

<sup>91</sup> Cabarrús, Francisco, « Memoria sobre la admisión y asistencia de las mujeres en la Sociedad Patriótica », in *Memorial literario*, VIII-27 (mayo 1786), p. 153. « Messieurs, je n'ignore pas le ridicule que le vice impose aux maximes qui le condamnent ; je n'ignore pas les noms cultivés et agréables sous lesquels l'adultère, la corruption et l'abandon de toute décence essaient de se cacher parmi nous, mais peut-être la mode et ses partisans prévaudront-ils contre la voix de la nature, qui impose aux femmes la modestie et la pudeur, ou contre les relations immuables de toutes les sociétés qui les ont imposées, comme une obligation civile de fidélité à leurs maris, le soin de leurs enfants ou une vie soumise et retirée. » (N.T.)

<sup>92</sup> *Ibid.*, p. 44.

<sup>93</sup> Cabarrús, Francisco, « Memoria sobre la admisión y asistencia de las mujeres en la Sociedad Patriótica », *op. cit.*, p. 83. « À ces femmes qui ne sont pas arrivées à délibérer avec d'autres femmes de leurs guerres, luttes et projets. Elles n'ont donné aucune nouvelle autorité sur leur propre sexe et elles ont continué à le voir comme réduit à son monde, qui est celui du domestique. Si des femmes plus importantes n'avaient pas changé la situation des autres femmes, pourquoi les hommes avaient-ils à le faire? Il vaut mieux ne pas faire son malin pour ne pas devenir complètement imbécile. » (N.T.)

Suite aux critiques sévères de ces affirmations, Cabarrús décida d'adoucir ses propos et considéra adéquat<sup>94</sup> d'accorder seulement le traitement d'« honorarias »<sup>95</sup>, ou associées honoraires, aux rares femmes méritant cette distinction.

En revanche, certaines voix s'élevèrent en faveur de la nouvelle condition des femmes. Jovellanos, José Martín, Luis de Imbille ou l'une des rares intellectuelles parmi tous ces académiciens, Josefa Amar y Borbón, contrairement aux propos formulés par Cabarrús, soutenaient que :

Las mujeres deben ser admitidas con las mismas formalidades y derechos que los hombres; que no debe formarse de ellas clase separada; se debe recurrir a su consejo y a su auxilio en las materias propias de su sexo y del celo, talento y facultades de cada una; y finalmente, todo eso se debe acordar por acta formal, y si pareciese, extender un reglamento separado que fije la materia en lo sucesivo.<sup>96</sup>

Malgré l'acceptation de ces académiciens, certaines limites furent mises en place. Évoquons par exemple les propos de Gaspar Melchor de Jovellanos, qui acceptait l'admission de nouvelles académiciennes, mais à condition de ne pas mettre en avant leur beauté et leurs richesses par rapport à la raison et aux capacités intellectuelles :

Yo supongo que no admitiremos un gran número de señoras. Esto conviene y está en nuestra mano. Si queremos que miréis el título como una verdadera distinción no lo vulgaricemos, dispensémosle con parsimonia y sobre todo con justicia. No lo concedamos precisamente al nacimiento, a la riqueza, a la hermosura. Apreciemos en buena hora estas cualidades, pero apreciémoslas cuando estén realizadas por el decoro, por la humanidad, por la beneficencia por aquellas virtudes civiles y domésticas que hacen el honor de este sexo.<sup>97</sup>

---

<sup>94</sup> Palacios Fernández, Emilio, *La mujer y las letras en el siglo XVIII*, op. cit., p. 69.

<sup>95</sup> Cabarrús, Francisco de, « Memoria sobre la admisión y asistencia de las mujeres en la Sociedad Patriótica », op. cit., p. 85.

<sup>96</sup> Negrín Fajardo, Olegario, *La educación popular en la España de la segunda mitad del siglo XVIII: las actividades educativas de la Sociedad Económica Matritense de Amigos del País*, Madrid, UNED, 1987, p. 126. « Les femmes doivent être admises avec les mêmes formalités et droits que les hommes : on ne doit pas former avec celles-ci des classes séparées; il faut recourir à leur conseil, à leur aide dans les domaines propres à leur sexe et aux zèle, talent et facultés de chacune d'entre elles; et finalement, tout cela doit se concrétiser dans un acte formel, et si nécessaire, il faudra rédiger un règlement différent qui fixe la matière en question pour l'avenir. » (N.T.)

<sup>97</sup> Jovellanos, Gaspar Melchor de, *Memoria leída en la Sociedad Económica de Madrid, sobre si deben o no admitir en ella a las señoras*, Madrid, Biblioteca de Autores Españoles, 1952, p. 54. « J'imagine que nous n'admettrons pas un grand nombre de dames. Cela est convenable et est à notre portée. Si nous voulons que vous regardiez le titre comme une véritable distinction, il faut ne pas le vulgariser, dispensons-le avec une certaine parcimonie et surtout avec justice. Ne l'accordons pas précisément dès la naissance, à cause de la richesse ou de la beauté. Apprécions, à la bonne heure, ces qualités, mais apprécions-les quand elles seront dominées par le respect, par l'humanité, par la bienfaisance, par toutes ces vertus civiles et domestiques qui font honneur à ce sexe. » (N.T.)

Néanmoins, et malgré certaines restrictions imposées, Jovellanos estima appropriée, pour les deux sexes, l'arrivée des femmes dans les milieux culturels des Lumières espagnoles. Les académiciens, comme l'explique Isabel Morant, loin de craindre cette nouvelle concurrence, pourraient profiter de ces *nouvelles* membres pour enrichir leurs connaissances :

Pero supongamos que el deseo de instruirse, la beneficencia o la curiosidad las traigan alguna vez a nuestras asambleas [...] ¿Qué mal podría hacer? Pero qué digo, ¿quién no ve que nos harían un gran bien?<sup>98</sup>

Ce débat passionné et passionnant parvint rapidement aux oreilles du public, et la presse se fit l'écho des propos les plus inquiétants. Le journal *Memorial literario*, comme nous l'avons déjà évoqué auparavant, publia en mars 1786 les différentes opinions des intervenants dans le débat. Quelques mois plus tard, dans les pages du même journal, parut le *Discours en défense des talents des femmes*<sup>99</sup> de Josefa Amar y Borbón, un texte ironique et transgressif dans lequel l'intellectuelle aragonaise implorait précisément l'admission des femmes dans ces sociétés. Cependant, les journaux espagnols ne furent pas les seuls à exposer au grand jour ce vaste débat dans leurs pages. Nous savons, grâce à une lettre adressée par Madame Levacher à plusieurs journaux espagnols de l'époque, que les propos négatifs de Cabarrús furent aussi traduits et publiés dans la presse française. Le *Mercurio histórico* et le *Periódico enciclopédico semanal* publièrent en 1787 la lettre de l'intellectuelle française offusquée<sup>100</sup>.

En définitive, ce débat montra que la polémique autour de la femme allait au-delà du simple sentiment masculin d'exclusivité des sociétés économiques. Il s'agissait de décider du rôle de la femme dans la société, et ces institutions furent le lieu où se cristallisa la querelle. Comme l'affirme Mónica Bolufer, dans ces discussions, ce qui était en jeu n'était ni l'intellect ni les connaissances de leurs membres mais la redéfinition des espaces masculins et féminins<sup>101</sup>.

---

<sup>98</sup> Morant, Isabel, « Hombres y Mujeres en el espacio público. De la ilustración al liberalismo », *op. cit.*, p. 124. « Supposons que le désir de s'instruire, la bienfaisance ou la curiosité les amènent un jour dans nos assemblées [...] : quel malheur cela pourrait-il nous faire ? Mais qu'est-ce que je dis : qui est-ce qui n'arrive pas à comprendre qu'elles nous feraient un grand bien ? » (N.T.)

<sup>99</sup> Amar y Borbón, Josefa, « Discurso en defensa del talento de las mujeres y de su aptitud para el gobierno y otros cargos en que se emplean los hombres », in *Memorial literario*, août 1786.

<sup>100</sup> Morant Deusa, Isabel et Bolufer Peruga, Mónica, « Josefa Amar y Borbón. Une intellectuelle espagnole dans les débats des Lumières », in *Clio*, n° 13, 2001, p. 18.

<sup>101</sup> Bolufer Peruga, Mónica, *Mujeres e Ilustración, la construcción de la feminidad en la España del Siglo XVIII*, Valence, Institut Alfons el Magnamin, 1998, p. 345.

Finalement, cette polémique des sexes fut résolue par le monarque Charles III lui-même, quand il décida d'autoriser l'admission des femmes à la société économique de Madrid. Ce soutien royal ne fut pas du goût de certains savants hispaniques de l'époque. Toutefois, cette décision royale<sup>102</sup> éclairée fut vantée dans le reste de l'Europe des Lumières.

El Rey entiende que la admisión de las Damas de Honor y Mérito que, en Juntas regulares y separadas, traten de los mejores medios de proponer la virtud, la aplicación y la industria en su sexo, será muy conveniente en la Corte, y escogiendo las que por sus circunstancias sean más acreedoras a esta honrosa distinción, procedan y traten unidas los medios de fomentar la buena educación, mejorar las costumbres con su ejemplo y sus escritos [...].<sup>103</sup>

Femme des Lumières progressiste, Josefa Amar y Borbón n'hésita pas, comme nous l'avons déjà mentionné, à intervenir dans cette controverse passionnante avec un discours fervent et rationnel, publié dans le journal déjà cité, avec des arguments difficiles à réfuter, où elle défendait les capacités intellectuelles et créatrices de ses collègues féminines.

Ninguno que esté medianamente instruido negará que en todos tiempos y en todos los países ha habido mujeres que han hecho progresos hasta en las ciencias más abstractas. Su historia literaria puede acompañar siempre a la de los hombres porque, cuando éstos han florecido en las letras, han tenido compañeras e imitadoras en el otro sexo.<sup>104</sup>

Il faut noter, comme le fait aussi Emilio Palacios<sup>105</sup>, que son discours fut le plus complet et le plus sensé de son époque, à ce propos. En outre, il devint si important qu'il renforça la popularité de Josefa Amar y Borbón, une des rares femmes à être admise au sein de l'institution madrilène. Bien évidemment, elle voulait que son cas servît d'exemple à d'autres femmes, pour qu'elles puissent aussi jouir un jour des mêmes privilèges, en tant que membres d'une académie de ce genre.

---

<sup>102</sup> Pérez Canto, Pilar et Mo Romero Esperanza, « Las mujeres en los espacios ilustrados », in *Signos Históricos*, n° 13, janvier-juin 2005, p. 57.

<sup>103</sup> *Archivo de la Real Sociedad Económica Matritense*, leg. 86/23, Bibliothèque nationale, Madrid, 1787. « Le roi considère que l'acceptation des dames d'honneur et du mérite qui, dans les assemblées régulières et séparées, essaient par les meilleurs moyens de proposer la vertu, l'application et l'industrie dans leur sexe, sera très convenable à la Cour et en choisissant celles qui dans ses circonstances sont les plus dignes de cette honorable distinction, elles exécutent et traitent ensemble les moyens de promouvoir la bonne éducation, d'améliorer les coutumes avec leurs exemples et leurs écrits [...] » (N.T.)

<sup>104</sup> Amar y Borbón, Josefa, « Discurso en defensa del talento de las mujeres, y de su aptitud para el gobierno, y otros cargos en que se emplean los hombres », in *Memorial literario*, n° 32, août, 1786, p. 409. « Aucun homme qui soit moyennement instruit ne niera que dans tous les temps et dans tous les pays, il y a eu des femmes qui ont fait des progrès même dans les sciences les plus abstraites. Leur histoire littéraire peut toujours accompagner celle des hommes parce que, quand ceux-ci ont fleuri dans les lettres, ils ont eu des collègues et des imitatrices féminines. » (N.T.)

<sup>105</sup> Palacios Fernández, Emilio, *La mujer y las letras en el siglo XVIII*, op. cit., p. 69.

Es seguro que todas las mujeres no deben ser admitidas a la Sociedad, como tampoco son del caso para ella todos los hombres. Pero supuesto que nuestro impugnador no niega que hay algunas capaces de grandes combinaciones, de una constante meditación, de la constancia y sigilo necesario, sería declarada injusticia confundir a estas en una misma sentencia con las petulantes, caprichosas y frívolas. El elegir y distinguir aquéllas de estas, toca a los que gobiernan el cuerpo. Señalen leyes estrechas, y precisas, y no se aparten nunca de su observancia. Confundir al reo con el inocente, al sabio con el ignorante; es el colmo de la tiranía, y los Amigos del País no deben ser nunca sus tiranos [...] los Señores que componen la Junta, tendrán facultad de admitir sino a las mujeres que lo merezcan, ni éstas solicitarán esta distinción como hermosas, ni como petimetras, sino como aplicadas, y útiles a la Patria.<sup>106</sup>

Malheureusement, la presse et les sociétés intellectuelles des Lumières n'étaient pas les seuls domaines de la vie quotidienne espagnole où fleurissaient les propos misogynes. Certaines productions littéraires du Siècle d'or espagnol, bien avant l'arrivée des Lumières, reflétaient à la perfection la réalité des femmes de l'époque.

Está la discreción de una casada  
en amar y servir a su marido  
en vivir recogida y recatada,  
honestá en el hablar y en el vestido;  
en ser de familia respetada,  
en retirar la vista y el oído  
en enseñar los hijos, cuidadosa,  
preciada más de limpia que de hermosa.<sup>107</sup>

En raison d'une dénonciation générale de la nature vicieuse des femmes, rares furent les voix de cette société patriarcale qui osèrent critiquer la situation des femmes ; et certains des intellectuels qui consacrèrent quelques lignes à la polémique autour de la femme cachèrent parfois, dans leurs écrits, une satire des prétentions de gloire et de la frivolité inévitable de la plupart de leurs concitoyennes. Le paternalisme mentionné auparavant était très présent parmi

---

<sup>106</sup> Amar y Borbón, Josefa, « Discurso en defensa del talento de las mujeres, y de su aptitud para el gobierno, y otros cargos en que se emplean los hombres », *op. cit.*, p. 20. « Il est sûr que toutes les femmes ne doivent pas être admises dans la Société, comme tous les hommes ne sont pas non plus adéquats pour cette institution. Mais supposons que notre adversaire ne nie pas qu'il y en ait certaines capables de grandes combinaisons, d'une méditation constante, de la constance et de la discrétion nécessaires. Ce serait une injustice de confondre celles-ci avec la même sentence que les fières, capricieuses et frivoles. Le fait de choisir et de distinguer celles-là de celles-ci, revient à ceux qui gouvernent le corps. Indiquez alors des lois plus étroites et précises, et ne vous écartez jamais du respect qui leur est dû. Confondre l'inculpé avec l'innocent, le savant avec l'ignorant, c'est le comble de la tyrannie, et les amis du pays ne doivent jamais être leurs tyrans [...]. Les messieurs qui composent l'assemblée auront la faculté d'admettre seulement les femmes qui le méritent, non celles qui solliciteront cette distinction en tant que belles, ou petites maîtresses, mais parce que appliquées, et utiles à la patrie. » (N.T.)

<sup>107</sup> Lope de Vega y Carpio, Félix, *La Dama Boba*, 1613, vol. II, p. 225-234. « C'est la discrétion d'une femme / d'aimer et de servir son mari / de vivre retirée et réservée, / pudique dans le langage et dans les vêtements; / originaire d'une famille respectée, / aveugle et sourde aux futilités / pédagogue minutieuse pour ses enfants, / appréciée plus pour sa vertu que pour sa beauté /. » (N.T.)

ces intellectuels, pour lesquels les critiques contre les femmes, tout autant que la glorification du système social inégalitaire de l’Ancien Régime, constituaient une évidence. Remarquons les propos du jésuite espagnol Lorenzo Hervás y Panduro qui, malgré certaines affirmations assez progressistes pour l’époque, dans son œuvre *Historia de la vida del hombre* (1789-1799), confirmait aussi ce discours traditionaliste où les femmes devaient combattre leur oisiveté avec l’éducation :

Si se cuidase de dar educación a las mujeres sin duda sería muy diferente su vida. Por ser la mujer naturalmente inclinada a la vanidad, si la emulación se pusiera en las enseñanza científica proporcionada, se vería que las niñas ponían más empeño que los niños en hacer progresos en lo que las enseñasen. No nos debemos maravillar de que las mujeres pongan toda su vanidad en el cuerpo. Una mujer sin ningún cultivo de sus talentos no puede poner la vanidad en su espíritu. Es la vanidad efecto propio de la ignorancia; si una mujer carece de instrucción se abandona necesariamente a la vanidad de las cosas materiales.<sup>108</sup>

Néanmoins, l’arrivée des Lumières ne signifia pas le point de départ de tous ces textes qui plaidaient pour les droits pédagogiques et sociaux des dames. Rappelons, par exemple, l’audacieuse et exceptionnelle production de Santa Teresa de Jesús qui osa, bien des années plus tôt, dans son œuvre *Camino de perfección* (1564-1567), critiquer un des domaines dans lequel personne n’avait osé s’aventurer auparavant ; nous parlons du machisme dans les institutions religieuses :

Sois justo juez, y no como los jueces del mundo, que como son hijos de Adán, y en fin, todos varones, no hay virtud de mujer que no tengan por sospechosa. Sí, que algún día ha de haber, Rey mío, que se conozcan todos. No hablo por mí, que ya tiene conocido el mundo mi ruindad, y yo holgado que sea pública, sino porque veo los tiempos de manera que no es razón desechar ánimos virtuosos y fuertes, aunque sean de mujeres.<sup>109</sup>

---

<sup>108</sup> Hervás y Panduro, Lorenzo, *Historia de la vida del hombre*, Madrid, Impr. d’Aznar, 1789, t. I, p. 250. « Si on soignait l’éducation donnée aux femmes, leurs vies seraient sans doute très différentes. Comme la femme est naturellement inclinée vers la vanité, si l’émulation faisait partie de l’enseignement scientifique, on verrait que les petites filles mettraient plus d’acharnement que les garçons pour progresser. Nous ne devons pas nous étonner que les femmes mettent toute leur vanité dans leurs corps. Une femme sans aucune culture de ses talents ne peut pas mettre de vanité dans son esprit. La vanité est l’effet propre de l’ignorance ; si une femme manque d’instruction, elle s’abandonne nécessairement à la vanité des choses matérielles. » (N.T.)

<sup>109</sup> L’œuvre fut bien évidemment interdite par le Saint-Office et grâce aux travaux de reconstructions plus contemporains, nous avons pu lire ces lignes si sincères et si novatrices pour l’époque et pour la condition féminine. Santa Teresa de Jesús, *Camino de Perfección*, Ávila, 1564-1567. « Vous êtes un juge équitable et vous ne ressemblez pas aux juges de ce monde. Ceux-ci étant fils d’Adam, et en définitive tous des hommes, ils se défient de n’importe quelle vertu des femmes. Oui, un jour viendra, ô mon roi, où tous seront mis à découvert. Je ne parle pas pour moi ; car le monde connaît déjà mes misères et je me réjouis de leur publicité. Mais il y a des circonstances où il n’est pas raisonnable de rebuter des cœurs vertueux et forts, fussent-ils des cœurs de femmes. » Sainte Teresa, *Œuvres de sainte Thérèse : Œuvres mystiques. Le chemin de la perfection*.

Citons également celle de María de Zayas qui, en 1637, dénonçait déjà les injustices évidentes liées à l'écart entre l'éducation destinée aux garçons et celle destinée aux jeunes filles :

Si esta materia de que nos componemos los hombres y las mujeres, ya sea una trabazón de fuego y barro, o ya una masa de espíritus y terrones, no tienen más nobleza en ellos que en nosotras, si es una misma sangre, los sentidos, las potencias y los órganos por donde se obran sus efectos son unos mismos, la misma alma que ellos porque las almas no sin ni hombres ni mujeres, qué razón hay para que ellos sean sabios y nosotras no podamos serlo.<sup>110</sup>

À l'arrivée des Lumières et dans ce tourbillon d'idées nouvelles et novatrices, plusieurs voix vont s'élever pour défendre une présence plus active des femmes dans les espaces publics, sans prétendre pour autant à la création d'un nouvel ordre social.

*El Teatro crítico universal, o Discursos varios en todo género de materias para desengaño de errores comunes* (1726), de Benito Jerónimo Feijoo, plus précisément le premier tome titré *Defensa de las mujeres*, devint un des premiers textes féministes des Lumières espagnoles et un des précurseurs de la défense des talents des femmes de l'époque. Cette œuvre, selon certains spécialistes contemporains, fut aussi celle qui ouvrit les portes espagnoles à l'arrivée des Lumières européennes<sup>111</sup>.

L'abbé Feijoo fut un novateur en la matière. Il lutta farouchement contre les préjugés venant de l'ignorance, des idées acquises et jamais renouvelées depuis des temps révolus, en grande partie à cause des superstitions transmises grâce à la religion. Il combattit, s'appuyant sur la raison, les arguments des anciens intellectuels qui présentaient la femme comme un être, par nature, inférieur à l'homme. Ces propos, plutôt novateurs pour l'époque, firent que l'intellectuel espagnol fut considéré par la recherche contemporaine comme un écrivain à mi-chemin entre deux mondes complètement opposés, la tradition et la modernité :

---

*Le château intérieur, ou Les demeures de l'âme. Fragment du livre sur le Cantique des Cantiques*, Paris, J. Gabalda & Cie, 1922, p. 22.

<sup>110</sup> Zayas y Sotomayor, María, *Obra narrativa completa*, Madrid, Fondation José Antonio de Castro, 2001, p. 17. « Si cette matière dont nous nous parons, les hommes et les femmes, est soit un enchaînement de feu et de boue, ou soit une masse d'esprits et de mottes de terre, il n'y a pas plus de noblesse chez eux que chez nous. Si c'est le même sang, les mêmes sens, les mêmes puissances et les mêmes organes, alors, les effets sont les mêmes, ils ont la même âme qu'eux parce que les âmes ne sont ni des hommes ni des femmes, pour quelle raison pourraient-ils être savants et pas nous. » (N.T.)

<sup>111</sup> Garriga Espino, Ana, « Defensa de las mujeres: el conformismo obligado de Feijoo en la España del Siglo XVIII », in *Tonos*, n° 22, janvier 2012.

En Feijoo pugnan dos espíritus: el de su formación tradicional y el de su postura innovadora. El drama de este hombre consiste en sentir como español y pensar como inglés, en leer en francés y escribir en castellano, en una palabra, en argüir con la heterodoxia y concluir con la ortodoxia.<sup>112</sup>

Tout au long de son œuvre, il démontra que l'histoire fournissait de nombreux exemples pour démentir toutes ces affirmations, et il prouva la supériorité de certaines femmes en dressant une longue liste de savantes de diverses nationalités, supérieures aux hommes dans beaucoup de domaines traditionnellement considérés comme du ressort du sexe dit fort. Selon les propos de l'intellectuel espagnol :

Ya es tiempo de salir de las asperezas de la Física a las amenidades de la Historia, y persuadir con ejemplos, que no es menos hábil el entendimiento de las mujeres, que el de los hombres, aún para las ciencias más difíciles: medio el mejor para convencer al vulgo, que por lo común se mueve más por ejemplos, que por razones. Referir todos los que ocurren, sería muy fastidioso; y así sólo señalaremos algunas de las mujeres más ilustres en doctrina de estos últimos siglos, que florecieron, ya en nuestra España, ya en los Reinos vecinos.<sup>113</sup>

L'idéologie du religieux lui faisait écrire : « El alma no es varón ni hembra. »<sup>114</sup> Jerónimo Feijoo insistait sur le fait que l'éducation de la femme était le seul moyen pour qu'elle acquière une place importante dans la société. La femme-objet, la femme superficielle, la femme désirante..., tous les clichés habituels relatifs aux femmes furent combattus par cet « ilustrado » espagnol qui se rangea du côté de celles qui cherchaient à trouver une place nouvelle, digne, au sein de la société émergente.

En grave empeño me pongo. No es ya sólo un vulgo ignorante con quien entro en la contienda. Defender, a todas las mujeres viene a ser lo mismo, que ofender a casi todos los hombres, pues raro hay, que no se interese en la precedencia de su sexo con desestimación del otro. A tanto se ha extendido la opinión común en vilipendio de las mujeres, que apenas admite en ellas cosas buenas. En lo moral las llena de defectos, y

---

<sup>112</sup> Galino Garrillo, María Ángeles, *Tres hombres y un problema: Feijoo, Sarmiento y Jovellanos ante la educación moderna*, Madrid, C.S.I.C., 1953, p. 48. « Chez Feijoo se battent deux esprits : celui de sa formation traditionnelle et celui de son attitude novatrice. Le drame de cet homme consiste à sentir comme un Espagnol et à penser comme un Anglais, à lire comme un Français et à écrire en castillan, en un seul mot, à argumenter avec l'hétérodoxie et à conclure avec l'orthodoxie. » (N.T.)

<sup>113</sup> Feijoo, Benito Jerónimo, *Defensa de las mujeres, Teatro crítico universal*, Madrid, Impr. L.F. Mojados, 1726, t. I, chap. XVI, p. 330. « Il est déjà temps d'en finir avec les rudesses de la Physique par rapport à l'aménité de l'Histoire, et de se persuader, avec des exemples, que n'est pas moins habile la compréhension des femmes que celle des hommes, même pour la plus difficile des sciences : c'est le meilleur moyen de convaincre la masse, qui généralement, comprend mieux les exemples que la raison. Évoquer toutes celles qui y arrivent deviendrait très fastidieux; et ainsi, nous remarquerons seulement certaines des femmes les plus savantes de ces derniers siècles, celles qui ont déjà réussi, dans notre Espagne et aussi dans les royaumes voisins. » (N.T.)

<sup>114</sup> Feijoo, Benito Jerónimo, *Teatro crítico universal, colección de los discursos más notables que en todo género de materias, para desengaño de errores comunes escribió el Rmo. P.M.Fr. Benito Jerónimo Feijoo*, Madrid, Impr. d'Izco Hermanos, 1852, vol. I-II, p. 130. « L'âme n'est ni homme ni femme ». (N.T.)

en lo físico de imperfecciones. Pero donde más fuerza hace es en la limitación de sus entendimientos. Por esta razón, después de defenderlas con alguna brevedad sobre otros capítulos, discurriré más largamente sobre su aptitud para todo género de ciencias y conocimientos sublimes.<sup>115</sup>

En dépit – ou peut-être à cause – de cela, tout ne fut pas gloire pour l'intellectuel religieux et son *Théâtre* novateur, puisque nombreux furent les détracteurs à questionner ses écrits. Évoquons ici l'exemple de Salvador José Maner, qui n'hésita pas à publier, en 1728, une œuvre intitulée *Antiteatro Crítico Universal*, ou l'auteur Francisco Soto y Marne qui, quelques années plus tard, publia une dure critique de la production « feijoonienne », intitulée *Reflexiones crítico-apologéticas sobre la obra de Feijoo* :

Como las obras de V.Rma andan en manos de todos; me pareció conveniente, y aún necesario, poner a los ojos del público el contra veneno a los engaños, errores y falsedades, que representa el Teatro [...] Esta idea tan experimentalmente peligrosa, como lastimosamente promovida de los críticos novatos, es el falaz norte que sigue V.Rma en la procelosa representación de su teatro; en cuyas escenas se miran las opiniones por antiguas y comunes, despreciadas, y las nuevas y singulares, aplaudidas.<sup>116</sup>

Bien évidemment, ces deux auteurs ne furent pas les seuls à combattre la nouvelle philosophie réformiste du religieux ; des hommes d'Église comme des laïques constituèrent, tout le long du siècle, une importante liste de détracteurs<sup>117</sup>. Plusieurs de ces opposants soutenaient qu'une défense si fervente du genre féminin cachait sans doute une obsession malade du religieux envers les femmes<sup>118</sup>. Or, Benito Jerónimo Feijoo eut aussi ses partisans. Des intellectuels renommés comme Iriarte ou Campomanes ravivèrent encore plus, avec leur soutien et leurs publications, cette nouvelle polémique.

---

<sup>115</sup> Feijoo, Benito Jerónimo, *Defensa de las mujeres, Teatro crítico universal, op. cit.*, p. 331. « Je tombe dans un fort acharnement. Je ne me limite pas à un conflit avec le peuple ignorant. Défendre toutes les femmes revient à la même chose qu'offenser presque tous les hommes, puisque rares sont les personnes qui ne s'intéressent pas à la préséance de leur sexe au prix du mépris de l'autre. L'opinion générale au détriment des femmes s'est tellement étendue, que peu de gens admettent quelques bonnes choses sur elles. En ce qui concerne la morale, ils les remplissent de défauts, et dans le physique d'imperfections. Mais, ils mettent toutes leurs forces dans la démonstration des limites de leur entendement. Pour cette raison, après les avoir défendues avec une certaine brièveté dans d'autres chapitres, je réfléchirai plus longuement sur leur aptitude à tout genre de sciences et de sublimes connaissances. » (N.T.)

<sup>116</sup> Soto y Marne, Francisco, *Reflexiones crítico-apologéticas sobre la obra de Feijoo*, Salamanque, Impr. d'Eugenio García de Honorato, 1748-1749, p. 9-24. « Comme les œuvres de V. Rma sont à la portée de tous, il m'a semblé convenable, et même nécessaire, d'exposer au public le poison, les mensonges, les erreurs et la fausseté que le théâtre représente [...] Cette idée si expérimentalement dangereuse, comme pitoyablement promue par les critiques novices, c'est le nord fallacieux que V. Rma suit dans la représentation orageuse de son théâtre, dont les scènes soulignent les opinions comme antiques, communes et méprisées, et les nouvelles comme singulières et acclamées. » (N.T.)

<sup>117</sup> Voir, Garriga Espino, Ana, « Defensa de las mujeres: el conformismo obligado de Feijoo en la España del Siglo XVIII », in *Tonos*, n° 22, janvier 2012.

<sup>118</sup> Pérez Rioja, José Antonio, « Feijoo, un adelantado de la Ilustración española », in *Cuadernos de la Fundación Pastor*, n° 31, 1983, p. 53.

Cette hantise du monde des lettres hispaniques face au savant controversé mit un point final à la question, avec l'intervention de Ferdinand VI en 1750<sup>119</sup>, comme l'affirme Ana Espino Garriga. Le roi espagnol se vit dans l'obligation de promulguer un décret royal pour interdire les injures contre Feijoo et son œuvre et pour couronner ce débat intellectuel instauré au sein de la société culturelle espagnole des Lumières. En outre, Feijoo lui-même était conscient des polémiques et critiques qu'allaient susciter ses propos puisque dans son célèbre *Théâtre*, nous pouvons lire : « No dudo que parecerá a algunos algo lisonjero este paralelo que hago entre hombres y mujeres [...] Pero mi empeño no es persuadir la ventaja, sino la igualdad. »<sup>120</sup>

Malgré les propos progressistes de cet intellectuel que nous venons d'évoquer, nous devons signaler que quelques incohérences se dissimulent aussi dans les différents chapitres de cet ouvrage.

Las mujeres se ocupan y piensan mucho más que los hombres en el condimento del manjar, en el ornato del vestido, y otras cosas a este tono, y así discurren, y hablan acerca de ellas con más acierto, y con más facilidad. Por el contrario en cuestiones teóricas, o ideas abstractas, rarísima mujer piensa, o rarísima vez; y así, no es mucho que las encuentren torpes, cuando les tocan estas materias. Para mayor desengaño de esto se observará, que aquellas mujeres advertidas, y de genio galante, que gustan de discurrir a veces sobre la delicadezas del amor Platónico, cuando se ofrece razonar sobre este punto, dejan muy atrás al hombre más discreto, que no se ha dedicado a explorar estas bagatelas de la fantasía.<sup>121</sup>

À la lecture de telles affirmations, nous pouvons confirmer qu'il n'est pas très compliqué de percevoir quelque incohérence et une certaine précaution de la part de l'intellectuel espagnol, dans le reste du discours analysé. Ces nouveaux propos sont bien loin des mots hardis des premiers chapitres évoqués auparavant. Cependant, nous ne devons pas oublier que cette précaution évidente du religieux fut peut-être due au contexte culturel hispanique de l'époque, et une fois de plus à l'omniprésence inquisitoriale ou aux critiques reçues à la suite

---

<sup>119</sup> Voir, Garriga, Espino, Ana, « Defensa de las mujeres: el conformismo obligado de Feijoo en la España del Siglo XVIII », *op. cit.*

<sup>120</sup> Feijoo, Benito Jerónimo, *Defensa de las mujeres, Teatro crítico universal*, Madrid, Impr. d'Izco Hermanos, 1726, t. I, chap. XVI, p. 354. « Je ne doute pas que le parallèle que je réalise entre les hommes et les femmes semble flatteur [...] Mon acharnement n'est pas de donner l'avantage mais de prouver l'égalité. » (N.T.)

<sup>121</sup> *Ibid.*, p. 364. « Les femmes s'occupent et pensent beaucoup plus que les hommes à leur élégance, à l'ornementation du vêtement, et d'autres choses de ce genre, et ainsi elles réfléchissent, et elles parlent à propos d'elles-mêmes avec plus de réussite, et avec plus de facilité. Au contraire, en ce qui concerne les questions théoriques, ou les idées abstraites, il est rare de voir la femme qui pense, et ainsi, peu la trouvent maladroite, quand elle parle de certains thèmes. Pour une plus grande désillusion, on observera que ces femmes avisées et au caractère galant, qui adorent réfléchir, quand il faut raisonner sous les délicatesses de l'amour platonique, surpassent les hommes les plus discrets, qui ne s'intéressent qu'à ces bagatelles de la fantaisie. » (N.T.)

d'une défense si innovatrice et si passionnelle dans une société qui se réveillait doucement d'une tradition aussi ankylosée et patriarcale que celle de l'Ancien Régime espagnol.

Ces incongruités ne ternirent pas la défense des femmes réalisée par le religieux. Benito Jerónimo Feijoo laissa son nom dans l'histoire comme un novateur et un précurseur des lettres. Pour une grande partie de la critique contemporaine, l'intellectuel est défini comme « un adelantado de la Ilustración española »<sup>122</sup>.

Las ideas de Feijoo corrieron impresas por Europa y la América hispana y alimentaron el espíritu crítico de quienes (bebiendo en la Ilustración) pusieron punto final al Antiguo Régimen, inaugurando así un nuevo tiempo. Nuestra historia contemporánea, nuestra forma de ver el mundo nuestros más hondos principios, no pueden entenderse sin tomar en consideración el legado de este inmenso agitador de conciencias, y por ella su vida y su obra continua siendo en nuestros días un soplo de lucido aire fresco.<sup>123</sup>

De la même façon que les lettres espagnoles, les différents cercles intellectuels européens s'intéressèrent rapidement à la polémique autour des femmes. De ce fait, les Lumières françaises octroyèrent une place privilégiée à la question féminine dans un grand nombre de leurs productions littéraires. Dès le XVII<sup>e</sup> siècle, François Poullain de la Barre<sup>124</sup> fut un des premiers à rompre cette barrière existant entre les deux sexes et à s'interroger sur les pensées traditionnelles à propos de l'éducation des femmes. Dans son œuvre *De l'égalité des deux sexes* (1673), il formule les propos suivants :

Il n'y a rien de plus délicat que de s'expliquer sur le sujet des Femmes [...]. Nous sommes remplis de préjugés [...]. De tous les préjugés, on n'en a point remarqué de plus propre que celui qu'on a communément sur l'inégalité des deux sexes.<sup>125</sup>

Quelques années plus tard, le traité *De l'éducation des filles* (1687) de Fénelon devint une des références pédagogiques indiscutables pour une grande partie des intellectuels de

---

<sup>122</sup> Pérez Rioja, José Antonio, « Feijoo, un adelantado de la Ilustración española », in *Cuadernos de la Fundación Pastor*, n° 31, 1983, p. 63. « Un progressiste des Lumières espagnoles » (N.T.)

<sup>123</sup> Rodríguez Ennes, Luis, *El padre Feijoo y el derecho de su tiempo. Una visión premonitoria de problemas candentes en la actualidad*, Madrid, Dickinson, 2013, Introduction, p. 16. « Les idées de Feijoo coururent, imprimées dans toute l'Europe et toute l'Amérique hispanique, et elles alimentèrent l'esprit critique de ceux qui (sous couvert des Lumières) ont mis un point final à l'Ancien Régime, en inaugurant ainsi un nouveau temps. Notre histoire contemporaine, notre façon de percevoir le monde, nos plus profonds principes, ne peuvent pas se comprendre sans prendre en considération l'héritage de cet immense agitateur de consciences, et pour cela, sa vie et son œuvre continuent à être encore de nos jours un souffle d'air frais et brillant. » (N.T.)

<sup>124</sup> Pour avoir plus d'informations sur le sujet, lire le vaste travail de recherche réalisé par Stéphanie Miech, *L'Éducation des filles chez les romancières au siècle des Lumières*, thèse préparée sous la direction de Roger Marchal, Université de Nancy 2, 2007, p. 305.

<sup>125</sup> Poullain de la Barre, François, *De l'égalité des deux sexes discours physique et moral où l'on voit l'importance de se défaire des préjugés*, Paris, Antoine Dezallier, deuxième édition, 1679, p. 5.

l'époque. L'auteur français formula, dans un premier temps, une défense de l'éducation des femmes face aux préjugés sociaux qui la discréditaient et la contestaient.

Rien n'est plus négligé que l'éducation des filles. La coutume et le caprice des mères y décident souvent de tout : on suppose qu'on doit donner à ce sexe peu d'instruction. [...] Pour les filles, dit-on, il ne faut pas qu'elles soient savantes, la curiosité les rend vaines et précieuses, il suffit qu'elles sachent gouverner un jour leurs ménages, et obéir à leurs maris sans raisonner. On ne manque pas de se servir de l'expérience qu'on a de beaucoup de femmes que la science a rendues ridicules [...]. Une femme ne doit parler que pour de vrais besoins et avec un air de doute et de référence. Elle ne doit pas même parler des choses qui sont au-dessus de la portée commune des femmes, quoiqu'elle en soit instruite [...]. Le bon goût consiste à s'accommoder des choses selon qu'elles sont utiles.<sup>126</sup>

Certes, la vision de Fénelon était un peu partagée. Partisan de l'éducation féminine, il proposa un modèle éducatif adéquat pour les femmes. Ainsi, son objectif était de préparer les jeunes filles à bien accomplir leurs responsabilités spécifiques (propre à leur sexe de femmes). Fénelon prévenait ses lecteurs des éventuels problèmes que les femmes auraient à subir si elles décidaient de suivre les chemins destinés aux hommes. L'auteur défendait donc une éducation féminine très spécifique et limitée.

Bien évidemment, si nous parlons des grandes références pédagogiques des Lumières françaises, nous ne devons pas oublier la personne de Jean-Jacques Rousseau et son chef-d'œuvre *Émile ou de l'éducation* (1762). Rousseau, conscient de la portée des femmes dans les sociétés de l'époque, décida de contribuer, à sa manière, à l'instruction féminine. De ce fait, il proposa, dans le cinquième livre de son « Art de former les hommes »<sup>127</sup>, un idéal éducatif pour toutes les jeunes bourgeoises grâce au personnage de *Sophie*, « une femme de beauté modeste qui brille avant tout par son esprit »<sup>128</sup>. Ce personnage fut créé à partir des croyances personnelles de l'auteur. Pour lui, les différences naturelles entre les deux sexes étaient les responsables directs de la différenciation des rôles et de l'éducation des hommes et des femmes<sup>129</sup>. Cette philosophie fut donc responsable de la représentation des femmes comme soumises et passives face aux hommes « forts et puissants »<sup>130</sup> dans la plus grande partie des quatre livres du traité.

Ce principe établi, il s'ensuit que la femme est faite spécialement pour plaire à l'homme ; si l'homme doit lui plaire à son tour, c'est d'une nécessité moins directe, son mérite est dans sa puissance, il plaît par cela

---

<sup>126</sup> Fénelon, François De Salignac de la Mothe, *De l'éducation des filles*, Paris, P. Aubouin, t. I et IV, 1687, p. 7 et 452.

seul qu'il est fort. Ce n'est pas ici la loi de l'amour, j'en conviens ; mais c'est celle de la nature, antérieure à l'amour même.<sup>131</sup>

Néanmoins, la philosophie rousseauiste se révéla plus complexe quand l'auteur expliqua certains comportements propres aux femmes grâce au traité où la jeune Sophie tombe amoureuse. À l'aide de cette métaphore, le célèbre philosophe prévenait ainsi les dangers de l'amour passionnel chez la femme. Selon les propos d'Anna Durnova : « Un tel développement des fantasmes pourrait détruire sa vertu. »<sup>132</sup>

Pour cette raison, le citoyen de Genève affirmait que la meilleure solution pour éviter ces problèmes était, comme nous l'avons déjà souligné, la soumission totale des femmes aux hommes en général et surtout envers leurs maris. Voici un petit extrait de son traité où l'auteur illustre, sous forme de dialogues, les théories antérieures :

Il faut ma chère enfant, que je vous explique mes vues dans la conversation que nous eûmes tous trois avant-hier. Vous n'y avez peut-être aperçu qu'un art de ménager vos plaisirs pour les rendre durables. Ô Sophie ! Elle eut un autre objet plus digne de mes soins. En devenant votre époux, Émile est devenu votre chef ; c'est à vous de l'obéir, ainsi l'a voulu la nature ; et c'est pour vous rendre autant d'autorité sur son cœur que son sexe lui en donne sur votre personne que je vous ai faite l'arbitre de ses plaisirs. Il vous en coûtera des privations pénibles mais vous régnerez sur lui si vous savez régner sur vous.<sup>133</sup>

À plusieurs reprises tout au long de ce chapitre, nous avons évoqué le nouvel agencement social des Lumières, lequel révélait deux espaces quotidiens : le domaine public et le domaine privé. Rousseau, conscient de cette stratification sociale évidente et importante, décida aussi de se servir de ses personnages pour justifier la séparation des deux sexes, selon leurs positions et leurs obligations. Ainsi, le personnage d'Émile a comme habitat naturel le domaine public et son éducation a donc été orientée par ses futures obligations publiques, tandis que le personnage de Sophie est condamné à se circonscrire au domaine privé, sa responsabilité étant d'assurer le bon fonctionnement du ménage et l'équilibre familial.

---

<sup>127</sup> Rousseau, Jean-Jacques, *Émile, œuvres complètes*, Paris, Gallimard, La Pléiade, 1964, t. IV, p. 241.

<sup>128</sup> *Ibid.*, p. 746.

<sup>129</sup> Durnova, Anna, « Et Dieu créa la femme... La condition féminine chez Jean-Jacques Rousseau », in *Sens public*, 2004, p. 3.

<sup>130</sup> *Ibid.*, p. 5.

<sup>131</sup> Rousseau Jean-Jacques, *Émile, œuvres complètes, op. cit.*, p. 692.

<sup>132</sup> Durnova, Anna, « Et Dieu créa la femme... La condition féminine chez Jean-Jacques Rousseau », *op. cit.*, p. 6.

<sup>133</sup> Rousseau Jean-Jacques, *Émile, œuvres complètes, op. cit.*, p. 721.

Dès qu'une fois il est démontré que l'homme et la femme ne sont ni ne doivent être constitués de même, de caractère ni de tempérament, il s'ensuit qu'ils ne doivent pas avoir la même éducation. En suivant les directions de la Nature, ils ne doivent pas faire les mêmes choses, la fin des travaux est commune, mais les travaux sont différents et par conséquent les goûts qui les dirigent [...]. Les femmes de leur côté, ne cessent de crier que nous les élevons pour être vaines et coquettes, que nous les amusons sans cesse à des puérités pour rester plus facilement les maîtres, elles s'en prennent à nous des défauts que nous leur reprochons. Quelle folie ! [...] Elles doivent apprendre beaucoup de choses, mais seulement celles qu'il leur convient de savoir [...]. Les femmes dépendent des hommes, et par leurs désirs et par leurs besoins, nous subsisterions plutôt sans elles, qu'elles sans nous. Pour qu'elles aient le nécessaire, pour qu'elles soient dans leur État, il faut que nous le leur donnions, que nous voulions le leur donner, que nous les en estimions dignes, elles dépendent de nos sentiments.<sup>134</sup>

En définitive, Jean-Jacques Rousseau, en se référant toujours à la nature de son personnage, Sophie, basa sa méthode sur deux piliers fondamentaux : la soumission et l'assujettissement inconditionnel des femmes à une référence masculine.

Il ne convient donc pas à un homme qui a de l'éducation de prendre une femme qui n'en ait point, ni par conséquent dans un rang où l'on ne saurait en avoir. Mais j'aimerais encore cent fois mieux une fille simple et grossièrement élevée, qu'une fille savante et bel esprit, qui viendrait établir dans ma maison un tribunal de littérature dont elle se ferait la présidente. Une femme bel-esprit est le fléau de son mari, de ses enfants, de ses amis, de ses valets, de tout le monde. De la sublime élévation de son beau génie, elle dédaigne tous ses devoirs de femme, et commence toujours par se faire homme à la manière de mademoiselle de l'Enclos.<sup>135</sup>

### 3.3. L'arrivée des femmes dans le domaine public : les salons littéraires et les journaux ; les nouveaux lieux féminins

Le XVIII<sup>e</sup> siècle vit apparaître un phénomène d'une importance considérable. Les femmes, en plus d'être les muses et les conseillères des écrivains consacrés, furent aussi reconnues comme d'importantes consommatrices et créatrices de littérature. Ce phénomène fut contesté tout au long du siècle par les intellectuels des Lumières. Dès le XVIII<sup>e</sup> siècle, en Europe, l'intérêt des femmes se tourna de plus en plus vers des matières considérées jusqu'alors comme du ressort des hommes, telles les sciences ou la philosophie.

---

<sup>134</sup> *Ibid.*, t. IV, p. 23-29.

<sup>135</sup> *Ibid.*, t. II, p. 670.

Un bon exemple de la curiosité des femmes pour les sciences et la philosophie, et de l'intérêt d'une partie des gens de lettres des Lumières qui souhaitaient mettre à la portée de ces nouvelles lectrices une éducation scientifique et philosophique, fut l'œuvre de Voltaire intitulée *Éléments de la philosophie de Newton* (1738).

La philosophie est de tout État et de tout sexe : elle est compatible avec la culture des belles-lettres, et même avec ce que l'imagination a de plus brillant, pourvu qu'on n'ait point permis à cette imagination de s'accoutumer à orner des faussetés, ni de trop voltiger sur la surface des objets [...]. Elle est certainement du ressort des femmes, lorsqu'elles ont su mêler aux amusements de leur sexe cette application constante qui est peut-être le don de l'esprit le plus rare. Qui jamais a mieux prouvé que vous, Madame, cette vérité ? Qui a fait plus d'usage de son esprit et plus d'honneur aux sciences, sans négliger aucun des devoirs de la vie civile ? Votre exemple doit encourager ou faire rougir ceux qui donnent pour excuse de leur paresseuse ignorance ces vaines occupations qu'on appelle plaisirs ou devoirs de la société, et qui presque jamais ne sont ni l'un ni l'autre.<sup>136</sup>

Or, nous pouvons ici nous poser plusieurs questions : qui étaient ces nouvelles lectrices ? Et quel type de littérature lisaient-elles ? Une fois la personnalité de ces nouvelles consommatrices étudiée, il faudra répondre à d'autres questions concernant, cette fois-ci, les auteures responsables des nouvelles productions destinées aux femmes de l'époque. Qui étaient ces nouvelles romancières ? Qu'écrivaient-elles ? Et quelle fut la réception de ces productions entièrement féminines ?

Pour une grande partie des moralistes de l'époque, la lecture pouvait être conseillée aux femmes. Mais leurs lectures devaient avoir une finalité constructive, fortifier leur morale, occuper utilement leurs moments d'oisiveté et les éloigner des écrits peu édifiants qui stimulaient leur imagination et aguichaient leur ambition intellectuelle.

Cependant, même si beaucoup d'éducateurs et de journalistes luttèrent pour que les lectures féminines fussent pédagogiques et moralisatrices, beaucoup de ces nouvelles lectrices furent tentées par toutes ces lectures interdites qui promouvaient le marché littéraire de l'époque. Certaines de ces œuvres, jugées dangereuses pour la morale, furent l'objet de la curiosité de ces nouvelles lectrices. Nous pouvons lire les regrets de ces lectures dites de jeunesse dans une grande partie des prologues de celles qui devinrent auteures à leur tour.

---

<sup>136</sup> Arouet, François-Marie, (dit Voltaire), « À Madame La Marquise du Chastelet, avant-propos », *Éléments de la philosophie de Newton*, Oxford, Robert L. Walters et W.H. Barber, in *Les Œuvres complètes de Voltaire*, The Voltaire foundation, 1992, p. 192.

María Romero Masegosa, traductrice des *Lettres d'une Péruvienne* (1747), écrivit dans son prologue :

Señoras, compañeras y amigas mías, hablo por experiencia. Tuve mi temporada en que a pesar del deseo e instrucciones con que mi Padre procuraba inspirarme el gusto a entretenimientos racionales, solo eran mi diversión el paseo, la tertulia, y el adorno exterior sin acordarme del que debía emplear mi espíritu. Parecime tener en la cabeza una Biblioteca de lo más selecto que se ha escrito con la lectura de las Comedias de Calderón, las Novelas de Doña María de Zayas, y otras obras de este jaez : era tan aficionadísima a leer, pero tenía tan mala elección y las ocupaciones dejaban a mi padre tan poco tiempo para dirigirme.<sup>137</sup>

D'autres écrivaines comme Félicité de Genlis ou Josefa Amar y Borbón<sup>138</sup> critiquaient aussi durement les mauvais choix de lectures :

Les mauvaises lectures sont funestes à toute la jeunesse en général ; mais du moins, dans les rangs au-dessus du peuple, l'éducation, les bienséances convenues, la conversation des gens, instruits et raisonnables, enfin l'usage du monde, en tempèrent toujours les inconvénients ; tandis que, pour le peuple, cet affreux danger est sans aucune modification ; et il est aujourd'hui plus terrible que jamais : on en peut juger par le nombre effrayant de vols domestiques, de brigands et de filles publiques : ce sont les mauvaises lectures qui ont produit tous ces ravages.<sup>139</sup>

La prolifération de voix qui dénoncèrent les mauvaises lectures féminines s'accrut vers le milieu du siècle. Beatriz Cienfuegos, *La Pensadora Gaditana*, publiait toutes les semaines, dans son journal<sup>140</sup>, une liste avec les lectures les plus recommandées et les plus appropriées pour la gent féminine. Un autre bon exemple est celui d'une célèbre « ilustrada » Josefa Amar

---

<sup>137</sup> Graffigny, Françoise de, *Lettres d'une Péruvienne*, Paris, Duchesne, 1752, traduction espagnole réalisée par María Romero Masegosa, *Cartas de una peruana*, Valladolid, Impr. de Vda. de Santander e hijos, 1792. Prologue de la traductrice : « Mes chères dames, collègues et amies, je parle par expérience. J'ai eu ma période où, malgré le désir et les instructions avec lesquelles mon père essayait de m'inspirer le goût des distractions plus rationnelles, je faisais seulement attention à mon divertissement, la promenade, la réunion informelle, et l'ornement extérieur, sans me souvenir de travailler mon esprit. J'avais dans la tête une bibliothèque bien choisie de tout ce qui a été écrit, avec la lecture des comédies de Calderón, les romans de Madame María de Zayas, et d'autres œuvres de la même nature. J'étais une très grande amatrice de lecture, mais j'avais fait un très mauvais choix et ses occupations laissaient à mon père très peu de temps pour me conseiller. » (N.T.)

<sup>138</sup> Josefa Amar y Borbón fut une grande admiratrice de Madame de Genlis, et malgré les différents contextes culturels qui séparaient ces deux femmes, nous trouvons certaines similitudes dans leurs productions. Josefa Amar y Borbón, comme sa consœur française, recommandait à ses lectrices la littérature classique, très adéquate, selon elle, pour la morale féminine de l'époque, et elle condamnait la lecture de certains romans et comédies. Voir : Amar y Borbón, Josefa, *Discurso sobre la educación física y moral de las mujeres*, Madrid, Impr. Benito Cano, 1790, p. 343.

<sup>139</sup> Genlis, Félicité de, *Œuvres Complètes : éducation et morale*, Bruxelles, P.J. de Mat, 1783, t. 19, Chap.1<sup>er</sup>, *La Bruyère des domestiques*, p. 3.

<sup>140</sup> *La Pensadora Gaditana* fut publiée à Madrid et à Cadix en 1768. Le journal était signé par une certaine Beatriz Cienfuegos, éditrice et responsable des différentes publications. En plus des différentes listes de lectures recommandées pour les lectrices espagnoles, elle publiait hebdomadairement un discours moral où elle critiquait et caricaturait certaines des habitudes et des limites de ses contemporaines espagnoles. Pour plus d'informations, voir : Marrades, María Isabel, « Feminismo, Prensa y Sociedad en España », in *Papers*, n° 9, 1978.

y Borbón qui, dans son œuvre *Discurso sobre la educación física y moral de las mujeres* (1790), défendait l'idée que le développement intellectuel était en rapport avec « l'étude des lettres ». Elle exigeait de ses contemporaines la surveillance des lectures et elle recommandait la lecture d'œuvres moralisatrices, de livres d'histoire ou de géographie comme une forme de lutte contre les vices et l'inculture.

La afición que algunas mujeres tienen a leer y la ignorancia de asuntos dignos, hace que se entreguen con exceso a los romances, novelas y comedias, cuya lectura generalmente es mala por las intrigas y enredos que enseña. Varios franceses son de la opinión que se puede enseñar la buena moral por medio de la lectura de romances, [...]. « Permítaseles, habla de las muchachas, la lectura de libros profanos, con tal de que no contengan malas máximas, ni enciendan las pasiones. Esto será un medio indirecto de apartarlas de las novelas y comedias ». En nuestra lengua tenemos algunas comedias en que hay poco o nada de amores, y éstas son las únicas que deben permitirse.<sup>141</sup>

Une grande partie des productions littéraires de l'époque s'imprégna aussi de cette mode pédagogique et dans la plupart des prologues, nous lisons différentes opinions sur l'éducation féminine et les bénéfices de certaines lectures. Quelques œuvres défendirent le droit et les besoins des femmes à l'éducation alors que d'autres, par contre, déplorèrent que le genre romanesque fût responsable de la dépravation morale de celles-ci. « Le roman présente un danger dans la mesure où il attache, séduit, entraîne »<sup>142</sup> ; c'est avec ces mots que Jan Herman, Nathalie Kremer et Betrijs Vanacker définissent le danger de la production romanesque des Lumières.

Il y eut une littérature très abondante sur le danger des romans, notamment de la main des prédicateurs et autres religieux qui, de leurs chaires ou à travers des écrits pamphlétaires, attaquèrent cette habitude pernicieuse pour les femmes<sup>143</sup>.

---

<sup>141</sup> Amar y Borbón, Josefa, *op. cit.*, p. 191. « Le goût que quelques femmes ont à lire, et l'ignorance de sujets dignes font qu'elles se livrent avec excès aux romances, romans et comédies, dont les lectures sont en général mauvaises à cause des intrigues et des imbroglios qu'elles montrent. Quelques Français sont d'avis qu'il est possible d'enseigner la bonne morale grâce à la lecture des romans [...]. Permettez-leur [elle fait référence aux jeunes filles] la lecture de livres profanes, pourvu qu'ils ne contiennent pas de mauvaises maximes, et qu'ils n'allument pas les passions. Cela sera un moyen indirect de les écarter des romans et des comédies. Dans notre langue, nous avons quelques comédies où il est si peu question d'amour qu'elles sont les seules qui doivent être permises. » (N.T.)

<sup>142</sup> Herman, Jan, Kremer, Nathalie et Vanacker, Betrijs, *Les Lumières en toutes lettres*, Louvain, Acco, 2009, p. 95.

<sup>143</sup> Becker, Colette, Boutet, Dominique, Dugast, Francine, Guellouz, Suzanne, Masseau, Didier et Ménager, Daniel, *Le Roman*, Paris, Bréal, 1981.

### 3.3.1. La presse écrite : la nouvelle voix des femmes

Amados señores y hermanos míos: El Diario es un papel cuyo principal objeto es facilitar al Público, cuantas cosas de mecanismos, víveres y servicio común hay [...], es también el Diario un papel que puede servir de pasto a la sociedad, excusando la murmuración, y las conversaciones de cosas inútiles [...] Si todos los que deben a Dios talento e instrucción la facilitasen, sería utilísimo y el Diario, un papel muy interesante : yo por mujer, carezco de todos principios para substituirme a los literatos, me consumo de este celo doméstico o social por ver que los hombres nos han privado de las letras para tenerlas en inacción [...]: ruego a los sensatos se unan a suministrar al Público motivos de instrucción, y de diversión en los Diarios [...] y si así no lo quisieran hacer, les ofrezco unir algunas socias de mi sexo, que hagan lo que ustedes no quieren hacer.<sup>144</sup>

Un des espaces qui aida la diffusion d'un souffle féminin fut la presse écrite. La circulation de la presse au XVIII<sup>e</sup> siècle et l'augmentation des souscriptrices à certaines publications permirent la circulation des nouvelles voies d'expression et de divulgation.

Les journaux que l'on peut qualifier de féminins étaient une nouveauté en Espagne<sup>145</sup>, de la même façon que dans le reste de l'Europe où chaque semaine florissaient de nouveaux numéros de ces publications<sup>146</sup>. De ce fait, la presse devint la scène principale où eurent lieu la plupart des disputes autour de la question des femmes. Les journaux des Lumières espagnoles furent donc le meilleur moyen pour transmettre la nouvelle idéologie réformatrice et devinrent ainsi les principaux alliés des lectrices.

Grâce à toutes les études en la matière<sup>147</sup>, nous pouvons distinguer deux différentes formes de presse : les journaux qui se destinaient directement aux femmes (ou ceux qui, sans

---

<sup>144</sup> Bolufer Peruga, Mónica, « Espectadores y lectoras: Representaciones e influencia del público femenino en la Prensa del siglo XVIII », in *Separata*, n° 5, 1995, p. 23. « Messieurs et frères aimés : le Diario est un papier dont l'objet principal est de fournir au public, tous les mécanismes pour vivre en communauté [...], le Diario est aussi un journal qui fournit à la société les thèmes, pour exclure la médisance et les conversations inutiles [...] Il serait très utile que tous ceux qui doivent à Dieu le talent et l'instruction les partagent avec le journal pour le rendre plus intéressant. Moi, en tant que femme, je n'ai pas tous les principes pour me substituer aux hommes de lettres, je m'exaspère de ce zèle domestique et social où les hommes nous ont privées des lettres pour les voir rester inactives. [...] : Je demande aux savants de s'allier pour fournir au public l'instruction, et le divertissement des journaux [...] et dans le cas où ils ne voudraient pas le faire, je leur offre de m'associer à quelques membres de mon sexe, pour que nous fassions ce que vous ne voulez pas faire. » (N.T.)

<sup>145</sup> De nombreuses publications contemporaines abordent le sujet de la presse écrite dans l'Espagne des Lumières. Pour plus d'informations, consulter les vastes travaux réalisés par Luis Miguel, Enciso Riso, *Prensa y opinión pública en la época de los primeros Borbones*, Madrid, Calpe, 1985, ou María Dolores, Saiz García, *Historia del periodismo en España. Los orígenes: el siglo XVIII*, Madrid, Alianza, 1983, ou Joaquín, Álvarez, Barrientos, *La república de las letras en la España del siglo XVIII*, Madrid, C.S.I.C., 1995.

<sup>146</sup> Palacios, Emilio, *La mujer y las letras en el siglo XVIII*, op. cit.

<sup>147</sup> Labrador, Carmen Ramírez, Ramírez, Juan Carlos de Pablos, *La educación en los papeles periódicos de la ilustración española*, Madrid, Ministerio de Educación y Ciencia, 1989.

s'adresser à elles directement, faisaient indirectement d'elles les protagonistes de leurs pages) et ceux qui étaient réalisés par les intellectuelles elles-mêmes.

Une des spécialistes espagnoles de la période, Margarita Ortega López, affirme dans son article sur l'éducation des femmes dans les Lumières espagnoles<sup>148</sup> :

Los periódicos fueron extremadamente útiles como divulgadores de los nuevos principios que las Luces promovían para la educación de las mujeres. En sus leves páginas es posible detectar un auténtico mosaico de las costumbres y la realidad de las mujeres en el que no faltaban los problemas matrimoniales o el cuidado de la educación física y psíquica de los hijos. Incluso es posible percibir una participación directa de las lectoras, a través de cartas, sobre los cambios necesarios a desarrollar en la educación femenina y la crítica o aceptación de los principios de las Luces.<sup>149</sup>

Quelques exemples de journaux qui traitaient de la question féminine sous une optique plutôt conservatrice et traditionaliste<sup>150</sup> sont *Academia de Ociosas*, *El Hablador Juicioso* ou *le Semanario Erudito y Curioso de Salamanca*. La participation quotidienne, dans ces journaux, de certains hommes de lettres les plus conservateurs de l'époque fut une réalité. La plupart de leurs écrits satirisaient et ridiculisaient le monde des femmes, raison pour laquelle une sorte d'antiféminisme régnait dans la majorité de ces journaux<sup>151</sup>.

Advertid, señoras que la diferencia de educación es solo la que ocasiona la de vuestro sexo al nuestro. Que las ventajas, que os lleva el hombre en el saber no nacen del principio de discurrir, sino de los cuidados que se toman en aprender, y finalmente, que los hombres de que hay tantos, criados del mismo modo que vos, son un espectáculo aún a vuestros mismos ojos.<sup>152</sup>

---

<sup>149</sup> Ortega López, Margarita, « La educación de la mujer en la Ilustración Española », in *Simposium Internacional sobre Educación e Ilustración. Dos siglos de reformas en la enseñanza*, Madrid, Ministerio de Educación y Ciencia, 1988, p. 211. « Les journaux furent extrêmement utiles en tant que divulgateurs des nouveaux principes que les Lumières promouvaient sur l'éducation des femmes. Entre leurs pages légères, il est possible de détecter une véritable mosaïque des coutumes et de la réalité des femmes, où ne manquaient pas les problèmes matrimoniaux ou l'attention envers l'éducation physique et psychique des enfants. Il est même possible de percevoir une participation directe des lectrices, à travers les lettres, aux changements nécessaires au développement de l'éducation féminine, et la critique ou l'acceptation des principes des Lumières. » (N.T.)

<sup>150</sup> Guinard, Paul, *La presse espagnole de 1737 à 1791. Formation et signification d'un genre*, Paris, Centre des Recherches Hispaniques, 1973.

<sup>151</sup> Elorza, Antonio, *La ideología liberal en la Ilustración española*, Madrid, Tecnos, 1970, p. 208.

<sup>152</sup> Palacios, Emilio, *La mujer y las letras en el siglo XVIII*, op. cit., p. 43. « Rendez-vous compte, mesdames, que seule l'éducation fait la différence entre notre sexe et le vôtre. Que les avantages que l'homme a sur vous lorsqu'il raisonne viennent de son éducation et non pas de sa constitution, et que finalement, les hommes, nombreux, élevés de la même façon que vous, deviennent un spectacle, même à vos yeux. » (N.T.)

Cependant, et en raison de leur large diffusion, nous devons souligner l'importance de plusieurs journaux consacrés exclusivement aux femmes : *La Pensatriz Salmantina*<sup>153</sup>, *La Pensadora Gaditana*, *Liceo del Bello sexo*, *El correo de las Damas* ou *Décadas eruditas o morales de las Damas*. Ces journaux se concentrèrent sur une critique de la situation culturelle et sociale des femmes de l'époque. Leurs éditrices, Beatriz Cienfuegos, Escolástica Hurtado<sup>154</sup>, *La Principiata*, la *Defensora de la belleza*, Doña Boceca ou María Egipcíaca Demaner Gongoreada, furent quelques-unes de celles qui osèrent mettre leurs plumes au service des femmes.

Siempre nos tratan de ignorantes; nunca escuchan con gusto nuestros discursos; pocas veces nos comunican cosas serias; las más alejan de nosotras toda conversación erudita, y solo nos hablan en aquellos intereses que, por ser indispensables, se ven en la precisión de tratarlos con nosotras.<sup>155</sup>

Ces publications furent donc les réactions évidentes aux nombreux textes, contraires à l'évolution des femmes, que nous avons côtoyés dès le début de nos recherches. Soulignons par exemple les justifications que Beatriz Cienfuegos avance pour expliquer la naissance de son célèbre journal.

Exaltado todo el humor colérico de mi natura con las desatenciones, groserías y atrevimientos del señor de El Pensador de Madrid. Alguna vez había de llegar la ocasión en que se viesen Catones sin barbas y Licurgos con basquiñas [...]. No señores míos, hoy quiero, disponiendo el encogimiento propio de mi sexo, dar leyes, corregir abusos, reprender ridiculeces y pensar como vuestras mercedes piensan, pues, aunque atropelle nuestra antigua condición, que es siempre ser hipócritas de pensamientos, los he de echar a volar para que vea el mudo a una mujer que piensa con reflexión, amonesta con madurez y critica con chiste.<sup>156</sup>

---

<sup>153</sup> Comme le soulignait déjà Mónica Bolufer Peruga, dans son article « Espectadores y lectoras: Representaciones e influencia del público femenino en la Prensa del siglo XVIII », in *Separata*, n° 5, 1995, p.41. Les noms des journaux espagnols : *La Pensatriz salmantina* et *la Pensadora gaditana* s'inspirèrent des journaux européens à succès de l'époque. Citons, par exemple, les célèbres journaux anglais *The Spector* (1711-1712) ou *The Female Spector* (1744-1746), ou la publication française *La Spectatrice* (1728-1729).

<sup>154</sup> Rodríguez de la Flor, Fernando, *El semanario erudito y Curioso de Salamanca*, Salamanca, Diputación de Salamanca, 1988, p. 45 ; nous savons qu'aucun exemplaire signé par cette nouvelle femme de lettres n'a été trouvé, même si la publication du journal fut annoncée dans la *Gaceta de Madrid* du 20 mai 1777. Ces nouvelles informations accentuent encore plus le mystère autour de la paternité de ces journaux considérés féminins.

<sup>155</sup> Cienfuegos, Beatriz, *La Pensadora Gaditana*, Cádiz, Impr. de Manuel Jiménez Carreño, 1786. t. I, 1786, prologue, p. 4. « Ils nous traitent toujours d'ignorantes ; ils n'écourent jamais avec goût nos discours ; rarement ils nous communiquent des choses importantes ; ils nous éloignent de toute conversation intellectuelle, et ils ne s'adressent à nous que lorsque cela est indispensable à leurs intérêts, lorsqu'ils sont dans l'obligation de traiter avec nous. » (N.T.)

<sup>156</sup> *Ibid.*, *Pensamiento I*, p. 7-8 « Toute l'humeur colérique de ma nature est exaltée par l'inattention, les grossièretés et les hardiesses de monsieur *El Pensador* de Madrid. Les censeurs devraient se voir une fois, pour l'occasion, sans leurs barbes et les législateurs en robe [...]. Non, chers messieurs, aujourd'hui je veux, en démontrant la timidité propre à mon sexe, donner des lois, corriger les abus, réprimander les bêtises et penser comme vos grâces pensent, donc, même si notre ancienne condition, qui est d'être toujours hypocrites de pensées, est opprimée, tout cela doit disparaître pour que le monde voie une femme qui pense avec réflexion, qui réprimande avec maturité et qui critique avec humour. » (N.T.)

La polémique autour de ces journaux féminins ne tarda pas à arriver. Nombreuses furent les voix qui assurèrent que ces signatures féminines n'étaient que de simples pseudonymes de plumes masculines<sup>157</sup>. Soit parce que cela s'avérait vrai, soit parce qu'il était encore un peu prématuré de reconnaître la suprématie des lettres féminines, le fait est que même les efforts réitérés des écrivaines impliquées dans la conquête d'une nouvelle place pour leur sexe ne furent pas suffisants pour étouffer ces voix accusatrices qui assuraient que les religieux Juan Francisco del Postigo et Baltasar Garralón<sup>158</sup> étaient les vrais auteurs des deux journaux à succès : la *Pensatriz Salmantina* et la *Pensadora Gaditana*.

Sosieguense Vds. con saber que Doña Escolástica no es hombre, ni Cura, ni Canónigo, ni Fraile, ni Tocinos, ni Aguador de Monjas, ni el Tío Corral, Mecenas del Cultivo de Viñas, lo que no tiene duda: Que las demás circunstancias, discurro no son precisas para la aceptación de mis ideas; ni me persuado que alguno de mis lectores querrá contraer esponsales conmigo para pretender informarse a fondo, de mi calidad, de mis propiedades, de mis mañas, de mi genio, de mi pie cojo, y de mi vida y milagros.<sup>159</sup>

Différentes recherches contemporaines se sont intéressées à cette énigme et ont cherché divers indices<sup>160</sup> pour résoudre ce casse-tête. Malgré l'absence d'informations, tout laisse entendre que nous sommes face à une personne réelle. Voyons la description réalisée par une des spécialistes actuelles de cette rédactrice mystérieuse :

Una mujer soltera, de unos treinta años, de familia montañesa, pero que se declara gaditana; sus padres la han educado y ha tenido profesores, conoce el latín y el griego, sabe filosofía y tiene una amplia cultura humanística. Ha pasado cinco años en un convento, y detesta por igual el encierro religioso, el matrimonio y la vida social (prefiere el estudio), [...]. Escribe muy bien y es una buena poeta.<sup>161</sup>

---

<sup>157</sup> Urzainqui, Inmaculada, « *La pensadora gaditana* por Doña Beatriz Cienfuegos » in *Siglo Dieciocho*, n° 22, septembre 2002, p. 29-54.

<sup>158</sup> Capel Martínez, Rosa María, « Prensa y Escritura Femenina en la España Ilustrada », in *El argonauta español*, n° 7, 2010, p. 1-78.

<sup>159</sup> Cienfuegos, Beatriz, *La Pensadora gaditana*, op. cit., p. 26. « Calmez-vous, sachez que Madame Escolástica n'est pas un homme, ni un curé, ni un chanoine, ni un frère, ni un vendeur de cochonnaille ni un porteur d'eau pour religieuses, ni l'oncle fermier, ni le mécène des vignes, ni d'une autre condition peu appropriée à mes idées, et je suis persuadée qu'aucun de mes lecteurs ne voudra se fiancer avec moi, pour prétendre s'informer à fond de ma qualité, de mes propriétés, de mes aptitudes, de mon caractère, de mon pied boiteux, et de mes faits et gestes. »(N.T.)

<sup>160</sup> Voir l'article de Cinta Canterla, « El problema de la autoría de la Pensadora Gaditana », in *Cuadernos de Ilustración y Romanticismo*, n° 7, 1999, p. 33.

<sup>161</sup> *Ibid.*, p. 53. « Une femme célibataire, d'environ trente ans, appartenant à une famille montagnarde, mais elle se déclare gaditane ; ses parents l'ont élevée et elle a eu des professeurs, elle connaît le latin et le grec, elle a des connaissances en philosophie et une vaste culture humaniste. Elle a passé cinq ans dans un couvent, et elle déteste de la même façon la réclusion religieuse, le mariage et la vie sociale, elle préfère l'étude, [...]. Elle écrit très bien et elle est une excellente poète. » (N.T.)

Néanmoins, n'ayant trouvé aucune référence dans les différentes archives sur ces figures féminines, ni aucun indice qui souligne l'existence de ces femmes, les hypothèses qui attribuaient aux deux ecclésiastiques la paternité des journaux paraissaient particulièrement dignes d'être examinées.

Dale Scott<sup>162</sup>, l'un des spécialistes contemporains qui a consacré un nombre important de ses travaux au thème en question, soutient que les différences entre les productions féminines et masculines vont de soi, puisque les femmes utilisaient un langage incorrect, incohérent et parfois truffé de fautes d'orthographe. Toujours selon le spécialiste, *La Pensadora* était un mélange étudié et astucieux des deux styles : l'imperfection féminine et la supériorité masculine<sup>163</sup>.

Sans vouloir sous-estimer les recherches réalisées en la matière, il est intéressant de nous interroger sur les raisons qui auraient pu mener deux religieux à écrire, sous un pseudonyme féminin, un journal destiné aux femmes, et sur les raisons qui faisaient qu'à chaque fois qu'une femme décidait d'entreprendre n'importe quel travail en dehors des domaines considérés comme propres à son sexe, des doutes autour de la paternité ou de la qualité du travail apparaissaient. De ce fait, une bonne partie de la recherche contemporaine a essayé de jeter la lumière sur cette paternité polémique. Plusieurs de ces études soulignent de nouvelles preuves de l'existence d'une certaine Beatriz Cienfuegos dans la ville de Cadix. Citons le vaste travail de recherche réalisé par Frédérique Morand<sup>164</sup>, qui, après ses différentes investigations dans les archives gaditanes, trouva, comme d'ailleurs l'annonçait la spécialiste Cinta Canterla dans une de ses publications, diverses informations sur la famille Cienfuegos. Ces informations permettent de réfuter sans hésitation les théories traditionnelles d'attribution du périodique aux deux religieux. Mais, s'il y a un travail qui a véritablement répondu à la polémique de la célèbre *Pensadora*, c'est précisément celui de Cinta Canterla : « El problema de la autoría de la Pensadora Gaditana »<sup>165</sup>. La spécialiste considère que : « La pensadora presenta una metáfora del enfrentamiento de la España antigua que muere y la nueva España

---

<sup>162</sup> Dale, Scott, « La construcción narrativa e ideológica en la "Pensadora gaditana" », in *Dieciocho*, vol. 28, n° 1, 2005, p. 42.

<sup>163</sup> Capel Martínez, Rosa María, *op. cit.*

<sup>164</sup> Voir Canterla, Cinta, « El problema de la autoría de la Pensadora gaditana », *op. cit.*, et Morand, Frédérique, *María Gertrudis Hore (1742-1801). Vivencia de una poetisa gaditana entre el siglo y la clausura*, Madrid, Ayuntamiento de Alcalá de Henares, 2004.

<sup>165</sup> Id., « El problema de la autoría de la Pensadora Gaditana », *op. cit.*

liberal que comienza a nacer. »<sup>166</sup> Cinta Canterla ajoute que pour elle, Beatriz Cienfuegos était en quelque sorte la nouvelle Don Quichotte<sup>167</sup> de la République des lettres, conçue pour attaquer et ridiculiser tous les textes réactionnaires<sup>168</sup> qui, depuis quelques années, proliféraient dans la péninsule Ibérique. Après différentes réflexions où elle revient sur certaines des théories passées dans l'histoire autour de la célèbre Cienfuegos, elle insiste sur ses conclusions, en assurant qu'après les échecs des différentes recherches, la critique devrait commencer à accepter la possibilité éventuelle que l'auteur du journal polémique ait été effectivement une femme.

Cependant, et malgré nos différentes lectures et recherches, nous pouvons seulement rappeler ce qu'affirmait déjà Antonio Checa Godoy dans son travail *Historia de la Prensa Andaluza* (1991), à savoir que l'identité précise de *ce/cette mystérieux/mystérieuse éditeur/éditrice* est, encore de nos jours, un des plus grands mystères de l'histoire de la presse espagnole<sup>169</sup>.

Malheureusement, ces journaux qu'on peut qualifier de féminins ne subirent pas seulement les critiques de certains ennemis des lettres féminines. Vers la fin du siècle et en raison de la crainte de l'arrivée des « souffles révolutionnaires » français qui pourraient pervertir la vertu des Espagnols, le Saint-Office décida d'interdire la publication d'une grande partie des journaux destinés aux femmes. D'ailleurs, rares furent les publications qui reçurent les éloges inquisitoriaux :

Me parece que un periódico de esta naturaleza podrá ser útil, si con él se logra que las mujeres se apliquen a leer y aprendan las cosas que les son necesarias para el mejor empeño de sus obligaciones que tienen o pueden tener en la sociedad.<sup>170</sup>

En somme, l'ubiquité inquisitoriale fut, une fois de plus, la responsable du caractère clandestin de certains journaux et de leur diffusion sous le manteau parmi les différents

---

<sup>166</sup> *Ibid.*, p. 45. « La *Pensadora* représente une métaphore de l'affrontement entre l'Espagne antique qui meurt et la nouvelle Espagne libérale qui commence à naître. » (N.T.)

<sup>167</sup> *Ibid.*, p. 50.

<sup>168</sup> *Ibid.*, p. 50.

<sup>169</sup> Checa Godoy, Antonio, *Historia de la Prensa Andaluza*, Séville, Fundación Blas Infante, 1991, p. 31.

<sup>170</sup> AHN, rapport de censure daté du 9 avril 1804 ; voir aussi Bolufer Peruga, Mónica, « Espectadores y lectoras: Representaciones e influencia del público femenino en la Prensa del siglo XVIII », in *Separata*, n° 5, 1995, p. 41. « Il me semble qu'un journal de cette nature pourra être utile, si grâce à lui on réussit à faire que les femmes s'appliquent à lire et si elles apprennent les choses qui leur sont nécessaires pour un meilleur engagement dans des obligations qu'elles ont ou qu'elles peuvent avoir dans la société. » (N.T.)

cercles culturels et lecteurs de l'époque. Soulignons par exemple l'interdiction du journal *Duende sevillano*<sup>171</sup>, condamné en 1770 pour son style léger et cocasse, ainsi que les critiques satiriques des mœurs et de la société de l'époque. Le *Diario del Bello sexo* et les *Décadas eruditas y morales de las damas*<sup>172</sup> ne survécurent pas non plus aux repréailles inquisitoriales<sup>173</sup> et furent aussi interdits en 1795.

Avant de clore ces quelques lignes dédiées au panorama de la presse espagnole, nous ne devons pas oublier de faire mention de quelques-uns des journaux les plus influents de tout le siècle : le *Memorial literario*<sup>174</sup>, la *Gaceta de Madrid*, *El correo de los ciegos de Madrid* ou *El pensador o el hablador juicioso* qui, dès son prologue, exprimait déjà l'intention de son éditeur de consacrer certaines pages du journal à toutes les nouvelles lectrices :

Las Señoras mismas... pero sus respetos merecen no se las comprenda en lo general; y así os suplico, público amado, me permitáis que como he hablado con vos en esta ocasión, lo hago con este bello sexo, que hace vuestra mejor parte, en discurso separado.<sup>175</sup>

Même si ces publications ne destinaient pas exclusivement leurs pages à la polémique autour des femmes, elles devinrent des outils privilégiés pour encourager les femmes actives, leurs productions et leurs lectures. Non seulement une importante liste des auteures les plus influentes de l'époque fut publiée dans le *Memorial literario*, mais aussi, en août 1786, ce même journal édita le célèbre discours de Josefa Amar y Borbón, *Del talento de las mujeres y de su actitud para el gobierno*<sup>176</sup>. Sans oublier, bien évidemment, d'autres publications dans la *Gaceta de Madrid*, qui mettaient en évidence les lectures conseillées pour les jeunes demoiselles espagnoles de l'époque ou qui encourageaient les femmes à vaincre la traditionnelle dictature masculine.

---

<sup>171</sup> AHN, sous la cote : 5532-II, Madrid. Son titre complet était : *El duende Sevillano. Crítica jocosa de los trajes, usos y modas reprehensibles en toda clase de personas y profesiones, proporcionada al gusto de las damas, cuyo carácter y costumbre parece no ofender. Su autor el abate Palmiini*. « Le lutin sévillan. Une critique cocasse des vêtements, usages et modes répréhensibles chez toutes sortes de personnes et de professions, conçue pour le goût des dames, et dont le caractère et la coutume ne sont pas de nature à offenser. Son auteur est l'abbé Palmiini. » (N.T.)

<sup>172</sup> Le rapport de censure est disponible aux AHN, sous la cote : 5566-59, Madrid. Voir aussi : Palacios, Emilio, *op. cit.*, p. 51.

<sup>173</sup> Aguilar Piñal, Francisco, *La prensa en el siglo XVIII. Periódicos y pronósticos*, Madrid, C.S.I.C., 1978, p. 354.

<sup>174</sup> *Hispania, Revista española de historia*, Madrid, El Instituto, 2000, n° 204 et 205, p. 216. Le *Memorial literario* publia, en juin 1785, un « catalogue des femmes intellectuelles » où, sur presque une dizaine de pages, les différentes écrivaines du XV<sup>e</sup> jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle sont cataloguées.

<sup>175</sup> *El Hablador juicioso*, publication de juin 1763, Hémérothèque municipale de Madrid, section 356-B. Voir aussi, Fernández Vargas, Valentina, *El Madrid de las mujeres, una presencia invisible (1561-1833)*, Madrid, B.O.C.M., 2004, p. 182. « Les dames mêmes... méritent aussi le respect même si, en général, on ne les comprend pas; donc, je vous supplie, mon cher public, permettez-moi, comme j'ai cette occasion de parler avec vous, de le faire aussi avec ce beau sexe, qui est votre meilleure partie, dans un autre discours séparé. » (N.T.)

<sup>176</sup> Amar y Borbón, Josefa, « Discurso en defensa del talento de las mujeres y de su aptitud para el gobierno y otros cargos en que se emplean los hombres », in *Memorial literario*, août 1786.

Ces lignes, publiées en 1797 pour annoncer la publication de l'œuvre de Mademoiselle de Scudéry, *Les femmes illustres : ou les harangues héroïques de...*(1642), illustrent à la perfection les propos qui précèdent :

Por poderosas que sean las razones de que se han valido muchos para ensalzar el talento y perspicacia de las mujeres, y vengarlas de la general preocupación que las niega la fortaleza y facundia de los hombres, ninguna más eficaz que la lectura de estos discursos para imponer silencio a los detractores de su verdadero mérito. [...]. Las damas hallaran en cada una de las 20 arengas los argumentos más sólidos para vindicar a su sexo de las absurdas imputaciones de la ignorancia.<sup>177</sup>

De ce fait, nous devons également nous interroger sur les destinataires de cette presse féminine novatrice. Comme nous l'avons remarqué à plusieurs reprises tout au long de ce chapitre, l'éducation des femmes devint un des axes des politiques des Lumières, et la presse fut une excellente voie de diffusion de la nouvelle idéologie. Bien évidemment, les femmes appartenant à l'aristocratie ou à la bourgeoisie la plus fortunée furent les destinataires directes des propos des journaux des Lumières. Les autres femmes furent, comme nous le savons, orientées vers une éducation plus professionnelle ou simplement fondée sur l'expérience. En définitive, une éducation utile pour leur vie quotidienne. Nous n'allons pas davantage approfondir cette question, puisque de nombreux et importants travaux de recherche ont déjà été publiés<sup>178</sup>. Néanmoins, nous voudrions préciser que la souscription ou la publication de certains de ces journaux représenta, pour un grand nombre de femmes, un moyen précieux<sup>179</sup> pour se lancer dans les domaines intellectuels et culturels de l'Espagne de l'époque, et ce, comme nous l'avons déjà souligné à plusieurs reprises, malgré de nombreuses réticences de leurs contemporains.

---

<sup>177</sup> Aragón, María Aurora, *Traducciones de obras francesas en la Gaceta de Madrid en la década Revolucionaria (1790-1799)*, Oviedo, Universidad de Oviedo, 1992, p. 55-56. « Aussi puissantes que soient les raisons dont beaucoup se sont servis pour exalter le talent et la perspicacité des femmes, et pour les venger de la préoccupation générale qui leur nie la force et la façon des hommes, aucune n'est plus efficace que la lecture de ces discours, pour imposer le silence aux detracteurs. [...] Les dames trouveront dans chacune des 20 harangues les arguments les plus solides pour venger leur sexe des imputations absurdes de l'ignorance. » (N.T.)

<sup>178</sup> Voir aussi Larriba, Elisabel, *Le public de la presse en Espagne à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle (1781-1808)*, Paris, Honoré Champion, 1998.

<sup>179</sup> *Ibid.*, p. 176. Voir aussi Blaco Corujo, Olivia, *La polémica feminista en la España Ilustrada*, Toledo, Almud, 2010, p. 46.

### 3.3.2. Les « Tertulias » littéraires. Les salons littéraires à l'espagnole.

Lo que hace agradable un país, supuesta la bondad del clima, suele ser el cielo, la campiña, las diversiones públicas y la sociedad.<sup>180</sup>

La participation des femmes aux activités de certains établissements culturels, jusqu'alors chasse gardée des hommes, devint une réalité au XVIII<sup>e</sup> siècle. Comme nous l'avons déjà remarqué à plusieurs reprises au cours de ce chapitre, le siècle des Lumières fut le siècle des débats autour de l'égalité des sexes et permit aussi d'imaginer un modèle de société beaucoup plus ouvert aux théories et philosophies nouvelles. Un résultat direct de ce renouveau fut la prolifération de nouveaux espaces de sociabilité<sup>181</sup> dans la plupart des capitales des pays où les Lumières trouvaient un accueil. Comme nous le montrerons, ces espaces donnèrent une impulsion à l'amélioration de la situation de beaucoup de femmes de l'époque. Nous parlons bien évidemment, en premier lieu, des salons littéraires.

Le salon est d'abord un lieu de divertissement. [...] Le salon est le meilleur support de la vie culturelle du siècle; [...] Ils sont aussi les seuls lieux de rencontre où peuvent se côtoyer, se rencontrer et se parler des artistes, des philosophes, des scientifiques, des gens de lettres, des ambassadeurs, des ministres, des financiers. [...] Le modèle des mœurs humaines adoucies que copie l'Europe. [...] Le conservatoire des acquis et de la civilisation. Ces lieux privilégiés de rassemblements sont la création de femmes, leur émanation, le siège de leur pouvoir et le signe de leur royauté.<sup>182</sup>

Grâce à ces salons, « le sexe faible » démontrait qu'il était capable de participer à la vie intellectuelle, culturelle et politique de son pays. Avec leur participation à de telles réunions, les femmes s'attaquaient directement à tout ce qui promouvait l'idée d'une éducation féminine limitée à quelques rudiments de dessin, de danse, et à l'apprentissage des notions propres à leur sexe.

La théorie d'un salon, dit-on, c'est l'art de grouper ensemble des gens illustres et distingués, de jolies personnes et des hommes d'esprit.<sup>183</sup>

---

<sup>180</sup> Pemán Medina, María, *El viaje europeo del marqués de Ureña (1787-1788)*, Unicaja, 1992, p. 229. « Ce qui rend un pays agréable, à supposer que son climat soit bon, ce sont le ciel, les champs, ainsi que les divertissements publics et la société. » (N.T.)

<sup>181</sup> Pérez Canto, Pilar et M<sup>o</sup> Romero, Esperanza, *op. cit.*, p. 46.

<sup>182</sup> Haechler, Jean, *Le règne des femmes*, Paris, Grasset, 2001, p. 245.

<sup>183</sup> Batiffol, Louis, *Les grands salons littéraires (XVII<sup>e</sup>, XVIII<sup>e</sup> siècles)*, *Conférences du Musée Carnavalet (1927)*, Paris, Payot, 1928, p. 35.

Les célèbres salons littéraires français furent des espaces d'exposition et de discussion des différentes pensées et philosophies. Selon Antoine Litti, ces endroits devinrent des modèles de la vie mondaine et du raffinement de la vie aristocratique, les salons du XVIII<sup>e</sup> siècle restent présents, tout au long du siècle suivant, dans la mémoire des élites<sup>184</sup>. En outre, ces établissements furent aussi les endroits idéaux pour consolider la cohabitation pacifique des deux sexes. Les femmes y figuraient comme amphytrionnes mais aussi comme membres à part entière qui participaient activement aux débats. Les différentes auteures de l'époque avaient donc leur place au sein de ces institutions culturelles. M<sup>a</sup>. del Carmen Marrero affirme :

En los salones, pululaban mujeres cultivadas e inteligentes, verdaderos “partenaires” con quienes se podía discutir y replantar las ideas religiosas, políticas, científicas, y capaces de dar un fuerte impulso a los debates. De esta “cohabitación” de hombres y mujeres en el salón quedó en Francia una tradición social de buenas relaciones, de intercambios, de juegos verbales entre los dos sexos, en definitiva de seducción más que de enfrentamiento. Por un lado, se juzgaba este entendimiento entre hombre y mujer en el salón como algo positivo para el avance de la cultura, y también como algo propio e inherente del espíritu francés, la denominada “singularidad francesa”.<sup>185</sup>

La présence et l'active participation des pédagogues des Lumières dans ces institutions culturelles étaient très fréquentes. L'importance des femmes dans les salons est mise en évidence par le fait que certaines d'entre elles animèrent des réunions parmi les plus influentes de la capitale française. Anne-Thérèse de Marguenat de Courcelles (Madame de Lambert), Louise d'Épinay ou Félicité de Genlis furent quelques-unes de ces salonnières réputées. Marguerite Glotz et Madeleine Maire, dans leur étude sur les *Salons du XVIII<sup>e</sup> siècle*, redéfinissent dans ce sens la conception traditionnelle de ces assemblées « de sociabilité »<sup>186</sup> :

Un salon est, au XVIII<sup>e</sup> siècle, une petite cour présidée par une dame au moins un peu mûre. Elle tient son sceptre comme il lui plaît. Elle peut faire régner une stricte discipline, subjugué par son charme, semer la

---

<sup>184</sup> Litti, Antoine, *Le monde des salons : Sociabilité et mondanité à Paris au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Fayard, 2005, p. 81.

<sup>185</sup> Marrero Marrero, M<sup>a</sup>. del Carmen, *Mitos y modelos femeninos en la literatura francesa del siglo XVIII*, thèse réalisée sous la direction d'Antonio Álvarez de la Rosa, Université de la Laguna, 2002. « Dans les salons, pullulaient des femmes cultivées et intelligentes, de véritables partenaires avec lesquelles on pouvait discuter et débattre d'idées religieuses, politiques, scientifiques, et elles étaient capables de donner une forte impulsion aux débats. De cette cohabitation salonnière, entre les hommes et les femmes est restée en France une tradition sociale de bonnes relations et d'échanges, de jeux verbaux entre les deux sexes, en définitive de la séduction plutôt que de l'affrontement. De ce fait, ce rapprochement entre les hommes et les femmes était jugé dans le salon comme quelque chose de positif pour le progrès de la culture, et aussi comme quelque chose de caractéristique et d'inhérent à l'esprit français, ce que l'on nomme la singularité française. » (N.T.)

<sup>186</sup> Litti, Antoine, *Le monde des salons : Sociabilité et mondanité à Paris au XVIII<sup>e</sup> siècle*, op. cit., p. 3.

terreur à coups de remarques caustiques, témoigner à ses familiers l'affectueuse et tyrannique sollicitude d'une mère. En pénétrant chez elle, on prend l'engagement tacite de s'incliner devant la loi du pays et de se laisser de bon gré diriger, morigéner ou charmer.<sup>187</sup>

Cependant, cette bonne cohabitation et cet apparent égalitarisme régnant dans la société culturelle française ne traversèrent pas les frontières, et la situation des femmes dans les institutions culturelles de l'Espagne des Lumières fut bien différente.

Grâce aux nombreuses études en la matière, nous savons que le XVIII<sup>e</sup> siècle fut une période où il était de bon ton de se socialiser, de se montrer en public. À la différence du siècle précédent, où l'intimité et le recueillement personnel étaient en vogue dans la société hispanique, la société « ilustrada » fut le royaume de la civilité<sup>188</sup> et des portes ouvertes. L'homme du XVIII<sup>e</sup> siècle aimait être vu, se mettre en rapport avec ses contemporains et profiter des nouveaux espaces urbains culturels des plus importantes villes espagnoles.

Différentes institutions destinées aux réunions de tout genre florissaient dans tous les recoins des villes, des petites réunions familiales aux « tertulias » les plus importantes et les plus influentes dans le panorama intellectuel de l'époque.

Malgré l'intérêt de certaines intellectuelles de l'époque, l'admission des femmes dans les conversations ne fut pas une tâche si facile. La fonction exercée par toutes ces femmes avides de connaissances fut presque toujours reléguée au second plan. Dans un premier temps, elles durent surmonter cette opinion générale qui précisait qu'elles étaient juste de simples observatrices d'un spectacle<sup>189</sup> conçu seulement pour des acteurs hommes.

Ce fut précisément en raison de ce rôle secondaire que commencèrent à se lever certaines voix, comme celle du religieux Antonio Vila i Camps, notamment dans son œuvre *El Noble bien educado* (1776), où il conseillait d'apprendre aux femmes certaines notions que les livres ne montraient pas, comme par exemple la connaissance de la vie et de la famille :

Estas señoras que son el honor de su sexo, y muchas veces la vergüenza del nuestro, han aprendido por una larga experiencia y por un grande ejercicio a conocer el mundo y sus embustes. La conversación con dichas señoras es muy útil, y te podrán preservar de infinitos tropiezos y escollos en que podrías caer, y enseñarte

---

<sup>187</sup> Glotz, Marguerite Maire, Madeleine : *Salons du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Nouvelles Éditions Latines, 1949, p. 19.

<sup>188</sup> Palacios, Emilio, *op. cit.*, p. 95.

<sup>189</sup> Blanco Corujo, Olivia, *op. cit.*, p. 50.

muchas veces las cosas pertinentes a la buena crianza, pero es necesario que sepas hacerte estimar de ellas.<sup>190</sup>

Quelques années plus tard, et alors que la société espagnole vivait une période d'ouverture et était plus prospère grâce à la politique progressiste menée à bien par Charles III, les femmes furent acceptées au sein de ces cercles intellectuels exclusifs, mais plutôt dans le rôle de modératrices des débats. Elles représentaient le savoir-faire<sup>191</sup> de ces salons. Elles ne se distinguaient ni par leur intelligence, ni par leur beauté, ni par leurs talents, elles devaient juste savoir jouer convenablement leur rôle d'hôtesse, en faisant l'éloge précis des interlocuteurs et en apaisant avec leur affabilité, une qualité propre à leur sexe, les gens de lettres hispaniques prompts à s'enflammer.

Beaucoup de spécialistes contemporains considèrent que les « tertulias » madrilènes n'eurent pas la même popularité que les grands salons littéraires du pays voisin et que les maîtresses de ces salons, à la différence des salonnières parisiennes ou des « bluestockings »<sup>192</sup> anglaises, n'eurent qu'un rôle très secondaire au sein de la société culturelle. En outre, comme nous le savons, seules quelques privilégiées purent faire partie de ces sociétés exclusives. Néanmoins, si nous étudions un peu le courrier des diverses femmes savantes appartenant à la *Junta de Damas de la Real Sociedad Económica*, nous remarquons que beaucoup de théories scientifiques ou de décisions politiques défendues par les intellectuels espagnols furent précédemment débattues et méprisées par les femmes qui s'y retrouvaient. Cependant, ces critiques féminines ne virent jamais le jour et demeurèrent réservées aux discussions privées de leurs auteures. Nous ne devons pas oublier que même si l'institution inquisitoriale n'avait déjà plus le pouvoir ni l'omniprésence des siècles précédents, avec l'arrivée de Ferdinand VII<sup>193</sup>, certaines plaidoiries plutôt progressistes approuvées pendant le règne de Charles III furent réfutées, et d'autres institutions despotiques proches de la

---

<sup>190</sup> Villa y Camps, Antonio, *El noble bien educado: instrucción político-moral de un maestro a su discípulo en que en un compendio de la moral cristiana se dan solidísimos documentos para la perfecta educación de un caballero*, Madrid, Impr. de Miguel Escribano, 1776, p. 261. « Ces dames qui sont l'honneur de leur sexe, et plusieurs fois la honte du nôtre, ont appris grâce à une longue expérience et à beaucoup d'exercice à connaître le monde et ses mensonges. La conversation avec ces dames est très utile, et elles pourront te préserver des embûches infinies et des écueils où tu pourrais tomber, et t'apprendre plusieurs fois, les choses pertinentes pour l'éducation, mais il est vital que tu saches te faire estimer par elles. » (N.T.)

<sup>191</sup> *Ibid.*, p. 51.

<sup>192</sup> Eger, Elizabeth, *Bluestockings: Women of Reason from Enlightenment to Romanticism*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2012.

<sup>193</sup> Sánchez Lozano, María José, *La Real Sociedad Económica de amigos del País de Jaén. Más de dos siglos de Historia*, Jaén, Caja Rural de Jaén, 2005, chap. IX, p. 264.

monarchie et de l'Église veillèrent aussi à préserver la morale et l'équilibre de la société espagnole<sup>194</sup>.

Grâce à plusieurs études contemporaines<sup>195</sup>, nous savons que les premières femmes à être admises en 1794 dans la *Junta de Damas de la Real Sociedad Económica* furent Isidra Quintina de Guzmán y de la Cerda et la comtesse de Benavente<sup>196</sup>. Avec l'aide de ces intellectuelles, d'autres femmes arrivèrent à comprendre leurs nouveaux statuts d'académiciennes : María Francisca de Paula Portocarrero, la comtesse de Santa Eufemia, la comtesse de Fernán Nuñez, la comtesse de Benalúa, la comtesse d'El Carpio, la marquise de Villalópez et la marquise d'Ayerve<sup>197</sup>.

Une grande partie des recherches modernes considèrent ces institutions féminines comme une sorte de distraction pour toutes ces nouvelles écrivaines et comme une forme de stratégie pour éviter l'intromission des plus intrépides dans les conversations ou dans les domaines masculins. Pour cette raison, selon les statuts de cette nouvelle institution, leurs missions étaient les suivantes :

Fomentar la buena educación, mejorar las costumbres con sus ejemplos y escritos, introducir el amor al trabajo, cortar el lujo que al paso que destruye las fortunas de los particulares retrae a muchos matrimonios con perjuicio del Estado, y sustituir para sus adornos los géneros nacionales y extranjeros...<sup>198</sup>

Cependant, et malgré ces précautions de non-intrusion dans ces discussions qui étaient perçues comme étrangères à leur condition de femmes, les dames de *la Real Sociedad Económica* dressèrent un premier rapport où elles dénonçaient la situation générale de leur genre et où elles remettaient en question le modèle patriarcal traditionnel de la société espagnole. La première responsable de cette bataille ardue fut la marquise de Fuerte Híjar qui, de sa place privilégiée d'académicienne de la *Junta de Damas de la Real Sociedad*

---

<sup>194</sup> Pérez Canto, Pilar et Mó Romero, Esperanza, *op. cit.*, p. 49. Selon ces deux spécialistes, de nombreux intellectuels des Lumières espagnols fuirent le pays en raison des représailles de ces tribunaux inquisitoriaux vertueux et protecteurs.

<sup>195</sup> Voir le vaste travail réalisé par Sánchez Lozano, María José, *La Real Sociedad Económica de amigos del País de Jaén. Más de dos siglos de Historia*, Jaén, Caja Rural, 2005.

<sup>196</sup> Calderón España, María Consolación, « Presencia de la mujer en las Reales Sociedades Económicas de Amigos del País (1755-1808) », in *Foro de Educación*, n° 12, 2010, p. 194.

<sup>197</sup> Sempere y Guarinos, Juan, *Ensayo de una bibliografía española de los mejores escritores bajo Carlos III*, Madrid, Gredos, 1969, p. 215-217.

<sup>198</sup> AHN, Archive de la Real Sociedad Económica de Madrid, leg. 86. Voir aussi, Calderón España, María Consolación, « Presencia de la mujer en las Reales Sociedades Económicas de Amigos del País (1755-1808) », article cité, p. 194. « Promouvoir la bonne éducation, améliorer les coutumes avec des exemples et des productions écrites, introduire l'amour du travail, reprocher le luxe qui, alors qu'il détruit les fortunes individuelles, détruit plusieurs mariages à cause des préjugés de l'État, et remplacer les privilèges nationaux et étrangers... » (N.T.)

*Económica Matritense*, contribua à l'écriture d'un texte intitulé : *La educación moral de la mujer*<sup>199</sup> (1785). Ce texte était innovateur par les propos qu'il défendait, puisqu'il proposait un bouleversement du modèle social traditionnel où la femme devait, comme l'homme, avoir une place privilégiée<sup>200</sup>. Ce fut aussi l'une des ressources dont s'inspira Josefa Amar y Borbón pour publier, quelques années plus tard, son célèbre *Discurso sobre la educación física y moral de las mujeres*<sup>201</sup> (1790) où, d'une certaine manière, elle dénonçait aussi l'organisation traditionnaliste étouffante de la société espagnole de ce temps :

Es menester confesar que ninguna cosa conocemos en sí misma, sino por comparación con otra. Sirva esta regla para medir la aptitud de ambos sexos, pero hágase un cortejo justo, esto es entre un hombre y una mujer enteramente ignorantes. En este caso, pues, que es bastante frecuente, aún se hallará que la segunda hace ventaja al primero en la viveza de la imaginación, en la mayor prontitud para imponerse y en la propiedad de las voces. Por el otro extremo, si se compara una mujer capaz e instruida con un hombre sabio, el trato de aquella no será menos agradable que el de éste. Y puede ser que le exceda en cierta finura, que los hombres casi nunca adquieren. Por lo demás, si se hace el cotejo entre los que han estudiado mucho y las que nada saben, no habrá que admirar la desigualdad, pero siempre que el caso fuese conforme, la consecuencia no será contraria a las mujeres y éste es un testimonio concluyente de que la disposición intelectual es la misma.<sup>202</sup>

Mónica Bolufer affirme que certains témoignages des voyageurs de l'époque assuraient que ces assemblées à l'espagnole étaient des réunions très ouvertes où les rapports entre les hommes et les femmes arrivaient presque à être familiaux. Toujours selon cette chercheuse, les différents voyageurs soulignaient la diversité des thématiques et des idéologies présentées dans ces réunions.

---

<sup>199</sup> Capel Martínez, Rosa María, « Las mujeres de la Matritense: un ejemplo de asociacionismo ilustrado », in *Asparkia*, n° 17, 2006, p. 31.

<sup>200</sup> Fernández Quintanilla, Paloma, *La mujer ilustrada en la España del siglo XVIII*, Madrid, Subdirección general de la mujer, 1981, p. 83.

<sup>201</sup> Nous analyserons plus en profondeur ce texte dans un des prochains chapitres. Amar y Borbón, Josefa, *Discurso sobre la educación física y moral de las mujeres*, op. cit.

<sup>202</sup> Amar y Borbón, Josefa, *Discurso sobre la educación física y moral de las mujeres*, op. cit. « Il est nécessaire de dire que nous ne connaissons aucune chose sans en faire la comparaison avec d'autres. Servez-vous de cette règle pour mesurer l'aptitude des deux sexes, mais faites-le justement, c'est-à-dire entre un homme et une femme complètement ignorants. Dans ce cas, cas d'ailleurs assez fréquent, on trouvera encore que la deuxième a des avantages par rapport au premier dans la vivacité de l'imagination, dans la promptitude à s'imposer et dans l'exactitude du langage. D'un autre côté, si on compare une femme capable et instruite avec un homme savant, le traitement de la femme ne sera pas moins agréable que celui de l'homme. Et même, il arrive qu'elle puisse le surpasser dans certaine finesse que les hommes n'acquièrent presque jamais. Cela dit, si on fait la comparaison entre ceux qui ont beaucoup étudié et celles qui ne connaissent rien, il ne faudra pas s'étonner de l'inégalité, mais dans chacun de ces cas, la conséquence ne sera pas défavorable aux femmes et cela est un témoignage concluant du fait que la disposition intellectuelle est la même. » (N.T.)

En estas reuniones mezcla de cultura y divertimento, se conversaba sobre temas muy variados circulaban novedades literarias, y sobre todo, se sellaban alianzas, eran, en definitiva, nuevos espacios de aprendizaje social, escuelas de civilidad.<sup>203</sup>

Les femmes espagnoles offrirent donc leur tutelle avec une certaine discrétion, et prirent leurs places dans ces salons à succès. Même si elles n’atteignirent jamais la notoriété de leurs contemporaines françaises, certaines dames aristocrates furent les maîtresses des salons les plus influents de l’Espagne de l’époque. Néanmoins, par opposition à certaines salonnières françaises qui, tout en dirigeant les salons les plus célèbres, écrivaient, en Espagne, les dames qui régissaient ces salons étaient de riches aristocrates ayant de vastes connaissances et des inquiétudes, certes, mais rares furent celles qui connurent la célébrité grâce à leurs travaux.

La grande différence entre les deux pays fut que les salonnières françaises participaient activement aux discussions et étaient plus impliquées et mieux appréciées par leurs collègues masculins, tandis que les « tertulianas » espagnoles étaient, pour la grande majorité, considérées comme de simples objets décoratifs, que les intellectuels déplaçaient, selon leurs envies, d’un côté à un autre pour embellir l’ambiance<sup>204</sup> et pour réjouir l’ensemble des participants masculins. Cependant, et grâce à certains récits de voyage de l’époque, nous savons que l’incorporation des femmes au sein de ces institutions aida énormément au renouvellement de la société en dehors des frontières hispaniques. Soulignons, par exemple, le passage suivant, extrait de l’œuvre *Observations concerning the Distinction of Ranks in Society* (1771) de Johns Millar, où il écrivait :

Even in Spain, where, from the defects of administration, or from whatever causes, the arts have for a long time been almost entirely neglected, the same effects of civilization are at length beginning to appear, by the admission of the women to the same freedom which they have in the other countries of Europe.<sup>205</sup>

La première des aristocrates à tenir un salon littéraire fut la comtesse Rosa María de las Nieves de Castro y Centurión qui, en 1749, ouvrit les portes de son palais madrilène pour des

---

<sup>203</sup> Bolufer Peruga, Mónica, *Mujeres e Ilustración, la construcción de la feminidad en la España del Siglo XVIII*, Valence, Institut Alfons el Magnamin, 1998. « Dans ces réunions, on mélangeait la culture et le divertissement, on conversait sur des sujets très variés ; des nouveautés littéraires circulaient, et surtout, de nouvelles alliances étaient contractées, elles étaient, en définitive, de nouveaux espaces d’apprentissage social et des écoles de civilité. » (N.T.)

<sup>204</sup> *Ibid.*, p. 37.

<sup>205</sup> Millar, Johns, *Observations concerning the Distinction of Ranks in Society*, Dublin, T. Ewing, in Capel-Street, 1771, p. 76. « Même en Espagne, où soit à cause des défauts du gouvernement, soit pour d’autres raisons, les arts ont été presque entièrement négligés pendant une longue période de temps, les mêmes effets de raffinement commencent enfin à apparaître, grâce à l’accès des femmes à la même liberté que celle dont elles jouissent dans les autres pays d’Europe. » (N.T.)

réunions surnommées « del buen gusto »<sup>206</sup>, à cause de la présence de prestigieux participants qui y assistaient assidûment.

Un autre salon, non moins célèbre, fut celui de la marquise María Lorenza de los Ríos, marquise de Fuerte Híjar. Cette « tertuliana » fut une des exceptions à l'inactivité<sup>207</sup> (ou à la discrétion) littéraire féminine évoquée ci-dessus. Dans son rôle d'écrivaine, elle traduisit plusieurs œuvres et rédigea plusieurs discours prononcés à la société économique de Madrid.

Quoi qu'il en soit, les chercheuses Pilar Pérez Canto et Esperanza Mó Romero, dans leur étude sur *Las mujeres en los espacios ilustrados* (2005), affirment que le salon de la duchesse de Benavente et comtesse d'Osuna, María Josefa Alfonso Pimentel y Telléz-Girón, fut le plus influent et le plus célèbre de l'Espagne de ce siècle. Toujours selon ces deux spécialistes, dans ce salon se réunissaient les intellectuels et les aristocrates les plus prestigieux de leur temps. Les œuvres françaises les plus importantes arrivaient directement en version originale, et les débats les plus passionnés de l'époque fleurirent entre les murs de ce prestigieux établissement du savoir.

Malgré ces rares exceptions et certains progrès dus aux différentes politiques entamées par les gouvernements hispaniques successifs, la participation des femmes dans la vie culturelle des Lumières continua à être très mal perçue par la plupart de leurs collègues masculins. Ces propos de Jean-Jacques Rousseau résument parfaitement les sentiments collectifs d'une grande majorité de la société espagnole:

Les femmes, en général, n'aiment aucun art, ne se connaissent à aucun, et n'ont aucun génie. Elles peuvent réussir aux petits ouvrages qui ne demandent que de la légèreté d'esprit, du goût, de la grâce, quelquefois même de la philosophie et du raisonnement. Elles peuvent acquérir de la science, de l'érudition, des talents et tout ce qui s'acquiert à force de travail. Mais ce feu céleste qui échauffe et embrase l'âme, ce génie qui consume et dévore, cette brûlante éloquence, ces transports sublimes qui portent le ravissement jusqu'au fond des cœurs, manqueront toujours aux écrits des femmes : ils sont tous froids et jolis comme elles.<sup>208</sup>

### 3.4. Entre lire et écrire : les femmes prennent la plume

---

<sup>206</sup> Pérez Canto, Pilar et Mó Romero Esperanza, *op.cit.*, p. 50. « Du bon goût ». (N.T.)

<sup>207</sup> *Ibid.*, p. 50.

<sup>208</sup> Rousseau, Jean-Jacques, *op.cit.*, p. 199-200.

Les femmes n'osaient pas seulement les nouvelles lectures, elles empruntaient aussi de nouveaux chemins comme ceux de la création ou de la traduction. Il s'agissait de chemins presque inexplorés pour un grand nombre de ces nouvelles femmes de lettres.

Avant de faire la connaissance de ces nouvelles auteures et de leur production, nous devons nous poser une question : pourquoi y eut-il si peu d'écrivaines pendant le siècle des Lumières ?

Comme nous venons de l'évoquer, la plupart des écrits de femmes ne furent jamais publiés : ils restèrent dans leur forme manuscrite<sup>209</sup>, au sein des bibliothèques privées<sup>210</sup>. Parmi les rares femmes qui osèrent publier leurs productions, certaines utilisèrent de faux noms – souvent des noms masculins pour éviter les critiques – ou des pseudonymes. Comme si ces astuces ne suffisaient pas à cacher leur identité, beaucoup de ces nouvelles écrivaines se réfugiaient aussi dans l'anonymat. En somme, la tradition, les préjugés sociaux, le manque d'éducation et la pression sociale et familiale furent donc, comme autant de raisons, les responsables évidents de cette absence d'écrits féminins<sup>211</sup>.

Cette intrusion<sup>212</sup> des femmes fut précisément mise en évidence par quelques-unes des intellectuelles qui voulaient montrer l'incompréhension de la situation sociale inégalitaire envers ces femmes auteurs.

Elle perdra la bienveillance des femmes comme l'appui des hommes, car son péché est de brouiller la frontière entre deux mondes. Si vous écrivez, dit-elle à ses héroïnes, vous sortirez de votre classe et n'entrerez pas dans la leur.<sup>213</sup>

Après ces témoignages, nous pouvons constater que l'éducation féminine fut un des grands débats des Lumières européennes, et d'ailleurs, les savants de l'époque s'intéressèrent fortement à cette question. Dans certains de ces écrits, nous avons aperçu une satire de la situation des femmes de l'époque. Un certain mépris fut légitimé par certains intellectuels qui parlaient, en effet, de la frivolité féminine comme d'un trait caractéristique de leurs concitoyennes.

---

<sup>209</sup> Seth, Catriona, *La Fabrique de l'intime*, Paris, R. Laffont, 2013.

<sup>210</sup> Ibeas, Nieves et Millán et María Ángeles, *La conjura del olvido. Escritura y feminismo*, Barcelone, Icaria, 1997, p. 73.

<sup>211</sup> García Garrosa, María Jesús et Lafarga, Francisco, *El discurso sobre la traducción en la España del siglo XVIII. Estudio y Antología*, Kassel, Reichemberger, 2004, p. 97.

<sup>212</sup> Hoffman, Paul, *La femme dans la pensée des Lumières, op. cit.*, p. 410.

<sup>213</sup> Ozouf, Mona, *Les mots des femmes, Essai sur la singularité française*, Paris, Fayard, 1995, Introduction, p. 5.

Outre l'arrogance et les critiques de leurs confrères, les écrivaines de l'époque ont dû surmonter une nouvelle épreuve pour arriver à publier leurs productions : la vigilante censure du Saint-Office.

La censure espagnole au XVIII<sup>e</sup> siècle est trop connue pour y revenir dans ces pages, mais comme l'affirme Lucienne Domergue : « Au sud des Pyrénées, Censure et Lumières font bon ménage. »<sup>214</sup> Toutefois, puisqu'il va en être question ici et que ce phénomène ne saurait être compris hors du contexte général de la censure, force est pour nous de constater que cette surveillance et les sanctions consécutives s'acharnèrent fortement contre des plumes plus audacieuses. Comme l'affirme l'universitaire espagnole Lydia Vázquez<sup>215</sup>, l'arrivée des œuvres françaises dans l'Espagne des Lumières fut une réalité, et au moment de la perte d'autorité de cette institution qui inspirait la terreur, ces œuvres eurent une importante diffusion dans toute la péninsule Ibérique. La preuve évidente de ce phénomène fut la publication de l'Index de 1747<sup>216</sup>, où, selon les propos de cette spécialiste :

Nous trouvons un pourcentage de livres en français beaucoup plus important que dans l'index précédent, et une grande préface du Grand Inquisiteur qui interdit les ouvrages condamnés dans toutes les langues, et en particulier en français. L'Index de 1790 et son supplément de 1805 marqueront le revirement définitif du Saint-Office contre les livres français en général<sup>217</sup>. Les romans vont se voir donc condamnés presque par principe à cause de leurs origines françaises et évidemment à cause de leur anticonformisme.<sup>218</sup>

Un des grands objectifs du siècle des Lumières fut l'instruction de l'être humain. Malheureusement, cet objectif se déforma avec un État aussi conservateur que l'État espagnol et avec une censure qui, comme nous venons de le préciser, avait conscience de son rôle de gardien de l'orthodoxie idéologique<sup>219</sup> traditionnelle et limitait énormément la liberté intellectuelle des individus, plongeant encore plus la culture espagnole dans les ténèbres de l'Ancien Régime.

---

<sup>214</sup> Domergue, Lucienne, *La censure des livres en Espagne à la fin de l'Ancien Régime*, Madrid, Casa Velázquez, 1996, p. 8.

<sup>215</sup> Vázquez, Lydia, « Censure de la littérature française dans l'Espagne éclairée », in *Littérales* « La Bibliothèque est en feu », Université de Paris X-Nanterre, 1991, p. 29-43.

<sup>216</sup> Au XVIII<sup>e</sup> siècle, il n'y aura en Espagne que trois Index : 1707, 1747 et 1790 (avec un important Supplément en 1805) ; ce qui prouve qu'en Espagne, sous le règne des Bourbons, on vivait une période de tolérance et de tranquillité relatives.

<sup>217</sup> Lorenzo Hervás y Panduro, jésuite, auteur d'un ouvrage aujourd'hui considéré comme étant à l'origine de la pensée réactionnaire espagnole, affirmait : « L'Espagne fut le dernier royaume à accueillir la langue et les livres français, moyens principaux de la France pour introduire ses modes et maximes. » (N.T.)

<sup>218</sup> Vázquez, Lydia, « Censure de la littérature française dans l'Espagne éclairée », *op.cit.*

<sup>219</sup> Gacto, Enrique, « El arte vigilado (sobre la censura estética de la Inquisición española en el siglo XVIII) », in *Revista de la Inquisición*, n° 9, 2000, p. 4.

Ces pratiques de censure affectèrent les lecteurs comme les écrivains. Quand les censeurs étaient face à un texte, ils émettaient généralement des avis concernant l'idéologie, la façon d'écrire, les thèmes abordés... La règle VII du livre de la censure du Saint-Office interdit ainsi toutes les œuvres qui attaquaient les dogmes catholiques.

Prohíbanse asimismo los libros que tratan, cuentan y enseñan cosas de propósito lascivo, de amores y otras cualesquiera, como dañosas a las buenas costumbres de la Iglesia Cristiana aunque no se mezclen en ellos herejías y errores [...] pero los libros antiguos de este género, compuestos por Étnicos [gentiles], se permiten por su elegancia y propiedad: advirtiéndolo que en ninguna manera se lea a la juventud; y los que lo contrario hiciesen serán castigados a nuestro arbitrio y de los dichos Inquisidores.<sup>220</sup>

Mais, quelles étaient les réactions des inquisiteurs quand ils étaient face à une production rédigée par une femme ?

Dans la plupart des situations, les femmes sollicitaient un permis d'impression pour publier l'œuvre d'un homme décédé récemment, généralement, leurs maris. Dans d'autres cas, elles écrivaient sur des thèmes considérés comme appropriés pour leur sexe, avec de la poésie, des textes mystiques, en plus d'œuvres moralisatrices et pédagogiques. Mais, il y avait un groupe de femmes de lettres qui écrivaient et traduisaient sur tous les thèmes possibles, en osant aborder même les domaines considérés comme appropriés uniquement pour les hommes, à savoir la théologie ou la philosophie, par exemple. Nous pouvons évoquer la traduction de María Cayetana de la Cerda y Vera, comtesse de Lalaing, de l'une des œuvres de la femme de lettres française Marie Leprince de Beaumont, *Les Américaines, ou la Preuve de la religion chrétienne par les lumières naturelles* (1770) :

Como la obra aparece escrita por una mujer, dedicada a otra mujer (bien que del carácter más digno de respeto) y las catorce personas que hablan en esta obra por modo de diálogo, todas son mujeres, las personas de este sexo, encantadas de una obra que crearán hacerlas tanto honor [...]. No obstante, entre nosotros apenas, de un millón de mujeres, se sacará una que esté bien instruida en la Filosofía, y

---

<sup>220</sup> Index 1790 (livres de 1747 à 1789) : « Sont interdits également les livres traitant, racontant et montrant des sujets lascifs, amoureux ou autrement nuisibles aux bonnes mœurs de l'Église chrétienne, même s'ils ne contiennent pas d'hérésies ou d'erreurs [...], sauf les livres anciens de ce genre, composés par des gentilshommes, qui sont autorisés par leur élégance et justesse : tout en avertissant que, en aucun cas, ils ne soient lus à la jeunesse ; et ceux qui agiraient contre cette règle seront châtiés suivant notre arbitre et celui des inquisiteurs en question. » (N.T.)

particularmente en la parte de Metafísica, a quien pertenecen las más razones de este tomo. El dudar de la religión Cristiana es cosa que no habrá mujer, por ruda que sea, que no pueda hacerlo.<sup>221</sup>

Le censeur décida finalement d'interdire la publication de cette œuvre, suite à un rapport défavorable, sous prétexte que cette traduction attentait directement à la foi chrétienne de l'époque.

En définitive, toutes ces ombres caractéristiques des Lumières espagnoles ne laissèrent pas la société hispanique briller comme d'autres sociétés européennes. Cependant, et malgré cette obscurité sociale, les Espagnols et surtout les Espagnoles virent leur quotidiennetés amendées évoluer. Malgré certaines réticences, la société hispanique devint de plus en plus progressiste et les femmes conquièrent quelques espaces qui avaient été soumis jusqu'à une époque récente à l'absolutisme masculin. Les journaux, les salons littéraires ou les sociétés économiques furent, comme nous l'avons décrit, les responsables de ce changement de mentalité.

Quoi qu'il en soit, les lettres espagnoles vécurent un bouleversement avec l'arrivée des œuvres les plus célèbres des Lumières européennes. Cette arrivée donna lieu à un nouveau phénomène qui bouleversa le traditionnel univers féminin. Le goût de la grande majorité des femmes appartenant à l'aristocratie et à la bourgeoisie plus fortunée, pour la lecture et pour les langues, parfois un simple désir de suivre les modes des Lumières, favorisa l'arrivée de ces nouvelles auteures dans ce que le spécialiste Emilio Palacios appelle la jungle<sup>222</sup> des traductions. Toujours selon Palacios, les traductions furent pour les femmes une façon humble d'avoir accès à la culture et aux œuvres les plus remarquées, et parfois aux écrivains étrangers les plus audacieux.

Nous allons analyser comment la nouvelle vogue de la traduction, loin d'être un droit féminin insolite, devint, pour la grande majorité des Espagnols cultivés, une excellente façon d'étouffer les envies créatrices des femmes et d'éviter l'arrivée de leurs contemporaines au

---

<sup>221</sup> Bolufer Peruga, Mónica, « Enseñanza y vida académica en la España Moderna », in *Historia Moderna*, n° 20, Université d'Alicante, 2002, p. 61. « Comme l'œuvre semble écrite par une femme, dédiée à une autre femme (bien qu'étant du caractère le plus digne de respect), et que les quatorze personnes qui parlent dans cette œuvre sous forme de dialogues sont toutes des femmes, les personnes de ce sexe seront enthousiasmées de cette œuvre qu'elles penseront écrite pour leur faire honneur [...]. Cependant, parmi nous, à peine un million de femmes, seulement une sera bien instruite dans la Philosophie, et particulièrement dans la partie de la Métaphysique, à laquelle appartiennent les arguments principaux de ce tome. Le fait de douter de la religion chrétienne est une chose qui n'existera chez aucune femme, aussi grossière soit-elle. » (N.T.)

<sup>222</sup> Palacios, Emilio, *La mujer y las letras en la España del Siglo XVIII*, op. cit., p. 91.

sein de cette dictature, plutôt que république, des lettres, gouvernée jusqu'alors uniquement par certains hommes défenseurs d'une tradition des plus misogynes.

#### 4. Devenir traducteur dans la société des Lumières hispaniques

Le XVIII<sup>e</sup> siècle fut une période privilégiée, riche de grandes traductions. La pratique connut un succès considérable car elle était considérée, par les intellectuels de l'époque, comme l'une des manifestations les plus claires de l'esprit universel et cosmopolite du siècle des Lumières<sup>223</sup>.

Pendant ce siècle, les traductions ont suscité l'intérêt des Espagnols. Prenons pour preuve le nombre élevé d'ouvrages traduits à cette période-là. Grâce à plusieurs études<sup>224</sup> contemporaines, nous pouvons parler de 2117<sup>225</sup> éditions d'œuvres traduites. Ces chiffres nous aident à comprendre la véritable colonisation linguistique et culturelle vécue par le monde des lettres hispaniques de l'époque. 23,47 %<sup>226</sup> des traductions de toute la production d'un siècle furent réalisées entre 1780 et 1789.

Le phénomène le plus remarquable de cette période n'est pas seulement le nombre de traductions publiées, mais le nouveau but que se sont fixé les traducteurs. Leur objectif principal était d'augmenter le nombre de lecteurs, car seuls les intellectuels de l'époque connaissaient et lisaient le français. Ces travaux seront donc les responsables de l'intégration de l'histoire de la traduction dans l'histoire culturelle et sociale espagnole.

N'importe quelle approche de l'histoire de la traduction doit analyser plusieurs aspects : la théorie, la pratique et la production de traduction<sup>227</sup>. Pour faire suite aux différentes recherches en la matière, notamment celles réalisées par le spécialiste espagnol Francisco Lafarga, nous avons cru opportun de mettre en lumière certaines informations nouvelles qui complètent les recherches précédentes. En outre, nos recherches tournent autour des différentes traductions pédagogiques, raison pour laquelle nous avons considéré nécessaire de

---

<sup>223</sup> García Hurtado, Manuel-Reyes, « La traducción en España, 1750-1808: Cuantificación y lenguas en contacto », in *La traducción en España (1750-1830). Lengua, literatura, cultura*, Lleida, 1999, p. 38.

<sup>224</sup> Pour plus d'informations, voir le travail réalisé par Francisco Sánchez-Blanco, *La Ilustración Goyesca: La cultura en España durante el reinado de Calos IV (1788-1808)*, Madrid, C.S.I.C., 2007.

<sup>225</sup> García Hurtado, Manuel-Reyes, « La traducción en España, 1750-1808: Cuantificación y lenguas en contacto », in *La traducción en España (1750-1830). Lengua, literatura, cultura*, Lleida, 1999, p. 38.

<sup>226</sup> Aguilar Piñal, Francisco, *La biografía de autores españoles del siglo XVIII*, Madrid, C.S.I.C., t. I, 1981.

<sup>227</sup> Pour une étude plus approfondie, voir : García Garrosa, María Jesús et Lafarga, Francisco, *El discurso sobre la traducción en la España del siglo XVIII. Estudio y Antología*, Kassel, Reichemberger, 2004.

dédier certaines pages à l'art de la traduction et plus concrètement à la place octroyée aux femmes dans ce nouveau monde.

#### 4.1. L'activité de traduction : quelle était la définition d'un bon traducteur ?

Les intellectuels espagnols du XVIII<sup>e</sup> siècle prirent conscience de l'intense activité de traduction, et de l'augmentation considérable du nombre de textes traduits.

À la fin du siècle, José Vargas Ponce déclara avec insistance que l'Espagne était devenue une nation de traducteurs et créa un nouveau terme qui devint célèbre à l'époque : « la traductomanie »<sup>228</sup>. Le développement de l'univers de la traduction favorisa l'entrée, tout au long du XVIII<sup>e</sup> siècle, d'éléments exotiques dans la langue espagnole. Et ce, malgré l'opposition d'un groupe de savants liés à l'Académie de langue espagnole, fidèles à ses principes de pureté de la langue (*Purifie, fixe et fais resplendir*<sup>229</sup>). L'arrivée des traductions fut considérée comme un danger et elles furent, selon certains, les responsables directes de la contamination et de la détérioration de la langue cervantine<sup>230</sup>. Malgré les efforts de ces savants, il est certain que l'univers de la traduction occupa une place considérable dans la vie culturelle espagnole de l'époque.

Il faut préciser, également, la domination incontestée de la langue française dans la quasi-totalité des traductions. Le français fut la langue source de plus de la moitié des textes traduits en espagnol, suivi de près par l'italien, le latin, l'anglais et le portugais.

Les thèmes de ces traductions sont également révélateurs : les œuvres religieuses sont les plus nombreuses (31,74 %), suivies, comme nous le verrons plus en détail, des œuvres littéraires et pédagogiques (19,24 %) et, pour finir, des œuvres d'histoire (9,98 %) et de

---

<sup>228</sup> Vargas Ponce, José, *Declaración contra los abusos introducidos en el castellano*, Madrid, Impr. Ibarra Viuda, 1793, p. 179.

<sup>229</sup> La légende de la *Real Academia Española de la Lengua* (R.A.E.) accompagnant son emblème, qui représente une amphore avec une flamme : *Limpia, fija y da esplendor*, qui préside ses travaux dès sa fondation en 1713. Cet emblème représente le but de l'Académie, consistant à fixer, dès le début, les différentes variations de la langue et à octroyer à la langue espagnole plus d'élégance et de pureté. Ces faits ont favorisé la naissance de l'institution comme centre de travail de la langue, institution en somme moins normative que l'Académie française et plus soucieuse d'appréhender toutes les variantes de la langue, aussi bien en Espagne qu'en Amérique latine. Voir : Baret, Eugène, *Histoire de la littérature espagnole : depuis ses origines les plus reculées*, Paris, Ch. Delagrave, 1866.

<sup>230</sup> Durand Guizou, Marie-Claire, « Réception de l'œuvre magistrale de Cervantès en Europe : points de vue descriptif et diachronique de la traduction et étude de la parémie dans deux versions françaises de Don Quichotte », in *Cédille*, n° 7, avril 2011.

médecine (8,53 %). Parmi ces pourcentages<sup>231</sup>, nous pouvons relever l'absence de traductions d'œuvres qualifiées de philosophiques. Citons les propos judicieux de Paul Mérimée, qui explique cette absence remarquable « par la lutte que menait l'Inquisition contre l'esprit rationaliste, contre les ennemis de la foi »<sup>232</sup>.

#### 4.2. Le dilemme des traducteurs des Lumières : la fidélité ou la liberté face aux textes

Une activité de traduction si intense a été logiquement accompagnée des réflexions des traducteurs eux-mêmes, des critiques, des linguistes et des philologues... ; c'est-à-dire, en quelque sorte, de toutes les autorités impliquées dans la pratique traductrice.

Le point central de ces discussions fut le choix entre la liberté et la fidélité dans le traitement du texte original. Antonio de Capmany a abordé cette question dans son *Arte de traducir el idioma francés al castellano*, où il a établi un principe général pour déterminer la bonne alternative :

Si las lenguas fuesen fundidas, en un mismo molde, sería menos difícil el ejercicio de las traducciones, servilmente literales, siempre constaría mucho trabajo dar a la copia la misma armonía, elegancia, número y facilidad del original. El diverso carácter de las lenguas casi nunca permite traducciones literales [...]. En cualquier arte el original se ha de mostrar en la copia, y en el de traducir, este debe siempre ser fiel al sentido, y si es posible, a la letra del autor. Los autores tienen sus buenas y malas calidades, y estas, como su carácter, deben conservarse en todas lenguas.<sup>233</sup>

La fidélité ou non aux textes fut un des thèmes les plus récurrents du discours du traducteur tout au long du XVIII<sup>e</sup> siècle. Comme conséquences de ce débat, de nouvelles traductions à mi-chemin émergèrent entre la littérarité servile et la liberté extrême<sup>234</sup>.

---

<sup>231</sup> Gómez de Enterría, Josefa, *Las traducciones del francés, cauce para la llegada a España de la ciencia ilustrada*, Lleida, Universitat de Lleida, 1999.

<sup>232</sup> Mérimée, Paul, « L'influence française en Espagne au XVIII<sup>e</sup> siècle », Paris, Société d'édition « Les belles lettres », 1936, p. 57.

<sup>233</sup> Capmany, Antonio de, *Arte de traducir el idioma francés al castellano*, Madrid, Impr. d'Antonio de Sancha, 1776, p. 15- 16. « Si les langues étaient fondues dans un même moule, l'exercice de traduction demanderait moins de travail, pour donner à l'adaptation la même harmonie, élégance, pagination et facilité que l'original. Le caractère différent des langues ne permet presque jamais des traductions littérales [...]. Dans n'importe quel art, l'original doit toujours être mis en évidence dans la version traduite, et dans l'art de la traduction, celle-ci doit toujours être fidèle au sens, et si possible, à l'écriture de l'auteur. Les auteurs ont leurs qualités et leurs vilains défauts, et ils doivent être conservés, comme leur caractère, dans toutes les langues. » (N.T.)

<sup>234</sup> Saviñón, Antonio de, Préface de la traduction de *La muerte de Abel, tragedia en tres actos y en verso*, Madrid, Impr. de García, 1803. (Œuvre originale de Legouvé).

Selon Antonio de Saviñón, dramaturge et traducteur espagnol du XVIII<sup>e</sup> siècle, ces deux extrêmes trahissaient les valeurs stylistiques du texte original et de sa traduction. Pour lui, rien n'était plus difficile à obtenir qu'un juste équilibre entre la liberté du traducteur et les règles propres à chaque texte. Car d'un côté, une traduction littérale détruirait l'esprit du texte, mais d'un autre côté, la liberté totale annulerait les caractéristiques essentielles de l'original en donnant comme résultat une copie très infidèle<sup>235</sup>.

Ce désir d'un équilibre est difficile à maintenir. C'est pour cette raison que de nombreux traducteurs optèrent, comme nous le verrons dans les chapitres dédiés aux traductions particulières que nous étudions, soit pour une version scrupuleusement fidèle, soit pour une traduction complètement libre du texte original.

Le genre et les matières des textes traduits étaient aussi déterminants pour établir le degré de fidélité ou de liberté. Les cas les plus remarquables étaient les traductions d'œuvres religieuses, destinées à l'apprentissage des langues, où une fidélité absolue s'imposait. Le prêtre Felipe Scio affirmait que les traductions religieuses, à la différence peut-être des textes littéraires, devaient s'adapter strictement aux mots du texte sacré. Car toute tentative de paraphrase ou prise de liberté dans la traduction pouvait conduire à un changement d'interprétation donnant lieu à des erreurs monumentales<sup>236</sup>.

Généralement, une traduction aussi fidèle que celle réalisée par le père Scio n'était pas à la portée de tous les traducteurs. Au contraire, les traducteurs littéraires semblaient favoriser davantage la liberté dans leurs traductions, plutôt que la fidélité. Peut-être parce que les responsables de ces traductions étaient aussi généralement des créateurs, ils étaient plus enclins à recréer des traductions du texte original qu'à traduire fidèlement le texte. Ils agissaient peut-être aussi de cette manière parce que la tendance des traductions d'œuvres de fiction (principalement dans le théâtre et la prose narrative) était d'adapter le texte original aux goûts et à la morale du nouveau public, sans oublier également d'autres circonstances comme la censure inquisitoriale espagnole qui obligeait parfois les traducteurs à s'éloigner considérablement des textes originaux.

---

<sup>235</sup> *Ibid.*

<sup>236</sup> Scio, Felipe, *Elementos de Gramática castellana, Ortografía, Caligrafía y Urbanidad*, Madrid, Impr. de Benito Cano, 1790, p. 111. Il faut rappeler que le père Scio fut le premier traducteur de la version espagnole de la Bible, autorisée par l'Inquisition en 1790.

Entre la traduction libre et celle qui suivait fidèlement le texte original, existaient au XVIII<sup>e</sup> siècle différents degrés d'intervention de la part du traducteur. Il pouvait ajouter, supprimer, modifier, résumer, abréger, adapter les divers textes, pour rapprocher le plus possible sa traduction de la réalité et de la moralité du pays récepteur.

#### 4.3. Une bonne traduction, dans une langue différente, est-elle possible ?

La principale difficulté pour réaliser une bonne traduction résidait, comme nous l'avons vu, dans les différentes natures des langues. Tous les traducteurs font allusion aux difficultés d'interprétation entre deux langues très éloignées, surtout lorsqu'il s'agit de traductions de langues classiques<sup>237</sup>. La proximité de langues comme le français, le latin ou l'italien avec la langue castillane gêna tout de même souvent les traducteurs et provoqua de nombreux problèmes de traduction ; ces cas exigeaient d'énormes efforts de la part des spécialistes espagnols.

La question du monopole de la langue et de la culture française eut, comme nous le verrons plus tard, des implications idéologiques indiscutables.

Si nous nous concentrons strictement sur le plan linguistique, nous pouvons observer que cette question est devenue l'un des sujets les plus abordés dans le discours des traducteurs espagnols de l'époque. Beaucoup de textes passent sous silence les abus des gallicismes<sup>238</sup> qui, sur un plan lexical et syntaxique, inondaient les traductions et mettaient en danger ce qu'on considérait comme la pureté de la langue castillane, mais, en même temps, l'enrichissaient et la faisaient évoluer. Cependant, les textes qui dénoncèrent la violation de la langue hispanique furent également nombreux :

Muy señores míos: Ya que cualquiera tiene derecho a exponer sus reflexiones, buenas o malas, y que Vs. escuchan con igual benignidad al docto y al ignorante [...]. No vengo a hacer una apología de nuestro idioma, ni tampoco a asignar todas las causas de la corrupción que lastimosamente va padeciendo, solo si quisiera persuadir los daños que en ella nos ocasionan nuestros vecinos, aquellos murmuradores de

---

<sup>237</sup> García Garrosa, María Jesús et Lafarga, Francisco, *El discurso sobre la traducción en la España del siglo XVIII. Estudio y Antología*, Kassel, Reichemberger, 2004, p. 122.

<sup>238</sup> Pour plus d'informations, voir : Curell Aguilà, Clara, *Presencia del francés en el español peninsular contemporáneo*, thèse de doctorat réalisée sous la direction de Dolores Corbella Díaz, Université de la Laguna, 2005.

nuestras costumbres, de nuestras acciones, de nuestras letras, que con el mal influjo de las suyas, llegaron a desfigurar en un grado enorme nuestra lengua hasta querer substituir en ella la suya propia.<sup>239</sup>

Le nombre important de textes traduits du français paraissait un fait inévitable ; ce fait a contribué sans doute à la médiocrité de certains traducteurs et au manque de qualité de leurs versions espagnoles. Ce manque d'attention eut pour conséquence que les gallicismes furent l'objet de satires et critiques usuelles des mauvais traducteurs. Ces critiques remplissaient les pages des journaux les plus importants de l'époque – *La Gaceta de Madrid, el Memorial literario, el Mercurio histórico y político...*– Ainsi, pour les défenseurs de la langue espagnole, ces reproches devenaient de parfaits arguments pour critiquer l'abondance de gallicismes dans les traductions, comme responsables directs de l'appauvrissement de la langue castillane.

Los traductores que merecen llamarse tales son eclesiásticos, el arte de traducir es poco conocido; y por consiguiente las obras traducidas no son de ningún merito. El traductor debe poseer a fondo ambos idiomas con igual inteligencia, y propiedad, y al mismo tiempo debe tener un profundo conocimiento y sólida instrucción del asunto de la obra que traduce para huir de los errores que son frecuentes, en los que trabajan sobre materias desconocidas.<sup>240</sup>

Les références présentes dans les traductions des pays voisins procuraient aux censeurs une excellente excuse pour refuser une traduction. Comme nous l'avons déjà souligné à plusieurs reprises, tout au long du XVIII<sup>e</sup> siècle, la censure ecclésiastique fut exercée par l'Inquisition, qui l'administrait en raison de son rôle de défenseur non seulement des dogmes de la religion catholique, mais aussi des lois de la nation et des bonnes mœurs. Malgré ce fait, les romans français au XVIII<sup>e</sup> siècle eurent une grande importance en Espagne, au point où l'on a pu évoquer à leur sujet un véritable Eldorado<sup>241</sup>. Il est vrai que la diffusion des écrits

---

<sup>239</sup> *Memorial literario, instructivo y curioso de la Corte de Madrid*, vol. 12, novembre 1787, *Carta sobre el abuso de las malas traducciones, y utilidad de reimprimir nuestros buenos Autores*, p. 516-521. « Mes très chers messieurs : puisque n'importe qui a le droit d'exposer ses réflexions, bonnes ou mauvaises, et que vous écoutez avec une bénignité égale le savant et l'ignorant [...] Je ne veux pas faire une apologie de notre langue, ni assigner non plus toutes les causes de la corruption dont elle souffre pitoyablement, mais si je voulais vous persuader des dégâts que nos voisins font à notre langue, en médissant nos coutumes, nos actions, nos lettres, et avec la mauvaise influence de leurs langues, ils sont arrivés à rabaisser notre langue jusqu'au point de vouloir la remplacer par la leur. » (N.T.)

<sup>240</sup> *Id.*, vol. 12, novembre 1787, *Carta sobre el abuso de las malas traducciones, y utilidad de reimprimir nuestros buenos Autores*, p. 530. « Les seuls traducteurs qui méritent d'être désignés comme tels sont les ecclésiastiques, l'art de traduire est peu connu ; et par conséquent, les œuvres traduites ont peu de mérites. Le traducteur doit posséder à fond les deux langues avec une même intelligence et justesse, et en même temps, il doit avoir une connaissance profonde et une instruction solide du thème principal de l'œuvre qu'il traduit pour fuir les erreurs fréquentes chez ceux qui travaillent sur des thèmes inconnus. » (N.T.)

<sup>241</sup> Defourneaux, Marcelin, *L'Inquisition espagnole et les livres français au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Presses Universitaires de France, 1963.

français, très souvent d'un caractère purement idéologique, attirait beaucoup l'attention des inquisiteurs. La première preuve de ce phénomène est l'Index de 1747, où nous trouvons un pourcentage de livres en français beaucoup plus important que dans l'index précédent. Et dans la préface du Grand Inquisiteur<sup>242</sup>, nous pouvons lire qu'il faut condamner des ouvrages dans toutes les langues, et en particulier ceux écrits en français. L'Index de 1790 et son supplément de 1805 offrent un exemple parfait de cette obsession du Saint-Office pour les livres français en général. Les romans vont donc se voir condamnés presque par principe à cause de leurs origines françaises<sup>243</sup>.

#### 4.4. Les nouvelles traductrices

Tout au long du XVIII<sup>e</sup> siècle, les traducteurs espagnols façonnèrent l'image du bon traducteur : quelqu'un capable d'unir avec grande habileté et intelligence la langue source et la langue cible grâce à sa connaissance des langues et des coutumes du pays d'origine<sup>244</sup>. Voyons par exemple la manière de s'exprimer de Fernando Guilleman lorsqu'il traduit *Les Veillées du château ou Cours de morale à l'usage des enfants* (1784) de Madame de Genlis :

Para traducir una obra, mayormente si tiene mérito, no basta entender y traducir bien el idioma, ni tampoco bastan ni sirven de mucho los diccionarios, recurso muy débil e imperfecto por su misma naturaleza. Es preciso para emprender este trabajo con alguna esperanza de feliz éxito, haber estudiado el espíritu de la lengua en los mismos que la hablan y haber leído con reflexión muchos libros de todas clases, porque no se usan en todas las obras de las mismas voces, frases ni estilo. El político tiene su momento de expresarse; el orador el suyo; el cómico otro muy diverso; el autor de novelas (si hace lo que debe) se ha de ceñir a un estilo puro, pero familiar y vivo, que es el propio de una conversación o de un dialogo. Es preciso también en el traductor bastante conocimiento de los usos y costumbres de la nación en cuyo idioma está el original; pues sin esto tropezará mil veces en la inteligencia y verdadero sentido de muchas frases.<sup>245</sup>

---

<sup>242</sup> Vázquez, Lydia, « Censure de la littérature française du XVIII<sup>e</sup> siècle dans l'Espagne éclairée », article cité, p. 29-42.

<sup>243</sup> *Ibid.*

<sup>244</sup> Vázquez-Ayora, Gerardo, *Introducción a la traductología*, Georgetown, University School of Languages and Linguistics, 1977, p. 11.

<sup>245</sup> Genlis, Félicité de, *Veladas de la Quinta o Historias sumamente útiles para las madres de familia*, traduction réalisée par Fernando Guilleman, Madrid, Impr. de Manuel González, 1788, vol. I, p. 2. Prologue du traducteur : « Pour traduire un chef-d'œuvre, il ne suffit pas de comprendre et de bien traduire la langue, les dictionnaires ne suffisent pas non plus, et sont par nature considérés comme des ressources très faibles et imparfaites. Pour entreprendre ce travail avec succès, il est nécessaire d'avoir étudié l'essence de la langue et d'avoir lu consciencieusement beaucoup de livres de tous genres, puisque dans toutes les œuvres on n'utilise ni les mêmes phrases, ni les mêmes voix, ni les mêmes styles. Le politicien a sa façon de parler, l'orateur la sienne et le comédien une autre bien différente. L'auteur de romans doit se limiter à un style pur, mais familial en même temps. Pour être un bon traducteur, il est nécessaire d'acquérir beaucoup de connaissances sur la langue et les coutumes de la nation du texte original, parce que sans celles-ci, le traducteur commettra des millions d'erreurs et cherchera le sens, presque toujours erroné, de beaucoup de phrases. » (N.T.)

Cependant, cet homme des Lumières ne fut pas le seul à remarquer l'importance d'une bonne traduction. L'intellectuel espagnol Antonio de Capmany, dans son *Arte de traducir el idioma Francés al Castellano*, partageait avec ses lecteurs le même genre d'hypothèses :

Una traducción será imperfecta, siempre que con ella no podamos conocer, y examinar el carácter de la nación por el autor. Cada nación tiene el suyo, y de resultas de él, usa de ciertas comparaciones, imágenes, figuras y locución, que por su singularidad y novedad chocan con nuestra delicadeza. Así muchos traductores, o por amor propio, o por indiferencia, o finalmente por ignorancia, esto es, o por preferir el carácter de su nación, y el gusto de su tiempo, o por no querer, o no saber conocer la filosofía de las costumbres en la de los diversos idiomas, han hecho que hable un sueco como si fuera un árabe.<sup>246</sup>

La pratique de traduction restait donc soumise à la spécificité de chaque œuvre originale, ce qui était très important surtout dans les traductions littéraires. Les œuvres poétiques, par exemple, offraient les plus grandes difficultés, car elles confrontaient le traducteur au dilemme de maintenir le vers original ou d'utiliser directement la prose. Maintenir le vers en sauvegardant en même temps la valeur stylistique<sup>247</sup> dans la traduction espagnole supposait, comme le soutenaient plusieurs traducteurs, de faire face à l'impossibilité de transmettre de manière fidèle et claire les mêmes contenus que dans le texte original.

En principe, la traduction d'œuvres en prose rencontrait moins de difficultés. Les traducteurs de romans<sup>248</sup> sont sans doute ceux qui eurent le plus de liberté, au moins sur ce plan formel. Cela étant, leur plus grande inquiétude consistait à trouver le moyen d'éluder les obstacles de la censure, très peu favorable à un genre qui, surtout avec les livres venant de l'étranger, proposait, croyait-on, des modèles humains et sociaux dangereux pour la préservation des mœurs et l'ordre social établis dans le pays<sup>249</sup>.

#### 4.5. Les objectifs du traducteur

Ces traducteurs réalisèrent leurs adaptations guidés par la conviction qu'ils contribuaient au progrès de la nation, en mettant au service de la société espagnole les plus grandes

---

<sup>246</sup> Capmany, Antonio de, *Arte de traducir el idioma francés al castellano*, Madrid, Sancha, 1776, p. 13-14. « La perfection d'une bonne traduction vient du fait que celui qui l'effectue doit connaître le caractère de la nation du texte original, et il doit le transférer sans aucune modification (ce qui met en évidence la prévalence de la théorie sur la fidélité des textes). » (N.T.)

<sup>247</sup> García Garrosa, María Jesús et Lafarga, Francisco, *El discurso sobre la traducción en la España del siglo XVIII. Estudio y Antología*, Kassel, Reichemberger, 2004, p. 89.

<sup>248</sup> Voir l'étude d'Álvarez Barrientos, Joaquín, « Traducción y novela en la España del siglo XVIII », in *I Congreso Internacional sobre Novela del siglo XVIII*, Université d'Almería, 1998, p. 11-21.

<sup>249</sup> *Ibid.*, p.17.

découvertes culturelles et scientifiques des autres pays européens<sup>250</sup>. Les traducteurs s'attachèrent à combler, en très peu de temps, les lacunes<sup>251</sup> que l'Espagne avait dans les domaines sociaux et culturels, et à mettre leurs traductions au service du bien public.

Ce concept d'utilité guidait la pratique de la traduction dans presque tous les genres, spécialement dans les œuvres destinées entre autres à l'instruction de la jeunesse<sup>252</sup>. José Clavijo y Fajardo, par exemple, traduisit *L'histoire naturelle* (1749-1789) de Buffon car : « El mayor servicio que podía hacer a mi patria, era traducir, para la instrucción de la juventud, la mejor obra de Historia Natural. »<sup>253</sup>

L'objectif pédagogique ayant été très souvent invoqué au XVIII<sup>e</sup> siècle, nous relevons une importante production de traités d'éducation à caractère théorique. Les réflexions proposées par les nouveaux pédagogues créèrent, à l'intérieur de la littérature, un nouvel espace se définissant comme littérature enfantine et se diversifiant par la suite en littérature pédagogique et en littérature de jeunesse<sup>254</sup>.

Les livres destinés aux enfants constituent un outil très efficace pour la transmission des connaissances et des valeurs en vigueur<sup>255</sup>. Le grand nombre de textes traduits, où le divertissement était combiné aux contenus instructifs dédiés à l'éducation des jeunes Espagnoles, illustre bien cette motivation didactique. Comme nous l'analyserons plus en profondeur, les œuvres des auteurs comme Félicité de Genlis ou Marie Leprince de Beaumont représentent à la perfection cet intérêt pour les traductions des textes pédagogiques.

Dans le domaine littéraire, les motivations pour traduire n'échappaient pas à cet objectif généralisé de servir la nation. Les traducteurs déclaraient dans leurs prologues que la première raison pour laquelle ils prenaient leur plume était celle de ne pas priver davantage le public

---

<sup>250</sup> García Garrosa, María Jesús, « Censura y traducciones teatrales en España en la primera mitad del siglo XVIII », in *Anagnórisis*, n° 6, décembre 2012, p. 94.

<sup>251</sup> García Garrosa, María Jesús et Lafarga, Francisco, *El discurso sobre la traducción en la España del siglo XVIII. Estudio y Antología*, Kassel, Reichemberger, 2004, p. 178.

<sup>252</sup> García Garrosa, María Jesús, « Censura y traducciones teatrales en España en la primera mitad del siglo XVIII », *op. cit.*, p. 91.

<sup>253</sup> Clavijo y Fajardo, José, *Historia natural de Georges-Louis Leclerc Buffon*, 1791, Santa Cruz de Tenerife, Fundación Canaria Orotava de Historia de la Ciencia, 2001, prólogo, p. 28. « Le plus grand service que je puisse faire à ma patrie, c'est de traduire pour l'instruction juvénile la meilleure œuvre d'histoire naturelle connue jusqu'à présent. » (N.T.)

<sup>254</sup> Mayordomo Pérez, Alejandro et Lázaro Lorente, Miguel, *Escritos pedagógicos de la Ilustración*, Madrid, Ministerio de Educación y Ciencia, 1988, p. 42.

<sup>255</sup> *Ibid.*, p. 42.

espagnol d'œuvres qui, grâce aux mérites littéraires ou aux valeurs morales, jouissaient déjà d'un certain succès dans le reste de l'Europe<sup>256</sup>. En voici un exemple :

Un hábil traductor, hubiese querido dedicarse a hacer a la patria un servicio útil e importante; porque a la verdad este Almacén es tan completo, que los niños, los jóvenes y los adultos pueden proveerse en él a manos llenas de todas las máximas, de todas las reflexiones y de todas las altas ideas de que la sabia madama de Beaumont supo enriquecerse para el beneficio común...<sup>257</sup>

#### 4.6. Les différentes discussions autour de la traduction

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, la traduction fut majoritairement considérée comme une activité utile et nécessaire pour l'ensemble de la société espagnole. Comme nous l'avons déjà souligné, elle devint le canal qui permit l'arrivée en Espagne des meilleures créations des nations étrangères dans les domaines du savoir.

Malheureusement, cette opinion n'était pas partagée par tous les professionnels impliqués dans les traductions espagnoles de la seconde moitié du siècle. Un rude débat s'instaura au sein de la société intellectuelle hispanique, en transcendant les terrains purement linguistiques et culturels pour entrer sur le terrain idéologique. Le facteur de discorde<sup>258</sup> était, en première instance, le rapport entre traduction et pureté de la langue. Une affaire qui, comme nous l'avons déjà vu, provoquait une remise en question des puristes qui considéraient les expressions étrangères comme une invasion et une contamination<sup>259</sup>, dont la conséquence directe était l'adulteration et l'appauvrissement de la langue castillane.

Vargas de Ponce, dans son œuvre *Déclamation contre les abus introduits dans le castillan*<sup>260</sup>, corroborait cette hypothèse de décadence linguistique due aux auteurs qui avaient

---

<sup>256</sup> Voir Urzainqui, Inmaculada, « Hacia una tipología de la traducción en el siglo XVIII: los horizontes del traductor », (éd. L. Donaire et F. Lafarga), in *Traducción y adaptación cultural: España/Francia*, Oviedo, Universidad de Oviedo, 1991, p. 623-638.

<sup>257</sup> Leprince de Beaumont, Marie, *Almacén o Biblioteca completa de los niños o Diálogos de una sabia directora con sus discípulas de la primera distinción*, traduit en espagnol par Mathías Guitet, Madrid, Impr. de la Viuda de Barco López, 1829. « Un traducteur habile aurait voulu se dédier à rendre à la patrie un service utile et important ; parce qu'en vérité, ce magasin est si complet que les enfants, les jeunes et les adultes peuvent s'y fournir à pleines mains en toutes les maximes, en toutes les réflexions et en toutes les grandes idées connues dont la savante française a su s'enrichir pour un bénéfice commun. » (N.T.)

<sup>258</sup> García Garrosa, María Jesús et Lafarga, Francisco, *El discurso sobre la traducción en la España del siglo XVIII. Estudio y Antología*, Kassel, Reichemberger, 2004, p. 58.

<sup>259</sup> *Ibid.*, p. 58.

<sup>260</sup> Vargas Ponce, José de, *Declamación sobre los abusos introducidos en el castellano, presentada y no premiada en la Academia Española*, Madrid, Impr. de la Viuda de Ibarra, 1793.

décidé d'abandonner l'emploi de la langue latine pour privilégier l'entrée de gallicismes dans la langue hispanique.

Un idioma de los primeros, y el más copioso, y el de mayor armonía y majestad entre los vivos de Europa, se ve sin aprecio y sin séquito, usado sin dignidad ni conocimiento, olvidado, corrompido, perdiendo siempre de su primitiva y genial hermosura [...]. Un dialecto mal formado, mezquino y pobre, monótono y seco y duro, sin fluidez, sin copia, sin variedad, el Francés, digo, se entrometió a pervertir el Castellano.<sup>261</sup>

En dépit de cela, le problème allait au-delà du terrain linguistique. Masson de Morvilliers<sup>262</sup> rédigea, en 1782, un article assez polémique dans lequel il s'interrogeait sur les contributions espagnoles à la culture européenne et sur la situation du pays. C'était une sorte de brave défense de la culture espagnole qui s'abandonnait à la dictature religieuse du Saint-Office et à l'attaque culturelle de la domination française. L'hégémonie linguistique et culturelle exhibée par les Français était alors perçue, dans une perspective apologétique, comme une menace contre les valeurs hispaniques.

L'inquisition ! Partout où cet odieux tribunal est établi, il restreint la liberté d'agir et de penser, étouffe toutes les vues grandes et utiles, fait un peuple d'hypocrites et d'esclaves, nuit au progrès de l'industrie et des arts, et par conséquent, détruit la population [...]. L'Espagnol a de l'aptitude pour les sciences, il a beaucoup de livres, et cependant, c'est peut-être la nation la plus ignorante de l'Europe. Que peut-on espérer d'un peuple qui attend d'un moine la liberté de lire et de penser ? [...] Les savants sont obligés de s'instruire en cachette de nos livres !<sup>263</sup>

La plupart des traductions, ainsi que nous l'avons déjà constaté, venaient du français<sup>264</sup>. Elles furent donc perçues, comme nous sommes en train de le voir, comme une véritable invasion, surtout sur le terrain littéraire. Il est vrai que la diffusion des écrits français, très souvent d'un caractère purement idéologique, attirait beaucoup l'attention des inquisiteurs.

---

<sup>261</sup> *Ibid.*, p. 137. « Une des premières langues, et une des plus riches, et celle avec la plus grande musicalité et considérée comme la langue royale parmi les Européens, est devenue sans estime et sans partisans, employée sans aucune dignité ni connaissance, oubliée, corrompue, en négligeant toujours sa beauté innée [...]. Un dialecte mal formé, mesquin, pauvre, monotone, rude et dur, sans fluidité, sans imitations et sans variétés, à mon avis, le français a contribué à la dépravation du castillan. » (N.T.)

<sup>262</sup> Masson de Morvilliers, Nicolas, *Espagne, Encyclopédie méthodique ou par ordre des matières. Géographie moderne*, vol. I, Paris, Pandoucke, 1782.

<sup>263</sup> *Ibid.*, vol. I, p. 554-568.

<sup>264</sup> Voir l'étude de Fernández Gómez, Juan Fernando et Nieto Fernández, Natividad, « Tendencias de la traducción de obras Francesas en el Siglo XVIII », in *Instituto Feijóo de estudios del s. XVIII*, Oviedo, Universidad de Oviedo, 1991.

Hervás y Panduro, jésuite, auteur d'un ouvrage aujourd'hui considéré comme étant à l'origine de la pensée réactionnaire espagnole, affirmait que *l'Espagne était le dernier royaume à accueillir la langue et les livres français, moyens principaux de la France pour introduire ses modes et maximes*<sup>265</sup>.

On y voyait une incursion d'un ennemi qui prétendait supplanter<sup>266</sup>, avec ses textes, la riche tradition espagnole et qui empêchait le développement d'une véritable production nationale. Face à l'idée, manifestée par une partie des intellectuels de l'époque, d'une menace culturelle due aux traductions, d'autres voyaient dans cette menace le symbole d'un cosmopolitisme et d'une ouverture au progrès de la culture et de la société espagnoles, étouffées<sup>267</sup> depuis longtemps. Les traductions, quelle que soit leur origine, représentaient un enrichissement pour la culture du pays de réception, et elles symbolisaient une ouverture à l'innovation et au progrès<sup>268</sup>.

Nicasio Álvarez de Cienfuegos, membre de la *Real Academia de la lengua española* en 1799, fut un grand défenseur de l'entrée de nouvelles traductions dans le panorama culturel de l'époque. Dans son premier discours en tant qu'académicien, il défendit, grâce aux traductions, la théorie de l'universalisme, essentielle pour l'enrichissement d'une société :

Cette hypocrisie de patriotisme absurde fut la cause pour laquelle une nation a discrédité les textes et les nouvelles découvertes de toutes les autres.<sup>269</sup>

Les différentes traductions furent aussi responsables de grandes polémiques entre les Espagnols de l'époque. Elles provoquèrent des conflits dus, la plupart du temps, aux confrontations personnelles entre les traducteurs eux-mêmes<sup>270</sup>.

La presse témoigne directement des confrontations entre les traducteurs et les intellectuels plus puristes ainsi que des différents débats sur la pratique de la traduction<sup>271</sup>.

---

<sup>265</sup> Hervás Panduro, Lorenzo, *Causas de la Revolución Francesa*, 1807, t. I, p. 442-443.

<sup>266</sup> Vargas Ponce, José de, *Declamación sobre los abusos introducidos en el castellano, presentada y no premiada en la Academia Española*, Madrid, Impr. de la Viuda de Ibarra, 1793, p. 155.

<sup>267</sup> Fernández Gómez, Juan Fernando et Nieto Fernández, Natividad, « Tendencias de la traducción de obras Francesas en el Siglo XVIII », in *Instituto Feijóo de estudios del s. XVIII*, Oviedo, Universidad de Oviedo, 1991, p. 585.

<sup>268</sup> *Ibid.*, p. 589.

<sup>269</sup> Álvarez de Cienfuegos, Nicasio, *Discurso de Don Nicasio Álvarez de Cienfuegos al entrar en la Academia Memorias de la Academia española*, Madrid, Rivadeneyra, 1870, t. I, p. 352-367.

<sup>270</sup> García Garrosa, María Jesús et Lafarga, Francisco, *El discurso sobre la traducción en la España del siglo XVIII. Estudio y Antología*, Kassel, Reichemberger, 2004, p. 90.

Dans la plupart des journaux de l'époque, on rencontrait des listes – parfois assorties de comptes rendus – des nouvelles traductions mises en vente. Cela offrait une excellente occasion pour le lecteur d'avoir une première approche du travail de traducteur. Dans ces publications journalistiques, il était de bon ton d'évoquer le travail et la qualité de la traduction et de remarquer les besoins de la société espagnole d'accéder à un ouvrage si nécessaire et si utile, célèbre dans le reste de l'Europe.

Esta obra, cuyo principal objeto es vengar la lengua castellana de los ultrajes que recibe de los malos traductores, se ha escrito para recreo e instrucción de los nacionales que aprenden la lengua francesa antes de saber la suya, y de los franceses que hablan el español sin aprenderlo.<sup>272</sup>

Dans le même temps, la presse devint la voie de diffusion des critiques des traducteurs et des traductions. Il était courant de lire de dures appréciations sur les carences techniques (faible connaissance de la langue étrangère, incohérence avec les expressions castillanes, gallicismes, graves erreurs de compréhension du texte original, mépris des valeurs stylistiques, etc.) et le mauvais choix de l'œuvre traduite, qui produisaient ainsi, pour la nation espagnole, non seulement les meilleurs textes littéraires étrangers, mais encore des œuvres de qualité dérisoire qui n'enrichissaient pas le panorama littéraire hispanique.

La critique des traductions, ou des réflexions publiées dans les journaux de l'époque, tournait inmanquablement autour de la question de la pureté et de la propriété de la langue. Et, un très bon exemple d'une de ces critiques est celle réalisée par le journal *Memorial literario*, contre les mauvaises traductions et pour la préservation des livres en langue originale :

Aún es mayor este defecto del leguaje en las traducciones; con total descuido de la propia lengua, y con no suficiente instrucción de la extranjera, hay muchos que se meten a traductores. De unos y de otros resultan libros indigestos; la lengua Castellana padece, y la elegancia se olvida o se trastorna [...]. La España pues

---

<sup>271</sup> Larriba, Elisabel, *El público de la prensa en España a finales del siglo XVIII (1781-1808)*, Zaragoza, Universidad de Zaragoza, 2012, p. 135.

<sup>272</sup> Commentaire publié le 15 mai 1798 dans la *Gaceta de Madrid*, à la suite de la publication de la nouvelle traduction espagnole des *Aventures de Télémaque* (1699) ; Aragón, María-Aurora, *Traducciones de obras francesas en la Gaceta de Madrid en la década revolucionaria (1790-1799)*, Oviedo, services de publications de l'Université d'Oviedo, 1992, p. 129. « Cette œuvre, dont l'objet principal est de venger la langue castillane des outrages qu'elle reçoit des mauvais traducteurs, a été écrite pour la récréation et l'instruction des Espagnols qui apprennent la langue française avant de connaître la leur, et des Français qui parlent le castillan sans l'apprendre. » (N.T.)

Literaria pide quejosa a sus hijos este desagravio; pide que no dejen marchitar la pureza y hermosura de su lenguaje, y que se conserven la gloria de sus invenciones.<sup>273</sup>

Ainsi, les censeurs espagnols montraient le même zèle que les rédacteurs du journal madrilène. La censure fut une barrière infranchissable qui empêcha le passage d'œuvres étrangères, sous prétexte d'être des productions qui attaquaient directement aux esprits moraux, politiques ou religieux du pays ; et dans certains cas, les carences en matière de traduction étaient l'excuse parfaite pour renvoyer le texte original au traducteur ou directement pour refuser la licence d'impression<sup>274</sup>. Nous avons trouvé quelques licences d'impression qui furent refusées ou des cas d'un texte retourné à son traducteur en raison de « la corta inteligencia del castellano que descubre el autor »<sup>275</sup>, ou d'« un continuo galicismo »<sup>276</sup>, ou encore d'« una absoluta ignorancia del idioma francés »<sup>277</sup>. En somme, la langue était un critère essentiel pour interdire ou pour publier un ouvrage.

#### 4.7. Faire de sa plume un métier

La plupart des erreurs des traductions dénoncées par les censeurs et par les critiques sont attribuées à l'impéritie des traducteurs, à l'absence d'expérience et de formation et à l'ignorance de *l'art de traduire*, comme l'indiquait un censeur de l'époque : « Ils prennent l'office sans étudier les règles. »<sup>278</sup> Cette intrusion dans un métier dont de nombreux individus croyaient posséder des instruments suffisants pour l'aborder fut très cher payée. Plusieurs voix dénoncèrent, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, la dégradation du métier de traducteur, devenu un

---

<sup>273</sup> *Memorial literario, op. cit.*, 1793, p. 15-17. « Les défauts du langage dans les traductions sont énormes : avec une négligence totale de la langue elle-même, et avec une instruction insuffisante dans la langue étrangère, il y en a beaucoup qui se font nommer traducteurs. De beaucoup d'entre eux, naissent des livres indigestes où l'élégance est oubliée ou bouleversée. Nous devons faire une dénonciation collective de la négligence et de l'impertinence de beaucoup de nos traducteurs espagnols [...] Les lettres espagnoles implorent leurs enfants de combattre ce mécontentement; elles demandent qu'ils ne laissent pas faner la pureté et la beauté de leur langage, et qu'ils conservent la gloire de leurs créations. » (N.T.)

<sup>274</sup> Larriba, Elisabel, *El público de la prensa en España a finales del siglo XVIII (1781-1808)*, Zaragoza, Servicios de publicaciones Universidad de Zaragoza, 2012, p. 160.

<sup>275</sup> AHN, consejos, leg. 5557, 56. « La faible connaissance de la langue castillane démontrée par l'auteur ». Acte inquisitorial de l'œuvre *Historia de Joseph Balsamo, supuesto conde Cagliostro*, de José Domenichini, 1791.

<sup>276</sup> AHN, consejos, leg. 5533-1, 64. « Un total gallicisme ». Acte inquisitorial de l'œuvre *Mecánica de las lenguas y arte de enseñarlas, de Mr. Pluche*, 1770, traduite en langue castillane par Antonio Pagán.

<sup>277</sup> AHN, consejos, leg. 5557, 40. En trois occasions, le poète María Meras Alonso fut sanctionné pour cette raison. « Une ignorance absolue de la langue française ». *Obras póstumas de Federico II rey de Prusia*, 1791; *Viajes del Capitán Cook*, 1791; et *Viaje del joven Anacarsis a la Grecia, a mediados del siglo IV, antes de la Era Vulgar*, 1791.

<sup>278</sup> Lafarga, Francisco, *Historia de la traducción en España*, Alicante, Ambos Mundos, 2008, p. 63.

simple exercice à la portée de tout le monde, après avoir été une noble activité réalisée avec dignité par des hommes illustres<sup>279</sup>.

El traducir no es una cosa tan fácil y hacedera como lo creen cuatro minimistas de Apolo [...]. Este prurito ha sido causa de que se hayan dado a luz tanta maldita obra y que se haya visto en el teatro una multitud de tragedias y comedias bellísimas en sus originales, y tan horribles en su traducción [...]. Si los hombres más eruditos apenas han podido hacer una versión sin incurrir en defectos muy notables, ¿cómo se atreven a imaginar estos pisaverdes literarios que pueden hacer cosa que valga un comino no teniendo principios ni conocimientos fundamentales? ¡Oh miserable traductor! [...] vuestra ignorancia y mal gusto en elegir las piezas teatrales, nos ha presentado en estos últimos tiempos las composiciones más viriles y despreciables traducidas en un lenguaje bárbaro que no español ni francés.<sup>280</sup>

Nous pouvons en déduire qu'une grande majorité des traducteurs n'avaient pas une connaissance totale des langues et que généralement, les intérêts éditoriaux primaient sur la qualité de la traduction ou la valeur linguistique.

Les traducteurs devaient réaliser leur travail presque toujours dans un délai réduit, et le temps est un facteur essentiel de la qualité médiocre des productions.<sup>281</sup>

Après toutes ces critiques du métier de traducteur, les prologues des nouvelles traductions sont les endroits où trouver les justifications des traducteurs eux-mêmes. Les prologues offrent le *mea culpa* des auteurs, pour les éventuelles erreurs de leurs versions. Dans la plupart des traductions, nous pouvons lire quelques lignes où les auteurs défendent leurs travaux et où ils expriment tous leurs efforts pour reproduire un texte digne des besoins de la société espagnole de l'époque.

Tuve noticia de esta obrita, determiné buscarla en su original, y emprender la traducción, contra lo que prometían mis cortas luces; pero el deseo de completar la obra, y hacer este pequeño servicio al público,

---

<sup>279</sup> Donaire Fernández, María Luisa et Lafarga, Francisco, *Traducción y adaptación cultural: España - Francia*, Oviedo, Servicio de Publicaciones Universidad de Oviedo, 1991, p. 59.

<sup>280</sup> *El Regañon general*, journal littéraire publié à Madrid en 1803 ; fragment paru dans le n° 7, du 22 juin 1803, où on trouvait les plus célèbres critiques de tous les auteurs et œuvres du moment. « La traduction n'est pas une pratique aussi facile que le croient quelques auteurs qu'on dit savants. Ils se sont mis à traduire, après avoir lu une ou deux fois l'œuvre de Chanteau et avoir réalisé une mauvaise lecture de quelques œuvres françaises. Ces problèmes furent la cause de l'obtention de licences pour tant de maudits romans si médiocres mais aussi de la représentation, dans des théâtres, d'une multitude de tragédies et de comédies qui étaient si belles dans leurs textes originaux et deviennent horribles après traductions. Si les hommes les plus intellectuels purent réaliser une version sans défauts, comment ces ignorants littéraires osent-ils imaginer qu'ils puissent en donner une version, sans avoir ni principes ni connaissances fondamentales ? Quels misérables traducteurs ! Votre audace, votre ignorance et votre mauvais goût pour choisir les pièces théâtrales, nous ont procuré ces derniers temps les compositions les plus dédaignées, traduites dans une langue barbare qui n'est ni l'espagnol ni le français. » (N.T.)

<sup>281</sup> Fernández Díaz, María del Carmen. « Antonio de Capmany y el problema de la traducción y del aprendizaje del francés en la España del siglo XVIII », in *Santoyo & al.*, Université de Léon, 1987-1989, p. 272-277.

me hizo vencer estas dificultades. Confieso que tendrá muchos defectos la simule el lector que considere las dificultades que siempre se hallan en las translaciones de una lengua a otra, si han de ser, como deben , con toda la propiedad posible; y que el estilo familiar que piden los diálogos en que están escritas estas obritas para la mejor inteligencia de las niñas, añaden indispensablemente otras mayores dificultades [...] No obstante, en cuanto he podido he procurado huir de los galicismos en que insensiblemente se incurre en estas traducciones; mas no por eso me lisonjeo de que le faltarán estos y otros muchos defectos.<sup>282</sup>

Ces mots de Plácido Barco López illustrent à la perfection la conscience que les traducteurs eux-mêmes avaient de cette atmosphère hostile envers leur travail. Le bas niveau de nombreuses traductions avait rendu indigne le métier de traducteur. C'est donc pour cela que la plupart d'entre eux décidèrent d'expliquer, dans leurs préfaces, les difficultés rencontrées au moment de leur travail :

Traduire librement est très facile pour quelqu'un qui parle moyennement deux langues ; au contraire, bien traduire est une affaire si difficile que le faible nombre de bons traducteurs que nous pouvons rencontrer le confirme.<sup>283</sup>

Cette croyance était renforcée par l'idée que la traduction d'une œuvre était aussi difficile que la création elle-même. L'intellectuel espagnol Benito Jerónimo Feijoo, dans ses *Cartas eruditas y curiosas* (1742-1760), disait qu'il était nécessaire d'avoir une telle habileté pour traduire, bien qu'on trouvât plus facilement de bons auteurs en langue originale que de bons traducteurs<sup>284</sup>.

Heureusement, quelques traducteurs purent rendre hommage à leur métier en réalisant d'excellents travaux, sérieux et rigoureux, dignes de tous les éloges. Ces véritables professionnels de la plume connaissaient l'art de traduire et ils s'attelèrent à la lecture des manuels et des traités des autorités en la matière. Avant de commencer une nouvelle

---

<sup>282</sup> Leprince de Beaumont, Marie, *Almacén de las señoritas o Diálogos de una sabia directora con sus nobles discípulas*, traduction en langue castillane réalisée par Plácido Barco López, Madrid, Impr. de la Viuda de Barco López, 1787. Prologue du traducteur : « Après avoir pris connaissance de cette petite œuvre, je décidai de chercher son original et de commencer sa traduction, malgré mes faibles connaissances; mais le désir de terminer l'œuvre et de rendre ce petit service au public aida à vaincre toutes les difficultés. J'avoue qu'elle aura beaucoup de défauts, et je demande donc aux lecteurs de prendre conscience des difficultés habituelles dans les traductions d'une langue à une autre. De plus, le style familier employé dans les différents dialogues composant cette petite œuvre, pour une meilleure compréhension des petites filles, ajoute indiscutablement de plus grandes difficultés [...] Cependant, dès que j'ai pu, j'essayai de fuir ces indéniables gallicismes présents dans ces traductions ; mais je ne me flatte pas de ne pas avoir commis cette erreur ainsi que beaucoup d'autres. » (N.T.)

<sup>283</sup> Graffigny, Françoise de, *Cartas de una peruana*, préface de la traductrice Doña María Romero Masegosa y Cancelada, Valladolid, Impr. de la Vda. de Santander e hijos, 1792.

<sup>284</sup> Feijoo, Benito Jerónimo, *Cartas eruditas y curiosas*, 1742-1760 (consultable en ligne sur la page web *Biblioteca feijoniana*, [www.filosofia.org/bjf/bjfc000.htm](http://www.filosofia.org/bjf/bjfc000.htm)), t. I, p. 396.

traduction, ils étudiaient l'auteur original en lisant ses œuvres et en analysant son style. Le but n'était pas de réaliser une traduction banale mais d'enrichir les lectures des Espagnols avec un texte cohérent et séduisant<sup>285</sup>. Généralement, les traducteurs accompagnaient leurs travaux de plusieurs notes de bas de page pour faciliter la compréhension des éventuels nouveaux lecteurs<sup>286</sup>.

Les efforts de ces traducteurs pour donner une dignité à leur métier ne perdurèrent que dans leurs excellents travaux. Malheureusement, aucune mesure officielle ne fut mise en place pour les y aider<sup>287</sup>, et au XVIII<sup>e</sup> siècle, n'importe quelle personne pouvait devenir traducteur. Le spécialiste espagnol García Hurtado a réalisé une analyse socioprofessionnelle<sup>288</sup>, grâce à laquelle nous pouvons affirmer que seulement 3 % des traductions réalisées en Espagne entre 1750 et 1830 ont été signées par de vrais professionnels, reconnus comme traducteurs<sup>289</sup>.

Une attention spéciale a récemment été accordée au rôle des femmes dans l'histoire de la traduction espagnole du XVIII<sup>e</sup> siècle. Les femmes espagnoles traduisirent des œuvres de tous les genres : livres de voyages, traités d'histoire, essais philosophiques ou mathématiques et, surtout, des œuvres littéraires (poésie, théâtre, roman) ; mais leur intérêt principal, comme nous le verrons plus loin, se porta sur les ouvrages à caractère pédagogique, dont elles devinrent traductrices, mais aussi créatrices.

Nous en savons très peu sur l'éducation ou la formation de ces nouvelles créatrices, qui étaient évidemment beaucoup plus sommaires que celles de leurs collègues masculins. Mais, grâce à leur dévouement, des productions plus que remarquables nous restent, et il faut préciser que ces textes ont joué un rôle fondamental pour les aspirations d'autres femmes<sup>290</sup> en matière de littérature et de traduction.

---

<sup>285</sup> Lafarga, Francisco, *Historia de la traducción en España*, Alicante, Ambos Mundos, 2008.

<sup>286</sup> N'oublions pas l'important recueil de notes repérées dans la traduction des *Lettres d'une Péruvienne* de Madame de Graffigny réalisée par María Romero Masegosa. *Cartas de una peruana*, Impr. de la Vda. de Santander e hijos, Valladolid, 1792.

<sup>287</sup> L'effort le plus important pour cette reconnaissance des traducteurs a été fourni par le duc de Hijar qui établit, en 1785, une société de traducteurs. D'un autre côté, Tomás de Iriarte rédigea, en 1779-1780, le plan de l'Académie des Sciences et Beaux-Arts, où l'on remarquait l'importance des traducteurs. Dans cette Académie située à Madrid, les nouveaux auteurs devaient pouvoir s'enorgueillir du métier de traducteur.

<sup>288</sup> García Hurtado, Manuel Reyes, *La traducción en España, 1750-1808: cuantificación y lenguas en contacto*, La Coruña, Universidad de Coruña, 1999, p. 35-43.

<sup>289</sup> *Ibid.*, p. 38.

<sup>290</sup> Bolufer Peruga, Mónica, « Espectadoras y lectoras: representaciones e influencia del público femenino en la prensa del siglo XVIII », in *Cuadernos de Estudios del Siglo XVIII*, n° 5, 1995, p. 23-57; et *Mujeres e Ilustración. La construcción de la feminidad en la España del Siglo XVIII*, Valencia, Institució Alfons el Magnànim, 1998.

Les traducteurs furent, à toutes les époques et dans tous les contextes, les intermédiaires culturels par excellence. Évidemment, pendant le XVIII<sup>e</sup> siècle, la traduction fut l'instrument idéal pour rapprocher la société espagnole du reste de l'Europe en matière culturelle<sup>291</sup>.

En ce qui concerne ces nouvelles traductions, nous pouvons nous demander dans quelles villes espagnoles elles furent publiées<sup>292</sup>. Grâce à quelques statistiques de l'époque, nous savons qu'entre 1750 et 1808, la plupart de ces traductions furent publiées à Madrid, avec 72,3 % des éditions. À Madrid, nous trouvons la plupart des imprimeries responsables de la production de ces traductions : l'Imprimerie royale (avec 11,59 % des productions), l'imprimerie Joaquín Ibarra (8,86 %), Benito Cano (5,9 %) et l'imprimerie d'Antonio de Sacha, avec 5,12 % des productions<sup>293</sup>.

#### 4.8. Les traductions d'œuvres littéraires

Dès la première moitié du siècle, plusieurs traductions d'œuvres françaises remarquables du XVII<sup>e</sup> et du XVIII<sup>e</sup> siècle furent produites en langue castillane, malgré les réticences inquisitoriales dues à l'importation de ce type de littérature. Il faut souligner que les œuvres narratives qui bénéficiaient, sans grandes difficultés, d'une traduction à l'époque, étaient surtout celles à thématique historique et celles à thématique pédagogique<sup>294</sup>. Il s'agit d'œuvres comme *La Nouvelle Cyropédie ou les voyages de Cyrus* d'André-Michel Ramsay, traduite par Francisco Savila en 1738, *Télémaque* de Fénelon, traduit en langue castillane en 1713 par un traducteur anonyme, *Adèle et Théodore* (1782) de Madame de Genlis, livre traduit seulement trois ans après sa publication française, ou les célèbres *Magasins* de Marie Leprince de Beaumont. Ces dernières verront apparaître rapidement, dans les librairies les plus importantes de l'époque, des versions en langue castillane de leurs écrits.

Malheureusement, un revers de fortune a frappé les œuvres françaises à thématique philosophique. Considérées comme dangereuses pour la stricte morale religieuse de l'époque, ces œuvres furent rarement traduites et elles circulèrent seulement sous le manteau dans les cercles intellectuels espagnols, en version originale. Les écrits de Montesquieu, Voltaire ou

---

<sup>291</sup> Lafarga, Francisco, *Historia de la traducción en España*, Alicante, Ambos Mundos, 2008, p. 622.

<sup>292</sup> Fernández Segado, Francisco, *La libertad de imprenta en las Cortes de Cádiz*, Madrid, Dykinson, 2014.

<sup>293</sup> García Hurtado, Manuel Reyes, *La traducción en España 1750-1808*, La Coruña, Universidad de Coruña, 1999, p. 35-43.

<sup>294</sup> Fernández Gómez, Juan Fernando et Nieto Fernández, Natividad, « Tendencias de la traducción de obras francesas en el siglo XVIII », in *Bibliothèque virtuelle Miguel de Cervantes*, Alicante, 2007, p. 586.

Diderot<sup>295</sup>, par exemple, furent souvent poursuivis par les inquisiteurs. De ce fait, les traductions de ces textes, connus à l'époque seulement par les élites culturelles, n'ont vu le jour qu'un siècle plus tard<sup>296</sup>.

Dans le cas de Voltaire par exemple, bien que *Micromégas* (1752) ait été traduit et censuré directement en 1786 par un traducteur anonyme, le décalage entre les publications des œuvres originales de l'écrivain français et les premières versions officielles hispaniques fut une évidence. Il a fallu attendre jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle pour trouver la première traduction de l'auteur français, réalisée par l'abbé José Marchena en 1819<sup>297</sup>, *Memorias : Tres Cuentos orientales*. Quelques années plus tard, le célèbre auteur espagnol Leandro Fernández de Moratín décida de réaliser la traduction du célèbre roman de Voltaire, *Candide*<sup>298</sup> (1759), *Cándido o el optimismo* (1838). Les *Lettres persanes* (1721) de Montesquieu constituent un cas remarquable. Bien qu'elles aient eu beaucoup de succès en Espagne et qu'elles fussent une des œuvres les plus imitées<sup>299</sup> et vilipendées du panorama littéraire, elles ne furent pas condamnées avant 1797, et la première traduction officielle réalisée à nouveau par l'abbé Marchena parut en 1818, sous le titre de *Cartas persianas*<sup>300</sup>.

Les publications des traductions de Diderot ne partageaient pas le même sort (il faut rappeler que plusieurs de ses œuvres n'ont pas été éditées que de manière posthume<sup>301</sup>). En effet, il faudra attendre jusqu'en 1821 pour rencontrer la première traduction en langue castillane de son roman *La Religiosa*<sup>302</sup>. Il s'agit d'une traduction *libre*, par un certain M.V.M., de l'œuvre originale, comme le traducteur en informe les lecteurs dès la couverture du livre, sur laquelle on peut lire : « *La Religiosa*, escrita en Francés por M. Diderot De la Academia Francesa, traducida Librementemente al Español por Don M.V.M. Licenciado. »<sup>303</sup>

---

<sup>295</sup> Lafarga, Francisco, « La difusión de Voltaire en España en el siglo XVIII: Algunos intermediarios », in *1616: Anuario de la Sociedad Española de Literatura General y Comparada*, n° 1, Madrid. Cátedra, 1978, t. I, p. 132-139.

<sup>296</sup> Fernández Gómez, Juan Fernando et Nieto Fernández, Natividad, « Tendencias de la traducción de obras francesas en el siglo XVIII », in *Bibliothèque virtuelle Miguel de Cervantes*, Alicante, 2007.

<sup>297</sup> Lafarga, Francisco, *op.cit.*, n° 1, Madrid. Cátedra, 1978, t. I, p. 133.

<sup>298</sup> À propos des traductions et de la réception des œuvres de Voltaire, voir aussi Lafarga, *La difusión de Voltaire en España en el siglo XVIII: Algunos intermediarios, op. cit.*

<sup>299</sup> Un bon exemple de cette popularité fut la publication de *Cartas marruecas* (1789) de José Cadalso.

<sup>300</sup> Sur la réception et la traduction de Montesquieu, voir Álvarez de Mirador, 1995, Álvarez de Morales, 1992, et Forgeron & Vázquez, *op. cit.*, 1991.

<sup>301</sup> Lafarga, Francisco, *op.cit.*, n° 1, Madrid. Cátedra, 1978, t. I, p. 137.

<sup>302</sup> Establier Pérez, Helena, « Novela anticlerical y traducción en el Trienio Liberal. Diderot, Lewis y Radcliffe en España », in *Dicenda, Cuadernos de Filología Hispánica*, vol. 30, 2012, p. 67-92.

<sup>303</sup> *La religieuse*, écrite en langue française par M. Diderot de l'Académie française et traduite librement en espagnol par M.V.M., Paris, chez la librairie Rosa, 1821.

À partir des années 1780, en harmonie avec cet intérêt pédagogique du siècle des Lumières<sup>304</sup>, l'éducation deviendra un des sujets phares de la production éditoriale de l'époque. Influencées par l'énorme succès d'œuvres comme *Émile* (1762) de Rousseau<sup>305</sup> ou le *Traité sur l'éducation des filles* (1678) de Fénelon, les publications pédagogiques et moralisatrices verront leur nombre augmenter d'une façon surprenante<sup>306</sup>.

Les débats éducatifs qui ont eu lieu à ces propos en France allaient circuler aussi dans le milieu intellectuel espagnol, grâce aux différentes traductions d'œuvres françaises. Parmi la multitude des écrivains qui furent traduits, nous évoquons, tout le long de nos recherches, plusieurs auteures remarquables qui influencèrent énormément la production littéraire féminine dans le domaine de la pédagogie et de la morale<sup>307</sup>.

Pendant la deuxième moitié du siècle, Charles III dédia une partie des biens dérobés aux jésuites à la création de nouvelles écoles féminines<sup>308</sup>. Cependant, l'éducation n'était pas la même pour les garçons et pour les filles. Tandis que les garçons apprenaient à lire, à écrire et à compter – avec le catéchisme et la morale chrétienne comme matières obligatoires –, on éduquait les petites filles à devenir de bonnes mères de famille, en leur enseignant seulement les prières et les tâches propres à leur sexe<sup>309</sup>. Comme le remarquait l'abée Claude Fleury :

Ce sera sans doute un grand paradoxe, qu'elles (les femmes) doivent apprendre autre chose que leur catéchisme, la couture et divers petits ouvrages ; chanter, danser et s'habiller à la mode, faire bien la révérence, et parler civilement : car voilà en quoi on fait consister, pour l'ordinaire, toute leur éducation. Il est vrai qu'elles n'ont pas besoin de la plupart des connaissances que l'on comprend aujourd'hui sous le nom d'études.<sup>310</sup>

---

<sup>304</sup> Viñao Frago, Antonio, « Alfabetización e Ilustración: Difusión y usos de la cultura escrita », in *Revista de educación: Luces y Sombras de la Ilustración española*, Madrid, 1988, p. 277.

<sup>305</sup> Les œuvres de Rousseau, interdites par l'Inquisition en 1764, seront très courantes, parmi les lectures des intellectuels espagnols de l'époque.

<sup>306</sup> Bolufer Peruga, Mónica, *Mujeres e Ilustración: la construcción de la feminidad en la ilustración Española*, Valencia, Institución Alfons el Magnànim, 1998.

<sup>307</sup> Bolufer Peruga, Mónica, « Espectadores y lectoras: representaciones e influencia del público femenino en la prensa del siglo XVIII », in *Separata de Cuadernos de Estudio del siglo XVIII*, n° 5, 1995, p. 23-57.

<sup>308</sup> *Ibid.*, p. 45.

<sup>309</sup> Bourgoing, Jean-François de, *Nouveau Voyage en Espagne*, Paris, Regnault, 1789. Les nombreux voyageurs étrangers qui ont parcouru l'Espagne au XVIII<sup>e</sup> siècle furent surpris de l'ignorance des filles espagnoles et de la stricte supervision paternelle à laquelle elles étaient soumises.

<sup>310</sup> Fleury, Claude, *Traité du choix et de la méthode*, « Etudes des femmes », Paris, Auguste Derez, chap. XXIII, p. 57

Malgré cette situation décourageante, nous verrons comment un petit groupe de femmes travailla pour rendre digne l'image de la femme et pour encourager l'éducation féminine. Ces femmes vont s'engager activement dans les sociétés culturelles de l'époque, en promouvant la formation primaire et artisanale des femmes.

Certaines traductions ont contribué à l'élaboration d'un corpus de textes en espagnol traitant de l'éducation des femmes au XVIII<sup>e</sup> siècle, ce qui servit à configurer toute une pensée féministe ou du moins réformatrice à l'égard de l'éducation des femmes et de leur rôle en société, qui sut se répandre à l'aide de la diffusion de ces textes dans les salons<sup>311</sup>.

Dans ce parcours de la situation de la traduction en Espagne au XVIII<sup>e</sup> siècle, nous avons pu comprendre l'importance des traductions pour la société espagnole. Les traductions symbolisèrent une porte ouverte aux productions étrangères et au progrès, un progrès connu par les sociétés voisines mais ignoré en Espagne depuis l'instauration de la dictature de la terreur inquisitoriale<sup>312</sup>. Le travail de diffusion de certaines de ces œuvres et traductions grâce à la presse mérite aussi d'être relevé. D'ailleurs, certains journaux, comme *el Espíritu de los mejores diarios literarios que se publican en Europa*<sup>313</sup>, furent principalement nourris de traductions, d'œuvres littéraires ou scientifiques ou d'articles parus dans la presse étrangère.

Comme nous avons pu le voir tout au long de ce chapitre, les transformations sociales et culturelles menées à bien par le mouvement des Lumières permirent aux femmes de participer, dans une certaine mesure, aux nouvelles sociétés émergentes.

Cependant, et malgré les efforts des différents gouvernements, dans certains pays, comme l'Espagne traditionnelle, ce bouleversement des femmes resta timide et les Espagnoles infortunées durent attendre plusieurs siècles pour enfin arriver à une normalisation de leur condition de femmes.

---

<sup>311</sup> Voir Palacios Fernández, Emilio, *La mujer y las letras en la España del siglo XVIII*, op. cit.

<sup>312</sup> Montero Pizarro, Raimundo, *La pedagogía del terror católico: la Santa Inquisición murciana y el adventismo alicantino*, Alicante, Club Universitario, 2005.

<sup>313</sup> *L'Esprit des meilleurs journaux littéraires publiés en Europe* [en ligne]. Disponible sur : [www.peterlang.com/index](http://www.peterlang.com/index).

## Chapitre II. La fortune littéraire de Marie Leprince de Beaumont en Espagne.

¡Qué objeto de tanta complacencia y utilidad sería para los hombres sabios, ver a una mujer noble y virtuosa inspirar máximas de honor y de religión a aquellas, que en algún tiempo habían de ser los dechados de sus familias y las delicias de la República! [...] ¡Oh cuán provechoso sería que todas las mujeres aprendiesen a combinar estos extremos, que un siglo estragado hace parecer irreconciliables entre sí!<sup>314</sup>

L'accès de la femme aux milieux et aux cercles intellectuels constitue un phénomène nouveau, qui va caractériser, malgré toutes les résistances, la société espagnole du XVIII<sup>e</sup> siècle. Même si la mise à l'écart de la femme espagnole, due à l'idée préconçue qu'elle n'avait pas cette capacité intellectuelle propre à la création, et à un manque évident d'éducation, qui était surtout un privilège masculin, est un fait, la présence féminine dans le monde des lettres allait devenir, par gradations, une réalité.

En effet, la femme acquit, au XVIII<sup>e</sup> siècle, une indépendance sans précédent. Nous pouvons même parler d'une participation active dans le monde de la politique et dans celui des lettres. Toutes ces circonstances vont améliorer sa condition sociale. En suivant cette tendance, plusieurs débats vont avoir lieu autour de la question de l'émancipation féminine. Un bon nombre d'intellectuels des Lumières, réputés progressistes, vont essayer d'injecter de nouvelles idées concernant l'éducation de la femme et sa place dans la société, dans le seul et unique but d'améliorer sa situation.

Parmi la multitude d'écrivains qui furent traduits en Espagne au siècle des Lumières, évoquons une auteure remarquable qui influença énormément la production littéraire féminine

---

<sup>314</sup> Obregón, Ignacio de, *Elogio histórico de madama Maria le Prince de Beaumont*, Madrid, Impr. de Pedro Marín, 1784, p. 29. « Quel sujet de tant de satisfaction et d'utilité serait pour les hommes savants, le fait de voir une femme noble et vertueuse inspirer les maximes d'honneur et de religion à ceux qui à un moment donné sont devenus les modèles de leurs familles et les délices de la République ! [...] Oh, il serait si bénéfique que toutes les femmes puissent apprendre à concilier ces extrêmes que ce siècle ravagé ne semble pas réconcilier ! » (N.T.)

dans le domaine de la pédagogie et de la morale. Nous parlons, bien évidemment, de Marie Leprince de Beaumont (1711-1780).

Comme nous l'avons déjà souligné dans l'introduction de notre travail, les œuvres éducatives de Madame Leprince de Beaumont eurent en Espagne un succès fulgurant. Pour la seule période 1700-1808, on trouve douze œuvres traduites en espagnol, ce qui fait d'elle une des femmes les plus traduites en Espagne, laissant loin derrière d'autres Françaises de renom.

1. La traduction des œuvres pédagogiques de Marie Leprince de Beaumont et sa réception espagnole au XVIII<sup>e</sup> siècle.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, on remarque une importante production de traités pédagogiques de caractère théorique. L'éducation de l'enfant ne se fait plus au sein de sa propre famille mais se déplace vers l'école. Ce changement est motivé par deux raisons principales : d'une part, l'obligation, considérée comme de plus en plus pressante, d'éviter les négligences d'une éducation frivole et insuffisante ; et d'autre part, l'importance de fournir à l'enfant des principes fermes qui feront de lui un citoyen utile pour l'État. L'éducation est perçue comme pouvant favoriser le bien-être des individus et la connaissance de leurs droits et devoirs, et améliorer l'industrie grâce à l'apprentissage des sciences et des arts utiles<sup>315</sup>. De ce fait, l'éducation devient donc un devoir social pour les citoyens espagnols, au-delà d'une banale formation scolaire. Nous sommes donc dans une période de grande préoccupation concernant l'éducation enfantine, et nous voyons comment la littérature pédagogique va cibler de plus en plus ses lecteurs en désignant, au début de chaque ouvrage, son destinataire : « pour les deux sexes », « pour les petites filles »...

Dans le cas de Marie Leprince de Beaumont, la diffusion de son œuvre en Espagne se réalisa aussi bien par la présence de ses productions en français que par les traductions ou les références à sa production littéraire dans les écrits théoriques. Nous ne devons pas oublier que la plupart des intellectuels espagnols de l'époque connaissaient la langue française et que

---

<sup>315</sup> Vergara Ciordia, Javier, Barea Sánchez Rafael Fermín et Comella Gutiérrez Beatriz, *Unidad y diversidad en la enseñanza de primeras letras*, Madrid, Dykinson, 2011, p. 85.

l'apprentissage de la langue de Molière, notamment parmi la noblesse et la haute bourgeoisie, s'est consolidé à partir du milieu du siècle<sup>316</sup>.

Il faut préciser que la célébrité de Marie Leprince de Beaumont précéda même la traduction de ses œuvres.

Pourtant, un des premiers échos qu'on a réussi à découvrir de son œuvre ne fut pas des plus flatteurs. Don Mariano Francisco Nipho, dans son commentaire et résumé consacré à *Civan, roi de Bungo : histoire japonnoise ou tableau de l'éducation d'un prince* (1754), estimait que l'ouvrage était dénué de tout style soutenu et qu'il ne méritait pas une analyse approfondie, vu qu'une femme en était l'auteur :

El estilo de esta Historia japona no es nada elevado; pero reinan en ella muchas expresiones contrahechas, y opuestas al uso de la lengua francesa; esto no impide que este libro no sea de mucho agrado y complacencia para las personas bien complexionadas de corazón, por el juicio y sanas máximas que contiene. Además de esto el Autor es del sexo femenino; y esta es una razón suficiente para no juzgar de la Obra con crítica demasiado cejijunta.<sup>317</sup>

Ce fut là l'un des rares commentaires négatifs sur l'œuvre de la Française.

Déjà en 1765, la presse écrite espagnole accueillait favorablement la notoriété de cette dame. Le *Semanario económico*, tout en notant sa célébrité en France et en Angleterre à travers ses *Magasins*, considérait que « su prudencia, y sus talentos para la educación de las Señoritas, les granjearon una general estimación, y la confianza de todo el Pueblo »<sup>318</sup>.

Dans les textes pédagogiques du siècle des Lumières espagnol, nous voyons l'importance accordée à l'étude des langues : la langue espagnole en premier lieu, suivie par la langue latine

---

<sup>316</sup> Voir Brunot, Ferdinand, *Histoire de la langue française*, vol. VIII : *Les Français hors de France au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Armand Colin, 1934 ; Lázaro Carreter, Fernando, *Las ideas lingüísticas*, Madrid, C.S.I.C., 1949; González Palencia, Ángel, « Nota sobre la enseñanza del francés a finales del siglo XVIII y a principios del XIX », in *Revista nacional de educación* n° 23, 1942, p. 26-34.

<sup>317</sup> « Le style de cette histoire japonnoise n'est pas du tout élevé ; mais dans le texte on trouve beaucoup d'expressions contrefaites qui sont à l'opposé de l'usage de la langue française ; cela ne veut pas dire que ce livre ne soit pas plaisant et attentionné pour les gens au cœur bon, par rapport à l'esprit et aux saines maximes qu'il contient. En outre, l'auteur est une femme ; et cela est une raison suffisante pour ne pas juger et critiquer sévèrement cette œuvre. » (N.T.) (in *Diario extranjero, noticias importantes y gustosas para los verdaderos apasionados de artes y ciencias*, Madrid, Impr. de Gabriel Ramírez, 1763, p. 305-307.)

<sup>318</sup> «...Sa prudence, et ses talents dans l'éducation des demoiselles, lui ont valu l'estime générale et la confiance du peuple tout entier » (Araus, Pedro, *Semanario económico [1765]: del 11 de abril al 26 de diciembre*, Madrid, Impr. d'Andrés Ramirez, 1766, p. 212.)

et immédiatement après par le français ou l'anglais. Ce modèle d'étude des langues<sup>319</sup> était perçu différemment dans l'éducation des femmes, puisque l'apprentissage du latin n'était pas considéré comme nécessaire ou approprié pour l'instruction et les occupations propres à une dame<sup>320</sup>. Cependant, l'étude du français était conseillée, comme première langue étrangère à apprendre. Le goût des femmes pour les langues, parfois simple désir d'être à la mode, favorisa la présence féminine, particulièrement vers les dernières décennies du siècle, dans le monde des traductions<sup>321</sup>.

Il est remarquable que nous trouvons beaucoup plus de traductrices que de véritables créatrices. Il s'agissait d'une manière humble d'accéder à la culture, dans un domaine de forte présence masculine. Le métier de traducteur, comme nous l'avons souligné précédemment, permettait à beaucoup d'auteurs espagnols d'avoir accès aux ouvrages à succès, appréciés à l'étranger.

Leprince de Beaumont faisait connaître au public espagnol les débats éducatifs qui avaient lieu en France et qui commençaient à se développer peu à peu en Espagne. Dans cette perspective, les œuvres pédagogiques de l'auteure française devenaient une lecture recommandable pour la femme espagnole de l'époque. Ces lectures poursuivaient un objectif moral : occuper les moments d'oisiveté et instruire les femmes dans leurs devoirs de bonne épouse et de bonne mère éducatrice. Philosophie que Marie Leprince de Beaumont elle-même défendait en 1768 dans l'avertissement de son *Magasin des enfants* :

Dès trois ans, il faut nourrir l'esprit des enfants en vrai, le leur faire digérer, travailler, non à vous soumettre leur esprit, à subjuguier leurs lumières pour leur faire adopter les vôtres ; mais à les soumettre à l'empire de la raison [...] Nous avons pour cela deux moyens, la religion et la raison ; il ne faut séparer ces deux choses [...] D'autres trouveront que j'ai eu tort de parler aux enfants de choses qu'ils supposeront au-dessus de leur portée : de choses qu'ils prétendent que les femmes mêmes doivent toujours ignorer. [...] Oui Messieurs, les tyrans, j'ai dessein de les tirer de cette ignorance grâce à laquelle vous les avez condamnés. [...] Je veux leur apprendre à penser, à penser juste, pour parvenir à bien vivre. Si je n'avais pas l'espoir de parvenir à cette fin, je renoncerais dès ce moment à écrire, à enseigner.<sup>322</sup>

---

<sup>319</sup> Vila y Camps, Antonio, *El noble bien educado*, Madrid, Impr. de Miguel Escribano, 1776.

<sup>320</sup> Palacios Fernández, Emilio, *La mujer y las letras en el siglo XVIII*, Madrid, Laberinto, 2002, p. 91.

<sup>321</sup> *Ibid.*, p. 91.

<sup>322</sup> Leprince de Beaumont, Marie, *Le Magasin des enfants ou dialogues entre une sage gouvernante...*, La Haye, Pierre Gosse, Junior, 1768, t. I, Avertissement, p. 12-13.

La connaissance de Marie Leprince de Beaumont en Espagne se réalisa surtout à travers des traductions de ses œuvres. La popularité de ses *Magasins* démontre la grande diffusion et acceptation de ses écrits pendant tout le siècle. Grâce à l'étude intitulée *Enseñanza y vida académica en la España moderna*, réalisée par la spécialiste espagnole Mónica Bolufer, nous connaissons le bilan global de cette réception ; l'auteure nous livre les données suivantes : sur dix œuvres traduites, cinq le seront entre 1773 et 1790<sup>323</sup>.

À la différence de celles d'autres auteurs des Lumières<sup>324</sup>, les productions littéraires de la Française ne tombèrent pas dans l'oubli ; pendant tout le XIX<sup>e</sup> siècle, elles connurent un grand nombre de rééditions, désormais sous forme de textes découpés, réduits et adaptés selon les idéologies du moment.

### 1.1. *Le Magasin des pauvres, artisans, domestiques et gens de la campagne.*

En 1773, les lecteurs espagnols retrouvèrent la première œuvre traduite de la célèbre pédagogue : *Le Magasin des pauvres, artisans, domestiques et gens de la campagne*<sup>325</sup> (1768). Elle reçut le permis d'impression le 28 janvier 1773. Dans leur rapport, les censeurs, même s'ils ne rencontraient pas de propositions scandaleuses, estimaient que cette traduction comportait « ciertas cosas ridículas y otras mal digeridas, y lo principal falta de orden y método en las materias que propone », et que « los rústicos necesitan más un breve catecismo donde una cosa llame a otra para no cargar su memoria y que lo aprendan fácilmente [...]. La nación no necesita tales traducciones teniendo en su idioma obras excelentes »<sup>326</sup>. Malgré ce rapport, à vrai dire pas très flatteur, la publication de l'ouvrage ne tarda pas à être annoncée, d'abord dans le *Mercurio histórico y político*<sup>327</sup>, en juin 1773, et ensuite dans la rubrique des *libros nuevos* de la *Gaceta de Madrid*<sup>328</sup>, le 13 juillet 1773.

---

<sup>323</sup> Bolufer Peruga, Mónica, « Enseñanza y vida académica en la España moderna », *op. cit.*

<sup>324</sup> Dans le prochain chapitre, nous analyserons la réception espagnole de Madame de Graffigny et nous verrons comment, malgré le succès de ses célèbres *Lettres d'une Péruvienne*, sa célébrité ne perdura pas longtemps.

<sup>325</sup> Leprince de Beaumont, Marie, *Le Magasin des pauvres, artisans, domestiques et gens de la campagne*, Lyon, Pierre Bruyset-Ponthus, 1768.

<sup>326</sup> «...Certaines choses ridicules et d'autres pas très bien adaptées; et la faute principale consiste dans l'ordre et la méthode des matières qu'elle propose. » « Les gens de la campagne ont besoin plutôt d'un catéchisme court où une chose amène l'autre, pour ne pas trop charger leurs mémoires dans le but qu'ils l'apprennent facilement [...] La nation n'a pas besoin de telles traductions vu que dans sa langue existent des œuvres excellentes. » (*AHN*, sous la cote : 5533, I/49.) (N.T.)

<sup>327</sup> *Mercurio histórico y político*, Madrid, Impr. Royale de la Gaceta, mai, juin et août 1773, t. II.

<sup>328</sup> Enciso Recio, Luis Miguel, *La Gaceta de Madrid y el Mercurio histórico y político: 1756-1781*, Valladolid, Universidad de Valladolid, 1957.

Une question se pose tout naturellement : pourquoi choisir de traduire cette œuvre et non pas une autre?

La réponse se trouve dans le prologue du traducteur. Ce dernier fait savoir que le commanditaire et instigateur de cette traduction était un seigneur de la cour (il ne donne pas son nom), et que lui-même n'était que le simple instrument dont son Excellence s'était servie :

Un Señor, que viviendo en medio del bullicio de la Corte no cesa de poner en ejecución todos los medios que le sugiere su caridad para el bien espiritual y temporal de sus Vasallos, pensó que podía serles muy útil una traducción de esta Obra, y fue bastante para que sin pérdida de tiempo tuviesen efecto sus designios [...] Yo que he sido el débil instrumento de que se valió su Excelencia [...].<sup>329</sup>

Il semble très envisageable que le commanditaire de cette traduction soit Don Luis Antonio Jaime de Borbón y Farnesio<sup>330</sup>, sixième fils de Philippe V, roi d'Espagne, et archevêque de la ville de Tolède. Le poste de curé de la paroisse de Chinchón mit Miguel Ramón y Linacero en contact avec ce dernier. À partir de ce moment, les rapports que va entretenir le curé avec le fils du roi seront très intimes. Ainsi, il va être tour à tour le précepteur de son premier fils (Luís María de Borbón), le bibliothécaire personnel et l'homme de confiance.

Dans son long prologue, le traducteur parle aussi des besoins d'une bonne méthode éducative. Pour lui, les méthodes utilisées jusqu'alors étaient désormais obsolètes et manquaient d'efficacité. Il estime que l'œuvre de Marie Leprince de Beaumont offre une méthode simple, avec un style naturel, accessible aux lecteurs moins cultivés. Enfin, il considère que la pédagogue française fait tout pour inculquer ses idées et faire de sa doctrine une doctrine plus agréable et majestueuse, sans devenir pesante et compliquée<sup>331</sup>.

---

<sup>329</sup> « Un seigneur qui, en vivant au milieu de l'agitation de la Cour, ne cessa pas de mettre en œuvre tous les moyens suggérés par sa charité pour le bien spirituel de ses vassaux, pensa que lui serait très utile la traduction de cette œuvre, et sans perdre de temps mit tout en place pour que ses vœux soient réalisés. [...] Moi, j'ai été le simple instrument dont son Excellence s'est servi [...] » (N.T.) Leprince de Beaumont, Marie, *Conversaciones familiares de doctrina cristiana entre gentes del campo, artesanos, criados y pobres*, Toledo, Impr. de M. Martín, 1778, prologue du traducteur.

<sup>330</sup> Luis Antonio Jaime de Borbón Y Farnesio fut, de son vivant, un passionné des arts et de la littérature et eut des protégés tels que Boccherini, Francisco de Goya ou Luis Paret y Alcázar. Sa collection privée comprenait 5622 œuvres d'art. (Voir : Domínguez-Fuentes, Sophie, « Unos cuadros de Isabel de Farnesio tasados por Antón Rafael Mengs para el infante Don Luis », in *Mélanges de la Casa Velázquez*, n° 36, 1, 2006, p. 215-230). Il faut souligner aussi que la présence du nom de Luis Antonio de Borbón, en bas de la page de titre de la traduction, confirme cette thèse.

<sup>331</sup> Leprince de Beaumont, Marie, *Conversaciones familiares de doctrina cristiana entre gentes del campo, artesanos, criados y pobres*, op. cit., prologue du traducteur.

Le traducteur, Miguel Ramón y Linacero, curé de la paroisse de Chinchón, changea le titre, vraisemblablement pour avoir un meilleur impact sur la société espagnole. De ce fait, la première œuvre en espagnol de la pédagogue portera le titre définitif de *Conversaciones familiares de doctrina cristiana entre gentes del campo, artesanos, criados y pobres*<sup>332</sup>, y compris pour ses rééditions ultérieures (1773, 1778, 1805, 1852, 1859). Il faut préciser qu'il ne s'agit pas d'une traduction orthodoxe. On pourrait parler plutôt d'une adaptation de l'œuvre au contexte espagnol. Il est évident que le traducteur, en agissant de cette façon, essayait d'éviter la censure inquisitoriale. Or, il faut savoir qu'il avait subi, à ses propres frais, la morale rigoureuse de l'Inquisition espagnole. En 1768, quand il était curé de la paroisse d'Ugena, il reçut une réprimande du Saint-Office. Sa seule faute était d'être en possession et d'avoir lu l'*Historia Eclesiástica* [Abrégé de l'histoire ecclésiastique (1748-1756)], de Bonaventure Racine, qui, par la suite, allait lui être confisqué<sup>333</sup>.

Il justifie ainsi les changements dans la préface de sa traduction :

En una palabra he experimentado que las gentes del campo entiendan muy bien esta Doctrina [...] En muchas cosas no me he ligado escrupulosamente al original [...] ya porque era preciso quitar o añadir remedios según el género de males de que se adolece en un Reino y no suele haber en otro.<sup>334</sup>

1.2 *Conversaciones Familiares de Doctrinas Christianos entre Gentes del Campo, Artesanos, Criados y Pobres* : une nouvelle méthode d'enseignement sous forme de traduction.

À la suite de ces propos, venant du traducteur lui-même, nous verrons comment, en essayant de garder le fond de l'œuvre originale, Linacero tenta de créer une version adaptée à ses destinataires moins lettrés.

Bien évidemment, pour respecter ses propos évoqués dans son prologue, Linacero réalisa plusieurs changements qu'il convient de préciser.

---

<sup>332</sup> Martín, Manuel, *Verdadero libro del pueblo o, Conversaciones familiares de doctrina cristiana*, Barcelona, Riera, 1852.

<sup>333</sup> Llorente, Juan Antonio, *Historia crítica de la Inquisición de España*, Madrid, Impr. del Censor Juan Pons, 1822, t. V, p. 200.

<sup>334</sup> Leprince de Beaumont, Marie, *Conversaciones familiares de doctrina cristiana entre gentes del campo, artesanos, criados y pobres, op. cit.*, prologue du traducteur. « Dans un seul mot, j'ai expérimenté que les personnes de la campagne comprennent cette doctrine [...] Parce qu'il était important d'enlever ou de rajouter des remèdes selon les malheurs que subit un royaume et qu'on ne retrouve pas habituellement dans d'autres. » (N.T.)

Comme dans la version originale, le religieux garda cette même structure dialoguée, si chère à l'écrivaine française. Cette fois-ci, le rôle instructeur était donné au personnage de Doña Prudencia, version hispanisée du célèbre personnage de Mademoiselle Bonne de Madame Leprince de Beaumont. Les dogmes catholiques, les festivités religieuses, les relations entre les religieuses et les gens de la campagne, ainsi que les différences et devoirs propres aux deux sexes, furent quelques-uns des thèmes abordés par le traducteur dans sa version. Selon la spécialiste Mónica Bolufer : « Por sus páginas desfilan toda una galería de comportamientos que tanto los moralistas eclesiásticos como los ilustrados atribuían a las clases populares, para desaprobarlos enérgicamente. »<sup>335</sup>

### 1.1.1. L'hispanisation de la version française : les prénoms des interlocuteurs, la première évidence

Après la lecture des deux versions, nous repérons, dès les premières pages, les premières différences entre les deux textes. En conservant presque la même structure que la version française (nous analyserons, plus avant, comment les divisions réalisées par la femme de lettres française ne furent pas respectées par le traducteur espagnol), le traducteur s'est permis, par contre, de supprimer toute indication des lieux étrangers à la géographie espagnole et au contexte historique et politique.

Marie Leprince de Beaumont fait plusieurs allusions à Paris et Londres, références qui ne figurent pas dans la version hispanique.

<i>Le Magasin des pauvres, artisans, domestiques et gens de la campagne</i> (1768)	<i>Conversaciones familiares de doctrina cristiana entre gentes del campo, artesanos, criados y pobres</i> (1778)
J'ai connu à <b>Londres</b> des gens qui avoient commencé avec rien ; c'était surtout un nommé Richard. <sup>336</sup>	Yo conocí en <b>cierta ciudad</b> a unos cuantos, que empezaron con bien poco; pero particularmente uno. <sup>337</sup>
Vous avez raison, Maître Nicolas : mais moi, qui passe toute ma vie à <b>Paris</b> , j'en vois bien d'autres. <sup>338</sup>	Tiene usted razón, señor Nicolás: pero yo que he pasado tanto tiempo en <b>la Corte</b> he visto allí muchos de estos. <sup>339</sup>

<sup>335</sup> Bolufer Peruga, Mónica, « Enseñanza y vida académica en la España moderna », in *Revista de Historia Moderna*, Universidad de Alicante, 2002, p. 49. « Entre ses pages défilent toute une série de comportements que tant les moralistes ecclésiastiques que les intellectuels attribuaient aux classes populaires, et qu'ils désapprouvaient énergiquement. » (N.T.)

<sup>336</sup> Leprince de Beaumont, Marie, *Le Magasin des pauvres, artisans, domestiques et gens de la campagne*, op. cit., p. 85.

<sup>337</sup> Id., *Conversaciones familiares de doctrina cristiana entre gentes del campo, artesanos, criados y pobres*, op. cit., p. 83.

<sup>338</sup> Id., *Le Magasin des pauvres, artisans, domestiques et gens de la campagne*, op. cit., p. 99.

<sup>339</sup> Id., *Conversaciones familiares de doctrina cristiana entre gentes del campo, artesanos, criados y pobres*, op. cit., p. 97.

Je quittai donc mon village pour aller à <b>Paris</b> , & j'amassai trente sols sur la route en demandant l'aumône. <sup>340</sup>	Dejé pues mi Aldea para irme a <b>la Corte</b> y junté treinta cuartos pidiendo limosna por la calles. <sup>341</sup>
Arrivé dans un petit village proche à <b>Paris</b> ... <sup>342</sup>	Habiendo llegado a un lugar no distante de <b>la Corte</b> ... <sup>343</sup>

Ce qu'il faut évoquer dans ces exemples que nous venons de citer, c'est que dans la version espagnole, on fait référence à la cour, tandis que dans la version originale, on parle de la ville de Paris. Ce choix est dicté par la situation politico-sociale espagnole de l'époque, où n'importe quelle référence au pays voisin pouvait constituer un indice suffisant pour censurer une œuvre. Pour cette raison, le traducteur essaya d'éviter toute référence qui fasse penser à la France, symbole de mœurs faciles pour la stricte morale espagnole de l'époque, mais aussi d'acclimater en quelque sorte l'œuvre au contexte espagnol.

Dans notre comparaison des deux versions, nous avons remarqué, parmi les changements principaux, que le traducteur, malgré l'éventail important de personnages, décida de modifier tous leurs prénoms.

Tout d'abord, les noms des interlocuteurs de l'écrivaine française, comme La Bonne, Jeanne, Marie, Nicolas, Nanon, Pierre, Charlot, Madame Pernot, Thomas, La Fleur, Paul, André, Babet, Anne, Marion, Thérèse, furent hispanisés pour devenir ainsi, dans la version de Linacero : Doña Prudencia, Juana, María, Nicolas, Plácida<sup>344</sup>, Pedro, Carlos, Dorotea, Tomás, Domingo, Pablo, Andrés, Juan, Benita, Ana, Rosa, Teresa.

La problématique de la traductibilité des prénoms a été une des questions les plus discutées par les traducteurs<sup>345</sup>. On peut opposer le radicalisme des premiers traducteurs, qui exigeaient une traduction fidèle et littérale, aux tendances plus contemporaines plaidant pour la préservation des prénoms dans leurs langues originales :

<sup>340</sup> Id., *Le Magasin des pauvres, artisans, domestiques et gens de la campagne*, op. cit., p. 366.

<sup>341</sup> Id., *Conversaciones familiares de doctrina cristiana entre gentes del campo, artesanos, criados y pobres*, op. cit., p. 366.

<sup>342</sup> Id., *Le Magasin des pauvres, artisans, domestiques et gens de la campagne*, op. cit., p. 369.

<sup>343</sup> Id., *Conversaciones familiares de doctrina cristiana entre gentes del campo, artesanos, criados y pobres*, op. cit., p. 371.

<sup>344</sup> Dans la version espagnole, le traducteur décida d'hispaniser le prénom. *Nanon* reste un prénom dont l'équivalent espagnol est difficile à trouver ; c'est pour cette raison qu'il choisit un prénom très habituel à l'époque, surtout dans le monde rural : *Plácida*.

<sup>345</sup> Aixelá, Javier Franco, *La traducción condicionada de los nombres propios*, Madrid, Almar, 2000, p.57.

El problema de la traducción de los nombres propios, especialmente la de antropónimos y topónimos, no es otro que la paradoja existente entre lo que se practica y admite, por una parte, y lo que se defiende, por otra.<sup>346</sup>

Après avoir consulté différentes théories et méthodes, nous pouvons préciser que dans le procès de traduction des prénoms coexistent deux techniques différenciées : d'un côté, *la technique du transfert*<sup>347</sup>, où le prénom en langue source est modifié pour tenir compte du système phonologique de la langue cible ; et de l'autre, *la méthode de transposition*<sup>348</sup>, où le prénom étranger, grâce à plusieurs changements grammaticaux, sera transformé sémantiquement et stylistiquement pour garantir une bonne compréhension finale.

Dans la première traduction espagnole de l'auteure française, nous pouvons souligner une certaine incohérence dans la traduction des toponymes et anthroponymes.

Parmi ces noms hispanisés, on remarque que Mademoiselle Bonne, le personnage clé de l'œuvre, va devenir Doña Prudencia. À la différence de Leprince de Beaumont, le traducteur décida de donner un prénom à ce personnage. Or, il faut préciser que cette œuvre s'organise sous la forme de dialogues familiers, entre La Bonne (dame qui appartient au milieu aisé mais qui est de bon conseil, instruite, pieuse et charitable) et les représentants de la société rurale. Dans les conversations qu'elle instaure avec ces gens, elle développe, dans le but d'instruire, les principes de la morale et de la religion chrétienne qui constituent la base de leur conduite. Ainsi, le choix d'appeler le personnage principal Doña Prudencia (Madame Prudence) est compréhensible dans le contexte religieux espagnol, et il est intimement lié au sens étymologique du nom. Souvent considérée comme la vertu principale, la prudence est une des quatre vertus dites cardinales, avec la tempérance, la force et la justice. Elle est liée à l'intelligence. Pour l'éthique catholique, la prudence représente la vertu qui possède la raison pratique de discerner le véritable bien et de choisir les moyens appropriés de l'accomplir. Cette hypothèse est mise en relation avec le rôle protagoniste de la religion catholique dans la version de l'œuvre que nous avons étudiée.

---

<sup>346</sup> Moya, Virgilio, *La traducción de los nombres propios*, Madrid, Cátedra, 2000, p. 25-26. « La problématique de la traduction des noms propres, surtout celle des anthroponymes et des toponymes, ne concerne pas que le paradoxe existant entre ce qui est pratiqué et admis, d'une part, et ce qui est défendu, de l'autre. » (N.T.)

<sup>347</sup> Vázquez Ayora, Gerardo, *Introducción a la traductología*, Georgetown, Georgetown University Press, 1<sup>er</sup> janvier 1977, p. 63.

<sup>348</sup> *Ibid.*, p. 63.

Après ces changements évidents, nous avons repéré que beaucoup de passages de la version originale furent supprimés. Bien évidemment, nous pouvons nous demander comment Linacero, malgré cette incontestable décapitation, put maintenir, dans sa version, la cohérence du texte. Il le fit grâce aux passages sortis de la propre plume du savant traducteur. Comme nous le verrons, l'Espagnol considérait que certains des thèmes traités par la célèbre romancière française n'étaient pas adéquats pour la société hispanique de l'époque. Nous ne devons pas oublier l'important taux d'analphabétisme dans la société espagnole des Lumières. Cette ignorance était particulièrement présente dans les sociétés rurales, raison pour laquelle, sans doute, Linacero, conscient de la nécessité, pour les villageois espagnols, d'une traduction comme la sienne, décida de supprimer certaines conversations présentes dans l'œuvre originale et d'adapter sa version, précisément, à tous ces nouveaux lecteurs moins cultivés. Bien évidemment, ces passages hispaniques insolites sont à mettre en relation avec la rigidité des autorités religieuses espagnoles de l'époque.

À la différence du XVII<sup>e</sup> siècle, où le monde religieux monopolisait les mentalités des hommes et des sociétés européennes, le XVIII<sup>e</sup> siècle représente un monde plus rationaliste et moins tourné vers l'au-delà. Comme nous l'avons appris, de nombreux représentants de la philosophie des Lumières défendaient la séparation entre l'État, considéré comme relevant du domaine public, et l'Église, considérée comme du ressort du privé. Malheureusement, cette division n'était pas d'actualité dans la société espagnole des Lumières, où la dictature religieuse perpétua son royaume de terreur et de soumission tout au long du siècle.

Une des techniques récurrentes dans la traduction de Linacero est *la transposition*<sup>349</sup>, c'est-à-dire la simplification de son texte pour rendre ses pages entièrement compréhensibles. Cette méthode nous a aussi permis de relever les vastes connaissances du traducteur en matière de langue et de culture françaises. Conscient de l'instruction réduite de ses destinataires, l'Espagnol décida de remplacer et d'adapter une bonne partie du discours de l'écrivaine française à l'intention de ses nouveaux lecteurs.

Marie Leprince de Beaumont, en bonne pédagogue des Lumières, explique plusieurs de ses théories grâce aux exemples. Elle était consciente que face à un public sans instruction, les exemples, généralement en relation avec la vie quotidienne de ses auditeurs ou lecteurs,

---

<sup>349</sup> Llácer, Eusebio, *Introducción a los estudios sobre traducción: historia, teoría y análisis descriptivos*, Valence, Université de Philologie, département de philologie anglaise et allemande, 1997, p. 114.

constituaient d'excellents moyens pour faciliter l'apprentissage et pour assurer la rétention des idées. C'est pour cette raison que dans beaucoup de passages de son livre, la Française recourt à des exemples banals pour illustrer ses théories.

Le traducteur espagnol décida de reproduire la technique utilisée par la célèbre romancière, cependant comme nous venons de le préciser, il adapta certains de ces exemples au contexte social et politique espagnol. En voici quelques exemples :

<i>Le Magasin des pauvres, artisans, domestiques et gens de la campagne</i> (1768)	<i>Conversaciones familiares de doctrina cristiana entre gentes del campo, artesanos, criados y pobres</i> (1778)
Nanon : N'est-il pas vrai que si un voleur meurt dans la prison, les juges ne le condamnent plus à être brûlé ou pendu ; il ne le sentirait pas ? <sup>350</sup>	Plácida: ¿No es verdad que si un ladrón se muere en la cárcel, ya no tiene que hacer con él la justicia? porque si le condenarán a azotes o a horca tanto lo sentiría entonces como las nubes de antaño. <sup>351</sup>
Marie : L'une entre avec un corps neuf : voyez un peu comme elle se carre, dis-je à celle qui est à côté de moi. <sup>352</sup>	María: Si alguna entra en la Iglesia con una mantilla o guardapiés nuevo, mira cómo se contonea esta, digo entonces a la que está a mi lado... <sup>353</sup>
Pierre : Mais pourquoi s'adresse-t-on à Saint Roch, plutôt qu'à un autre, pour demander à Dieu de n'avoir pas la peste ? <sup>354</sup>	Pedro: Pues, ¿Por qué se hacen procesiones para pedir agua o serenidad cuando se necesita? No es verdad que se hace fiesta a San Roque para evitar la peste, y se llama a Santa Polonia contra el dolor de muelas? <sup>355</sup>
Thérèse : C'est pourquoi, dans les litanies qui sont en français dans mes heures, il y a Accordez-moi, quand on parle à Dieu, et quand on parle à la Sainte Vierge et aux Saints, on dit, Priez pour nous. <sup>356</sup>	Teresa: Según dice el hijo del tío Alonso, que estudia para Clérigo quiere decir: Tened misericordia de vosotros: y cuando se habla con la virgen se o con los Santos se dice: <i>Ora pro nobis</i> , que significa: Ruega por nosotros. <sup>357</sup>

### 1.1.2. L'omniprésence de la religion dans l'Espagne rurale des Lumières

Comme nous l'avons déjà souligné à plusieurs reprises, l'Église catholique eut une forte influence sur les institutions politiques et la vie quotidienne de la société espagnole du XVIII<sup>e</sup> siècle. Dans les exemples précédents, nous pouvons repérer, pour la plupart des références espagnoles, cette omniprésence religieuse.

<sup>350</sup> Leprince de Beaumont, Marie, *Le Magasin des pauvres, artisans, domestiques et gens de la campagne*, op. cit., p. 48.

<sup>351</sup> Id., *Conversaciones familiares de doctrina cristiana entre gentes del campo, artesanos, criados y pobres*, op. cit., p. 50.

<sup>352</sup> Id., *Le Magasin des pauvres, artisans, domestiques et gens de la campagne*, op. cit., p. 95.

<sup>353</sup> Id., *Conversaciones familiares de doctrina cristiana entre gentes del campo, artesanos, criados y pobres*, op. cit., p. 73.

<sup>354</sup> Id., *Le Magasin des pauvres, artisans, domestiques et gens de la campagne*, op. cit., p. 186.

<sup>355</sup> Id., *Conversaciones familiares de doctrina cristiana entre gentes del campo, artesanos, criados y pobres*, op. cit., p. 207.

<sup>356</sup> Id., *Le Magasin des pauvres, artisans, domestiques et gens de la campagne*, op. cit., p. 183.

<sup>357</sup> Id., *Conversaciones familiares de doctrina cristiana entre gentes del campo, artesanos, criados y pobres*, op. cit., p. 209.

Cette influence est tellement présente dans la version de Linacero que les ecclésiastiques et le vocabulaire religieux constituent les protagonistes secondaires indiscutables de sa traduction.

Les passages où le traducteur espagnol salue le travail des religieux sont nombreux. À plusieurs reprises, il incite subtilement les paysans espagnols à fréquenter assidûment les églises, à verser le denier du culte et à confesser leurs péchés aux prêtres. À la différence de Leprince de Beaumont, Linacero commence sa défense de la Sainte Église catholique dès les premières pages de sa traduction. Les menaces de l'enfer et des châtiments éternels sont récurrentes dans la version espagnole. Des phrases comme « no es Dios, quién te dará el cielo, si tienes la dicha de ir a él... »<sup>358</sup> ou « irán para siempre a sufrir un fuerte fuego terrible... »<sup>359</sup> sont fréquentes dans la traduction.

Les obligations d'un bon chrétien constituent aussi l'un des thèmes principaux de beaucoup de passages sortis de la plume de Linacero. La confession et la sincérité envers son confesseur forment le chemin essentiel pour éviter d'aller en enfer. Ce thème marque aussi un écart entre les deux versions. Pendant que Marie Leprince de Beaumont défend la confession comme un acte évident et volontaire pour un bon chrétien, pour l'Espagnol, elle est primordiale et obligatoire. Linacero, à la différence de la Française, magnifie la figure du confesseur. Le traducteur dépeint le confesseur comme le représentant terrestre de Dieu. Le lien entre la terre et le ciel est alors cette personne qu'il faut respecter, apprécier, et surtout à qui il ne faut pas mentir. Par exemple, dans une conversation entre Nicolas (Le Fermier) et Doña Prudencia (La Bonne), ajoutée par Linacero, nous lisons, précisément, comment la locutrice blâme Nicolas pour ses considérations néfastes à propos des confesseurs : « Usted quiere engañar al Confesor, eso es muy fácil, porque el está obligado a creer a usted sobre su palabra : pero no podrá usted engañar a Dios. »<sup>360</sup>

Une autre évidence de l'omniprésence de la religion dans l'Espagne de l'époque est la présence de plusieurs passages bibliques tout au long de la version du religieux. Les transcriptions directes des Saintes Écritures dans la version originale de Madame Leprince de

---

<sup>358</sup> Leprince de Beaumont, Marie, *Conversaciones familiares de doctrina cristiana entre gentes del campo, artesanos, criados y pobres*, op. cit., p. 13.

<sup>359</sup> *Ibid.*, t. I, p. 62. « Ils subiront pour toujours un puissant et terrible feu éternel. » (N.T.)

<sup>360</sup> *Ibid.*, p. 259. « Vous voulez tromper le confesseur, cela semble très facile, parce qu'il est obligé de vous croire, mais vous ne pourrez pas tromper Dieu. » (N.T.)

Beaumont sont rares : à la différence du traducteur espagnol, elle a recours plutôt à la paraphrase pour mieux développer ses enseignements.

<p><i>Le Magasin des pauvres, artisans, domestiques et gens de la campagne</i> (1768)</p>	<p><i>Conversaciones familiares de doctrina cristiana entre gentes del campo, artesanos, criados y pobres</i> (1778)</p>
<p>La Bonne : Des paroles terribles, ma pauvre Nanon, il leur dira avec un visage sévère : retirez-vous de moi et allez dans le feu éternel. Imaginez-vous, Mère-Jeanne, que votre mari, au lieu d'être mort, est allé faire un grand voyage et qu'il reviendra ce soir.<sup>361</sup></p>	<p>Doña Prudencia: <i>Apartaos de mi, malditos, id al fuego eterno, que está preparado para el diablo y para sus ángeles.</i> Imagínese usted señora Juana que su marido no murió sino que se fue a un País muy distante pero ya sabe usted que llegará esta noche...<sup>362</sup></p>
<p>La Bonne : Qui vous a dit qu'il n'avait pas un sol quand il est entré dans sa Cure ? Avait-il compté avec vous ? avez-vous oublié que Jésus vous a défendu de juger les autres à moins que vous ne vouliez être jugés vous-mêmes ?<sup>363</sup></p>	<p>Doña Prudencia: Jesucristo decía a las gentes que le oían: <i>Vuestros sacerdotes son muy malos; pero os hablan de parte de Dios, y así hacéis lo que os dicen, y no hacéis lo que ellos hacen.</i><sup>364</sup></p>

Comme nous l'avons souligné, le traducteur justifia ses réflexions grâce à la transcription de certains passages bibliques. En outre, il décida de matérialiser les paroles divines par des caractères italiques, peut-être pour évoquer l'importance des lignes ou pour mieux accentuer les exemples face à ses destinataires moins lettrés. La répétition des passages bibliques ou de paroles propres aux religieux pendant les différentes liturgies est récurrente dans cette traduction.

En survolant le panorama social espagnol, nous comprenons un peu mieux les raisons pour lesquelles Linacero trouva dans les passages bibliques une manière excellente de formuler ses préceptes.

Les sermons religieux constituaient, pour les Espagnols moins cultivés, le meilleur moyen hebdomadaire d'accéder à la culture. L'Église, consciente de cet important pouvoir d'instruction, éduquait ses fidèles grâce aux paroles religieuses. Comme nous le savons déjà, le taux d'alphabétisation était si insignifiant dans l'Espagne rurale que les Saintes Écritures furent le moyen le plus adéquat pour l'instruction collective. Conscient de cet important pouvoir didactique, le religieux porta énormément d'attention aux passages traduits. Certains passages trop compliqués ou certains propos pas très appropriés pour les connaissances religieuses

<sup>361</sup> Leprince de Beaumont, Marie, *Le Magasin des pauvres, artisans, domestiques et gens de la campagne*, op. cit., p. 81.

<sup>362</sup> Id., *Conversaciones familiares de doctrina cristiana entre gentes del campo, artesanos, criados y pobres*, op. cit., p.59.

<sup>363</sup> Id., *Le Magasin des pauvres, artisans, domestiques et gens de la campagne*, op. cit., p. 103.

<sup>364</sup> Id., *Conversaciones familiares de doctrina cristiana entre gentes del campo, artesanos, criados y pobres*, op. cit., p. 82.

espagnoles furent rapidement supprimés et remplacés par des notions pédagogiques plus adaptées à la société hispanique de l'époque.

Si nous revenons à l'un des exemples précédents, il apparaît qu'à la page 59 de la version espagnole, nous pouvons lire quelques paroles, concernant l'entrée aux enfers, provenant du verset 25:41 de l'Évangile selon saint Matthieu : « Apartaos de mí, malditos, id al fuego eterno, que está preparado para el diablo y para sus ángeles. »<sup>365</sup> Si nous comparons cela avec le passage correspondant de l'ouvrage français, nous repérons, une fois de plus, comment le texte de Madame Leprince de Beaumont diffère de sa version espagnole. Cependant, dans les deux versions, ces lignes figurent dans une des premières conversations entre La Bonne et Jeanne. Nous sommes dans le premier tome, à la page 83 chez l'auteure française et à la page 59 chez Linacero.

### 1.1.3. Une version édulcorée pour ses destinataires. Traduction ou adaptation ?

Les rares recherches<sup>366</sup> effectuées sur cette première traduction hispanique parlent d'une version à mi-chemin entre la traduction et l'adaptation. Pendant notre analyse, nous avons aussi été confrontée à ce dilemme. En effet, à plusieurs reprises, nous avons constaté que Linacero a abrégé les conversations en réduisant le nombre d'intervenants ou en simplifiant leurs interventions.

Pour mieux illustrer nos propos, nous allons regarder de plus près une des conversations entre l'aveugle, Madame Pernot et Mademoiselle Bonne, sur la malchance liée à l'aveuglement de la pauvre Babet, sur ses bienfaiteurs terrestres et sur ses récompenses divines futures. Si nous procédons à la comparaison des deux versions, nous repérons comment l'intervention de Doña Prudencia est considérablement réduite et simplifiée par rapport à l'œuvre originale. Ces changements sont clairement mis en évidence dans le tableau suivant :

---

<sup>365</sup> Matthieu 25:41 : « Écartez-vous de moi, maudits, allez dans le feu éternel qui a été préparé pour le diable et pour ses anges. »

<sup>366</sup> Voir : Bolufer Peruga, Mónica, « Enseñanza y vida académica en la España moderna », in *Revista de Historia Moderna*, Universidad de Alicante, 2002.

<p style="text-align: center;"><i>Le Magasin des pauvres, artisans, domestiques et gens de la campagne</i> (1768)</p>	<p style="text-align: center;"><i>Conversaciones familiares de doctrina cristiana entre gentes del campo, artesanos, criados y pobres</i> (1778)</p>
<p>La Bonne : Ce n'est ni Madame Pernot, ni cette personne à qui vous avez obligation ma chère, c'est Dieu qui leur a donné la pensée de vous assister, et savez-vous bien pourquoi ma pauvre Babet ? C'est que vous avez commencé à chercher le royaume de Dieu et sa justice. Vous n'avez rien pour votre souper, cependant vous avez préféré de venir ici pour apprendre les moyens de servir Dieu, au besoin que vous aviez de chercher un morceau de pain. C'est Dieu qui vous a envoyé cette bonne pensée et comme vous lui avez obéi, il a eu soin d'inspirer aux autres de vous donner à manger. C'est donc Dieu que vous devez remercier de ce qu'on vous donne, il faut aussi le prier pour ceux qui vous donnent et prier le Seigneur d'être lui-même leur récompense, il vous écoute rassurement, car il a promis que ce qu'on donnerait aux pauvres, il le prendrait comme si on le donnait à lui-même.<sup>367</sup></p>	<p>Doña Prudencia: Pues, sábete que ni esta ni otra persona son buenas para ti, sino Dios, que las ha dado ese pensamiento para premiarte de que vienes a aprender aquí lo que es necesario saber para amarle y servirle. A Dios es a quien has de dar las gracias de esta limosna, y pedirle que dé a la persona que ahora te favorece la gracia que es lo único que desea.<sup>368</sup></p>

Cependant, l'abréviation des dialogues n'est pas la seule modification repérée dans la version espagnole. Comme nous l'avons déjà souligné, Linacero profita de sa traduction pour introduire certains passages de son propre cru. Généralement, ces lignes, nées de la plume du traducteur lui-même, constituent une sorte d'instruction adaptée au contexte et aux destinataires de sa version.

Passons maintenant à la page 85 du premier tome de la version de Linacero, où nous lisons quelques lignes dans lesquelles deux actes essentiels pour les institutions religieuses, la pénitence et la confession, sont les moteurs de la conversation. À la différence de la version de Marie Leprince de Beaumont, où nous n'avons trouvé aucune référence à ce propos, dans la traduction espagnole, nous lisons :

Cuando se comenten estos pecados y tenéis que confesaros para cumplir con la iglesia, no os atrevéis a decirlos ni al Cura ni a su Teniente, y si el hurto es considerable, se hacen muchas confesiones y comuniones sacrílegas o se va a confesar con otros Confesores extraños "Apartándose del Médico que os ha dado la

<sup>367</sup> Leprince de Beaumont, Marie, *Le Magasin des pauvres, artisans, domestiques et gens de la campagne*, op. cit., p. 202.

<sup>368</sup> Id., *Conversaciones familiares de doctrina cristiana entre gentes del campo, artesanos, criados y pobres*, op. cit., p. 158.

providencia de Dios y que puede mejor que otro conocer las enfermedades espirituales de sus parroquianos y aplicarles los remedios convenientes”.<sup>369</sup>

La version originale poursuit cette conversation avec un dialogue entre La Bonne, Charlot et Le Fermier<sup>370</sup>, sur les religieux et leurs relations avec le reste des villageois, conversation que l’homme de lettres espagnol décida de ne pas traduire. Et, contrairement à la traduction, la version originale continue avec la conversation entre La Bonne et Mère-Jeanne au sujet de l’acte de confession.

Non content d’avoir ajouté tous ces changements, Linacero inversa complètement sa version. Alors que Leprince de Beaumont incluait, quelques pages plus loin, une longue conversation sur l’éternité et la signification de l’enfer et du ciel, le traducteur la supprima et écrivit une conversation complètement différente, avec de nouveaux intervenants et concernant un thème tout à fait autre.

Continuemos ahora con la explicación del Credo y pongamos en ella todo nuestro cuidado. Decís que creéis en la Santa Iglesia Católica: pero es menester que sepáis qué es esta Iglesia. Carlitos que va a la Doctrina nos podrá decir qué cosa es la Iglesia.<sup>371</sup>

Après ces mots, Doña Prudencia commence une analyse en profondeur de l’Église, de ses activités et de ses institutions. Linacero fit même une comparaison<sup>372</sup>, inexistante dans la version française, entre l’institution ecclésiastique et une maison religieuse.

Todos los bienes de los hijos de la Iglesia son comunes entre ellos [...] Todas las religiosas de aquel Convento dan el dinero que tienen, y le ponen en una arca que es el tesora de la Comunidad.<sup>373</sup>

Nous ne devons pas oublier l’importance de ces institutions religieuses dans la société espagnole. Ces institutions étaient destinées, presque dans leur totalité, aux jeunes demoiselles. Elles étaient critiquées par certains cercles intellectuels de l’époque, qui les dénonçaient ouvertement pour avoir enfermé de force ces jeunes abandonnées.

---

<sup>369</sup> Id., *op. cit.*, p. 85.

<sup>370</sup> Leprince de Beaumont, Marie, *Le Magasin des pauvres, artisans, domestiques et gens de la campagne*, *op. cit.*, t. I, p. 109-110.

<sup>371</sup> Id., *Conversaciones familiares de doctrina cristiana entre gentes del campo, artesanos, criados y pobres*, *op. cit.*, t. I, p. 87.

<sup>372</sup> *Ibid.*, p. 99.

<sup>373</sup> *Ibid.*, p. 99.

Dans ces pages 100 % hispaniques, nous pouvons souligner la défense et la transparence de Linacero envers ces institutions tellement critiquées par certaines des voix émergentes des intellectuels de l'époque.

Rappelons que dès le XVI<sup>e</sup> siècle, l'Église espagnole avait appliqué certaines mesures pour contrôler toute l'éducation élémentaire de la plupart des collèges espagnols. Les religieux seuls pouvaient être professeurs, et étaient exclus, parmi les anciens enseignants, les convertis ou les personnes ayant des ancêtres condamnés par l'Inquisition<sup>374</sup>.

Ainsi que nous l'avons vu, l'éducation dans les collèges restait seulement destinée aux garçons, puisque les filles de toutes les classes sociales suivaient des modèles de comportement bien différents. L'instruction des femmes était limitée, comme nous le savons déjà, au foyer familial ou aux institutions religieuses, où le contact avec le sexe opposé était totalement inexistant<sup>375</sup>.

Dans les deux cas, une vie enfermée entre les murs de la maison ou du couvent était imposée. Le huis clos féminin, ainsi que la conservation de la virginité et de l'honneur familial, constituaient des thèmes phares pour la société hispanique et pour une grande majorité des productions littéraires de l'époque<sup>376</sup>.

Une grande partie des femmes espagnoles, entre le XVII<sup>e</sup> et le XVIII<sup>e</sup> siècle, furent formées dans les couvents. Les mauvaises conditions économiques, la difficulté d'arranger de bons mariages pour les filles et les nombreuses vocations religieuses favorisaient l'insertion féminine dans ces établissements religieux. Pour les couvents, l'admission d'élèves constituait un moyen d'obtenir des fonds car très fréquemment, ces filles venaient de familles très croyantes qui payaient leur éducation.<sup>377</sup>

Cette situation eut comme conséquence que les couvents espagnols devinrent des endroits destinés surtout au genre féminin. Une bonne partie de ces filles restaient entre leurs murs,

---

<sup>374</sup> Mayordomo Pérez, Alejandro, *Historia de la educación en España*, Madrid, Ministerio de Educación y Ciencia, 1990, p. 163.

<sup>375</sup> Morant Deusa, Isabel, *Historia de las Mujeres en España y América latina*, Madrid, Cátedra, 2005, p. 27.

<sup>376</sup> De grands auteurs espagnols comme Calderón de la Barca, Francisco de Quevedo, Fray Luis de León, Antonio de Guevara, Tirso de Molina et beaucoup d'autres ont fait du huis clos féminin le thème principal de maintes œuvres écrites pendant le Siècle d'or.

<sup>377</sup> Morand, Frédérique, *María Gertrudis Hore (1742-1801). Vivencia de una poetisa gaditana entre el siglo y la clausura*, Madrid, Ayuntamiento de Alcalá de Henares, 2004, p. 165.

pendant plusieurs années, pour leur éducation. Les couvents espagnols étaient donc, à cette époque, un monde de femmes clos et donc compliqué, où les tensions entre les jeunes filles étaient très fréquentes et la surveillance inquisitoriale omniprésente. De ce fait, les critiques contre ces institutions religieuses ne se firent pas attendre, et plusieurs auteurs de l'époque dénoncèrent les méthodes utilisées par ces établissements portés aux nues par une bonne majorité de la société plus traditionaliste des Lumières.

Par la négligence des gouvernements les maisons religieuses non seulement sont inutiles à l'État, mais encore elles ne contribuent nullement au bien-être des personnes qui s'y trouvent renfermées. Le despotisme est la base du gouvernement monacal [...] rien n'est plus cruel que la tyrannie monastique, trop souvent exercée par des personnes en qui l'éducation n'a jamais développé ni l'humanité, ni la sensibilité, ni la pitié, ni aucune des vertus sociales. Un Gouvernement équitable ne doit tolérer aucune tyrannie dans l'État.<sup>378</sup>

En dépit de cela, cette mauvaise image sociale n'empêcha pas Ramón Miguel de Linacero d'accompagner son travail d'éloges de ces établissements religieux et de quelques intimidations propres aux offices liturgiques. « Yo le digo a usted de parte de Dios que se va sin remedio alguno a los infiernos si prosigue en ser ignorante por su culpa. »<sup>379</sup>

Alors que, dans la version originale, nous continuons à lire quelques pages dédiées à la conversation sur l'éternité, la version espagnole consacre les pages suivantes au thème du jubilé. N'oublions pas que même si Madame Leprince de Beaumont aborde ce sujet, presque dans les premières pages de son premier tome<sup>380</sup>, Linacero, lui, décide d'introduire ce thème à la suite des conversations à propos des institutions religieuses et des obligations d'un bon chrétien. De la page 97 à la page 103, Doña Prudencia (Mademoiselle Bonne) entreprend une conversation avec Dorotea (Madame Pernot) et Nicolas (Nicolás) à ce sujet.

---

<sup>378</sup> Thiry, Paul-Henri (dit le baron d'Holbach baron), *Ethocratie, ou Le gouvernement fondé sur la morale*, Amsterdam, M.-M. Rey, 1776, p. 106.

<sup>379</sup> Leprince de Beaumont, Marie, *Conversaciones familiares de doctrina cristiana entre gentes del campo, artesanos, criados y pobres*, op. cit., p. 90.

<sup>380</sup> Id., *Le Magasin des pauvres, artisans, domestiques et gens de la campagne*, op. cit., p. 54.

<p><i>Le Magasin des pauvres, artisans, domestiques et gens de la campagne</i> (1768)</p>	<p><i>Conversaciones familiares de doctrina cristiana entre gentes del campo, artesanos, criados y pobres</i> (1778)</p>
<p>La Bonne : Voyez, mes bonnes gens, combien il faut prendre garde à ses paroles. Ceux qui ont dit devant Mère-Jeanne qu'il n'y avait pas de mal à voler les gens d'Église, sont coupables des péchés qu'elle a faits à cette occasion et sans doute d'une grande quantité d'autres. Vous aurez aussi sur votre conscience les péchés que feront vos enfants et vos domestiques, d'après les mauvais discours que vous tenez.</p> <p>Charlot : Vous nous avez dit, Mademoiselle, que vous nous parleriez de la vie éternelle...<sup>381</sup></p>	<p>Doña Prudencia: Las buenas obras de los Santos, las ofrece a Dios para alcanzar la conversión de los pecados. Este tesoro es muy rico, porque Jesucristo empezó a poner en él su sangre, y el mérito infinito de sus trabajos, en cuya compración todas las buenas obras de los Santos juntas no son más que una gota de agua comprada con el mar [...] la Iglesia da de este tesoro a cada uno de los fieles [...] y eso es lo que llamamos Jubileo o Indulgencia.</p> <p>Dorotea: Háganos usted el favor de explicarnos qué es Jubileo...<sup>382</sup></p>

Bien évidemment, les pages concernant le thème du jubilé apportent une parfaite instruction pour les lecteurs espagnols. « Háganos usted de explicarnos qué es el Jubileo. »<sup>383</sup> Avec cette demande de Dorotea (Madame Pernot), Doña Prudencia commençait son explication en détails. Déjà dans l'Ancien Testament, l'année du jubilé était présentée aux chrétiens comme une année de célébration où l'indulgence plénière était accordée.

Convertirse a Dios de verás, amigo mío. Convertirse es confesarse de todos los pecados; es tener un verdadero pesar de haberlos cometido. Cuando se llega a tener una disposición como esta, ya se puede creer que un hombre está convertido; pero los que no la tienen, por más que ayunen y den limosnas, en vez de ganar el Jubileo, vienen a ser más pecadores.<sup>384</sup>

Cet exemple nous aide à illustrer à la perfection nos hypothèses sur la fidélité de la traduction que nous analysons. Linacero adapte sa version au fur et à mesure des thèmes traduits et des différents interlocuteurs. Ce regroupement thématique constitue une technique récurrente tout au long de la version espagnole. En de nombreux endroits du texte, la traduction ne suit pas la même ligne thématique que l'œuvre originale.

Un autre exemple étonnant de ces suppressions inexplicables est la dizaine de pages que Madame Leprince de Beaumont dédie, dans la Troisième Journée, à la conversation particulière

<sup>381</sup> *Ibid.*, p. 108-109.

<sup>382</sup> Leprince de Beaumont, Marie, *Conversaciones familiares de doctrina cristiana entre gentes del campo, artesanos, criados y pobres*, *op. cit.*, p. 101.

<sup>383</sup> *Ibid.*, p. 101.

<sup>384</sup> *Ibid.*, p. 102.

entre Mère-Jeanne et La Bonne<sup>385</sup>. Cette conversation est réduite à seulement deux pages dans la version espagnole : « Día Tercero Doña Prudencia y Juana solas ». Deux pages où nous reconnaissons faiblement le thème initialement traité par Leprince de Beaumont. Tandis que dans la version originale, Mère-Jeanne commence la conversation en demandant quelques conseils<sup>386</sup> à La Bonne : « Vous êtes si bonne, mademoiselle, que j'ai pris la liberté de venir devant les autres, pour vous demander quelques conseils », dans la traduction espagnole, Linacero entend être plus spécifique sur les conseils, et il décide d'initier sa conversation entre les deux femmes avec les mots suivants : « Suplico a usted, señora que en el examen de conciencia diga usted alguna cosa sobre las malas compañías. »<sup>387</sup>

Dans la version originale, Mère-Jeanne explique qu'elle a deux filles (nous pouvons même lire le prénom de sa fille aînée), et elle formule également son souhait de les voir revenir à Bourg pour le week-end.

Je prétendais qu'elles viennent passer les Dimanches à Bourg [...]. Elles ont eu cinquante mauvaises raisons pour n'y pas venir [...] comme j'ai dit que je le voulais absolument, elles sont venues, mais tout en rechignant, j'ai pensé qu'elles ont peut-être des allures que je dérange et cela m'a empêchée de dormir.<sup>388</sup>

Loin de cette version, les lecteurs espagnols lurent une traduction altérée et adaptée au contexte social de l'époque. Tout d'abord, Linacero ne traduit aucune référence liée à la fille de Mère-Jeanne ou à l'agglomération rurale. Parallèlement, nous pouvons relever que Marie Leprince de Beaumont écrit : « Il m'est revenu que mes filles, que j'ai mises à la ville pour apprendre une profession, ont trop de liberté : cela me tracasse la tête. »<sup>389</sup>, alors que Linacero écrit : « Si mis hijas, las que están en la Ciudad aprenderán algún vicio. » Tandis que pour l'auteure française, l'arrivée d'une jeune fille dans une ville lui offre la possibilité d'apprendre une profession et constitue une sorte d'évolution face à la vie champêtre, pour Linacero, la ville est un lieu de dépravation où les demoiselles délaissées affrontent les dangers quotidiens.

---

<sup>385</sup> Leprince de Beaumont, Marie, *Le Magasin des pauvres, artisans, domestiques et gens de la campagne*, op. cit., p. 137-147.

<sup>386</sup> *Ibid.*, p. 137.

<sup>387</sup> Leprince de Beaumont, Marie, *Conversaciones familiares de doctrina cristiana entre gentes del campo, artesanos, criados y pobres*, op. cit., t. I, p. 115.

<sup>388</sup> *Id.*, *Le Magasin des pauvres, artisans, domestiques et gens de la campagne*, op. cit., p. 137-147.

<sup>389</sup> *Ibid.*, p. 63.

Linacero décida aussi d'apporter sa touche personnelle : « Qué las servirá todo esto, si no aprenden lo que es necesario para salvarse. »<sup>390</sup> Encore une fois, nous pouvons noter l'omniprésence religieuse dans le quotidien espagnol du XVIII<sup>e</sup> siècle. Conscient de l'intérêt didactique de sa traduction, Linacero n'hésita pas à accentuer à plusieurs reprises l'importance des bonnes actions et des bons choix, pour l'entrée au paradis.

Tout en relevant ces dissemblances, nous nous sommes interrogée sur les différentes raisons qui poussèrent Linacero à ne pas traduire la conversation complète entre les deux femmes.

Après la lecture de la conversation de la version originale, nous avons souligné comment Marie Leprince de Beaumont introduisit certains thèmes que Linacero pouvait, quant à lui, considérer comme inappropriés pour ses lecteurs espagnols.

Dans la version originale, La Bonne commence son intervention en s'interrogeant sur la moralité et l'honnêteté des responsables qui doivent veiller sur les filles de Mère-Jeanne lorsqu'elles sont en ville : « Les avez-vous mises chez d'honnêtes gens, chez de bons chrétiens, ne veille-on pas sur leur conduite ? »<sup>391</sup>

Cette question, apparemment transparente, amène une conversation sur les mariages arrangés et sur les besoins d'obliger les jeunes demoiselles à partir dans les villes pour apprendre une profession. « Pourquoi vous n'avez pas élevé vos filles pour être de bonnes fermières ? »<sup>392</sup> Avec ces reproches, La Bonne formule une critique sévère de toutes ces familles qui obligent leurs filles à apprendre une profession plus digne que les métiers ruraux pour « trouver un bon bourgeois qui les tire du cul des vaches »<sup>393</sup>. Plus loin, Mademoiselle Bonne poursuit avec ces jugements, en condamnant les mariages arrangés. Mère-Jeanne parle d'un bourgeois qui veut se marier avec sa fille aînée : « Il est vrai qu'il est un peu vieux, mais il en sera plutôt mort et la sotte aurait son pain cuit pour le reste de sa vie. »<sup>394</sup> Après ces mots, la femme savante dénonce, sur plusieurs pages, tous ces faux mariages et l'hypocrisie de toutes ces familles qui acceptent de telles unions.

---

<sup>390</sup> Id., *Conversaciones familiares de doctrina cristiana entre gentes del campo, artesanos, criados y pobres*, op. cit., p. 115-116.

<sup>391</sup> *Ibid.*, p. 138.

<sup>392</sup> Leprince de Beaumont, Marie, *Le Magasin des pauvres, artisans, domestiques et gens de la campagne*, op. cit., p. 139.

<sup>393</sup> *Ibid.*, p. 139.

<sup>394</sup> *Ibid.*, p. 140.

En vérité, Mère-Jeanne, je ne puis m'empêcher de prendre la partie de votre fille contre vous. Savez-vous bien que c'est un grand péché de forcer une fille à épouser un homme pour lequel elle a de l'aversion : on l'expose à être misérable dans ce monde et en l'autre. Vous dites qu'il mourra bientôt, et vous avez même l'imprudence de le dire à votre fille. Voulez-vous donc qu'elle se marie, pour souhaiter la mort à son mari ? [...] Les parents ont le droit d'émêcher leurs enfants de se mal marier ; mais jamais, sous quelque prétexte que ce soit, ils ne doivent forcer leur inclination.<sup>395</sup>

Il faut préciser que la société espagnole des Lumières fut précisément une société où les mariages arrangés furent à l'ordre du jour tout au long du siècle. Même si, comme nous l'avons déjà remarqué, les premières voix critiquant ce type de mariage et la situation des femmes commençaient à se faire entendre, Linacero décida de ne pas contribuer, avec sa traduction, à cette dénonciation sociale nouvelle.

Une autre hypothèse que nous pouvons trouver après la comparaison de ces deux passages concerne l'allusion aux lectures féminines. Dans la version française, Mère-Jeanne parle des lectures continuelles de sa fille. Comme nous l'avons déjà constaté, la lecture et l'instruction étaient considérées comme superflues, voire nuisibles, pour la vie quotidienne des femmes de la campagne.

Une fois de plus, nous sommes obligée de reconnaître l'omniprésence du Saint-Office et la forte vigilance de cette institution face aux traductions espagnoles des œuvres originaires du pays voisin. Même si l'instruction féminine constitue l'une des priorités des gouvernements de l'époque, comme nous avons pu le remarquer, parmi la population féminine espagnole, de tels efforts furent presque imperceptibles et bien évidemment, les rares femmes qui en profitèrent habitaient surtout dans les zones urbaines.

La Doctrina Cristiana este precioso Don que nos vino del Cielo, para que pudiéramos conocer a Dios, y a Jesucristo su Hijo, y sin el cual estaríamos sumergidos en las peligrosas tinieblas de la ignorancia, a que nos redujo el pecado, ha sido siempre el objeto del celo de todos los hombres Apostólicos.<sup>396</sup>

---

<sup>395</sup> *Ibid.*, p. 140-141.

<sup>396</sup> Leprince de Beaumont, Marie, *Conversaciones familiares de doctrina cristiana entre gentes del campo, artesanas, criadas y pobres*, op. cit., prologue du traducteur espagnol : « La doctrine chrétienne, ce don précieux qui nous est venu du Ciel, pour que nous puissions connaître Dieu, et son Fils Jésus-Christ, et sans lequel nous serions submergés par les ténèbres dangereuses de l'ignorance, soumis par le péché, a toujours été l'objet du zèle de tous les hommes apostoliques. » (N.T.)

Avec ces lignes, Miguel Ramón de Linacero commence le prologue de sa traduction. Ces premières allusions à la religion et à l'importance de celle-ci illustrent sa place dans la vie du traducteur et la vigilance tenace de cette institution religieuse dans la vie culturelle de l'époque.

Linacero, conscient peut-être de cette dictature religieuse omniprésente et des faibles connaissances culturelles des destinataires de sa traduction, décida donc de faire abstraction des thèmes que nous avons évoqués. Nous lisons même, dès les premières pages de son prologue : « Unos conociendo que las gentes a quienes instruían no eran capaces de un discurso metódico y seguido, se valían de cortas sentencias puestas en verso, para ayudar mejor su imaginación, y para imprimirlas más fácilmente en su memoria. »<sup>397</sup> Le traducteur a pu considérer comme superflus certains propos formulés par la Française dans ses célèbres *Magasins*, et a pu juger qu'ils étaient peut-être inutiles pour les besoins quotidiens des *gens de la campagne* espagnole.

Pour revenir au sujet des références et du vocabulaire biblique, nous allons maintenant analyser la « Leçon Générale » proposée par Mademoiselle Bonne à la page 148 de la version originale. Ce passage va nous aider à illustrer certaines des différences que Linacero introduisit dans sa version, les mêmes dissemblances que nous avons soulignées à plusieurs reprises tout au long de son travail.

La première divergence qui saute aux yeux se trouve dans les titres introductifs. Alors que Marie Leprince de Beaumont intitule son chapitre : « Leçon Générale. Tous les interlocuteurs précédents », Thérèse et Marion, le traducteur espagnol parle succinctement de « Lección del catecismo ». Dès les titres, nous pouvons évoquer certaines différences entre les deux versions. Les interlocuteurs des dialogues ne correspondent plus dans les deux textes. Dans la version française, la conversation débute avec un échange entre Anne, La Bonne, Marion et Madame Pernot, alors que le texte espagnol commence avec Doña Prudencia (La Bonne) et Carlos (Charlot).

---

<sup>397</sup> Leprince de Beaumont, Marie, *Conversaciones familiares de doctrina cristiana entre gentes del campo, artesanos, criados y pobres*, op. cit., p. 3, prologue du traducteur : « En sachant que les gens à qui ils enseignaient n'étaient pas capables de comprendre un discours méthodique et continu, ils se servaient de sentences en vers, pour mieux les aider à penser, et pour les mémoriser. ». (N.T.)

<i>Le Magasin des pauvres, artisans, domestiques et gens de la campagne</i> (1768)	<i>Conversaciones familiares de doctrina cristiana entre gentes del campo, artesanos, criados y pobres</i> (1778)
La Bonne : Nous avons dit dans les leçons précédentes, que le moyen d’aller au Ciel et d’éviter l’Enfer est d’aimer Dieu de tout son cœur ; de toute son âme, et de toutes ses forces. Dites-moi, ma bonne Anne, ce qu’il faut faire pour être assuré qu’on aime Dieu. <sup>398</sup>	Doña Prudencia: Vamos, Carlos, dime, ¿Cuál es el primer Mandamiento de la Ley de Dios? <sup>399</sup>

Ainsi, les différences de conversations entre les deux versions sont plus qu’évidentes. Les premières suppositions peuvent être mises en relation avec les destinataires de la traduction espagnole et leurs connaissances intellectuelles. Comment Linacero allait-il entreprendre une conversation plutôt philosophique sur l’éternité et la descente aux enfers ou l’ascension au Ciel si les destinataires de son travail ne connaissaient pas les bases obligatoires des dogmes chrétiens ? Pendant que Leprince de Beaumont initie un vaste dialogue entre les trois femmes sur Dieu, sur les devoirs et les obligations des bons chrétiens, l’Espagnol simplifie considérablement sa version. Repérons, dans le tableau suivant, ces différences indéniables.

<i>Le Magasin des pauvres, artisans, domestiques et gens de la campagne</i> (1768)	<i>Conversaciones familiares de doctrina cristiana entre gentes del campo, artesanos, criados y pobres</i> (1778)
La Bonne : Nous avons dit dans les leçons précédentes, que le moyen d’aller au Ciel et d’éviter l’Enfer, est d’aimer Dieu de tout son cœur, de touteson âme, et de toutes ses forces. Dites-moi, ma bonne Anne, ce qu’il faut faire pour être assuré qu’on aime Dieu.	Doña Prudencia: Vamos Carlos dime: ¿Cuál es el primer Mandamiento de la Ley de Dios?
Anne : Eh ! mon Dieu, Mademoiselle, vous vous adressez à la plus ignorante du Bourg... <sup>400</sup>	Carlos: Eso lo sé yo grandemente porque lo digo todos cada día. El primero es: amar a Dios sobre todas las cosas. <sup>401</sup>

Une fois de plus, nous évoquons ainsi la technique de la répétition, très en vogue dans la version hispanique. Il s’agissait d’une bonne manière d’endoctriner la population moins cultivée de l’Espagne de l’époque.

<sup>398</sup> Id., *Le Magasin des pauvres, artisans, domestiques et gens de la campagne*, op. cit., p. 148.

<sup>399</sup> Id., *Conversaciones familiares de doctrina cristiana entre gentes del campo, artesanos, criados y pobres*, op. cit., p. 116.

<sup>400</sup> *Ibid.*, p. 148.

<sup>401</sup> Leprince de Beaumont, Marie, *Conversaciones familiares de doctrina cristiana entre gentes del campo, artesanos, criados y pobres*, op. cit., t. I, p. 115. « Je connais tout cela parce que chaque jour je me le répète. La première chose est d’aimer Dieu par-dessus tout. » (N.T.)

De plus, la musicalité caractéristique de la langue espagnole et les expressions propres au langage courant choisies par Linacero font de sa version un texte beaucoup plus proche des lecteurs que celui de la femme de lettres française.

<i>Le Magasin des pauvres, artisans, domestiques et gens de la campagne</i> (1768)	<i>Conversaciones familiares de doctrina cristiana entre gentes del campo, artesanos, criados y pobres</i> (1778)
Madame Pernot : Eh bien ! Mademoiselle, je pense qu'il n'y a personne, quelque stupide qu'elle soit, qui ne sache toutes ces choses. <sup>402</sup>	Plácida: Sí señora muy buenas cosas nos dice usted, pero tan boba soy yo, que no me acordaré de una sola palabra. <sup>403</sup>

Si nous comparons ces deux exemples, nous voyons comment l'intervention de Plácida est beaucoup plus proche des lecteurs que celle de Madame Pernot. L'emploi de la première personne dans la version de Linacero a pu aider les lecteurs espagnols à s'identifier avec ces mots. Madame Pernot évoque le sentiment contraire : qui peut être assez stupide pour oublier les divines paroles ?

Le personnage qui remplace Madame Pernot n'est pas le seul à avoir une personnalité modifiée. Cette simplification et cette proximité sont caractéristiques du religieux. Au fil de notre lecture, nous avons évoqué les nombreuses interventions des différents personnages qui illustrent ces propos. Prenons l'exemple du personnage de La Bonne (Doña Prudencia) et voyons quels sont les changements évidents :

<i>Le Magasin des pauvres, artisans, domestiques et gens de la campagne</i> (1768)	<i>Conversaciones familiares de doctrina cristiana entre gentes del campo, artesanos, criados y pobres</i> (1778)
La Bonne : Occupez-vous bien cette semaine de tout ce que nous avons dit aujourd'hui. Nous nous reverrons dimanche prochain et nous achèverons de nous instruire sur la vie éternelle. <sup>404</sup>	Doña Prudencia: Pensadlo bien hasta el jueves que por ser día de fiesta os espero al salir del Rosario. <sup>405</sup>
La Bonne : Adieu, jusqu'à dimanche prochain. <sup>406</sup>	Doña Prudencia: Basta por hoy, amigos míos. El domingo que viene, examinaremos lo que Dios nos prohíbe en este primer mandamiento. <sup>407</sup>

<sup>402</sup> Leprince de Beaumont, Marie, *Le Magasin des pauvres, artisans, domestiques et gens de la campagne*, op. cit., p. 150.

<sup>403</sup> Id., *Conversaciones familiares de doctrina cristiana entre gentes del campo, artesanos, criados y pobres*, op. cit., p. 118.

<sup>404</sup> Id., *Le Magasin des pauvres, artisans, domestiques et gens de la campagne*, op. cit., p. 85.

<sup>405</sup> Id., *Conversaciones familiares de doctrina cristiana entre gentes del campo, artesanos, criados y pobres*, op. cit., p. 69.

<sup>406</sup> Id., *Le Magasin des pauvres, artisans, domestiques et gens de la campagne*, op. cit., p. 238.

<sup>407</sup> Id., *Conversaciones familiares de doctrina cristiana entre gentes del campo, artesanos, criados y pobres*, op. cit., p. 196.

<p>La Bonne : C'est comme si vous dites à Dieu, seigneur, je vous prie de ne point me pardonner mesfautes, car je suis résolue de ne jamais pardonner à cet ennemi. Cela me fait frémir, je vous le répète.<sup>408</sup></p>	<p>Doña Prudencia: Amigos míos, todo el tiempo que estuvieseis aborreciendo a alguno, y no queráis perdonarle, el Señor no os perdonará a vosotros.<sup>409</sup></p>
---	---

En d'autres termes, par ces exemples, nous pouvons mieux illustrer ce sentiment de proximité présent dans la version espagnole. Nous avons l'impression que Doña Prudencia est beaucoup plus accessible que son homologue française. Linacero a voulu donner cette sensation de familiarité à son personnage principal, grâce à des expressions comme « Amigos míos » ou des explications beaucoup plus simples et moins travaillées que celles de la femme instruite qu'est la protagoniste de Marie Leprince de Beaumont.

Bien évidemment, après ces tableaux comparatifs, nous pouvons formuler une première hypothèse sur les raisons d'être de ces différences de contenu. Encore une fois, les raisons pouvaient être en relation avec les destinataires des deux versions. Linacero, conscient des connaissances limitées de ses lecteurs, conçut des dialogues simples et donna ce sentiment de vraisemblance à ses personnages. Le traducteur a pu croire que s'identifier avec les différents interlocuteurs ou avec les diverses conversations serait plus simple si les personnages et les thèmes des dialogues n'étaient pas si élevés ou si improbables que ceux de la version originale.

Cette technique de simplification des dialogues et des personnages ainsi que celle qui consiste à adapter les exemples au contexte social et politique de l'époque, réaffirmaient ce sentiment de vraisemblance, tellement évident dans la version espagnole. Néanmoins, ces techniques ne sont pas uniques dans la traduction hispanique. Conscient de l'importance de la vraisemblance de sa version, Linacero décida de combler son texte avec des expressions caractéristiques du langage courant plus populaire. Au point que nous avons relevé, dans la version espagnole, plusieurs expressions de ce genre : *¡Jesús qué cosa tan espantosa!*<sup>410</sup>, *¡Virgen Santísima!*<sup>411</sup>, *eso es lo que me saca de mis casillas*<sup>412</sup>, *pero cada uno es como un pino de oro*<sup>413</sup>, *sería un chasco, porque siempre he oído decir que engañar a los Eclesiásticos no era pan Bendito*<sup>414</sup>, *cuesta arriba se me hace creer eso*<sup>415</sup>, *pues para ese mal genio*<sup>416</sup>, *de muy*

<sup>408</sup> Id., *Le Magasin des pauvres, artisans, domestiques et gens de la campagne*, op. cit., p. 243.

<sup>409</sup> Id., *Conversaciones familiares de doctrina cristiana entre gentes del campo, artesanos, criados y pobres*, op. cit., p. 203.

<sup>410</sup> *Ibid.*, p. 51 : « Oh mon Dieu, quelle épouvantable idée ! »

<sup>411</sup> *Ibid.*, p. 51 : « Sainte Mère de Dieu ! »

<sup>412</sup> *Ibid.*, p. 69 : « C'est précisément ça qui me met hors de moi. »

<sup>413</sup> *Ibid.*, p. 71. L'expression désigne une personne douée de grâce, de gentillesse.

<sup>414</sup> *Ibid.*, p. 86. « Quelle déception, toujours j'ai entendu dire que tromper les ecclésiastiques n'était pas si facile. »

<sup>415</sup> *Ibid.*, p. 156. « Je refuse de croire à tout ça. »

*buena gana*<sup>417</sup> ou *¡vaya no es mala fresca!*<sup>418</sup>, pour n'en donner que quelques-unes à titre d'exemple.

Les expressions que nous venons de citer, accompagnées de certains mots ayant trait à la vie quotidienne espagnole de l'époque, mettent en évidence, une fois de plus, l'importance du monde religieux dans l'Espagne de l'époque. Les exemples illustrent à la perfection cette incorporation de certains mots religieux dans l'espagnol de tous les jours. C'est un vocabulaire qui, comme nous pouvons le voir, ne fut pas si évident pour les lecteurs de la version originale.

<i>Le Magasin des pauvres, artisans, domestiques et gens de la campagne</i> (1768)	<i>Conversaciones familiares de doctrina cristiana entre gentes del campo, artesanos, criados y pobres</i> (1778)
Marie : Vous croyez donc que j'ai le temps de faire de longues prières en me levant. <sup>419</sup>	María: Apenas tengo tiempo para rezar <b>un padre nuestro</b> de rodillas. <sup>420</sup>
L'aveugle : Je vais pourtant à l'église et j'y chante comme les autres mais c'est sans y penser. <sup>421</sup>	Ciega: Porque aunque he rezado <b>el rosario</b> ha sido sin pensar en lo que decía. <sup>422</sup>
<b>Passage inexistant dans la version originale</b>	Doña Prudencia: Ha cometido usted mayor pecado que si hubiera arrojado <b>una Hostia consagrada</b> al suelo. <sup>423</sup>
Nanon : Je suis bien fâchée de ne savoir pas lire, car ma mère m'a dit qu'il y avait une prière à la Sainte Vierge, qu'on doit dire pendant trente jours, et l'on est sûr après cela d'obtenir tout ce qu'on demande à Dieu. <sup>424</sup>	Nicolás: Pues señora, yo he oído decir a los que hacen Novenas a nuestra Señora o a los Santos, que rezan por nuevo días contiguos ciertas oraciones, y observan otras cosas que no conseguirían lo que piden, si las hiciesen por siete u ocho, y haciéndolas de este modo, están seguros de alcanzarlo. <sup>425</sup>

#### 1.1.4. Une méthode conçue pour l'apprentissage ou pour la divulgation de l'idéologie des Lumières ?

Après cette vaste analyse, nous pouvons nous questionner sur les véritables raisons qui ont conduit Linacero à entreprendre la traduction de cette œuvre. Plusieurs des spécialistes consultés s'interrogent précisément sur l'intérêt de traduire cette œuvre avant d'autres productions beaucoup plus connues de cette auteure célèbre.

<sup>416</sup> *Ibid.*, p. 176. Pour « être soupe au lait ».

<sup>417</sup> *Ibid.*, p. 1789. « À contrecœur ».

<sup>418</sup> *Ibid.*, p. 253. « Ça alors, elle n'est pas sans gêne ! »

<sup>419</sup> Leprince de Beaumont, Marie, *Le Magasin des pauvres, artisans, domestiques et gens de la campagne*, op. cit., p. 194.

<sup>420</sup> Id., *Conversaciones familiares de doctrina cristiana entre gentes del campo, artesanos, criados y pobres*, op. cit., p. 151.

<sup>421</sup> Id., *Le Magasin des pauvres, artisans, domestiques et gens de la campagne*, op. cit., p. 196.

<sup>422</sup> Id., *Conversaciones familiares de doctrina cristiana entre gentes del campo, artesanos, criados y pobres*, op. cit., p. 152.

<sup>423</sup> Id., *Conversaciones familiares de doctrina cristiana entre gentes del campo, artesanos, criados y pobres*, op. cit., p. 200.

<sup>424</sup> Id., *Le Magasin des pauvres, artisans, domestiques et gens de la campagne*, op. cit., p. 118.

<sup>425</sup> Id., *Conversaciones familiares de doctrina cristiana entre gentes del campo, artesanos, criados y pobres*, op. cit., p. 215.

Tout au long de nos recherches, nous avons relevé de multiples indices qui ont mis en évidence quelques suppositions sur l'intérêt soudain suscité par cette œuvre précise.

Si nous analysons ces indices, nous devons tout d'abord attirer l'attention sur la stéréotypisation évidente des personnages. Cette typologie, conçue à l'origine par Marie Leprince de Beaumont, fut aussi maintenue dans la version espagnole. Nous trouvons le fermier, la jeune illettrée, la mère de famille..., soit le parfait tableau de la société rurale de l'époque. Nous avons repéré l'importance du concept de vraisemblance dans la version espagnole. Ce concept nous amène à formuler notre première hypothèse.

Il est intéressant de montrer comment Linacero, malgré les propos de son prologue où il affirmait que l'objectif principal de sa traduction était uniquement la création d'une bonne méthode pour l'instruction des gens de la campagne, a mélangé, d'une façon plutôt subliminale, l'idéologie traditionnelle rurale avec les nouvelles idéologies des Lumières. Nous avons l'impression que, tout comme la femme de lettres française, Linacero, loin d'instruire les villageois analphabètes, voulait plutôt humaniser les rustiques destinataires de sa traduction.

Pour mieux nous faire comprendre, il nous faut évoquer une autre différence entre la société française et la société espagnole des Lumières.

Pendant la deuxième moitié du XVII<sup>e</sup> siècle et les premières années du XVIII<sup>e</sup>, les zones urbaines françaises – bien entendu certaines plus que d'autres – commencèrent à grandir en complexité et en activité, conséquence d'un développement social, industriel et commercial plus qu'évident. L'Espagne du XVIII<sup>e</sup> siècle était, elle, très loin d'un développement si important, et la plus grande partie de son territoire était encore très rural. En outre, les rares centres urbains étaient fortement divisés par les différentes classes sociales. La survenance d'événements néfastes, dus aux épidémies et à la famine, à l'expulsion des Maures, et les divers conflits avec les colonies d'outre-mer, provoquèrent d'évidents problèmes démographiques. Ce qui entraîna une sorte de désertification des zones urbaines et un important flux de migrations vers les zones rurales.

Le panorama social espagnol de l'époque n'était donc pas un terrain propice pour l'instauration des idéologies des Lumières. Malgré cela, nous avons déjà repéré comment les institutions essayèrent, avec certainement moins de succès, d'instaurer la nouvelle philosophie. « Un peuple, qui porte ce dernier joug et le porte paisiblement ne peut rentrer comme terme de

comparaison dans aucun calcul de politique. »<sup>426</sup> Le joug inquisitorial fut un des responsables du retard culturel, social, politique et économique subi par la péninsule Ibérique.

Linacero, conscient de cette situation sociale, décida peut-être, sous couvert d’instruction, d’entamer une procédure de civilisation de ses lecteurs. Ce mélange de traditionalisme et de critique des mœurs peu têtre décelé dans ces exemples :

<p><i>Le Magasin des pauvres, artisans, domestiques et gens de la campagne</i> (1768)</p>	<p><i>Conversaciones familiares de doctrina cristiana entre gentes del campo, artesanos, criados y pobres</i> (1778)</p>
<p><b>Passage inexistant dans la version originale.</b></p>	<p>Doña Prudencia: Cierta es que su vestido no puede ser más sencillo, pero está curioso, renunciadito, y muy decente: señal es que su alma está bien dispuesta, y que no es nada perezosa [...]. El desaliño proviene de la pereza, origina enfermedades, y es causa de que no se encuentre donde servir, porque una criada desaliñada hará vomitar de asco.<sup>427</sup></p>
<p>La Bonne : Tout aussibien que si vous preniez de l’argent dans la poche de votre Curé. C’est Dieu même qui a ordonné qu’on donnât la dîme aux Curés : elle leur appartient ; c’est leur bien que vous retenez.<sup>428</sup></p>	<p>Doña Prudencia: Lo mismo que si le quitara usted el dinero de su escritorio. El mismo Dios ha mandado que se pague el diezmo a la Iglesia: se le debe por todo derecho: es la hacienda con que mantiene a sus ministros...<sup>429</sup></p>
<p>La Bonne : Le jour qu’elle se marie est, à la vérité, un jour de réjouissance ; mais d’une joie chrétienne, et qui ne s’accorde pas avec les folies qu’on fait ce jour-là.<sup>430</sup></p>	<p>Doña Prudencia: Es verdad que el día de la boda debe ser un día de de regocijo, pero de un regocijo Cristiano, y enteramente opuesto a las locuras que se hacen aquel día.<sup>431</sup></p>
<p>La Bonne : Mais il faut bien vous mettre dans l’esprit qu’il n’est pas au pouvoir de Saint Roch ni de Sainte Apollonie de vous préserver de ces maladies : ils n’y peuvent non plus par eux-mêmes.<sup>432</sup></p>	<p>Doña Prudencia: Tampoco pedimos a San Roque, que nos libre de la peste, ni a Santa Polonia, que nos quite el dolor de las muelas, porque no tienen poder para ello; pero les suplicamos que pidan a Dios esta gracia por nosotros; y esto nunca puede ser malo.<sup>433</sup></p>

Comme nous pouvons le voir, Doña Prudencia, à l’instar de son homologue française, se fait, par certains de ses propos, le porte-voix de la nouvelle philosophie des Lumières. Une philosophie qui était originalement pédagogique, mais dans laquelle nous pouvons repérer un

<sup>426</sup> Linguet, M., *Annales politiques, Civiles et Littéraires du Dix-huitième siècle*, Londres, T. Spilsbury, Snowhille, 1783, t. II, p. 145.

<sup>427</sup> Leprince de Beaumont, Marie, *Conversaciones familiares de doctrina cristiana entre gentes del campo, artesanos, criados y pobres*, op. cit., p. 379.

<sup>428</sup> Id., *Le Magasin des pauvres, artisans, domestiques et gens de la campagne*, op. cit., p. 76.

<sup>429</sup> Id., *Conversaciones familiares de doctrina cristiana entre gentes del campo, artesanos, criados y pobres*, op. cit., p. 84.

<sup>430</sup> Id., *Le Magasin des pauvres, artisans, domestiques et gens de la campagne*, op. cit., p. 191.

<sup>431</sup> Id., *Conversaciones familiares de doctrina cristiana entre gentes del campo, artesanos, criados y pobres*, op. cit., p. 241.

<sup>432</sup> Id., *Le Magasin des pauvres, artisans, domestiques et gens de la campagne*, op. cit., p. 186.

<sup>433</sup> Id., *Conversaciones familiares de doctrina cristiana entre gentes del campo, artesanos, criados y pobres*, op. cit., p. 210.

certain embourgeoisement<sup>434</sup> des mœurs rurales. La dîme, la forte tradition païenne, les apparences négligées ou la frivolité de certaines célébrations constituent quelques-uns des thèmes pernicious poursuivis par les institutions de l'époque (surtout par le Saint-Office). L'absence du Saint-Office dans les zones rurales fit que ces démons se répandirent rapidement en devenant, pour les institutions, l'objectif primordial à éliminer, pour initier leur processus de civilisation du monde rustique.

Grâce à ces exemples, nous pouvons comprendre l'énorme intérêt de traduire cette œuvre, étant donné les destinataires du texte et les incontestables besoins des gouvernements espagnols d'affermir leur contrôle sur cette vaste population, administrée par ses propres règles, ses institutions et par un libre arbitre complètement contraire aux philosophies de l'époque.

Pour terminer cette analyse de la première traduction espagnole de Marie Leprince de Beaumont, nous devons remarquer que le traducteur, malgré ces adaptations et ces changements, a voulu transmettre les idées mêmes que l'auteure française voulait véhiculer à travers son œuvre originale. La thématique religieuse est aussi le thème central dans la version espagnole.

Même avec ces modifications, cette première traduction reste pourtant assez fidèle au thème original. Miguel Ramón de Linacero a reçu beaucoup d'éloges de la part des éditeurs et des auteurs de l'époque. Un bon exemple est offert par les lignes de l'ouvrage *Historia del Santuario de Nuestra Señora de Texeda* (1779), que Fray Antonio Gaspar Bermejo dédie au traducteur :

Las Conversaciones familiares de Doctrina Cristina escritas en francés por la discreta señora de Madame de Beaumont, traducidas con mucha gracia, e instrucción a nuestra lengua por el Doctor D. Miguel Ramón de Linacero [...] cuya traducción demuestra bien el espíritu y erudición de este gran Párroco [...] ha hecho fácil y usual uno de los más difíciles asuntos de la Disciplina Eclesiástica que sin duda lo es de una sencilla y clara explicación de las obligaciones del Cristianismo, acomodada a la capacidad de la gente rústica, que por su ignorancia y pobreza, regularmente no saben sus obligaciones.<sup>435</sup>

---

<sup>434</sup> Bolufer Peruga, Mónica, « Enseñanza y vida académica en la España moderna », in *Revista de Historia Moderna*, Universidad de Alicante, n° 20, 2002, p. 50.

<sup>435</sup> Bermejo Gaspar, Antonio, *Historia del Santuario de Nuestra Señora de Texeda*, Madrid, Impr. de Joaquín Ibarra, 1779. « Les Conversations familiales de Doctrine Chrétienne, écrites en français par la discrète Madame de Beaumont et traduites avec beaucoup de grâce et une admirable maîtrise de notre langue par Miguel Ramón de Linacero, dont la traduction démontre à la perfection, l'esprit et les connaissances de ce grand religieux [...]. Qui a réussi à rendre abordable un des sujets

Citons aussi l'éloge formulé par Mathias Guitet en 1776, dans le prologue de la première traduction espagnole d'une autre œuvre de Madame Leprince de Beaumont, *Almacén y Biblioteca completa de los niños*, où il écrivait :

El conocimiento de la estimación que la Nación ha dado a las Conversaciones Familiares que con la mayor propiedad e inteligencia tradujo el señor doctor Don Miguel Ramón y Linacero, Cura propio de la villa de Chinchón, arzobispado de Toledo (las cuales son igualmente que esta obra producción de la mencionada señora, madame de Beaumont).<sup>436</sup>

## 2. La célébrité des productions de Madame Leprince de Beaumont dans la société des Lumières espagnoles

Grâce au succès que cette œuvre suscita auprès des lecteurs espagnols (elle ouvrit le chemin à tant d'autres), d'autres traductions de Marie Leprince de Beaumont commencèrent à paraître. D'abord, il y eut *Almacén y Biblioteca completa de los niños* (1776) [*Le Magasin des enfants, ou Dialogues d'une sage gouvernante avec ses élèves de la première distinction, etc.* (1756<sup>437</sup>)], livre traduit en espagnol par Mathias Guitet. Le 28 février 1776, l'œuvre est annoncée dans la *Gaceta de Madrid*. Le traducteur composa un prologue pour les lecteurs et il décida d'enlever l'« Avertissement » de l'œuvre originale. La raison de cette omission est envisagée par Plácido Barco, dans sa réédition de l'*Almacén y Biblioteca completa de los niños* (1790). Dans une note de bas de page, Plácido Barco expliqua la décision de Mathias Guitet d'enlever ce passage, en disant qu'il s'agissait peut-être d'un avertissement très long, destiné à d'autres sociétés (Madame Leprince de Beaumont, dans son avertissement, s'adresse aux sociétés française et anglaise). Il aurait ainsi contenu des notions inutiles pour les lecteurs espagnols, pouvant gêner la compréhension finale de l'œuvre<sup>438</sup>.

Or, il faut préciser que la nécessité des retouches faites par Mathias Guitet réside probablement ailleurs. En 1775, le censeur, Manuel de Larzibadal y Uribe, émettait un avis

---

les plus difficiles de la discipline ecclésiastique, qui, sans doute, consiste à rendre les obligations du christianisme claires et simples. Ces explications seront adaptées aux capacités de la population rurale, qui du fait de son ignorance et de sa pauvreté, souvent, ne connaît pas ses obligations chrétiennes. » (N.T.)

<sup>436</sup> Leprince de Beaumont, Marie, *Almacén y Biblioteca completa de los niños*, traduction réalisée par Mathias Guitet, Madrid, Impr. de Julian Riana Razola, 1776. « La connaissance de l'estime que la Nation a accordée aux "Conversations Familiares" que traduisit, avec la plus grande justesse et intelligence, le seigneur docteur Don Miguel Ramón y Linacero, prêtre de la ville de Chinchón, archiépiscopat de Tolède (lesquelles sont, comme cette œuvre, production de la dite Madame de Beaumont). » (N.T.)

<sup>437</sup> Id., *Almacén y Biblioteca completa de los niños*, op. cit.

<sup>438</sup> Id., *Almacén y biblioteca completa de los niños o Diálogos de una sabia...*, traduction de Plácido Barco López, Madrid, Imprenta de Plácido Barco, 1829, vol. 1, p. 1-2.

favorable « con reparos »<sup>439</sup> à l'impression de cette traduction et renvoyait le manuscrit<sup>440</sup> au traducteur, pour que ce dernier fasse des corrections dans le but d'effacer tous les gallicismes présents dans le texte<sup>441</sup>. De ce fait, c'est seulement après le remaniement que Mathias Guitet reçut, en 1776, le permis d'impression<sup>442</sup>.

Cependant, la traduction fut très bien accueillie par le lectorat espagnol. Dans son *Elogio histórico de Madama María Leprince de Beaumont* (1784<sup>443</sup>), le religieux Ignacio de Obregón loua l'œuvre de l'auteure française et la traduction réalisée par Mathias Guitet :

Madama María Le Prince de Beaumont, mujer rara, que en nuestros días ha sido digna de ocupar un muy distinguido lugar en los Fastos de la Francia; por su virtud y su literatura [...] Sus virtudes y su talento conservarían una agradable armonía en el largo espacio de más de sesenta años, para edificar e instruir a cuantas personas estaban confiadas a su dirección; y parecía tanto más útil la sabia influencia de esta gran Maestra, cuanto al presente son frutos preciosos de sus tareas muchas ejemplares Señoras, que se dejan admirar no solo en Francia, Inglaterra y Saboya sino también en España.<sup>444</sup>

La célébrité et l'influence de la Française dans les lettres féminines espagnoles de l'époque furent telles, que diverses intellectuelles hispaniques ne manquèrent pas de vanter son travail. Josefa Amar y Borbón affirmait, par exemple, que cette nouvelle traduction était « un libro muy oportuno para la enseñanza y buena dirección de las señoritas »<sup>445</sup>.

Ces traductions seront suivies, vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, par la *Biblioteca completa de educación o Instrucciones para las señoras jóvenes en la edad de entrar ya en la sociedad, y poderse casar*<sup>446</sup> (1779-1780) [*Instructions pour les jeunes dames qui entrent dans le monde et se marient, leurs devoirs dans cet État et envers leurs enfants* (1764)], livre traduit par José de

---

<sup>439</sup> « Favorable après correction ». Cet avis entraînait, d'habitude, la rédaction d'une liste détaillée des erreurs rencontrées, qui était jointe au compte rendu de lecture.

<sup>440</sup> Il avait comme titre provisoire *Almacén de los Jóvenes, o Diálogos de una sabia directora con sus discípulas de la primera instrucción*.

<sup>441</sup> *AHN*, consejos, 5537 (66).

<sup>442</sup> *Ibid.*, consejos, 5535 (17).

<sup>443</sup> Obregón, Ignacio, *Elogio histórico de madama María Leprince de Beaumont*, Madrid, Impr. Pedro Marín, 1784.

<sup>444</sup> *Ibid.*, p. 10-12. « Madame Marie Le Prince de Beaumont, une femme exceptionnelle, digne d'occuper une place distinguée dans les fastes de la France grâce à sa vertu et à sa production littéraire. Pendant une soixantaine d'années, ses vertus et son talent ont conservé une agréable harmonie dans le but de construire et d'instruire toutes celles qui étaient confiées à sa direction ; bénéficier de la savante influence de cette grande maîtresse fut très utile, puisque beaucoup de dames exemplaires de notre temps sont le fruit précieux de son travail. Ces femmes sont un modèle non seulement en France, en Angleterre ou en Savoie, mais aussi en Espagne. » (N.T.)

<sup>445</sup> Gallego Abaroa, Elena, « La educación de las mujeres en los discursos Ilustrados », *Mediterráneo Económico*, n° 9, 2006, p. 83. « Un livre très approprié pour l'éducation et la bonne direction des jeunes demoiselles. » (N.T.)

<sup>446</sup> Les rapports des censeurs se trouvent dans l'*AHN*, consejos, sous la cote : 5544 (5 et 30) et 5548 (8).

la Fresa<sup>447</sup>, et *La devoción ilustrada* (1782) [*La Dévotion éclairée, ou magasin des dévotes* (1779)], œuvre traduite par Juan-Manuel Girón (dont la publication sera annoncée dans la *Gaceta de Madrid*, le 4 octobre 1782). Viendra ensuite l'*Almacén de las señoritas adolescentes, o Diálogos de una sabia directora con sus nobles discípulas*<sup>448</sup> (1787, 1804, 1815, 1829) [*Le Magasin des adolescentes*, 1760], avec une traduction de Plácido Barco López et une parution annoncée dans la *Gaceta de Madrid* du 9 octobre 1787.

Puis ce furent les *Memorias de la Baronesa de Batteville* (1795) [*Mémoires de Mme la baronne de la Batteville, ou la Veuve parfaite*, 1766], traduites par José García Segovia et annoncées dans la *Gaceta de Madrid* le 7 avril 1795<sup>449</sup>. Signalons encore les *Cartas de Madame de Montier a su hija* (1796-1798) [*Lettres de Mme du Montier à la marquise de\*\*\* sa fille*, 1756], traduites par María Antonia del Río y Arnedo. Une petite annonce de la *Gaceta de Madrid*, du 2 juillet 1801, tout en en recommandant la lecture, fait l'éloge de la morale de cette œuvre<sup>450</sup> :

Cartas de Madame de Montier a su hija, escritas en francés por Madame le Prince de Beaumont y traducidas por Doña María del Río y Arnedo: 3 tomos. Esta obra se considera como una escuela de educación para toda señora cristiana, y al paso que es una impugnación de las malas novelas, forma por sí misma una historia divertida y agradable por la variedad de lances con la que la autora la entretiene.<sup>451</sup>

À la différence du reste des traductions espagnoles de Madame Leprince de Beaumont que nous avons consultées, cette version ne possède pas un prologue introductif écrit par la traductrice elle-même. María Antonia del Río y Arnedo décida de transcrire en langue castillane l'introduction préparée par la femme de lettres française. En guise de justification, elle s'excusa de l'absence de prologue avec les lignes suivantes :

---

<sup>447</sup> Amar y Borbón, Josefa, « Discurso sobre la educación física y moral de las mujeres », in *Memorial literario*, août 1790 [Discours sur l'éducation physique et morale des femmes], s'exprimait sur un ton élogieux à propos de cette œuvre, en la désignant comme « muy oportuno para la enseñanza y buena dirección de las Señoritas » [très opportune pour l'enseignement et les bonnes mœurs des demoiselles], p. 344. (N.T.)

<sup>448</sup> Le 17 novembre 1786, le censeur Antonio de Capmany émettait un avis favorable con reparos. Après les remaniements de Plácido Barco, le manuscrit recevait, le 26 janvier 1787, le permis définitif d'impression. [AHN, consejos, 5552 (66).]

<sup>449</sup> Voir aussi l'annonce parue dans *Continuación del Memorial literario instructivo y curioso de la Corte de Madrid*, Madrid, Impr. Royale, 1795, p. 214-215. Cette annonce inclut aussi un éloge de l'œuvre de Madame Leprince de Beaumont.

<sup>450</sup> La production littéraire de Madame Leprince de Beaumont et sa traduction en Espagne seront de plus en plus appréciées. Voir : *Biblioteca entretenida de damas. Colección de novelas y cuentos morales y ejemplares para honesto y útil recreo*, Madrid, Impr. de Fermín Villalpando, 1797, t. 1, p. 38-40.

<sup>451</sup> *Gaceta extraordinaria de Madrid* del jueves 2 de julio de 1801, n° 62, vol. 2, p. 972. « Lettres de Madame de Montier à sa fille, écrites en langue française par Madame Leprince de Beaumont et traduites en espagnol par María del Río y Arnedo : 3 tomes. Cette œuvre peut être considérée comme une école d'éducation pour toute femme chrétienne, et en même temps devenir une contestation des mauvais romans. L'œuvre constitue par elle-même une histoire amusante et agréable, tissée avec art par l'auteur. » (N.T.) Voir aussi la note de bas de page, in *Biblioteca entretenida de damas. Colección de novelas y cuentos morales y ejemplares para honesto y útil recreo*, op. cit., t. 1, p. 38-40.

Sería en mi una temeridad imperdonable querer añadir un ápice a las sabias y oportunas reflexiones de aquella mujer insigne. Hable pues, por sí y por mí la misma Madama de Beaumont supuesto que nada se puede decir más fino ni más convincente que el Discurso preliminar que ella pone en su obra.<sup>452</sup>

Tous les spécialistes du XVIII<sup>e</sup> siècle espagnol considèrent María Antonia del Río y Arnedo comme la première traductrice espagnole des *Lettres de Mme du Montier*. Cependant, nous avons repéré une traduction antérieure qui date de 1778. Il s'agit d'une version manuscrite, signée mystérieusement par un(e) certain(e) « D.J.B.B. ». C'est un volume de 256 pages, avec une reliure en plein veau marbré et avec des gardes marbrées, qui se trouve à la Beinecke Rare Book and Manuscript Library, à l'université de Yale, sous la cote GEN MSS VOL 562.

Sur la page de titre du manuscrit, dont nous nous sommes procurée une photographie de l'université de Yale, on lit :

<p>Cartas de Madama du Montier / A la Marquesa de*** / su Hija, con sus Respuestas / En las cuales se encuentran las lecciones más sublimes, y los consejos más delicados de una Madre, para servir de regla a su Hija, en el estado des Matrimonio; aún en las circunstancias más críticas y espinosas; y para gobernarse con Religión y honor en las concurrencias de <b>la Corte</b>, y del gran Mundo. También se ven los más bellos sentimientos de reconocimiento, docilidad, <b>respeto</b> y <b>sumisión</b> de una Hija con su Madre / Traducido del Francés en español por <b>D.J.B.B</b> / con las Licencias necesarias / Año de 1778.<sup>453</sup></p>	<p>Lettres de Mme du Montier / à la marquise de*** / sa fille / Avec les reponses, / Ou l'on trouve les leçons les plus épurées et les / conseils les plus délicats d'une Mère, pour servir / de règle à sa Fille, dans l'état du Mariage; / même dans les circonstances les plus épineuses; / et pour se ce conduire avec religion et honneur / dans le grand Monde. / L'on y voit aussi les plus beaux sentiments de reconnaissance, / de <b>docilité</b> et de <b>déference</b> / à une Fille envers sa Mère.<sup>454</sup></p>
---	--

Ce n'est qu'une traduction presque littérale de la page de titre de la version originale de Marie Leprince de Beaumont, à l'exception de deux petits changements. Premièrement, le traducteur rajoute, dans sa version, le mot *Corte* (la cour), ce qui dévoile l'importance de la

<sup>452</sup> Leprince de Beaumont, Marie, *Lettres de Madame du Montier à la marquise de\*\*\**, traduites en langue castillane par María Antonio del Río y Arnedo, Madrid, Impr. de Benito García y Compañía, 1798. « Il aurait été d'une témérité impardonnable de vouloir ajouter la moindre chose aux réflexions opportunes et savantes de cette femme éminente. Madame de Beaumont elle-même parle donc pour elle et pour moi, vu qu'il n'est rien de plus fin ni de plus convaincant que le discours préliminaire qu'elle met dans son œuvre. » (N.T.)

<sup>453</sup> « Lettres de Madame du Montier / À la marquise de \*\*\* / Sa fille, avec les réponses; / où l'on trouve les leçons les plus épurées et les conseils les plus délicats d'une mère, pour servir de règle à sa fille, dans l'état du mariage; même dans les circonstances les plus épineuses; et pour se conduire avec religion et honneur à la Cour et dans le grand monde. L'on y voit aussi les plus beaux sentiments de reconnaissance, de docilité, respect et soumission d'une fille envers sa mère / Traduit du français vers l'espagnol par D.J.B.B. / avec les licences nécessaires / Année 1778. » (N.T.)

<sup>454</sup> Leprince de Beaumont, Marie, *Lettres de Madame du Montier à la marquise de\*\*\**, Lyon, Pierre Bruyset Ponthus, 1756.

monarchie dans le contexte espagnol de l'époque. Et deuxièmement, les mots *reconnaissance* et *déférence* deviennent dans la version espagnole *respeto* (respect) et *sumisión* (soumission). C'est une particularité qui montre les différences culturelles dans la manière de voir et de traiter les relations mère-fille. Si, pour l'écrivaine française, une fille doit avoir de la reconnaissance envers sa mère, pour le traducteur, elle doit être respectueuse et soumise.

Dans cette version inconnue, les thèmes principaux sont aussi la structure familiale du XVIII<sup>e</sup> siècle et l'importance morale du sacrement du mariage.

Il est intéressant de préciser que cette première page contient l'expression *con las licencias necesarias* (avec les licences nécessaires). On sait qu'une fois les licences obtenues, l'imprimeur commençait son travail d'impression, ce qui veut dire que cette version aurait dû être publiée. Or, elle ne vit jamais le jour. On peut formuler l'hypothèse qu'un censeur espagnol s'y est opposé au dernier moment, en estimant, peut-être, que la société espagnole n'était pas prête à accueillir cette œuvre de Marie Leprince de Beaumont ou alors que le traducteur avait brûlé les étapes en indiquant qu'il possédait déjà un permis d'imprimer qu'il ne reçut peut-être jamais.

Pour ce qui est de la paternité de cette traduction manuscrite, il semble envisageable que ces initiales désignent Juan Bautista Bonet de Martou (1732-1799), qui fut notaire apostolique, écrivain royal et membre du Collège de Valence<sup>455</sup>. Dans une annonce de la *Gaceta de Madrid*, datée du 8 avril 1782<sup>456</sup>, il signait avec les mêmes initiales, D.J.B.B., la parution de son ouvrage *Meditaciones de los siete dolores de la Virgen santísima con varias noticias y ejercicios para atraer al más obstinado pecador al servicio de la Virgen*.

Une autre œuvre de Leprince de Beaumont, son roman *La Nueva Clarisa, Historia verdadera* (1796) [*La nouvelle Clarice, histoire véritable*, 1767] fut traduite par José de Bernabé y Calvo, publiée par l'imprimerie *Del Cruzado* à Madrid<sup>457</sup>, et annoncée dans la *Gaceta de Madrid* en 1796 (premier tome). Mais, le 14 février 1797 et le 9 juin de la même année, on lit aussi ce commentaire (à propos des deux autres tomes) :

---

<sup>455</sup> Fuster, Justo Pastor, *Biblioteca valenciana de los escritores que florecieron hasta nuestros días*, Valencia, Imprenta y Librería de José Ximeno, 1827, vol. 1, p. 189.

<sup>456</sup> *Gaceta de Madrid*, 1782, n° 1-52, p. 322.

<sup>457</sup> Le permis d'impression se trouve in *AHN*, consejos, sous la cote : 5561 (22).

Esta obra es la que más apreciaba su autora entre las muchas que ha escrito, y una de las que le dio más crédito. No solamente las señoritas, para quienes principalmente las compuso, sino toda clase de personas pueden sacar provecho de su lectura [...] su estilo sencillo y familiar, bien que acomodado a los sujetos que escriben. Se han procurado conservar esta propiedad en la traducción evitando galicismos y frases prestadas.<sup>458</sup>

Le 13 octobre 1797, la *Gaceta de Madrid* annonce la publication de *Nuevos Cuentos morales* (1797) [*Nouveaux Contes moraux*, 1776], livre traduit par un certain J.F.Q. Ce ne sera qu'un premier tome qui inclut le conte moral « El triunfo de la virtud » (« Le triomphe de la vertu, histoire morale ») :

Nuevos cuentos morales escritos en francés por Madame Beaumont, y traducidos en castellano por J.F.Q. Estos cuentos, en que la piedad reina acompañada de la filosofía, merecen algún lugar entre las demás obras de la misma autora. Son ingeniosos y de muy agradable y provechoso entretenimiento para los jóvenes los cuales de su lectura, podrán sacar sabroso y honesto fruto sin el prejuicio que acarrear todos o la mayor parte de los cuentos publicados hasta ahora, cuya moral, puramente filosófica, parece intentar persuadirnos que podemos ser virtuosos sin ser verdaderos cristianos... El que ahora sale a luz tiene como título el Triunfo de la virtud.<sup>459</sup>

Juste deux mois plus tard, le 22 décembre 1797, la *Gaceta de Madrid* annonce la publication du deuxième tome, toujours traduit par J.F.Q.<sup>460</sup>, qui inclut deux nouveaux *contes moraux* de Madame Leprince de Beaumont, intitulés « Historia de la Marquesa de Bellefond » [« Histoire de la marquise de Bellefond »] et « El hombre de bien según las máximas del mundo o el filósofo moderno sin disfraz » [« L'honnête homme selon le monde ou le philosophe moderne démasqué »]. Ces nouveaux contes traduits correspondent aux productions qui forment le deuxième tome des *Nouveaux Contes moraux* (1776) de l'auteure française :

---

<sup>458</sup> *Gaceta de Madrid*, n° 53-103, p. 495-496 : « Parmi toutes ses œuvres écrites, cette dernière est la plus appréciée par son auteur et par ses lecteurs. Non seulement des demoiselles, auxquelles l'œuvre est principalement destinée, mais aussi toute sorte de personnes peuvent profiter de sa lecture. Son style est simple et familier mais toujours pertinent pour les thèmes traités. On a tâché de conserver cette originalité dans la traduction en évitant les gallicismes et les emprunts linguistiques propres à chaque langue. » (N.T.)

<sup>459</sup> *Gaceta de Madrid*, n° 53-103, p. 876 : « Nouveaux contes moraux écrits en langue française par Madame de Beaumont, et traduits en castillan par J.F.Q. Ces contes, qui incarnent la piété et la philosophie, méritent une place exceptionnelle parmi les œuvres de l'auteure. Ils sont ingénieux et offrent une agréable distraction pour les jeunes, lesquels pourront tirer de leur lecture un fruit honnête et délicieux, sans les préjugés qu'entraînent la plupart, voire tous les contes publiés jusqu'à présent, et dont la morale, purement philosophique, semble nous persuader que nous pouvons être vertueux sans être de vrais chrétiens. » (N.T.)

<sup>460</sup> Le *Boletín del Archivo General del Gobierno de Guatemala* (1937) mentionne aussi l'existence d'une autre traduction de Mme Leprince de Beaumont, faite toujours par J.F.Q., et qui porte le titre *Cuentos Morales (Contes moraux)*. Il s'agit seulement d'un tome in 8° qui sera interdit par le gouvernement du Guatemala à cause de son anonymat et de sa mauvaise doctrine (Bagg, vol. 3, n° 1, p. 146). Malheureusement, on ne retrouve pas la trace de cette traduction.

Nuevos cuentos morales de Madame de Beaumont. Historia de la Marquesa de Bellefond: el Hombre de bien según las máximas del mundo, o el Filósofo moderno sin disfraz. Se venden en la librería del Castillo, frente a las gradas de S. Felipe; y en el puesto de Cerro, calle de Alcalá: su precio 2 rs.<sup>461</sup>

Pour clore ces lignes consacrées aux traductions espagnoles des œuvres de Marie Leprince de Beaumont, nous devons souligner la parution des deux dernières productions ayant vu le jour dans les librairies espagnoles : *El mentor moderno, o instrucciones para los niños y personas encargadas de su educación* (1803) [*Le mentor moderne, ou instructions pour les garçons et pour ceux qui les élèvent* (1772)], annoncé dans la *Gaceta de Madrid* le 11 février 1803, dont on ne retrouve pas de trace, et les *Cartas de Emeranza a Lucía* (1807) [*Lettres d'Émérence à Lucie* (1765)], traduites par D.N.D.N.

Nous ne devons pas oublier qu'en 1789, l'Inquisition rétablit l'alliance perdue pendant le règne de Charles III<sup>462</sup> avec la couronne espagnole pour lutter ensemble contre le souffle révolutionnaire qui commençait à traverser les frontières. Le nouveau monarque, Charles IV, et les institutions religieuses décidèrent donc d'instaurer un fort protectionnisme et un « cordon sanitaire » pour empêcher l'entrée d'œuvres françaises de diverses idéologies qui attaquaient directement la morale espagnole imposée à l'époque. Un bon exemple de cette obsession de l'entrée d'air contaminé fut l'édit inquisitorial publié le 13 décembre 1789, où nous lisons :

Teniendo noticias de haberse esparcido y divulgado en estos reinos varios libros, tratados y papeles que, sin contentarse con la sencilla narración de unos hechos por su naturaleza sediciosos y del peor ejemplo, parecen formar como un código teórico y práctico de independencia a las legítimas potestades, destruyendo de esta suerte el orden político y social, y de aquí la jerarquía de la religión cristiana. Se comunica la prohibición explícita de leer treinta y nueve obras escritas en francés, bajo la multa de doscientos ducados.<sup>463</sup>

Malgré ces censures et les origines françaises des œuvres de Madame Leprince de Beaumont, la diffusion de leurs traductions ne fut pas interdite. Au contraire, l'auteure fut l'une

---

<sup>461</sup> *Gaceta de Madrid*, n° 53-103, p. 1242. « Nouveaux Contes moraux de Madame de Beaumont. Histoire de la marquise de Bellefond : l'honnête homme selon le monde ou le philosophe moderne démasqué. Ils sont vendus à la librairie del Castillo, face aux escaliers de Saint Philippe, et dans la petite boutique du Cerro, rue Alcalá : prix de vente, 2 réals. » (N.T.)

<sup>462</sup> Contrairement à la période précédente, où Ferdinand VII (1746-1759) imposa une monarchie absolutiste, la politique de Charles III (1788-1808) est considérée comme caractéristique d'un règne où la liberté et la permissivité dominent. Alors que sa politique intérieure fut certainement incertaine pour le pays, sa politique étrangère ne fut pas si bénéfique à cause de quelques échecs importants. Voir : Bennassar, Bartolomé, *La España del siglo de Oro*, Barcelona, Crítica, 2001.

<sup>463</sup> « En ayant des nouvelles de la divulgation, dans ces royaumes, de quelques livres, traités et papiers qui, sans se contenter de la simple narration de certains faits par leur nature séditieuse et du pire exemple, semblent former un code théorique et pratique d'indépendance face aux pouvoirs légitimes, en détruisant l'ordre politique et social et la hiérarchie de la religion chrétienne. L'interdiction explicite de lire trente-neuf œuvres écrites en français, sous peine d'une amende de deux cents ducats, est communiquée. » (N.T.)

des rares femmes écrivains à n'avoir pas été jugée immorale, à cause de l'objectif instructif et vertueux de ses ouvrages.

Le grand paradoxe des Lumières espagnoles fut précisément que, d'un côté, le nouveau mouvement idéologique suscitait la diffusion de la culture et de l'apprentissage tandis que, de l'autre, certains membres de la société empêchaient et censuraient la libre circulation de ces idées nouvelles parmi la population espagnole.

Loin de considérer cette situation comme funeste pour le pays, les institutions espagnoles continuèrent à justifier leur défense et leur protection de la morale sociale de l'époque<sup>464</sup>, dans les différents refus de publication ou de traduction. Les censeurs rédigeaient, à chaque fois, des appréciations considérées comme cohérentes, même si cette cohérence, dans la majorité des actes inquisitoriaux, était presque inexistante<sup>465</sup>. Quelques-unes de ces justifications furent, précisément, les raisons d'un des actes de censure concernant une des traductions espagnoles de Marie Leprince de Beaumont.

Comme nous venons de l'indiquer, à partir de la Révolution française, la surveillance et les interventions inquisitoriales devinrent plus sévères, et les permis d'imprimer ainsi que les importations de nouveaux livres furent de plus en plus surveillés. Malheureusement, tout ne fut pas que gloire dans la réception espagnole de la pédagogue française. Le sort de son livre, *Les Américaines, ou la Preuve de la religion chrétienne par les lumières naturelles* (1770), est un bon exemple de cette obsession inquisitoriale. Le censeur décida d'interdire la publication de la traduction de l'ouvrage, sous prétexte qu'il portait atteinte à la foi chrétienne<sup>466</sup>.

Cayetana de la Cerda y Vera, comtesse de Lalaing, aristocrate cultivée, est la personne qui, en 1790, avait entrepris la traduction en espagnol de *Les Américaines, ou la Preuve de la religion chrétienne par les lumières naturelles*. La traductrice chercha à rester fidèle aux

---

<sup>464</sup> Caro López, Ceferino, « Los libros que nunca fueron leídos. El control del consejo de Castilla sobre la imprenta en el siglo XVIII », in *Hispania*, LXIII/I, n° 213, 2003, p. 165.

<sup>465</sup> Les démarches administratives à suivre pour demander une licence d'impression étaient très compliquées. Le traducteur ou l'auteur devait réaliser une demande et dans ce même dossier, les institutions notaient le censeur chargé d'évaluer le texte. Une fois le texte analysé, le censeur annotait ses appréciations sur la demande elle-même, et ce même papier était envoyé aux juges des imprimeries ; le magistrat était chargé de rendre le verdict final. Voir : Caro López, Ceferino, « Los libros que nunca fueron leídos. El control del consejo de Castilla sobre la imprenta en el siglo XVIII », *op. cit.*, p. 165

<sup>466</sup> Hervás y Panduro, Lorenzo, *Catálogo de las lenguas de las naciones conocidas, y numeración, división, y clases de estas según la diversidad de sus idiomas y dialectos*, Madrid, Impr. de l'Administration du Royal Arbitre de la Bienfaisance, 1804, vol. IV, t. III.

propos présents dans l'œuvre de Madame Leprince de Beaumont<sup>467</sup>. Le censeur, Lorenzo Igual de Soria, argumenta le choix d'interdire la publication de cette œuvre en recourant à une épître biblique qui prêchait la soumission et le silence de la gent féminine face à l'autorité masculine dans toutes les affaires concernant la religion. Les censeurs évoquaient souvent cette épître biblique pour critiquer la participation des femmes à la République des lettres<sup>468</sup>.

Au-delà de ces insinuations qui mettent en évidence certains préjugés misogynes, les censeurs ne donnèrent pas leur feu vert, et la permission d'imprimer cet ouvrage fut refusée le 15 mars 1791 (le permis d'impression de la traduction du premier tome de cette œuvre avait déjà été refusé à José Morcillo, en 1782), à la suite du rapport défavorable fait par le censeur. Ce dernier considérait qu'une exposition tellement explicite d'arguments athées et protestants pouvait inciter les esprits fragiles et ignorants à douter de la foi chrétienne :

Excútese por ahora la impresión de esta obra. Tal vez una persona instruida en la Filosofía podría leerla útilmente pero no sucedería lo mismo a las personas destituidas de esta instrucción. [...] El dudar de la verdad de la religión cristiana es errar contra la religión misma.<sup>469</sup>

Après cela, un long combat épistolaire va opposer les censeurs et Cayetana de la Cerda. La femme de lettres espagnole essaya de défendre avec fermeté sa traduction ; le dossier resta en suspens pendant quatorze ans pour être définitivement clos par le *Consejo de Castilla* le 22 mars 1804<sup>470</sup>.

Grâce, toujours, au vaste travail réalisé par Mónica Bolufer et aussi à certaines de ses lettres conservées dans l'Archive historique espagnole, nous savons que l'indignation de la traductrice, à la suite de la non-publication de son travail, fut profonde. À tel point que, dans une de ses lettres, elle questionnait la professionnalité et les connaissances culturelles des censeurs responsables de l'examen de sa traduction. Par ailleurs, elle exigeait une deuxième lecture par d'autres censeurs plus impartiaux, puisqu'elle considérait que le verdict négatif donné à sa version s'expliquait par un temps insuffisant consacré à la lecture : « Por el tiempo

---

<sup>467</sup> Leprince de Beaumont, Marie, *Les Américaines, ou la Preuve de la religion chrétienne par les lumières naturelles*, Lyon, Pierre Bruyset Ponthus, 1770, p. 380. « Je suis un être capable de concevoir, c'est-à-dire de penser et d'exprimer plusieurs objets ; soit l'être, et son absence, le néant, de les comparer. Apercevoir, concevoir, comparer sont des qualités de mon être. C'est l'entendement. Je pense, donc je suis... »

<sup>468</sup> Voir citation déjà mentionnée, p. 71.

<sup>469</sup> *AHN*, leg. 5556, exp. 35. « Pour l'instant, on interdit l'impression de cette œuvre. » (N.T.)

<sup>470</sup> *Ibid.* (Voir aussi : Mónica, Bolufer Peruga, « Pedagogía y moral en el siglo de las Luces: las escritoras francesas y su recepción en España », in *Revista de historia moderna: Anales de la Universidad de Alicante*, n° 20, 2002, p. 251-292.)

corto espacio que tuvieron la obra en su poder, se congetura la vieron precipitadamente, dando una censura vaga e infundada y aún capciosa, con unos reparos absolutamente. »<sup>471</sup>

Malgré le mécontentement de la traductrice, les censeurs firent allusion à la norme numéro 6 de l'expurgatoire pour interdire, à plusieurs reprises, la publication de cette traduction. Cette norme interdisait catégoriquement la publication en espagnol de textes traitant de notions religieuses, puisque ce privilège était uniquement réservé aux ecclésiastiques.

À part ce mécontentement de la traductrice, ce combat épistolaire met aussi en évidence les vastes connaissances culturelles de l'intellectuelle Cayetana de la Cerda. En guise de défense, la traductrice écrivait, dans une de ses lettres, que sa traduction ne devait pas tomber entre les mains de gens ignorants, puisque ses propos n'étaient pas destinés aux membres des classes sociales inférieures. À la différence de la traduction de Linacero, l'écrivaine se sert de ses pensées pour accentuer sa position sociale et celle de ses éventuelles lectrices.

Quoi qu'il en soit, malgré les efforts de la traductrice pour démontrer que les lecteurs espagnols avaient besoin d'un travail comme le sien et justifier ainsi que sa version n'était pas un attentant contre la morale nationale, ni contre la Sainte Église, ni aux privilèges royaux, Cayetana de la Cerda mourut sans voir publier sa traduction<sup>472</sup>.

Malgré ces problèmes inquisitoriaux, la notoriété de cette écrivaine au sein de différents cercles intellectuels de l'époque fut telle, que le journal *Mercurio de España* publia quelques lignes élogieuses après son décès.

El 21 de Noviembre último falleció en el Real sitio de San Lorenzo a los 48 años de edad la Excma. Sra. D<sup>a</sup>. María Cayetana de la Cerda y Vera, Condesa de Lalaing, [...] la que por su talento, instrucción y buenas costumbres se hizo acreedora á la estimación de todos los que la trataban.<sup>473</sup>

Toutes nos recherches nous ont menée à la conclusion que, parmi les femmes de lettres françaises, Leprince de Beaumont connut une célébrité considérable au sein des différents cercles intellectuels des Lumières hispaniques. Grâce aux traductions de ses œuvres, le genre

---

<sup>471</sup> AHN, leg. 5556, exp. 38. « En raison du bref délai imparti pour étudier cette œuvre, ils firent des conjectures rapides qui entraînent une censure confuse et superficielle basée sur des objections futiles et éphémères. » (N.T.)

<sup>472</sup> Il faut souligner qu'après ce combat entre les institutions ecclésiastiques et la traductrice, *Les Américaines, ou la Preuve de la religion chrétienne par les lumières naturelles* (1770), de Madame Leprince de Beaumont, ne fut jamais publié en langue espagnole.

<sup>473</sup> *Mercurio de España*, Enero de 1799, Madrid, Impr. Real, t. I, p. 104.

du roman moral, pédagogique-sentimental initié par la célèbre auteure française, eut aussi un énorme succès parmi les lectrices espagnoles de l'époque.

À part les traductions, comme nous l'avons déjà montré, la célébrité de Madame Leprince de Beaumont passe aussi par la presse la plus influente de l'époque : on trouve des éloges de la célèbre femme de lettres dans les différentes publications. Les journaux *Semanario económico* ou le *Memorial literario* comprennent dans leurs pages quelques éloges de la femme savante, dont une sorte d'hommage à son importante contribution au panorama espagnol de l'époque :

En este elogio pretende el Autor inspirar el amor de las virtudes sociales en aquellas mujeres jóvenes que tienen necesidad de conversar con las demás gentes. En la persona de María de Beaumont se deja ver una mujer, cuya virtud dominante fue el amor de la Religión y de la Patria, como así lo acreditó tanto en el gobierno doméstico, como en la enseñanza pública hasta comprobarlo en muchos escritos que dió a luz. [...]. Finalmente, todo cuanto se dice de esta sabia francesa, se cifra en esta sentencia de Séneca: Aquel amor que cada uno sabe granjearse por la virtud, ya sea entre los nobles, o ya entre los plebeyos, es el más poderoso y aplaudido de todos.<sup>474</sup>

Tous ces différents indices dénotent la célébrité dont l'auteure française jouissait dans la péninsule Ibérique. Cependant, grâce au prologue rédigé par le frère Ignacio de Obregón dans l'éloge qu'il lui consacra, nous savons que la notoriété espagnole de Marie Leprince de Beaumont dépassa l'univers des lettres.

Comme beaucoup d'intellectuels européens des Lumières, l'écrivaine française voyagea plusieurs fois en Espagne<sup>475</sup>. Ce fut précisément à l'occasion d'un de ses déplacements que Leprince de Beaumont fit la connaissance des ducs de Híjar, chez qui elle logea pendant ses séjours espagnols. Toujours selon le religieux Obregón, le duc lui-même, conscient de la célébrité pédagogique de son invitée, proposa à celle-ci de devenir l'institutrice de ses filles. Suite à la réponse négative de la savante femme, le duc dut se résigner à recruter une de ses disciples.

---

<sup>474</sup> Voir l'éloge de l'œuvre de Madame Leprince de Beaumont paru dans *Continuación del Memorial, instructivo y curioso de la Corte de Madrid*, Madrid, Impr. Royale, 1795, vol. 1, p. 90. « Dans cet éloge, l'auteur essaie d'inspirer l'amour des vertus sociales chez ces jeunes demoiselles qui ont la nécessité de converser avec d'autres personnes. En la personne de Marie de Beaumont s'entrevoit une femme, dont la vertu dominante fut l'amour de la Religion et de la Patrie, au point que le gouvernement domestique comme l'enseignement public lui accordèrent le privilège de pouvoir publier beaucoup de ses écrits. [...] finalement, tout ce qu'on dit sur cette Française savante se résume dans cette phrase de Sénèque : Cet amour attiré par la vertu, autant par les nobles que par les plébéiens, est le plus puissant et le plus acclamé de tous. » (N.T.)

<sup>475</sup> Grâce aux diverses archives et informations préservées, nous savons qu'elle visita la péninsule Ibérique au moins à deux occasions.

El Excelentísimo Señor Duque de Híjar tiene al presente confiada a la educación de sus hijas a una de las Discípulas más instruidas de Madame de Beaumont.<sup>476</sup>

## 2.1. Les adaptations espagnoles

L'influence de l'écrivaine des Lumières dans la péninsule Ibérique n'est pas seulement présente grâce aux travaux de traduction déjà mentionnés. Une adaptation discrète d'un des *Magasins* de Madame Leprince de Beaumont, parue à Madrid en janvier 1832, mérite qu'on lui accorde une attention particulière. Il s'agit de *La Historia sacrada contada a los niños* [*L'Histoire sacrée racontée aux enfants*], traduite en langue castillane par Manuel González Vara, à l'imprimerie de Tomás Jordán, et annoncée dans la *Gaceta de Madrid* du 3 avril 1832 :

Historia sagrada contada a los niños traducida del francés por Don Manuel González Vara [...] Este tratado de historia es recomendable para la instrucción de los niños que concurren a la escuela de primeras letras y a los colegios particulares para cuyo objeto se ha formado con la claridad estilo e inteligencia de la niñez conciliando al mismo tiempo la buena impresión con la economía que es propia en dichas escuelas. Se halla en la librería de Jordán y en las principales del reino<sup>477</sup>.

Dans cette œuvre, l'auteur réunit toutes les *Historias Sagradas* [*Histoires sacrées*<sup>478</sup>] qui sont présentes dans la traduction d'*El Almacén de los Niños* [*Le Magasin des enfants*] de Mathias Guitet. Il s'agit tout simplement d'un assemblage de tous les dialogues à caractère religieux et biblique, qui vont de la création d'Adam et Ève jusqu'à la dispersion des Juifs, événements que l'on retrouve dans l'œuvre de la femme de lettres.

Ce qui frappe en premier quand on lit cette adaptation, c'est la disparition des locuteurs et de cette forme dialoguée si chère à la pédagogue française. Très certainement, ce pseudo-auteur-traducteur a voulu composer une sorte de Bible adaptée aux enfants<sup>479</sup>, racontée sous la forme d'un conte. Le style de Marie Leprince de Beaumont subit aussi de légères retouches,

---

<sup>476</sup> Obregón, Ignacio de, *Elogio Histórico de Madame María Le Prince de Beaumont*, Madrid, Impr. de Pedro Marín, 1784, p. 11-12. « Le très excellent duc de Híjar a à présent confié l'éducation de ses filles à une des disciples les plus instruites de madame Leprince de Beaumont. » (N.T.)

<sup>477</sup> « Histoire sacrée racontée aux enfants traduite du français par Manuel González Vara [...] Ce traité d'histoire, est très recommandé pour l'instruction des enfants, qui fréquentent les écoles des lettres et les écoles privées, dans le but de les avoir formé avec de la pureté, du style et de l'intelligence de l'enfance, tout en conciliant au même temps, la bonne impression avec l'économie caractéristique de ces établissements. On le trouvera à la librairie de Jordán et dans les principales librairies du royaume. » (N.T.)

<sup>478</sup> Cette expression n'est pas présente dans le texte original de Marie Leprince de Beaumont, mais par contre, elle apparaît sur la page de titre, où on lit : « On y donne un *Abrégé de l'Histoire Sacrée* [...] »

<sup>479</sup> Manuel González Vara sera l'auteur-traducteur de deux autres ouvrages adaptés aux enfants : *Historia romana, contada a los niños* (1831) et *Historia de Inglaterra, contada a los niños* (1831).

parce que le traducteur l'estimait trop raffiné, compliqué et incompréhensible pour l'esprit de l'enfant.

Ainsi, l'auteur, Manuel Vara, considérait que les instituteurs espagnols avaient besoin d'une œuvre comme la sienne puisque l'absence de bonnes traductions destinées à l'enseignement était plus qu'évidente.

Me atrevo a esperar que bajo este aspecto, tendrá alguna utilidad, para los padres y maestros que saben cuán difícil y penosa es la traducción, por decirlo así, de la mayor parte de las obras destinadas a la educación de la juventud<sup>480</sup>.

Sans oublier d'attribuer la paternité de l'ouvrage à la Française, Manuel Vara défendait son choix de « copier-coller » en mettant l'accent sur son vaste travail d'adaptation nécessaire pour les enfants espagnols.

Con justa razón me acusarían de plagio si no me apresurase a decir que esta obrita está sacada casi enteramente del ALMACÉN de los Niños de Madame de Beaumont. Me había gustado hacía mucho tiempo la sencillez de las relaciones de la Historia Sagrada que se hallan esparcidas por él, y he pensado que añadiendo un poco, rejuveneciendo el estilo, que contiene algunas expresiones no muy en uso, y agregando algunas reflexiones al texto, se podía formar una Historia Sagrada seguida, verdaderamente útil a los niños de la ciudad, y aún más a los de la aldea. Para estos últimos no existe ni aún una sola Historia Sagrada, cuyo estilo se halle al alcance de su inteligencia. Esta a lo menos tendrá el mérito de no contener una palabra fuera del vocabulario de la infancia.<sup>481</sup>

## 2.2. L'influence de Marie Leprince de Beaumont dans les productions littéraires de l'époque

La production littéraire de Marie Leprince de Beaumont eut un fort impact en Espagne, non seulement par les traductions de ses œuvres, mais aussi par leur influence, comme nous l'avons souligné, dans la littérature pédagogique, dans la presse espagnole et dans les

---

<sup>480</sup> González Vara, Manuel, *Historia Sagrada contada a los niños*, Madrid, Impr. de Tomás Jordán, 1832. Préface de l'auteur : « J'ose espérer que sous cette apparence, ma version aura une certaine utilité pour tous ces parents et professeurs qui connaissent la difficile et pénible qualité de certaines traductions de la plupart des œuvres destinées à l'éducation de la jeunesse. » (N.T.)

<sup>481</sup> *Ibid.*, préface de l'auteur : « Avec raison, ils pourraient m'accuser de plagiat si je ne me pressais pas à dire que cet ouvrage est tiré presque entièrement du MAGASIN des Enfants de Madame Leprince de Beaumont. Cela fait longtemps que j'apprécie la simplicité avec laquelle l'Histoire Sacrée est racontée, et j'ai pensé qu'en ajoutant quelques réflexions au texte et en rajeunissant le style, qui contient quelques expressions peu habituelles dans le langage courant, je pouvais créer une Histoire Sacrée, adaptée et utile aux enfants de la ville et encore plus aux enfants des zones rurales. Pour ces derniers, il n'existe pas toujours une Histoire Sacrée, dont le style soit à la portée de leur intelligence. Cette œuvre aura au moins le mérite de ne pas contenir de mots en dehors des expressions enfantines. » (N.T.)

différentes traductions de thématique didactico-religieuse. À titre d'exemple, on pourrait citer l'édition bilingue des *Conversaciones sobre diferentes asuntos de moral, muy a propósito para imbuir y educar en la piedad a las señoritas jóvenes* (1787) [*Conversations sur plusieurs sujets de morale propres à former les jeunes demoiselles* (1738)], écrites en français par Pierre Collot et traduites en espagnol par Francisco Fernando de Flores. Le choix de traduire cette œuvre (qui, par sa thématique et sa structure dialoguée, s'apparente au style de Leprince de Beaumont) presque cinquante ans après sa première publication montre d'une certaine façon cette influence<sup>482</sup>. C'est paradoxalement parce que l'auteure française avait connu un tel succès que cette œuvre antérieure à la sienne pouvait paraître intéressante pour un lectorat espagnol.

Si nous parlons de l'influence de Madame Leprince de Beaumont sur la littérature espagnole, nous devons d'abord évoquer l'œuvre *Católica infancia o visitas a la Academia Gratuita del Beaterio* (1837), plus connue sous le titre de *Católica infancia o Luisita de Cádiz*. Cette œuvre se présente sous forme de dialogues<sup>483</sup> et sa structure s'organise autour des différentes visites<sup>484</sup> que la présidente de l'assemblée des dames de la société économique de Cadix réalise à l'Académie de Béguinage<sup>485</sup>. Dans cette œuvre de fiction, la présidente tient des dialogues avec les étudiantes et avec la directrice de l'école, responsable de la formation des écolières. Avec cette structure dialoguée, l'auteur<sup>486</sup> essaie de retrouver le même style, naturel et utile, que Marie Leprince de Beaumont. Non seulement nous allons trouver une relation directe avec la structure de l'œuvre de l'auteure française, mais dès la première visite, la présidente fait mention, parmi les « lectures recommandées aux filles », de deux de ses œuvres : *Le Magasin des pauvres, artisans, domestiques et gens de la campagne* (1768) et *Le Magasin des enfants* (1756).

---

<sup>482</sup> Pendant la deuxième partie du XVIII<sup>e</sup> siècle, on remarque une prolifération d'œuvres pédagogiques. (Voir : Cava López, Gema, « La infancia en el siglo XVIII español: concepto, realidad e imagen », in *XXX Coloquios Históricos de Extremadura: homenaje póstumo a Juan Antonio de la Cruz Moreno*, Trujillo, du 24 au 30 septembre 2001, p. 117-140).

<sup>483</sup> La forme dialoguée de Mme Leprince de Beaumont, rendue célèbre et imitée depuis la publication de son œuvre *Le Magasin des enfants ou Dialogues d'une sage gouvernante avec ses élèves de la première distinction...* (1758).

<sup>484</sup> L'œuvre *Católica infancia o visitas a la Academia Gratuita del Beaterio* (1837), qui imite les productions littéraires de Marie Leprince de Beaumont, a aussi une structure dialoguée. Les dialogues sont divisés en sept « visites » et une « visite extraordinaire ». Les personnages que nous rencontrons dans l'œuvre sont la directrice, la présidente et plusieurs fillettes.

<sup>485</sup> Le Béguinage était l'une des nombreuses écoles gratuites destinées aux filles sans ressources. De telles institutions étaient soutenues par le chapitre ecclésiastique, le conseil municipal ou les sociétés économiques. Dans le Béguinage, en plus de la religion, les petites filles apprenaient la lecture, l'écriture, les tâches propres à leur sexe, les normes de comportement et à s'exprimer correctement à l'oral et à l'écrit. Voir : Atienza López, Ángela, « De Beaterios a conventos. Nuevas perspectivas sobre el mundo de las beatas en la España moderna », in *Historia social*, Madrid, 2007, p. 157.

<sup>486</sup> Beaucoup d'études affirment qu'il s'agit d'un ouvrage anonyme. Il s'agit de toute évidence d'une œuvre du religieux Cipriano Varela, évêque de Plasencia. (Voir : García Surrallés, Carmen, *Sobre el curioso libro « Católica infancia o Luisita de Cádiz » y algunos cuentecillos en el intercalados*, Cádiz, Tavira, 1991, p. 15-26).

Cependant, le contenu prend une orientation un peu différente. En effet, bien que, dans l'œuvre française, la religion catholique soit toujours présente d'une façon assez naturelle, dans le texte espagnol, la formation religieuse devient l'objectif essentiel de la leçon pédagogique. En réaction contre l'époque d'impiété, de blasphème et d'hérésie que vit, à son avis, la société espagnole<sup>487</sup>, l'auteur manifeste, dans le prologue, l'intention d'instruire, à travers le verbe de la sainte religion catholique, chaque citoyen sur ses devoirs religieux et civils.

Un point commun entre l'imitation espagnole et les œuvres de Marie Leprince de Beaumont est l'image qu'elles véhiculent de la femme : un modèle de femme-épouse instruite, efficace, bonne conseillère, excellente gérante de l'économie familiale, défenseuse de l'honneur de sa famille et éducatrice. Ces ouvrages présentent un texte harmonieux et attractif pour les jeunes filles. Cependant, ils diffèrent concernant les notions historiques, scientifiques et géographiques. Dans la *Católica infancia*, de telles références sont presque bannies et perçues comme « pas très utiles »<sup>488</sup> pour une dame espagnole, parce qu'elles pourraient alimenter sa vanité et son arrogance<sup>489</sup>.

Grâce à la production littéraire de Leprince de Beaumont, un grand nombre d'écrivaines/traductrices espagnoles, comme Josefa Amar y Borbón, Rita Cavada Solares, Beatriz Cienfuegos, María Rosa de Gálvez, Margarita Hickey, María Gertrudis Hore ou Inés Joyes y Blake commencèrent à produire des œuvres pédagogiques en imitant les écrits de la célèbre auteure française. La plupart des écrits féminins furent rédigés dans le but de laisser entendre la voix des femmes dans le débat entre les sexes. Les revendications du talent et des capacités intellectuelles des femmes constituent un thème récurrent tout au long des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles.

---

<sup>487</sup> Vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, la terreur produite par l'Inquisition diminua remarquablement. Il est vrai que les sanctions imposées étaient peu nombreuses et moins sévères qu'auparavant. Malgré tout, de nombreux Espagnols trompaient les commissaires ou les membres du Saint-Office, notamment en ce qui concernait les livres, profitant de leur corruption ou de leur ignorance. L'état de l'Inquisition à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle est bien illustré par ces paroles d'Andrés Muriel, historien de Charles IV et témoin des faits : « Son ancien pouvoir n'existait plus : l'horrible autorité que ce Tribunal sanguinaire avait exercée en d'autres temps, était réduite à d'étroites limites, car le Saint-Office ne devint rien de plus qu'une simple commission pour la censure des livres, et pour conserver ce statut, elle devait être résignée et tolérante » ; in *Memorial histórico español; colección de documentos, opúsculos y antigüedades que publica la Real Academia de la Historia*, Madrid, Impr. Royale, 1865, t. 19.

<sup>488</sup> L'éducation féminine supposa un énorme avancement pour le monde des femmes, bien qu'il faille souligner que la formation revendiquée par les intellectuels des Lumières ne constituait pas un moyen de former des femmes savantes capables d'occuper une place dans la nouvelle société.

<sup>489</sup> La tradition attendait d'une femme une attitude modeste : elle devait être réticente à l'idée de se montrer en public, humble face à la reconnaissance, et ne se consacrer au monde des lettres que dans ses moments d'oisiveté, sans négliger les devoirs quotidiens propres à son sexe.

L'œuvre *Discurso para la formación física y moral de las mujeres*<sup>490</sup> (1790), de Josefa Amar y Borbón, est un très bon exemple qui montre cette influence. Dans ce traité sur l'éducation de la femme, l'Espagnole considère l'instruction chrétienne comme nécessaire, au même titre, pour les filles et pour les garçons. En ce qui concerne le savoir en général, l'auteure démontre une confiance totale envers la femme pour la poursuite de n'importe quelle activité intellectuelle.

À l'intérieur des exposés traditionalistes des Lumières espagnoles, Josefa Amar y Borbón défend la capacité intellectuelle et morale de la femme, d'abord en critiquant son ignorance et ensuite en dénonçant la société espagnole qui ne lui accorde pas la place qu'elle mérite. L'auteure accuse cette société qui incite les femmes à être jolies et soumises, en soutenant que si elles doivent se plier aux mêmes obligations que les hommes, elles doivent aussi recevoir le même traitement et la même éducation :

Las mujeres están sujetas igual que los hombres a las obligaciones comunes a todo individuo, cuales son la práctica de la religión y la observancia de las leyes del país en que viven [...] es decir, no hay diferencia alguna entre ambos sexos, y que, por consiguiente, ambos necesitan de una instrucción competente para su entero desempeño.<sup>491</sup>

Marie Leprince de Beaumont et l'auteure espagnole sont d'accord sur l'importance de l'éducation. En réponse à la vision assez statique de la société, les deux auteures dénoncent l'injustice des privilèges masculins dans des domaines précis comme le savoir, tout en respectant la hiérarchie sociale et les diverses fonctions clairement définies entre les hommes et les femmes. Nous ne devons pas voir la femme de lettres espagnole comme une *révolutionnaire*, mais plutôt comme une réformatrice de la société espagnole de l'époque, qui a construit sa vie autour de l'amour du savoir et du désir d'être reconnue pour son mérite intellectuel.

Après la lecture des textes d'Amar y Borbón et de Leprince de Beaumont, nous pouvons souligner que, dans des contextes sociaux et culturels très différents, ces deux dames avaient des idées identiques sur les capacités et les fonctions intellectuelles des femmes.

---

<sup>490</sup> Amar y Borbón, Josefa, *Discurso sobre la educación física y moral de las mujeres*, Madrid, Impr. de Benito Cano, 1790.

<sup>491</sup> Amar y Borbón, Josefa, « Discurso en defensa del talento de las mujeres, y su aptitud para el gobierno y otros cargos en que se emplean los hombres », in *Memorial literario*, t. VIII, août 1786. « Les femmes sont exposées, à l'égal des hommes, aux obligations communes à tout individu, qui sont la pratique de la religion et le respect des lois du pays où ils habitent... C'est-à-dire qu'il n'y a aucune différence entre les deux sexes, donc les deux sexes ont besoin d'une instruction compétente pour le bon suivi de ces obligations. » (N.T.)

L'œuvre de Leprince de Beaumont sert aussi d'exemple à Emilia Serrano de Wilson. En 1860, cette écrivaine espagnole allait publier, chez Rosa y Bouret, un ouvrage dédié à l'éducation des demoiselles espagnoles et américaines. Ce manuel *ad usum populi*, qui porte le titre *Almacén de las Señoritas* – le même qu'un des ouvrages de Madame Leprince de Beaumont –, va connaître un grand succès dans le monde hispanophone et être édité plus de quinze fois – en France, en Espagne et aux Amériques<sup>492</sup>. À l'image de celui de la femme de lettres française, cet écrit, qui se présente sous forme de dialogues, est un mélange de leçons de moralité et de culture générale. Le contenu est organisé autour de l'histoire d'une famille qui se réunit chaque nuit pour écouter les leçons données par le grand-père, le père et le fils. Ainsi, à l'intérieur de cet ouvrage, on retrouve une grande variété thématique qui va des histoires bibliques aux oracles antiques.

Pour clore ce chapitre, il convient de remarquer que la production féminine des Lumières espagnoles ne peut être comprise en dehors du contexte culturel et religieux propre à l'Espagne de l'époque. Cette société fortement catholique et misogyne avait établi une tradition de ségrégation des sexes et entretenait une grande suspicion au sujet de l'éducation féminine. Malgré cela, les auteures espagnoles commencèrent à fleurir et avec elles leurs productions littéraires. L'obsession caractéristique du XVIII<sup>e</sup> siècle et l'intérêt des femmes pour la lecture provoquèrent une véritable avalanche de textes destinés à la formation et à l'instruction féminine. Marie Leprince de Beaumont a été la parfaite représentante de ces textes féminins, en faisant connaître aux Espagnoles les débats éducatifs qui avaient lieu en France et en contribuant à transformer les attitudes culturelles des classes moins cultivées et surtout des femmes.

---

<sup>492</sup> Voir : Ortega, Marie-Linda, « Emilia Serrano de Wilson, Minerva entre práctica y metáfora », in *Regards sur les Espagnoles créatrices*, éd. F. Etienvre, Paris, Presses de la Sorbonne-Nouvelle, 2006, p. 107-117.

## Chapitre III. Françoise de Graffigny et ses *Cartas de una peruana* : l'éloge d'une nation.

Il m'a fallu beaucoup de temps, mon cher Aza, pour approfondir la cause du mépris que l'on a presque généralement ici pour les femmes. Enfin je crois l'avoir découverte dans le peu de rapport qu'il y a entre ce qu'elles sont et ce que l'on s'imagine qu'elles devraient être. On voudrait, comme ailleurs, qu'elles eussent du mérite et de la vertu. Mais il faudrait que la nature les fit ainsi ; car l'éducation qu'on leur donne est si opposée à la fin qu'on se propose, qu'elle me paraît être le chef-d'œuvre de l'inconséquence française.<sup>493</sup>

Françoise de Graffigny publia une première édition de son roman épistolaire, *Lettres d'une Péruvienne* (l'édition définitive date de 1752). Avec cette publication elle s'inscrit, dans la lignée des *Lettres portugaises* de Guilleragues et des *Lettres persanes* de Montesquieu. Les *Lettres d'une Péruvienne* (1747) traitent des inégalités existant entre les différentes cultures et dénoncent fortement la situation de la femme française dans la société du XVIII<sup>e</sup> siècle. Cette œuvre va nous permettre d'évoquer les deux questions que nous venons de citer. La première est liée au genre épistolaire, qui facilitera l'entrée dans le monde de l'intimité. Ce genre littéraire a permis de mettre en évidence les nouvelles voix féminines qui commençaient à se faire entendre dans une république des lettres composée avant tout d'hommes. La deuxième question est à mettre en relation avec le discours féministe, un discours qui a cherché à enquêter sur la construction du sujet féminin et sur la nouvelle identité historico-sociale des femmes des Lumières.

Nous ne devons pas oublier que le discours patriarcal et misogyne, dominant pendant le XVIII<sup>e</sup> siècle, a mis en lumière la situation des femmes dans les sociétés modernes. Nous analyserons comment Françoise de Graffigny, grâce à ses *Lettres d'une Péruvienne*, a pu réaliser une critique dure et réaliste de la société de l'époque.

---

<sup>493</sup> Graffigny, Françoise de, *Lettres d'une Péruvienne*, Duchesne, 1752, *Introduction Historique*, lettre 34, p. 164.

Le succès de cette œuvre fut fulgurant ; les traductions et adaptations se succédèrent et les éloges dans la presse et les cercles intellectuels furent très fréquents. L'intellectuel italien Carlo Goldoni parlait du « plus beau petit roman du monde »<sup>494</sup>, et le spécialiste belge Raymond Trousson estime que les *Lettres d'une Péruvienne* sont :

L'une des meilleures réalisations d'une formule épistolaire qui avait permis à Madame de Graffigny de fondre dans une fiction romanesque des éléments disparates : exotisme, critique sociale, message féministe, peinture des sentiments.<sup>495</sup>

### 1. L'importance du genre épistolaire dans la société féminine de l'époque

Le discours épistolaire fut une des formes de communication les plus persistantes et les plus complexes de l'époque. Écrites en vers ou en prose, les lettres étaient un excellent moyen pour traiter tous les thèmes d'actualité, grâce à la souplesse du genre<sup>496</sup>.

Les gens de lettres des Lumières profitèrent des diverses possibilités dialectiques et de la rhétorique épistolaire pour humaniser la figure de l'écrivain. Le genre épistolaire mettait les auteurs dans des situations mondaines<sup>497</sup> et permettait aux lecteurs de s'identifier aux écrivains. Les intellectuels de l'époque considéraient le genre épistolaire comme un genre propice pour traiter tous les thèmes imaginables et atteindre plus facilement les lecteurs. Il s'agissait d'un genre simple, qui devint une excellente manière de répandre de nouvelles valeurs<sup>498</sup>.

Mais, s'il y a un groupe social qui profita énormément du développement de ce genre littéraire, ce sont les femmes. Comme nous le verrons, l'écriture et la lecture épistolaires devinrent d'excellents moyens pour fuir les vies monotones et ennuyeuses menées par une majorité des femmes de l'époque. Comme le remarque à juste titre Béatrice Didier :

---

<sup>494</sup> « Du petit roman à la comédie en vers : *La peruviana* de Goldoni », *Vierge du soleil, fille des Lumières : la Péruvienne de Mme de Graffigny et ses Suites*, Strasbourg, Groupe d'étude du XVIII<sup>e</sup> siècle, Presses Universitaires de Strasbourg, 1989, p. 147.

<sup>495</sup> Trousson, Raymond, *Romans de femmes du XVIII<sup>e</sup> siècle*, op. cit.

<sup>496</sup> Jost, François. « Le Roman épistolaire et la technique narrative au XVIII<sup>e</sup> siècle », in *Comparative Literature Studies*, n<sup>o</sup>. 3, 1966, p. 398.

<sup>497</sup> *Ibid.*, p. 341.

<sup>498</sup> Harcour, Laetitia, *Entre vice et vertu : la femme du XVIII<sup>e</sup> siècle dans le roman épistolaire*, Norderstedt, Drin, 2008.

L'écriture féminine est une écriture du Dedans : l'intérieur du corps, l'intérieur de la maison. Écriture du retour à ce Dedans, nostalgie de la Mère et de la mer. Le grand cycle est le cycle de l'éternel retour.<sup>499</sup>

Raymond Trousson, dans son anthologie intitulée *Romans de femmes du XVIII<sup>e</sup> siècle*<sup>500</sup> (1996), a analysé ces nouvelles auteures et leurs productions. Il en a conclu que l'univers étrié des femmes et l'absence de thèmes destinés aux hommes, comme la politique, la religion ou la philosophie, faisaient des productions épistolaires des lectures et des créations fortement recommandées aux femmes. Trousson présente à ses lecteurs la manière dont ces épistolaires écrivaient sur leur monde, leur réalité, en définitive, sur des domaines qu'elles connaissaient et qui les entouraient. Leurs expériences limitées ne leur permettaient d'aborder que certains thèmes récurrents tels que les sentiments amoureux, les problèmes domestiques, la famille, la maternité, le mariage...

Leur sensibilité, la vivacité de leurs passions, cette intelligence du cœur qui l'emporte chez elles sur l'intelligence de l'esprit paraît à la plupart des critiques du dix-huitième siècle les prédestiner à une carrière d'épistolaires et de romancières.<sup>501</sup>

Pour avoir une idée, en termes quantitatifs, de la pratique littéraire épistolaire pendant le XVIII<sup>e</sup> siècle, Éric Paquin<sup>502</sup> a effectué une étude statistique qui souligne le grand nombre d'œuvres épistolaires féminines. Il distingue deux périodes significatives. La première s'étend de 1761 à 1782. Nous y trouvons 265 œuvres en langue française, parmi lesquelles 58 sont nées de la plume d'une femme. Pendant la deuxième période, qui va de 1793 à 1838, 173 productions ont vu le jour et 76 d'entre elles ont été écrites par une romancière. De toute évidence, la deuxième période fut beaucoup plus créative et riche en ce qui concerne les productions des femmes.

Toutefois, notons que contrairement aux nombreuses écrivaines qui, en Europe, pratiquaient le genre épistolaire, leurs consœurs espagnoles, elles, ne s'y intéressèrent guère pendant la période 1789-1840. *Teodoro o el huérfano agradecido* (1825), écrit par Vicenta Maturana y Vázquez, *Sofía y Enrique* (1829), de Ramona Guijarro de Aparisi et *El senador*

---

<sup>499</sup> Didier, Béatrice, *L'écriture-femme*, Paris, PUF, 1999 (éd. or. 1981), p. 37.

<sup>500</sup> Trousson, Raymond, *Romans de femmes du XVIII<sup>e</sup> siècle*, op. cit., p. 14.

<sup>501</sup> Versini, Laurent, *Le roman épistolaire*, Paris, op. cit., p. 259.

<sup>502</sup> Paquin, Éric, « Des lettres fictives d'émigrées (1793-1799) », in *Les femmes de lettres, Écritures féminine ou spécifique générique ?*, Montréal, éd. De Benoît Mélançon, 1994, p. 21-22.

*mejicano o carta de Lermín a Tlaucolde* (1836), de María de las Nieves Robledo comptent parmi les rares exemples de cette petite production féminine<sup>503</sup>.

Solo el temor de singularizarse, y la probable seguridad de atraer los tiros de la envidia y la ignorancia, hace que sea tan corto el número de las que han escrito, al paso que la Francia, la Inglaterra y otras naciones de Europa, cuentan con un número tan crecido como distinguido de autoras, que con sus obras han honrado su patria, su sexo y su propio nombre.<sup>504</sup>

En analysant plus en profondeur cette absence de productions épistolaires hispaniques, on peut l'expliquer par un important travail de traduction initié par une grande partie des auteures de l'époque. En 1792, María Romero Masegosa traduisit les *Lettres d'une Péruvienne* de Françoise de Graffigny. En 1801, María Jacoba Xarava traduisit *Adélaïde, ou le Triomphe de l'Amour*, œuvre anonyme qu'elle croyait de la plume de Félicité de Genlis, mais dont, comme nous le verrons dans le prochain chapitre, cette dernière nia totalement la paternité.

Il est intéressant de préciser que le genre épistolaire doit beaucoup à toutes ces femmes, écrivaines et traductrices. La sensibilité féminine donne aux femmes auteurs un pouvoir spécial qui fait d'elles de meilleures épistolières que leurs concitoyens masculins, pensait-on à l'époque<sup>505</sup>. Les intellectuels des Lumières voulurent faire croire qu'une sorte d'union, presque biologique, existait entre le genre épistolaire et l'univers féminin<sup>506</sup>, car ils s'accordaient « généralement à penser que les femmes jouèrent un rôle de première importance dans l'intronisation du genre romanesque »<sup>507</sup>. Certains vont jusqu'à considérer ce genre littéraire comme « un fief des femmes »<sup>508</sup>.

---

<sup>503</sup> Bermúdez, Berta, *El género epistolar y el espacio femenino en Arnalte y Lucenda y Processo de cartas de amores*, Indiana, University of Indiana, 2011, p. 24.

<sup>504</sup> Borbón Maturana de Gutiérrez, Vicenta, *Sofía y Enrique*, Madrid, Impr. de Vda. De Villapaldo, 1829, t. 1, prologue, p. 11.

<sup>505</sup> Palacios, Emilio, *La mujer en las letras en la España del siglo XVIII*, op. cit.

<sup>506</sup> *Ibid.*, p. 98.

<sup>507</sup> Georges May, *Le dilemme du roman au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Presses universitaires de France p. 204.

<sup>508</sup> *Ibid.*, p. 224-225. Georges May profère une hypothèse selon laquelle les femmes s'intéressaient au genre romanesque : « Si, dès le XVII<sup>e</sup> siècle, et, très clairement encore, au cours du XVIII<sup>e</sup>, tant de femmes écrivirent tant de romans, ce n'est pas directement parce que ceux-ci n'étaient pas assujettis aux règles, mais bien en vertu précisément de la raison, [...] pour laquelle ils n'y avaient pas été assujettis ; autrement dit parce que c'était un genre roturier, méprisé, paria, déshérité, et que les hommes leur avaient plus ou moins consciemment abandonné, un peu comme une grande dame abandonne son chapeau démodé à sa femme de chambre. »

Le vicomte de Valmont arrive à cette même conclusion dans une de ses lettres à la marquise de Merteuil dans *Les Liaisons dangereuses*, du moins pour ce qui est des lettres sentimentales :

Comme je ne me dissimule point que ce titre, qui ne paraît d'abord qu'une dispute de mots, est pourtant d'une importance réelle à obtenir, j'ai mis beaucoup de soin à ma lettre et j'ai tâché d'y répandre ce désordre, qui peut seul peindre le sentiment. J'ai enfin déraisonné le plus qu'il m'a été possible : car sans déraisonnement, point de tendresse, et c'est je crois, par cette raison, que les femmes nous sont si supérieures dans les lettres d'amour.<sup>509</sup>

La littérature épistolaire féminine était caractérisée par un style très libre et, pour certains intellectuels de l'époque, peu prestigieux<sup>510</sup>. La rédaction, un peu à la manière de Madame de Sévigné, en était simple et sans fioritures. L'écriture était propice à l'expression des sentiments d'amour, de solitude ou de tristesse, et elle ne nécessitait aucune imagination, ni pour sa lecture, ni pour sa création. En outre, si nous établissons une comparaison avec la situation des femmes au XVIII<sup>e</sup> siècle, nous nous apercevons que les femmes étaient aussi reléguées au domaine privé<sup>511</sup> (la maison), car le domaine public était destiné aux hommes. Elles n'avaient pas de grandes connaissances et en quelque sorte, leurs acquis étaient souvent simples et pratiques. Cette absence de connaissances intellectuelles apprises et cette simplicité dans leurs vies ont ainsi pu être responsables de la monotonie et de l'étroitesse des thèmes dans certaines des productions épistolaires<sup>512</sup>.

Cela dit, nous ne pouvons pas généraliser parce que, heureusement, certaines grandes écrivaines de l'époque ont laissé une vaste production épistolaire d'une grande richesse. Comme nous l'avons déjà évoqué, toutes les femmes n'avaient pas les mêmes envies de célébrité, de recherche ou d'évolution personnelle.

En outre, pour un important groupe d'intellectuels masculins de ce temps, le genre épistolaire fut une bonne façon d'étouffer les envies créatrices des femmes en les cantonnant à un genre précis, et ainsi d'éviter la concurrence de ces collègues féminines dans le monde des

---

<sup>509</sup> Laclos, Pierre-Ambroise-François Choderlos de, *Les Liaisons dangereuses*, Amsterdam, Durand Neveu, 1782, lettre LXX, p. 94-95.

<sup>510</sup> Torras, Francés, Meri, *Tomando cartas en el asunto (las amistades peligrosas entre las mujeres y el género epistolar)*, Zaragoza, prensa Universitaria de Zaragoza, 2001, p. 73.

<sup>511</sup> Bolufer Peruga, Mónica, « Lo íntimo, lo doméstico y lo público: representaciones sociales y estilos de vida en la España Ilustrada », in *Stud. Historia Moderna*, n° 19, 1998, p. 97.

<sup>512</sup> *Ibid.*, 111.

lettres<sup>513</sup>. Comme nous venons de le constater, si le genre épistolaire était si influencé par le monde féminin, ce n'était pas pour une raison intellectuelle à proprement parler ; c'était plutôt une question d'organisation sociale.

Une nouvelle réalité s'instaura, la femme produisant donc un texte que l'on pouvait considérer comme supérieur du côté de l'émotion, mais comme inférieur du côté littéraire.

Si dès le XVII<sup>e</sup> siècle, et, très clairement encore, au cours du XVIII<sup>e</sup>, tant de femmes écrivirent tant de romans, ce n'est pas directement parce que ceux-ci n'étaient pas assujettis aux règles, mais bien en vertu précisément de la raison [...], pour laquelle ils n'y avaient pas été assujettis ; autrement dit parce que c'était un genre routier, méprisé, paria, déshérité, et que les hommes leur avaient plus ou moins consciemment abandonné, un peu comme une grande dame abandonne son chapeau démodé à sa femme de chambre.<sup>514</sup>

Ces réflexions, à vrai dire très peu flatteuses, sur la production épistolaire féminine, ne réprimèrent pas l'envie créatrice des femmes, ni l'entrée de celles-ci dans les cercles intellectuels de l'époque.

Après une première période où les productions épistolaires étaient, dans la plupart des cas, en relation avec les femmes et leur monde<sup>515</sup>, et malgré toutes les condamnations formulées par les religieux et les philosophes de l'époque, le genre épistolaire devint un genre consacré dans l'histoire de la littérature. Après la publication du premier<sup>516</sup> roman épistolaire français, *Lettres de la religieuse portugaise*, en 1669, d'autres œuvres célèbres commencèrent à apparaître : *Lettres persanes* (1721), *Lettres de la marquise de M\*\*\** (1732), *Lettres d'une Péruvienne* (1747), *La Nouvelle Héloïse* (1761), *Adèle et Théodore* (1781) ou *Les Liaisons dangereuses* (1782).

---

<sup>513</sup> Bermúdez, Berta, *El género epistolar y el espacio femenino en Arnalte y Lucenda y Proceso de cartas de amores*, Indiana, University of Indiana, 2011, p. 61.

<sup>514</sup> May, Georges, *Le dilemme du roman au XVIII<sup>e</sup> siècle, Étude sur les rapports du roman et de la critique (1715-1761)*, Paris, Presses Universitaires de France, 1963, p. 225.

<sup>515</sup> Carrel, Susan, *Le soliloque de la passion féminine ou le dialogue illusoire : étude d'une formule monophonique de la littérature épistolaire (Études littéraires françaises)*, Paris, Broché, 1982, p. 158.

<sup>516</sup> Il faut préciser que même si les intellectuels des Lumières ont été de grands spécialistes du genre épistolaire, le premier roman de ce genre que nous connaissons date de 1548. Il s'agit de l'œuvre *Proceso de cartas de Amores*, de l'écrivain espagnol Juan de Segura.

C'est au dix-huitième siècle que le genre épistolaire se déploie et se propage dans toute sa puissance, sous la plume enchanteresse des écrivains les plus fameux et les plus divers.<sup>517</sup>

Comme nous l'avons déjà mis en évidence, les lettres étaient un outil indispensable dans les sociétés cultivées européennes. Ainsi, beaucoup d'écrivains adoptèrent ce genre en raison de sa capacité à traiter toutes sortes de thèmes avec souplesse. Les romans épistolaires ont été, au XVIII<sup>e</sup> siècle, des succès de librairie<sup>518</sup>. Les romanciers ont compris l'importance de la vraisemblance des histoires racontées pour la réception par le public, qui aimait à s'identifier aux différents personnages.

Pour donner cette impression de vraisemblance, les auteurs décidèrent de catégoriser le genre épistolaire de deux manières : les romans épistolaires à une voix et à multiples voix<sup>519</sup>. Le premier type centre toute l'attention sur le protagoniste, c'est-à-dire le personnage écrivant des lettres. Ces romans donnent l'impression au lecteur qu'il est le destinataire direct de ces lettres. Il devient un confident passif et muet et même parfois invisible ou inexistant<sup>520</sup>. Ces textes sont présentés presque comme un soliloque et risquent de devenir un peu monotones. Les *Lettres de la religieuse portugaise* (1669), les *Lettres d'une Péruvienne* (1747) ou *Adèle de Sénange, ou, Lettres de Lord Sydenham* (1798), sont de très bons exemples. Susan Lee Carrell a réalisé une vaste étude, dans son œuvre *Le soliloque de la passion féminine*<sup>521</sup> (1982), sur la suprématie des thèmes amoureux dans ces types de productions. Le point de départ de son étude est précisément les lettres d'une femme amoureuse qui justifiait sa correspondance par l'absence de son confident et par un grand besoin d'exprimer ses sentiments. L'auteure considère que les lecteurs deviennent, d'une manière indirecte, les nouveaux confidents de ces femmes malheureuses.

L'impératif technique de l'absence du correspondant rejoint une nécessité plus essentielle, qui est celle-là même de la signification de l'œuvre soit l'expression d'une passion vécue non pas selon le modèle traditionnel du dialogue amoureux, mais dans la séparation radicale et la plus absolue dérégulation. La lettre

---

<sup>517</sup> Lanson, Gustave, *Choix de lettres du XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Hachette, 1895. L'introduction a été reprise dans un recueil d'articles de Lanson, rassemblés par Henri Peyre : *Essais de méthode, de critique et d'histoire littéraire*, Paris, Hachette, 1965, sous le titre : « Sur la littérature épistolaire », p. 259-289.

<sup>518</sup> Albertan-Coppola, Sylviane, *Abbé Prévost, Manon Lescaut*, Paris, PUF, 1995.

<sup>519</sup> Carrel, Susan, *Le soliloque de la passion féminine ou le dialogue illusoire : étude d'une formule monophonique de la littérature épistolaire (Études littéraires françaises)*, Paris, Broché, 1982, p. 108.

<sup>520</sup> Paquin, Éric, *Le récit épistolaire féminin au tournant des Lumières et au début du XIX<sup>e</sup> siècle (1793-1837) : adaptation et renouvellement d'une forme narrative*, op. cit.

<sup>521</sup> Carrel, Susan, op.cit., Paris, Broché, 1982.

sans réponse est le signe tangible de cette passion solitaire, et la correspondance monodique la sorte d'oxymoron où se résument à la fois le paradoxe d'une situation amoureuse et celui d'une pratique.<sup>522</sup>

Le deuxième genre est le roman à voix multiples. À la différence des soliloques, ces œuvres sont caractérisées par la polyphonie des voix, c'est-à-dire, l'échange épistolaire entre les différents personnages au long du roman<sup>523</sup>. Ces différents échanges vont être les responsables de la création des diverses intrigues et donner cette vivacité si caractéristique à ce genre de productions. *Les Liaisons dangereuses* (1782), *Julie ou la Nouvelle Héloïse* (1761) ou *Adèle et Théodore, ou Lettres sur l'éducation* (1782), sont d'excellents exemples de ces romans à voix multiples.

Une autre technique du roman épistolaire, qui est aussi responsable de cette vraisemblance si caractéristique du genre, est l'emploi de la première personne et du présent de l'indicatif pour la narration des faits. Selon Laurent Versini, cette technique « abolit les écrans que le recul du temps et la narration à la troisième personne interposent entre le lecteur et le héros »<sup>524</sup>. Le lecteur devient le témoin direct de la narration. La vraisemblance des histoires racontées et l'humanité des personnages forment une sorte de miroir où les lecteurs peuvent s'identifier. Toutes ces productions épistolaires faisaient ressentir des passions et sentiments aux lecteurs et en même temps, elles agissaient sur leurs propres émotions. Toujours selon les mots de Laurent Versini, « les lettres sont une des expressions favorites de l'honnêteté, avec les portraits et les maximes »<sup>525</sup>.

## 2. La fortune littéraire des *Lettres d'une Péruvienne* dans l'Espagne des Lumières

Les *Lettres d'une Péruvienne* de Françoise de Graffigny, connurent en leur temps un très large succès. Comme le fait remarquer Arbi Dhifaoui entre 1747 et 1836, on ne compte pas moins de cent quarante-sept éditions, traductions et adaptations<sup>526</sup>. La popularité de cette œuvre fut-elle, que rapidement traversa les frontières franco-espagnoles et son arrivée sous le manteau et, naturellement, dans sa version originale, fut une réalité parmi les divers cercles

---

<sup>522</sup> Hartmann, Pierre, *La forme et le sens : nouvelles études sur le roman des Lumières*, Strasbourg, Presses Universitaires, 2009, p. 146.

<sup>523</sup> Carrel, Susan, *op. cit.*, Paris, Broché, 1982, p. 173.

<sup>524</sup> Versini, Laurent, *Le roman épistolaire, op. cit.*, p. 54.

<sup>525</sup> Versini, Laurent, *Laclos et la tradition*, Paris, Klincksieck, 1968, p. 231.

<sup>526</sup> Dhifaoui, Arbi, *Littérature épistolaire*, Institut supérieur de l'éducation et de la formation continue, 2006, p. 38.

culturels de l'époque. Cependant, il n'est pas très surprenant de voir, le 8 juillet 1765<sup>527</sup>, les *Lettres d'une Péruvienne* interdites par le Saint-Office. Le tribunal de Barcelone reçut une dénonciation anonyme concernant l'immoralité de cette œuvre française et rapidement, il décida de confier à deux de ses censeurs l'examen minutieux de la dite œuvre<sup>528</sup>. Chaque censeur l'évalua séparément et ils écrivirent deux rapports différents. Le premier censeur dénonça l'exaltation dont la femme de lettres française faisait preuve vis-à-vis de la conduite de Zilia, sa pureté et la perfection des vertus qui représentaient *une absurde apologie du faux naturalisme considéré comme l'unique guide de la félicité humaine*<sup>529</sup>. Le deuxième censeur critiqua la satire réalisée, dans l'œuvre originale, des dogmes catholiques et des méthodes dévastatrices utilisées par les conquistadors pendant la conquête américaine.

À la suite de ces critiques, le censeur décida donc de censurer l'œuvre suite aux :

Diversos prejuicios contra los españoles, sobre la conquista del Perú, tratándoles de crueles inhumanos, monstruos de la naturaleza, usurpadores del derecho ajeno, sin más título que el de su propia avaricia.<sup>530</sup>

Malgré les différences entre les deux rapports, les deux censeurs considérèrent l'œuvre française inappropriée pour la morale espagnole et décidèrent d'interdire sa publication. Le fait que l'Inquisition espagnole ait interdit la publication des *Lettres d'une Péruvienne* n'entraîna pas une ignorance de cette œuvre de la part des intellectuels et des lecteurs de l'époque. Comme nous l'avons précisé, la plupart d'entre eux lisaient le français et furent les premiers destinataires « sous le manteau » de ces productions considérées comme inappropriées<sup>531</sup>.

Les conditions sociales et économiques de l'Espagne du XVIII<sup>e</sup> siècle étaient favorables, mais les moyens de communication, les échanges culturels et, par conséquent, la diffusion dans le pays des productions littéraires étrangères connaissaient des difficultés<sup>532</sup>. Les plus jeunes voyageaient en France et dans d'autres pays européens, et les étrangers visitaient

---

<sup>527</sup> *Index librorum prohibitorum*, Rome, 1819, p. 178.

<sup>528</sup> Defourneaux, Marcelin, *op. cit.*, p. 417.

<sup>529</sup> Censures conservées aux Archives nationales de Madrid, sous la cote 4487-22, Voir le travail de Defourneaux, Marcelin, *op. cit.*, 1962, p. 412-423.

<sup>530</sup> *Ibid.*, p. 416. « Divers préjugés contre les Espagnols dans la conquête du Pérou, en les traitant de monstres inhumains cruels par nature et usurpateurs des droits d'autrui. » (N.T.)

<sup>531</sup> Vázquez, Lydia « Censure de la littérature française dans l'Espagne éclairée », in *Littérales* « La Bibliothèque est en feu », Université de Paris X-Nanterre, 1991, p. 31.

<sup>532</sup> Escolano, Benito, Agustín, *Educación y Economía en la España Ilustrada*, Madrid, Ministerio de Educación y Ciencia, 1988, p. 164.

l'Espagne<sup>533</sup>. La connaissance de la langue française, notamment parmi la noblesse et la haute bourgeoisie, s'est consolidée à partir du milieu du siècle<sup>534</sup> et a donné lieu, comme nous l'avons déjà évoqué, à une véritable francisation de la langue espagnole.

Cette situation favorisa considérablement une large et rapide diffusion des ouvrages français en Espagne. Or, si cette diffusion ne rencontra aucune entrave pour les ouvrages considérés comme inoffensifs, il en alla autrement pour les livres considérés comme dangereux. L'Inquisition, comme nous l'avons déjà signalé, luttait contre ceux-ci en exerçant une forte censure. Malgré les sévères prohibitions et les cruelles condamnations qui pesaient sur les lecteurs de livres interdits, les procès de l'institution religieuse démontrèrent l'énorme intérêt des Espagnols pour la lecture de ces livres.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, comme nous l'avons déjà remarqué antérieurement, une des plus importantes voies de diffusion de la littérature française en Espagne était les journaux. Ces moyens de communication jouèrent un rôle prégnant dans la diffusion des courants de pensée du reste de l'Europe, même si leurs pages étaient fortement contrôlées par l'omniprésent tribunal. Il existait plusieurs publications destinées spécialement à faire connaître aux Espagnols les nouveautés littéraires et scientifiques provenant de l'étranger. Un bon exemple est *El Correo literario de la Europa*, qui donnait accès aux informations sur les nouveaux livres publiés, sur les nouvelles découvertes ou les nouvelles créations technologiques faites en France ou dans d'autres pays européens. Ce périodique fut publié entre 1780-1782 et 1786-1787. D'autres exemples de journaux célèbres sont *L'Estafeta de Londres y extracto del correo general de Europa*, de Francisco Mariano Nipho<sup>535</sup>, et *El Espíritu de los mejores diarios literarios que se publican en Europa*, de Cristóbal Cladera, qui parut entre 1787 et 1791. Sans oublier, bien évidemment, quelques journaux littéraires très importants à l'époque, comme la *Gaceta de Madrid*, le *Correo literario* ou le *Memorial literario*.

---

<sup>533</sup> Aymes, Jean-René, *Voir, comparer, comprendre, regards sur l'Espagne des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles*, Paris, Presse Sorbonne-Nouvelle, 2003, p. 12.

<sup>534</sup> Voir Brunot, Ferdinand, *Histoire de la langue française*, vol. VIII : *Les Français hors de France au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Armand Colin, 1934 ; Lázaro Carreter, Fernando, *Las ideas lingüísticas en España durante el siglo XVIII*, Madrid, Consejo Superior de Investigaciones científicas. Patronato Menéndez, Pelayo. Instituto Miguel de Cervantes, 1949 ; González Palencia, Ángel, « Notas sobre la enseñanza del francés a finales del siglo XVIII y Principios del XIX », in *Revista Nacional de Educación*, Madrid, 1942, p. 32; Suárez Gómez, Gonzalo, « Avec quels livres les Espagnols apprenaient le français (1520-1850) », in *Revue de littérature comparée*, n° 35, 1961, p. 159.

<sup>535</sup> Ce journal fut très critique de la situation espagnole de l'époque, raison pour laquelle il n'a joui que d'une année d'existence (1779).

Quelques années après l'interdiction de l'œuvre de Françoise de Graffigny, deux de ces journaux, le *Correo literario de Murcia* et la *Gaceta de Madrid*, annoncèrent dans leurs pages la publication de la première traduction espagnole des *Lettres d'une Péruvienne*. La plupart des spécialistes accordent la paternité de cette première traduction à María Romero Masegosa<sup>536</sup>.

La *Gaceta* madrilène publia en 1792 les lignes suivantes :

Cartas de una peruana, escritas en francés por madame de Graffigny y traducidas al castellano, con algunas correcciones y aumentadas con notas y una carta por su mayor complemento, por Doña María Romero Masegosa y Cancelada. Véndese en la Librería de francés, calle de las Carretas, en Valladolid en casa de la viuda e hijos de Santander y en Bilbao en la de D. Francisco Martín García. Esta obrita aunque pequeña es muy apreciada de los que la conocen por la finura de sus pensamientos, lenguaje enérgico, excelentes máximas morales, y la severo pero fina y justa crítica que la autora hace de las costumbre, usos y carácter de sus paisanos, a que la traductora añade la censura de algunos de nuestros defectos en sus notas, que sin duda contribuyen mucho para su mayor utilidad.<sup>537</sup>

Cependant, quelques années plus tard, le journal *Correo de Murcia* annonça une traduction d'une inconnue dans l'histoire des lettres espagnoles. Il s'agissait d'une nouvelle version espagnole manuscrite des *Lettres d'une Péruvienne*, portant aussi le titre de *Cartas de una peruana*, que l'auteure María Josefa de Ribadeneira défendait comme étant la première version réalisée en langue castillane. Elle accusa ainsi María Romero Masegosa de plagiat. À partir de ce moment, un combat épistolaire s'instaura entre les deux traductrices dans les pages du célèbre journal.

Le mardi 14 janvier 1794, à la page 30 du journal *Correo de Murcia*, nous lisons les premières insinuations de plagiat. Le journal décida d'introduire cette rubrique avec un titre en majuscules et en gras, pour bien attirer l'attention de ses lecteurs. Dès le début de la page, on pouvait lire : « OFENDIDA JUSTAMENTE UNA PLUMA, de haberle usurpado el fruto

---

<sup>536</sup> Cette intellectuelle espagnole appartenait à une importante famille aristocratique de la ville espagnole de Valladolid. Bien évidemment, l'entourage familial devint la clé pour que cette jeune femme puisse avoir accès à l'éducation. Quelques années plus tard, Madame Masegosa Romera devint une habituée des cercles intellectuels de l'époque.

<sup>537</sup> *Gaceta de Madrid*, n° 61, publié le 31 juillet 1792, p. 520. « *Lettres d'une Péruvienne*, écrites en langue française par Madame de Graffigny et traduites en castillan, avec quelques corrections et agrémentées de notes de bas de pages ainsi que d'une lettre explicative plus complète, par Doña María Romero Masegosa y Cancelada, mises en vente dans la Librairie française rue de *las Carretas*, à Valladolid, chez *la Viuda e hijos* à Santander et à Bilbao chez D. Francisco Martín García. Cet ouvrage, bien que petit, est très apprécié de tous ceux qui le connaissent, grâce à la finesse de ses pensées, son langage énergique, ses excellents principes moraux, et la sévère mais juste critique que l'auteur réalise des mœurs, des usages et des caractères de ses compatriotes ; de plus, dans ses notes, la traductrice censure certains de nos défauts, ce qui, sans doute, contribue beaucoup à sa grande utilité. » (N.T.)

de sus tareas. »<sup>538</sup> Le journal reçut donc une dénonciation de plagiat de la part de l'auteure inconnue. Celle-ci implorait les éditeurs de publier ses plaintes au sein du célèbre journal, pour honorer son travail et sa propre personne. Consciente de sa faible célébrité dans les différents cercles intellectuels espagnols de l'époque, la nouvelle intellectuelle décida d'étayer ses plaintes avec quelques lignes de présentation.

*Has ego papellasverti, tulit alter honores.* Cartas de una Peruana, Traducidas del Francés en castellano. Vida del Pontífice Benedicto XIV con notas traducidas igualmente del francés en castellano por DOÑA MARÍA JOSEFA DE RIBADENEIRA, natural de la ciudad de Arequipa en el Perú, que habiendo salido a luz a nombre de otras personas con usurpación del trabajo de la Traductora, se queja esta en las siguientes ENDECHAS REALES.<sup>539</sup>

La traductrice inconnue exprime une critique sévère dans les quatrains suivants :

Literarios sudores  
basto que fuesen míos,  
para hacerles sentir mis propios golpes  
¡Posible que hasta el alma  
la envidia me despoje!  
¡Posible, que me usurpe  
débiles femeniles traducciones!  
Villana pasión ciega  
que en odio de mi nombre,  
como vives de infamias,  
compras con un delito tus honores [...] en este triunfo he sido,  
yo la selva, o el bosque,  
que laureles y palmas  
he dado para que otros se coronen  
Sis vos, non bobis nidificatis, aves.  
así el ave su nido  
construye y lo dispone  
para que otros se alberguen

---

<sup>538</sup> Bibliothèque nationale d'Espagne, *Correo de Murcia*, n° 144. Martes 14 de enero de 1794, p. 30. « L'OUTRAGE ENVERS UNE PLUME, dépossédée du fruit de son travail ». (N.T.)

<sup>539</sup> *Ibid.*, p. 30. « *Has ego papellas verti, tulit alter honores.* *Lettres d'une Péruvienne*, traduites du français en castillan, et *Vie du Pontife Benedict XIV*, avec notes traduites également du français en castillan par DOÑA MARÍA JOSEFA DE RIBADENEIRA, originaire de la ville d'Arequipa au Pérou, qui mit en lumière le nom d'une usurpatrice de son travail de traduction dans ces QUATRAINS RÉELS suivants. » (N.T.)

y en su seno descansan y reposen...<sup>540</sup>

Après la publication de trois pages d'accusations de plagiat et d'exploitation de son travail, dissimulées sous de belles métaphores, le journal reçut, quelques mois plus tard, sept pages écrites de la plume de María Romero Masegosa, cible directe des critiques de l'auteure péruvienne.

L'édition du journal *Correo de Murcia* du mardi 22 avril 1794 ouvrit ses pages avec quelques vers que la traductrice espagnole dédiait à son accusatrice. Le choix des vers introducteurs n'est pas fortuit, puisqu'ils appartiennent à une œuvre intitulée « Satire contre les mauvais écrivains ».

María Romero Masegosa voulait, dès les premières lignes, souligner la médiocrité et l'absence d'éthique dans le travail de la traductrice péruvienne, et défendre la légitimité et la qualité de son propre travail.

Ultrages, y directorios son regalos  
de que abundan tan torpes escrituras,  
siendo cada palabra un fuerte palo.  
En todo lo demás camina a oscuras  
y el asunto le olvida o le defiende  
con simplezas, e infieles imposturas<sup>541</sup>.

Après ces vers et avec un simple « Señor Editor », María Romero Masegosa entreprend sa défense.

Muy Señor mío: el Correo de Murcia del martes 14 de Enero de este año, contiene unas Endechas Reales, en que Doña María Josefa de Rivadeneyra se queja de que yo he usurpado su traducción de Cartas de una

---

<sup>540</sup> *Ibid.*, p. 30. « Des sueurs littéraires / Il suffit d'en être les miens, / Pour leur faire sentir mes propres adversités : Il est possible que / l'envie me dépouille jusqu'à l'âme ! / Il est possible qu'elle m'arrache / de faibles traductions féminines ! / Passion crapule qui devient aveugle / consécutivement à la haine envers mon nom, / Comment tu vis grâce aux infamies, / tu achètes tes honneurs avec un délit [...] Dans ce triomphe, j'ai été, / la forêt, ou le bois, / de lauriers et de palmiers / J'ai permis à d'autres personnes d'être couronnées / Sis vos, non bobis nidificatis, aves. / Ainsi, l'oiseau construit et dispose son nid pour que d'autres se logent / et se reposent en son sein .../ » (N.T.)

<sup>541</sup> Parnaso español, *Colección de poesías escogidas de los más célebres poetas*, Madrid, Impr. d'Ibarra-Sancha, 1770, Pitillas, Jorge, *Sátira contra los malos escritores*, t. 2, p. 318. « Les outrages et les répertoires sont certaines des prévenances qui abondent dans les écritures maladroites, en faisant de chaque mot comme un coup de gourdin. Dans tout le reste, il se déplace parmi les ombres et il oublie et défend le sujet avec des simplicités, et des tromperies infidèles. » (N.T.)

Peruana. No sé qué nombre darla a esta afirmativa tan rotunda, e infundada; pero lo cierto es, que no se necesita ser tan buen lógico, ni con mucho para conocer su falsedad.<sup>542</sup>

À la suite de cette rapide introduction, la femme de lettres espagnole s'interroge sur l'éducation de la traductrice péruvienne. Elle considère qu'une personne disposant d'un minimum d'éducation n'aurait pas utilisé des mots aussi rudes que ceux qu'emploie María Josefa de Ribadeneira. Romero Masegosa envisage l'absence d'éducation comme la responsable directe des *arguments si puérils écrits sous forme de vers*.

Dans les lignes suivantes, l'écrivaine offensée souligne l'égoïsme de la Péruvienne. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, la langue française était la langue de la culture et, comme nous l'avons déjà dit, la plupart des intellectuels de l'époque parlaient et écrivaient en français. Donc, pour María Romero Masegosa, l'existence d'autres traductions était tout à fait possible et par conséquent, il s'avérait illogique de considérer la sienne comme unique dans le monde des lettres. En outre, elle note que ces problèmes de plagiat sont à l'ordre du jour entre les traducteurs : « Esto mismo les ha sucedido a muchos hombres de pro. »<sup>543</sup>

L'auteure poursuit sa défense en s'interrogeant sur la possibilité qu'on sache qu'à l'autre bout du monde, une autre traductrice entreprenait de donner sa version du même ouvrage.

À partir de la troisième page, nous avons l'impression que Romero Masegosa, fatiguée de clamer son innocence, décide de changer de stratégie en donnant à sa narration un angle un peu plus comique. Subitement, elle formule une sorte de *mea culpa*, en avouant sa culpabilité face aux accusations de plagiat de la traductrice péruvienne. Elle admet que quelques années auparavant, une traduction manuscrite inachevée est tombée entre ses mains, grâce à une ancienne servante de Madame de Ribadeneira. Elle a donc décidé de se l'approprier et de publier ce travail sous son nom.

Bien évidemment, toutes ces explications sont fausses, et l'ironie utilisée par la femme de lettres espagnole est palpable tout au long de ses déclarations. Dès les premières lignes de

---

<sup>542</sup> Bibliothèque nationale d'Espagne, *Correo de Murcia*, op. cit., p. 249. « Mon cher Monsieur : le *Correo de Murcia* du mardi 14 janvier de cette année contient quelques quatrains, dans lesquels Doña María Josefa de Rivadeneira se plaint de moi, m'accusant d'avoir usurpé sa traduction des *Lettres d'une Péruvienne*. Je ne sais pas comment qualifier ces injures si catégoriques et infondées ; mais c'est un fait, qu'il ne faut pas être très logique pour reconnaître la fausseté de ces mots. » (N.T.)

<sup>543</sup> « Beaucoup d'intellectuels de l'époque ont subi les mêmes problèmes. » (N.T.)

cette nouvelle déposition, Romero Masegosa, par son ironie, tourne en ridicule les accusations et les prétentions de Ribadeneira.

À la dernière page, la femme de lettres espagnole défend à nouveau la paternité de cette traduction en disant que l'œuvre originale était un cadeau de la « Señora Condesa viuda de Gálvez », et qu'elle a conservé ses brouillons pour prouver la véracité de ses propos et de son travail. Romero Masegosa accuse plutôt la femme des lettres péruvienne d'avoir bénéficié de son travail et d'avoir plagié sa traduction.

L'auteure espagnole, en conclusion de sa lettre, décide de changer de cible et exprime de sévères critiques, cette fois-ci, contre le journal. Elle trouve inapproprié qu'un journal si important accepte de remplir ses pages avec des accusations si dures, contre « una mujer de bien »<sup>544</sup>.

Après sept pages de critiques, propos ironiques et revendications, María Romero Masegosa voulut terminer sa plaidoirie avec la justification habituelle des productions de toutes ces nouvelles intellectuelles des Lumières. Elle affirma que le travail de traductrice était, pour elle, une sorte de distraction qu'elle réalisait dans ses moments d'oisiveté, sans négliger, pourtant, ses occupations propres à son sexe.

Après ce combat épistolaire vigoureux, nous n'avons trouvé aucune nouvelle trace de la traductrice péruvienne. Nous pouvons avoir l'impression que Madame de Ribadeneira décida, après la lecture des arguments recevables de la femme de lettres espagnole, de ne pas poursuivre cette guerre épistolaire. C'est peut-être pour cette raison que la plupart des spécialistes espagnols<sup>545</sup> considèrent cet échange épistolaire comme un simple malentendu entre les deux auteures. Malgré cette histoire anecdotique, María Romero Masegosa est donc considérée comme la première traductrice de la version en langue castillane des *Lettres d'une Péruvienne*.

---

<sup>544</sup> « Une femme de bien » (N.T.)

<sup>545</sup> Toutes les bibliographies consultées au cours de nos recherches considèrent María Romero Masegosa comme la première traductrice en langue castillane de l'œuvre de la femme de lettres française. Un des rares spécialistes qui parle de cette guerre épistolaire entre les deux femmes est Marcelin Defourneaux, qui dédie quelques lignes à cette anecdote dans son article, « Les *Lettres Péruviennes* en Espagne », *op. cit.*

## 2.1. *Lettres d'une Péruvienne* : un discours féminin novateur

La traduction espagnole des *Lettres d'une Péruvienne* que nous allons analyser est donc celle qui fut réalisée par María Romero Masegosa en 1792. Elle présente un total de quarante-deux lettres, avec diverses corrections et notes de bas de page ajoutées par la traductrice elle-même. Cependant, comme nous le verrons tout au long de ce chapitre, la traduction n'est pas orthodoxe, puisque dès le prologue, la traductrice met en évidence certains changements et différences entre sa version et la version originale. María Romero Masegosa justifie la nécessité de quelques modifications pour préserver la stricte moralité de l'époque et l'image du peuple espagnol.

En outre, nous allons examiner si tous ces changements ne font pas des *Cartas de una peruana* une nouvelle adaptation de l'œuvre française plutôt qu'une traduction à proprement parler.

## 2.2. « La traductora » : un nouveau concept de prologue

La foi catholique, une moralité plus stricte et un patriotisme plus fervent se côtoient dans la rédaction du prologue. María Romero Masegosa décida de substituer aux habituels « prologues du traducteur » le simple terme de « la traductora », comme si elle voulait justifier, dès le titre, toutes les lignes ultérieures.

Les premières pensées concernent les destinataires de cette traduction. Romero Masegosa destine sa traduction « a las personas de mi sexo »<sup>546</sup>. Après ces appréciations initiales, nous trouvons les premières divergences sur « la sagrada Religión ». La traductrice espagnole assure que même si l'œuvre a été écrite par une grande femme de lettres française, ce n'est pas une raison suffisante pour déshonorer ou pour faire une si dure critique des dogmes catholiques.

Pues aunque se habla por boca de una Gentil, no es esta razón suficiente para que deje de causar desagrado al delicado y católico modo de pensar de la Nación Española; y ciertamente me causaba la mayor repugnancia dar a la pluma cualquiera expresión contraria a nuestra santa creencia.<sup>547</sup>

---

<sup>546</sup> « Aux personnes de mon sexe » (N.T.)

<sup>547</sup> Graffigny, Françoise de, *Cartas de una peruana*, traduites en langue castillane par Doña María Romero Masegosa y Cancelada, Valladolid, Impr. de Viuda de Santander, e Hijos, 1792, prologue, p. 6. « Même si c'est une dame de qualité qui

Même si, dans la version espagnole, les changements concernant la religion sont nombreux, un autre thème attira toute l'attention de la traductrice hispanique : l'image injurieuse des Espagnols et de leur conquête américaine. Romero Masegosa estimait que ces critiques étaient dues à une sorte de jalousie des autres pays envers toutes les entreprises menées à bien par l'Empire espagnol.

La conquête du Nouveau Monde représentait, pour la société espagnole, la naissance du glorieux empire hispanique et conduisait ainsi au Siècle d'or. Le XVI<sup>e</sup> et le XVII<sup>e</sup> siècle symbolisèrent la période de rayonnement culturel, économique et politique de la péninsule Ibérique dans le monde. Malheureusement, cette période de grandeur ne dura pas longtemps, car vers la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, l'Espagne entra dans un déclin funeste. Les richesses rapportées d'Amérique ne suffisaient déjà plus pour faire prospérer le royaume et cela, en raison d'une mauvaise gestion. Le monopole espagnol dut laisser sa place au nouveau royaume émergent : le royaume français.

Es además cosa muy sabida el modo con que se explican los extranjeros (o por capricho, o por envidia, que me parece lo más cierto) cuando tratan de nuestro descubrimientos y conquista de América.<sup>548</sup>

Indépendamment des revers de l'histoire, la traductrice n'accepta pas les critiques de sa propre nation et décida de tout supprimer. Pour la plupart des nations, la colonisation espagnole constitue une époque peu glorieuse de la société hispanique, du fait de la cruauté et de la brutalité des actions dues à l'imposition religieuse, l'abolition des coutumes, l'annihilation de tous les dirigeants autochtones et l'expropriation de toutes les richesses découvertes. En revanche, pour les Espagnols, un nouveau concept de colonisation apparaît sous leurs yeux. En effet, pour eux, la découverte du Nouveau Monde<sup>549</sup>, loin des tortures et des cruautés, représentait la découverte d'une nouvelle religion et de nouvelles coutumes, le développement culturel, le soutien d'une métropole puissante et l'apprentissage de nouvelles formes de gouvernement.

Empeñados en probar que el intento de nuestros Reyes Católicos no fue el de propagar la Doctrina Evangélica, se valen de cualquiera ocasión para denigrar la conducta de los Españoles en aquellos Países;

---

parle, ce n'est pas une raison suffisante pour enfreindre les doctrines attentionnées de la Nation espagnole ; et j'avais une certaine répulsion à écrire des expressions opposées à notre sainte croyance. » (N.T.)

<sup>548</sup> Graffigny, Françoise de, *Cartas de una peruana*, op. cit., p. 7. « La manière dont les étrangers s'expliquent (soit par caprice, soit par jalousie, ce qui me semble certainement être le cas) quand ils parlent de nos découvertes et de notre conquête américaine est bien connue. » (N.T.)

<sup>549</sup> Rial, José Antonio, *La destrucción de Hispanoamérica*, Venezuela, Monte Ávila, 1976.

probando cuando más; que algunos de los que allá fueron obraron absolutamente contra las santas intenciones de los Monarcas, que como hombres pudieron equivocarse sus elecciones.<sup>550</sup>

Tous ces changements ne suffisaient pas et María Romero Masegosa décida de corriger des passages et de rajouter certaines modifications concernant les mœurs de l'époque. Elle considérait que certaines critiques de la culture française, formulées dans l'œuvre originale, pouvaient difficilement être comprises par les lecteurs espagnols. Et cela, même si elle estimait que la moralité finale du roman français pouvait devenir un excellent exemple pour capter l'attention des jeunes demoiselles.

Pour la traductrice espagnole, comme pour la plupart des intellectuels de l'époque, l'éducation féminine constituait l'un des piliers fondamentaux de la nouvelle société culturelle.

Me intereso en sumo grado en los adelantamientos de mi sexo, y ya que mis esfuerzos no pueden ser suficientes para inspirarles otro modo de pensar más ventajoso, les suplico que apartando a un lado los aparentes obstáculos que pueden impedirles adornar sus almas [...] se apliquen a la lectura de libros morales e instructivos, para que ocupadas en tan útil cuanto agradable diversión miren con horror el vicio, y amen la virtud.<sup>551</sup>

C'est précisément ce fort intérêt de l'Espagnole pour le développement de la lecture chez les jeunes demoiselles qui la poussa à rendre public son travail. Elle expliqua qu'à l'origine, cette version n'avait pas pour but d'être publiée, qu'elle s'était lancée dans cette entreprise simplement pour occuper utilement ses moments d'oisiveté, et que les grands besoins culturels de la société espagnole qu'une œuvre d'une telle qualité thématique et morale pouvait aider à satisfaire, l'avaient finalement convaincue de faire éditer sa traduction.

No pienso pedir perdones acostumbrados en tales casos por los innumerables defectos que estará llena mi traducción; solo diré [...] que la empecé por entrenamiento, sin que se me pasase por la imaginación el

---

<sup>550</sup> *Ibid.*, p. 7. « En s'obstinant à prouver que la tentative de nos Rois Catholiques ne fut pas celle de propager la doctrine évangélique, ils profitent de n'importe quelle occasion pour dénigrer la conduite des Espagnols dans ces pays ; en prouvant de plus que certains d'entre eux agissent contre les saintes intentions des monarques et que parce qu'ils étaient des hommes, ils auraient pu se tromper dans leurs choix. » (N.T.)

<sup>551</sup> *Ibid.*, p. 10. « Je m'intéresse très fortement aux progrès de mon sexe, et puisque mes efforts ne sont pas suffisants pour leur inspirer une autre manière de penser plus avantageuse, je les supplie, en mettant de côté les obstacles apparents qui peuvent les empêcher d'embellir leurs âmes [...], de se concentrer sur la lecture de livres moraux et instructifs, pour que grâce à ce divertissement utile et agréable, elles aient le vice en horreur et embrassent la vertu. » (N.T.)

darla a la prensa, pero que a ello me obligaron algunos sujetos que me favorecen con su amistad, de modo que me fue preciso condescender.<sup>552</sup>

### 2.3. Une conception inédite de traduction : *Cartas de una peruana*

La version espagnole, *Cartas de una peruana*, est composée de quarante-et-une lettres, plus la lettre finale ajoutée par la traductrice. Dès le début, il faut souligner que nous avons établi deux corpus d'étude conformément au code utilisé au moment de l'écriture de chaque lettre. En effet, de la lettre I à la lettre XVII, le code utilisé est inca : les quipos ; alors qu'à partir de la lettre XVIII, le code est européen : la langue française.

Le genre épistolaire a donc été choisi pour raconter, entre autres, l'histoire d'amour entre la jeune indigène Zilia et le prince inca Aza. L'arrivée des « sauvages » dans l'Empire inca, plus concrètement l'enlèvement de la jeune indigène du temple du soleil, constitue l'élément déclencheur qui incite Zilia à prendre la plume. C'est ainsi que Zilia, grâce à ce genre littéraire, commence à raconter ce qui lui arrive loin de son amoureux. C'est l'un des multiples exemples de romans dans lesquels la lettre est le genre de l'absence. Voilà pourquoi les lettres sont remplies d'émotion et sont aussi porteuses d'une grande sensation d'émotivité.

Cette émotion est très présente tout au long des lettres de la protagoniste. Zilia est ramenée par ses nouveaux ravisseurs à Paris. C'est dans cette ville que la Péruvienne exilée contre son gré reste jusqu'à la fin des lettres et que la plus grande partie de l'intrigue se déroule. L'amour incontestable de la jeune femme pour son prince inca fait que des thèmes comme la vertu, la fidélité et l'honorabilité sont au centre de l'œuvre de la femme de lettres française et donc de la version espagnole. Malgré la présence de ces thèmes si propices pour la stricte morale espagnole de l'époque, nous verrons comment la traductrice hispanique réalisa plusieurs modifications et, consciente de l'absence du traditionnel *happy end* de la version française, décida de donner à la sienne, avec la rédaction d'une dernière lettre, une fin correspondant mieux aux attentes de ses contemporains.

---

<sup>552</sup> *Ibid.*, p. 16. « Je ne pense pas demander pardon, comme il est d'usage dans de tels cas, pour les innombrables erreurs de ma traduction ; je dirai seulement [...] que je l'ai commencée dans un objectif d'entraînement, sans même penser à donner mon travail à la presse, mais mon entourage m'y a encouragée, ce qui fait que j'ai dû accepter. » (N.T.)

## 2. 4. Les expressions d'amour

Comme la *Religieuse portugaise* (1669), Zilia souffre de l'absence de son amant qui finit par l'abandonner et la trahir. Avant ce final tragique, nous pouvons dire que l'amour de Zilia pour Aza est au cœur de la grande majorité des lettres. Les anaphores utilisées par la jeune indigène sont un bon exemple de ses sentiments. Zilia, à chaque lettre, exalte le personnage d'Aza grâce aux expressions amoureuses comme « cher amour », « cher ami de mon cœur », « cher arbitre de mes jours »...

<i>Lettres d'une Péruvienne</i> (1747)	<i>Cartas de una peruana</i> (1792)
Aza !, mon cher Aza ! (Lettre I)	Aza mío ; mi amado Aza (Carta I)
Ô délices de mon cœur ! (Lettre I)	O delicias de mi corazón (Carta I)
Chère âme de ma vie (Lettre II)	O amada alma de mi vida (Carta II)
Lumière de ma vie (Lettre II)	O luz de mi vida (Carta II)
Lumière de mon esprit (Lettre III)	O luz de mi espíritu !(Carta III)
Cher amour de ma vie (Lettre VI)	Amado objeto de mi amor !(Carta VI)
Chère lumière de mes jours (Lettre XII)	Tu eres amada luz de mis días (Carta XII)
L'ami de mon cœur (Lettre XII)	O caro amigo de mi corazón (Carta XII)
Chère âme de mes pensées (Lettre XIII)	Amada alma de mis pensamientos (Carta XIII)
Chère idole de mon cœur (Lettre III et XIII)	Amado ídolo de mi corazón (Carta III)
Chères délices de mon âme (Lettre XIV)	<b>Expression supprimée.</b> (Carta XIV, p.168)
Cher espoir de mon cœur (Lettre XVII)	Aza! amada esperanza de mi tierno corazón (Carta XVII)
Cher espoir de ma vie (Lettre XXVI)	A dios amada y única esperanza mía (Carta XXVI)

Grâce à ces exemples, nous pouvons nous rendre compte que la traductrice espagnole a voulu rester plus ou moins fidèle à la version originale. Les sentiments d'amour de Zilia constituent un élément-clé de l'intrigue dans la version de Madame de Graffigny, parce que toute la trame est construite autour de ces sentiments. C'est peut-être pour cette raison que María Romero Masegosa traduisit presque littéralement toutes les expressions d'amour de la protagoniste française. Comme nous pouvons l'observer dans le tableau précédent, parmi toutes les expressions que nous avons soulignées, seulement l'une d'entre elles n'apparaît pas dans la version espagnole. Si nous cherchons quelques petites différences, nous pouvons insister sur l'anaphore « mon cher Aza », expression qui est souvent répétée dans la version originale. Nous remarquons alors que dans la version espagnole, cette formule va être remplacée par divers synonymes. Peut-être la traductrice décida-t-elle d'utiliser divers équivalents pour éviter, précisément, ces répétitions qui peuvent rendre la lecture un peu

ennuyeuse et réitérative. Nous lisons donc : « Aza mía », « mi amado Aza », « mi adorado Aza », « mi querido Aza ».

## 2.5. Des critiques des conquistadors aux éloges d'une nation

Les *Lettres d'une Péruvienne* constituent, comme nous sommes en train de le montrer, une œuvre dans laquelle la plupart des problèmes philosophiques de l'époque sont abordés : la tolérance religieuse, les conventions sociales, la tyrannie envers les jeunes filles, la société des apparences et de consommation, l'absence d'éducation féminine... Cependant, tous ces sujets découlent du premier thème illustré dès les premières pages dans la version originale : la colonisation espagnole des peuples indigènes d'Amérique.

Nous savons que l'œuvre originale fut interdite par le Saint-Office en 1793, sous prétexte qu'elle était inappropriée pour la société espagnole, étant donnée *la continuelle satire contre les Espagnols, incriminés injustement de férocité, barbarie, cruauté, ambition... etc., dans la conquête du Pérou, en utilisant pour cela beaucoup d'expressions employées par l'Écossais Robertson [...] pour rendre absolument odieux les Espagnols dans la conquête des Amériques*<sup>553</sup>.

Nous pouvons imaginer que, ayant eu connaissance de ces lignes très dures contre les Espagnols, María Romero Masegosa décida de supprimer, *ipso facto*, toutes ces critiques de la version originale. Le moindre commentaire négatif allant dans le sens d'une confirmation de la mauvaise image des conquistadors aurait été désapprouvé par les censeurs, et la traductrice, si elle en avait inclus, aurait subi une réprimande sévère de la part du Saint-Office. Bien évidemment, ces admonestations inquisitoriales éventuelles auraient été néfastes pour la réputation d'une aristocrate aussi respectable que cultivée.

Notre étude comparative des deux versions nous permet de remarquer que les premières modifications ne tardent pas beaucoup à apparaître. La traductrice décida de supprimer les pages de l'avertissement et de modifier certaines parties de l'« Introduction historique aux Lettres d'une Péruvienne », où Madame de Graffigny critiquait durement la brutalité, la cruauté et les méthodes barbares appliquées par les conquistadors espagnols.

---

<sup>553</sup> AHN, *Inquisición y legado* sous la cote : 4487-22, Bibliothèque nationale espagnole, Madrid, traduction de l'acte inquisitorial dans Marcelin Defourneaux : « Les *Lettres Péruviennes* en Espagne », *op. cit.*

María Romero Masegosa considérait que ces pages n'étaient pas dignes d'une nation telle que l'Espagne :

Quelques hommages que les Péruviens eussent rendus à leurs Tyrans, ils avoient trop laissé voir leurs immenses richesses pour obtenir des ménagements de leur part. Un peuple entier, soumis et demandant grâce sut passer au fil de l'épée. Tous les droits de l'humanité violés, laissèrent les Espagnols les Maîtres absolus des trésors d'une des plus belles parties du monde [...]. C'est ainsi que les Péruviens furent les tristes victimes d'un peuple avare qui ne leur témoigna d'abord que la bonne foi et même de l'amitié. L'ignorance de nos vices et la naïveté de leurs mœurs les jetèrent dans les bras de leurs lâches ennemis.<sup>554</sup>

Les raisons de ces modifications, comme nous l'avons déjà précisé, sont justifiées par la traductrice dans le prologue de son travail. Loin de considérer la colonisation du Nouveau Monde comme une nouvelle source d'enrichissement pour la couronne espagnole, María Romero Masegosa jugeait remarquable la contribution des Espagnols au développement des peuples autochtones. Cependant, ces suppressions des passages donnant une mauvaise image des conquistadors n'ont rien d'exceptionnel, car nous avons décelé de nombreux changements effectués tout au long de la première version hispanique :

<i>Lettres d'une Péruvienne</i> (1747)	<i>Cartas de una peruana</i> (1792)
La ville du Soleil, livrée à la fureur d'une Nation <b>barbare</b> . <sup>555</sup>	El desastre de la Ciudad del Sol destrizada por el valor de una <b>Nación desconocida</b> . <sup>556</sup>
Depuis le moment d'horreur où ces <b>Sauvages impies</b> m'ont enlevée au culte du Soleil. <sup>557</sup>	Después de aquel momento de horror, en que estos <b>advenedizos</b> me separaron del culto del sol. <sup>558</sup>
Les Barbares Maîtres <i>Dyalpor</i> , fiers de la puissance d'exterminer ! la <b>cruauté</b> est le seul guide de leurs actions. <sup>559</sup>	<b>Passage inexistant dans la version espagnole</b>
Cependant je remarquai qu'ils ralentissaient les effets de leur <b>cruauté</b> à la vue des ornements précieux répandus dans le Temple. <sup>560</sup>	Sin embargo noté que se distraían a vista de los ornamentos preciosos repartidos por el Templo. <sup>561</sup>
Je jugeai que le larcin était le motif de leur <b>barbarie</b> , et que ne m'y opposant point, je pourrais échapper à leurs coups. <sup>562</sup>	Que aquellos metales serían el objeto de su <b>incursión</b> , creí que no oponiéndome a sus designios podía evitar el que me persiguiesen. <sup>563</sup>

<sup>554</sup> Graffigny, Françoise de, *Lettres d'une Péruvienne*, Duchesne, 1752, *Introduction Historique*, p. 17-20.

<sup>555</sup> Id., *Lettres d'une Péruvienne*, op. cit., lettre I, p. 26.

<sup>556</sup> Id., *Cartas de una peruana*, op. cit., carta I, p. 44.

<sup>557</sup> Id., *Lettres d'une Péruvienne*, op. cit., lettre I, p. 26.

<sup>558</sup> Id., *Cartas de una peruana*, op. cit., carta I, p. 45.

<sup>559</sup> Id., *Lettres d'une Péruvienne*, op. cit., lettre I, p. 27.

<sup>560</sup> Id., *Lettres d'une Péruvienne*, op. cit., lettre I, p. 30.

<sup>561</sup> Id., *Cartas de una peruana*, op. cit., carta I, p. 54.

<sup>562</sup> Id., *Lettres d'une Péruvienne*, op. cit., lettre I, p. 30.

<sup>563</sup> Id., *Cartas de una peruana*, op. cit., carta I, p. 55.

Nous suggérera les moyens de tromper nos <b>tyrans</b> . <sup>564</sup>	Los medios de engañar la vigilancia de nuestros <b>conquistadores</b> . <sup>565</sup>
Les yeux fiers, la mine sombre et tranquille de ceux-là, montraient assez qu'ils étaient <b>cruels de sang</b> froid, l' <b>inhumanité</b> de leurs actions ne l'a que trop prouvé. <sup>566</sup>	Los ojos altivos, y los ademanes, y disposición sombría y reposada de aquellos dan bien a conocer su <b>carácter aguerrido</b> . <sup>567</sup>

Grâce aux exemples illustrés, nous pouvons mieux comprendre la version différente que les lecteurs espagnols purent découvrir dans les librairies de l'époque. Bien évidemment, dans cette nouvelle adaptation, le lecteur lut une histoire bien distincte de la version originale et quelques dissemblances entre les deux versions sont aisément perceptibles. Pendant que les lecteurs français considéraient les Espagnols « sauvages » comme les déclencheurs de toute la trame de l'histoire, les premières pages de la version espagnole rendaient une nation inconnue responsable des changements subis par les peuples incas. Comme nous l'avons déjà relevé, la femme de lettres espagnole ne parle ni d'atrocités, ni de situations violentes. Après une lecture minutieuse de la traduction espagnole, nous avons l'impression que María Romero Masegosa voulut renvoyer, avec sa version, une image du peuple français tout aussi mauvaise que celle que Graffigny donnait des Espagnols. Pour les lecteurs espagnols, les ravisseurs de Zilia étaient un groupe de Français qui l'enlevèrent pour combler de bonheur un cacique parisien capricieux qui était tombé amoureux d'elle.

## 2.6. À la recherche du *happy end* traditionnel ?

Dans la version hispanique de 1792, Romero de Masegosa s'autorisa un réagencement thématique des histoires, sous le prétexte que les histoires ne suivant pas un ordre logique. L'espoir de Zilia de se retrouver avec son amoureux, qui était en Espagne fut bref. Après le retour de Déterville de la cour espagnole, Zilia apprendra tout de la nouvelle vie de son bien-aimé. Il a été converti au christianisme, raison pour laquelle il a décidé d'abandonner la jeune indigène. La nouvelle religion du prince inca interdisait les mariages entre les membres d'une même famille (il faut rappeler que les deux amoureux, dans la version espagnole, étaient cousins), et en outre, il s'était fiancé avec une jeune demoiselle catholique. C'est à ce moment-là, que la traductrice espagnole intégra dans son recueil une dernière lettre, dans

<sup>564</sup> Id., *Lettres d'une Péruvienne*, op. cit., lettre I, p. 32.

<sup>565</sup> Id., *Cartas de una peruana*, op. cit., carta I, p. 58.

<sup>566</sup> Id., *Lettres d'une Péruvienne*, op. cit., lettre IV, p. 51.

<sup>567</sup> Id., *Cartas de una peruana*, op. cit., carta IV, p. 97.

laquelle Zilia, complètement bouleversée et inconsolable, décide de rentrer dans un couvent pour consacrer le reste de sa vie à Dieu.

Or, si nous analysons plus précisément cette fin hispanique, cette dernière lettre écrite par la traductrice apparaît quelque peu contradictoire par rapport à l'histoire originale. Dans la version de Françoise de Graffigny, le lecteur peut découvrir, à plusieurs reprises, le mépris de Zilia pour les institutions religieuses. Un très bon exemple se trouve dans les lignes suivantes, où elle critique ouvertement la décision de nombreuses familles françaises d'enfermer à vie leurs filles dans ces établissements religieux :

Il m'a fallu beaucoup de temps, mon cher Aza, pour approfondir la cause du mépris que l'on a presque généralement ici pour les femmes [...]. Je sais que du moment que les filles commencent à être capables de recevoir des instructions, on les enferme dans une Maison Religieuse, pour leur apprendre à vivre dans le monde. Que l'on confie le soin d'éclairer leur esprit à des personnes auxquelles on ferait peut-être un crime d'en avoir...<sup>568</sup>

L'incongruité de cette fin est encore plus palpable dans la version espagnole, car María Romero Masegosa traduit la grande majorité des critiques contre la religion ou ses pratiques les plus habituelles. Dans l'exemple suivant, nous voyons comment l'intellectuelle hispanique traduit littéralement les reproches faits aux institutions religieuses que nous venons d'évoquer, dans la version originale :

Me ha sido mucho tiempo [...] para profundizar y descubrir la causa del desprecio con que generalmente se trata aquí a las mujeres [...] en el momento que las hijas empiezan a ser capaces de recibir instrucciones son encerradas en una casa Religiosa, para que aprendan a vivir en el mundo: que se confía la ilustración de su espíritu a unas personas de ninguna instrucción [...].<sup>569</sup>

Toutefois, cet exemple ne constitue pas la seule aberration que nous ayons repérée dans la version de Masegosa. Dans son objectif de condamner l'éducation féminine de l'époque, la femme de lettres espagnole continue de critiquer les institutions religieuses et elle traduit dans sa version – cette fois-ci, nous trouvons encore une traduction presque littérale de l'œuvre originale – le passage suivant :

---

<sup>568</sup> Graffigny, Françoise de, *Lettres d'une Péruvienne*, Paris, Ménard et Dessene fils, 1822, vol. 2, lettre XXXIV, p. 56-57.

<sup>569</sup> Id., *Cartas de una peruana*, œuvre traduite en langue castillane par Dona María Romero Masegosa, Valladolid, Impr. de Vda. De Santander e hijos, 1792, carta XXXIV, p. 415.

Los principios de la Religión que son la cosa más apropiada para servir de germen a todas las vírgenes, se aprenden superficialmente y de memoria. Los respetos relativos a la Divinidad no son inspirados más metódicamente [...] todo en cuanto en este punto se las enseña se reduce a ceremonias de un culto exterior exigidas con tanta severidad, y practicadas con tanta severidad que esto es lo primero de que se olvidan cuando entran en el mundo...<sup>570</sup>

Toutes ces incongruités sont mises en lumière dans la dernière lettre de la version espagnole : la lettre XLII. Tout d'abord, il faut remarquer que la missive est destinée au chevalier Déterville et à sa sœur et que, comme la précédente, elle est datée de Paris. Habituee à commencer ses lettres avec ces anaphores et invocations si caractéristiques, Zilia introduit aussi sa dernière lettre avec un : « ¡Oh mis benéficos protectores! »<sup>571</sup>

Tout au long de ces quatorze pages, Zilia adresse à ses « chers protecteurs » toute sa gratitude pour lui avoir fait découvrir le chemin *du vrai bonheur*. Elle remercie sincèrement Déterville et Céline de l'avoir obligée à renoncer à sa religion pour épouser les dogmes catholiques.

Me pusisteis en el camino que guía a aquel manantial inagotable de placeres puros y eternas [...] ¡Oh dichosos peruanos! Ya tenéis en vuestro Hemisferio el germen de la verdad: cultivadlo y aprovechaos de su inapreciable fruto.<sup>572</sup>

Ces passages sont d'autant plus étonnants que dans cette version, les sentiments exposés par la protagoniste apparaissent complètement opposés. Zilia exprimait ouvertement ses réticences à épouser cette nouvelle religion, en raison des évidentes contradictions dont elle relevait l'existence dans la doctrine catholique. Prenons, par exemple, la *Carta XXXIV*, dans laquelle Zilia formule une critique sévère de la situation des femmes dans les sociétés contemporaines<sup>573</sup>. Dans cette lettre, nous pouvons lire aussi une critique que la jeune indigène émet face à cette tradition de confier l'éducation des filles aux institutions religieuses. Elle considère l'enfermement religieux comme l'une des pires habitudes des géniteurs européens.

---

<sup>570</sup> *Ibid.*, carta XXXIV, p. 415-416. « Les principes de la religion, si propres à servir de graine à toutes les vertus, ne sont appris que superficiellement et non mémorisés. Les devoirs à l'égard de la Divinité ne sont pas inspirés par nos méthodes. Ils consistent en des petites cérémonies d'un culte extérieur, exigées avec tant de sévérité, pratiquées avec tant d'ennui, que c'est la première chose dont on se défait en entrant dans le monde. » *Lettres d'une Péruvienne*, lettre XXXIV, t. II, p. 57.

<sup>571</sup> *Ibid.*, carta XLII, p. 504. « Mes protecteurs bienfaisants ». (N.T.)

<sup>572</sup> *Ibid.*, carta XLII, p. 506. « Vous m'avez guidée sur la voie qui mène à cette source inépuisable de plaisirs purs et éternels [...] : Mes chers et heureux Péruviens ! Vous avez déjà en vous la semence de la vérité : cultivez-la et profitez de son fruit inestimable. » (N.T.)

<sup>573</sup> *Ibid.*, carta XXXIV, p. 412.

Mais, loin de se rappeler ces lignes qu'elle a elle-même écrites, la traductrice, dans la dernière lettre, fait rentrer son héroïne, avec un grand bonheur, dans une de ces maisons religieuses.

Cependant, l'entrée de la protagoniste dans un couvent n'est pas la seule incohérence de cette ultime lettre, car quelques pages plus loin, c'est une Zilia totalement transformée qui remercie Déterville de toutes les connaissances acquises grâce à son instituteur religieux.

Comme nous pouvons le constater, l'opinion de la Péruvienne a mystérieusement évolué, puisque dans quelques-unes des lettres antérieures, elle critique sévèrement les éducateurs religieux, qu'elle définit comme des « personas de ninguna instrucción »<sup>574</sup>. Qui plus est, elle en arrive même à critiquer, dans la lettre XXI, les principes incohérents et l'insolence de la religion catholique, qui méprise les cultes des autres confessions<sup>575</sup>.

<i>Lettres d'une Péruvienne</i> (1747)	<i>Cartas de una peruana</i> (1792)
Il venait pour m'instruire de la religion de France, et m'exhorter à l'embrasser [...] J'y trouve au contraire une inconséquence si remarquable, que ma raison refuse absolument de s'y prêter. <sup>576</sup>	Venía con el fin de instruirme en la Religión de Francia y exhortarme a que la abrazase [...] Pues por el contrario hallo una contradicción e inconsecuencia tan notables, que absolutamente repugna a mi razón, la comparación de las unas con las otras. <sup>577</sup>
S'il n'eût parlé avec mépris du culte sacré que nous rendons au Soleil. Toute partialité détruit la confiance. [...] Parce que c'est lui faire un mal, à plus forte raison ne doit-on pas blesser son âme par le mépris de ses opinions. <sup>578</sup>	Si no me hubiera hablado con tanto desprecio del culto que tributamos al sol: toda parcialidad destruye la confianza. [...] parece que no debe haber razón para causar heridas en el alma con el desprecio de las opiniones. <sup>579</sup>

De ce qui précède, on peut conclure que n'importe quel lecteur un peu perspicace a pu se demander à quel moment de l'histoire Zilia a changé d'avis pour considérer ensuite sa première rencontre avec le religieux espagnol comme l'un des plus beaux jours de sa vie. Les lignes suivantes sont une excellente illustration de la joie exprimée par la jeune fille :

Que sintió mi corazón cuando me presentasteis al venerable y anciano Sacerdotes que me dijisteis traer con designio de que acompañase en el soledad de mi retiro [...] pero era además, tan agradable su fisonomía y

<sup>574</sup> *Ibid.*, carta XXXIV p. 415.

<sup>575</sup> Graffigny, Françoise de, *Lettres d'une Péruvienne*, *op. cit.*, p. 251. *Cartas de una peruana*, p. 264.

<sup>576</sup> *Ibid.*, p. 135.

<sup>577</sup> *Id.*, *Cartas de una peruana*, *op. cit.*, p. 261.

<sup>578</sup> *Id.*, *Lettres d'une Péruvienne*, *op. cit.*, p. 135.

<sup>579</sup> *Id.*, *Cartas de una peruana*, *op. cit.*, p. 263.

su ademán tan modesto [...]. ¿Quién me diría el inestimable tesoro de ciencia y virtud que se ocultaba bajo tan sencillo aunque respetable aspecto? ¡Oh con cuánta sagacidad supo inspirarme insensiblemente sus sentimientos religiosos! Preguntábame y escuchaba los pertenecientes a mi antiguo culto, con una complacencia tan dulce...<sup>580</sup>

Du mépris originel, nous passons maintenant à l'évocation d'un religieux vénérable et agréable. Alors qu'auparavant, il dépréciait les cultes sacrés incas, désormais, il fait preuve d'une réelle complaisance et d'un intérêt absolu.

La lecture de la dernière lettre nous permet de voir comment la traductrice profite également de ces ultimes pages pour encenser l'évangélisation réalisée pendant la conquête américaine. Comme nous l'avons déjà souligné, l'œuvre originale critiquait vertement les actions entreprises par le peuple hispanique, critiques qui devinrent louanges dans le travail de la traductrice. Néanmoins, ces éloges ne furent pas toujours unanimes, car ils constituent aussi une des plus grandes incongruités de la version espagnole.

Après avoir condamné nettement, même dans la version hispanique, la brutalité des actions des conquistadors, dans cette lettre, Zilia défend leurs actes, et elle invite ses concitoyens indigènes à accepter avec patience et docilité ces nouveaux changements.

Sufrid con paciencia las flaquezas de algunos de vuestros conquistadores, porque son hombres, porque tanto bien nunca puede ser muy costoso, y porque de justifica lo exige la felicidad inconcebible a que todos por diversos medios conspiran y os preparan [...]. Animé y corroboré el valor de los Españoles en la empresa que tan a su costa han principiado, e inspiré a mis amados compatriotas docilidad para abrazar la religión que adoro.<sup>581</sup>

Pour illustrer un peu mieux cette incohérence concernant l'image des conquistadors espagnols, nous pouvons évoquer les critiques très sévères présentes dans la version originale, telles que « cruels Espagnols » ou « sauvages Espagnols », mais aussi quelques-unes,

---

<sup>580</sup> Graffigny, Françoise de, *Cartas de una peruana*, op. cit., carta XLII, p. 509-5010. « Quel fut le choix de mon cœur lorsque je fis la connaissance de ce religieux vieux et vénérable. Celui-là même que vous m'aviez présenté pour qu'il m'accompagnât dans la solitude de ma retraite [...] En outre, son physique et son geste si modeste étaient très agréables [...] qui aurait cru que sous une apparence si simple et si respectable se cachait un trésor inestimable de science et de vertu ? Il sut insensiblement m'inspirer ses sentiments les plus religieux avec une si grande sagesse ! Il me demandait et il écoutait les dogmes appartenant à mon culte ancien avec une si douce complaisance ... » (N.T.)

<sup>581</sup> Id., *Cartas de una peruana*, op. cit., carta XLII, p. 514-517. « Subissez avec patience la fragilité de certains de vos conquistadors, parce qu'ils sont des hommes, parce que tant de bien ne peut jamais être très coûteux, et parce que la justice l'exige et un bonheur inconcevable, auquel grâce aux divers moyens, ils conspirent et ils vous préparent [...]. J'ai fortifié la valeur des Espagnols dans l'entreprise qu'aux dépens d'eux, ont commencé, et j'ai inspiré à mes chers compatriotes la docilité pour prendre dans leurs bras la religion que j'adore... » (N.T.)

rencontrées dans la traduction espagnole, telles que « salvajes españolas » ou « muchos salvajes que ya no eran españolas »<sup>582</sup>.

Après l'analyse exhaustive de cette dernière lettre, nous avons essayé de comprendre pourquoi la traductrice espagnole voulut donner à sa version un final si incohérent. De toute évidence, María Romero Masegosa entendait adapter sa version au contexte social espagnol de l'époque. Cependant, nous pouvons lire, dans le prologue de la traductrice, que son objectif original était de revendiquer un rôle accru pour les femmes dans la nouvelle société et d'en terminer avec toutes les pensées misogynes encore en vigueur à l'époque. C'est pour cette raison que son choix final paraît déraisonnable. Effectivement, si elle avait aussi un objectif pour ainsi dire « féministe », elle aurait mieux fait d'achever sa version de la même façon que la femme de lettres française.

María Romero Masegosa ne fut pas l'unique lectrice à s'interroger sur l'absence d'une fin évidente dans l'œuvre de Françoise de Graffigny. De nombreux spécialistes ont vu dans cette absence une sorte d'astuce de la part de l'écrivaine française, lui permettant de laisser son œuvre ouverte pour une éventuelle suite. Cependant, cette théorie ne fait pas l'unanimité. En effet, certains critiques, comme Jean-Paul Schneider, considèrent que l'œuvre française est un roman parfaitement fermé et que Madame de Graffigny a simplement voulu mettre en évidence les différentes alternatives offertes à une femme, loin des choix traditionnels.

Le lecteur des *Lettres d'une Péruvienne* est frappé d'emblée en effet par la manière dont chaque lettre tend à se refermer pour ainsi dire autour de la figure de l'absent. Si Zilia multiplie souvent ses observations, si elle détaille impressions ou souvenirs, il n'en faut pas moins remarquer que chaque lettre tourne autour d'un sujet bien défini, dont on ne déborde guère, et qui est traité en suivant un plan de thèse cohérent. Or, à cette unité logique qui entretient l'impression que la lettre forme un tout, vient se superposer avec régularité ce qu'on pourrait appeler une unité sentimentale : après l'apostrophe à Aza qui inévitablement ouvre la lettre, tout aussi inmanquablement nous trouvons à la fin de la missive une évocation d'Aza assortie de déplorations sur son absence et de promesses de fidélité. Cette constante dans la composition des lettres indique une sorte de fermeture de Zilia sur elle-même et sur son amour.<sup>583</sup>

---

<sup>582</sup> Il est remarquable que, dans cet exemple, Zilia définisse ses ravisseurs comme des « salvajes ». María Romero Masegosa introduisit une note de bas de page pour expliquer ce choix de traduction. Elle considérait que, à l'instar des Européens, les Indiens définissaient aussi les Européens comme des sauvages. Pour la femme de lettres espagnole, l'utilisation de ce terme, si fortement contesté par le Saint-Office, était dans ce cas précis correcte.

<sup>583</sup> Schneider, Jean-Paul, « Les *Lettres d'une Péruvienne* : roman ouvert ou roman fermé ? », in *Vierge du Soleil/Fille des Lumières : la « Péruvienne » de Mme de Graffigny et ses « Suites »*, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 1989, p. 7-48.

Loin de notre traditionnel *happy end*, dans son œuvre, l'auteure lorraine décida donc de laisser à sa protagoniste le choix de son destin. Un libre arbitre considéré à l'époque comme novateur tout autant que féministe. Rares sont les dénouements où les femmes ne finissent pas par tomber amoureuses du protagoniste (généralement un homme attirant qui prend soin de la pauvre femme déshéritée), par rejoindre un couvent ou encore par mourir, la mort constituant à l'occasion une solution aux chagrins d'amour.

C'est peut-être une des raisons pour lesquelles María Romero Masegosa se vit dans l'obligation d'écrire une dernière lettre avant de rendre public son travail. Bien évidemment, la fin audacieuse inventée par la femme de lettres française, dans laquelle Zilia rejette en même temps l'amour, le suicide et l'enfermement religieux, et choisit de se consacrer à elle-même et de vivre sa vie, est, comme nous l'avons déjà souligné, impensable pour une société aussi conservatrice que celle de l'Espagne de la fin du dix-huitième siècle. María Romero Masegosa décida donc de « traditionnaliser » un peu sa version et de donner à sa protagoniste la possibilité de laver ses péchés en épousant la religion catholique et en consacrant sa vie à Dieu. Cependant, si nous réfléchissons encore un peu plus sur cette fin, nous pouvons souligner que la traductrice espagnole reproduit, en quelque sorte, la plupart des fins traditionnelles, si ce n'est qu'au lieu de marier sa protagoniste avec un homme, elle lui fait épouser Dieu.

## 2.7. L'intervention instructive de María Romero Masegosa

Mais s'il y a un trait caractéristique de la version espagnole celui-ci sont les notes de bas de pages nombreuses qu'accompagnent cette traduction. Dès son prologue, la femme de lettres hispanique explique que toutes ses notes de bas de page furent conçues pour faciliter la compréhension des lecteurs, pour enseigner ses pensées aux jeunes demoiselles et pour inciter les femmes indécises à prendre la plume à leur tour<sup>584</sup>. Entre les différentes notes, la traductrice différencie les notes traduites directement de la version originale et celles qui sont issues de ses propres réflexions.

---

<sup>584</sup> Les exemples de savants incitant le reste des femmes à écrire et à s'instruire furent très nombreux pendant le XVIII<sup>e</sup> siècle. Rares étaient les textes écrits par des plumes féminines qui ne profitaient pas de quelques lignes pour attirer l'attention sur la situation des femmes des Lumières.

La première contribution de Romero Masegosa peut être lue à la page 46. Zilia vient d’être enlevée, et elle raconte que ses *jours sont semblables aux nuits les plus effrayantes*<sup>585</sup>. Le désespoir de la protagoniste et les critiques qu’elle formule concernant ses ravisseurs obligèrent la traductrice à rédiger une note explicative. Cette première note est très significative, puisque nous pouvons y lire les premières lignes de soutien aux conquistadors et à leurs méthodes peu orthodoxes – du moins pour certaines d’entre elles.

Ni estas, ni otras expresiones semejantes deben causar extrañeza en boca de Zilia. Lo primero, porque no era para menos la novedad y revolución que indispensablemente se notaría en el reino con un acontecimiento tan extraordinario. Lo segundo porque según sus ritos y creencias debían parecerle sacrilegios aquellos hombres que atropellaban unos Templos, que aunque de ídolos, eran en opinión de aquellos Pueblos tan sagrados como cualquier otro.<sup>586</sup>

Comme nous l’avons indiqué à plusieurs reprises, nous n’avons pas eu l’impression que Françoise de Graffigny voyait dans le débarquement des aventuriers espagnols en terre américaine un événement extraordinaire, ainsi que le définissait l’intellectuelle hispanique.

Dans cette première note, la traductrice a voulu aussi contribuer à l’instruction de ses lecteurs. Dans les lignes suivantes, María Romero Masegosa évoque quelques figures et faits spécifiques de la conquête espagnole. Elle nomme Francisco Pizarro et rappelle les événements qui se sont produits à Pedro de la Gasca<sup>587</sup>, les considérant comme de simples prétextes que les nations étrangères utilisaient pour critiquer la nation espagnole.

Con efecto, una de las víctimas [...] fue el mismo Conquistador y primer Virrey D. Francisco Pizarro (de cuya conducta hacen muchos elogios los mismos historiadores Franceses) [...]. De estos hechos, en que el gobierno español, ni la mayor parte de los castellanos tuvieron parte alguna, se valen los extranjerios para denigrar nuestra conducta en aquellos países.<sup>588</sup>

---

<sup>585</sup> Graffigny, Françoise de, *Lettres d’une Péruvienne*, op. cit., lettre I, p. 39.

<sup>586</sup> Graffigny, Françoise de, *Cartas de una peruana*, op. cit., carta I, p. 46. « Ni ces expressions-ci ni d’autres similaires ne doivent surprendre dans la bouche de Zilia. D’abord, parce qu’un événement si extraordinaire allait inévitablement susciter la nouveauté et la révolution dans le royaume. Et ensuite, parce que, selon leurs rites et leurs croyances, ces hommes devraient leur sembler des profanateurs qui piétinaient leurs temples. Des temples qui, même avec des idoles, étaient, selon les croyances de ces peuples, aussi sacrés que n’importe quel autre. » (N.T.)

<sup>587</sup> Pedro de la Gasca était un religieux, politicien, militaire et diplomate espagnol du XVI<sup>e</sup> siècle. Il est entré dans l’histoire sous le pseudonyme de « pacificateur », car la Commission royale lui demanda de mettre fin au soulèvement initié par Gonzalo Pizarro contre la couronne espagnole. Voir : Pérez de Tudela Bueso, Juan, *Documentos relativos a Don Pedro de la Gasca y a Gonzalo Pizarro*, Madrid, Real Academia de la Historia, t. XXI, 1964, p. 265.

<sup>588</sup> Graffigny, Françoise de, *Cartas de una peruana*, op. cit., carta I, p. 47. « En fait, une des victimes [...] fut le premier vice-roi et conquistador Francisco Pizarro (dont les actions ont été très louées par les historiens français eux-mêmes) [...] Ces

Elle termine cette première contribution avec quelques mots concernant la conquête espagnole, écrits par un important historien de son époque : « Esto es confundir la substancia con los accidentes. »<sup>589</sup>

Le thème de la conquête américaine revient souvent dans ses notes illustratives. Dans la lettre XV, nous lisons un bref éclaircissement sur la situation américaine de l'époque. La femme de lettres espagnole poursuit sa défense de ses compatriotes et réfute toutes les théories de cruauté et de barbarie, sous-entendues par la plupart des nations étrangères. Dans ces lignes, María Romero Masegosa assure que la cohabitation entre les Espagnols et les indigènes était si bonne, qu'une sorte de marché d'échange s'instaura dans les différentes villes américaines. Les indigènes, fascinés par les ustensiles européens, loin de cacher ou de protéger leurs richesses, échangeaient, toujours selon la traductrice, leurs trésors contre *des morceaux de miroirs, peignes ou couteaux*.

Esto no debe causar extrañeza sino a las personas que no se han dado a la lectura de nuestros descubrimientos y conquistas de América; pero de todas nuestras Historias consta, que aquellos habitantes daban el oro por pedazos de espejo, cuentas de vidrio, peines, cuchillos, cascabeles...<sup>590</sup>

Les louanges de la traductrice aux conquistadors ne furent pas ses seules contributions. Car, à l'image des grandes pédagogues de l'époque, comme Josefa Amar y Borbón, Marie Leprince de Beaumont ou Stéphanie Félicité de Genlis, María Romero Masegosa voulut collaborer aussi, avec ces notes, à l'instruction de ses lecteurs et plus précisément de ses lectrices. Pour cette bonne raison, la traductrice dénonce ouvertement tous les travers considérés comme propres au genre féminin, comme la superficialité, l'hypocrisie, l'ignorance, les apparences... Reprenons donc toutes ses explications.

Dans la lettre XI, Zilia raconte son arrivée en France et son premier contact avec les Français et surtout les Françaises. Ces dernières, stupéfiées par la nouvelle venue, se moquèrent de la jeune étrangère et ironisèrent sur ses habits.

---

événements, auxquels ni le gouvernement espagnol ni la majorité des Castellans ont collaboré, ont servi aux étrangers pour dénigrer notre comportement dans ces pays. » (N.T.)

<sup>589</sup> Solís, Antonio de, *Historia de la conquista de Méjico, población y progresos de la obra septentrional conocida con el nombre de nueva España*, Barcelona, Thomas Piferrer, 1771, p. 33. « C'est confondre la substance avec les accidents. » (N.T.)

<sup>590</sup> Graffigny, Françoise de, *Cartas de una peruana, op. cit.*, carta XV, p. 206. « Ces faits doivent être surprenants seulement pour toutes ces personnes qui ne se sont pas adonnées à la lecture de nos découvertes et de la conquête de l'Amérique ; car toutes nos histoires racontent que ces personnes échangeaient l'or contre des morceaux de miroir, des perles en verre, des peignes, des couteaux, des grelots... » (N.T.)

Après ce passage, Romero Masegosa entreprend une critique ardente de la superficialité des apparences<sup>591</sup>. Elle considérait comme infantiles et impolies les moqueries concernant les apparences physiques. Comme elle le rappelle : « L’habit ne fait pas le moine. » Pour la femme de lettres espagnole, l’absence d’éducation était la responsable directe de ce manque de respect.

Ciertamente que es la cosa más ridícula e infundada el reírse de un oriental porque se viste a la Otomana, o de un otro extranjero porque sus trajes son como se usan en su país [...] Esto sin duda es un efecto de nuestra mala educación, pues debiera inspirárseles a los niños desde la infancia la idea de que tan racionales son los hombres vestidos de un modo como de otro.<sup>592</sup>

L’apparence physique et les intérêts superficiels des jeunes demoiselles des sociétés contemporaines sont des thèmes que la traductrice reprend à plusieurs reprises tout au long de sa traduction. Quelques lettres plus tard, nous lisons une nouvelle critique concernant cette superficialité féminine. María Romero Masegosa montre comment, dès leur plus jeune âge, les filles sont instruites de manière à devenir hypocrites et frivoles avec leurs congénères. Selon la femme de lettres espagnole, tout tourne autour des apparences.

¿Quién hay que no quede, edificado en vista de las pruebas de amistad y cariño que nos prodigamos unas a otras? [...]. Los besos y abrazos no son ya unas pruebas evidentes, sino muy equivocadas de afecto. ¡Oh si leyéramos buenos libros! [...]. Entonces seríamos mujeres; ahora somos unas figuritas de óptica y nada más.<sup>593</sup>

Cette critique des apparences est au cœur de plusieurs notes : les lettres XX, XXVI, XXVIII et XXIX se terminent sur diverses annotations provenant de la traductrice. Tout au long de ces commentaires, celle-ci analyse les différents comportements sociaux des sociétés contemporaines et surtout espagnole. Pour Romero Masegosa, une grande majorité de la population occidentale se trouve sous l’influence de cette dictature avide et matérialiste.

---

<sup>591</sup> Notons qu’il est possible de trouver quelques petites précisions provenant de la plume de la traductrice dans les lettres précédentes. Ces annotations correspondent à quelques explications concernant surtout la religion et les mœurs indigènes. Bien évidemment, ces annotations furent rédigées pour faciliter la compréhension de tous ces nouveaux lecteurs moins instruits.

<sup>592</sup> Graffigny, Françoise de, *Cartas de una peruana*, op. cit., carta XI, p. 151-152. « Certainement, la chose la plus ridicule est de se moquer d’un Oriental parce qu’il est habillé comme un Ottoman, ou d’un autre étranger parce que ses vêtements sont comme ceux qu’il porte dans son pays d’origine [...] Cela est certainement le résultat de notre faible niveau d’éducation, car dès la petite enfance, on devrait inculquer aux enfants l’idée que les hommes vêtus d’une manière ou d’une autre sont aussi rationnels que n’importe qui. » (N.T.)

<sup>593</sup> Id., *Cartas de una peruana*, op. cit., carta XVI, p. 216-217. « Y a-t-il quelqu’un qui peut rester médusé, face aux preuves d’amitié et d’affection que nous exhibons les unes envers les autres ? [...] Les baisers et les accolades ne sont que des gestes pour prouver de fausses marques d’affection. Oh, si nous choisissons plutôt de lire de bons livres ! [...] Dans ce cas-là, nous deviendrions de vraies femmes ; aujourd’hui nous ne sommes que des figures illusoires et rien de plus. »

Por acá también tributamos nuestros inciensos al Ídolo de lo superfluo. La redundancia de lo que se gasta en trajes, trenes y mueblajes de casas inútiles, sería suficiente para mantener una innumerable porción de familias indigentes.<sup>594</sup>

María Romero Masegosa était, comme toutes les intellectuelles des Lumières, très impliquée dans les thèmes concernant l'éducation et plus concrètement l'éducation des femmes. Comme nous avons pu le constater dans certains des exemples précédents, à plusieurs reprises, elle incita les jeunes demoiselles à abandonner les compagnies et les situations superficielles pour consacrer leurs moments d'oisiveté à la lecture et à l'instruction personnelle.

Nous avons constaté la présence de certaines notes plutôt féministes que l'auteure hispanique, intercala discrètement, entre ses pensées moralisatrices et pédagogiques. María Romero Masegosa justifiait ses pensées en sachant, comme elle le disait, que *certaines personnes allaient la définir comme défenseure fervente de son sexe*. Malgré tout, elle décida de dénoncer, à plusieurs reprises, l'infériorité féminine et la disposition sociale misogyne. Dans la lettre XXVIII, elle critique les différences sociales évidentes existant entre hommes et femmes. Elle condamne la situation de plusieurs femmes déshonorées par certains hommes qui, sans aucune raison, avancent « una verdad que nadie les pregunta, ¡Ay, de aquellos que injustamente mancillaron el honor de una mujer! »<sup>595</sup>.

María Romero Masegosa, comme la plus grande partie de ses contemporaines, ignorait depuis quand les femmes étaient ainsi discréditées par les hommes, mais elle estimait que tant que ses collègues masculins n'accepteraient pas le savoir-faire féminin, leurs productions n'atteindraient pas la perfection.

Selon la traductrice, ce mépris pour l'instruction des femmes trouve l'une de ses origines dans la mentalité des parents eux-mêmes, qui, dans la plupart des cas, délaissaient l'éducation de leurs filles. Dans la lettre XIX, elle formule une importante réflexion sur l'une des formes d'éducation féminine les plus habituelles de l'époque : l'enfermement religieux.

---

<sup>594</sup> *Ibid.*, carta XXIX, p. 359. « Par ici, nous offrons aussi notre encens à l'Idole du superflu. La somme des dépenses en vêtements, trains et mobilier inutile pour les maisons, serait suffisante pour entretenir une quantité innombrable de familles indigentes. »

<sup>595</sup> *Ibid.*, carta XXXIII, p. 407-408. « Une vérité que personne ne veut entendre, Oh malheureux, ceux qui entachèrent injustement l'honneur d'une femme ! » Malheureusement, ces faits dénoncés par les intellectuelles des Lumières continuent à être d'actualité. Plusieurs associations poursuivent, de nos jours, le combat contre le harcèlement féminin.

¡Válgame Dios! ¡Qué haya padres que tal sacrificio exijan de sus hijos! ¿Es acaso una bagatela el condenarse a una perpetua reclusión toda la vida?<sup>596</sup>

À partir du XVIII<sup>e</sup> siècle, nous savons que divers intellectuels français, comme Choderlos de Laclos, Rousseau ou Diderot, manifestèrent leur désaccord avec ce type d'établissements et avec l'éducation reçue dans ceux-ci. Certaines productions littéraires de l'époque dépeignaient ces jeunes filles désorientées et ignorantes qui, après plusieurs années d'enfermement, devaient faire face à la vie réelle. Quelques exemples nous viennent à l'esprit, comme Cécile de Volanges ou le personnage de Céline de Graffigny.

Ce dernier personnage nous aide à illustrer une autre raison pour obliger les demoiselles à prendre l'habit. Comme beaucoup de filles de l'époque, Céline, étant la cadette de sa famille, doit rentrer au couvent. Les mariages avaient de fortes répercussions économiques, politiques et surtout sociales dans les familles des deux conjoints. Madame de Graffigny, avec le personnage de Céline, voulut donc dénoncer cet enfermement forcé. La mère de Déterville obligea Céline à rentrer au couvent pour préserver la fortune familiale et donc l'héritage de son fils aîné.

Après ce passage, María Romero Masegosa en profite pour formuler une critique sur ces parents qui obligent leurs enfants à réaliser un tel sacrifice. Elle souligne la situation inconfortable de ces pauvres novices, que l'on force à prendre l'habit religieux sans aucune vocation. Elle qualifie de pervers et d'avares les géniteurs qui choisissent de sacrifier les vies de ces victimes innocentes.

¿Tan fácil es cumplir unos votos que se hacen con repugnancia? ¡Ha! Si los que se abrazan voluntariamente son penosos [...] ¿Qué debemos persuadirnos de los que se forman a sugestionones de una sórdida avaricia?<sup>597</sup>

Il n'est donc pas étonnant que dans une société telle que l'Espagne de l'époque, où une grande majorité des jeunes filles étaient enfermées dans ces institutions religieuses pour leur éducation avant, pour un certain nombre d'entre elles, d'être poussées à prendre le voile sans vocation, et soumises par ailleurs à une étroite surveillance inquisitoriale, Romero Masegosa

---

<sup>596</sup> *Ibid.*, carta XIX, p. 243. « Mon Dieu ! Qu'il puisse y avoir des parents qui exigent un tel sacrifice de leurs enfants ! Est-ce que, peut-être, c'est une bagatelle de les condamner à la réclusion à vie ? » (N.T.)

<sup>597</sup> *Ibid.*, carta XIX, p. 243-244. « Est-ce qu'il est si facile de tenir des vœux faits avec dégoût ? Ha ! Si même ceux qui les épousent volontairement deviennent infortunés [...] Qu'est-ce que nous devons penser de ceux qui sont faits suite à une avarice sordide ? » (N.T.)

ait considérablement minimisé ces critiques religieuses, pour éviter peut-être, que ses propos ne soient considérés comme inappropriés par le Saint-Office.

C'est peut-être cette dictature religieuse qui fit que beaucoup des notes de la femme de lettres espagnole sont consacrées à des thèmes religieux. Les lettres XXI, XXII, XXIV, XXVII et XXXIV se terminent par plusieurs notes explicatives à propos de la sainte religion. Nous ne devons pas oublier que la présence indiscutable du Saint-Office obligeait les écrivains les plus audacieux à s'exprimer avec une certaine retenue pour éviter la censure. C'est peut-être la raison de l'importance de ces notes de bas de page.

## 2.8. Les nouvelles versions espagnoles de l'œuvre de Madame de Graffigny (les éditions de 1823 et 1836)

Pour divers spécialistes contemporains, la version réalisée par María Romero Masegosa met en évidence :

Una mujer culta, sensata, preocupada por todos los aspectos de la vida de su tiempo; y en especial por la educación de las mujeres, una mujer capaz de opinar sobre todo tipo de asuntos con serenidad, moderación y buen juicio.<sup>598</sup>

Malgré ces éloges, nous n'avons pas découvert d'autres indices qui auraient pu témoigner du succès de cette première version espagnole des *Lettres d'une Péruvienne*. Bien au contraire, nous avons remarqué plusieurs textes qui, loin de vanter cette première traduction critiquaient cette version et surtout les notes moralisatrices de Romero Masegosa. Un bon exemple de ces reproches figure dans l'œuvre *El impío por vanidad*<sup>599</sup> (1795), où l'auteur, Vicente Martínez Colmer, condamne, dans une note de bas de page, l'absence de connaissances de l'auteure espagnole et l'inutilité de ses notes<sup>600</sup>.

Permítame hacer aquí una advertencia que no me parece importuna. [...] Extraño ciertamente que una señora que se pica de erudita, como lo da bien a entender en el prólogo y notas a su traducción, no sepa lo

---

<sup>598</sup> García Garroso, María José, « Mujeres novelistas españolas en el siglo XVIII », in *Congreso Internacional sobre novela del siglo XVIII*, (éd. Fernando García Lara), Almería, Services des publications de l'Université d'Almería, 1995, p. 171. « Une femme cultivée, sensée, préoccupée par tous les aspects de la vie de son époque ; et spécialement de l'éducation des femmes, une femme capable de penser avec sérénité et modération, sur tout genre de sujet et avec un bon raisonnement. » (N.T.)

<sup>599</sup> Martínez Comer, Vicente, *El impío por vanidad*, Valencia, 1795.

<sup>600</sup> Les lignes suivantes font référence aux pensées écrites par Madame Masegosa dans la lettre XI de sa traduction, *Cartas de una peruana*, op. cit., p.151. L'écrivaine espagnole dénonça, dans cette note de bas de page, les critiques que les jeunes demoiselles françaises exprimèrent quand elles observèrent pour la première fois l'aspect et les habits de la jeune indigène.

que tienen que ver con las cualidades del alma; puesto que cualquiera que sepa un poco de Filosofía Moral, no pude ignorar cuánto influye el vestido en la persona.<sup>601</sup>

En ce qui concerne la première traduction espagnole du célèbre roman épistolaire, nous avons déjà précisé que seules les références de certains journaux de l'époque nous dévoilent quelques indices sur sa réception.

Cartas de una Peruana escritas en Francés por Madame de Graffigny, y traducidas al Castellano por Doña María Romero Masegosa y Cancelada; obra de mucho mérito, que ha merecido se traduzca en varias lenguas, y que se lea con interés y deleite.<sup>602</sup>

D'après tous ces éléments, il nous semble improbable que cette version ait eu beaucoup de succès dans les cercles intellectuels espagnols de l'époque<sup>603</sup>.

Tout au long de notre analyse, nous nous sommes interrogée à plusieurs reprises sur le fait que María Romero Masegosa ait pu traduire une œuvre censurée par l'Inquisition quelques années auparavant. Même si d'importants changements furent réalisés, nous ne devons pas oublier qu'à partir de 1789, un important cordon sanitaire fut imposé par les autorités politiques espagnoles, face aux dangers révolutionnaires venant du pays voisin<sup>604</sup>. Cependant, l'inefficacité des autorités permit à de nombreux livres français de débarquer à Madrid et à Barcelone (la capitale catalane devint le foyer principal de ces publications à l'intérieur de la péninsule) et de se trouver ainsi à la portée d'un public large<sup>605</sup>. À ces deux grands pôles de distribution, nous pouvons également ajouter le Pays basque (la frontière du Bidasoa connaissant, en matière de surveillance, bien des négligences plus ou moins consenties et bien payées), Cadix et les îles Canaries (par voie maritime<sup>606</sup>). Malgré ces quelques inadvertances, le Saint-Office devint plus vigilant que jamais à l'arrivée de nouveaux livres dangereux produits au-delà des Pyrénées.

---

<sup>601</sup> Martínez Comer, Vicente, *El impío por vanidad*, Valencia, Impr. de Josef Estevan, 1792, p. 14. « Permettez-moi de faire ici un avertissement qui ne me semble pas inopportun. [...] Il est bien étrange qu'une dame qui se dit illustre, comme elle le suggère dans le prologue et les notes de sa traduction, ignore la relation entre les qualités de l'âme ; de plus, quelqu'un avec quelques notions de philosophie morale devrait être capable de repérer l'influence que l'apparence physique a sur la perception d'une personne. » (N.T.)

<sup>602</sup> *Semanario de Salamanca*, 15 juillet 1794. « *Letras d'une Péruvienne* écrites en français par Madame de Graffigny et traduites en castillan par María Romero Masegosa y Cancelada, une œuvre de grand mérite, laquelle a bien mérité sa traduction dans diverses langues, et qui se lit avec intérêt et plaisir. » (N.T.)

<sup>603</sup> L'absence de rééditions postérieures est aussi un signe évident de cette faible célébrité.

<sup>604</sup> Vázquez, Lydia, « Censure de la littérature française dans l'Espagne éclairée », *op. cit.*, p. 29-43

<sup>605</sup> López, François, « Sobre la imprenta y librería del libro en España », in *Revista de Historia Moderna*, Universidad de Alicante, n° 4, p.16.

<sup>606</sup> *Ibid.*, p. 16.

Nous pouvons nous demander comment une femme, inconnue jusqu'alors du monde des lettres espagnoles, entreprit la traduction d'une œuvre française condamnée et obtint le feu vert inquisitorial pour la publication postérieure de sa nouvelle version.

Quelques années plus tard, deux nouvelles versions espagnoles de l'œuvre de l'écrivaine française parurent. La première était une traduction anonyme éditée à Paris en 1823 et publiée par la librairie de « Rosa y Bouret »<sup>607</sup>, spécialisée dans la diffusion de traductions et d'œuvres espagnoles<sup>608</sup>. La deuxième fut publiée en 1836 à Valence, et signée par un certain D.J.G.

Après une première lecture de la version de 1823, nous comprenons un peu mieux pourquoi le traducteur décida de rester anonyme et de publier sa version loin de la vigilance inquisitoriale.

Sans les habituels prologues de la part du traducteur, la traduction commence directement avec l'*Introduction Historique des Lettres d'une Péruvienne*, passage que nous trouvons aussi dans l'œuvre originale et dans la première version espagnole. Toutefois, les premières divergences avec la version de María Romero Masegosa ne tardent pas à apparaître, car dès la deuxième page, nous comprenons mieux, comme nous l'avons déjà souligné, les raisons qui amenèrent ce traducteur à rester dans l'anonymat et à publier son travail loin des imprimeries espagnoles.

Cuando la avaricia, aborto del seno de un mundo cuya existencia ni tan siquiera sospechaban, arrojó en su suelo unos tiranos, cuya barbarie la humanidad mirará siempre con rubor, y considerará como el mayor crimen de aquel siglo.<sup>609</sup>

Loin de supprimer, à l'instar de la version précédente, toutes les critiques et allusions aux conquistadors espagnols, cette nouvelle version traduit mot à mot les lignes de la version originale.

---

<sup>607</sup> Cette librairie était spécialisée dans la littérature espagnole (ouvrages espagnols et traductions espagnoles d'œuvres françaises) à partir de 1819-1820, sous la raison : « Librería española y francesa de (F.) Rosa ». Elle tenait également un cabinet littéraire au Palais-Royal et le libraire fut le rédacteur de plusieurs catalogues de fonds hispaniques.

<sup>608</sup> La librairie mexicaine d'Agustín Masse garantit la diffusion des livres de la librairie parisienne Rosa y Bouret. Généralement, il s'agissait d'œuvres interdites par le Saint-Office, qui étaient publiées dans la plupart des pays sud-américains.

<sup>609</sup> *Cartas peruanas*, escritas en francés por Madame de Graffigny, traducida al español, En casa de Rosa, librero, gran patio del Palacio-Real, y calle de Montpensier n° 5, Paris, 1823. « Lorsque l'avarice du sein d'un monde, dont ils ne soupçonnaient pas même l'existence, jeta sur leurs terres des tyrans, dont la barbarie fut la honte de l'humanité et le crime de leur siècle. » (N.T.)

Une autre différence que nous avons repérée est que cette nouvelle version porte le titre de *Cartas peruanas* alors que, au début de la première lettre, nous retrouvons à nouveau le titre originel, *Cartas de una peruana*. On peut noter qu'il y a aussi en français des hésitations sur le titre.

Cette traduction anonyme présente également une innovation. À chaque début de lettre, le traducteur offre une sorte de bref résumé pour, en quelque sorte, faciliter la compréhension de ses nouveaux lecteurs. La première lettre débute précisément après ces quelques lignes, écrites par le traducteur lui-même et dédiées à l'arrivée dévastatrice des conquistadors espagnols : « Los Españoles entran con violencia en el templo del Sol, llevándose a Zilia, que felizmente conserva sus Quipos, con los cuales exprime sus desgracias y su ternura a su amante. »<sup>610</sup>

Notre étude comparative des trois versions nous permet de conclure que celle de María Romero Masegosa est beaucoup plus libre que cette nouvelle version qui, malgré quelques tournures de phrases, le recours excessif aux adjectifs et la réitération de figures littéraires, est bien plus fidèle à l'œuvre originale. Voyons ci-dessous quelques exemples :

<i>Letras d'une Péruvienne</i> (1747)	<i>Cartas de una peruana</i> <sup>611</sup> (1792)	<i>Cartas peruanas</i> <sup>612</sup> (1823)
La ville du soleil livrée à la fureur d'une nation barbare. (Lettre I)	El desastre de la Ciudad del Sol destrozada por el valor de una Nación desconocida. (Carta I).	La ciudad del Sol entregada al furor de una nación bárbara. (Carta Primera).
Les barbares [...] fiers de la puissance d'exterminer ! la cruauté est le seul guide de leurs actions. (Lettre I).	<b>Passage inexistant dans cette version</b>	Los bárbaros [...], ufanos con el poder de exterminar, la crueldad es el único móvil de sus acciones. (Carta primera).
Le gouvernement de cet Empire, entièrement opposé à celui du tien, ne peut manquer d'être défectueux [...] en Europe les Souverains ne tirent la leur que des travaux de leurs sujets, aussi les crimes et les malheurs viennent-ils presque tous des besoins mal satisfaits. (Lettre XX).	La desgracia de los Nobles en general nace de las dificultades que haya en conciliar su magnificencia aparente, con su pobreza real y verdadera. (Carta XX).	El gobierno de este Imperio, enteramente opuesto del tuyo, no puede menos de ser defectuoso [...] en Europa los soberanos sacan la suya del trabajo de sus vasallos, por lo mismo los crímenes y las desgracias comúnmente dimanar de necesidad mal satisfechas. (Carta XX <sup>a</sup> ).

<sup>610</sup> *Ibid.*, Carta Primera. « Les Espagnols entrent avec violence dans le temple du Soleil, en enlevant Zilia, qui heureusement conserve ses quipos, avec lesquels elle exprime ses malheurs et ses sentiments amoureux envers son amant. » (N.T.)

<sup>611</sup> Graffigny, Françoise de, *Cartas de una peruana*, œuvre trad. par Doña María Romero Masegosa, Valladolid, Impr. de Viuda. de Santander e hijos, 1792.

<sup>612</sup> Id., *Cartas peruanas*, Paris, Casa de Rosa, rue Montpensier n° 5, 1823.

<p>J'ai appris des Espagnols à connaître les malheurs [...] c'est leur cruelle Religion qui autorise le crime qu'il commet ; elle approuve, elle ordonne l'infidélité, la perfidie, l'ingratitude mais elle défend l'amour entre ses proches. (Lettre XXXVIII).</p>	<p>Los conquistadores de mi país me enseñaron a conocer las desgracias [...] su religión lo autoriza a causa de nuestra consanguinidad. (Carta XXXVIII).</p>	<p>Los españoles me dieron a conocer las desgracias [...]. Su cruel religión autoriza el crimen que comete; aprueba, manda la infidelidad, la ingratitud y prohíbe el amor entre los parientes. (Carta XXXVIII<sup>a</sup>).</p>
---	--	--

Ces exemples nous montrent la fidélité de cette nouvelle version, à laquelle nous venons de faire référence quelques lignes plus haut. Comme nous pouvons le remarquer, les thèmes tabous de la première traduction constituent à nouveau des sujets indiscutables dans cette nouvelle traduction.

Le traducteur anonyme décida de réaliser son travail de traduction à partir de l'édition française de 1822. Dans cette édition des *Lettres d'une Péruvienne*, nous découvrons plusieurs des particularités soulignées dans la nouvelle production espagnole. L'édition commençait avec une notice sur Françoise de Graffigny, que le traducteur décida de ne pas traduire. Cependant, « l'avertissement », « les lignes introductives » qui, en quelque sorte, servent de résumé à chaque commencement de lettre, ainsi que les 35 dernières *Lettres d'Aza ou d'un Péruvien* furent traduits.

Or, ce furent précisément ces trente-cinq dernières lettres qui attirèrent toute notre attention. Cette nouvelle édition française et le traducteur anonyme décidèrent d'incorporer dans leurs versions les *Lettres d'Aza ou d'un Péruvien*, comme une hypothétique fin de l'œuvre originale. Nous ne devons pas oublier les théories de plusieurs spécialistes, sur la prétendue intention de Françoise de Graffigny de laisser volontairement ouverte la fin de son œuvre pour de futures suites éventuelles.

Nous savons que la même année où les lecteurs français purent trouver, dans leurs librairies de l'époque, l'œuvre de l'auteure française, une première continuation des *Lettres d'une Péruvienne* parut. Cette première suite figure dans la deuxième édition de l'œuvre de la femme de lettres française de 1748<sup>613</sup>.

<sup>613</sup> Graffigny, Françoise de (Mouhy, Charles de, chevalier de), *Lettres d'une Péruvienne*, Lausanne, Marc-Micet Compagnie, 1748.

Ces nouvelles lettres rajoutées au texte original représentaient une sorte de dispute épistolaire entre les deux jeunes demoiselles. L'origine de cette dispute est une première lettre de Zilia adressée à Céline, où elle décrit mélancoliquement ses sentiments dus à la solitude et aux souvenirs de *l'ennemi de son repos*<sup>614</sup>, et où elle s'interroge aussi sur les sentiments d'amour du galant Déterville. Contrariée par le jeu de séduction avec lequel la jeune indigène continuait à duper son frère naïf, Céline répondait durement en reprochant précisément à la jeune Péruvienne cette attitude hésitante envers son frère : « Vous lui offrez votre amitié et l'engagez à venir : n'est-ce point là une cruauté ? »<sup>615</sup>

Ce premier recueil de lettres est une sorte de continuation peu stimulante des lettres de Madame de Graffigny<sup>616</sup>. L'auteur anonyme<sup>617</sup> a voulu s'engouffrer dans la voie ouverte auparavant par la femme de lettres française. Du coup, ce premier recueil est une production très peu intéressante du point de vue littéraire. C'est pour toutes ces raisons que cette première suite des *Lettres d'une Péruvienne* ne connut pas une grande célébrité<sup>618</sup>.

Il faudra attendre quelques années pour trouver un autre supplément présenté comme un nouveau dénouement de l'œuvre originale. Les *Lettres d'Aza ou d'un Péruvien* furent, cette fois-ci, publiées en 1749<sup>619</sup> à Amsterdam. Dès la page de titre de cette production, nous comprenons les envies de ce nouvel auteur de présenter ses lettres comme une éventuelle suite de l'œuvre originale, grâce aux mots : « Conclusion des *Lettres d'une Péruvienne* ».

Quant à la paternité de cette nouvelle production épistolaire, le lecteur de l'époque n'a aucune information sur ce nouvel auteur. Cette seconde suite fut attribuée à Ignace Hugary de Lamarche-Courmont. Cependant, tout au long du recueil, nous ne trouvons aucune référence à cet auteur. Ignace Hugary de Lamarche-Courmont, Même l'avertissement rédigé par le mystérieux auteur ne fait aucune allusion à sa personne.

---

<sup>614</sup> *Ibid.*, p. 306.

<sup>615</sup> *Ibid.*, p. 312.

<sup>616</sup> Lamm, Erin, « La force féminine dans *Lettres d'une Péruvienne* et *Gigi* », in *L'érudit franco-espagnol*, vol. 4, 2013.

<sup>617</sup> Il existe une hypothèse sur l'auteur de ces lettres car cet anonymat fut résolu, dans une des lettres de Madame de Graffigny où elle-même donna l'une de ces lettres au chevalier de Mouhy. Voir : *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, Volume 336, University of Oxford, 1996, p. 29.

<sup>618</sup> Mallinson, Jonathan, « Représentant les *Lettres d'une Péruvienne* en 1752 : illustration et illusion », in *Eighteenth-Century Fiction*, n° 15, janvier 2003, p. 230.

<sup>619</sup> Graffigny, Françoise de (Mouhy, Charles de, chevalier de), *Lettres d'une Péruvienne*, Lausanne, Marc.-Micet Compagnie, 1749.

Les *Lettres d'Aza ou d'un Péruvien* connurent un grand succès et à partir de 1760, la plupart des éditions de l'époque décidèrent d'incorporer cette suite aux rééditions des *Lettres d'une Péruvienne*, comme une sorte de suite à l'œuvre de Françoise de Graffigny<sup>620</sup>.

Il s'agit d'un recueil de 35 lettres, vraisemblablement récupérées en Espagne d'après l'intrigue, et écrites, cette fois-ci, de la plume d'Aza. Dans cette version, ces lettres trouvent un nouveau destinataire. Seulement trois des 35 lettres sont adressées à la jeune indigène Zilia, le reste étant destiné à un ami du prince inca nommé Kanhuiscap<sup>621</sup>.

Cependant, un changement assez évident apparaît dans les rééditions françaises et dans cette nouvelle version espagnole. Même si les deux versions faisaient la séparation entre la première partie, *Lettres d'une Péruvienne*, et la deuxième partie, *Lettres d'Aza ou d'un Péruvien*, le lecteur avait l'impression d'être face à une nouvelle version augmentée de Madame de Graffigny. Ni le traducteur espagnol, ni la version française ne donnèrent la paternité de ce supplément épistolaire à Lamarche-Courmont.

Lamarche-Courmont précise, par ces lignes d'avertissement, les événements qui l'incitèrent à traduire ces nouvelles lettres :

La lecture des *Lettres d'une Péruvienne* m'a fait me souvenir que j'avais vu en Espagne, il y a quelques années, un Recueil de Lettres d'un Péruvien, dont l'Histoire m'a paru depuis avoir beaucoup de rapport avec celle de Zilia.<sup>622</sup>

Dans cette nouvelle production, nous discernons un changement évident de rôle d'auteur. L'auteur des lettres n'est plus une femme, mais un homme. Nous pouvons nous demander si, en utilisant ce procédé, Lamarche-Courmont pensait redonner à nouveau le pouvoir aux plumes masculines. Serait-ce une sorte de retour aux origines littéraires, où la dictature des hommes était une réalité dans l'univers des lettres ?

D'ailleurs, nous pouvons percevoir une certaine « complicité masculine » lorsque le romancier, auteur de cette suite, avoue dans son avertissement qu'il a éprouvé un certain

---

<sup>620</sup> Lamm, Erin, « La force féminine dans *Lettres d'une Péruvienne* et *Gigi* », op. cit., p. 21.

<sup>621</sup> Kanhuiscap est un personnage fictif créé par Lamarche-Courmont.

<sup>622</sup> Lamarche-Courmont, Ignace Hugary de, *Lettre d'Aza ou d'un Péruvien*, op. cit., p. 3.

plaisir à « effacer de son esprit les idées odieuses que Zilia avait données d'un prince plus malheureux qu'inconstant »<sup>623</sup>.

Dans ce recueil de lettres, c'est Aza qui formule une critique appuyée des sociétés européennes, et surtout de la nation espagnole. L'épistolier, conscient de pouvoir vexer beaucoup de lecteurs français avec sa traduction, justifia ses choix dans les lignes suivantes :

Bien des gens feront peut-être un crime à Aza d'avoir peint, sous le nom de Mœurs Espagnoles, des défauts, des vices même particuliers à la Nation Française [...]. Je n'ose me flatter d'avoir rendu la noblesse des images, que j'ai trouvées dans l'original espagnol.<sup>624</sup>

Après ces lignes informatives, l'auteur entreprend cette fois-ci une description et une vaste critique du peuple espagnol. Nous nous sommes alors demandée si les critiques présentées par le prince inca se rapprochent de celles de Zilia. Est-ce que la différence de sexe va nous offrir une vision et des panoramas différents ? Comme nous l'avons déjà mentionné, Zilia mettait en évidence surtout les défauts présents chez les femmes européennes : les apparences, la superficialité, l'absence d'éducation...

De son côté, Aza, sur 35 lettres, en consacre 12 à la description et à la dénonciation des mœurs espagnoles de l'époque. L'incongruité des dogmes catholiques et la jalousie masculine sont les principaux thèmes de réflexion. Ses premières impressions de la nation espagnole sont :

[Celles d'une] Foule de peuple qui s'agite et circule sans cesse dans le même espace, où il semble que le sort l'ait renfermée, d'autres qu'on ne voit presque jamais, et qui ne se distinguent de ce peuple laborieux que par leur oisiveté, des combats, un bruit affreux, un trouble continuel<sup>625</sup>.

Comme nous le voyons, les premières opinions du jeune indigène concernent, comme pour Zilia, la population elle-même. Après la cruelle expérience vécue dans son pays, Aza croyait que l'Espagne était « une nation qui [semblait] n'avoir été créée que pour la destruction de la terre »<sup>626</sup>. Cependant, Aza découvrit tout autre chose :

---

<sup>623</sup> *Ibid.*, p. 5.

<sup>624</sup> *Ibid.*, p. 6.

<sup>625</sup> Graffigny, Françoise de, *Lettres d'une Péruvienne*, Paris, Ménard et Dessene fils, 1822, *Lettres d'Aza ou d'un Péruvien*, lettre VII, p. 255.

<sup>626</sup> *Ibid.*, lettre IX, p. 261.

Ces peuples qui, je crois n'ont été cruels que pour nous, paraissent gouvernés par la douceur. Une étroite amitié semble lier les concitoyens [...]. Ces guerriers qui nous ont paru si redoutables, ne sont ici que des vieillards encore plus aimables que les autres, ou de jeunes gens enjoués, doux et prévenants.<sup>627</sup>

Avec ces premiers sentiments, nous avons la sensation que l'adaptation d'Aza aux mœurs espagnoles fut meilleure que celle de Zilia.

Toutefois, en comparant les deux textes, nous avons trouvé un point commun. Les deux indigènes critiquent leurs contemporains européens. Alors que la jeune Zilia met en avant la superficialité féminine, Aza entreprend une réflexion sur un des topoi espagnols les plus répandus : la jalousie des hommes. Le prince inca consacre la totalité de la lettre XVIII à la dénonciation de ce trait si caractéristique des hommes hispaniques. Il considère comme incompréhensibles les raisons qui poussent les hommes à cacher leurs femmes. Aza décrit ces hommes plus comme des ravisseurs que comme des maris<sup>628</sup>. Il tient la jalousie incontrôlable de ces hommes pour responsable directement de l'enfermement féminin.

Je crois cependant que la jalousie est le motif qui porte les Espagnols à cacher ainsi leurs femmes, ou plutôt que c'est la perfidie des femmes qui force les maris à cette tyrannie. La loi conjugale est celle que l'on jure le plus aisément.<sup>629</sup>

Il reste étonné par cette étrange coutume puisque, pour lui, il n'y a rien de plus beau au monde *que de se présenter en public avec la personne aimée*<sup>630</sup>. Après un certain temps passé à analyser la société espagnole, il considère que la superficialité des mœurs et des croyances a provoqué cette méfiance des hommes. Comme pour la jeune Zilia, pour Aza, les sociétés européennes sont superficielles, et toute la vie tourne autour des apparences et des intérêts.

Mais, s'il y a un thème que les deux amoureux incas dénoncent presque simultanément, c'est le thème religieux. Tous deux soulignent les incongruités des dogmes catholiques. Nous avons déjà analysé la dure critique que Zilia formule par rapport surtout à l'éducation, aux institutions religieuses et à l'enfermement forcé de la plupart des jeunes filles de l'époque dans ces dernières.

---

<sup>627</sup> *Ibid.*, lettre IX, p. 261.

<sup>628</sup> *Ibid.*, lettre XIII, p. 292 : « Le soin particulier qu'ils ont de les cacher sous d'immenses draperies, me ferait presque croire qu'ils en sont plutôt les ravisseurs que les époux. »

<sup>629</sup> *Ibid.*, lettre XVIII, p. 292-293.

<sup>630</sup> *Ibid.*, p. 292.

Aza, de son côté, tente aussi de comprendre cette nouvelle religion qui terrorise ses paroissiens et qui oblige la nation espagnole à devenir vertueuse pour éviter le châtement éternel. Il comprend qu'à la différence du peuple péruvien, les Espagnols ne sont pas vertueux par nature mais seulement parce que des volumes entiers ne traitent que de la prohibition du crime. Après ces premières appréciations, Aza décrit les Espagnols comme des ignorants sans ambition, qui ne tentent même pas de connaître les nouveaux concepts en vigueur au-delà des frontières stipulées par la sainte religion catholique. Le jeune Inca ressent une certaine pitié envers toutes ces personnes qui définissent ainsi leur Dieu, un Dieu créateur :

Il diffère, il est vrai, du nôtre, en ce qu'il n'est qu'une pure substance, ou pour mieux dire, que l'assemblage de toutes les perfections. Nulle borne ne peut-être prescrite à sa puissance, nulle variation ne peut lui être imputée ; la sagesse, la bonté, la justice, la toute-puissance, l'immutabilité composent son existence. Ce Dieu a toujours existé, et existera toujours.<sup>631</sup>

Les incongruités de cette nouvelle religion sont tellement évidentes qu'Aza décrit l'existence, dans la nation espagnole, de *deux divinités, une pour la vertu et l'autre pour le crime*<sup>632</sup>. Il illustre ses propos en racontant un événement vécu sur la place centrale d'un village où il fut témoin d'un châtement mortel inquisitorial. Plusieurs condamnés du Saint-Office furent brûlés alors que la plupart des spectateurs manifestaient une joie extrême. Aza relève « l'habit singulier<sup>633</sup> dont ils étaient revêtus et l'air satisfait des sacrificateurs qui les conduisaient comme en triomphe »<sup>634</sup>. À la suite de ces expériences si différentes pour lui, le jeune Inca termine ses lettres en décrivant la nation espagnole comme indéfinissable.

Je ne puis m'empêcher de te le répéter encore, Kanhuiscap, les Espagnols me paraissent quelque chose d'indéfinissable. À toutes les contradictions qu'ils font paraître, j'en vois tous les jours succéder de nouvelles.<sup>635</sup>

---

<sup>631</sup> *Ibid.*, lettre XIII, p. 276.

<sup>632</sup> *Ibid.*, lettre XVI, p. 286.

<sup>633</sup> Cet habit singulier était le *Sambenito*. Le *Sambenito* était un vêtement porté à l'origine par les pénitents chrétiens afin de montrer publiquement leurs sentiments religieux. Quelques années plus tard, il fut utilisé par le Saint-Office espagnol pour humilier publiquement tous ceux qui étaient condamnés pour des délits religieux. Le *Sambenito* utilisé par l'Inquisition était une sorte de poncho constitué d'une toile rectangulaire percée seulement d'un trou pour introduire la tête. Le *Sambenito* était accompagné d'un accessoire caractéristique pour tous les accusés condamnés par l'Inquisition, une « Coroza ». Ce complément était une sorte de chapeau conique en papier qui, comme les *Sambenito*, variait selon les délits commis. Les condamnés étaient obligés de se promener dans les rues des villes, pieds nus, vêtus de ces singuliers habits et tenant un cierge à la main ; ils devenaient un rappel public du pouvoir de l'omniprésente Inquisition. Voir : Kamen, Henry, *La Inquisición española: una revisión histórica*, Madrid, Crítica, 2005.

<sup>634</sup> Graffigny, Françoise de, *Lettres d'une Péruvienne*, *op. cit.*, p. 287.

<sup>635</sup> *Ibid.*, p. 274.

Après la lecture de cette deuxième partie supposée des *Lettres d'une Péruvienne*, nous apercevons que dans cette version, le *happy end* espéré est finalement arrivé. Dans la lettre XXVIII, Aza apprend que sa bien-aimée Zilia est encore vivante, et il décide de remuer ciel et terre pour la récupérer. Après quelques suspicions d'infidélité et quelques actes de rédemption, nous arrivons à la dernière lettre, où les deux amoureux se rencontrent et retournent dans leur patrie.

Transports si doux qui ravissez mon âme, c'est dans vos égarements que je trouve la vie... M'enivrer de tant de bonheur, de volupté ! Zilia m'est rendue, elle m'attend, je vole dans ses bras.<sup>636</sup>

Nous avons l'impression que la dernière lettre si révolutionnaire écrite par Françoise de Graffigny ne laissa personne indifférent, et que la plupart des auteurs de l'époque explorèrent les différentes possibilités de rendre à l'œuvre la fin heureuse tant attendue par une grande partie des lecteurs. Malgré les dernières pages « féministes » rédigées par la romancière française, nous pouvons relever que, même après certains progrès concernant la situation générale des femmes, les sociétés des Lumières n'étaient pas encore prêtes à accueillir une fin si novatrice.

Bien évidemment, la société espagnole du XVIII<sup>e</sup> siècle, connue pour sa stricte morale religieuse, accueillit à bras ouverts ces différentes fins moins controversées que celle de l'œuvre originale. La rentrée de Zilia dans une maison religieuse ou la rencontre et le retour dans sa patrie avec son prince charmant étaient plus appropriés pour l'« Ilustración » hispanique que le libre-arbitre proposé par Françoise de Graffigny.

Après ces deux dénouements insolites, deux nouvelles « suites » contribuèrent à augmenter la liste des fins éventuelles des aventures de la jeune Péruvienne et de son prince inca. Grâce à la spécialiste espagnole Ángeles García Calderón<sup>637</sup>, nous connaissons la publication, en 1774, d'une nouvelle suite réalisée par R. Robert dans la version anglaise<sup>638</sup> de l'œuvre française.

---

<sup>636</sup> *Ibid.*, lettre XXXV, p. 335.

<sup>637</sup> García Calderón, Ángeles, « Un ejemplo relevante del modelo portugués en la epístola amorosa: las *Lettres d'une Péruvienne* de Madame de Graffigny », in *Çédille*, n° 8, Abril 2012, p. 133.

<sup>638</sup> *The Peruvian letters*, with an additional original volume, translated by R. Roberts, London, 1774, in *Enlightenment and Tradition: Women's Studies: Montesquieu*, Voltaire Foundation, 2007, p. 291.

I read the first volume of Peruvian Letters many years since, [...] I was not indeed altogether satisfied with the conclusion, being desirous the Indian Princes should become a convert to Christianity, through conviction; and that so generous a friend as Détéville might be as happy as his virtues deserved. This thought determined me to add a second volume.<sup>639</sup>

Ce traducteur anglais écrivit 22 nouvelles lettres, dans lesquelles Zilia décida de se convertir, une fois de plus, au catholicisme, et de dédier sa vie à Dieu. Cette fois-ci, au lieu d'une seule missive, comme dans la première version espagnole de 1792, nous avons 22 longues lettres où la jeune indigène explique les raisons qui l'ont amenée à épouser les dogmes catholiques.

La quatrième et dernière suite fut rédigée en 1797 par Madame Morel de Vindé. Ce nouveau recueil de 15 lettres sortit, pour la première fois, de la plume d'une femme. À l'exception de ce dernier dénouement, les autres sont des productions masculines. Un *happy end* inattendu apparaît dans ces lettres de Morel de Vindé. Cette fois-ci, l'auteure décida d'honorer la personne de Détéville et de châtier l'infidèle Aza. Zilia succombe donc à l'amour de son prétendant français, et Aza finit par se marier avec une jeune Espagnole et par épouser la religion catholique.

En terminant l'analyse des diverses suites rajoutées aux *Lettres d'une Péruvienne*, nous remarquons comment le *happy end* attendu est présent dans deux des quatre recueils. À la suite des différentes lectures, nous relevons comment, dans sa version féminine, Madame Morel de Vindé, loin de pardonner les infidélités et les trahisons d'Aza, décide de marier Zilia avec le galant Détéville, *protecteur moralement irréprochable de la Péruvienne*<sup>640</sup> tout au long des lettres. Par contre, le texte masculin de Lamarche-Courmont paraît en quelque sorte excuser le jeune Péruvien en justifiant ses infidélités et trahisons, et finit par le marier avec la jeune indigène.

---

<sup>639</sup> *The Peruvian letters*, with an additional original volume, translated by R. Roberts, London, 1774, preface, p. 3-4. « J'ai lu le premier volume des *Lettres péruviennes* il y a de cela plusieurs années [...] Je n'étais en effet pas tout à fait satisfait de la conclusion, désirant que les princes indiens se convertissent au christianisme, et ce, par conviction ; et que, aussi généreux que Détéville soit en amitié, ce bonheur était limité par ses vertus. Ces réflexions m'ont donc amené à ajouter un second volume. » (N.T.)

<sup>640</sup> Dhifaoui, Arbi, *Le roman au XVIII<sup>e</sup> siècle : de la périphérie au centre de la République des belles lettres*, Institut Supérieur de l'Éducation et de la Formation Continue, Département de français. Octobre 2006, p. 101.

Les différentes suites témoignent de la réception de la célèbre œuvre de Madame de Graffigny et illustrent à la perfection cette structure ouverte des *Lettres d'une Péruvienne*, défendue par beaucoup de spécialistes contemporains.

Quant aux nouvelles traductions espagnoles, il faut préciser qu'elles ne tombèrent pas dans l'oubli, car quelques années plus tard, une autre version du célèbre roman français vit la lumière. En 1836, un certain D.J.G. publia à Valence *Cartas peruanas*. Cette fois-ci, il ne s'agissait pas d'un auteur anonyme, même s'il l'était presque, puisque les lecteurs pouvaient repérer de simples initiales en guise de signature sur la page de titre de cette nouvelle traduction.

Ces mêmes initiales avaient signé, quelques années auparavant, une autre traduction d'un livre d'une autre femme de lettres française. En 1782, l'œuvre pédagogique de Marie Leprince de Beaumont, *La Dévotion éclairée, ou magasin des dévotes*<sup>641</sup> (1779), fut traduite et diffusée dans une majorité des librairies espagnoles de l'époque. Sur la page de la traduction de Marie Leprince de Beaumont, nous discernons quelques indices permettant de comprendre à quoi renvoient ces initiales.

L'imprimerie<sup>642</sup> de cette traduction indique le nom de Juan Manuel Girón comme le traducteur de cette version. L'imprimerie chargée de l'édition de la traduction de Marie Leprince de Beaumont est celle de Manuel Martín à Madrid. Par contre, la version des *Lettres d'une Péruvienne* de 1836 fut imprimée à Valence dans une imprimerie différente.

Après diverses recherches, nous nous sommes aperçue que divers écrits de l'époque furent signés avec ces mêmes initiales. Par exemple, en 1789, un article publié le 3 octobre dans le journal *Correo de Madrid* et intitulé « Paralelo de la suerte feliz o desgraciada entre las mujeres asiáticas, africanas y las europeas »<sup>643</sup> fut aussi signé par un certain D.J.G. En

---

<sup>641</sup> Leprince de Beaumont, Marie, *La devoción ilustrada o conversaciones familiares entre una sabia directora y algunas personas de distinción sobre el verdadero camino de la virtud*, trad. de Juan Manuel Girón, Madrid, Impr. de Viuda de Manuel Martín, 1782.

<sup>642</sup> Concernant la traduction de l'œuvre de Madame Leprince de Beaumont, nous savons qu'elle fut publiée grâce à la maison d'édition de Manuel Martín. La publication est signée par la veuve de Manuel Martín. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, plusieurs femmes continuèrent le travail professionnel initié par leurs maris ou pères. Ces femmes menèrent à bien cette affaire familiale, en signant avec le nom de « veuve de... ». Quand l'éditeur, l'imprimeur ou le libraire décédaient, c'était à leur veuve ou fils de poursuivre l'affaire familiale.

<sup>643</sup> D.J.G., « Paralelo de la suerte feliz o desgraciada entre las mujeres asiáticas o africanas y las europeas », in *Correo de los ciegos*, n° 299, 3 octobre 1789. Cet article contient une critique musclée des inégalités sociales et de leurs effets sur la qualité de vie des différentes femmes dans le monde.

outré, quelques mois auparavant, ce même journal avait fait l'éloge d'un traducteur qui pourrait se cacher derrière ces initiales :

La vasta erudición, la profunda literatura y los grandes conocimientos que manifiestan las muchas obras que ha dado luz y que ha traducido Don Juan Manuel Girón, son recomendables más que suficientes para que el público vea con gusto una lectura tan interesante por su género como porque rebata convincentemente a un autor tan celebrado como Flórez.<sup>644</sup>

Malheureusement, ces indices ne constituent pas une certitude pour confirmer que Don Juan Manuel Girón se dissimulait derrière les initiales D.J.G., même si quelques points communs entre les textes peuvent corroborer cette paternité. La plupart des œuvres traduites par lui étaient des œuvres pédagogiques ; les récepteurs et les destinataires étaient essentiellement des femmes, et la grande majorité des thèmes tournait aussi autour du monde féminin.

Cependant, la qualité de cette nouvelle traduction est très discutable. Divers spécialistes<sup>645</sup> s'accordent à dire que cette version est bien inférieure aux versions antérieures. Nous repérons comment, dès les premières pages, D.J.G. justifia sa décision d'entreprendre cette traduction, comme une bonne manière de « matar el tiempo »<sup>646</sup>. Cette expression peut nous donner un premier indice sur la qualité et l'intérêt accordés à la réalisation de ce travail de traduction.

Une rapide lecture des deux premières pages rédigées par le traducteur lui-même est nécessaire pour avoir une idée du genre de traduction que nous allons étudier.

Pour cette nouvelle version, le traducteur s'inspire de la version italienne réalisée en 1810 par D.L. Deodati. Nous avons l'impression que ce nouveau traducteur n'a aucune connaissance de l'œuvre originale, ni des différentes versions déjà réalisées en langue castillane. D.J.G. entreprend sa traduction en considérant Deodati comme l'auteur original des *Lettres d'une Péruvienne* et pour cette raison, il considère la version italienne comme la version originale. Nous ne trouvons aucune référence, dans cette traduction, à la célèbre

---

<sup>644</sup> *Correo de Madrid (o de los ciegos), obra periódica*, Madrid, Impr. de José Herrera, 1789, t. V, p. 2313. « Les vastes connaissances et la littérature remarquable qui manifestent le nombre important d'œuvres qui ont vu le jour grâce aux traductions de Don Juan Manuel Girón, sont plus que recommandables pour que le public prenne goût aux lectures si intéressantes de par leur genre et parce qu'elles réfutent un auteur aussi célèbre que Flórez. » (N.T.)

<sup>645</sup> *Ibid.*, Defourneaux, Marcelin, « Les *Lettres Péruviennes* en Espagne », *op. cit.*, p. 412-423.

<sup>646</sup> *Cartas de una peruana*, trad. de D.J.G., Valence, Impr. de J. de Orga y Compañía, 1836. « Pour tuer le temps ». (N.T.)

femme de lettres française, ni aux différentes éditions françaises (1747 et 1752) des *Lettres d'une Péruvienne*.

Cependant, cette maladresse n'est pas la plus importante parmi celles que nous avons repérées dans cette version. Dans son prologue, le traducteur avoue à ses lecteurs comment, à un certain moment, deux versions bilingues de l'œuvre *Lettres d'une Péruvienne* tombèrent entre ses mains et comment, même sans connaître les langues des textes, il décida d'entreprendre la traduction. Conscient de la tâche difficile à accomplir, D.J.G. loua son travail en assurant que, même sans les connaissances linguistiques nécessaires, il avait réussi, bien évidemment selon son opinion, à réaliser une bonne traduction.

Si nous comparons les deux versions espagnoles analysées auparavant (1792 et 1823), nous repérons comment les différences évidentes entre les deux textes peuvent être mises en relation avec la situation politique de l'Espagne des Lumières. Comme nous l'avons déjà souligné à plusieurs reprises, le Saint-Office et le régime absolutiste instauré par Ferdinand VII furent, très probablement, deux des raisons pour lesquelles les versions précédentes furent adaptées au contexte social espagnol de l'époque.

La version de 1836, comme celle de 1792, supprime aussi toutes les injures contre les conquistadors espagnols. Nous ne comprenons pas les raisons pour lesquelles D.J.G. choisit de ne pas traduire ces allusions, alors qu'elles figurent dans la version de Deodati. En outre, en 1836, le régime absolutiste de Ferdinand VII laissa place à une nouvelle période beaucoup plus libre et plus prospère, où l'Inquisition rendait son dernier souffle. Ces faits nous font penser que comme beaucoup d'auteurs de l'époque, D.J.G. était contre cette légende noire qui définissait la conquête américaine comme un cruel événement et les conquistadors espagnols comme de cruels sauvages.

Pour clore ces pages consacrées à cette dernière version espagnole, nous aimerions relever le commentaire que ce nouveau traducteur dédia à la première traduction réalisée par María Romero Masegosa. Ce commentaire illustre à la perfection les soupçons que nous avons sur la célébrité de cette première version. D.J.G. expliqua qu'il connaissait l'existence d'une ancienne traduction de cette œuvre, et que cette version ne fut jamais un obstacle pour son travail. Ces propos corroborent donc les hypothèses sur la faible réputation de la première traduction hispanique des *Lettres d'une Péruvienne*.

### 3. Y a-t-il une vie après les *Lettres d'une Péruvienne* ?

Le succès du roman épistolaire continua pendant plusieurs années. Les différentes éditions ainsi que les traductions dans les différentes langues du monde se multiplièrent. Grâce à cette popularité immédiate, Françoise de Graffigny passa du statut d'inconnue du monde des lettres au statut d'auteur en vogue dans les cercles intellectuels français des Lumières. Cette célébrité contribua à accentuer l'intérêt de la société intellectuelle de l'époque pour cette nouvelle écrivaine. La cour de Vienne offre un bon exemple de cet intérêt, puisqu'elle demanda à la femme de lettres française d'écrire quelques pièces de théâtre pour l'instruction des jeunes archiducs et archiduchesses<sup>647</sup>.

Un autre signe de cette remarquable célébrité fut qu'à partir de 1750, la maison de Madame de Graffigny, située dans la rue d'Enfer à Paris, devint un des salons littéraires les plus fréquentés de l'époque. D'Alembert, Marivaux, Montesquieu, Rousseau, Voltaire ou Madame de Châtelet furent quelques-uns de ses visiteurs illustres.

La théorie d'un salon, dit-on, c'est l'art de grouper ensemble des gens illustres et distingués, de jolies personnes et des hommes d'esprit.<sup>648</sup>

Ces mots de Louis Batiffol illustrent à la perfection la fureur intellectuelle vécue dans les salons littéraires des Lumières. Pour Françoise de Graffigny et pour la majorité des femmes de lettres de l'époque, ces institutions constituaient une excellente opportunité pour faire la connaissance des plus grands intellectuels, pour démontrer leur savoir et pour intervenir dans les débats autour de thèmes considérés jusqu'alors comme relevant d'un domaine d'intérêt purement masculin.

Les *Lettres d'une Péruvienne* et la célébrité de son salon ne furent pas les seuls succès que connut l'auteure française. En 1750, la célébrité littéraire fut à nouveau au rendez-vous pour la romancière, grâce à sa pièce *Cénie*.

---

<sup>647</sup> Trousson, Raymond, *Romans de femmes du XVIII<sup>e</sup> siècle*, op. cit., p. 61. (Parmi ces jeunes nobles, se trouvait la future reine de France, Marie-Antoinette).

<sup>648</sup> Batiffol, Louis, *Les grands salons littéraires (XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles)*, *Conférences du Musée Carnavalet*, Paris, Payot, 1928, p. 35.

Ce drame en prose de cinq actes connu un succès immédiat et fut représenté plus de 25 fois au cours de l'année de sa parution<sup>649</sup>. La célébrité de cette pièce fut telle, qu'entre 1754 et 1760<sup>650</sup>, elle fut représentée plus de 32 fois<sup>651</sup>.

Ce jour-là, on donna au Théâtre-Italien *Cénie*, pièce de Madame de Graffigny. Je m'y rendis de bonne heure pour avoir une bonne place à l'amphithéâtre. Les dames toutes couvertes de diamants qui entraient aux premières loges m'intéressaient et je les observai avec soin.<sup>652</sup>

Ce passage des mémoires de Giacomo Casanova est un excellent exemple permettant de souligner la réussite de cette nouvelle création de l'auteure française.

Grâce à la célébrité de ses écrits, Françoise de Graffigny fut considérée comme l'une des plus importantes intellectuelles des Lumières. Malheureusement, cette gloire ne fut pas éternelle, car quelques années plus tard, elle publia une nouvelle pièce de théâtre, *La Fille d'Aristide*, qui fut jouée pour la première fois au théâtre de la Comédie-Française le 29 avril 1758.

À la différence de sa première production théâtrale, cette pièce fut un échec terrible, et c'est Madame de Graffigny elle-même qui décida, après la quatrième représentation, de la retirer. Il y eut un déluge de critiques. Le baron Grimm laissa ses impressions sur l'œuvre :

On ne peut rien voir de plus froid, de plus plat, de plus ridiculement intrigué, de plus mal conduit que cette pièce. Elle m'a paru fort mal écrite, remplie de sentiments et de maximes triviales et louches [...] Il n'y a pas une scène qui soit ce qu'on appelle faite [...] les plus mauvaises plaisanteries offensent le goût le moins délicat. Il n'y a pas un rôle qui ne soit d'une absurdité ou d'une platitude complète. On ne conçoit pas comment l'auteur de *Cénie* a pu faire une chute aussi énorme.<sup>653</sup>

---

<sup>649</sup> Trousson, Raymond, *Romans de femmes du XVIII<sup>e</sup> siècle*, op. cit., p. 61.

<sup>650</sup> Dainard, J.A., *La correspondance de Madame de Graffigny*, Oxford, Voltaire Foundation, 1996, p. 380.

<sup>651</sup> Peut-être qu'actuellement, ces chiffres nous semblent un peu dérisoires ; mais il faut souligner qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, la répétition des représentations d'une pièce était considérée comme un véritable triomphe.

<sup>652</sup> Casanova de Seingalt, Jacques, *La cour et la ville sous Louis XV, d'après les mémoires de J. Casanova*, Paris, Albin Michel, 1952, p. 24.

<sup>653</sup> Grimm, Friedrich Melchior et Diderot, Denis, *Correspondance littéraire philosophique et critique adressée à un souverain d'Allemagne*, Paris, F. Buisson, 1812, première partie, t. II, p. 325.

Les critiques envers la célèbre salonnière se multiplièrent. Plusieurs études<sup>654</sup> affirment que Françoise de Graffigny n'arriva pas à assumer cet échec, et elle vit pâlir son étoile peu à peu.

Beaucoup de ces spécialistes considèrent que l'échec de sa dernière pièce contribua énormément à la détérioration de la santé de la femme de lettres française, qui s'éteignit à Paris le 12 décembre 1758.

L'annonce de la mort de l'auteure lorraine frappa les différents intellectuels de l'époque. Les témoignages des collègues qui vantèrent le parcours professionnel et personnel de cette femme des Lumières furent nombreux.

Un mois, ou environ après la chute de sa pièce, elle eut une violente attaque de nerfs, où l'on soupçonnait d'entrer un peu d'épilepsie, le chagrin et ce qu'elle prenait sur elle pour le cacher n'ont pas peu contribué à augmenter son mal. [...] Elle eût d'abord traîné peut-être une vie languissante et pleine d'infirmités, et d'ailleurs le mauvais état de ses affaires lui aurait causé bien des tourments [...]. Femme d'esprit, dont le tête-à-tête était infiniment agréable pour ceux en qui elle avait confiance, c'était l'âme la plus active que j'aie connue pour faire le bien et pour rendre service.<sup>655</sup>

Une fois survolées les lumières et les ombres de la production théâtrale de Françoise de Graffigny, nous nous sommes demandée si cette célébrité théâtrale traversa les frontières franco-espagnoles ou si ces pièces connurent exclusivement une renommée française. Comme nous l'avons déjà évoqué, le succès des *Lettres d'une Péruvienne* fut considérable dans la péninsule Ibérique. Ainsi, les diverses adaptations et traductions que nous avons étudiées précédemment constituent un excellent exemple de cette célébrité.

Bien sabido es que algunas señoras, sobre todo francesas, han cultivado la poesía dramática; pero también es cierto que sus composiciones ni aun han llegado a la clase de medianas. Madame de Graffigny, autora de las *Cartas Peruanas*, ha dado a luz los dos dramas intitolados, *Cénia* y *la Hija de Arístides*, pero de estos dramas que pertenecen al género lagrimoso, dice un célebre crítico que el primero vale muy poco y el segundo no vale nada.<sup>656</sup>

---

<sup>654</sup> Lamm, Erin, « La force féminine dans *Lettres d'une Péruvienne* et *Gigi* », in *L'érudit franco-espagnol*, vol. 4, 2013.

<sup>655</sup> Fayolle, Roger, *Sainte-Beuve et le XVIII<sup>e</sup> siècle ou comment les révolutions arrivent*, Paris, Armand Colin, 1972, p. 135.

<sup>656</sup> *Memorial literario o Biblioteca periódica de Ciencias y Artes*, n° 10, 1<sup>er</sup> novembre 1801, p. 2. « Il est bien connu que quelques dames, surtout les Françaises, ont cultivé la poésie dramatique; mais il est aussi certain que leurs compositions n'ont atteint qu'un niveau moyen. Madame de Graffigny a donné le jour à deux drames intitolés *Lettres d'une Péruvienne* et *Cénia*

Ces lignes du journal *Memorial literario*, de 1801, mettent en évidence la connaissance du public espagnol des différentes productions théâtrales de l'auteure française. Malheureusement, comme de l'autre côté des Pyrénées, les références espagnoles aux nouvelles pièces de Madame de Graffigny ne sont pas très flatteuses.

La première des pièces fut traduite en 1775 par Engrancia de Olavide : *Comedia nueva. La Celia en 5 actos. Para la compañía de Eusebio Rivera*. Cette nouvelle traductrice était la demi-sœur du célèbre savant espagnol Pablo de Olavide.

Comme tout bon homme de lettres de l'époque, ce dernier ouvrit un salon<sup>657</sup> littéraire à Séville<sup>658</sup>, dans lequel il diffusa toutes ses connaissances sur les Lumières françaises. Son salon devint une des « Tertulias » les plus influentes et les plus fréquentées par les intellectuels de la capitale de l'Andalousie.

Dans ce salon célèbre, les discussions autour des productions et du monde théâtral étaient monnaie courante. Ce fut précisément dans cette ambiance intellectuelle qu'une nouvelle personnalité entra en scène, la jeune demoiselle Engrancia o Gracia de Olavide (1744-1775). Cette nouvelle jeune salonnière s'engagea activement dans les débats les plus fervents de l'époque, et elle organisa plusieurs représentations théâtrales dans le salon même de son célèbre frère<sup>659</sup>. Comme nous l'avons souligné, ses connaissances en langue française firent d'elle la première traductrice espagnole des pièces de Françoise de Graffigny.

Cependant, nous pouvons nous poser des questions sur la paternité de cette traduction. Est-elle vraiment sortie de la plume d'Engrancia García de Olavide, ou est-elle issue de celle de Pablo de Olavide lui-même ? Tout au long de nos recherches, nous avons trouvé plusieurs indices<sup>660</sup> suggérant que l'homme de lettres espagnol aurait pu être le traducteur légitime, du fait de sa connaissance de la langue et de la culture françaises. Ce fut, précisément, à cause de ses connaissances du monde des Lumières que l'Inquisition définit les traductions de Pablo de Olavide comme un danger pour les lecteurs espagnols de l'époque. Le nom du célèbre

---

*et la Fille d'Aristide*. Même si ces œuvres appartiennent au genre dramatique, un célèbre critique affirme que la première est d'une valeur inestimable et que la seconde n'a aucun mérite. » (N.T.)

<sup>657</sup> Aguilar Piñal, Francisco, *Sevilla y el teatro en el siglo XVIII*, Oviedo, Universidad de Oviedo, Textos y estudios del Siglo XVIII, 1974.

<sup>658</sup> Aguilar Piñal, Francisco, *La Sevilla de Olavide, 1767-1778*, Sevilla, Colección Clásicos Sevillanos, 1995.

<sup>659</sup> Aguilar Piñal, Francisco, *Sevilla y el teatro en el siglo XVIII*, op. cit., p. 86.

<sup>660</sup> Olavide, Pablo de, *Obras Dramáticas desconocidas*, Pérou, Bibliothèque digitale andine, Bibliothèque nationale du Pérou, p. 2.

intellectuel devint un habitué des indices inquisitoriaux de l'époque. C'est pour cette raison que plusieurs nouvelles traductions anonymes virent le jour, traductions qui, bien évidemment, provenaient de la plume de ce savant<sup>661</sup>. Cette raison a peut-être conduit Pablo de Olavide à faire signer ses traductions par sa demi-sœur, qui était encore inconnue des cercles intellectuels de l'époque et surtout du Saint-Office. Il faut souligner que la traduction de pièces théâtrales n'était pas très en vogue parmi les différentes traductrices de l'époque : les femmes semblent avoir été plus intéressées par l'adaptation d'œuvres narratives ou de textes pédagogiques. On peut aussi rappeler qu'un discours anti-féministe des Lumières tend à rechercher, chaque fois qu'une femme signe un texte, un auteur masculin dont elle serait le prête-nom. Les soupçons qui circulent autour de la demi-sœur d'Olavide ne sont peut-être pas plus qu'une critique de cette espèce.

Comme nous l'avons déjà vu à plusieurs reprises, le regard inquisitorial vigilant surveillait le quotidien des Espagnols. Bien évidemment, le monde du théâtre ne fut pas une exception, et les examens et représailles provenant du Saint-Office furent très fréquents. L'institution religieuse connaissait l'énorme popularité de ce genre au sein de la population de l'époque, car les représentations dramatiques engendraient une sorte de réunion des différentes classes sociales puisque les aristocrates, les nobles, les bourgeois et le peuple se regroupaient pour assister aux différents spectacles<sup>662</sup>. Même si beaucoup de dramaturges de l'époque faisaient une claire distinction entre le théâtre populaire et le théâtre intellectuel, ces représentations constituaient un des rares moments de cohabitation entre les différentes classes de la société espagnole.

Les dramaturges espagnols découvrirent que le succès de certaines pièces, parmi les différentes classes sociales de l'époque, était un excellent moyen d'instruire les spectateurs espagnols enthousiastes. Nous ne devons pas oublier que pour les sociétés des Lumières, l'éducation était l'un des piliers fondamentaux de leurs philosophies. Le théâtre représentait donc un excellent moyen de transmettre la nouvelle idéologie émergente.

---

<sup>661</sup> Il faut souligner qu'à partir de 1770, Pablo de Olavide commença à être successivement inquiété, interrogé et incarcéré par le Saint-Office pour être finalement condamné en 1776 par le tribunal inquisitorial.

<sup>662</sup> Aguilar Piñal, Francisco, *Sevilla y el teatro en el siglo XVIII*, op. cit, p. 52.

Cependant, ce mode efficace de divulgation des différentes idéologies encouragea le Saint-Office à surveiller plus attentivement toutes ces nouvelles pièces, les traductions et les diverses représentations. Les drames bibliques et les tragi-comédies de mœurs jouissaient d'une très bonne acceptation des spectateurs comme des censeurs<sup>663</sup>. Ces pièces étaient considérées comme appropriées pour la morale inquisitoriale et pour l'instruction des Espagnols. En outre, le thème des mœurs devint un des sujets principaux du monde des arts des Lumières. Nous pouvons relever divers exemples dans la peinture<sup>664</sup> et la littérature, qui furent fortement influencées par cette thématique<sup>665</sup>.

Ce fut, précisément, grâce au réalisme des thèmes et à la fidèle représentation du quotidien espagnol que le théâtre du XVIII<sup>e</sup> siècle eut un si grand succès. La vraisemblance des thèmes, les différents personnages et les formes de langage firent que les spectateurs pouvaient s'identifier aux héros à un moment ou un autre de la représentation.

Comme nous l'avons souligné auparavant, la traduction des pièces fut surtout une tâche entreprise par des hommes de lettres de l'époque. Iriarte, Cadalso, Nifo, Fernández de Moratín, ou Pablo de Olavide, déjà nommé, furent quelques-uns de ces traducteurs illustres. Bien évidemment, les femmes s'introduisirent timidement dans ce monde qui était resté la chasse gardée des hommes. Certaines références dans les journaux de l'époque évoquèrent cette arrivée féminine :

Son religiosas, nobles o miembros de familias acomodadas que han recibido una cuidada instrucción. Cultivan el teatro por gusto, pero a veces se convierten en auténticas impulsoras de un teatro culto y popular.<sup>666</sup>

Non seulement les journaux soulignèrent l'apparition de ces nouvelles traductrices, mais quelques hommes de lettres des Lumières, comme Manuel García Villanueva, dans son œuvre *Orígenes, épocas y progresos del teatro español* (1802), saluèrent la présence de ces dramaturges.

---

<sup>663</sup> Aguilar Piñal, Francisco, *Sevilla y el teatro en el siglo XVIII*, Oviedo, Universidad de Oviedo, Textos y estudios del Siglo XVIII, 1974, p. 86.

<sup>664</sup> Les peintures de grands auteurs des Lumières espagnoles comme Velázquez, Goya ou Murillo constituent d'excellents exemples pour illustrer cet intérêt pour les habitudes de la société.

<sup>665</sup> Aguilar Piñal, Francisco, *Sevilla y el teatro en el siglo XVIII*, op. cit, p. 59.

<sup>666</sup> Herrera Navarro, Jerónimo, *Catálogo de autores teatrales del siglo XVIII*, Madrid, Fondation universitaire espagnole, 1993, p. 54. « Elles sont religieuses, nobles ou membres de familles aisées qui y ont reçu une éducation soignée. Elles cultivent le théâtre par plaisir, mais parfois elles se convertissent en authentiques moteurs d'un théâtre cultivé et populaire. » (N.T.)

Tampoco han faltado poetisas en nuestra España que hayan querido aumentar los atractivos del bello sexo los de la poesía [...]. Madame Esqui, que escribió en Madrid para nuestros teatros; y en los tiempos presentes hemos visto composiciones dadas a los mismos por doña Gabriela Morón, doña Rosa de Gálvez, y aun doña Joaquina Comella, hija del actual don Luciano.<sup>667</sup>

Marina de Silva y Meneses<sup>668</sup> (1740-1784), Margarita Hickey<sup>669</sup> (1753-1793) ou Magdalena Fernández y Figuero<sup>670</sup> furent quelques-unes des traductrices d'œuvres théâtrales les plus remarquées dans la plupart des ouvrages consultés le long de nos recherches. En revanche, rares sont les références à Engrancia de Olavide.

Néanmoins, cette jeune salonnière inconnue décida, à la suite de sa traduction de *Cénie*<sup>671</sup>, d'initier aussi la traduction d'une nouvelle pièce. Il s'agit de *La Paulina*<sup>672</sup>, représentée à Séville le 7 août 1777. Nous savons que cette nouvelle version correspondait à une nouvelle traduction d'une des productions théâtrales de Madame de Graffigny. Cette fois-ci, ce fut la très critiquée *Fille d'Aristide* qui fut traduite. Après quelques recherches, nous avons appris que la traduction de cette pièce, réalisée par Engrancia de Olavide, ne fut jamais publiée ; nous ne sommes pas parvenue non plus à trouver un exemplaire de ce travail de traduction. Cependant, nous connaissons, grâce à l'article rédigé par Julia Bordiga Gristein<sup>673</sup>, l'existence, en 1880, d'une deuxième représentation de cette pièce dans le même théâtre sévillan.

Les seuls indices que nous avons rencontrés sur cette première traduction espagnole de *La Fille d'Aristide* furent, précisément, ces représentations de la pièce dans un des théâtres de la capitale de l'Andalousie. Il n'y a aucune référence publiée, à notre connaissance, dans les principaux journaux de l'époque ou dans les indices inquisitoriaux. Voilà qui nous révèle, en creux, la faible connaissance de cette pièce dans le monde culturel des Lumières espagnoles.

---

<sup>667</sup> García de Villanueva Hugalde y Parra, Manuel, *Orígenes, épocas y progresos del teatro español*, Madrid, Impr. de Gabriel Sancha, 1802, p. 317. « Elles n'ont pas manqué, au sein de notre Espagne, les poétesses qui ont voulu augmenter l'attrait de la poésie [...] Madame Esqui, qui a écrit à Madrid pour nos théâtres ; et dans les temps présents, nous avons vu des compositions données par Madame Gabriela Morón, Madame Rosa de Gálvez, et encore Madame Joaquina Comella, fille de l'actuel Don Luciano. » (N.T.)

<sup>668</sup> Herrera Navarro, Jerónimo, *Catálogo de autores teatrales del siglo XVIII*, op. cit., p. 424.

<sup>669</sup> Bolufer, Mónica, *La vida y la escritura en el siglo XVIII: Inés Joyes: Apología de las mujeres*, op. cit., p. 98.

<sup>670</sup> Palacios Fernández Emilio, *La mujer y las letras en el siglo XVIII*, op. cit., p. 198.

<sup>671</sup> Il existe une édition bilingue intitulée « Œuvres théâtrales », que nous pouvons trouver à la Bibliothèque municipale de Madrid (sous la cote : ms. 98-12). Dans cette édition, nous rencontrons les pièces *Cénie* et *La Fille d'Aristide* de la femme de lettres française et les traductions espagnoles correspondantes.

<sup>672</sup> Palacios Fernández, Emilio, *La mujer y las letras en la España del siglo XVIII*, op. cit., p. 114.

<sup>673</sup> Bordiga Grinstein, Julia, « Panorama de la dramaturgia femenina española en la segunda mitad del siglo XVIII y principios del siglo XIX », in *Dieciocho*, n° 25, 2002.

L'apport d'Engrancia García de Olavide dans la traduction pour le théâtre fut rapide et limité. Après plusieurs recherches, nous n'avons trouvé aucun autre travail attribué à cette traductrice presque inconnue. Nous pouvons seulement relever quelques odes poétiques peu connues. Cette absence de productions peut raviver les hypothèses sur la vraie paternité de ces deux traductions.

Malgré toutes ces hypothèses sans certitude, la plupart des sources consultées considèrent Engrancia de Olavide comme la traductrice légitime des pièces théâtrales de Françoise de Graffigny. La représentation de ces textes dans les théâtres sévillans nous montre la vitesse à laquelle l'Inquisition espagnole donna le « feu vert » à ces deux pièces. Peut-être la méconnaissance de cette nouvelle traductrice fit-elle que les censeurs survolèrent ces nouvelles versions sans leur attribuer la moindre importance. Grâce aux mots du dramaturge espagnol Gaspar Melchor de Jovellanos, dans son texte rédigé en 1798 à propos des méthodes inquisitoriales<sup>674</sup>, nous avons connaissance de l'énorme quantité d'œuvres à analyser qui débilita le Saint-Office. Les inquisiteurs furent dépassés et le contrôle et l'examen de toutes les œuvres devinrent une mission presque impossible. Seules les œuvres dites « dangereuses » furent donc très contrôlées. Voilà peut-être une des raisons pour lesquelles ces deux traductions de pièces, malgré leur origine française, eurent rapidement l'avis favorable des vigilants censeurs.

La réception théâtrale de la femme de lettres française ne s'arrêta pas avec ces deux traductions, car quelques années plus tard, nous trouvons une adaptation espagnole de la pièce *Cénie*, réalisée, cette fois-ci, par Antonio Valladares de Sotomayor. *El marido de su hija* est une comédie en trois actes<sup>675</sup>, jouée pour la première fois en septembre 1786 sur la scène du théâtre du Prince<sup>676</sup> à Madrid.

À cette occasion, le journal *Memorial literario* dédia quelques lignes, à vrai dire pas très adulatrices, à cette nouvelle adaptation de la pièce de Françoise de Graffigny.

---

<sup>674</sup> Elorza, Antonio, « La inquisición y el pensamiento ilustrado », in *Historia 16*, Extra I, *La inquisición*, 1976, p. 118.

<sup>675</sup> La structure des deux pièces diffère selon les versions. Alors que l'œuvre de Madame de Graffigny fut écrite en prose et divisée en cinq actes, l'adaptation de Valladares était écrite en vers et composée seulement de trois actes. Bien évidemment, le traducteur espagnol adapta sa version aux goûts et à la tradition théâtrale des Lumières espagnoles.

<sup>676</sup> Le *teatro del Príncipe* fut le théâtre principal de la ville de Madrid pendant les XVI<sup>e</sup>, XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. Actuellement, ce théâtre porte le nom de « Théâtre Espagnol ». Il est situé dans la rue *del Príncipe*, de son ancien nom.

Esta comedia empieza engañando desde su título [...]. La fábula o acción consta de nulidades visibles [...]. No es menos defectuosa la trama [...]. Así, todos los episodios que se gastan en esto, solo sirven para llenar algunas escenas superfluamente [...]. Los caracteres de las personas son también contradictorios, y muy diferentes de los que debieran [...]. Algunos dijeron que el fondo de esta Comedia era la francesa titulada *La Gouvernante*, de Mr. Destouches; pero otros viéndola tan mundana la desconocieron.<sup>677</sup>

Grâce à ces lignes, nous repérons comment les premières hypothèses défendirent l'idée que Valladares de Sotomayor s'inspira de l'œuvre de Philippe Néricault Destouches, *La Gouvernante* (1747), pour réaliser son adaptation. Malheureusement, la prétendue œuvre *La Gouvernante* n'était pas de la plume de Destouches mais de celle de Nivelles de la Chaussée<sup>678</sup>.

Nous pouvons nous poser plusieurs questions. Pourquoi le célèbre journal littéraire écrivit-il une hypothèse erronée concernant la paternité de la pièce française ? Et quels sont les indices qui menèrent certains des spécialistes de l'époque à considérer *La Gouvernante* comme l'œuvre source de cette nouvelle adaptation ?

Ce journal littéraire ne fut pas le seul à souligner les coïncidences entre la pièce française et l'adaptation espagnole. Grâce à nos diverses recherches et au vaste travail réalisé sur ce sujet par la spécialiste espagnole María-Jesús García Garrosa<sup>679</sup>, nous savons que l'écrivain Emilio Cotarelo y Mori fut l'un des premiers à établir une connexion inexacte entre les deux œuvres. Cette filiation erronée perdura jusqu'en 1988<sup>680</sup>. Après avoir repéré toutes ces informations, nous pouvons nous interroger sur les raisons qui conduisirent tous ces spécialistes à affirmer que la pièce espagnole *El marido de su hija* était une adaptation de l'œuvre de Pierre-Claude Nivelles de la Chaussée.

---

<sup>677</sup> Coe, Ada May, « Catálogo Bibliográfico y crítico de las comedias anunciadas en los periódicos de Madrid desde 1661 hasta 1819 », The Johns Hopkins studies in *Romance Literatures and Languages*, 1935, p. 142. « Cette comédie est trompeuse dès son titre [...] La narration est composée d'inaptitudes évidentes [...]. La trame est aussi très imparfaite [...] Ainsi, tous les épisodes représentés servent seulement à remplir superficiellement quelques scènes [...]. Le tempérament des personnages est aussi très contradictoire et très différent de ce qu'il devrait être [...]. Certains pensèrent que cette comédie était en fait l'œuvre française de M. Destouches intitulée *La Gouvernante*, mais d'autres, en voyant la mondanité de cette pièce, ne l'ont même pas reconnue. » (N.T.)

<sup>678</sup> *La Gouvernante*, comédie nouvelle en cinq actes en vers, par M. Nivelles de la Chaussée, de l'Académie française, représentée pour la première fois au théâtre de la Comédie-Française le 18 janvier 1747, et éditée à Paris, la même année, chez Prault Fils, quai de Conti, à la descente du Pont-Neuf, à la Charité.

<sup>679</sup> García Garrosa, María Jesús, « Françoise de Graffigny vista por Valladares: Cénie y El marido de su hija », in *Cuadernos de traducción e interpretación*, n° 11-12, 1989-1991, p. 238.

<sup>680</sup> Palacios Emilio, *Historia del teatro en España*, Madrid, Taurus, 1988, p. 216.

Une des raisons fut peut-être que le dramaturge français Destouches, à la différence de Nivelles de la Chaussée qui était plutôt un inconnu pour les Espagnols des Lumières, fut un auteur très traduit, dont les pièces furent représentées à plusieurs reprises dans toute la péninsule Ibérique.

Malgré l'intense vigilance inquisitoriale envers les productions provenant de la nation voisine, à partir de la deuxième moitié du siècle, le théâtre français fut une référence à suivre pour les productions et les représentations espagnoles. Destouches, comme la plus grande partie des dramaturges français, acquit donc une grande célébrité dans les cercles intellectuels espagnols<sup>681</sup>, et les amateurs de théâtre connaissaient et imitaient ses productions.

Malheureusement, la gloire espagnole de cet homme de lettres français ne dura pas longtemps, puisque inévitablement, il connut aussi les représailles inquisitoriales. Rapidement, à l'instar de celles de la plupart de ses compatriotes, ses œuvres furent incluses dans les index inquisitoriaux.

Dans nos différentes recherches, nous nous sommes aperçus que les deux pièces les plus représentées et les plus rééditées dans l'Espagne des Lumières furent *Le Philosophe marié ou le Mari honteux de l'être*<sup>682</sup> et *Le Glorieux*<sup>683</sup>. La première fut traduite par Tomás de Iriarte<sup>684</sup> et la seconde pièce fut traduite précisément par Antonio Valladares, que nous avons déjà nommé.

Toutes ces informations nous dévoilent les suppositions que firent des spécialistes de l'époque pour mettre en relation l'adaptation espagnole et la pseudo-œuvre de Destouches. Comme nous l'avons déjà relevé à plusieurs reprises, le XVIII<sup>e</sup> siècle fut un siècle riche en créations, et les diverses productions littéraires naissaient très rapidement dans les différents cercles intellectuels. En raison de cette production de textes nombreux, les censeurs firent parfois face à des écrits anonymes très difficiles à classer. Souvent, le style de ces textes anonymes ressemblait à celui de certains hommes de lettres déjà connus. Ces coïncidences

---

<sup>681</sup> Tomás de Iriarte fut le traducteur qui adapta en langue castillane la grande majorité des productions théâtrales du dramaturge français. Voir Alfonso, Saura Sanchez, « El filósofo casado de Ph. N. Destouches, en la traducción de Tomás de Iriarte (1787) », in *Biblioteca Virtual Miguel de Cervantes*, Alicante, 2012.

<sup>682</sup> *Le Philosophe marié ou le Mari honteux de l'être*, comédie en vers et en cinq actes de Néricault Destouches, représentée pour la première fois à Paris par les Comédiens ordinaires du roi, le samedi 15 février 1727.

<sup>683</sup> *Le Glorieux*, comédie en cinq actes et en vers de Néricault Destouches de l'Académie française. Représentée pour la première fois par les Comédiens-français ordinaires du roi, le vendredi 18 janvier 1732.

<sup>684</sup> Malgré son traducteur savant, cette œuvre n'atteindra pas le succès attendu.

firent que quelques-uns de ces textes anonymes furent attribués systématiquement à ces écrivains déjà connus, qui n'avaient pourtant rien à voir avec les textes en question.

Comme nous venons de l'évoquer, Valladares traduisit une des pièces du dramaturge français. Il est possible que les caractéristiques de style ou la ressemblance entre les thèmes de la version française et ceux de l'adaptation espagnole aient amené les critiques de l'époque à subodorer que la plume de Destouches était pour quelque chose dans l'adaptation d'*El marido de su hija*, même si cette hypothèse était erronée.

Après l'analyse de ces deux pièces, nous pouvons affirmer que la proximité entre le texte de Nivelles de la Chaussée et celui de Valladares est presque inexistante. Les personnages, les situations et les thèmes représentés sont différents dans les deux versions. Un premier coup d'œil ne nous a permis de déceler aucune ressemblance remarquable entre les deux textes.

Ce sont, précisément, ces dissemblances entre les deux textes qui firent que les intellectuels contemporains envisagèrent une autre pièce comme l'inspiration de l'adaptation espagnole. Cette fois-ci, c'est la *Cénie* de Françoise de Graffigny qui fut considérée comme l'œuvre source de la version de Valladares. La spécialiste espagnole María Jesús García Garrosa explique, dans son étude<sup>685</sup> concernant cette adaptation, comment la même situation familiale, les mêmes arguments et le même dénouement montrent qu'*El marido de su hija* est une adaptation en langue castillane de la célèbre pièce de Françoise de Graffigny.

Malgré ces ressemblances, Valladares décida, par contre, d'introduire dans son adaptation certains changements que nous ne trouvons pas dans la version originale française. D'ailleurs, nous ne devons pas oublier l'importance de la vraisemblance dans le théâtre espagnol des Lumières. C'est ce qui explique que, dans *El marido de su hija*, l'éventail des personnages issus de différentes classes sociales et des thèmes soit si large. Nous trouvons donc les nobles et les aristocrates, mais aussi les bergers et les paysans. Bien évidemment, ces nouveaux personnages, adaptés aux classes sociales et au contexte hispanique de l'époque, donnèrent de nouvelles situations présentes uniquement dans la pièce espagnole.

---

<sup>685</sup> García Garrosa, María Jesús, « Françoise de Graffigny vista por Valladares: Cénie y El marido de su hija », in *Cuadernos de traducción e interpretación*, n° 11-12, 1989-1991, p. 241.

Une autre différence entre les deux versions concerne les différents endroits où l'action eut lieu. Alors que l'action du texte de la femme de lettres française prenait place dans une lointaine ville française, Valladares aménageait son adaptation en la situant dans la localité madrilène de Getafe.

Malgré ces quelques dissemblances, nous pouvons penser que l'analogie entre les deux pièces n'est pas une coïncidence. Le thème du mariage morganatique est l'axe central des deux textes. Il faut dire que les pièces à thématique « costumbrista »<sup>686</sup> jouissaient d'une énorme célébrité parmi les différents spectateurs de l'époque.

Les unions entre un noble et une personne de rang inférieur n'étaient pas si rares que cela au XVIII<sup>e</sup> siècle. Bien évidemment, ce mélange de sangs n'était pas au goût de tout le monde. Beaucoup de détracteurs dénoncèrent ces mariages, puisqu'ils les considéraient comme coupables de l'altération du sang de la classe noble.

Au sein de la société espagnole, beaucoup plus traditionnelle que le reste de l'Europe des Lumières, une loi<sup>687</sup> fut instaurée en 1776, précisément pour sanctionner ces mariages mixtes, avec la privation des privilèges aristocratiques.

Malgré ces différences concernant les personnages et les situations, face à la cohérence de l'œuvre originale, l'adaptation de Valladares connut un succès fulgurant<sup>688</sup>. Les représentations successives dans les plus importants théâtres de l'Espagne de l'époque corroborent cette affirmation. Il faut rappeler que l'adaptateur espagnol, à la différence de la femme de lettres française, favorisa dans ses pièces le côté ludique au détriment du côté pédagogique. Le souhait de Valladares d'adapter sa version aux différentes situations de l'Espagne de 1790 firent que sa pièce, malgré le bon accueil des spectateurs, devint une pièce simple et humoristique face à la complexité de l'œuvre française.

---

<sup>686</sup> Les romans de mœurs décrivaient les comportements et les conduites dans la quotidienneté des hommes. Parmi les auteurs les plus illustres des Lumières françaises, nous pouvons citer Antoine-François Prévost et son roman *Manon Lescaut*, Gustave Flaubert et sa célèbre *Madame Bovary*, ou Guy de Maupassant et son *Bel-Ami*. Parallèlement, la littérature de mœurs devint un des courants artistiques les plus importants du Siècle d'or espagnol. *El Costumbrismo*, représentation fidèle de la société espagnole de l'époque et des occupations sociales, fit que cette tendance devint omniprésente dans l'ensemble des arts espagnols.

<sup>687</sup> Domínguez Ortiz, Antonio, *Sociedades y Estado en el siglo XVIII español*, Barcelona, Ariel, 1976, p. 328.

<sup>688</sup> Farré, Judith, Bittoun-Debruyne, Nathalie, Fernández, Roberto, *El teatro en la España del siglo XVIII*, Lleida, Universitat de Lleida, 2012, p. 192.

Tous ces indices nous ont permis de mettre l'accent sur la célébrité de l'écrivaine française dans la péninsule Ibérique. Malheureusement, la célébrité de Madame de Graffigny ne perdura pas longtemps, et l'infortunée auteure tomba rapidement dans l'oubli. Comme dans son pays natal, il a fallu attendre l'arrivée du XX<sup>e</sup> siècle pour retrouver, à nouveau, quelques références à sa production. À la suite des nouvelles rééditions de ses célèbres *Lettres d'une Péruvienne*, cette auteure a retrouvé une certaine actualité. Cette renaissance contemporaine de Françoise de Graffigny a été saluée, par exemple, par les mouvements féministes du XX<sup>e</sup> siècle, qui se sont réclamés de sa célèbre œuvre épistolaire du fait de sa forte revendication en faveur des femmes.

Malgré toutes ces revendications fortuites, et après ce vaste chapitre dédié aux différentes recherches concernant les diverses traductions, rééditions et influences espagnoles de cette auteure des Lumières, nous pourrions définir la trajectoire de cette femme fascinante comme une vraie montagne russe<sup>689</sup>. Venant d'une petite ville lorraine, cette inconnue parmi les gens de lettres français devint soudain, grâce à sa plume talentueuse, une des femmes les plus célèbres et les plus influentes des cercles intellectuels parisiens. Mais, la même fugacité qui la propulsa vers la célébrité la rejeta dans l'oubli total.

En dépit de ce discrédit, la célébrité des *Lettres d'une Péruvienne*, que ce soit dans la péninsule Ibérique ou au sein de la nation française elle-même, permit l'entrée de l'auteure française dans la postérité des lettres et en fit l'une des femmes les plus réputées de son époque.

---

<sup>689</sup> Simonin, Charlotte, « Vie privée, vie publique : Hommes et femmes de lettres à travers la correspondance de Françoise de Graffigny », in *Le pauvre diable : destins de l'homme de lettres au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Colloque international Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2006, p. 108.

## Chapitre IV. Stéphanie-Félicité de Genlis : une parfaite femme des Lumières.

La Condesa de Genlis es una señora cuyo genio y talento hacen honor a su sexo y clase. El buen empleo de sus tareas es calificado ejemplo de un bien entendido amor al público. Mejorar las costumbres por un medio eficaz y suave, preservarlas de la corrupción y de seducción, es empresa digna de un corazón muy recto, y de un entendimiento muy claro.<sup>690</sup>

Lorsque Francisco María da Silva<sup>691</sup> s'exprimait en ces termes élogieux, aucune des œuvres de Félicité de Genlis n'avait encore été traduite en espagnol. C'est seulement quatre ans après, en 1785, qu'*Adèle et Théodore* fit son apparition en langue castillane. Ainsi, ce témoignage donnait déjà le ton de la résonance et de l'acceptation positive et quasi unanime qu'allait recevoir cette femme de lettres en Espagne.

La liste des traductions espagnoles que nous avons pu établir<sup>692</sup> atteste, comme les différentes rééditions, du succès que connut l'œuvre de Félicité de Genlis en Espagne. Son théâtre, ses *Veillées du château*, ses ouvrages pratiques, ses romans éducatifs et quelques-uns de ses romans historiques connurent des traductions quasi immédiates en langue castillane, faisant d'elle la femme la plus traduite en espagnol pour la période s'échelonnant entre la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.

---

<sup>690</sup> María da Silva, Francisco, *Década epistolar sobre el estado de las letras en Francia*, Madrid, Impr. d'Antonio de Sancha, 1781, p. 271. « La comtesse de Genlis est une dame dont le génie et le talent font honneur à son sexe et sa classe. L'énorme utilité de ses travaux est considérée comme un exemple d'un évident amour pour son public. Améliorer les mœurs grâce à un moyen efficient et subtil, les préserver de la corruption et de la séduction, c'est une tâche digne d'un cœur très droit, et d'un jugement très brillant. » (N.T.)

<sup>691</sup> Pseudonyme du duc d'Almodóvar (voir Lafarga, Francisco, « Un intermediario cultural en la España del siglo XVIII: el Duque de Almodóvar y su Década Epistolar », in Hugo Dyserinck et al., *Europa en España, España en Europa, Actas del simposio internacional de literatura comparada*, Barcelona, PPU, 1990, p. 123-134).

<sup>692</sup> Voir bibliographie : liste des traductions des œuvres Madame de Genlis.

## 1. La fortune littéraire de la comtesse de Genlis dans la péninsule Ibérique

Les œuvres de Madame de Genlis traduites<sup>693</sup> en espagnol furent publiées en deux grandes vagues : 1785-1792, puis 1805-1843. En retour, ses productions ultérieures, ses discours politiques, liés à l'actualité française de l'époque, émergèrent très peu dans la société espagnole.

Au cours de la première période, trois traductions seront présentées au public : *Adela y Teodoro*<sup>694</sup> (1785), *Las veladas de la quinta o novelas e historias sumamente útiles*<sup>695</sup> (1788), et *Los anales de la virtud, para uso y utilidad de los jóvenes de ambos sexos*<sup>696</sup> (1792).

Dans la deuxième période, celle de 1805-1843, les traductions seront plus variées et de plus en plus nombreuses. Plus d'une vingtaine de titres seront annoncés dans la presse de l'époque.

Dans le large éventail des œuvres traduites, dont certaines le seront plus d'une fois en espagnol, on retrouve la plupart des contes, des nouvelles et des romans historiques de Félicité de Genlis. À titre d'exemple, on pourrait citer : *La víctima de la Ciencias y des las artes*<sup>697</sup> (1811), *El sitio de la Rochela, o el triunfo de la conciencia en la desgracia*<sup>698</sup> (1820), *El Zafir portentoso, o, El talismán de la felicidad: cuento oriental*<sup>699</sup> (1822), *Luisa de Clermont, novela histórica*<sup>700</sup> (1824), *Pamrosa o el palacio y la choza*<sup>701</sup> (1824), *Plácido y Blanca o las Batuecas*<sup>702</sup> (1826), *Alfonso o el hijo natural*<sup>703</sup> (1832), etc. Cet engouement est surtout lié à la renommée de l'intellectuelle française en tant que femme pédagogue, à la portée éducative et instructive de ses œuvres et à la clémence de la censure espagnole qui ne trouvait rien d'amoral ni de dangereux pour empêcher leur traduction.

---

<sup>693</sup> Notre recherche permet de compléter la liste de traductions espagnoles amorcées par M.-E. Plagnol-Diéval, *Madame de Genlis*, « Bibliographie des écrivains français », Paris, éditions Memini, 1996, p. 52-53.

<sup>694</sup> *Adèle et Théodore* (1782).

<sup>695</sup> *Les veillées du château* (1782).

<sup>696</sup> *Annales de la vertu* (1781).

<sup>697</sup> *Sainclair ou la Victime des arts et des sciences* (1808).

<sup>698</sup> *Le siège de La Rochelle, ou le malheur et la conscience* (1807).

<sup>699</sup> *Le Saphir merveilleux, ou le talisman du bonheur : conte oriental* (1803).

<sup>700</sup> *Mademoiselle de Clermont* (1802).

<sup>701</sup> *Pamrose, ou le palais et la chaumière* (1801).

<sup>702</sup> *Les battuecas* (1816).

<sup>703</sup> *Alphonse ou le fils naturel* (1809).

## 1.1. Les attributions incertaines à Félicité de Genlis

Dans les œuvres traduites et attribuées à Stéphanie-Félicité de Genlis, il y a parfois des zones d'ombre et des inexactitudes. Un exemple est la nouvelle *Adelayda o el triunfo del amor* (1801), présentée comme une œuvre de l'auteure française par la traductrice María Jacoba de Castilla de Xarava, et dont la *Gaceta de Madrid* fait l'éloge en la considérant comme « una de la más bellas producciones de Madama de Genlis, cuyo mérito es bien conocido entre los literatos »<sup>704</sup>. Par souci de vérité, il faut préciser que même aujourd'hui, cette œuvre est considérée en Espagne comme ayant été écrite par Félicité de Genlis. Or, il s'agit, sans l'ombre d'un doute, d'une œuvre anonyme publiée à Paris, chez Merlin, en 1772, et qui porte le titre *Adélaïde, ou le Triomphe de l'Amour*<sup>705</sup>, dont l'auteure française, dans une note à la fin d'un autre ouvrage, renie la paternité sans mâcher ses mots. Ainsi, dans *Le Petit La Bruyère, ou Caractères et mœurs des enfants de ce siècle* (1801), on peut lire :

Madame de Genlis ayant découvert qu'un roman intitulé *Adélaïde, ou le Triomphe de l'Amour*, est imprimé sous son nom, et désigné sur plusieurs catalogues comme étant d'elle, déclare que c'est une imposture, et qu'elle n'a nulle connaissance de cet ouvrage.<sup>706</sup>

Les raisons de cette erreur d'attribution de la version espagnole sont dues au fait que la plupart des journaux et des catalogues, à partir de 1800, désignaient l'écrivaine française comme auteure de cette nouvelle. María Jacoba de Castilla de Xarava, induite en erreur, dans sa préface, dédie sa traduction aux femmes et la présente en ces termes :

LA TRADUCTORA/A MI SEXO/Señoras mía: creo oportuno ofreceros esta producción de Madama Genlis en un tiempo en que la virtud y el decoro andan como fugitivos de nuestras concurrencias, después que han ocupado su lugar la disipación y el capricho.<sup>707</sup>

Tel est le cas aussi pour *Doña Laura de Olmones o sea la desenterrada*<sup>708</sup> (1831), une courte nouvelle d'une cinquantaine de pages, publiée à Barcelone chez l'imprimeur/éditeur

---

<sup>704</sup> *Gaceta de Madrid*, du 22 mai 1801. « Une des plus belles œuvres de Madame de Genlis, dont le mérite est bien connu parmi les gens de lettres. » (N.T.) Cette œuvre est aussi mentionnée dans le Supplementary number to the MONTHLY MAGAZINE, du 20 janvier 1802.

<sup>705</sup> Cette œuvre est annoncée dans différents journaux de l'époque comme par exemple le *Journal littéraire*, de décembre 1772.

<sup>706</sup> Genlis, Félicité de, *Le Petit La Bruyère, ou Caractères et mœurs des enfants de ce siècle*, Paris, Impr. de Crapelet, 1801, p. 303.

<sup>707</sup> Id., *Adelayda o el triunfo del amor*, Madrid, Pantaleón Aznar, 1801, Préface de : « LA TRADUCTRICE/À SON SEXE/ Mesdames : je crois opportun de vous offrir cette production de Madame de Genlis dans un moment où la vertu et la décence sont considérées comme fugitives dans nos sociétés, et ont laissé la place à la dissipation et au caprice. » (N.T.)

Ignacio Estivill, attribuée de façon incertaine et probablement à tort à Madame de Genlis<sup>709</sup>. Or, dans la production littéraire de l'auteure, on ne retrouve aucune œuvre du même titre et du même contenu. En outre, sur la page de titre, l'éditeur n'a même pas pris la précaution d'orthographier correctement le nom de la femme de lettres française. Ainsi, en dessous du titre, on lit « Por Madama de **Genles** ». Le véritable auteur est sans doute un certain José Pi y Monteis<sup>710</sup>, proche collaborateur de l'imprimeur pendant cette période, chez lequel il va publier d'autres petits ouvrages qui, par la nature du titre et la brièveté des textes, rappellent celui de *Doña Laura de Olmones*<sup>711</sup>. Il semble vraisemblable que José Pi y Monteis, en essayant de profiter de la célébrité dont jouissaient à l'époque les nouvelles de la femme de lettres française<sup>712</sup> en Espagne, ait voulu faire passer ce texte comme une œuvre de l'auteure.

## 1.2. Madame de Genlis sous le regard attentif du Saint-Office

Il faut préciser que tout ne fut pas glorieux dans la réception de Stéphanie-Félicité de Genlis en Espagne. Sans échapper à la règle, elle aussi va être censurée et poursuivie par l'Inquisition espagnole. De ce fait, une de ses œuvres sera interdite à la circulation et à la traduction. Il s'agit de *La religion considérée comme l'unique base du bonheur et de la véritable philosophie* (1787). Comme l'indique le titre, cet ouvrage, en tant qu'écrit antiphilosophique et apologie de la religion, aurait dû faire l'unanimité au sein des ecclésiastiques espagnols. Cependant, par un décret datant du 22 février 1806, il va être interdit parce qu'on lui reproche de « contener proposiciones erróneas, malsonantes, temerarias y capaces de seducir a los incautos »<sup>713</sup>.

*Adèle et Théodore* va subir le même sort. Ainsi, un décret émis le 1<sup>er</sup> mars 1817 va interdire l'œuvre sous le motif qu'elle contient des « proposiciones malsonantes, capciosas,

---

<sup>708</sup> *Madame Laura d'Olmones, ou la déterrée* (N.T.) Annoncé dans le *Diario Balear*, du 15 juin 1831. Le titre de cette œuvre nous renvoie d'une certaine manière à l'histoire de la duchesse de C\*\*\* d'*Adèle et Théodore*. Après vérification, il s'avère que ces deux œuvres n'ont aucun lien de parenté entre elles.

<sup>709</sup> Dans les œuvres attribuées à l'auteure, il faut citer aussi les deux tomes d'*Adriana*, annoncés dans le *Diario de Madrid*, du 30 janvier 1840. Nos recherches n'ont donné aucun résultat concernant cette œuvre et la nature du texte.

<sup>710</sup> Pour plus d'informations sur cet auteur presque inconnu, voir : Peñas Ruiz, Ana, « Anales de cinco días y el Siglo ilustrado: historia de un plagio », in *Imposturas literarias Españolas*, Salamanca, Universidad Salamanca, 2011, p. 79-108.

<sup>711</sup> On pourrait citer : *El siglo ilustrado o sea quince días en Madrid* (1830), *El cuadro de Rafael o sea Las travesuras estudiantinas* (1831), *El billete de la lotería moderna o sea La cartera perdida* (1831), *Un poco de cada cosa o sea Ratos entretenidos* (1831).

<sup>712</sup> On analysera plus tard le succès des nouvelles de Mme de Genlis.

<sup>713</sup> *Índice general de los libros prohibidos*, Madrid, Impr. de J. José Félix Palacios, 1844, p. 26. « Parce qu'il contient des propositions erronées, malsonnantes, téméraires et capables de séduire les naïfs. » (N.T.) Cette œuvre sera interdite aussi au Mexique, par un décret datant du 5 août 1809.

falsas, inductivas a error y excitativas de ideas torpes »<sup>714</sup>. Cette interdiction fait référence au premier tome de l'édition d'*Adèle et Théodore*, publiée sans le nom de l'auteure, en 1807 à Londres, chez G. Robinson. Or, cette condamnation pose un problème, vu que l'œuvre en question avait déjà été traduite en espagnol presque vingt ans auparavant.

L'explication de ce problème réside peut-être dans le fait que la censure inquisitoriale ne pouvait intervenir qu'*a posteriori*, à la suite d'une dénonciation qui, comme l'indique Jacques Soubeyroux, « ne se produisait parfois que plusieurs années après la parution d'un ouvrage »<sup>715</sup>. Le plus plausible, à notre avis, est que les censeurs n'avaient pas eu connaissance du fait que cette œuvre avait déjà été traduite en espagnol, et qu'en plus de cela, l'édition originale d'*Adèle et Théodore* avait reçu l'approbation du célèbre censeur et écrivain espagnol Gaspar Melchor de Jovellanos<sup>716</sup>, ainsi que de Felipe de Ribero, membre de la *Real Academia de la Historia*.

Par un courrier datant du 11 février 1786 et accompagné des trois tomes d'une édition parisienne anonyme de 1782<sup>717</sup> qui avait été saisie à la douane de Cadix<sup>718</sup>, Jovellanos et Ribero avaient été mandatés par Pedro Escolano de Arrieta, secrétaire du roi, pour contrôler et vérifier le contenu de l'œuvre avant qu'elle ne soit mise en circulation. Car, il faut savoir que pour faire face au commerce clandestin des livres étrangers, le Saint-Office exerçait un contrôle régulier aux frontières et chez les libraires afin de détecter certains ouvrages dits suspects. De ce fait, chaque œuvre retenue, dans la mesure du possible, passait par les mains d'un censeur avant d'obtenir son droit à la circulation.

Un tel procédé avait aussi été réservé à cette édition d'*Adèle et Théodore*, publiée sans le nom de l'auteure. Ainsi, les deux censeurs, dans leur rapport de censure détaillé de presque

---

<sup>714</sup> *Índice general de los libros prohibidos*, op. cit., p. 3. « Propositions malsonnantes, tendancieuses, fausses, capables d'induire en erreur, et qui incitent à des idées maladroites. » (N.T.) Cette œuvre sera interdite aussi au Guatemala, par un décret datant du 7 juin 1817.

<sup>715</sup> Soubeyroux, Jacques, « Rousseau en Espagne au XVIII<sup>e</sup> siècle », in *Cahiers du CELEC* [en ligne], n° 5. Disponible sur : [http://cahiersducelec.univ-st-etienne.fr/files/Documents/cahiers\\_du\\_celec\\_5/J.%20Soubeyroux.pdf](http://cahiersducelec.univ-st-etienne.fr/files/Documents/cahiers_du_celec_5/J.%20Soubeyroux.pdf).

<sup>716</sup> Il était aussi membre de la *Real Academia de la Historia*.

<sup>717</sup> On peut supposer qu'il s'agit d'une édition de Lambert et Baudoin. Dans leur rapport de censure, Jovellanos et Ribero signalent qu'il s'agit d'une édition qui comporte une légère imperfection puisque, dans le troisième tome, il manque la page 268 qui sans doute a été oubliée au moment de la reliure. En se basant sur les numéros des pages citées par Jovellanos et Ribero dans leur rapport, nos recherches ont été infructueuses pour l'attribution de l'édition précise à laquelle font référence les deux censeurs.

<sup>718</sup> Cadix jouait à cette époque un rôle considérable dans la diffusion des livres français. Soit par sa position géographique, soit par ses nombreux commerçants français, cette ville était la principale source d'alimentation en livres français.

trois pages, qu'ils remirent le 2 septembre 1786, donnaient leur avis favorable avec les commentaires suivants :

Todo es, en este sistema, una lección disimulada, pero eficaz y unida y acomodada a los dos sexos. Los tapices que cubren las paredes contienen trozos escogidos de historia sagrada o profana, cuya explicación e inteligencia se bebe y aprende por pasatiempo en las horas desacomodadas para atención más seria.<sup>719</sup>

Il faut savoir que la traduction espagnole d'*Adèle et Théodore*, préparée par Bernardo María de Calzada, avait déjà été publiée en 1785. Ce qui révèle le cas singulier de l'acheminement de cette œuvre en Espagne, puisque la traduction de Calzada avait déjà fait l'objet d'un rapport de censure favorable<sup>720</sup>. Donc, la censure de la traduction précédait de presque un an celle de l'édition originale faite par Jovellanos et Ribero. On peut avancer l'idée que les deux censeurs n'avaient pas de choix concernant leurs avis, étant donné qu'ils étaient précédés par une traduction de l'œuvre, qui avait déjà reçu les permis nécessaires et était en vente. Ainsi, à la fin de leur rapport, ils mentionnent que « aún hemos entendido con mucho gusto que se trata y se trabaja en su traducción »<sup>721</sup>. Ces propos prêtent aussi à confusion, puisque les trois tomes de la version espagnole avaient déjà paru. On peut supposer que les deux censeurs ignoraient sa publication, mais, en même temps, ils connaissaient l'existence de cette traduction ; donc, de manière implicite, en tant que censeurs, ils étaient au courant qu'elle avait fait l'objet d'un rapport de censure.

Tout en faisant une analyse positive et presque élogieuse, les censeurs se montreront très réticents concernant certains commentaires religieux qui se lisent dans différentes parties de l'œuvre de la femme de lettres française. Plus particulièrement, un passage d'*Adèle et Théodore* va être mis en cause et jugé sévèrement. Dans celui-ci, il est question de l'agonie d'un moribond, et l'écrivaine française, dans une note de bas de page, critique tout le dispositif religieux qui précède la mort :

---

<sup>719</sup> *AHN*, consejos, leg. 5549/34. Censure d'*Adela y Teodoro*. « Tout est, dans ce système, une leçon déguisée, mais efficace, harmonieuse et adaptée aux deux sexes. La tapisserie qui couvre ses parois contient des passages choisis de l'histoire sacrée ou profane, dont l'explication et l'intelligence sont apprises et assimilées d'une manière plus sérieuse, pendant les heures d'oisiveté. » (N.T.)

<sup>720</sup> Voir *AHN*, legajo 5550, Exp. 22 : le permis d'impression de la version espagnole de Calzada, qui inclut le rapport de censure du tome I de la traduction d'*Adela y Teodoro*, sollicité par l'imprimeur Joaquín Ibarra, est accordé le 1<sup>er</sup> février 1785. Le permis des tomes II et III de la traduction sera accordé le 9 juillet 1785.

<sup>721</sup> *Ibid.* « Cela nous fait plaisir de savoir qu'on travaille pour sa traduction. » (N.T.)

Toutes ces choses se pratiquent encore dans tous les villages et la plupart des petites villes de province. J'ai vu dans un village un père au chevet de sa fille expirante, réciter lui-même à haute voix, les prières des agonisants, qui finissaient et commençaient par ces mots : Sortez de ce monde âme chrétienne. Quelles paroles dans la bouche d'un père ! Quelle horrible démente ! Elle outrage également la religion et l'humanité. D'ailleurs, tout cet appareil inhumain, qui ne donne au mourant que de l'épouvante, ne peut inspirer à ceux qui l'entourent que la crainte et l'horreur de la mort; faiblesse bien contraire au christianisme, qui nous recommande particulièrement le courage, et nous prescrit le mépris de la vie.<sup>722</sup>

Pour les censeurs, ce passage va à l'encontre des préceptes de la religion chrétienne. De ce fait, ils recommandent clairement sa suppression<sup>723</sup> en ces termes :

A nosotros nos parece que de una práctica y preces establecidas y aprobadas por la Iglesia para el trance terrible de la muerte debe sentirse y hablarse con otra veneración y respeto y que es una impiedad irreligiosa caracterizar tan duramente unos usos y auxilios santos [...].<sup>724</sup>

Lorsque *Adèle et Théodore, ou Lettres sur l'éducation* fut traduit en espagnol par Bernardo María de Calzada et publié sous le titre *Adela y Teodoro o Cartas sobre la educación*, en 1785, sa réception dans les périodiques et journaux littéraires espagnols fut uniformément favorable<sup>725</sup>. Le censeur Gaspar de Montoya, qui fut chargé de la censure de cette traduction, dans son rapport favorable à l'impression émis le 28 janvier 1785, s'exprimait positivement concernant la traduction et la qualité de l'œuvre, qui selon lui était « bastante bien traducida ». En outre, ajoutait-il, elle « contiene instrucciones muy morales y útiles a la educación de los jóvenes »<sup>726</sup>. En fait, il y avait dans ce livre tout pour plaire au lecteur espagnol. Il était question de l'éducation de tous les enfants, filles et garçons, aussi bien que de celle des princes. Tout cela selon les principes d'une éducation saine et décente. Ainsi, la *Gaceta de Madrid*, périodique officiel de l'Espagne, présentait le livre dans des

---

<sup>722</sup> Genlis, Félicité de, *Adèle et Théodore*, Paris, Lambert et Baudouin, 1782, t. II, p. 75.

<sup>723</sup> AHN, consejos, leg. 5549, exp.34. Censure d'*Adèle et Théodore*. « Excusarse la impresión » (Interdite à l'impression). (N.T.)

<sup>724</sup> *Ibid.*, « Nous sommes d'avis que, quand on parle d'une pratique et des préceptes établis et approuvés par l'Église concernant les moments terribles de la prière du mort, on doit le faire avec révérence et respect, et le fait de critiquer si durement certaines coutumes et aides sacrées, est une impiété irréligieuse [...]. » (N.T.)

<sup>725</sup> Voir : *Diario curioso, erudito, económico* [...], 15 novembre 1786, p. 183; Andrés, Juan, *Origen, progresos y estado actual de toda la literatura*, Madrid, Sancha, 1787, t. IV, p. 524-525.

<sup>726</sup> AHN, legajo 5550, exp.22. « Suffisamment bien traduit, et contient des instructions très morales et utiles à l'éducation des jeunes. » (N.T.)

termes courts et élogieux, et insistait sur le fait que les lettres qu'il contenait étaient « tan útiles como agradables para todo género de personas, incluso por los príncipes »<sup>727</sup>.

Or, si la *Gaceta de Madrid* essayait d'une certaine manière d'élargir le lecteur cible, au contraire, le *Memorial literario*, qui consacrait presque trois pages d'analyse élogieuse à cette traduction, mettait l'accent sur le fait que la plupart des maximes, dont la valeur pédagogique et éducative était certainement respectable et noble, étaient plus utiles « para la educación de personas grandes y ricas, que para la demás que componen el Pueblo y común de una Sociedad, y son más propias de una educación civil y política que de la perfección interior »<sup>728</sup>.

### 1.3. *Adèle et Théodore* : une adaptation adéquate pour la morale vertueuse espagnole des Lumières

Cette différence de perception concernant le but réel de l'œuvre, dont la question « pour qui ? » suscite le débat, vient du contenu des lettres<sup>729</sup>, mais aussi du fait que la traduction d'*Adèle et Théodore* en espagnol, réalisée par Bernardo María de Calzada, colonel d'infanterie<sup>730</sup>, porte le sous-titre suivant : « [Cartas] Que contienen todos los principios relativos a ella, con los que corresponde para perfeccionar la de un príncipe. »<sup>731</sup> Or, il faut savoir que sur la page de titre de l'édition originale, Madame de Genlis ne donne aucune précision à ce sujet<sup>732</sup>. De toute manière, même si le sous-titre de la traduction de Calzada prête à confusion, dans son *Prólogo del traductor*, il juge que : « *Las Cartas de educación* que siguen contienen tan saludables y acertadas máximas, que [le] parecieron dignas de ser

---

<sup>727</sup> *Gaceta de Madrid*, du 6 décembre 1785. « Aussi utiles qu'agréables pour tout type de personne, y compris les princes. » (N.T.)

<sup>728</sup> *Memorial literario* de décembre 1785 :...« Pour l'éducation des personnes riches et de bonne famille, que pour le reste des gens qui composent le peuple et la majorité de la société ; et concernent plutôt une éducation civile et politique, que celle de la perfection intérieure » (N.T.) Il faut ajouter aussi que le journal *Espíritu de los mejores diarios literarios*, n° 255, 18 octobre 1790, p. 160 [...], va dans la même direction : « *Adela y Teodoro*, describió una educación excelente sin duda, pero que no puede ser la de un gran número de individuos. »

<sup>729</sup> On sait que les principes qu'elle contient sont le fruit des réflexions du travail éducatif de Madame de Genlis. L'intérêt de l'œuvre « consiste en l'association de deux éducations, l'une pour les filles et les garçons d'origine aristocratique, l'autre pour un prince dont le gouverneur met tout en œuvre pour qu'il devienne un monarque des Lumières », in *Adèle et Théodore*, Présentation de l'éditeur, introduction, édition, index et notes par Isabelle Brouard-Arends, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2006.

<sup>730</sup> Pour plus d'informations sur le traducteur, voir : Freire, Ana, « Un traductor del reinado de Carlos III: Bernardo de Calzada », in *De la Ilustración al Romanticismo*, Universidad de Cádiz, 1993, p. 145-154.

<sup>731</sup> Genlis, Félicité de, *Adela y Teodoro o Cartas sobre la educación*, Madrid, Impr. de J. Ibarra, 1785.

<sup>732</sup> Sur la page de titre, on lit : *Adèle et Théodore, ou Lettres sur l'éducation, contenant tous les principes relatifs aux trois différents plans d'éducation des Princes, des jeunes Personnes et des Hommes*, in Genlis, Félicité de, *Adèle et Théodore*, Paris, Lambert et Baudouin, 1782.

adoptadas por los padres de familia y maestros particularmente enmarcados de la dirección de la Juventud. »<sup>733</sup>

Une question se pose tout naturellement : pourquoi choisir de traduire cette œuvre ? La réponse se trouve dans le prologue du traducteur. Dans ce texte, Calzada souligne la nécessité de la traduction de cette œuvre en insistant sur les besoins d'une bonne méthode éducative :

La importancia de una buena educación es tan palpable, que sería inútil repetir lo que tantos han dicho, y probado, sobre tan interesante objeto [...]. La necesidad de educación general (necesidad nunca bastantemente ponderada) ha sido mi único estímulo en la traducción de esta Obra.<sup>734</sup>

En s'intéressant de près à la traduction elle-même, qui ne fit l'objet d'aucun commentaire<sup>735</sup>, il faut préciser qu'elle laisse beaucoup à désirer. Fondée sur l'édition originale de 1782 (en trois tomes), chez Lambert et Baudoin, cette traduction<sup>736</sup> se ressent en effet de la hâte avec laquelle elle a vraisemblablement été effectuée.

En scrutant le texte, il semble évident que le traducteur avait une connaissance très approximative du français, tant sa version est truffée d'incorrections, de contresens et de tournures maladroites. Tout le côté philosophique des lettres disparaît, sans parler du style fade et simpliste de sa traduction, faite de phrases courtes. C'est peut-être cette qualité très critiquable de la version de Calzada qui fait dire à l'abbé Juan Andrés que « con todo al leer aquella su obra muy digna de alabanza siento de cuando en cuando fastidio, y voy recorriendo las paginas en busca de algún interés »<sup>737</sup>.

Outre les imperfections qu'elle contient, cette version est caractérisée par de longues coupures. En allant vite dans la en besogne, le traducteur omet certains des longs passages et

---

<sup>733</sup> « *Les Lettres sur l'éducation* qui suivent contiennent des maximes si saines et véridiques, que j'estime qu'elles sont dignes d'être adoptées pour les pères de famille et les enseignants particulièrement chargés de l'éducation de la jeunesse », in Genlis, Félicité de, *Adela y Teodoro o Cartas sobre la educación*, Madrid, J.Ibarra, 1785, p. 3.

<sup>734</sup> Genlis, Félicité de, *Adela y Teodoro o Cartas sobre la educación*, prologue del traductor, Madrid, J.Ibarra, 1785. Il est important aussi de noter que le *Diario curioso, erudito, económico*, définit l'œuvre comme un « tratado completo de educación », 15 novembre 1786, p. 183. « L'importance d'une bonne éducation est si palpable, qu'il serait inutile de répéter ce que beaucoup ont dit et prouvé sur un sujet si intéressant [...]. La nécessité de l'éducation générale (nécessité jamais pondérée suffisamment) a été mon unique stimulant dans la traduction de cette œuvre. » (N.T.)

<sup>735</sup> Dans la réception d'*Adèle et Théodore*, les qualités de l'œuvre et le talent de Madame de Genlis sont mis en avant. On ne parle jamais de manière spécifique de la traduction de Calzada.

<sup>736</sup> À la différence du texte original, il rajoute un *prologue du traducteur*, une table des matières, et déplace l'*Avertissement* au début du troisième tome.

<sup>737</sup> Andrés, Juan, *Origen, progresos y estado actual de toda la literatura*, Madrid, Sancha, 1787, t. IV, p. 524-525. « Tout en lisant son œuvre qui est très digne d'éloges, de temps à autre, je ressens une gêne et je survole les pages à la recherche de quelque chose de plus intéressant. » (N.T.)

réduit drastiquement la longueur des lettres. Sans mâcher nos mots, il faut dire que, plutôt que d'une traduction à la hâte, il s'agit d'une traduction à la hache. Toutefois, dans son prologue, l'auteur de cette version a l'amabilité d'en prévenir le lecteur et de s'en justifier :

El que quisiera tomarse el trabajo de hacer el cotejo de la traducción con su original, hallará suprimidos en algunas cartas varios artículos y expresiones, que me ha parecido del caso suprimir, y que juzgo no hagan falta en la traducción.<sup>738</sup>

Cette explication du traducteur qui, à vrai dire, est très inquiétante (c'est lui qui décide de ce qui est nécessaire ou pas), est de surcroît tout à fait erronée. Quand on se penche sur le texte, presque chaque lettre est réduite au minimum et dépasse rarement les trois pages, quand on sait qu'une bonne partie des lettres de l'original sont assez longues. Le texte original devient une peau de chagrin qui rétrécit chaque fois que la traduction de Calzada s'en mêle. Par exemple, le premier tome d'*Adèle et Théodore*, qui comporte 460 pages, est réduit, dans la version espagnole, à moins de la moitié (227 pages<sup>739</sup>). Ainsi, on assiste non plus à une traduction, ni à une adaptation, mais plutôt à une mutilation du texte de départ. On a l'impression qu'à chaque fois que le traducteur se heurte à un problème de langage, il décide immédiatement de supprimer le texte et de passer à un paragraphe plus abordable. Cette sensation de difficulté de traduction est, d'une certaine manière, affirmée par Calzada lui-même qui, dans son prologue, s'arrête un instant sur son travail de traducteur :

[...] me dedicué a [la] traducción, muy desconfiado de desempeñar acertadamente el intento, al conocer cuanta destreza necesita un traductor para verter en su lengua nativa unas cartas familiares y donde se hayan acumulados los varios modos de expresar los conceptos, que ocurren en el trato común y diario del mundo [...].<sup>740</sup>

Le tableau ci-dessous montre de manière générale et approximative la différence entre l'original et la version espagnole du premier tome.

---

<sup>738</sup> Genlis, Félicité de, *Adela y Teodoro o Cartas sobre la educación*, prólogo del traductor, Madrid, J.Ibarra, 1785, p. 5. « Si quelqu'un voulait prendre la peine de faire la comparaison de la traduction avec l'original, il verrait que dans plusieurs lettres, des passages et expressions que je n'estimais pas nécessaires ont été supprimés, et je juge que cela ne nuit pas à la traduction. » (N.T.)

<sup>739</sup> Dans cette approximation, nous n'incluons pas le fait que le format du texte n'est pas le même et que les caractères des lettres du texte espagnol sont plus grands que ceux de l'original. Cela implique une réduction encore plus drastique de la part du traducteur.

<sup>740</sup> Genlis, Félicité de, *Adela y Teodoro o Cartas sobre la educación*, prólogo del traductor, Madrid, Impr. J.Ibarra, 1785, p. 4-5. « [...] Je me suis consacré à sa traduction [celle d'*Adèle et Théodore*] en étant très méfiant, à juste titre, de cette démarche, sachant combien de dextérité il faut à un traducteur pour traduire dans sa langue maternelle des lettres familières, où sont accumulées plusieurs façons d'exprimer les concepts, qui sont propres à la vie commune et quotidienne d'autres cultures. » (N.T.)

<i>Adèle et Théodore</i> (1782). Tome1 (nombre de pages)	<i>Adela y Teodoro</i> (1785). Tome 1 (nombre de pages)	Lettre
11	3	X
18	2	XI
9	5	XVI
7	2	XVIII
12	3	XX
15	2	XXIV
9	3	XXVI
6	2	XXVII
5	3	XXVIII
9	2	XXIX
8	2	XXX
11	4	XXXI
18	1	XXXIII
11	5	XXXIV
14	2	XXXVI
5	2	XXXVII
8	2	XL
4	1	XLI
4	2	XLII
16	11	XLVII
3	1	XLVIII
12	1	XLIX
5	3	L
5	1	LII
12	2	LIII
6	1	LV
10	3	LX

Ce tableau inclut seulement les lettres qui ont été réduites de manière frappante par le traducteur, comme par exemple les lettres X, XI, XXIV, XXVI, XXX, XXXIII, XLIX, LIII, LX. Or, chaque lettre subit cette dure loi, faite d'ablations. Si le deuxième tome de la

traduction reste plus proche de l'original<sup>741</sup>, le troisième met en évidence les mêmes problèmes que le premier. De ce fait, les 464 pages qui composent le texte original vont être réduites à seulement 302 pages dans la version espagnole.

En s'intéressant de plus près à cette traduction, on remarque aussi que quasiment toutes les citations d'auteurs tiers présentes dans l'original ont été éliminées par Calzada.

De ce fait, Rousseau, qui est explicitement cité de nombreuses fois, dans ce « double mouvement d'adhésion et de refus »<sup>742</sup>, disparaît dans la version espagnole<sup>743</sup>. Le nom même de Rousseau est éliminé. Tout ce qui est lié, de près ou de loin, à cet auteur, a été effacé. Cet acharnement est dû au fait que l'Inquisition espagnole et sa censure avaient qualifié Rousseau de « autor hereje, opuesto a la religión, a las buenas costumbres, al gobierno civil y a la justa obediencia a los superiores »<sup>744</sup>. Du coup, l'ensemble de son œuvre avait été condamné et avait fait l'objet d'une interdiction en 1764, par le Saint-Office<sup>745</sup>.

Les citations de Montaigne<sup>746</sup> et Duclos<sup>747</sup> subissent le même sort. Ce procédé semble avoir pour but une sorte d'expurgation de quasiment tous les éléments étrangers et de toute la philosophie des Lumières, contraires au dogme du pouvoir en place.

Si nous avons tendance à justifier cette autocensure et à dire que le traducteur, d'une certaine manière, essaie d'échapper, au préalable, à une possible censure de sa version<sup>748</sup>, il

---

<sup>741</sup> De 430 pages dans la version originale, on passe à 384 pages dans la version espagnole. Le traducteur continu à réduire les lettres, mais cette fois-ci, les coupures sont moins évidentes.

<sup>742</sup> Genlis, Félicité de, *Adèle et Théodore*, présentation de l'éditeur, introduction, édition, index et notes par Isabelle Brouard-Arends, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2006, p. 13.

<sup>743</sup> Les suppressions des citations de Rousseau sont nombreuses. À titre d'exemple, dans le tome I, on pourrait citer celles des lettres V, XI, XIX, et tant d'autres. Seule une citation de Rousseau échappe à la règle. Ainsi, dans la lettre III, du troisième tome, l'expression de l'original « dit Jean-Jacques Rousseau », devient dans la version espagnole « exclama un filósofo ». De cette manière, le traducteur cache la provenance de la citation.

<sup>744</sup> Defourneaux, Marcelin, *L'Inquisition espagnole et les livres français au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Presses Universitaires de France, 1963, p. 150. « Auteur hérétique, opposé à la religion, aux bonnes mœurs, au gouvernement civil et à la juste obéissance aux supérieurs. »

<sup>745</sup> *Ibid.*, p. 157.

<sup>746</sup> Voir les citations du tome I de l'original : lettre IX (p. 41), lettre XIX (p. 120), lettre XXIV (p. 168), lettre XXXI (p. 220), etc.

<sup>747</sup> Voir les citations du tome III de l'original : lettre XVI (p. 89) et lettre XLII (p. 246).

<sup>748</sup> Le *prólogo del traductor* est très révélateur de la crainte réelle de Calzada envers la censure. On y lit en effet (p. 5) : « Pudo conmigo mas el anhelo del bien general, que el temor de la pública censura, pues siempre confié en que esta sería moderada, atendiendo a la sanidad de mi intención. » (« Dans mon travail, j'ai été dirigé davantage par le souci du bien général, que par la crainte de la censure publique, parce que j'ai toujours cru qu'elle serait modérée, en voyant la bonne intention de ma démarche. » (N.T.) Il faut noter aussi que Calzada subit la rigueur inquisitoriale pour certaines de ses traductions comme *Alzire* de Voltaire, et surtout pour la *Vida de Federico II* (*Vie de Frédéric II*) de Laveaux. Cette dernière œuvre lui a valu, en 1790, un procès de la part du Saint-Office, qui interdit la traduction en 1791. Il a même été incarcéré par l'Inquisition pour son ouvrage *La nueva Floresta o Colección de chistes* (1790).

faut ajouter aussi que sa traduction indique une certaine paresse. Il convient en effet de préciser qu'une grande partie des notes de bas de page du texte original de Madame de Genlis disparaissent aussi dans la version de Calzada (ces notes sont nombreuses et souvent très longues), sans parler de certains billets qui passent à la trappe<sup>749</sup>.

Si cette traduction a fait l'objet d'un certain nombre de comptes rendus plus ou moins positifs dans la presse espagnole, la qualité du travail de Calzada, en tant que traducteur, sera mise en cause pour sa version espagnole du poème *La religion* de Racine.

Dans son *Desengaño de malos traductores*<sup>750</sup> (1786), Arnaldo Filonoo (pseudonyme de Antonio Ranz Romanillos) manifeste son irritation concernant le travail de Calzada, son vers et son langage, en estimant qu'on ne doit pas se lancer dans la traduction sans avoir un minimum de connaissances en la matière<sup>751</sup>.

Sept ans plus tard, toutefois, conscient peut-être de la qualité contestable de son travail, Calzada revient à sa traduction et publie une deuxième édition d'*Adèle et Théodore* qui, cette fois-ci, sera « considerablemente aumentada y corregida »<sup>752</sup>. Dans le prologue de cette deuxième édition, le traducteur supprime le passage qui faisait état des différentes coupures lors de la première traduction<sup>753</sup>, et insère un commentaire en guise de *mea culpa* :

En la primera edición de esta Obra se la cercenaron muchos trozos de sus Cartas, que, mirado a mejor luz, ha parecido muy conveniente restituirla en esta segunda. Con lo cual ha logrado considerable aumento y mejoría. La utilidad e importancia del asunto, merecen la mayor atención.<sup>754</sup>

Si le commentaire reste un peu vague concernant la vraie raison de ces coupures, la demande de licence d'impression de la deuxième édition faite par Calzada auprès du *Consejo de Castilla* est pourtant très révélatrice à ce sujet. Ainsi, dans une lettre, qu'il accompagne du manuscrit de cette deuxième traduction remaniée, il fait savoir que dans la première, il avait coupé de son plein gré la majorité des lettres, et que désormais, vu leur importance, il voulait

---

<sup>749</sup> Voir les deux billets qui suivent la lettre LVII (p. 428) et le billet qui suit la lettre LVIII (p. 432) du premier tome.

<sup>750</sup> Filonoo, Arnaldo, *Désillusion des mauvais traducteurs*, Madrid, P.Aznar, 1786.

<sup>751</sup> Bernardo María de Calzada va répondre à son tour à cette attaque dans son *Desengaño de malos desengañadores*, Madrid, Impr. Real, 1787.

<sup>752</sup> Genlis, Félicité de, *Adela y Teodoro o Cartas sobre la educación*, Madrid, Imprenta Real, 1792.

<sup>753</sup> *Ibid.*; Voir note de bas de page n° 45, p. 63.

<sup>754</sup> Genlis, Félicité de, *Adela y Teodoro o Cartas sobre la educación*, « El Traductor », Madrid, Imprenta Real, 1792, p. 6. « Dans la première édition de cet ouvrage, on avait coupé plusieurs parties des lettres qui, vues sous un nouveau jour, nous ont paru dignes d'être restituées dans cette deuxième édition, chose qui a amené une importante augmentation et amélioration de l'ouvrage. L'utilité et l'importance de la question méritent une attention particulière. » (N.T.)

les restituer en s'appuyant sur de meilleures connaissances. Cet aveu fait par Calzada conforte notre analyse concernant le fait que la première traduction était bâclée à cause d'une mauvaise connaissance de la langue d'origine<sup>755</sup>.

En se concentrant sur cette deuxième édition, si on se rend à l'évidence que le traducteur remédie aux coupes antérieures grâce à la restitution presque intégrale de chaque lettre, les notes de bas de page, les citations et les références à Rousseau sont toujours omises.

Après l'accueil positif d'*Adela y Teodoro*, qui confirma réellement le succès de Félicité de Genlis en Espagne, il y eut la traduction de *Les Veillées du château* (1784), faite par Fernando de Guilleman, membre de la *Real Academia de la Historia*, et publiée en 1788 sous le titre *Las veladas de la quinta*<sup>756</sup>. La réponse à la question de savoir pourquoi le traducteur a choisi de traduire cette œuvre se trouve dans les archives de la *Real Academia de la Historia*. Comme pour les traductions espagnoles, la censure s'appliquait aussi aux éditions originales. Or, il faut savoir qu'avant d'être le traducteur de *Les Veillées du château*, Guilleman fut mandaté par la *Real Academia de la Historia*, le 7 décembre 1787, pour la censure de l'édition originale de l'œuvre de Madame de Genlis<sup>757</sup>. De toute évidence, c'est à ce moment-là qu'il en prit connaissance.

Comme nous l'avons déjà évoqué à plusieurs reprises tout au long de ce travail, toute traduction, avant d'être publiée, devait passer par les mains d'un censeur et mettre en avant les mérites de l'original. L'utilité de la traduction était intrinsèquement liée à la qualité de l'original parce que sans vraie valeur, rien ne pouvait justifier une version espagnole d'un texte étranger. Ainsi, le manuscrit de la traduction de Guilleman envoyé au censeur portait le sous-titre suivant : « Novelas o Historias propias para inspirar el amor a la virtud de los jóvenes, al tiempo mismo que su gracia y variedad los divierta. »<sup>758</sup> Il semble évident que de cette manière, le traducteur essaya de mettre en avant le côté vertueux de l'œuvre. Le divertissement passe ainsi au second plan et devient un simple vecteur pour inculquer les valeurs conformes au pouvoir en place, puisque seules la doctrine et les bonnes mœurs

---

<sup>755</sup> Voir *AHN*, sous la cote 5550, exp. 22

<sup>756</sup> Le premier tome sera annoncé dans le *Diario de Madrid*, du 27 mai 1788 ; le deuxième, le 11 juillet 1788, et le troisième dans le *Mercurio de España*, d'août 1788.

<sup>757</sup> *Jovellanos en la Real Academia de la Historia*, número extraordinario del Boletín de esta corporación, conmemorativo del centenario de tan insigne académico Madrid, establecimiento Tipográfico de Fortanet, 1911, p. 57. (Nos recherches ont été infructueuses concernant le rapport de censure certainement favorable émis par Guilleman).

<sup>758</sup> *AHN*, consejos, leg. 5565, exp. 49. « Nouvelles ou histoires propres à inspirer aux jeunes l'amour de la vertu, tout en les divertissant par leur grâce et leur variété. » (N.T.)

pouvaient racheter le divertissement. En dépit de cela, la version officielle ne portera pas le sous-titre donné par le traducteur, mais un autre complètement différent : « Novelas e historias morales para que las madres de familia puedan instruir a sus hijos juntando la doctrina con el recreo. »<sup>759</sup>

#### 1.4. *Las veladas de la quinta* ou l'exemple d'une acceptation positive

Comme à l'accoutumée, *Las veladas de la quinta* fit l'objet d'un examen exhaustif. L'académicien Pedro Centeno fut chargé de cette tâche. L'avis fut favorable<sup>760</sup>. Ainsi, dans la censure enthousiaste qu'il remit à la *Real Academia de la Historia*, datant du 22 janvier 1788, tout en faisant l'éloge de l'œuvre originale, il mettait en évidence la bonne qualité de la traduction :

Debo decir que, además del mérito singularísimo de la obra en su original, hallo que la traducción esta fiel y exactamente arreglada a él, sin perder nada de aquella viveza de expresión y de variedad de caracteres que hacen la obra tan útil como amena y divertida. La traducción de las notas es, en mi juicio, lo más difícil de hacer con exactitud en nuestra lengua, a causa de los términos técnicos y propios de varias artes y ciencias; y con todo, hallo en esta mucha propiedad en las voces y claridad en la expresión, sin que se advierta cosa que huelga a aquella pedante y servil bajeza que tanto degrada la mayor parte de nuestras traducciones del día, con poco honor de nuestra literatura y de la patria.<sup>761</sup>

La publication fit aussi l'unanimité auprès de la presse espagnole<sup>762</sup>. *Le Mercurio de España*, dans son numéro d'août 1788, en faisant le bilan de l'acceptation positive qu'avaient reçue les deux premiers tomes de la traduction, mettait l'accent sur l'habileté de l'écrivaine française, laquelle avait su « unir a un plan muy complicado mil situaciones graciosas, y una crítica fina y decente »<sup>763</sup>. Cette version espagnole de *Les Veillées du château* sera appréciée

---

<sup>759</sup> « Nouvelles et histoires morales pour que les mères de famille puissent instruire leurs enfants en joignant la doctrine à la récréation. » (N.T.)

<sup>760</sup> Voir *AHN*, leg. 5565, exp. 49 : le permis d'impression (qui inclut le rapport de censure) du tome I de la traduction de *Las veladas de la quinta*, est accordé le 23 mai 1788. Le permis du tome II est accordé le 4 juin 1788, et celui du tome III le 7 août 1788. Le traducteur Fernando de Guilleman va solliciter aussi le « privilège d'impression » de cinq ans, qui lui sera accordé le 19 janvier 1790. Le privilège sera renouvelé deux autres fois, les 5 avril 1796 et 13 avril 1803.

<sup>761</sup> *AHN*, consejos, leg. 5565, exp. 49. « Outre le singulier mérite de l'œuvre dans sa version originale, je trouve que la traduction est fidèle et disposée proprement, sans rien perdre de cette vivacité d'expression et variété de caractères qui rendent cette œuvre aussi utile qu'agréable et amusante. La traduction des notes est, à mon avis, le plus difficile à faire avec précision dans notre langue, à cause des termes techniques qui sont propres aux différents arts et sciences ; et pourtant, je trouve que cela a été effectué avec beaucoup d'exactitude et de clarté dans l'expression, sans que cela sente cette pédante et servile bassesse qui dégrade la plupart de nos traductions d'aujourd'hui et qui ne fait pas honneur à notre littérature et à notre patrie. » (N.T.)

<sup>762</sup> Le succès est attesté aussi par les nombreuses rééditions de cette traduction. Ainsi, on pourrait citer celles de 1791, 1804, 1829, 1831, 1842, 1846, etc.

<sup>763</sup> « Rassembler, dans un plan très délicat, mille situations amusantes et une critique fine et décente. » (N.T.)

aussi par les lectrices. Ainsi, Josefa Amar y Borbón, femme auteure, en citant le traducteur Fernando de Guilleman dans une note de bas de page, fera l'éloge du contenu de l'œuvre, dans laquelle, selon elle, « se encuentra mucha instrucción y moralidad; uniéndose al mismo tiempo el entretenimiento de las niñas »<sup>764</sup>. Il faut préciser que ces propos doivent être considérés comme une forme de remerciement envers ce traducteur, étant donné que ce dernier avait dédié sa traduction à la Junta de Damas, dont Josefa Amar y Borbón faisait partie<sup>765</sup>.

Il est curieux de noter que ce succès sera entaché par un seul commentaire négatif paru dans le *Correo de Madrid* du 4 juin 1788. Il s'agit d'une lettre qu'un lecteur anonyme envoie à l'éditeur du journal. Il y reproche à l'éditeur de se faire complice d'une publicité mensongère concernant *Las veladas de la Quinta*, œuvre qu'il considère indigne d'être citée. Or, il faut savoir que le *Correo de Madrid* du 24 mai 1788 est accompagné d'un prospectus de souscription à *Las veladas*. C'est ce prospectus qui est pointé du doigt par ce lecteur anonyme, que ce dernier considère comme évasif, incomplet et « disparatad[o] »<sup>766</sup>. Pour lui, tout fait défaut dans ce prospectus. D'abord parce qu'il n'indique pas l'accueil qu'ont reçu en France les œuvres de Félicité de Genlis (allusion au fait que pour lui, elles ont reçu un accueil défavorable ou mitigé), et ensuite parce qu'il ne fait aucune mention du contenu de cette œuvre, qu'il juge inapproprié. En outre, se cachant derrière son anonymat, ce lecteur ne se prive pas d'attaquer directement l'éditeur du *Correo de Madrid*, en lui conseillant que « en adelante no admita papeles que pueden perjudicar a Vm pues no siempre se hallan defensores de la inocencia »<sup>767</sup>.

Il est important de souligner que les aspects les plus controversés de la vie privée de Félicité de Genlis et de son activité publique ne furent pas mentionnés en Espagne. Dans le cas précis de Fernando de Guilleman, on pourrait dire qu'il mettait plutôt en valeur l'autorité de l'expérience de l'intellectuelle française (supérieure à celle des hommes) en tant que mère se préoccupant de l'éducation de ses enfants, sans parler de sa trajectoire en tant qu'éducatrice professionnelle :

---

<sup>764</sup> « On découvre beaucoup d'instruction et de moralité; tout cela associé au divertissement des petites filles. » (N.T.) Amar y Borbón, Josefa, *Discurso sobre la educación...*, Madrid, Benito Cano, 1790, p. 345.

<sup>765</sup> Dans son *Discurso*, Josefa Amar y Borbón cite aussi *Adèle et Théodore* (cette « especie de novela muy instructiva », comme elle dit), mais cette fois-ci, elle ne mentionne pas le traducteur Bernardo María de Calzada.

<sup>766</sup> *Correo de Madrid* du 4 juin 1788. « Fou ». (N.T.)

<sup>767</sup> *Ibid.*, « La prochaine fois, n'acceptez pas des papiers qui peuvent vous porter préjudice, parce qu'ils ne sont pas toujours défenseurs de l'innocence. » (N.T.)

[...] su obra es superior a la de cualquier hombre por sabio e instruido que sea; porque este solo escribe por especulación, y aún cuando tenga alguna práctica, nunca llega a la que una madre logra cuando ella misma educa a sus hijos, mayormente si tiene talento y reflexión, prendas que no creo que nadie será capaz de disputar a la autora de *las Veladas de la Quinta*.<sup>768</sup>

Ceci suggère que c'est l'image la moins conflictuelle de Madame de Genlis qui a été introduite dans l'Espagne des Lumières. Et plus particulièrement celle qui identifiait l'auteure et son œuvre avec la figure de la mère sensible et bonne éducatrice.

Pour mieux comprendre le succès de cette œuvre<sup>769</sup>, il faut surtout se concentrer sur la traduction de Fernando de Guilleman. Cette version espagnole se fonde sur l'édition de *Les Veillées du château*, en trois volumes, publiés à Paris chez Lambert et Baudouin en 1784.

Dans son prologue consacré presque entièrement au travail du traducteur, Guilleman apporte certaines réponses concernant sa traduction. Ainsi, tout en offrant un aperçu de la difficulté de traduire d'une langue à une autre, et surtout de traduire cette œuvre (il affirme qu'il l'a lue une douzaine de fois et qu'il s'est fait relire), Guilleman précise qu'il ne s'est pas appuyé aveuglément sur le texte d'origine, « sino tan solamente para los pensamientos y orden que guarda en la división de la obra »<sup>770</sup>.

Un tel aveu reste pourtant évasif et ne donne guère de pistes de réflexion concernant la traduction et sa différence par rapport à l'original. Or, si le censeur Pedro Centeno soulignait dans sa censure la fidélité de la traduction de Guilleman au texte de Genlis, il s'avère que cette version aussi est très loin d'être fidèle. Certes, c'est une traduction d'une grande qualité, et qui est meilleure que celle de Calzada, mais elle pose certains problèmes.

Un des problèmes de la traduction concerne les coupures à grande échelle. À la différence de Calzada, qui réduisait les lettres au minimum, Guilleman omet des parties entières et certaines des nouvelles disparaissent de sa traduction. Il y a d'abord « L'histoire de M. de la Palinière » (personnage qui va totalement disparaître dans la version espagnole) et

---

<sup>768</sup> Genlis, Félicité de, *Veladas de la quinta*, prólogo del traductor, Madrid, Impr. de Manuel González, 1788, tome I. « Son œuvre est supérieure à celle de n'importe quel homme, aussi sage et instruit qu'il soit ; parce que ce dernier écrit par spéculation et même quand il a un peu de pratique, jamais il ne sera à la hauteur d'une mère qui éduque par elle-même ses enfants, et encore plus quand elle a du talent et de la réflexion ; c'est pour cela que je crois que personne ne sera capable de rivaliser avec l'auteure de *Les Veillées du château*. » (N.T.)

<sup>769</sup> Id., *Veladas de la quinta*, Madrid, Impr. de la Viuda de Marín, 1791.

<sup>770</sup> Id., *Veladas de la quinta*, prólogo del traductor, Madrid, Impr. de Manuel González, 1788. t. 1. « Sinon seulement à la pensée et l'ordre qui concerne la division de l'œuvre. » (N.T.)

les discussions qui suivent, qui vont être totalement rayées. Ainsi, la partie qui inclut la page 230 jusqu'à la page 330<sup>771</sup> va être supprimée<sup>772</sup> par Guilleman. Et il ne faut pas s'en étonner. Dans cette histoire, Félicité de Genlis montre les dangers des passions, les égarements de la jeunesse et l'exaltation des jeux de hasard.

On peut en déduire que Guilleman n'avait pas le choix, vu que cette histoire allait à l'encontre de la morale espagnole de l'époque et représentait un danger pour la jeunesse innocente qui devait se restreindre aux règles de morale communément dictées et reçues.

Dans la même série de coupes, deux contes moraux sont également sacrifiés : *Les deux réputations*<sup>773</sup> et *Daphnis et Pandrose ou Les oréades*<sup>774</sup>. Et pour cause. Dans *Les deux réputations*, Félicité de Genlis formule une critique vive à l'encontre des philosophes de l'époque et n'hésite pas à s'attaquer à La Harpe, d'Alembert, Fontenelle, Voltaire, Marmontel<sup>775</sup>, à la fausse philosophie, au milieu littéraire et à l'Académie française. Le contexte espagnol n'était pas propice à la diffusion de ce genre de philosophie et des débats qui l'accompagnaient en France, vu que la plupart des philosophes français étaient interdits et censurés dans l'Espagne des Lumières. En plus de cela, il fallait éviter les écrits intellectuellement trop exigeants, pour s'orienter vers des histoires où la vertu triomphe à chaque instant. Cela ne laissait pas le choix à Guilleman. En tant que censeur et membre de la *Real Academia*, il était lucide et conscient de ce qu'il fallait traduire ou ne pas traduire, dans un contexte où le conformisme l'emportait à tous les coups sur la nouveauté ou l'originalité littéraire.

Dans le cas de *Daphnis et Pandrose ou Les Oréades*, il s'agissait d'un conte d'amour dans un cadre mythologique. Or, il faut savoir que dans l'Espagne inquisitoriale, tout écrit qui était lié de près ou de loin à l'amour était mal vu et jugé inapproprié, voire dangereux pour la saine morale des Espagnols. Cela pourrait justifier d'une certaine manière la décision de Guilleman de ne pas inclure dans sa version ce conte de l'auteure française. Il faut encore ajouter que la version de Guilleman n'est pas exempte d'autres écarts vis-à-vis du texte original. Ainsi, le passage où Félicité de Genlis fait une sorte d'apologie des femmes

---

<sup>771</sup> Genlis, Félicité de, *Les Veillées du château*, Paris, Lambert et Baudouin, 1784.

<sup>772</sup> « L'histoire de Achmet l'Empereur » va aussi disparaître dans la version de Guilleman. (*Ibid.*, p. 321-324).

<sup>773</sup> *Ibid.*, t. III, p. 4-204.

<sup>774</sup> *Ibid.*, t. III, p. 205-258.

<sup>775</sup> Une citation de Marmontel va être aussi supprimée. (Genlis, Félicité de, *Les Veillées du château*, Paris, Lambert et Baudouin, t. I, p. 371.)

écrivains, en citant plusieurs œuvres écrites par une plume féminine<sup>776</sup>, va être remanié par le traducteur qui supprimera<sup>777</sup> tous les noms cités, comme par exemple ceux de Madame de Lafayette, Madame de Tencin, Mademoiselle Bernard, Mademoiselle Barbier, etc.

Dans d'autres cas, le traducteur s'évertue à supprimer les réflexions et les discussions qui suivent les contes. C'est le cas du passage qui suit *Paméla, ou l'Heureuse adoption*, que le traducteur va omettre dans sa version<sup>778</sup>. En plus de cela, certains passages liés à l'amusement et aux loisirs de la jeunesse sont absents de la traduction de Guilleman. Ainsi, dans le tome II de *Les Veillées du château*, Madame de Clemire emmène Caroline à l'opéra. Ce moment précis de l'opéra, avec la discussion qui s'ensuit entre Madame de Clemire et Caroline<sup>779</sup>, ne figurera pas dans la traduction de Guilleman.

Le même problème se présente dans le passage qui suit *Les Solitaires de Normandie*. Dans ce dernier extrait, les enfants visitent le Louvre. Dans la version espagnole, le traducteur opte pour un changement radical. Ainsi, au lieu d'une visite au Louvre, les enfants seront emmenés à « La Comedia Francesa »<sup>780</sup>. De cette manière, toute la partie qui inclut la visite au musée du Louvre et les discussions qui suivent (presque trente-cinq pages de descriptions et de dialogues) seront supprimées<sup>781</sup>.

Si on a tendance à se dire que les raisons de ces omissions sont liées directement au fait que pour la morale espagnole, il n'était pas envisageable que la jeunesse du pays puisse se permettre ce genre de loisir qui allait à l'encontre de la sagesse que cet âge-là devait incarner, on pourrait penser en même temps que ces passages furent supprimés à cause d'une réalité culturelle qui était difficile à transposer pour la culture espagnole<sup>782</sup>.

---

<sup>776</sup> *Ibid.*, t. II, p. 125-126. Les notes de bas de page de cette partie vont aussi disparaître dans la traduction de Guilleman.

<sup>777</sup> Genlis, Félicité de, *Veladas de la quinta*, Madrid, Impr. de Manuel González, 1788, t. II, p. 191.

<sup>778</sup> Id., *Les Veillées du château*, op. cit., t. II, p. 248-254.

<sup>779</sup> *Ibid.*, p. 482-487.

<sup>780</sup> Id., *Las Veladas de la quinta*, Madrid, Impr. de Manuel González, 1788, t. III, p. 190.

<sup>781</sup> Id., *Les Veillées du château*, op. cit., t. II, p. 431-466.

<sup>782</sup> Concernant les difficultés du traducteur, voir *Veladas de la quinta*, prólogo del traductor, Madrid, Impr. de Manuel González, 1788, t. 1.

Es preciso también que en el traductor bastante conocimiento de los usos y costumbres de la nación en cuyo idioma está el original; pues sin esto tropezará mil veces en la inteligencia y verdadero sentido de muchas frases.<sup>783</sup>

Il faut souligner, cela dit, qu'outre les coupures et autres adaptations, Guilleman, dans sa version, rend une bonne partie des notes de bas de page du texte de l'auteure française et que, dans certains cas, il en rajoute d'autres. D'abord, quand il est question d'expliquer des termes et réalités qui ne sont pas propres à la culture espagnole<sup>784</sup>, et ensuite, quand il veut exprimer sa propre opinion.

C'est le cas d'une longue note de bas de page<sup>785</sup> où le traducteur tente d'exprimer son propre point de vue concernant la méthode d'apprentissage des petits enfants.

Es muy cierto que hay un método con el cual un niño dócil y aplicado aprende a leer de corrido al cabo de quince lecciones, y el más limitado lo consigue en tres o cuatro meses, en tanto que con el método común se necesita de año o dos años [...]. En un tiempo en que parece que los españoles, nos ocupamos en imitar todo a los extranjeros [...] sería de desear que alguna persona [...] emprendiese la tarea de arreglar a nuestro idioma el método arriba dicho, que a mi parecer sería más fácil en español que en francés.<sup>786</sup>

De toute façon, en faisant abstraction des parties supprimées par Guilleman, il faut souligner que cette traduction/adaptation reste une des meilleures versions d'une œuvre de l'auteure française en langue castillane.

Toujours à propos de la traduction de *Les Veillées du château*, il faut noter qu'elle ne fut pas la seule. Les archives de la *Real Academia de la Historia* révèlent qu'il existe une autre traduction, suivie d'une censure, du premier tome, réalisée la même année que celle de Fernando de Guilleman.

L'auteur de cette deuxième traduction est encore Bernardo María de Calzada. Le rapport de censure du manuscrit que Josef de Guevera Vasconcelos remit le 6 mars 1788 était

---

<sup>783</sup> *Ibid.*, prólogo del traductor p. 3. « Il est également nécessaire que le traducteur connaisse suffisamment bien les coutumes de la nation de l'œuvre originale ; car sans cela, il se heurtera mille fois à l'intelligence et le vrai sens de nombreuses phrases ». (N.T.)

<sup>784</sup> Genlis, Félicité de, *Veladas de la quinta*, op. cit., p. 196. *Ibid.*, t. III, p. 94.

<sup>785</sup> *Ibid.*, t. III, p. 183-185.

<sup>786</sup> *Ibid.*, p. 183-184. « Il est certain qu'existe une méthode grâce à laquelle un enfant docile et appliquée apprend à lire couramment après quinze leçons , et le plus limité arrive aussi après trois ou quatre mois , alors qu'avec la méthode traditionnelle est nécessaire un ou deux ans [ ... ] Dans ce moment où les Espagnols semblent imiter tout ce qui est étranger [ ... ] Il serait souhaitable que quelqu'un puisse entreprendre le travail d'incorporer dans notre langue la méthode précédente, qu'à mon avis serait plus facile en espagnol qu'en français. » (N.T.)

favorable, mais avec certaines corrections que le traducteur devait apporter à sa traduction<sup>787</sup>. Or, si ce rapport de censure était favorable à l'impression, il allait à l'encontre de celui qu'avait rédigé Pedro Centeno le 22 janvier 1788, concernant la traduction de la même œuvre faite par Guilleman. C'est pour cette raison que Calzada abandonna sa demande de publication, en priant l'*Academia* de lui remettre son manuscrit « para otra ocasión más oportuna, y acaso viéndola con más espacio podrá corregirla »<sup>788</sup>.

Mais, le succès de *Las veladas de la quinta* ne s'est pas arrêté au bon accueil du public et de la presse et aux nombreuses rééditions. Certains des contes de l'écrivaine française ont constitué une source en matière de thématique théâtrale et ont rapidement été adaptés et représentés devant un public espagnol. On peut citer trois pièces en trois actes : *El calderero de San Germán: o El mutuo agradecimiento* (*Le chaudronnier, ou la reconnaissance réciproque*), *El premio de la humanidad* (*Le Czar Iwan*) et *La Tamara, o el poder de un beneficio* (*Les esclaves ou le pouvoir des bienfaits*), adaptées par le dramaturge de renommée Gaspar Zavala y Zamora. La première sera représentée à Madrid par la compagnie d'Eusebio Ribera, le 29 janvier 1790, la deuxième, par la même compagnie, le 6 septembre 1790, et la troisième par la compagnie de Martínez, le 27 novembre 1788<sup>789</sup>.

En voyant les dates de ces représentations, on pourrait être étonné de la rapidité avec laquelle ces contes étaient adaptés, en sachant que la traduction de Guilleman n'a été publiée qu'en 1788. Or, il faut savoir que le nom de Gaspar Zavala y Zamora se retrouve dans la liste des souscripteurs de *Las veladas de la quinta*<sup>790</sup>, ce qui implique qu'il fut l'un des premiers à être en possession de cette version.

Parmi les adaptations théâtrales mentionnées, *El calderero de San Germán: o El mutuo agradecimiento* eut un succès éclatant. La pièce fut représentée à Madrid pendant plus de quarante ans (1791, 1794, 1802, 1805, 1807, 1808, 1810, 1814, 1825, 1831<sup>791</sup>). Elle

---

<sup>787</sup> Biblioteca de la Real Academia de la Historia, sous la cote : 11/8021, n° 7.

<sup>788</sup> *Ibid.* « Pour une autre occasion plus opportune, et peut-être en ayant plus de temps [il] pourra le corriger. » (N.T.) On pourrait penser que c'est en guise de remerciement que Calzada recevra, en 1792, une censure favorable à sa traduction *Ensayo sobre la educación de la nobleza* (*Essai sur l'éducation de la noblesse*, 1747) de Charles F. de Brucourt, émise par les censeurs Fernando de Guilleman et Pedro Centeno.

<sup>789</sup> Un autre conte sera adapté : *Pamela o la adopción feliz* [*Pamela, ou l'heureuse adoption*], in I. L. McClelland, *Pathos dramático en el teatro español de 1750 a 1808*, Liverpool, University Press, vol. 1, p. 120. Nos recherches ont été infructueuses concernant ces deux adaptations.

<sup>790</sup> Genlis, Félicité de, *Las veladas de la quinta*, Madrid, Impr. de Manuel González, 1788, t. 2, en début d'ouvrage. (Numérotation inexistante).

<sup>791</sup> Voir *Diario de Madrid* de ces années-là.

comptabilisa ainsi plus d'une cinquantaine de représentations, ce qui en fait l'une des pièces les plus souvent mises en scène pour le public espagnol. La presse aussi a apprécié cette adaptation, qui reste assez fidèle au texte de Genlis. Ainsi, pour le *Memorial literario* :

En este Drama [...] los caracteres están bien sostenidos, la acción es muy propia, los episodios bien traídos, el enredo y la solución son naturales. Hay pasajes muy tiernos e interesantes, y sobre todo brilla la virtud y bondad de la Condesa [...] <sup>792</sup>.

Pour mesurer le réel succès de cette pièce, il suffit de mentionner par exemple que les quatre représentations de janvier 1805 ont été vues par 21.962 spectateurs <sup>793</sup>.

Le triomphe de cette pièce a aussi été exporté en dehors de l'Espagne, et plus précisément en Italie. C'est l'auteur et acteur Pietro Andolfati qui, en 1791, juste un an après la première représentation espagnole, traduit, publie et met en scène en langue italienne la pièce de Zavala y Zamora, sous le titre *Il calderajo de S.Germano* <sup>794</sup>. Les premières représentations auront lieu à Florence, au théâtre de la Pallacorda, à la fin de janvier 1791 et le 3 février 1791 <sup>795</sup>. Tout au long de cette année, elle sera représentée dans plusieurs autres villes italiennes comme Pistoia, Padoue, Ferrare, Venise, etc. <sup>796</sup>. Cette version d'Andolfati n'est pas une traduction littérale du texte de Zavala y Zamora, mais plutôt une adaptation, au goût du lecteur ou du spectateur italien. Dans les changements principaux, il faut mentionner que ce n'est plus une pièce en trois actes, mais en cinq ; le cadre temporel de la pièce passe de trois jours à trois heures, sans parler de la réduction de certains longs monologues et de l'augmentation de l'âge de certains personnages <sup>797</sup>. On ne sait pas comment la pièce de Zavala y Zamora arriva dans les mains de Pietro Andolfati, mais ce qui est sûr, c'est que cet exemple illustre parfaitement la circulation des ouvrages.

---

<sup>792</sup> « Les personnages sont bien définis, l'action est très propre, les épisodes bien amenés, la trame et le dénouement sont naturels. Il y a des passages très jolis et intéressants, et surtout la vertu et la bonté de la comtesse brillent. » (N.T.), 1790, t. 19, n° 103, février, p. 224-225.

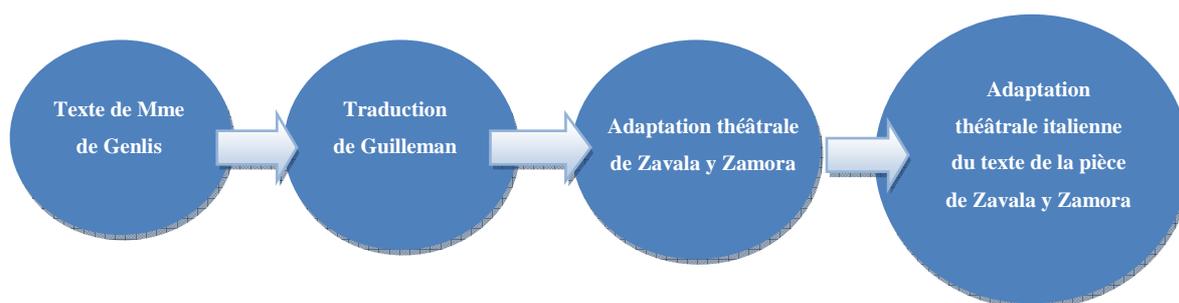
<sup>793</sup> *Memorial Literario*, n° IV, 10 février 1805, p. 189.

<sup>794</sup> Andolfati, Pietro, *Rappresentazioni teatrali di Pietro Andolfati*, Firenze, Stamperia de Ant. Gius. Pagani, e Comp, 1791, t. 1, p. 1-82. On retrouve aussi une réédition de cette œuvre en 1793, publiée à Naples chez Domenico Sangiacomo.

<sup>795</sup> *Ariel*, vol. 15, Rome, Bulzoni, 2000, p. 71.

<sup>796</sup> *Gazzetta di Toscana*, n° 41, 3 octobre 1791.

<sup>797</sup> Voir Tejerina, Belén, « El calderero de San Germán de Gaspar Zavala y Zamora traducido al italiano por Pietro Andolfati », in *Relaciones culturales entre Italia y España*, (éd. E. Giménez, Juan A. Ríos y E. Rubio), Alicante Universidad de Alicante, 1995, p. 173-188.



Ce graphique évoque la circulation remarquable du texte de départ, *Le chaudronnier, ou la reconnaissance réciproque*, tiré de *Les Veillées du château* de Madame de Genlis.

*El premio de la humanidad (El Czar Iwan)* et *La Tamara, o el poder de un beneficio* connurent aussi un succès assez remarquable et furent représentées jusqu'en 1813.

### 1.5. *Les Annales de la vertu* : les connaissances des Espagnols remises en question

La troisième traduction d'une œuvre Madame de Genlis, celle qui complètera le « curso de educación »<sup>798</sup>, sera les *Annales de la vertu* (1781). Et c'est encore Bernardo María de Calzada qui va se charger de sa traduction. Ainsi, sa version, publiée en 1792, portera comme titre *Los Anales de la virtud: para uso y utilidad de los jóvenes de ambos sexos*<sup>799</sup>. Basée sur l'édition en trois volumes de Lambert et Baudouin, datée de 1781, cette traduction fit l'objet d'un certain nombre de comptes rendus favorables. Et avant même que celle-ci ne soit publiée, la *Gaceta de Madrid*, dans son numéro du 4 novembre 1791, glissait le feuillet de souscription à l'œuvre en annonçant sa prochaine parution en ces termes :

*Los Anales de la virtud* son obra de la misma autora de las Cartas, la Condesa de Genlis, y trabajados con el mismo laudable objeto de la educación. La lectura de esta obra es sumamente variada, y presenta siempre imágenes virtuosas, llenas de la moral más pura, y de los más amables sentimientos [...].

[...] *Los Anales de la virtud* presentan una serie atractiva de acciones virtuosas, discurriendo por las épocas del mundo, y en ellas tratando de aquellos sujetos que, por lo grande de sus acciones, merecieron la

<sup>798</sup> « Cours sur l'éducation » (N.T.)

<sup>799</sup> *AHN*, legajo 5556, exp. 29. « *Los Annales de la vertu* : pour l'usage et l'utilité des jeunes des deux sexes. » (N.T.) Madrid, Impr. Real. Le permis d'impression demandé par Bernardo de Calzada en décembre 1790, sera accordé le 7 février 1791.

memoria de la posteridad; y se abrazan todas las clases, porque la virtud debe ser honrada allí donde se encuentra.<sup>800</sup>

Ce journal ne fut pas le seul à se faire l'écho de cette nouvelle publication, car le *Continuación del Memorial literario, instructivo y curioso* consacra aussi quelques lignes à cette œuvre:

Esta obra tiene mucho mérito no solo por la instrucción muy exacta en la Geografía Sagrada, y en la Historia de la Iglesia resumida con profundo juicio, sino que además por las doctrinas y noticias muy interesantes en lo profano; de modo que con razón puede llamarse anales de la virtud, estando en toda ella sembradas las imágenes y ejemplos más virtuosos de los hombres más grandes que desde la antigüedad hasta nosotros ha tenido el mundo.<sup>801</sup>

La censure du *Consejo* fut aussi favorable à cette traduction. C'est Lorenzo Igual de Soria qui se chargea de la tâche. Dans son rapport qu'il remit le 5 février 1791, il affirmait que la traduction contenait des « inimitables noticias y verdaderas pruebas de su Argumento, que hacen dulce su lectura, por lo que la traducción es fiel y arreglada »<sup>802</sup>.

Mais ce ne fut pas la seule traduction espagnole de cette œuvre de Madame de Genlis. Il existe aussi une traduction manuscrite datant de 1787, antérieure à celle de Calzada. Cette traduction, qui comprend deux tomes (avec des notes et suppléments) et qui porte comme titre *Anales de la virtud y de la gracia o curso de historia, para el uso de la juventud*<sup>803</sup>, a été faite par un certain Juan Bover ; mais pour des raisons inconnues, elle ne fut jamais publiée<sup>804</sup>.

---

<sup>800</sup> « *Les Annales de la vertu* sont l'œuvre du même auteur qu'*Adèle et Théodore*, la comtesse de Genlis, et travaillées avec le même objet louable, celui de l'éducation. La lecture de cette œuvre est extrêmement variée, et présente toujours des images vertueuses, pleines de la morale la plus pure, et des sentiments les plus aimables [...] [...] *Les Annales de la vertu* donnent à voir une série attrayante d'actions vertueuses, en traversant les époques du monde, de certains personnages historiques qui, par la grandeur de leurs actions, ont mérité la mémoire de la postérité ; dans cette œuvre on touche à toutes les classes, parce que la vertu doit être respectée partout où elle se trouve. » (N.T.)

<sup>801</sup> « Cette œuvre a beaucoup de mérite, non seulement par rapport à l'instruction très précise de la Géographie Sacrée, et celle de l'histoire de l'Église, résumée avec beaucoup de justesse, mais aussi par les doctrines du profane ; qu'on peut donc à juste titre appeler Annales de la vertu, vu qu'on retrouve en elle toutes les images et tous les exemples les plus vertueux des plus grands hommes, de l'Antiquité jusqu'à nos jours, que le monde a connus. » (Mars 1796). (N.T.)

<sup>802</sup> « Elle comporte des nouveautés véridiques et des preuves authentiques de son raisonnement, qui rendent douce sa lecture. En outre, la traduction est fidèle et bien construite. » *AHN*, sous la cote : 5556, exp. 29.

<sup>803</sup> Genlis, Félicité de, « Annales de la vertu et de la grâce ou cours d'histoire, à l'usage de la jeunesse », in *Memoria Biográfica de los Mallorquines que se han distinguido en la antigua y moderna literatura*, Palma, Imprenta Nacional, 1842, p. 49.

<sup>804</sup> On ne sait rien d'autre sur le sort de cette traduction manuscrite qui ne figure dans aucune bibliothèque. La *Memoria Biográfica de los Mallorquines*, où on trouve une courte biographie de Juan Bover, signale seulement l'existence de ce manuscrit.

Néanmoins, comme nous l'avons souligné à plusieurs occasions tout au long de nos chapitres, la majorité des traductions espagnoles publiées pendant le XVIII<sup>e</sup> siècle subirent des changements innombrables pour éviter les représailles inquisitoriales, mais aussi pour préserver de la perversion la vertueuse morale des lecteurs espagnols. De ce fait, nous pouvons nous demander si, une fois de plus, Calzada se vit également obligé de réaliser certaines modifications dans cette nouvelle version, ou si, au contraire, nous sommes face à une des rares traductions fidèles de l'époque.

Notre étude comparatiste commence cette fois-ci dès les premières pages, car nous remarquons que la version originale est présentée avec une illustration flatteuse d'une Félicité de Genlis dans la fleur de sa jeunesse. L'illustration est accompagnée de la légende suivante :

Stéphanie-Félicité Ducrest, Comtesse de Genlis de S.A.S. Monsgr, vertueuse, grâces talents, esprit juste enchanteur. Elle a tout ce qu'il faut pour embellir la vie.

Cette illustration et la vaste « Table des articles contenus dans ce volume » sont donc le point de départ de la version française. Or, il faut savoir que l'illustration n'était pas une pratique très développée en Espagne pendant cette période, raison pour laquelle la présentation de la traduction espagnole fut beaucoup plus austère. C'est pourquoi le lecteur espagnol eut une version plus simple, où l'illustration et *la table des articles* de l'œuvre originale furent supprimées. De ce fait, la page de titre est juste accompagnée d'une brève citation de Plutarque, que Genlis introduisit dans les premières pages de son premier volume : « Leo continuamente la Historia, y me deleito con las imágenes de los hombres más grandes y honrados. »<sup>805</sup>

Après cette comparaison des premières pages, nous avons eu l'impression que le traducteur espagnol, considérant peut-être toutes ces informations comme superflues, préféra en faire abstraction. Cependant, Bernardo María de Calzada ne s'arrêta pas là, puisqu'il décida de supprimer aussi la longue préface de l'œuvre originale, dans laquelle l'auteure française évoquait l'éducation des jeunes et l'importance des connaissances.

Le goût de la lecture et le désir de s'instruire sont aujourd'hui généralement répandus ; mais il est presque impossible que les gens du monde et les jeunes personnes puissent lire tous les ouvrages qu'il faut

---

<sup>805</sup> *Ibid.*, « Je lis continuellement l'Histoire, et je remplis mon âme des images des plus grands hommes et des gens de bien. » (N.T.)

connaître pour acquérir une véritable instruction. [...] L'espérance de faire un ouvrage véritablement instructif pour la jeunesse, pouvait seule lui donner le courage d'en concevoir le plan de l'exécuter...<sup>806</sup>

Tout au long de ces pages introductives, nous avons trouvé quelques incongruités, bien évidemment pour le contexte espagnol de l'époque, qui nous permettent de comprendre pourquoi Calzada décida de supprimer ces lignes.

Naturellement, le prologue ne fut pas traduit, puisque Félicité de Genlis y écrit qu'elle espère qu'on « trouvera surtout dans l'histoire de France des recherches intéressantes et curieuses »<sup>807</sup>. Ces connaissances nécessaires pour la Française n'étaient guère utiles pour la traduction et pouvaient même compliquer la compréhension des lecteurs espagnols.

À défaut de préface, le traducteur espagnol dédia quatre pages aux lecteurs hispaniques, dans lesquelles, sous la rubrique « A los lectores », il justifiait ses choix et vantait l'utilité de son travail :

No se arrepentirán los padres de familia de poner a sus hijos en las manos esta preciosa colección de virtuosas acciones: ellas grabarán, en sus almas dóciles, nobles ideas de toda especie de buenos conocimientos.<sup>808</sup>

Grâce aux propos du traducteur, nous sommes informés aussi du succès et du bon accueil des traductions précédentes, « como fundamente esperamos, se diere a este trabajo igual estimación que a los anteriores »<sup>809</sup>.

Bien évidemment, cette traduction ne fut pas une exception, et Bernardo María de Calzada lui-même justifia l'omission de certains passages de l'œuvre originale. En soulignant, à nouveau, l'omniprésence inquisitoriale, le traducteur jugea nécessaire de maintenir les notions concernant la Sainte Église. Selon ses propres propos, cette traduction devait être

---

<sup>806</sup> Genlis, Félicité de, *Annales de la vertu ou cours d'histoire à l'usage des... Par l'auteur du Théâtre d'éducation*, Paris, M. Lambert et F.J. Baudouin, 1781, vol. I. Préface, p. 1, 10.

<sup>807</sup> Id., *Annales de la vertu ou cours d'histoire à l'usage des... Par l'auteur du Théâtre d'éducation*, Paris, M. Lambert et F.J. Baudouin, 1781, vol. I. Préface, p. 10.

<sup>808</sup> *Ibid.*, p. 1-2. « Les pères de famille ne se repentiront pas de mettre entre les mains de leurs enfants cette précieuse collection d'actions vertueuses : elles fixeront, dans leurs âmes dociles, de nobles idées de toute sorte de bonnes connaissances. » (N.T.)

<sup>809</sup> *Ibid.*, p. 3. « Comme nous espérons que ce travail recevra une estime comparable à celle des précédents. » (N.T.)

publiée « entera y tal cual se halla en el original »<sup>810</sup>. Cependant, ce parti pris ne fut pas suivi dans la totalité de l'œuvre :

No hemos sido del mismo dictamen en cuanto al resumen de la geografía, cronología y costumbres de los pueblos, en la Historia profana.<sup>811</sup>

Malgré ces justifications, comme la majorité des traducteurs qui s'exprimaient ainsi, l'Espagnol considérait que ces modifications éviteraient une lecture confuse. Pour cette raison, Calzada ne traduisit que quelques chapitres de la femme de lettres française, sans vraiment rentrer dans les détails, afin de juste situer et expliquer le contexte de l'œuvre aux lecteurs espagnols. Cependant, il est intéressant de préciser que ces suppressions ou réductions ne concernent pas la totalité de son travail, car les premiers chapitres dédiés à l'histoire sacrée de l'Ancien Testament sont scrupuleusement traduits. Les premières pages sont si fidèles que lors de notre première lecture, nous avons pensé avoir affaire à une des meilleures traductions étudiées jusqu'alors. Le tableau suivant illustre cette fidélité que nous venons d'évoquer :

<i>Annales de la vertu, ou cours d'histoire à l'usage des jeunes</i> (1781)	<i>Los Anales de la virtud: para uso y utilidad de los jóvenes</i> (1792)
Géographie Sacrée d'après l'Ancien Testament	Geografía según el Antiguo Testamento
Judée, ou TerreSainte	Judea o Tierra Santa
Géographie de l'État de l'Église	Geografía del Estado de la Iglesia
Précis de l'Ancien Testament	Resumen del Antiguo Testamento
Histoire particulière de l'Ancien Testament	Historia Particular del Antiguo Testamento
La Chine. Traits détachés de l'Histoire de cet Empire	Compendio Geográfico de la China
Le Japon. Traits détachés de l'Histoire de cet Empire	El Japón

Rappelons-nous que dans les premières pages de sa traduction, Calzada reconnaissait une fidélité absolue concernant les notions liées à la Sainte Église. Cependant, nous ignorons les raisons pour lesquelles il décida de traduire aussi scrupuleusement les chapitres dédiés à la Chine et au Japon.

Avant d'entreprendre une analyse plus approfondie des dissemblances entre les deux versions, une première différence saute directement aux yeux. Alors que le premier volume de l'œuvre originale est composé de 478 pages, la version espagnole n'en comprend que 377.

<sup>810</sup> *Ibid.*, p. 2. « Entière et fidèle à la version originale. » (N.T.)

<sup>811</sup> *Ibid.*, p. 3. « Nous n'avons pas suivi le même raisonnement, en ce qui concerne le résumé sur la géographie et la chronologie et les coutumes des peuples dans l'Histoire profane. » (N.T.)

Une centaine de pages, pour une raison ou une autre, se sont donc littéralement volatilisées de la version espagnole. La grande mutilation du texte de Calzada apparaît à partir de la page 221 (215 de l'édition originale). Tout au long de ces chapitres supprimés, Félicité de Genlis met l'accent sur l'histoire et sur certaines notions comme l'économie ou les problèmes de la population des différentes civilisations présentées.

<i>Annales de la vertu, ou cours d'histoire à l'usage des jeunes (1781)</i>	<i>Los Anales de la virtud: para uso y utilidad de los jóvenes(1792)</i>
Précis de l'histoire ancienne <sup>812</sup>	Chapitre supprimé
Premier Empire des Assyriens <sup>813</sup>	Chapitre supprimé
Second Empire des Assyriens, tant de Babylone que de Ninive <sup>814</sup>	Chapitre supprimé
Des Mèdes <sup>815</sup>	Chapitre supprimé
Des Lydiens <sup>816</sup>	Chapitre supprimé
Histoire de Cyrus <sup>817</sup> ,etc. <sup>818</sup>	Chapitre supprimé

Comme nous pouvons le remarquer, à partir de la page 221, la version espagnole ne suit pas du tout la même structure que la version française. Le texte est réduit considérablement et n'inclut dans ses pages que quelques-unes des informations que le traducteur a considérées comme les plus intéressantes et les plus séduisantes pour les lecteurs hispaniques. C'est pour cette raison que la plupart des chapitres furent supprimés (exactement 118 pages) et que seule la dernière partie de l'œuvre originale, intitulée « Histoire ancienne. Traits détachés », fut traduite.

<i>Annales de la vertu, ou cours d'histoire à l'usage des jeunes (1781)</i>	<i>Los Anales de la virtud: para uso y utilidad de los jóvenes(1792)</i>
Osiris & Isis <sup>819</sup>	Osiris y Isis <sup>820</sup>
Sésostris <sup>821</sup>	Sesostris <sup>822</sup>
Égée, vers l'an du monde 2720... <sup>823</sup>	Egeo, hacia el año del mundo 2720... <sup>824</sup>

<sup>812</sup> *Ibid.*, p. 215.

<sup>813</sup> Genlis, Félicité de, *Annales de la vertu ou cours d'histoire à l'usage des...*, *op. cit.*, p. 222.

<sup>814</sup> *Id.*, *Annales de la vertu ou cours d'histoire à l'usage des...*, *op. cit.*, p. 223.

<sup>815</sup> *Id.*, *Annales de la vertu ou cours d'histoire à l'usage des...*, *op. cit.*, p. 224.

<sup>816</sup> *Id.*, *Annales de la vertu ou cours d'histoire à l'usage des...*, *op. cit.*, p. 225.

<sup>817</sup> *Id.*, *Annales de la vertu ou cours d'histoire à l'usage des...*, *op. cit.*, p. 227.

<sup>818</sup> Pour mieux comprendre quels sont les numéros des chapitres supprimés, voir : « Table des articles contenus dans ce volume », Genlis, Félicité de, *op. cit.*

<sup>819</sup> Genlis, Félicité de, *Annales de la vertu ou cours d'histoire à l'usage des...*, *op. cit.*, p. 334.

<sup>820</sup> *Id.*, *Los Anales de la virtud, para usos y utilidad de los jóvenes de ambos sexos...*, *op. cit.*, p. 221.

<sup>821</sup> *Id.*, *Annales de la vertu ou cours d'histoire à l'usage des...*, *op. cit.*, p. 335.

<sup>822</sup> *Id.*, *Los Anales de la virtud, para usos y utilidad de los jóvenes de ambos sexos...*, *op. cit.*, p. 223.

<sup>823</sup> *Id.*, *Annales de la vertu ou cours d'histoire à l'usage des...*, *op. cit.*, p. 337.

Cependant, et malgré ces diverses structurations et suppressions, les deux versions de ce premier volume se concluent par l'évocation des dangers liés à de mauvais choix de lectures chez les jeunes.

<i>Annales de la vertu, ou cours d'histoire à l'usage des jeunes</i> (1781)	<i>Los Anales de la virtud: para uso y utilidad de los jóvenes</i> (1792)
C'est ainsi que presque dans tous les ouvrages de morale, même les plus estimés, on pourrait relever de semblables erreurs. [...] On a cru nécessaire de l'offrir aux jeunes personnes, afin de les prévenir sur le danger de lire un ouvrage, quelle que puisse être sa réputation, avec l'idée qu'il ne contient que des préceptes vertueux, et qu'on doit en adopter tous les principes. <sup>825</sup>	Así es que en casi todas las obras de moral, aún las más estimadas, se podrían entresacar errores semejantes [...] basta el referido para presentar a los jóvenes el peligro que hay en leer una obra, por más reputación que tenga, creyendo que contiene únicamente preceptos virtuosos, y principios todos adaptables. <sup>826</sup>

Si nous parcourons maintenant les deux volumes restants, nous constatons que, à l'instar du premier volume, le traducteur espagnol n'a pas non plus conservé la table des matières avec laquelle Madame de Genlis commençait tous ses tomes. Le deuxième tome reprend l'histoire ancienne de l'Italie. À nouveau, les différences ne tardent pas à arriver. Alors que Madame de Genlis poursuit son récit avec la « Chronologie de l'Histoire Romaine »<sup>827</sup>, le traducteur espagnol simplifie une fois encore le texte et suit un schéma analogue à celui du premier volume.

À la différence d'autres traductions étudiées, où des suppressions assez nettes ont été réalisées, nous avons eu l'impression, après analyse de cette version, d'être face à une sorte de puzzle qui se construisait au gré des envies du traducteur et en fonction des connaissances générales des Espagnols. Loin des habituelles éliminations de propos considérés comme inappropriés pour la stricte morale des Lumières espagnoles, nous avons affaire, cette fois-ci, à une nouvelle forme d'omission : la simplification d'une œuvre très complexe pour la bonne réception des destinataires.

<sup>824</sup> Id., *Los Anales de la virtud, para usos y utilidad de los jóvenes de ambos sexos...*, op. cit., p. 224.

<sup>825</sup> Id., *Annales de la vertu ou cours d'histoire à l'usage des...*, op. cit., p. 478.

<sup>826</sup> Id., *Los Anales de la virtud, para usos y utilidad de los jóvenes de ambos sexos...*, op. cit., p. 377.

<sup>827</sup> *Ibid.*, vol. II, p. 6.

2. 1805-1843 : la révolution de l'imprimerie espagnole et le succès fulgurant de la production littéraire de Félicité de Genlis

Le début du XIX<sup>e</sup> siècle fut une période très riche et mouvementée pour l'imprimerie et l'édition espagnoles. La presse regorge d'annonces de publication d'œuvres très variées : rééditions de classiques espagnols, romans originaux, nouvelles, traductions anciennes et modernes, traités divers, etc. Dans ce contexte, il est souvent difficile d'identifier les auteurs et traducteurs, dans le cas où les écrits sont seulement cités par le titre.

Après la traduction des *Annales de la vertu*, en 1792, il faudra attendre douze ans pour retrouver une autre production de Félicité de Genlis en langue castillane. Il s'agit en fait d'une courte anecdote intitulée le *Jupon vert*<sup>828</sup>, publiée en espagnol sous le titre *La saya verde*. Ce récit sera inséré, sans que Madame de Genlis ne soit citée comme auteure, dans le *Decamerón Español*<sup>829</sup> (1805), publié par Vicente Rodríguez de Arellano.

Cette traduction sera suivie par une autre, dont le lieu d'édition ne sera plus l'Espagne, mais curieusement la ville de Hambourg, en Allemagne. Ainsi, on retrouve la traduction de la comédie en trois actes *La bonne mère*<sup>830</sup> (1780), faite par un certain J.V. Díaz de Toledo, maître de langue espagnole, et publiée en 1809, sous le titre *La buena Madre: comedia en tres actos*<sup>831</sup>.

Considérée comme l'une des femmes les plus représentatives de la culture littéraire française du fait de son écriture instructive, vertueuse et divertissante, qui convenait bien à la mentalité espagnole, Félicité de Genlis connut, à partir de l'année 1811, un succès fulgurant auprès des lecteurs hispaniques, et cela, grâce aux traductions de plus en plus nombreuses de ses écrits.

Les éditeurs de ces traductions vont surtout privilégier les productions courtes, les nouvelles ou les romans historiques peu volumineux et composés d'un tome au plus. Il faut préciser aussi qu'une bonne partie des auteures qui signèrent ces nouvelles versions restèrent anonymes ou se cachèrent derrière des initiales.

---

<sup>828</sup> *Nouvelle Bibliothèque des Romans*, Paris, Maradan, 1801, t. 10, p. 43-73.

<sup>829</sup> Rodríguez de Arellano, Vicente, *Decamerón Español*, Madrid, Gómez Fuentenebro y Compañía, 1805, t. III, p. 87-115. La parution de ce tome est annoncée dans la *Gaceta de Madrid* du 25 octobre 1805.

<sup>830</sup> Genlis, Félicité de, *Théâtre à l'usage des jeunes personnes*, Paris, Lambert et Baudouin, 1780, t. II, p. 241-374.

<sup>831</sup> Hamburg, Oficina de J.C. Brüggemann, 1809.

Parmi les premières traductions de cette période, on retrouve *La víctima de las Ciencias y des las artes*<sup>832</sup> [*Sainclair ou la Victime des arts et des sciences*, 1808] et *El conde de Corke, llamado el grande o el hombre que no conoce el arte de la intriga*<sup>833</sup> [*Le comte de Corke, surnommé le Grand ou la séduction sans artifice*, 1804].

Comme nous pouvons le constater, les traductions espagnoles respectent, plus ou moins, les titres des textes d'origine, chose qui facilite le repérage de ces dernières. Mais, il y a des cas où le titre est totalement modifié, telle *La Heroína*<sup>834</sup> [*La Duchesse de La Vallière*, 1804]. Cette traduction va connaître un succès auprès de la presse de l'époque. Ainsi, le journal *El Espectador*, dans son numéro du 6 août 1821, considère cette œuvre comme :

La mejor de cuantas ha dado a luz aquella literata: abunda en sentimientos nobles y generosos, y en máximas de la más sana moral [...]. La traducción está hecha con esmero, y tiene un estilo correcto y castizo. De los dos tomos se ha formado uno solo<sup>835</sup>.

Ce commentaire montre qu'il ne s'agit pas d'une traduction à proprement parler, mais plutôt d'une adaptation du texte d'origine, vu que les deux tomes de l'œuvre de Félicité de Genlis seront réduits à un seul dans la version castillane (364 pages au total). Dans cette adaptation, le traducteur s'est permis de réduire considérablement certains passages et certaines descriptions longues. En général, les traducteurs spécifient qu'ils traduisent librement, ce qui signifie qu'ils considèrent l'adaptation culturelle comme un procédé naturel et propre au traducteur. Pour mieux illustrer nos propos, le tableau suivant présente quelques exemples des dissemblances rencontrées :

<i>La Duchesse de La Vallière</i> (1804)	<i>La Heroína</i> (1818)
Il y avait alors dans les attachements légitimes un naturel, une sagesse, une simplicité, qui ne permettaient pas de les comparer aux passions impétueuses ; on ne parlait point de ses sentiments, la conduite entière les prouvait ; on n'éprouva le besoin	Porque entonces había en las familias una naturalidad y una discreción tan sencilla, que no permitían compararse con las pasiones impetuosas <sup>837</sup> .

<sup>832</sup> (Traducteur inconnu), Cádiz, Imprenta de la Tormentería, 1811. Cet exemplaire rarissime est mentionné seulement dans le Catalogue n° 77, de Paul Orssich (<http://www.orssich.com/pdfs/cat77.pdf>).

<sup>833</sup> Trad. par Ramón Tamayo y Calvillo, Madrid, Librería Ecribano, 1814. Cette traduction est annoncée dans la *Gaceta de Madrid*, du 5 janvier 1815, sans mentionner le nom de Madame de Genlis.

<sup>834</sup> Trad. par D. \*\*\*, Madrid, Imprenta de D.M. De Burgos, 1818. Cette traduction sera annoncée dans le *Diario de Madrid*, du 18 juillet 1818. Le traducteur, dans une note finale, essaie d'expliquer ce changement de titre qui, selon lui, est basé sur la vie héroïque de la duchesse.

<sup>835</sup> « La meilleure des œuvres écrites par la célèbre savante : abonde en sentiments nobles et généreux, en maximes de la saine morale [...]. La traduction est faite avec soin, et dans un style correct et authentique. Les deux tomes de l'original en ont donné un seul en espagnol. » (N.T.)

<p>de s'en vanter que lorsqu'on dut croire qu'ils pouvaient paraître douteux ; on avait avec sa fille l'indulgence, la bonté d'une mère, et la douce gravité d'un mentor et d'une protectrice ; la pitié filiale y gagnait ; elle se nourrit surtout d'estime, de respect et de vénération.<sup>836</sup></p>	
<p>Elle avait pour sa mère ce sentiment inspiré par la nature et perfectionné par la religion, qui ne peut se comparer à nul autre, cette profonde vénération et cette confiance aveugle qui ressemblent à la foi religieuse. Mademoiselle de La Vallière n'avait pas besoin de concevoir les opinions de sa mère pour les adopter, mais elle tâchait de les comprendre, afin de s'en pénétrer mieux...<sup>838</sup></p>	<p><b>Pages supprimées</b></p>
<p>La marquise détachant de son sein une croix de cristal de roche et la passant au cou de sa fille : « Mon enfant, dit-elle, que ce gage précieux et sacré me rappelle toujours à toi ! Que désormais inséparable de mon souvenir, la religion, s'unissant dans ton cœur à la piété filiale, adoucisse l'amertume de tes regrets ! » En prononçant ces mots, la marquise se pencha doucement dans les bras tremblants que lui tendait sa fille : c'était la vertu prête à recevoir sa couronne, qui se reposait sur le sein de l'innocence. Ce repos fut éternel !...La marquise venait d'exhaler son dernier soupir !<sup>839</sup></p>	<p>Su madre entonces la dió una cruz de cristal de roca, diciéndola: "¡Qué esta prenda sagrada te ha siempre acordar de mí!" Al pronunciar estas palabras se apoyó en los trémulos brazos de su hija, y en esta postura exhaló el último suspiro.<sup>840</sup></p>

Il est intéressant aussi de noter que certains des textes de Genlis sont mélangés à d'autres textes de différents auteurs qu'on retrouve dans des collections assez particulières. Citons par exemple *El sordo mudo: anécdota verdadera*<sup>841</sup> [« Darmance, le sourd-muet », in *Souvenirs de Félicie*, 1804], qui figurera à côté d'autres traductions comme par exemple *Apia: anécdota romana* et *Amenofis y Micerina: anécdota egipcia* d'Alexandre-Joseph-Pierre de Ségur.

Le roman historique de l'auteure française suscitera aussi l'attention des éditeurs et lecteurs espagnols. Juste pour la période 1820-1841, le roman *Le siège de La Rochelle, ou le malheur et la conscience* (1807), sera édité et traduit plus de cinq fois sous le titre *El sitio de la Rochela*<sup>842</sup>. La qualité de cette œuvre sera mise en évidence aussi par la presse hispanique

<sup>837</sup> Id., *La Heroína*, Madrid, Impr. de D. M. De Burgos, 1818, p. 4.

<sup>836</sup> Genlis, Félicité de, *La Duchesse de La Vallière*, Vienne, Impr. de Schrambl, 1814, p. 31.

<sup>838</sup> Id., *La Duchesse de La Vallière*, op. cit., p. 34.

<sup>839</sup> *Ibid.*, p. 45-46.

<sup>840</sup> Genlis, Félicité de, *La Heroína*, op. cit., p. 14.

<sup>841</sup> Trad. par Antonio Sarmiento, in *Amor y virtud, o, Cinco novelas*, Valencia, Impr. de Esteban, 1819, p. 197-213.

<sup>842</sup> Ainsi, on peut citer : *El sitio de la Rochela, o el triunfo de la conciencia en la desgracia*, trad. par MA.M., Perpignan, J. Alzine, 1820; *El sitio de la Rochela, o la desgracia y la conciencia*, trad. par Felipe David y Otero, Barcelona, Imprenta de

de l'époque. Ainsi, la *Gaceta de Madrid* attire l'attention surtout sur la pureté des vertus que cette œuvre inspire :

El objeto de esta novela es probar la superioridad y la fortaleza que inspira una conciencia recta, apoyada en la religión, en todos los males de la vida. La pérdida de todos los bienes de fortuna, una infamia no merecida, la separación de la sociedad y el odio de esta misma se hacen oír menos [...]. Obrita que al paso que recrea la imaginación, inspira la virtud y aviva el interés de su lectura por los contrastes más tiernos y animados.<sup>843</sup>

Le succès de cette œuvre sera confirmé, d'une certaine manière, par l'opéra italien en deux actes (livret de Gaetano Rossi et musique de Luigi Rossi) intitulé *Chiara di Rosemberg*, dont le sujet est tiré du *Siège de La Rochelle*. Cet opéra connaîtra un succès fulgurant en Italie, en France et surtout en Espagne où il sera représenté, à partir de l'année 1832, pendant plus de vingt ans.

Il faut pourtant souligner que toutes les œuvres de Madame de Genlis traduites en espagnol ne furent pas imprimées en Espagne. À Bordeaux, et surtout à Paris, existaient des éditeurs ou imprimeurs spécialisés dans les œuvres en espagnol, tels que Lawalle le jeune, Wincop (puis veuve Wincop), Pillet, Masson et fils, Rosa (plus tard, Rosa et Bouret), etc., sans parler d'une librairie américaine qui s'illustre dans les œuvres en langue castillane. Ce n'est donc pas une surprise si certains des écrits de l'auteure française furent traduits et publiés en espagnol à Paris. Citons par exemple *Luisa de Clermont, novela histórica*<sup>844</sup> [*Mademoiselle de Clermont*, 1802] et une autre version de cette dernière œuvre, *La señorita de Clermont*<sup>845</sup> [*Mademoiselle de Clermont*, 1802] ; et aussi *Zuma, o el Descubrimiento de la quina. Novela Peruana, seguida de las Canas del Tiber*<sup>846</sup> [*Zuma ou la découverte du*

---

José Rubio, 1822; *El sitio de la Rochela, o el triunfo de la conciencia y la desgracia*, trad. par L. Cádiz, Imprenta de la Casa de Misericordia, 1823; *El sitio de la Rochela, o el infortunio y la conciencia*, trad. par E., in *El talismán: cuento del tiempo de las Cruzadas*, Barcelona, Imprenta de A. Bergnes, 1838, p. 223-362; *El sitio de la Rochela, o la desgracia y la conciencia* [*Le siège de La Rochelle, ou le malheur et la conscience*, 1807], trad. par D.O.R.J., Barcelona, Libr. de J. Rubió, 1841.

<sup>843</sup> *Gaceta de Madrid* du 30 août 1828. « Le but de ce roman est de prouver la supériorité et la force qu'inspire une bonne conscience, fondée sur la religion, devant tous les maux de la vie. La perte de tous les biens de fortune, l'infamie imméritée, la séparation de la société et la haine de qui se fait moins entendre [...] Ce petit livre qui titille l'imagination, inspire la vertu et vivifie l'intérêt de sa lecture à travers les contrastes les plus ternes et animés. » (N.T.)

<sup>844</sup> Trad. par D.J.C. Pagés, Paris, Wincop, 1824.

<sup>845</sup> Trad. par Pedro Ferrer, Bordeaux, Lawalle le jeune, 1825.

<sup>846</sup> Trad. par D\*\*\*, Paris, Wincop, 1827.

*Quinquina ; Les roseaux du Tibre*, 1817] ; *Inés de Castro: novela portuguesa*<sup>847</sup> [*Inès de Castro*, 1817], ou encore *Alfonso o el hijo natural*<sup>848</sup> [*Alphonse ou le fils naturel*, 1809].

Dans le cas d'*Inès de Castro* (1817), l'ouvrage sera traduit encore une fois (cette fois-ci en Espagne) sous le titre *Inés de Castro: novela tomada de la historia de Portugal*<sup>849</sup>. Cette traduction sera faite par un certain Salvador Izquierdo et fera l'objet d'un rapport de censure, avec un avis « favorable con reparos ». Ainsi, le traducteur, pour obtenir le permis d'impression, sera obligé d'apporter certaines corrections à cette version, et celui-ci lui sera accordé le 31 août 1831. Voici ce que dit le censeur dans son rapport, rédigé le 9 décembre 1830 :

Debe dividirse en capítulos, y puede imprimirse quitando el tema que pone al principio de Voltaire y omitiéndose la expresiones de “ser divino”, “persona divina”, esparcidas en la obra, que por no estar foliada, no se pueden marcar, y la palabra “extravagancia” que atribuye al celibato, y va rayada.<sup>850</sup>

Ce rapport montre de façon évidente que pendant cette période, la censure, même si elle était affaiblie, jouait encore un rôle primordial dans les publications espagnoles. De ce fait, Salvador Izquierdo, pour obtenir le permis, obéira à la lettre aux conseils du censeur. Ainsi, dans sa version corrigée, la citation originale de Voltaire, présente dans le texte de Genlis, « Toutes les passions sont en lui des fureurs », sera rayée par le traducteur.

La nouvelle de Félicité de Genlis sera aussi très appréciée en Espagne. C'est la mode du genre court. La sélection qui est faite par les différents éditeurs espagnols témoigne d'une volonté de plaire au lectorat hispanique et de ne lui donner à lire que des écrits brefs, supposés correspondre à ses attentes. Le traducteur qui excellera dans ce genre de traduction sera Felipe David y Otero, qui est aussi rédacteur en second de la *Gaceta de Madrid*. Ainsi, juste pour la période 1822-1824, il va traduire quatre nouvelles de la Française : *La dichosa hipocresía*<sup>851</sup> [*L'heureuse hypocrisie*, 1803], *El Zafír portentoso, o, El talismán de la felicidad: cuento*

---

<sup>847</sup> Trad. par D\*\*\*, Paris, Wincop, 1828. On peut supposer que derrière le sigle D\*\*\* se cache probablement D.J.C. Pagés.

<sup>848</sup> Traducteur inconnu, Paris, Pillet, 1835.

<sup>849</sup> Trad. par Salvador Izquierdo, Madrid, Imprenta de Bueno, 1832. En treize ans, cette traduction sera rééditée deux fois. Il existe aussi une autre traduction de cette œuvre, faite par M.G. Gutierrez, sous le titre *Inés de Castro* (Barcelone, Imprenta de Manuel Saurí, 1840).

<sup>850</sup> AHN, legajo 5570, exp. 70. « L'ouvrage doit être divisé en chapitres, et peut-être imprimé seulement si on supprime d'abord la citation de Voltaire au début, et si on efface les expressions “être divin”, “personne divine”, éparpillées dans la traduction, que je ne peux pas citer de manière précise, vu que le manuscrit n'est pas folioté ; aussi le mot “extravagance”, qui qualifie le célibat, doit être rayé. » (N.T.)

<sup>851</sup> Genlis, Félicité de, *La dichosa hipocresía*, Barcelone, Imprenta de Torras Hermanos, 1822.

oriental<sup>852</sup> [*Le Saphir merveilleux, ou le talisman du bonheur : conte oriental*, 1803], *El Guardapiés verde: anécdota*<sup>853</sup> [*Le jupon vert : anecdote*, 1802] et *Pamrosa o el palacio y la choza*<sup>854</sup> [*Pamrose, ou le palais et la chaumière*, 1801].

Cet engouement pour le travail de la comtesse de Genlis est aussi illustré par les annonces que la presse espagnole réserve aux nouvelles productions que l'auteure publie en France. Il y a par exemple *El Diccionario curioso y razonado [Dictionnaire critique et raisonné des étiquettes de la cour*, 1818], annoncé dans *Minerva o el revisor general*<sup>855</sup> ; *París en Provincia, y la provincia en París [Paris en province et la province à Paris*, 1831], annoncé dans *Cartas españolas o sea revista histórica*<sup>856</sup> ; ou encore *Laureta y Julia [Laurette et Julia, ou l'Inimitié corse*, 1836], dont l'annonce parut dans *La revista española*<sup>857</sup>.

Si, en France, Félicité de Genlis est considérée comme une auteure proluxe, cette prolixité va se retrouver aussi dans les traductions espagnoles qui seront de plus en plus nombreuses et variées. Sa mainmise sur le genre de la nouvelle s'enrichit au fil des traductions de ses œuvres, qui fusent au sein du marché éditorial espagnol. Ainsi, on retrouve *Plácido y Blanca o las Batuecas*<sup>858</sup> [*Les Battuecas*, 1816]. Cette dernière œuvre fera l'objet d'un commentaire peu flatteur de la part de l'auteur de l'ouvrage *Horas de invierno* :

Madama de Genlis, que de cualquier cosa hacía una novela, hizo una también acerca de este valle o dehesa refiriendo en ella como otras tantas verdades todas las conocidísimas paparruchas que se cuentan acerca de las Batuecas para divertir a los chiquillos.<sup>859</sup>

Cette traduction sera suivie de *Valeria y Beaumanoir o la caprichosa penitencia*<sup>860</sup> [*La jeune pénitente*, 1803], de *El Apóstata y la devota, o sea, El poder irresistible de los buenos*

---

<sup>852</sup> Id., *El Zafir portentoso, o, El talismán de la felicidad: cuento oriental*, Barcelone, Imprenta de Torras Hermanos, 1822.

<sup>853</sup> Id., *El Guardapiés verde: anécdota*, Barcelone, Imprenta de Torras Hermanos, 1822.

<sup>854</sup> Id., *Pamrosa o el palacio y la choza*, Barcelone, Impr. de Manuel Texero, 1824.

<sup>855</sup> 4 juin 1818.

<sup>856</sup> 30 mai 1831.

<sup>857</sup> 3 janvier 1836.

<sup>858</sup> Trad. par D.A.P., Valence, Imprenta d'Ildefonso Mompié, 1826. Il s'agit peut-être d'Augustín Pérez Zaragoza Godinez, un des précurseurs de la nouvelle gothique en Espagne, traducteur, écrivain et éditeur de *l'Enciclopedia de la Juventud*, dont la majeure partie des œuvres furent publiées en France.

<sup>859</sup> Pérez Zaragoza, Agustín, *Horas de invierno*, Madrid, Impr. de I. Sancha, 1836, p. 220-221. « Madame de Genlis, qui de n'importe quelle chose faisait une nouvelle, en fit aussi une concernant cette vallée en utilisant toutes les fadaises connues autour des Batuecas, qui sont propres à amuser les enfants. » (N.T.)

<sup>860</sup> Trad. par Manuel Marqués, Madrid, Librería de Matton y Boix, 1830. (La parution de cette œuvre sera annoncée dans la *Gaceta de Madrid* du 27 novembre 1830. En même temps, on retrouve une petite analyse dans *Cartas Españolas*, de juin 1832).

*principios*<sup>861</sup> [*L'apostasie, ou la dévote*, 1801], et de *Zeneida o la perfección ideal; La viuda de Luzi*<sup>862</sup> [*Zénéide ou la perfection idéale; La veuve de Luzi*, 1817].

Mais, si les nouvelles de la Française connurent un essor remarquable en espagnol, un poème en prose fut aussi traduit. En 1829 paraît *Las pastoras de Madián, o la juventud de Moisés: poema en prosa*<sup>863</sup> [*Les bergères de Madian, ou La jeunesse de Moïse : poème en prose en six chants*, 1812]. Ce poème recevra beaucoup d'éloges dans la presse de l'époque, à l'image d'un commentaire qu'on retrouve dans le *Diario balear* :

Esta obra [...] al paso que ofrece una lectura la más amena y divertida, todas su líneas respiran máximas de moral y virtud, fundadas en varios pasajes de la escritura santa.<sup>864</sup>

En l'an 1831, l'imprimeur valencien Cabrerizo annonce dans un prospectus la publication d'une collection de nouvelles ou « Biblioteca de novelas ». C'est un projet de grande envergure dont l'imprimeur vante le caractère unique :

Esta colección debe ser la mejor biblioteca de este género que hasta el día se haya publicado en España, no solo por lo selecto de las obras que contendrá, sino también por su variedad la hará propia para toda clase de gusto.<sup>865</sup>

Dans ce projet, ne pouvaient pas manquer, vu leur succès, certaines nouvelles de Madame de Genlis. Ainsi, à côté des nouvelles de d'Arlinecourt et de Madame Cottin, on retrouve trois œuvres de Félicité de Genlis qui vont être publiées à Valence pendant la période 1832-1836, par l'éditeur/imprimeur Cabrerizo : *Alfonso o el hijo natural*<sup>866</sup> [*Alphonse ou le fils naturel*, 1809], *Las Madres rivales o La calumnia*<sup>867</sup> [*Les mères rivales ou la calomnie*,

---

<sup>861</sup> Trad. par El varón de Ortaffa, in *Biblioteca selecta de novelas escogidas*, Barcelona, Imprenta de A. Bergnes y Compañía, 1832, t. 3. La parution de cette œuvre sera annoncée dans la *Gaceta de Madrid* du 11 septembre 1832.

<sup>862</sup> Traducteur inconnu, Barcelona, Impr. de Manuel Saurí y Compañía, 1832.

<sup>863</sup> Trad. par D. José March, Barcelona, Miguel y Tomás Gaspar. La parution sera annoncée dans la *Gaceta de Madrid* du 12 janvier 1829.

<sup>864</sup> « Cette œuvre, en même temps qu'elle offre une lecture des plus amusantes et divertissantes, [a des] lignes dans lesquelles respirent les maximes de la morale et de la vertu, fondées sur différents passages des Saintes Écritures [...] ». (23 mars 1829). (N.T.)

<sup>865</sup> González Palencia, Ángel, *Estudio histórico sobre la censura gubernativa en España, 1800-1833*, Madrid, Tipografía de Archivos, 1935, t. II, p. 337. « Cette collection sera la meilleure bibliothèque dans ce genre qui a été publiée jusqu'à ce jour en Espagne, non seulement par la qualité des œuvres sélectionnées, mais aussi pour sa propre variété qui conviendra à tous les goûts. » (N.T.)

<sup>866</sup> Trad. par Pedro Hinigio Barinaga, Valencia, Impr. de Cabrerizo, 1832.

<sup>867</sup> Trad. par Pedro Hinigio Barinaga, Valencia, Impr. de Cabrerizo, 1832.

1800] et *Los votos temerarios o el entusiasmo*<sup>868</sup> [*Les vœux téméraires, ou l'enthousiasme*, 1798].

Dans le cas d'*Alfonso o el hijo natural*, la censure fut favorable, mais avec une certaine réserve. Ainsi, dans son rapport, le censeur chargé de la tâche, tout en mettant en avant la qualité morale et religieuse de l'œuvre, se montrait réticent quant à la qualité de la traduction, en estimant que « la traducción es tan baja, tan arrastrada, con tan poca inteligencia de la lengua francesa y del idioma español, que sería un deshonor su publicación »<sup>869</sup>. Mais, tant bien que mal, cette traduction reçut le permis d'impression en 1832.

Il est important de noter que la période 1832-1836 a été l'une des plus foisonnantes en matière de traductions des œuvres de l'écrivaine française. Elle est en effet illustrée par les traductions suivantes : *Zuma o el descubrimiento de la quina* ; *Las cañas del Tíber o los desgraciados amores de Rozeval y Urania* ; *La bella Paulina o Amar sin saber a quién*<sup>870</sup> [*Zuma ou la découverte du Quinquina* ; *La belle Paule* ; *Les roseaux du Tibre*, 1817] ; *El premio de una buena acción: novela escrita por Madama de Genlis*<sup>871</sup> [*La conversation et le manuscrit*, 1800] ; *La princesa de Clermont*<sup>872</sup> [*Mademoiselle de Clermont*, 1802] ; *Barmecidas, novela histórica: novela histórica sacada de la que con el título de Los caballeros del cisne, o La corte de Carlo-Magno*<sup>873</sup> [*Les chevaliers du cygne, ou la cour de Charlemagne*, 1795] ; *Zuma o el descubrimiento de la quina*<sup>874</sup> [*Zuma ou la découverte du Quinquina*, 1817] ; *Consecuencias del ateísmo, o, Memorias del Comendador de Linanges*<sup>875</sup> [*Les Athées conséquents, ou mémoires du commandeur de Linanges*, 1824] ; *Ceneyda o la perfección ideal*<sup>876</sup> [*Zénéide ou la perfection idéale*, 1817].

---

<sup>868</sup> Trad. par Manuel de Vergara, Valencia, Impr. de Cabrerizo, 1836. La parution sera annoncée dans le *Diario de avisos de Madrid* du 1<sup>er</sup> octobre 1836. Il faut souligner que *Los votos temerarios* étaient déjà annoncés par l'imprimeur Cabrerizo en 1818. Il existe aussi une traduction manuscrite de *Los votos temerarios o el entusiasmo*, faite par Luis Monfort, à Valence ; cette traduction qui, de toute évidence, a été faite avant 1827, est mentionnée dans la *Biblioteca valenciana de los escritores que florecieron hasta nuestros días...*, Valencia, Imprenta de José Ximeno, 1827, p. 511.

<sup>869</sup> AHN, sous la cote : 5569, exp. 103. « La traduction est si faible, si plate, avec si peu de connaissances de la langue française et de la langue espagnole, que ce serait un déshonneur de la publier. » (N.T.)

<sup>870</sup> Trad. par Manuel Andrés Igual, Barcelona, Impr. de Manuel Saurí y Compañía, 1832.

<sup>871</sup> Traducteur inconnu, Barcelona, Impr. de la Viuda e hijo de M. Texéro, 1833.

<sup>872</sup> Trad. par G.G., Barcelona, Impr. de Oliva, 1833. Il existe aussi un exemplaire manuscrit intitulé *La señorita de Clermont, novela histórica de la marquesa de Genlis* [*Mademoiselle de Clermont*, 1802], trad. par L.G.E.C., 1823 (cet exemplaire fait partie de la collection privée de Carlos Penaranda y Toral-Soler et se trouve à l'Instituto de Estudios Giennenses, Jaén, Espagne).

<sup>873</sup> Trad. par G.G., Barcelona, Impr. de J.F. Piferrer, 1834.

<sup>874</sup> Traducteur inconnu, in *La virtud y orgullo*, Valencia, Cabrerizo, 1834, t. 2, p. 193-272.

<sup>875</sup> Traducteur inconnu, Cádiz, Impr. de D. Feros, 1835.

<sup>876</sup> Traducteur inconnu, Librería de Jordán, 1836.

Pour conclure, il faut préciser que certaines traductions sont annoncées, mais que malheureusement, nous n'avons pas pu retrouver leur trace. Tel est le cas de *Palmira y Flaminea o el secreto* [*Palmyre et Flaminie, ou le secret*, 1821], œuvre traduite par A.M. (cette traduction, qui comporte deux tomes, est annoncée dans la presse espagnole – 1838-1842), mais aussi de *Colección de novelas de madama de Genlis* (cette traduction, qui comprend un tome, est annoncée par l'imprimeur Manuel Texero, à Barcelone, en 1823).

Cette vague de traductions sera conclue en 1843 par *El castillo de Kolmeras*<sup>877</sup> [*Le château de Kolmeras*, 1804].

En dépit du succès de Félicité de Genlis en Espagne, à partir de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, les traductions vont se faire de plus en plus rares et presque inexistantes, l'écrivaine étant tombée d'une certaine manière dans l'oubli.

---

<sup>877</sup> Trad. par Victor Balaguer, in *Museos de la hermosas*, Madrid, Sociedad literaria, Impr. de D. Wenceslao Ayguals de Izco, 1843, t. 2, p. 3-64. Cette nouvelle fut republiée en 1848 dans « El novelista universal ».

## Chapitre V. Des plumes féminines pour une éducation féminine.

Dans la représentation traditionnelle du savoir-écrire féminin, la voie des romancières est bien étroite entre les « romans de sentiments », miroirs de leurs jeunes années, le « cailletage » charmant de leurs correspondances et les traités d'éducation, les mémoires, fruits de leur maturité ou de leur vieillesse.<sup>878</sup>

La réception espagnole de certaines des écrivaines françaises des Lumières fut, comme nous l'avons souligné dans nos recherches précédentes, très importante tout au long du XVIII<sup>e</sup> siècle hispanique. Cependant, ces intellectuelles et femmes de lettres ne furent pas les seules à avoir une certaine renommée et influence dans les cercles intellectuels et dans les lettres espagnoles.

L'ambition moralisatrice de toutes ces pédagogues fit que d'autres écrivaines françaises connurent aussi une certaine célébrité, grâce à la morale remarquable de leurs œuvres. Une morale qui paraissait, une fois de plus, idéale pour consolider les principes stricts de la société espagnole de l'époque.

---

<sup>878</sup> Krief, Huguette, *Vivre libre et écrire. Anthologie des romancières de la période révolutionnaire (1789-1800)*, University of Oxford, Voltaire Foundation Ltd, 2005, p. 8.

## 1. La fortune littéraire hispanique de certaines femmes de lettres des Lumières françaises

### 1.1. Louise-Florence-Pétronille Tardieu d'Esclavelles : Madame d'Épinay

Madame d'Épinay trouva chez « la Ilustrada » espagnole Ana Muñoz la promotrice idéale de ses célèbres *Conversations d'Émilie*, publiées en 1774 et très vite reconnues en France. Cette œuvre fut traduite pour la première fois en langue castillane en 1797<sup>879</sup>.

La popularité de cette œuvre traversa rapidement les frontières franco-espagnoles. Cette nouvelle production pédagogique fut présentée comme une méthode inédite pour *mieux tracer les destins des futures mères*. Il faut souligner que jusqu'alors, l'*Émile* (1762) de Rousseau constituait une source de règles dans le domaine de la pédagogie. Cependant, Madame d'Épinay, loin des recommandations de docilité et de modestie, proposa aux femmes d'autres moyens d'atteindre le bonheur, aux antipodes des traditionnels principes d'obéissance et de soumission aux figures masculines.

La publication d'une méthode si différente de celle de Rousseau octroya une grande renommée à cette œuvre et à son auteure. Grâce à cette popularité transfrontalière, une première annonce timide parut dans la *Gaceta de Madrid*, faisant référence à un ouvrage inconnu jusqu'alors pour les lecteurs espagnols, et ce, avant même l'arrivée dans les librairies de la première version hispanique. Ce journal se faisait donc l'écho de la réputation et de l'utilité d'un texte si important, en mettant en avant le prix académique prestigieux que cette œuvre avait reçu :

La Academia Francesa en su junta d 16 de Enero adjudicó a la obra intitulada Conversaciones de Emilia por Madama de Epinay, el premio anual fundado por un anónimo para recompensar la obra que se publique cada año más útil a la patria. Consiste dicho premio en una medalla de oro de 1200 libras.<sup>880</sup>

Les traductions nombreuses d'œuvres éducatives, publiées tout au long du siècle, sont le résultat d'un intérêt évident pour la pédagogie. Dans la plupart de ces éditions, les traducteurs

---

<sup>879</sup> *AHN*, sous la cote : 5561-64. Actuellement, il n'existe aucune trace de cette traduction. Le seul témoin que nous possédons se trouve dans les Archives historiques nationales espagnoles où nous rencontrons un « avis favorable » du censeur.

<sup>880</sup> *Gaceta de Madrid*, viernes 3 de enero de 1783, p. 111. « L'Académie française, dans son assemblée du 16 janvier, attribua à l'œuvre intitulée *Conversations d'Émilie* de Madame d'Épinay, le prix annuel créé par un anonyme, pour récompenser l'œuvre la plus utile à la patrie publiée chaque année. Ce prix est une médaille en or de 1200 livres. » (N.T.)

soulignaient dans leurs prologues la facilité et la simplicité de leurs méthodes. Cela fit naître des textes adaptés aux mentalités moins cultivées et à l’instruction des jeunes Espagnols<sup>881</sup>.

*Les Conversations d’Émilie* de Madame d’Épinay furent annoncées dans le *Mercurio histórico*<sup>882</sup> et dans le *Diario de Valencia*<sup>883</sup>, comme un texte qui témoignait d’une bonne éducation chrétienne, morale et politique grâce aux réflexions simples, sans artifices, destinées à la bonne réception des plus jeunes lecteurs de l’époque<sup>884</sup>. Une autre preuve de la popularité et de la bonne réception de cette œuvre en Espagne fut la publication en 1797, sans annonce du nom de l’auteure, de deux des conversations entre Émilie et sa mère dans le journal littéraire madrilène *La Miscelánea instructiva y curiosa*<sup>885</sup>. Dans le tableau comparatif qui suit, nous présentons les premières lignes de cette œuvre que les Espagnols purent lire dans les pages du journal, et leur version française correspondante.

<i>Les Conversations d’Émilie</i> (1774)	<i>Conversación de Emilia con su Madre</i> (Extrait de la traduction, publié en 1798)
<p>Émilie : Maman, pourquoi suis-je au monde ?            La Mère : Pour cette question, c’est à moi à vous la faire.            Émilie : Ah, je m’en souviens maman...Faut-il aussi que j’y sois utile ?            La Mère : Si vous ne l’êtes pas encore, il faut du moins vous mettre en état de le devenir un jour.            Émilie : Maman, je me promène, je saute, je bois, je mange, je ris, j’étudie, je cause avec vous tant que je veux : tout cela est-il bien utile aux autres ?            La Mère : Pour pouvoir l’être un jour, il faut avoir acquis avec la maturité de l’âge la force et la santé ; et pour les acquérir, il faut boire, manger, dormir, sauter, rire. Il me semble que vous remplissez avec distinction tous ces devoirs.            Émilie : J’en suis bien aise.            La Mère : À mesure que vous grandirez, vos occupations et vos obligations changeront ; vous deviendrez véritablement utile, au lieu d’être à charge aux autres.            Émilie : D’être à charge aux autres ! Est-ce que je suis à charge ?</p>	<p>Emilia: Mamá, ¿Para qué estoy yo en el mundo?            La Madre: Vaya: dímelo tú a mí.            Emilia: ¿Si yo no lo sé?            La Madre: ¿Qué es lo que haces todo el día?            Emilia: Me paseo, doy lección, salto, bebo, como, río y hablo con Vd. Cuando estoy buena.            La Madre: Bien pues hasta ahora para eso estás en el mundo, para beber, comer, dormir, reír, saltar, crecer, robustecerte e instruirte. Esto es lo que tienes que hacer, conforme vayas creciendo, se mudarán tus ocupaciones y tus obligaciones. En lugar de estar en el mundo para saltar y bailar y servir de carga a los demás, estarás para trabajar, para ser útil, para cumplir otras obligaciones y disfrutar de otras diversiones.            Emilia: ¿Servir de carga a los demás? ¿Pues que yo sirvo de carga?            La Madre: Sin duda: porque eres una niña.            Emilia: Pero una niña es una persona            La Madre: Una niña, es una niña que con el tiempo vendrá a ser una persona.</p>

<sup>881</sup> Brouard-Arends, Isabelle et Plagnol-Diéval, Marie-Emmanuelle, *Femmes éducatrices au siècle des Lumières*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2007, p. 117.

<sup>882</sup> *Mercurio histórico y político de España*, Madrid, Impr. Real, 1789, t. II, p. 111.

<sup>883</sup> *Diario de Valencia*, n° 13, 1797, p. 1-13.

<sup>884</sup> *Ibid.*, n° 13, 1797.

<sup>885</sup> *La Miscelánea instructiva curiosa y agradable o Anales de literatura, ciencias y Artes*, Madrid, Impr. d’Antonio Cruzado, 1798, n° 8, t. III, p. 250-254, et n° 9, p. 356-394.

<p>La Mère : Comment ! Vous avez cinq ans passés, et vous ne l'avez pas encore remarqué ? Un enfant est dans la dépendance de tout le monde par sa faiblesse : quand on a à tout instant besoin des autres, on court sûrement le risque d'être souvent à charge.</p> <p>Émilie : Est-ce que je vous suis à charge, maman ?</p> <p>La Mère : La nature a accordé aux parents un préservatif contre cet inconvénient.</p> <p>Émilie : Quel préservatif ?</p> <p>La Mère : La tendresse qu'elle a mise dans leur cœur, et qui change en jouissances les soins les plus pénibles, les plus assidus, dont leurs enfants ont besoin. Une mère ne connaît pas de plus doux, de plus grand plaisir que de s'occuper de sa fille. Ignorance, étourderie, indiscretion, importunité, tout est supporté par la tendresse maternelle.</p> <p>Émilie : Quoi, j'ai tous ces défauts ?</p> <p>La Mère : Ce sont ceux de votre âge.</p> <p style="text-align: center;">[...]</p> <p>Émilie : Je n'avais jamais pensé à tout cela. Mais aussi je ne suis pas bien méchante, je crois.</p> <p>La Mère : Quand on dépend si fort des autres, vous voyez combien on a des raisons d'être douce, polie, reconnaissante.<sup>886</sup></p>	<p>Emilia: ¿Pero qué quiere Vd. Decir con que yo no soy más que y una niña?</p> <p>La Madre: ¿Con que ya tienes cinco años y todavía no lo has conocido? Averígualo tú por ti misma.</p> <p>Emilia: Mama yo no lo comprendo</p> <p>La Madre: Pues una niña es una criatura débil, dependiente de todos, inocente e ignorante, atolondrada, importuna e indiscreta.</p> <p>Emilia: ¿Con que yo tengo todas esas faltas?</p> <p>La Madre: Todas son faltas de tu edad. Ya ves que una niña todo se lo debe al cariño de sus padres, y que no es sino una carga insoportable para los demás.</p> <p style="text-align: center;">[...]</p> <p>Emilia: Verdad es, Mamá que yo sería digna de lástima, ni me podría levantar ni acostar ni hacer nada sola.</p> <p>La Madre: Ya ves que cuando se necesita de todos, es necesario ser afable, suave y agradecida: corregir el mal humor, aprovecharse de las lecciones y consejos y conocer que cuando te corrigen es porque te quieren porque desean que seas amable.<sup>887</sup></p>
--	--

Les similitudes évidentes entre les deux versions nous font remarquer que le degré d'équivalence sémantique des deux textes est assez important. Comme nous le savons, la traduction est une activité interdiscursive, et toute œuvre traduite est sémiotiquement<sup>888</sup> liée à son œuvre originale. Même si elles sont écrites dans des langues différentes, il existera toujours une relation de dissemblance et d'analogies. Dans le cas qui nous concerne, nous mettons en évidence, dans la version espagnole, un certain changement de style qui obligea la traductrice à supprimer certains passages d'un côté et à amplifier quelques phrases de l'autre. Toutefois, nous ne sommes pas face à des techniques innovantes pour les traducteurs espagnols de l'époque, puisque la plupart des traductions analysées jusqu'à maintenant partageaient les mêmes méthodes et les mêmes approches.

Cependant, les lignes que nous avons reproduites ne furent pas si captivantes grâce à leur méthodologie traductrice, mais plutôt en raison de leur publication inattendue et anonyme

<sup>886</sup> Épinay, Louise d', *Les Conversations d'Émilie*, cinquième édition, Paris, Belin, 1788, t. I, p. 17-23.

<sup>887</sup> Id., *Las conversaciones de Emilia*, traduction réalisée par Ana Muñoz, Madrid, Impr. de Benito Cano, 1797, p. 7-12.

<sup>888</sup> Albaladejo, Tomás, « Mijail Bajtín: Poética, política y novela, sociedad. El problema de la representación », in *La encrucijada de la Hermenéutica y las Ciencias Humanas*, Salamanca, Semyr, 2003, p. 191-211.

dans un des journaux espagnols les plus célèbres de l'époque. Or, nous pouvons nous demander quels furent les motifs du journal pour publier ces deux lettres uniques parmi l'importante production épistolaire de Madame d'Épinay.

En dépit de cela, les éloges des *Conversations d'Émilie*, loin de s'étioler, continuèrent à prendre de plus en plus de place dans d'autres journaux de l'époque. Citons par exemple la *Gaceta de Madrid*, où nous pouvons lire :

Conversaciones de Emilia; escritas en francés por Madame Live de Epinay y para instrucción de su familia, y proporcionar a los que tienen semejante cuidado un medio fácil y eficaz de cumplir tan importante obligación, y procurar a sus hijos y domésticos una crianza cristiana y política. Desempeña ese importante objeto con cuentos ingeniosos, dichos oportunos y sencillas reflexiones propias para entretener, sin fastidios los niños y fijar en su alma las sólidas máximas que contienen, e inspirar el conocimiento del corazón humano, tan preciso para vivir en el mundo. Como obra la más a propósito y acomodada para este fin, se imprimió repetidas veces en Francia, se prefirió a otras por orden de Luis XVI para las escuelas y colegios de ambos sexos, y se tradujo en varias lenguas, y ahora en la nuestra sobre la 5ª edición por doña Ana Muñoz, para utilidad principalmente de las madres de familia.<sup>889</sup>

La fortune littéraire de cette écrivaine française ne fut pas seulement révélée par les différents journaux de l'époque. Ainsi, Josefa Amar y Borbón<sup>890</sup>, Josefa de Jovellanos<sup>891</sup> ou Rita Caveda Solares<sup>892</sup> furent quelques-unes des intellectuelles hispaniques qui vantèrent cette œuvre et sa brillante auteure dans les différents prologues de leurs propres écrits.

Étant donné la popularité de l'auteure française et de son œuvre, il n'est pas surprenant que la traduction publiée par Ana Muñoz, seulement une année après la diffusion des lignes citées ci-dessus, ait été si bien acceptée parmi les différents intellectuels de l'époque. Mais, après avoir analysé, dans le premier chapitre, la manière dont la plupart des traductions publiées pendant les Lumières espagnoles furent adaptées à la morale religieuse du moment,

---

<sup>889</sup> Publication dans la *Gaceta de Madrid* du mardi 4 juillet 1797, p. 960. « Les *Conversations d'Émilie*; écrites en français par Madame Live d'Épinay pour l'éducation de sa famille et pour fournir à ceux qui ont un besoin semblable, un moyen facile et efficace d'accomplir une obligation si importante et de procurer à leurs enfants et domestiques une instruction chrétienne et politique. Cet objectif important est atteint grâce à des contes courts, appropriés, ingénieux et des réflexions simples faites pour amuser, sans provoquer l'ennui des enfants, et pour leur inculquer des maximes solides qui contiennent et inspirent la connaissance de l'esprit humain, si précieux pour vivre dans le monde. Étant l'œuvre la plus adéquate pour arriver à cette fin, elle fut imprimée à plusieurs reprises en France, et elle fut préférée à d'autres par ordre de Louis XVI pour être étudiée dans les écoles et les collèges des deux sexes ; elle fut également traduite dans d'autres langues, et maintenant dans la nôtre à partir de la 5<sup>e</sup> édition, grâce à Ana Muñoz, principalement pour l'utilité des mères de famille. » (N.T.)

<sup>890</sup> Morant Deusa, Isabel, « Josefa Amar y Borbón. Une intellectuelle espagnole dans les débats des Lumières », in *Clio*, n° 13, 2001.

<sup>891</sup> Id., *Historia de las Mujeres en España y América latina*, Madrid, Cátedra, 2005.

<sup>892</sup> Capel Martínez, Rosa M<sup>a</sup>., « Prensa y Escritura Femenina en la España Ilustrada », in *El argonauta español*, n° 7, 2010.

nous pouvons nous demander si la traductrice modifia certains passages de sa version ou si nous nous trouvons face à une des rares traductions fidèles de ce temps.

Dès la page de titre, nous repérons comment Ana Muñoz voulut reproduire la présentation de la version originale. De ce fait, nous pouvons lire aussi la citation latine d'Horace et la référence à la cinquième édition de l'œuvre source.

Traducidas sobre la Quinta edición del Francés al castellano [...] Inutilesque falace ramos amputans feliciores inserit. Horat.<sup>893</sup>.

Cependant, les différences surgissent rapidement. Les premières pages que nous lisons dans l'œuvre originale comprennent une dédicace adressée à « Catherine II, Impératrice et Autocratrice de toutes les Russies ». Cette épître, où Louise d'Épinay salue la bienveillance et l'intérêt de l'impératrice envers son œuvre, ne fut jamais traduite en espagnol (ni dans les éditions espagnoles plus récentes, où nous n'avons trouvé aucune trace de cette lettre). Nous pouvons imaginer, comme nous l'avons déjà mis en évidence dans d'autres exemples, que la savante espagnole considéra cette information comme superflue pour ses futurs lecteurs.

Nous avons pu relever que toutes les œuvres analysées corroborent l'hypothèse que la plupart des traductions étudiées furent utilisées pour l'instruction de la société espagnole. Elles eurent parmi leurs lecteurs, dans la plupart des cas, des novices sans connaissance des lettres françaises ni des événements s'étant produits loin des frontières espagnoles. De ce fait, la philosophie de la plus grande partie des traducteurs hispaniques de l'époque a dû reposer sur cette question : pourquoi donc traduire certains passages qui n'ont aucun objectif pédagogique et qui peuvent seulement contribuer à brouiller la compréhension finale du texte ?

De même que cette épître introductive, l'œuvre originale continue avec une lettre de Madame d'Épinay elle-même, adressée à l'éditeur de la première édition de son œuvre. Elle y défendait son travail face aux critiques éventuelles, en disant qu'elle n'avait pas eu la prétention de proposer un nouveau plan d'éducation, et que ses intentions n'étaient que de

---

<sup>893</sup> Épinay, Louise d', *Las conversaciones de Emilia*, traduction réalisée par Ana Muñoz, Madrid, Impr. de Benito Cano, 1797. « Traduites à partir de la cinquième édition du français au castillan [...]. Inutilesque falace ramos amputans feliciores inserit. Horat. » (N.T.)

réaliser un traité pour former l'esprit d'un enfant et lui inspirer des sentiments vertueux et honnêtes<sup>894</sup>.

Ces justifications personnelles de l'auteure, suivies de *l'avertissement de l'éditeur sur la seconde édition* rédigée en 1781, *l'approbation* et *l'avertissement de l'éditeur de cette nouvelle édition*, sont également absentes de la version espagnole.

La traductrice décida de commencer sa version avec un bref prologue, où, à la différence d'autres prologues analysés, Ana Muñoz ne justifie pas son travail de traduction et où elle s'adresse, en les tutoyant directement, à ses futurs lecteurs.

Nous avons l'impression d'être face à une traductrice beaucoup plus proche. Cette proximité nous évoque le caractère d'une mère affectueuse qui s'apprête à raconter à ses enfants une histoire avant de dormir.

Malgré cette familiarité mise en évidence, la traductrice n'hésite pas à vanter le travail littéraire de l'auteure française et à défendre l'importance de l'éducation infantile pour le bon développement du pays.

Si consideras, amado Lector, que la instrucción, así intelectual como moral de la juventud, es el carácter de toda República bien ordenada e indispensable en el gobierno doméstico de una familia; no te hará fuerza hayan sido tan repetidas las impresiones de estas Conversaciones de Emilia, que para beneficio común supo disponer con tanto acierto Madama de Live de Epinay.<sup>895</sup>

Même si, dans ce prologue, nous ne trouvons pas les justifications habituelles des traducteurs par rapport aux éventuelles erreurs dans leurs travaux, nous repérons, par contre, une dure critique envers les institutrices de l'époque. Ana Muñoz considérait que « el mal humor y desabrida superioridad de que las hace revestir el título de Maestra »<sup>896</sup> étaient les responsables de la mauvaise éducation des jeunes demoiselles espagnoles. Pour cette raison, la traductrice décida d'entreprendre la version d'une œuvre si importante et si nécessaire pour

---

<sup>894</sup> Id., *Les Conversations d'Émilie*, cinquième édition, Paris, Belin, 1788, t. I, p. 3.

<sup>895</sup> Épinay, Louise d', *Las conversaciones de Emilia*, *op. cit.*, t. I, prologue de la traductrice : « Mon cher Lecteur, si tu considères que l'instruction de la jeunesse, aussi bien intellectuelle que morale, est le principe de toute République bien ordonnée et est également indispensable dans le gouvernement domestique d'une famille, il ne te surprendra pas que les *Conversations d'Émilie* aient été si souvent rééditées car Madame de Live d'Épinay a su expliquer ses propos avec tant d'habileté. » (N.T.)

<sup>896</sup> *Ibid.*, prologue d'Ana Muñoz : « La mauvaise humeur et la hargneuse supériorité dont elles font preuve dans leur rôle de maîtresse. » (N.T.)

« que nuestra Nación no carezca de la mucha utilidad que de su lectura se puede esperar con ahorro de muchos gastos y sinsabores »<sup>897</sup>. À la suite de ce prologue, Ana Muñoz commença sa traduction.

Si nous comparons les deux versions, il y a un élément qui pourrait rapidement sauter aux yeux d'un lecteur perspicace. Contrairement à ce qu'on relève dans la première édition de la version originale, l'éditeur espagnol décida de commencer chaque tome de la traduction avec une illustration en noir et blanc. Nous trouvons deux illustrations datées de 1797 et signées par un certain « G.O. ». La première montre une estampe familiale représentant ce que nous pouvons imaginer être une mère et sa fille. L'image est en rapport direct avec le thème pédagogique de l'œuvre. Ce détail, peut-être insignifiant, nous révèle que la femme de lettres espagnole se basa sur la deuxième ou la troisième édition pour réaliser sa traduction, puisque celles-ci furent aussi accompagnées des mêmes illustrations à fort caractère pédagogique.

En confrontant les deux textes, nous pouvons mettre en évidence les premières différences. Une fois de plus, nous avons l'impression que l'édition et l'adaptation furent les techniques les plus utilisées par la traductrice espagnole, puisque celle-ci se vit dans l'obligation d'adapter et de simplifier son texte pour le faire correspondre aux mentalités et au langage quotidien de ses lecteurs.

<i>Les Conversations d'Émilie</i> (1774)	<i>Las Conversaciones de Emilia</i> (1797)
Émilie : Voilà Rosette qui mange ma robe !	Emilia: Ay madre, vea usted cómo la perrilla me come los vestidos.
La Mère : La nature a accordé aux parents un préservatif contre cet inconvénient.	La Madre: Pues te engañas, porque con un bofetón se te puede echar al suelo, y aún matarte.
La Mère : La tendresse qu'elle a mise dans leur cœur et qui change en jouissances les soins les plus pénibles, les plus assidus, dont leurs enfants ont besoin. Une mère ne connaît pas de plus doux, de plus grand plaisir que de s'occuper de sa fille. Ignorance, étourderie, indiscretion, importunité, tout est supporté par la tendresse maternelle.	La Madre: No, porque tu ignorancia y poca reflexión no te permite prever ni evitar el peligro, y tu debilidad el librate de él. Necesitas continuamente de una persona que te guarde, y nadie tiene interés en ello porque tú ¿con qué puedes recompensar? Si alguno le tiene, será por los respetos que se te deben, por tu afabilidad y docilidad, con cuyas circunstancias te podrás prometer continuarán sirviéndote; pero si tienes mal genio, si respondes con aspereza, y la

<sup>897</sup> *Ibid.*, prologue d'Ana Muñoz : « Pour que notre Nation ne passe pas à côté de l'utilité énorme que l'on peut tirer de sa lecture, en évitant ainsi beaucoup de problèmes et d'ennuis. » (N.T.)

	bondad de tu corazón no te manifiesta el reconocimiento y obligación que tienes a todos los que cuidan de ti, debilitará prontamente la compasión natural que inspira tu eterna edad; te abandonarán y en esta situación, ¿qué será de ti?
La Mère : Eh bien, ma fille, un mauvais caractère rendait malheureusement Julie insensible aux conseils de sa mère qui, longtemps incertaine entre sa tendresse et sa raison, mais voyant sa fille incorrigible, fut enfin obligée de la mettre au couvent, l'exemple même de son frère n'ayant fait aucune impression sur elle. Cette retraite n'opéra aucun changement avantageux dans son caractère. Bientôt elle manqua un mariage considérable que sa beauté et ses agréments extérieurs lui auraient procuré, parce que les informations qu'on prit au couvent à son sujet, lui furent entièrement défavorables. <sup>898</sup>	La Madre: Aunque Julia observaba que su hermano tenía un gran respeto y una entera confianza en su madre, y jamás se acercaba a ella, sin darla primero señales de esta obligación y que su mayor temor era desagradarla; de nada la sirvió este ejemplo: porque ella no solo era ingrata para su madre, sino también de genio muy áspero, caprichuda, perezosa, muy pronta en enfadarse y siempre echaba a otros la culpa que ella tenía; por lo que viendo la madre que era incorregible, se vio precisada a ponerle en un Convento. Y aunque después se la proporcionaba un gran matrimonio, luego se desvaneció, porque los informes que dieron en el Convento fueron para ella tan poco favorables que la despreciaron sin hacer mérito de su hermosura. <sup>899</sup>

Dans cette version, nous soulignons qu'à la différence d'autres traductions analysées précédemment, Ana Muñoz ne traduisit pas tous les prénoms et toutes les références françaises. Même si, dans certains des exemples soulignés auparavant, nous pouvons constater une hispanisation ou tout simplement la suppression de certains prénoms, nous discernons aussi quelques mots propres à la version originale. « Pour hériter de sa terre de Champorcé-le-Vicomte »<sup>900</sup> fut traduit par « escogido por heredero del vizcondado de Champorcé »<sup>901</sup> ; de même, « de m'épargner les chagrins de me transporter à Paris »<sup>902</sup> fut traduit par « y ahorrarme el trabajo de volver a París »<sup>903</sup>. Ainsi, contrairement à d'autres traductions analysées tout au long de nos recherches, des quelles les références aux villes françaises furent bannies, Ana Muñoz offrit une version plutôt fidèle mais adaptée aux mentalités et connaissances espagnoles. Cette adaptation fit que l'essence originale du texte français fut préservée et que la lecture de cette version resta finalement compréhensible.

Malgré ces progrès dans l'art de la traduction, la fidélité est également un point discutable de cette nouvelle version. La traductrice, même si elle reste assez proche des thèmes évoqués par Louise d'Épinay, comme une grande majorité des traducteurs que nous

<sup>898</sup>Épinay, Louise d', *Les Conversations d'Émilie*, op. cit., t. I, p. 23.

<sup>899</sup> Id., *Las conversaciones de Emilia*, op. cit., vol. I, p. 16.

<sup>900</sup> Id., *Les Conversations d'Émilie*, op. cit., t. I, p. 347.

<sup>901</sup> Id., *Las conversaciones de Emilia*, op. cit., vol. I, p. 299.

<sup>902</sup> Id., *Les Conversations d'Émilie*, op. cit., t. I, p. 347.

<sup>903</sup> Id., *Las conversaciones de Emilia*, op. cit., vol. I, p. 300.

avons étudiés jusqu'à présent, adapta et transforma sa version avec des expressions et des tournures de phrases propres à la langue orale espagnole. De ce fait, la réalisation d'une traduction moins littérale permit la transposition des idées pour arriver à un résultat plus naturel et plus compréhensible pour les lecteurs hispaniques.

Nous pouvons nous interroger maintenant sur les raisons qui amenèrent le Saint-Office à donner un avis favorable à une traduction tellement francisée. Cette traduction fut publiée en 1797, sous le règne de Charles IV<sup>904</sup>. Nous avons déjà souligné à plusieurs reprises que ce monarque instaura, par rapport aux périodes précédentes, un climat de liberté et de permissivité relatives. Pour cette raison, la terreur produite par l'Inquisition pendant les années précédentes diminua remarquablement. C'est une réalité évoquée dans beaucoup d'études contemporaines<sup>905</sup>, selon lesquelles les sanctions imposées étaient peu nombreuses et moins sévères qu'auparavant.

L'état de l'Inquisition, avec l'arrivée de ce nouveau monarque, est très bien décrit par les paroles d'Andrés Muriel, historien de Charles IV et témoin des faits :

Su antiguo poder no existía ya: la autoridad horrible que este Tribunal sanguinario había ejercido en otros tiempos quedaba reducida a muy estrechos límites, pues el Santo Oficio había venido a parar a ser una especie de comisión para la censura de libros no, más y aún para conservar esta existencia tenía necesidad de ser sufrida y tolerante.<sup>906</sup>

Toutes ces évidences répondent à nos questions sur l'indulgence montrée envers cette traduction. En outre, l'Espagnole décida de traduire également tous les passages concernant l'éducation limitée des jeunes demoiselles. Sujet assez polémique dans l'Espagne de l'époque.

No se acostumbraba a instruir a las niñas: se las enseñaba muy superficialmente los principios de la religión [...] Con eso, un poco de historia, y de geografía, pero sin gusto alguno [...]. Jamás nos enseñaban cosas razonables; y tocante a la ciencia la creían muy excusada en nosotras, y huían con el mayor cuidado de toda especie de instrucción.<sup>907</sup>

---

<sup>904</sup> La Parra López, Emilio, « Iglesia y grupos políticos en el reinado de Carlos IV », in *Hispania Nova*, n° 2, 2001.

<sup>905</sup> Pour plus d'informations, voir Peña Díaz, Manuel, « Identidad, discursos y prácticas de la censura inquisitorial (siglo XVII) », in *Astrolabio*, n° 11, 2013.

<sup>906</sup> « Son ancien pouvoir n'existait plus : l'horrible autorité que ce tribunal sanguinaire avait exercée en d'autres temps, a été réduite à d'étroites limites, car le Saint-Office n'était plus qu'une simple commission pour la censure des livres et pour conserver ce statut, il devait être résigné et tolérant. » (N.T.)

<sup>907</sup> Épinay, Louise d', *Las conversaciones de Emilia*, op. cit., p. 329. « Il n'était pas d'usage d'instruire les jeunes filles. On leur enseignait péniblement les devoirs de religion, [...] ainsi qu'un peu d'histoire et de géographie, mais d'une manière

Rappelons le combat épistolaire initié par l'intellectuelle hispanique Cayetana de la Cerda y Vera, à la suite du refus du Saint-Office de publier sa traduction des *Américaines* de Marie Leprince de Beaumont. Cet exemple nous aide à déceler une certaine bienveillance inquisitoriale à l'égard du travail de traduction d'Ana Muñoz. De toute évidence, la publication d'une version qui défendait si ouvertement l'éducation complète des femmes, pendant la période la plus absolutiste du Saint-Office, aurait été presque impossible.

Cependant, Louise d'Épinay, comme beaucoup de ses contemporaines, connut la célébrité en Espagne grâce à une production simple, de lecture agréable, et qui, malgré les passages obligés d'instruction morale, ne manque pas de vivacité et même de quelques touches humoristiques<sup>908</sup>. Raisons suffisantes pour penser que cette traduction fit le bonheur de multiples lecteurs de l'époque.

## 1.2. Anne-Thérèse de Marguenat de Courcelles, Madame de Lambert : une pédagogue contre la dictature masculine des Lumières

Un auteur espagnol disait que le Livre de Don Quichotte avait perdu la Monarchie d'Espagne, parce que le ridicule qu'il a répandu sur la valeur, que cette Nation possédait autrefois dans un degré si éminent, en a amolli et énervé le courage. Molière en France, a fait le même désordre par la Comédie des Femmes Savantes. Depuis ce temps-là, on a attaché presque autant de honte au savoir des Femmes, qu'aux vices qui leur sont le plus défendus.<sup>909</sup>

Ce passage est tiré des *Réflexions nouvelles sur les femmes*, publiées par Madame de Lambert en 1727. L'intellectuelle française initia, grâce à cette référence espagnole, une dure critique contre la ridiculisation des envies intellectuelles féminines, si caractéristique de la comédie du célèbre dramaturge parisien.

La Marquise de Lambert, comme certaines de ses contemporaines, contredisait le fait affirmant que les manifestations intellectuelles féminines étaient inconcevables dans une société où la misogynie était très présente et où une majorité de ses collègues masculins voulaient « que nous ne fassions aucun usage de notre esprit ni de nos sentiments ». Elle

---

superficielle [...]. Surtout, on ne leur apprenait pas à raisonner ; et concernant la science, on la trouvait très déplacée pour les personnes de notre sexe et on évitait avec soin tout type d'instruction. » (N.T.)

<sup>908</sup> Il faut souligner qu'à la différence d'autres intellectuelles de l'époque, Madame d'Épinay est devenue célèbre dans la péninsule Ibérique grâce à la traduction d'une seule œuvre. Les traductions de la plus grande partie de sa production littéraire furent entreprises dans les siècles postérieurs au siècle des Lumières.

<sup>909</sup> Lambert, Anne-Thérèse de, *Œuvres complètes de Madame la Marquise de Lambert, Réflexions nouvelles sur les femmes, Par une Dame de la Cour*, Paris, François Breton, 1727, p. 160.

ajoutait : « Ne doit-il pas leur suffire de régler tout le mouvement de notre cœur, sans se saisir encore de notre intelligence ? »<sup>910</sup>

Elle fut une défenseuse fervente d'une éducation féminine complète, où la raison et les sentiments n'allaient pas l'un sans l'autre. L'instruction des jeunes demoiselles ne devait pas se limiter à éveiller leur sensibilité ou leur savoir-faire si nécessaires pour la vie sociale ; elle devait aussi proposer une méthode pédagogique grâce à laquelle les femmes pouvaient apprendre individuellement à comprendre, penser et raisonner sans avoir besoin d'une figure masculine.

On a dans tous les temps négligé l'éducation des filles [...] comme si les femmes étaient une espèce à part, on les abandonne à elles-mêmes sans secours, sans penser qu'elles composent la moitié du Monde [...] qu'elles font le bonheur ou le malheur des hommes, qui toujours sentent le besoin de les avoir raisonnables.<sup>911</sup>

Cependant, des propos si révoltés et si novateurs se retrouvèrent aussi rapidement dans une grande partie des écrits féminins hispaniques. Après avoir survolé le panorama littéraire de l'époque, nous avons pu ressentir la forte influence de cette intellectuelle française dans une majorité de ces textes.

Con razón se ha considerado siempre la educación como el asunto más grave y más importante. De él depende la felicidad pública y privada [...]. Así cuando mejor fuese la educación, será mayor el número de las personas felices y más grandes las ventajas de aquella república [...]. La educación de las mujeres se considera regularmente materia de poca entidad. El estado, los padres y lo que es más, hasta las mismas mujeres miran con indiferencia el aprender esto o aquello o no aprender nada ¿quién podrá señalar la causa de este descuido tan universal?<sup>912</sup>

Josefa Amar y Borbón fut l'une des adeptes des productions d'Anne-Thérèse de Lambert. Les deux écrivaines illustrèrent l'importance des connaissances et du choix des bonnes lectures pour atteindre l'indépendance, si nécessaire pour les femmes des Lumières. La savante Espagnole n'hésita pas à reconnaître cette forte influence française si évidente dans sa

---

<sup>910</sup> *Ibid.*, p. 12.

<sup>911</sup> Lambert, Anne-Thérèse de, *Avis d'une mère à sa fille*, Paris, François Breton, 1732, p. 55.

<sup>912</sup> Amar y Borbón, Josefa, *Discurso sobre la educación física y moral de las mujeres*, Madrid, Impr. de Benito Cano, 1790, p. 57-59. « À juste titre, l'éducation a toujours été considérée comme le sujet le plus grave et le plus important. Le bonheur public et privé dépend d'elle [...]. Ainsi, plus l'éducation est bonne, plus le nombre de personnes heureuses est grand et plus les avantages de la République sont importants [...]. L'éducation des femmes est régulièrement considérée comme une matière de peu d'envergure. L'État, les parents et les femmes elles-mêmes sont insensibles à l'instruction : qui pourrait mettre en évidence cette négligence universelle ? » (N.T.)

production littéraire. Soulignons, par exemple, ce passage de son célèbre *Discours sur l'éducation physique et morale* (1790), où elle paraphrase directement certaines lignes de l'*Avis d'une mère à sa fille* (1728) de la marquise de Lambert :

¿Qué mayor ventaja que la de poder hacer un uso saludable del tiempo, prevenir recursos para todas las edades y sucesos de la vida, adquirir nuevas ideas, y estar contento fuera del bullicio de las demás gentes? [...] ¡Qué fortuna es saber vivir consigo mismo, apartarse de sí con violencia, y volver con gusto a encontrarse! Entonces no se apetece el bullicio de las otras gentes.<sup>913</sup>

Josefa Amar y Borbón, comme l'écrivaine française, alimentait la polémique sur l'éducation féminine et les réticences de certains cercles sociaux de l'époque, opposés à cette instruction. Malgré ces oppositions, la production littéraire de Madame de Lambert fut traduite et publiée.

Grâce au travail de traduction de la comtesse de Lalaing, María Cayetana de la Cerda, Madame de Lambert connut, malgré sa forte influence chez quelques intellectuelles hispaniques, un timide succès. En particulier dans certains cercles plutôt traditionalistes. À la différence d'autres auteures analysées précédemment, cette écrivaine ne jouit pas de la même popularité que ses contemporaines. Cependant, il faut constater que dans son pays d'origine, les productions littéraires de l'auteure française ne connurent pas non plus une énorme célébrité. Les commentaires, à vrai dire peu flatteurs, publiés dans le journal français *le Mercure de France*, en 1773, mettent en évidence cette réalité regrettable.

Plusieurs des morceaux qui forment ce recueil méritaient peu les honneurs d'une fréquente réimpression. [...] À l'exception d'une ou deux lignes, il n'est guère de dissertateur qui ne parlât aussi bien, ou peut-être avec plus justesse que le Diogène de Madame de Lambert, et il n'est pas de personnage moins héroïque, ou même plus nul que son Alexandre.<sup>914</sup>

De la même façon que leurs homologues français, les journaux espagnols les plus importants de l'époque ne dédièrent presque aucune page à cette femme de lettres des Lumières, à la différence d'autres auteures. Les rares traces journalistiques que nous avons trouvées sont les quelques lignes que la *Gaceta de Madrid* consacra à l'annonce de la

---

<sup>913</sup> *Ibid.*, p. 195. « Quel plus grand avantage que celui de pouvoir faire un bon usage du temps, prévenir les recours pour tous les âges et les événements de la vie, acquérir de nouvelles idées, et être content, en dehors du tumulte des autres gens ? Qu'il est heureux de savoir vivre avec soi-même, de vous retrouver avec plaisir, de vous quitter avec regret ! Le monde alors vous est moins nécessaire. » (N.T.)

<sup>914</sup> *Mercurio de France, journal littéraire et politique*, Paris, 1733, vol. 57, p. 449.

publication de la traduction réalisée par la comtesse de Lalaing, et les brèves références incluses dans le *Memorial literario*<sup>915</sup> :

Obras de la Marquesa de Lambert para la buena educación moral y la política: traducidas nuevamente del francés por Doña María Cayetana de la Cerda y Vera, condesa de Lalaing. Se hallarán en la Imprenta y Librería de Manuel Martín calle de la Cruz.<sup>916</sup>

En dépit de cela, nous pouvons nous interroger sur les raisons pour lesquelles une œuvre pédagogique féminine comme celle de Madame de Lambert eut une réputation si faible dans la péninsule Ibérique. Notre première hypothèse a été de nous intéresser à la qualité du travail de traduction. Une mauvaise traduction fut, peut-être, la responsable de cette faible réputation.

Commençons donc notre étude comparative sur les dissemblances pouvant exister entre les deux textes, en français et en espagnol. Si nous revenons aux différentes impressions de l'œuvre originale, nous constatons que la première édition des *Œuvres complètes* d'Anne-Thérèse de Lambert date de 1747. Cependant, cette édition était composée uniquement d'un *Abrégé sur la vie de la marquise de Lambert*, de l'*Avis d'une mère à son fils* et de l'*Avis d'une mère à sa fille*. C'est seulement à partir de la troisième édition, publiée en 1749, que nous commençons à repérer une table des matières aussi longue que celle qui fut traduite dans la version espagnole. Après avoir trouvé certaines ressemblances que nous exposerons ci-dessous, nous pouvons imaginer que Cayetana de la Cerda y Vera s'inspira précisément de cette version de 1749 pour réaliser sa traduction.

La version originale était composée des différents avertissements des librairies des éditions précédentes, celle de 1747 et celle de 1748, en plus d'un long *Abrégé sur la vie de Madame de Lambert*. En dépit de cela, toutes ces pages ne furent pas traduites dans la version espagnole. Au lieu de ces passages, la marquise de Lalaing décida de rédiger un bref prologue et une dédicace à Doña Luisa de Borbón, princesse des Asturies et femme du monarque Charles IV, où elle justifiait son travail de traduction et l'utilité de celui-ci pour la morale et le progrès de la nation espagnole :

---

<sup>915</sup> *Memorial literario, instructivo y curioso de la corte de Madrid*, vol. 3, septembre 1784

<sup>916</sup> *Gaceta de Madrid*, n° 84, 19 octobre 1781, p. 832. « Œuvres de la marquise de Lambert pour la bonne éducation morale et politique : traduites à nouveau de la langue française par María Cayetana de la Cerda y Vera, comtesse de Lalaing. On les trouvera à l'imprimerie et librairie de Manuel Martín, calle de la Cruz. » (N.T.)

La benignidad de V.A., su talento, e instrucción me animan a ponerlo a sus pies, esperando de su notoria bondad lo admita. Yo quisiera poder tributar a V.A. un obsequio digno de su persona; pero a esto no alcanza mi corto talento.<sup>917</sup>

Comme la majorité des femmes auteurs avaient l'habitude de le faire, María Cayetana de la Cerda y Vera écrivit aussi un bref prologue où elle justifiait son travail de traduction. Dès les premières lignes, nous lisons : « Mucho tiempo hace que deseaba emplear mis ratos desocupados en alguna cosa útil y provechosa, que poder presentar al público. »<sup>918</sup> La comtesse de Lalaing, comme la plupart des intellectuelles étudiées, avait un besoin presque vital de défendre son arrivée dans l'univers des lettres, jusqu'alors largement dominé par le sexe masculin. « No solicito que se celebre mi trabajo; pues no lo escribo buscando alabanzas; me contentaré con que no merezca crítica, y pueda ser útil para el público. »<sup>919</sup>

María Cayetana de la Cerda y Vera poursuit son prologue en expliquant comment, après plusieurs recherches, elle découvrit finalement une œuvre française « idioma en que tanto bueno se ha escrito »<sup>920</sup>, adéquate à ses capacités intellectuelles. La traductrice elle-même affirme que lors de ses recherches, elle trouva plusieurs œuvres qu'elle se décida à rejeter « ya por ser asuntos superiores a mi corto talento, ya por lo difuso de las Obras »<sup>921</sup>.

Cependant, dans son prologue, la femme de lettres espagnole met en évidence les premières différences entre les deux versions.

Por fin llegaron a mis manos las Obras de la Marquesa de Lambert (Señora muy recomendable por todas circunstancias); y habiendo hallado en ellas unos Tratados sumamente morales, e instructivos, me resolví a traducir los que podrían traer más utilidad, separando algunos, que aunque muy buenos, no eran el objeto que yo me proponía.<sup>922</sup>

---

<sup>917</sup> Lambert, Anne-Thérèse de, *Obras de la marquesa de Lambert*, trad. par Cayetana de la Cerda y Vera, comtesse de Lalaing, Madrid, Impr. de Manuel Marín, 1781, dédicace de la traductrice : « La bienveillance de V.A., son talent et son instruction m'encouragent à lui présenter mon travail, en espérant que sa bonté l'accepte. Je voudrais pouvoir rendre à V.A. un présent digne de sa personne ; mais mon faible talent m'en empêche. » (N.T.)

<sup>918</sup> *Ibid.*, prologue de la traductrice : « Cela faisait longtemps que je désirais employer mes moments d'oisiveté à une chose utile et profitable, que je pourrais présenter au public. » (N.T.)

<sup>919</sup> *Ibid.*, prologue de la traductrice : « Je ne demande pas des éloges pour mon travail, puisque je ne l'écris pas en cherchant des louanges seulement, je me contenterai qu'il ne mérite pas de critique et qu'il puisse être utile pour le public. » (N.T.)

<sup>920</sup> *Ibid.*, prologue de la traductrice : « Une langue dans laquelle tant de bonnes choses ont été écrites. » (N.T.)

<sup>921</sup> *Ibid.*, prologue de la traductrice : « Parce qu'elles traitaient de sujets trop compliqués pour moi et à cause de la complexité de ces œuvres. » (N.T.)

<sup>922</sup> *Ibid.*, prologue de la traductrice : « Finalement, sont arrivées entre mes mains les œuvres de la marquise de Lambert (une dame très recommandable en tout) ; et ayant trouvé dans celles-ci quelques traités extrêmement moraux et instructifs, je me suis résolue à traduire ceux qui pourraient être de la plus grande utilité, en omettant certains qui, bien que très bons, ne correspondaient pas à mon objectif. » (N.T.)

Selon la traductrice espagnole, seuls « les passages les plus utiles » furent traduits, ce qui donne, une fois de plus, une version hispanique beaucoup plus réduite que l'originale. La comparaison des deux tables des matières met bien en évidence cette modification et réduction considérable :

<i>Œuvres complètes de Madame la Marquise de Lambert (1748)</i>	<i>Obras de la Marquesa de Lambert (1784)</i>
Avis d'une Mère à son Fils	Advertencias de una Madre a su Hijo
Avis d'une Mère à sa Fille	Advertencia de una Madre a su Hija
Traité de l'Amitié	Tratado de la Amistad
Traité de la Vieillesse, à Mlle sa fille	Tratado de la Vejez
Réflexions sur les Femmes	Reflexiones nuevas sobre las mujeres
Réflexions sur le Goût	Reflexiones sobre el gusto
Réflexions sur les Richesses	Reflexiones sobre las Riquezas
Psyché, en grec Âme.	Psyche en Griego, Alma
Portraits des diverses personnes : De M. De... de Mlle. De..., de M. de S... et de M. de F...	<b>Passages supprimés</b>
Dialogue entre Alexandre et Diogène sur l'égalité des Biens	Diálogo entre Alejandro y Diógenes sobre la igualdad de los bienes
Discours sur le sentiment d'une Dame, qui croyait que l'Amour convenait aux Femmes, lors même qu'elles n'étaient plus jeunes	Discurso sobre el dictamen de una Señora, que creía, que el amor convenía á las mujeres, aun cuando ya no eran jóvenes
Discours sur la Délicatesse d'Esprit et de Sentiment	Discurso sobre la delicadez del entendimiento y de los afectos.
Discours sur la différence qu'il y a de la Réputation à la Considération	Discurso sobre la diferencia que hay de la Reputación a la Consideración.
La Femme Hermite	<b>Passages supprimés</b>
Lettres diverses	<b>Passages supprimés</b>
Supplément à Mmela Marquise de Lambert par Madame Vatry	<b>Passages supprimés</b>

María Cayetana de la Cerda y Vera décida de faire abstraction de tous les portraits, lettres et suppléments des diverses personnes appartenant à la société française, en raison peut-être du manque d'intérêt pour les lecteurs espagnols. Nous avons aussi constaté que, malgré la fidélité et les similitudes contenues dans plusieurs des traductions analysées, la majorité des versions espagnoles publiées pendant le siècle des Lumières furent plutôt des adaptations au contexte sociopolitique de l'époque. Bien entendu, certains passages de l'œuvre de la femme de lettres française traitant de thèmes typiquement français et ayant été écrits pour des Français n'étaient pas utiles pour les lecteurs hispaniques, raison pour laquelle la traduction de ces passages aurait entraîné d'énormes difficultés pour la compréhension de l'œuvre.

Après la comparaison des deux textes, nous pouvons affirmer que Cayetana de la Cerda, malgré les suppressions incontestables qu'elle effectua, réalisa, pour les passages retenus, une traduction assez fidèle de l'œuvre originale. Rappelons que le censeur de l'Académie royale espagnole, Antonio Capmany, disait que :

Le respect absolu du sens exact du texte original est une règle qui fut ignorée par de trop nombreux traducteurs qui montraient dans leurs versions espagnoles beaucoup d'imprécisions, qui allaient jusqu'à changer complètement la signification de phrases entières ou, pire encore, supprimaient même, sans l'indiquer, certains passages.<sup>923</sup>

La proximité relative des deux versions n'empêcha pas la compréhension finale du texte. En effet, la traductrice, malgré certaines omissions inévitables, fut capable de réaliser une version proche de la langue et de la culture espagnoles, en évitant de cette façon une traduction littérale trop proche du texte d'origine.

Même si les *Œuvres complètes de Madame de Lambert* obtinrent rapidement « l'avis favorable » inquisitorial, pendant l'analyse de la personnalité et de la production littéraire de cette femme de lettres française, nous avons eu l'impression que ses intentions concernant l'éducation n'étaient pas les mêmes que celles des pédagogues que nous avons étudiées précédemment. Après avoir confronté les deux versions, nous avons trouvé certains thèmes considérés comme inappropriés pour les femmes de l'époque, fait qui démontre le vaste intérêt de l'écrivaine française pour la culture dans sa globalité. Toutefois, ces passages furent également traduits, car ils étaient loin d'être jugés déplacés pour la morale féminine espagnole.

Ces raisons nous laissent penser que malgré l'objectif pédagogique de son travail, Cayetana de la Cerda ne voulut pas adapter sa traduction aux lecteurs moins instruits mais destina plutôt son travail aux femmes et aux hommes plus cultivés et plus désireux d'acquérir de nouvelles connaissances. Cette raison fut, peut-être, une des responsables de la faible célébrité de l'œuvre dans l'ensemble de la société espagnole de l'époque.

---

<sup>923</sup> Étiennev, Françoise, « Antonio Capmany, censeur à la Real Academia de la Historia (1776-1802) », in *Pensée*, n° 19, 1983, p. 249-250.

### 1.3. Marie de Rabutin-Chantal, marquise de Sévigné : la popularité des recueils épistolaires

Tout au long de nos recherches, nous avons démontré que la popularité de la littérature pédagogique était importante dans l'Espagne « ilustrada ». Cependant, comme nous sommes en train de l'étudier, toutes les intellectuelles ne connurent pas le même succès, et beaucoup d'entre elles eurent une reconnaissance bien plus tardive. Madame de Sévigné, par exemple, connut la célébrité après sa mort, avec la publication de sa correspondance avec sa fille. *Les lettres de Madame de S\*\*\**, qui firent l'objet d'une première édition clandestine en 1725, comprenaient 28 lettres ou extraits de lettres dans lesquels cette auteure faisait un témoignage excellent de la vie sociale de son époque. En dépit de cela, sa réception espagnole fut beaucoup plus tardive et faible. Alors que les références journalistiques françaises<sup>924</sup> qui vantaient le travail épistolaire de l'auteure décédée furent nombreuses<sup>925</sup>, nous n'avons trouvé aucune allusion à la production littéraire de l'écrivaine dans les journaux hispaniques des Lumières.

Cependant, le lecteur espagnol de l'époque a pu connaître une œuvre rédigée par le jésuite Juan Andrés pendant son exil italien<sup>926</sup>, dans laquelle il offrait une première approche du travail de Sévigné. Selon le religieux, Madame de Sévigné possédait un style élégant, naturel et intelligent<sup>927</sup>, et il la considérait comme un excellent modèle pour les différents auteurs épistolaires des Lumières espagnoles. Dans son œuvre *Origen, progresos y estado actual de toda la literatura* (1789), il écrit :

Pero la soberana maestra y la verdadera reina del estilo epistolar, superior en su género, no solo a las más celebradas mujeres antiguas y modernas, sino también a los más elocuentes franceses, debe llamarse sin contradicción alguna la marquesa de Sévigné.<sup>928</sup>

Néanmoins, même si les traductions espagnoles de Madame de Sévigné furent postérieures au siècle des Lumières, nous savons que comme dans beaucoup d'autres cas, la

---

<sup>924</sup> *Le Mercure de France* affirme que les lettres de l'auteure française ont été « reçues fort agréablement » et qu'on « les lit avec grande avidité ». *Mercurio de France*, publication de mai 1726, p. 97. (N.T.)

<sup>925</sup> Montfort, Howard, *Les fortunes de Madame de Sévigné au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Gunter Narr, 1982, p. 35.

<sup>926</sup> Guasti, Niccolo, « Rasgos del exilio italiano de los jesuitas españoles », in *Hispania Sacra*, n° 61, 2009.

<sup>927</sup> Andrés, Juan, *Origen, progresos y estado actual de toda la literatura*, Madrid, Aduana Vieja, 1784, t. V, p. 328.

<sup>928</sup> *Ibid.*, t. V, p. 354-355. « Mais l'indiscutable et vraie reine du style épistolaire, supérieure dans son genre, non seulement par rapport aux anciennes écrivaines, mais également à ses contemporaines les plus acclamées, et aussi par rapport aux Français les plus éloquentes, doit, sans aucun doute, être la marquise de Sévigné. » (N.T.)

production littéraire de la célèbre auteure n'était pas ignorée des intellectuels de l'époque. De ce fait, son arrivée sous le manteau et, naturellement, dans sa version originale, fut une réalité parmi les divers cercles culturels espagnols.

Le jésuite Juan Andrés affirmait que l'empreinte hispanique de la femme de lettres française fut importante. Il soutenait que, malgré sa faible influence sociale, cette œuvre était très estimée par Charles IV qui la jugeait très appropriée pour l'instruction de son dauphin. Tout comme le roi espagnol, Melchor Gaspar de Jovellanos lut le célèbre recueil entre 1806 et 1807. Grâce au journal intime de ce savant, nous savons qu'il consacra ses matinées à lire :

Catorce gacetas francesas, escribiendo largo al editor, y notando al Candasín, a quien por fin se envió corregido el soneto, para que le rompiese, pues no salió tan a gusto que fuese a su destino. Se leyó en Cicerón, Policiano y la Sévigné.<sup>929</sup>

D'ailleurs, les différentes pages du journal intime de l'intellectuel espagnol nous dévoilent aussi les soupçons inquisitoriaux<sup>930</sup> envers la célèbre œuvre épistolaire de Madame de Sévigné. Après la décision de Jovellanos (grand connaisseur de la langue et de la culture françaises) de commander une édition des lettres de l'auteure française, les censeurs, méfiants de l'intérêt soudain de l'intellectuel pour ce recueil de lettres et après une analyse exhaustive, décidèrent d'interdire la circulation de l'œuvre en laissant entendre l'existence d'une sorte de relation entre la production de l'auteure française et le jansénisme<sup>931</sup>.

Avec le début du nouveau siècle, l'intérêt pour cette écrivaine fut de plus en plus évident. Même si les lecteurs intéressés ne pouvaient pas lire une traduction espagnole des lettres, les références qui soulignaient la célébrité des écrits de Sévigné se multiplièrent. En 1803, l'écrivain Antonio Marqués y Espejo publia une vaste étude sur la *Retórica epistolar, o arte nuevo de escribir todo género de cartas misivas y familiares; con ejemplos de los autores más célebres, extranjeros y nacionales*. Cette rhétorique désignait la femme de lettres comme la

---

<sup>929</sup> Juan, Ester, *Recepción de autores franceses de la época clásica en los siglos XVIII y XIX en España y en el extranjero*, Madrid, UNED, 2002, p. 121. « Ses matinées sont occupées à lire quatorze gazettes françaises, à écrire constamment à l'éditeur et à faire des remarques à Candasín, à qui le sonnet corrigé fut finalement envoyé, mais qui le rejeta, car il n'était pas à son goût. Il a été lu chez Cicéron, Policiano et la Sévigné. » (N.T.)

<sup>930</sup> *Correspondance de G. M. de Jovellanos* du 3 avril 1801 à septembre 1808. Lettre au censeur Juan Pascual de Churruca, Oviedo, Institut Feijoo, 1988, p. 282-285.

<sup>931</sup> La Parra López, Emilio, « Ilustrados e Inquisición ante la Iglesia constitucional francesa », in *Revista de Historia das Ideas*, vol. 10, 1998.

promotrice du nouvel esprit épistolaire, et son auteur décrivait les écrits de la Française avec ces mots :

No son las cartas disertaciones, ni poemas; por consiguiente se discurre en ellas sin argüir, y deben escribirse sin trabajo por llenarlas de buenas frases. Júntese en ellas, con natural arte, el talento y la razón; las máximas, y las chanzas; la sátira aguda y la discreta lisonja. Se habla en ellas de todo; pero no se profundizan las cuestiones para no cansar: solo se proponen como de paso, y se tratan con rapidez.<sup>932</sup>

La première traduction officielle en espagnol de Madame de Sévigné que nous avons pu trouver date de 1818. C'est également un religieux, José Marchena, dont nous avons déjà eu l'occasion de parler, qui fut l'auteur de cette première version. Il faut préciser que cette traduction ne fut pas imprimée dans une imprimerie espagnole, mais dans la ville française de Nîmes. La proximité avec la péninsule Ibérique et le nouveau contexte politique de l'époque facilitèrent énormément la réception hispanique de cette première version<sup>933</sup>.

Même si les lecteurs espagnols connurent tardivement la production littéraire de la marquise de Sévigné, il faut signaler l'important nombre de versions et d'éditions qui suivirent cette première traduction. *Cartas escogidas de Madame de Sévigné acompañadas de notas explicativas sobre los hechos y las personas de su tiempo, precedidas de observaciones literarias por Mr. de Sainte-Beuve*<sup>934</sup> est un exemple de cette répétition. Ces rééditions continuent encore de nos jours, puisque la dernière édition de la marquise de Sévigné date de 2006<sup>935</sup>.

---

<sup>932</sup> Marqués y Espejo, Antonio, *Retórica epistolar, o Arte nuevo de escribir todo género de cartas misivas y familiares, con ejemplos de los autores más célebres, extranjeros y nacionales*, Madrid, Impr. el Cruzado, 1803, p. 33-34. « Il ne s'agit ni de lettres, ni de dissertations, ni de poèmes ; par conséquent, on y découvre de bonnes phrases qui semblent être écrites sans grand travail. Y sont réunis, avec un don naturel, le talent et la raison ; les maximes et les plaisanteries; la satire mordante et la flatterie discrète. Elles parlent de tout ; mais les questions ne sont pas approfondies pour ne pas lasser les lecteurs : elles sont seulement de passage et sont traitées avec rapidité. » (N.T.)

<sup>933</sup> L'instauration, en 1812, de la première Constitution espagnole mettra un point final au règne de la terreur mené par le Saint-Office. L'arrivée d'un nouvel air plus démocratique provoqua l'apparition de nouvelles publications et l'ouverture timide des lettres hispaniques. Dufour, Gérard, « ¿Cuándo fue abolida la Inquisición en España? », in *Cuadernos de Ilustración y Romanticismo*, n° 13, 2005.

<sup>934</sup> Soldevilla, Fernando, *Cartas escogidas de Mme de Sévigné acompañadas de notas precedidas de observaciones literarias por M. de Sainte-Beuve*, Paris, Garnier, 1888.

<sup>935</sup> Rabutin-Chantal, Marie de (Madame de Sévigné), *Cartas a la hija*, trad. de Laura Freixas, Madrid, El Aleph, 2006.

## 2. Devenir traductrice : le nouveau savoir-faire des femmes

### 2.1. Cayetana de Aguirre y Rosales

L'influence féminine ne fut pas seulement présente dans les productions écrites. Comme nous l'avons précisé tout au long de nos recherches, les femmes devinrent aussi d'excellentes traductrices de tous les genres littéraires. De ce fait, il n'est pas surprenant d'apprendre le succès d'autres œuvres traduites par diverses plumes féminines.

Débutons par exemple avec Cayetana de Aguirre y Rosales. Celle-ci traduisit, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, *Virginia la doncella cristiana*<sup>936</sup> (1806), œuvre rédigée par Michel-Ange Marin en 1752 : *Virginie ou la vierge chrétienne (Histoire sicilienne pour servir de modèle aux filles qui aspirent à la perfection)*. Même avec un titre si évocateur pour la stricte morale religieuse espagnole, l'œuvre passa inaperçue parmi les lecteurs hispaniques pendant plus d'un demi-siècle. Cette invisibilité fut peut-être le résultat du grand nombre de traductions pédagogiques publiées à l'époque. Contrairement à sa réception en Espagne, les 23 différentes éditions publiées jusqu'en 1893<sup>937</sup> révèlent la célébrité de cette œuvre dans son pays d'origine.

Cependant, à la différence des productions littéraires analysées précédemment, nous repérons que cette fois-ci, nous sommes face à un texte écrit par un homme. Cayetana de Aguirre n'hésita pas à considérer que la morale religieuse prépondérante dans l'œuvre de Michel-Ange Marin était nécessaire pour l'instruction des jeunes femmes, à l'image de celle qui était promue par les institutions catholiques espagnoles. La traductrice ne fut pas la seule à souligner l'utilité sociale de ce nouveau texte puisque, rapidement, divers journaux<sup>938</sup> de l'époque exposèrent les bienfaits pour la société hispanique d'une traduction si remarquable. Citons, par exemple, le passage publié en 1806 par la *Gaceta de Madrid* :

Virginia, o la doncella cristiana, obra traducida del francés por Doña Cayetana de Aguirre y Rosales y dedicada a la Reina nuestra Señora. Todo el elogio que puede hacerse de ella, es decir que se dirige a instruir y reglar la conducta de las mujeres en el estado más peligroso y en la edad más arriesgada, y no

---

<sup>936</sup> AHN, dossier d'empreinte 3234-11, Madrid. Exemplaire conservé à la Bibliothèque nationale espagnole, sous la cote : 3-2565/68. Nous connaissons aussi l'existence d'une deuxième édition à Paris. Voir : Aguilar Piñal, Francisco, *Bibliografía de autores*, Paris, Garnier, 1858, p. 89.

<sup>937</sup> Aguilar Piñal, Francisco, *Historia literaria de España en el siglo XVIII*, Madrid, Trotta, 1996, p. 281.

<sup>938</sup> *Colección Histórica*, Boletín Oficial del estado (B.O.E.), *Diario de Madrid*, 18 juin 1806.

como quiera, sino a formarlas según las sólidas máximas del evangelio, y conforme a sus deberes en sociedad; se dirige a las solteras, pero su doctrina abraza todos los estados y todas las clases, y es por lo mismo recomendable para toda suerte de personas, señaladamente para las que se dedican al servicio de Dios y cumplimiento de su ley en el claustro o fuera de él.<sup>939</sup>

Plusieurs des études consultées<sup>940</sup> ont relevé la dédicace de Cayetana de Aguirre à la reine espagnole. La traductrice lui adressa, le 27 février 1806, une lettre où on pouvait lire certains passages qui vantaient la pureté du célibat. Selon Cayetana de Aguirre :

El estado de soltera es el más a propósito para cumplir con todos los deberes de una mujer, ya sean religiosos, ya sean sociales, y el más conforme también con el que nos da la naturaleza, pues que por él conservamos aquella amable libertad del corazón que se pierde al unirse con un hombre y de que, por desgracia se suele hacer tanto abuso.<sup>941</sup>

Marie Louise de Bourbon<sup>942</sup>, assistée par l'intellectuel espagnol Juan Antonio Melón<sup>943</sup>, écrivit le 14 mars 1806 une lettre adressée à la traductrice où elle exprimait son mécontentement face à cette dédicace qu'elle considérait comme « superflue et incohérente »<sup>944</sup> pour l'instruction des femmes.

Cayetana de Aguirre se vit donc dans l'obligation de supprimer cette dédicace pour avoir des avis royaux favorables. Elle décida ainsi de la remplacer par un hommage collectif « A las Señoritas solteras de España »<sup>945</sup>. « La nota de extravagancia mujerial es la primera que va a

---

<sup>939</sup> *Gaceta de Madrid, Colección Histórica*, Boletín Oficial del estado (B.O.E.), n° 60, 20 juillet 1806. « *Virginie, ou la vierge chrétienne* : œuvre traduite de la langue française par Madame Cayetana de Aguirre y Rosales et dédiée à notre Dame la Reine. Tout l'éloge qu'on peut faire d'elle, c'est qu'elle se destine à instruire et à régler la conduite des femmes au moment où elles sont le plus vulnérable et à l'âge le plus risqué, et pas de n'importe quelle façon, mais à les instruire selon les maximes solides de l'Évangile et conformément à leurs devoirs en société. L'œuvre est destinée aux célibataires mais sa doctrine peut servir à tous les âges et à toutes les classes, et elle est recommandable, en même temps, pour toute sorte de personnes, particulièrement pour celles qui consacrent leurs vies au service de Dieu et à l'accomplissement de sa loi dans le cloître et à l'extérieur. » (N.T.)

<sup>940</sup> Aguilar Piñal, Francisco, *Historia literaria de España en el siglo XVIII*, op. cit., p. 272.

<sup>941</sup> *AHN*, consejos, leg. 5234-11. « L'état de célibat est le plus propice pour accomplir tous les devoirs d'une femme, qu'ils soient religieux ou sociaux, et aussi l'état le plus proche que nous donne la nature, puisque, grâce à lui, nous conservons cette liberté aimable du cœur, que l'on perd en se liant avec un homme et dont, malheureusement, on a l'habitude de faire tant d'abus. » (N.T.)

<sup>942</sup> Marie Louise de Bourbon de Parme fut reine d'Espagne entre 1788 et 1808. C'était une reine très impliquée dans le monde des lettres, grâce à la période des libertés instaurée par son mari, le monarque Charles IV. Elle vécut à une période où le Saint-Office perdit un certain pouvoir et où l'Espagne connut malgré ça, un progrès intellectuel assez faible.

<sup>943</sup> Juan Antonio Melón (1758-1843) était un religieux espagnol des Lumières qui devint un habitué de la cour royale de Charles IV et qui, durant le règne du monarque, fit partie du groupe nommé les « afrancesados », qualificatif donné à tous ces Espagnols qui, pendant l'occupation française, collaborèrent avec la nouvelle dynastie.

<sup>944</sup> *AHN*, consejos, leg. 5234-11.

<sup>945</sup> *Virginia o la doncella cristiana*, traduction réalisée par Cayetana de Aguirre y Rosales, Madrid, Impr. Royale, 1823, prologue de la traductrice. « À toutes les demoiselles célibataires. » (N.T.)

recaer sobre la obra que os presento con el deseo de vuestra utilidad espiritual. »<sup>946</sup> Ces lignes furent choisies par la traductrice pour ses pages introductoires. Si nous survolons cette nouvelle dédicace, nous repérons comment la traductrice réfute la qualification « d'œuvre superflue » donnée par la reine. « Parece un tratado inútil por superfluo de consiguiente su publicación extravagante. »<sup>947</sup> Elle justifie son travail en disant que loin d'être inutile et étant donné le contexte social et politique de l'époque, jamais les Espagnols n'avaient eu tant besoin d'une œuvre comme la sienne.

Cayetana de Aguirre, même sans l'acceptation royale, acheva sa préface en dédiant les dernières lignes aux femmes, les destinataires essentielles de sa traduction.

Por esto, y como entre las mujeres, ya por falta de instrucción, ya por nuestra tendencia al orgullo, sea muy común esta mala inteligencia [...] he creído haceros un obsequio ofreciéndoo una obra [...] no aspirando a otra recompensa que me ofrece la idea consoladora del bien que resultará a las costumbres públicas.<sup>948</sup>

Dès les premières pages, Cayetana de Aguirre nous fait remarquer les éventuelles modifications de sa version par rapport à l'œuvre originale. Ces propos de la traductrice elle-même nous font douter de la qualité du travail final, car l'intellectuelle espagnole affirmait que malgré son implication, en raison de quelques négligences, le texte originel avait été défiguré<sup>949</sup>.

Malgré cette forme de *captatio benevolentiae*, tellement fréquente dans les textes des femmes de lettres de l'époque, nous avons trouvé un travail assez fidèle à l'œuvre originale. La division des différents chapitres, les titres, la thématique, les prénoms des personnages, les références géographiques ou le vocabulaire religieux sont quelques-uns des aspects touchés par des changements tout au long de nos recherches. Ces éléments furent, cette fois-ci, maintenus et adaptés très pertinemment à la langue et à la société espagnole. Nous supposons que ce fut précisément la thématique religieuse qui favorisa la bonne acceptation et traduction de cette œuvre.

---

<sup>946</sup> *Ibid.* « La note d'extravagance féminine est la première que l'on retrouve dans l'œuvre que je vous présente et qui vous sera utile pour votre développement spirituel. » (N.T.)

<sup>947</sup> *Ibid.* « Il semble être un traité superflu et inutile dont la publication frôle l'injure. » (N.T.)

<sup>948</sup> *Ibid.* « Pour cela, et parce que chez les femmes à cause du manque d'instruction, ou à cause de notre tendance à l'orgueil, cette mauvaise intelligence est très habituelle [...]. J'ai cru vous faire un cadeau en vous offrant cette œuvre [...] sans attendre aucune autre récompense que de me consoler à l'idée que celle-ci sera utile aux coutumes publiques. » (N.T.)

<sup>949</sup> *Ibid.* « El desaliño con que, por más que me he esforzado, he desfigurado el original. »

Tous ces éléments agissent en faveur de la réception espagnole de cette nouvelle traduction pédagogique. Les différentes éditions et références journalistiques se poursuivirent pendant tout le XIX<sup>e</sup> siècle. Voyons par exemple quelques louanges publiées dans la *Gaceta de Madrid* du 6 février 1808 :

Virginia, o la Doncella Cristiana, obra que reune con la doctrina más solida y arreglada a las máximas del evangelio, la mayor instrucción para toda suerte de personas en los respectivos estados de la sociedad.<sup>950</sup>

Les nouvelles versions agrémentées, pour la plupart d'entre elles, d'illustrations allégoriques, se perpétuèrent jusqu'en 1936<sup>951</sup>, date de la dernière édition que nous avons rencontrée de *Virginia o la doncella cristiana*.

Cayetana de Aguirre y Rosales ne fut pas la seule femme à prendre la plume tardivement pour traduire certaines œuvres pédagogiques inexplorées jusque-là pour les lecteurs hispaniques et destinées majoritairement à un public féminin.

## 2.2. Juana Bergnés y de las Casas

Présentons maintenant une nouvelle écrivaine, Juana Bergnés y de las Casas, traductrice de deux œuvres réputées des Lumières européennes : *Lidia de Gersín o Historia de una señorita inglesa de ocho años para la instrucción y diversión de las niñas de la misma edad*<sup>952</sup> (1804), de la baronne Frederike Henriette Wiesenhuetten<sup>953</sup> ; et *Flora o la niña abandonada* (1807), œuvre traduite en langue française car d'origine anglaise, par Monsieur Théodore-Pierre Bertin, sous le titre de *Flora ou l'enfant abandonné*<sup>954</sup>.

Avant d'analyser l'éventuelle réception de ces traductions, nous examinerons la qualité du travail réalisé par cette inconnue des cercles intellectuels espagnols.

---

<sup>950</sup> *Gaceta de Madrid*, vol. 1, publié le 6 février 1808, p. 170. « *Virginie, ou la vierge chrétienne*, œuvre qui réunit avec une doctrine très solide et réglée les maximes de l'Évangile et la plus grande instruction pour toute sorte de personnes dans tous les domaines de la société. » (N.T.)

<sup>951</sup> *Virginia, o, La doncella cristiana*, trad.de Cayetana de Aguirre y Rosales, Madrid, Calleja Fernández, 1936.

<sup>952</sup> Wiesenhuetten, Frederike, *Lydie de Gersin ou Histoire d'une jeune Anglaise de huit ans, pour servir à l'instruction et à l'amusement des jeunes Françaises du même âge*, Paris, au bureau de l'ami des enfants, 1789.

<sup>953</sup> L'œuvre de Frederike Henriette Wiesenhuetten, *Lydie de Gersin*, fut imprimée pour la première fois avec *les Historiettes et Conversations à la portée des enfants et à l'usage de la jeunesse*, en 1796. Depuis, ce petit ouvrage a été souvent réimprimé séparément en France, mais à tort sous le nom d'Arnaud Berquin. Voir le travail réalisé par Huguette Krief, *Vivre libre ou mourir, Anthologie des romancières de la période révolutionnaire (1789-1800)*, Voltaire Foundation Ltd (University of Oxford), « The VIF paperback series », 2005, p. 25-26.

<sup>954</sup> *Nouvelle Bibliothèque des romans*, Paris, 1802, p. 216. *Flora ou l'enfant abandonné*, trad. de l'anglais par Elisabeth Sommerville, pour l'instruction de la jeunesse, I.v.in-18, avec gravures, Paris, chez Gérard, libraire, rue Saint-André-des-Arcs, n° 44.

Commençons donc par la première traduction publiée, *Lidia de Gersín o Historia de una señorita inglesa de ocho años para la instrucción y diversión de las niñas de la misma edad* (1804). Rien qu'en comparant les titres des deux versions, nous constatons déjà les premières différences. Alors que la version originale de l'œuvre était destinée à servir à « l'instruction et l'amusement des jeunes Françaises » (*Lydie de Gersin, ou Histoire d'une jeune Anglaise de huit ans : pour servir à l'instruction et à l'amusement des jeunes Françaises...*), la traductrice espagnole consacre son texte à la totalité des jeunes demoiselles, sans spécifier leur nationalité (*Lidia de Gersín, o, Historia de una señorita inglesa de ocho años: para la instrucción y diversión de las niñas de la misma edad*).

Malgré l'avènement du nouveau siècle, les représailles inquisitoriales menaçaient encore certaines de ces traductrices espagnoles audacieuses, raison pour laquelle, peut-être, Juana Bergnés, consciente de ces dangers, décida de faire abstraction, dès son titre, de toute référence au pays voisin. Une autre raison pourrait être simplement commerciale : il s'agissait de trouver un marché en Espagne et donc de ne pas limiter le lectorat potentiel aux jeunes Françaises. Comme nous le verrons, la suppression des références françaises dans le titre fut préméditée.

Si nous parcourons les premières pages de la version espagnole, nous remarquons la dédicace affectueuse et reconnaissante que la traductrice adresse à ses *Chers grands-parents et parents*<sup>955</sup>. Parmi ces pages introductives, nous repérons aussi quelques lignes consacrées aux auteurs supposés du texte traduit : « Para dar a luz la traducción de esta Novelita, que del Inglés vertió libremente al Francés Madame de V..., y publicó para uso e instrucción de los niños M. le Prince. »<sup>956</sup> Ces propos nous laissent entrevoir que la jeune traductrice considérait que l'œuvre était d'origine anglaise, et ensuite, qu'une certaine Madame de V. était la responsable de la première traduction française. Or, quelles informations cette jeune écrivaine a-t-elle pu avoir pour affirmer si catégoriquement que l'œuvre originale était d'origine anglaise ?

Précédemment, nous avons évoqué que dès 1796 et notamment en territoire français, cet ouvrage fut attribué à tort à Arnaud Berquin. Alors, en tenant compte du fait que la version

---

<sup>955</sup> *Lidia de Gersin, o Historia de una Señorita Inglesa...*, œuvre traduite de la langue française par Madame Juana Bérignes y de las Casas, Barcelone, Impr. de Brus y Ferrer, 1804. « A mis queridos abuelos y amados Padres. »

<sup>956</sup> *Ibid.* « Pour publier la traduction de cette œuvre, qui de la langue anglaise a été librement traduite en français par Madame de V..., et que M. le Prince publia pour l'usage et l'instruction des enfants. » (N.T.)

espagnole fut publiée en 1804, nous pouvons nous interroger sur ce qui amena la traductrice à affirmer une telle chose dans sa préface. Nous nous sommes également demandé si, quand elle faisait référence à une certaine Madame de V., traductrice responsable selon elle de la version française, elle était en train de parler de Madame Wiesenhuetten. Cependant, une nouvelle énigme, qui est passée inaperçue pour une bonne partie des recherches les plus contemporaines, apparaît dans cette même phrase. Juana Bergnés, en contredisant les informations que nous venons de dévoiler antérieurement, affirmait qu'un certain M. le Prince était le véritable responsable de la publication de cet ouvrage. Dans un premier temps, nous avons même pensé à la possibilité infime que l'auteure hispanique accordait la paternité de cette œuvre à Marie Leprince de Beaumont elle-même. Car, comme nous le savons, cette œuvre s'attache, dans la lignée des textes moraux de la pédagogue française, à instruire les enfants et à leur transmettre de bonnes habitudes morales. De plus, comme nous l'avons évoqué dans un des chapitres précédents, la popularité des productions de Madame Leprince de Beaumont allait de soi dans l'Espagne des Lumières. Ces ressemblances furent peut-être les responsables de ces allégations erronées.

En tout cas, tous ces indices nous révèlent que la jeune écrivaine, au moment d'entreprendre cette traduction, n'avait aucune connaissance du travail d'Arnaud Berquin, responsable véritable de la version française de *Flora ou l'enfant abandonné*.

Cette confusion fut peut-être une des conséquences de l'inexpérience de cette traductrice inconnue, étant donné son jeune âge. Elle avait, écrit-elle, juste treize ans quand elle initia la traduction de sa première œuvre. Pour cette raison, la nouvelle traductrice, consciente de sa prouesse précoce, n'hésita pas à remercier sa famille, ses mécènes, pour leur aide et contribution à la publication de son travail.

Elle met en évidence sa jeunesse dans son bref prologue, où elle justifie les erreurs éventuelles de sa traduction par l'inexpérience propre à son âge.

Mi objetivo y mis deseos en la traducción de esta Obrita, son los mismos que manifiesta al fin de ella su Autor. Si el efecto corresponde a la intención, no será menos mi complacencia. Mis Lectores hallarán sin

duda, mucho que corregir en este trabajo, pero tampoco dudo que su prudencia les presentará en mi corta edad de trece años un justo motivo para el disimulo.<sup>957</sup>

Sa vaste connaissance de la langue et de la culture française ainsi que de sa propre langue est perceptible dans son travail. La formation des phrases, les similitudes avec la langue cible et la maîtrise incontestable du style et du vocabulaire font de cette version un texte remarquable pour une personne si jeune.

Rapidement, les journaux de l'époque se firent l'écho de la bonne influence et de l'intérêt de cette nouvelle version. Citons une fois de plus la *Gaceta de Madrid*, qui n'hésita pas à juger cette œuvre comme très recommandable pour initier les enfants à la lecture.

Lidia de Gersín, o Historia de una señorita Inglesa de ocho años, para la instrucción y diversión de las niñas de la misma edad: la tradujo del francés, la señora Juana Bérnès y de las Casas [...]. Esta obrita presenta una lectura agradable e instructiva para los niños, y es recomendable para que los padres la pongan en manos de sus hijos, y estos se aficionen a la lectura, encontrado en esta diversión los ejemplos que les corrijan suavemente de sus defectos, y les inspiren el deseo de instruirse y de proceder con honradez.<sup>958</sup>

La bonne réception de cette première traduction de Juana Bergnés fit que quelques années plus tard, les lecteurs hispaniques reçurent à bras ouverts la nouvelle publication réalisée par cette jeune auteure.

En 1807, la *Gaceta de Madrid* publia l'annonce d'une nouvelle traduction pédagogique :

Flora, o la Niña abandonada: novela inglesa traducida al castellano, muy útil y provechosa para el entretenimiento e instrucción de la juventud.<sup>959</sup>

Théodore-Pierre Bertin<sup>960</sup> publia en 1802 en langue française la traduction de l'œuvre *Flora, or the deserted child*, d'Elizabeth Somerville<sup>961</sup> (1774). Ainsi, Juana Bergnés dut se

---

<sup>957</sup> *Ibid.*, prologue de la traductrice : « Mon objectif et mes souhaits dans la traduction de cette œuvre sont les mêmes que ceux que son auteur manifeste à la fin de celle-ci. Si le résultat répond à mes attentes, ma satisfaction n'en sera pas moindre. Mes lecteurs trouveront sans doute, dans ce travail, beaucoup à corriger, mais j'espère qu'ils prendront en considération mon jeune âge, treize ans, et me pardonneront donc mes erreurs. » (N.T.)

<sup>958</sup> *Gaceta de Madrid*, mardi 2 avril 1805, p. 291. « *Lydie de Gersin, ou Histoire d'une jeune Anglaise de huit ans : pour l'instruction et le divertissement des petites filles du même âge*, traduit du français par Madame Juana Bérnès y de las Casas [...]. Cette petite œuvre présente une lecture agréable et instructive pour les enfants, et on ne peut que recommander aux parents de la mettre à leur disposition, pour que ceux-ci s'habituent à la lecture, en trouvant dans ce divertissement des exemples qui vont corriger doucement leurs défauts et inspirer leurs désirs de s'instruire et d'agir avec honnêteté. » (N.T.)

<sup>959</sup> *Gaceta de Madrid*, Impr. Real, n°13, 30/01/1807. « *Flora o la Niña abandonada*, œuvre anglaise traduite en langue castillane, très utile pour la compréhension et l'instruction de la jeunesse. » (N.T.)

baser sur la version française de Théodore-Pierre Bertin pour la réalisation de son nouveau travail car, comme beaucoup de ses contemporains, elle parlait le français mais pas l'anglais.

L'adolescente traductrice introduisit son travail avec un prologue débutant par les lignes suivantes :

Quién sabe, si haciendo vulgar en nuestro idioma esta novelita que del Inglés tradujo libremente al francés Mr. T.P. Bertin, se inclinará al amor arreglado de la lectura alguna de las jóvenes de mi edad, y se proporcionará por este medio una instrucción de que tal vez hubiera carecido.<sup>962</sup>

La totalité du prologue était destinée aux femmes et vantait l'utilité de cette version pour leur vie quotidienne. La docte traductrice décida de consacrer ses pages aux jeunes filles, pour que cette œuvre puisse devenir un bon moyen d'atteindre « una instrucción de que tal vez hubieran carecido [...] para merecer después los elogios de los hombres y la felicidad... »<sup>963</sup>. Elle les dédie également aux mères qui « podrán sacar algún fruto de la lectura de esta Novelita para la instrucción de sus hijas »<sup>964</sup>.

Comme dans la grande majorité des traductions effectuées par des femmes, les dernières lignes servent, une fois de plus, à justifier son inexpérience due à sa jeunesse, et donc ses éventuelles erreurs.

Yo no debo prevenir el juicio de mis lectores, a quienes toca juzgar sobre su utilidad posible. Me contentaré, pues, con implorar de su prudencia el disimulo que necesita mi incorrección, y que no dudo concederán generosos a mis pocos años, y a los deseos que me animan de perfeccionarme en este género de trabajo.<sup>965</sup>

Nous pouvons souligner quelques ressemblances entre les deux traductions réalisées par Juana Bérgnes y de las Casas. Les équivalences, portant surtout sur la mise en forme et le

---

<sup>960</sup> Bertin, Théodore-Pierre, *Flora ou l'enfant abandonné*, traduite de l'anglais par Elisabeth Sommerville, Paris, Gérard, 1802.

<sup>961</sup> Version originale écrite en langue anglaise : Sommerville, Elizabeth, *Flora, or the deserted child*, London, Printed for J. Harris and Longman, 1774.

<sup>962</sup> *Flora o la niña abandonada*, traduite de la langue française par la traductrice de Lydia de Gersin, Madrid, Impr. de Vallin, 1807. « Qui peut savoir si, en traduisant dans notre langue cette petite œuvre traduite librement de l'anglais en français par M.T.P. Bertin, je donnerai l'amour de la lecture à des jeunes femmes de mon âge et leur procurerai de cette façon une instruction dont peut-être elles auraient manqué. » (N.T.)

<sup>963</sup> *Ibid.* « Une instruction dont peut-être elles auraient manqué [...] pour ainsi, mériter les éloges des hommes et le bonheur... » (N.T.)

<sup>964</sup> *Ibid.* « Elles pourront tirer de la lecture de cette petite œuvre une utilité pour l'instruction de leurs filles. » (N.T.)

<sup>965</sup> *Ibid.* « Je ne dois pas influencer l'opinion de mes lecteurs qui doivent juger l'utilité possible de mon œuvre. Je me contenterai qu'ils soient prudents et tolérants face à mes erreurs et je ne doute pas qu'ils se montrent généreux en pensant à mon jeune âge et aux désirs qui me poussent à me perfectionner dans ce genre de travail. » (N.T.)

style des œuvres, poussèrent les auteurs plus contemporains<sup>966</sup> à considérer Théodore-Pierre Bertin comme l'auteur des deux versions françaises. La confusion soulignée précédemment dans le prologue, où la jeune traductrice désignait une certaine Madame de V. comme l'auteure de la version française, fut peut-être le précurseur de cette paternité erronée.

En revanche, cette traduction a joui d'une énorme popularité ; la preuve en est apportée par les différentes références journalistiques. Malheureusement, les rééditions ne se multiplièrent pas : l'édition la plus récente que nous avons pu trouver date de 1827, et elle fut imprimée à Paris par la librairie américaine<sup>967</sup>.

La bonne réception des traductions de Juana Bergnés ne fut pas un cas exceptionnel dans une société aussi friande de littérature pédagogique que la société espagnole de l'époque.

D'autres auteures ou traductrices comme Inés Joyes y Blake ou Rita Caveda peuvent être citées à titre d'exemples, comme étant celles qui vont mettre la touche finale à ce panorama hispanique au féminin. Jusqu'à présent, nous avons loué, à plusieurs reprises, les vastes connaissances de la langue et de la culture française des Espagnols et montré comment la grande majorité des œuvres traduites venaient de ce pays si redoutable pour le Saint-Office. Cependant, les dernières auteures que nous allons maintenant présenter, loin de partager cet intérêt collectif pour la culture et la langue françaises, s'intéressèrent à certaines œuvres anglaises.

### 2.3. Inés Joyes y Blake

Commençons tout d'abord par évoquer la réception d'Inés Joyes y Blake, une auteure définie par beaucoup de spécialistes contemporains<sup>968</sup> comme « una de las voces más radicales originales y expresivas de la literatura vindicatoria de la mujer en el Siglo de las Luces »<sup>969</sup>.

---

<sup>966</sup> Palacios, Emilio, *La mujer y las letras en la España del Siglo XVIII*, op. cit., p. 254.

<sup>967</sup> Bossange, Hector, *Catalogue : Libraire et Commissaire pour l'étranger*, Paris, 1841, p. 116.

<sup>968</sup> Voir le vaste travail réalisé par Mónica Bolufer Peruga, *La vida y la escritura en el siglo XVIII: Inés Joyes: Apología de las mujeres*, Valencia, Publications de l'Université de Valence, 2008, p. 252.

<sup>969</sup> Urzainqui, Inmaculada, *Catalin de Rita de Barrenechea y otras voces de mujeres en el siglo XVIII*, Vitoria-Gasteiz, 2006, p. 83. « Une des voix les plus radicales, originales et expressives de la littérature vindicative de la femme au siècle des Lumières. »

Cette Espagnole rentra surtout dans l’histoire des lettres hispaniques grâce à son travail en tant que traductrice. Cette timide introduction dans les cercles culturels fut son tremplin pour commencer l’écriture d’un texte complètement innovant et indépendant des traductions réalisées jusque-là. Nous parlons, bien évidemment, de sa célèbre *Apología de las mujeres* (1798), texte qui la catapulte rapidement dans les cercles intellectuels les plus exclusifs de l’Espagne de l’époque.

Cependant, Inés Joyes choisit ainsi, comme bon nombre de ses contemporaines, de se faire connaître par le biais d’une traduction. De ce fait, elle signa la version de *Historia de Rasselas, príncipe de Abisinia*<sup>970</sup>, traduction qu’elle réalisa à partir de l’œuvre originale de l’auteur anglais Samuel Johnson<sup>971</sup>.

Malgré sa vaste production littéraire et journalistique dans son pays d’origine, cet auteur anglais restait un complet inconnu pour la société des Lumières espagnoles. Nous supposons que les origines anglaises d’Inés Joyes<sup>972</sup> lui donnèrent un avantage pour travailler sur ce texte et nous dévoiler ses connaissances exceptionnelles de la langue et du pays anglo-saxon. Comme la spécialiste Mónica Bolufer l’évoquait déjà dans un de ses articles dédiés à cette auteure exceptionnelle, nous n’avons trouvé aucune référence liée à l’écrivain anglais dans la version espagnole. De ce fait, l’absence du nom de l’auteur original sur la couverture hispanique fit qu’implicitement, beaucoup des lecteurs de l’époque donnèrent la paternité de cette œuvre à Joyes y Blake elle-même<sup>973</sup>.

Nous ne devons pas oublier qu’en 1798, date de la parution espagnole de cette œuvre, la liberté d’expression n’était pas encore un fait acquis et que l’exhibition de certaines exaltations féminines, considérées encore inadéquates, pouvait condamner la publication d’un tel ouvrage. Nous pouvons donc nous questionner sur les raisons de l’Espagnole à vouloir traduire un texte comme celui-ci.

Inés Joyes y Blake fut, comme nous l’avons souligné précédemment, l’une des rares intellectuelles des Lumières espagnoles à avoir des notions d’anglais. Tout au long de notre

---

<sup>970</sup> Johnson, Samuel, *El príncipe de Abisinia novella traducida del Inglés por Doña Inés Joyes*, Madrid, Impr. de Sancha, 1798.

<sup>971</sup> Id., *The History of Rasselas, Prince of Abissinia*, London, printed for R. and J. Dodsley, W. Johnston, 1759.

<sup>972</sup> Voir Peruga, Mónica, Bolufer, « Inés Joyes y Blake: una ilustrada, entre privado y público », in *Mujeres para la historia. Figuras destacadas del primer feminismo*, Rosa Capel, éd., Madrid, Abada Editores, 2004, p. 27-28.

<sup>973</sup> *Ibid.*, p. 36.

travail, nous avons vu que la plupart des traducteurs connaissaient la langue française<sup>974</sup> et que beaucoup d'entre eux réalisèrent leurs différentes traductions d'œuvres étrangères à partir d'une première version française qui, dans de nombreux cas, n'était pas très fidèle au texte original. Ceci donnait comme résultat la lecture d'œuvres adaptées, parfois bien loin de la version originale.

C'est précisément cette méconnaissance générale de la langue anglaise qui suscita la bienveillance générale envers cette traduction. Consciente de cette situation favorable, la savante espagnole en profita pour rajouter subtilement à sa traduction quelques pages de sa propre plume et pour introduire de cette façon son *apologie* féministe. De ce fait, l'écrivaine sut mettre en relation la densité idéologique de l'œuvre anglaise traduite avec son *Apologie des femmes*. Plusieurs études récentes consultées<sup>975</sup> affirment que la traduction fut un simple préambule à son essai à visée apologétique, et que Inés Joyes aurait profité de la publication de celle-ci pour introduire, sous forme d'une *lettre de la traductrice à ses filles*, ses propres pensées.

Nous ne connaissons pas les raisons qui poussèrent Inés Joyes y Blake à publier sa traduction accompagnée de son apologie, mais le fait que celle-ci apparut comme une simple annexe de sa version nous amène à penser que l'Espagnole, au moment de rendre son ouvrage public, décida de prendre toutes les précautions possibles. En effet, rares furent les femmes de lettres qui ne proclamèrent pas, dans leurs prologues, l'utilité et la pédagogie de leurs travaux, et qui n'évoquèrent pas un ensemble de convictions sur la modestie propre à leur sexe<sup>976</sup>.

L'absence d'un prologue, dans les premières pages de la traduction, fut peut-être la raison pour laquelle l'intellectuelle hispanique décida d'ouvrir son *Apologie des femmes* sur un bref avertissement consacré à ses futures lectrices. « Sabido es que la disputa sobre preferencia o preeminencia de los sexos, es uno de los asuntos de conversación más comunes en la sociedad. »<sup>977</sup> Ainsi, nous comprenons qu'elle ait pu considérer comme absurde le fait

---

<sup>974</sup> Carnero, Guillermo, « Samuel Johnson, Historia de Rasselas príncipe de Abisinia », in *Bulletin Hispanique*, Université de Salamanque, 2009, p. 667.

<sup>975</sup> Carnero, Guillermo et Bolufer Peruga, Mónica sont deux des spécialistes contemporains à avoir consacré des recherches à la réception espagnole de cette auteure des Lumières. Bolufer Peruga, Mónica, « Inés Joyes y Blake: Una ilustrada, entre privado y público », in *Mujeres para la historia. Figuras destacadas del primer feminismo*, Madrid, Abada, 2004.

<sup>976</sup> Goldsmith, Elizabeth et Goodman, Dena, eds., *Going Public. Women and Publishing in Early Modern France*, Londres, Ithaca- Cornell University Press, 1995.

<sup>977</sup> Johnson, Samuel, *El príncipe de Abisinia*, œuvre traduite de la langue anglaise par Doña Inés Joyes y Blake. Suivie de « Une apologie des femmes », sous forme de lettre, écrite par la traductrice pour ses filles et annexée, Madrid, Impr. de

de rédiger un prologue pour sa traduction, mais que passer par de telles fourches caudines ait pu lui paraître vital pour présenter à la société espagnole son *Apologie des femmes*. En outre, les demandes d'indulgence à ses lectrices pour les erreurs éventuelles de son essai ne se firent pas longtemps attendre. De plus, l'auteure, consciente peut-être des propos véhéments de son texte où la capacité morale et intellectuelle des femmes et le caractère inégalitaire de la société de l'époque étaient mis en évidence, décida d'adresser aussi quelques lignes aux éventuels lecteurs masculins, qu'elle voulait convaincre des injustices sociales envers ses concitoyennes et à qui elle demandait de la complaisance envers son texte, en leur conseillant de s'abstenir de faire des critiques mordantes ou impertinentes<sup>978</sup>.

Les études contemporaines qui ont consacré un nombre important de pages à analyser et à questionner la pertinence de ces 28 pages apologétiques sont très nombreuses. De ce fait, nous avons survolé rapidement cet extrait pour nous concentrer plutôt sur les détails du travail de traduction de l'auteure hispanique. En dépit de cela, nous souhaitons dire que *La Apología de las mujeres* (1798) est un texte au style fluide et travaillé, résultat évident du bagage intellectuel de l'auteure. Inés Joyes y Blake y survole les principaux sujets qui enflammaient les débats des intellectuels des Lumières autour de la polémique des sexes.

Or, nombreux sont les spécialistes qui ont dédié une grande partie de leurs recherches à ce texte exceptionnel, dont Bolufer, Serrano, Palacios ou Pérez Cavana, parmi tant d'autres. Cependant, rares ont été ceux qui ont décidé de faire abstraction de cet essai apologétique pour se concentrer plutôt sur le travail de traduction. C'est pourquoi, nous avons accompli un travail minutieux concernant la première version hispanique publiée, que nous avons comparée avec sa version originale et sa version française pour repérer et essayer de mieux comprendre les éventuelles différences ou similitudes.

Malgré la qualité thématique et littéraire indiscutable de cette œuvre, les suppressions de certains passages qualifiés, par les institutions religieuses, d'inadéquats, ne mirent pas longtemps à apparaître. Nous avons décortiqué les chapitres 45, 47 et 48 pour mieux comprendre les éventuelles suppressions ou modifications. Tous ces changements que nous

---

Sancha, 1798. « Il est connu que la dispute sur la préférence ou la prééminence des sexes est un des sujets de conversation les plus habituels de la société. » (N.T.)

<sup>978</sup> *Ibid.*, p. 177. « Que se abstengan de críticas mordaces, o impertinentes. » (N.T.)

avons repérés ont été remplacés, dans les éditions postérieures, par des notes de bas de page explicatives.

Nous avons dû remonter jusqu'à l'édition de 1945<sup>979</sup> pour trouver les références supprimées de la première traduction publiée. Commençons donc notre analyse par le chapitre 45, où nous repérons la première de ces omissions.

<i>The History of Rasselas, Prince of Abissinia</i> (1759)	<i>El Príncipe de Abisinia</i> (1798)	<i>Rasselas, Prince d'Abyssinie</i> (1788)
And hope to possess in a better state, that happiness which here I could not find, and that virtue here I Have not attained <sup>980</sup>	Aguardo con humildad serena aquella hora que naturalmente no puede tardar mucho y espero poseer en mejor estado la felicidad que aquí no he podido alcanzar. <sup>981</sup>	J'espère obtenir, dans un meilleur état, ce bonheur que je n'ai pu trouver, et cette vertu à laquelle je n'ai pu atteindre dans ce monde. <sup>982</sup>

Cette première suppression presque imperceptible est peut-être due à un simple désir stylistique de l'auteur de rassembler tout le contenu du paragraphe en une seule phrase. Nous pouvons cependant supposer qu'elle n'a pas voulu réveiller la colère inquisitoriale en insinuant, comme le faisait l'auteur anglais, que la vertu pouvait être atteinte dans une autre vie, sans la nécessité de réaliser de bonnes œuvres chrétiennes comme l'enseignaient les textes sacrés.

<i>The History of Rasselas, Prince of Abissinia</i> (1759)	<i>El Príncipe de Abisinia</i> (1798)	<i>Rasselas, Prince d'Abyssinie</i> (1788)
"Do you think" said Nekayah, "that the monastic rule is a more holy and les imperfect state than any other? May not he equally hope for future happiness who converses openly with mankind, who succours the distressed by his charity, instructs the ignorant by his learning, and contributes by his industry to the general system of life, even though he should omit some of the mortifications which are practiced in the cloister, and allow himself such harmless delights as his condition may	Passage supprimé <sup>984</sup> .	« Pensez-vous, dit Néayah, que l'état monastique soit plus saint et moins imparfait qu'aucun autre état ? Celui qui vit avec les hommes, qui assiste le malheureux, instruit l'ignorant, par ses lumières, et contribue par son industrie, au bonheur général, ne peut-il pas également espérer une félicité à venir, quoiqu'il s'exempte de quelques-unes de ces mortifications

<sup>979</sup> Johnson, Samuel, *El príncipe de Abisinia novella*, trad. de Javier de Zengotita, Madrid, éd. Reguera, 1945.

<sup>980</sup> Id., *The History of Rasselas, Prince of Abissinia*, London, printed for R. and J. Dodsley, W. Johnston, 1759, p. 156.

<sup>981</sup> Id., *El príncipe de Abisinia novella traducida del Inglés por Doña Inés Joyes*, Madrid, Impr. de Sancha, 1798, p. 221.

<sup>982</sup> Id., *Rasselas, Prince d'Abyssinie*, Paris, Jean Mourer, 1788, p. 286.

<sup>984</sup> Id., *El príncipe de Abisinia novella traducida del Inglés por Doña Inés Joyes*, Madrid, Impr. de Sancha, 1798, p. 167.

<p>place within his reach?          “This”, said Imlac, “is a question which has long divided the wise and perplexed good. I am afraid to decide on either part. He that lives well in the world is better than he that lives well in a monastery. But, perhaps everyone is not able to stem the temptations of public life; and if he cannot conquer, he may properly retreat. Some have little power to do good, and have likewise little strength to resist evil. Many are weary of their conflicts with adversity, and are willing to eject those passions which have long busied them in vain. And many are dismissed by age and diseases from the more laborious duties of society.”<sup>983</sup></p>		<p>qui ont lieu dans les cloîtres, et qu’il se livre à quelques plaisirs innocents, dont sa condition lui permet de jouir ? »          « Cette question, répondit Imlac, a longtemps embarrassé le sage et tourmenté l’homme de bien. Je crains de décider pour l’un ou l’autre état. Celui qui vit bien dans le monde est meilleur que celui qui vit bien dans un monastère. Mais tous les hommes n’ont pas la force de résister aux tentations d’une vie publique ; celui qui ne peut remporter cette victoire fera bien de se retirer du monde. D’autres sont obligés, par la vieillesse ou des maladies, de se retirer de la société, où il y a des devoirs plus difficiles à remplir. »<sup>985</sup></p>
--	--	--

Les questionnements et les dures critiques de la vie monacale, évoqués dans la version anglaise, s’ils avaient été retenus par la traductrice, auraient certainement conduit l’œuvre à grossir l’*Index librorum prohibitorum* du Saint-Office.

Pour conclure cette brève analyse, nous terminerons avec le chapitre 48, où nous avons repéré aussi quelques changements par rapport à la version espagnole.

<i>The History of Rasselas, Prince of Abissinia</i> (1759)	<i>El Príncipe de Abisinia</i> (1798)	<i>Rasselas, Prince d’Abyssinie</i> (1788)
<p>"Could the wise Egyptians", said Nekayah, "think so grossly of the soul? If the soul could once survive its separation, what could it afterwards receive or suffer from the body?" "The Egyptians would doubtless think erroneously", said the astronomer, "in the darkness of heathenism, and the first dawn of philosophy. The nature of the soul is still disputed amidst all our opportunities of clearer knowledge: some yet say that it may be material, who nevertheless believe it to be immortal". "Some", answered Imlac, "have indeed said that the soul is material, but I can scarcely</p>	<p><b>Passage supprimé</b></p>	<p>« Les sages d’Égypte, dit Nékayah, pouvaient-ils penser si grossièrement sur l’âme ? Si l’âme pouvait une fois survivre à la séparation du corps, quelle influence pouvait-il avoir ensuite sur elle ? »          « La manière de penser des Égyptiens ne pouvait être que très-fausse, dit l’astronome, au milieu des ténèbres du paganisme, et à la première aurore de la philosophie. On se dispute toujours sur la nature de l’âme, malgré tous les moyens qu’on a aujourd’hui de s’éclairer. Il est des gens qui disent que l’âme peut-être matérielle, et qui cependant croient qu’elle est immortelle. »</p>

<sup>983</sup> Johnson, Samuel, *The History of Rasselas, Prince of Abissinia*, London, printed for R. and J. Dodsley, W. Johnston, 1759, p. 161.

<sup>985</sup> Id., *Rasselas, Prince d’Abyssinie*, Paris, Jean Mourer librairie, 1788, p. 306-307.

believe that any man has thought it, who knew how to think; for all the conclusions of reason enforce the immateriality of mind, and all the notices of sense and investigations of science concur to prove the unconsciousness of matter. "It was never supposed that cogitation is inherent in matter, or that every particle is a thinking being. Yet, if any part of matter be devoid of thought, what part can we suppose to think? Matter can differ from matter only in form, density, bulk, motion, and direction of motion: to which of these, however varied or combined, can consciousness be annexed? To be round or square, to be solid or fluid, to be great or little, to be moved slowly or swiftly one way or another, are modes of material existence, all equally alien from the nature of cogitation. If matter be once without thought, it can only be made to think by some new modification; but all the modifications which it can admit, are equally unconnected with cogitative powers". "But the materialists", said the astronomer, "urge that matter may have qualities with which we are unacquainted." "He who will determine", returned Imlac, "against that which he knows, because there may be something which he knows not; he that can set hypothetical possibility against acknowledged certainty, is not to be admitted among reasonable beings. All that we know of matter is, that matter is inert, senseless and lifeless: and if this conviction cannot be opposed but by referring us to something that we know not, we have all the evidence that human intellect can admit. If that which is known may be overruled by that which is unknown, no being, not omniscient, can arrive at certainty". "Yet let us not", said the astronomer, "too arrogantly limit the Creator's power". "It is no limitation of Omnipotence," replied the poet, "to suppose that one thing is not consistent with another, that the same proposition cannot be at once true and false, that the same number cannot be even and odd, that cogitation cannot be conferred on that which is created incapable of cogitation". "I know not", said Nekayah, "any great use of this question. Does that

« On a dit, il est vrai, repartit Imlac, que l'âme était matérielle ; mais j'ai de la peine à croire que cette idée puisse être celle de gens qui savent ce que c'est que penser ; car toutes les conclusions de la raison aboutissent à l'immatérialité de l'âme ; tout ce que nous connaissons des sens nous conduit à croire que la matière ne peut penser. On n'a jamais supposé que la pensée soit inhérente à la matière, ou que chaque particule soit un être pensant. Cependant, si chaque partie de la matière est dépourvue de pensée, quelle partie pouvons-nous supposer être celle qui pense ? Une matière ne peut différer d'une autre que par la forme, la densité, la grosseur, le mouvement et la direction du mouvement. À laquelle de ces qualités, quelque variée ou combinée qu'elle soit, pourra-t-on attribuer ce qu'on appelle *sentiment intime* ? Être rond ou carré, fluide ou solide, grand ou petit, être mû lentement ou promptement, d'un côté ou d'un autre, font des qualités de la matière, toutes également étrangères à la nature de la *pensée*. Si la matière est une fois dans la faculté de penser, elle ne peut l'acquérir que par quelque nouvelle modification ; mais toutes les modifications qu'elle peut recevoir, sont également sans rapport quelconque avec la *faculté pensante*. »  
« Mais les matérialités, dit l'astronome, prétendent que la matière peut avoir des qualités qui nous sont inconnues. » « Celui qui se décidera contre ce qu'il connaît, répliqua Imlac, parce qu'il peut-être quelque chose qu'il ne connaît pas; et celui qui alléguera une pénibilité supposée contre une certitude reconnue, ne doivent pas être mis au nombre des êtres raisonnables. Tout ce que nous savons de la matière est qu'elle est incapable d'action, inanimée, sans sentiment. Et si l'on ne peut attaquer cette conviction, qu'en nous renvoyant à quelque chose que nous ne connaissons pas, nous avons toute l'évidence que l'esprit humain peut recevoir. Si ce qui n'est pas connu peut l'emporter sur ce qui est connu, comment arriver jamais à la vérité ? »  
« Cependant, dit l'astronome, n'ayons pas l'audace de trop limiter le pouvoir du Créateur. »

<p>immateriality, which, in my opinion, you have sufficiently proved, necessarily include eternal duration?" "Of immateriality", said Imlac, "our ideas are negative, and therefore obscure. Immateriality seems to imply a natural power of perpetual duration as a consequence of exemption from all causes of decay: whatever perishes is destroyed by the solution of its contexture and separation of its parts; nor can we conceive how that which has no parts, and therefore admits no solution, can be naturally corrupted or impaired". "I know not", said Rasselas, "how to conceive anything without extension; what is extended must have parts, and you allow that whatever has parts may be destroyed". "Consider your own conceptions", replied Imlac, "and the difficulty will be less. You will find substance without extension. An ideal form is no less real than material bulk: yet an ideal form has no extension. It is no less certain, when you think on a pyramid that your mind possesses the idea of a pyramid, than that the pyramid itself is standing. What space does the idea of a pyramid occupy more than the idea of a grain of corn? Or how can either idea suffer laceration? As is the effect, such is the cause: as thought, such is the power that thinks: a power impassive and indiscerptible". "But the Being", said Nekayah, "whom I fear to name, the Being which made the soul, can destroy it". "He surely can destroy it", answered Imlac, "since, however imperishable, it receives from a superior nature its power of duration. That it will not perish by any inherent cause of decay or principle of corruption may be shown by philosophy; but philosophy can tell no more. That it will not be annihilated by Him that made it, we must humbly learn from higher authority."<sup>986</sup></p>		<p>« Ce n'est point limiter la souveraine puissance, répondit le poète, que de supposer qu'une chose ne peut se concilier avec une autre; que la même proposition ne peutêtre tout à la fois, vraie et fausse; que le même nombre ne peutêtre pair et impair; que la pensée ne peut exister dans ce qui a été créé incapable de penser. »</p> <p>« J'ignore, dit Nékayah, la grande utilité de cette question. L'immatérialité, qu'à mon avis, vous avez suffisamment prouvée, emporte-t-elle nécessairement avec elle l'existence sans fin ? »</p> <p>« Nos idées sur l'immatérialité de l'âme, répondit Imlac, ne sont que des idées négatives, et par conséquent obscures. L'immatérialité paraît renfermer un pouvoir naturel d'une durée sans fin, comme une conséquence de l'exemption de toute cause de destruction. Tout ce qui périt est détruit par la décomposition de sa contexture et la réparation de ses parties ; nous ne pouvons concevoir comment ce qui n'a pas de parties, et par conséquent, ne peut-être dissous, peut naturellement se corrompre ou se détruire. »</p> <p>« Je ne puis, dit Rasselas, concevoir une chose sans étendue; ce qui est étendu doit avoir des parties; et vous convenez que tout ce qui a des parties peutêtre détruit. »</p> <p>« Examinez vos propres idées, répondit Imlac, et la difficulté diminuera. Vous trouverez une substance sans étendue. Une forme idéale est aussi réelle qu'un corps matériel ; cependant une forme idéale n'a pas d'étendue. Lorsque vous pensez à une pyramide, il est aussi certain que votre esprit a l'idée d'une pyramide, qu'il l'est que la pyramide existe. Quel plus grand espace l'idée d'une pyramide occupe-t-elle que l'idée d'un grain de blé ? Ou, comment peut-on diviser l'une ou l'autre de ces idées ? Tel qu'est l'effet, telle est la cause ; telle qu'est la pensée, telle est la faculté qui pense ; une faculté impassible et indivisible. »</p> <p>« Mais, dit Nékayah, l'Être que je crains de nommer, l'Être qui fit l'âme, peut la détruire ? »</p>
---	--	---

<sup>986</sup> Johnson, Samuel, *El príncipe de Abisinia novella traducida del Inglés por Doña Inés Joyes*, Madrid, Impr. de Sancha, 1798, p. 170-171.

		<p>« Il peut certainement la détruire, répondit Imlac, puisque, quoique impérissable, elle doit son existence à une nature supérieure. On peut démontrer, par la philosophie, qu'elle ne peut périr par aucune cause inhérente de destruction, mais la philosophie ne peut en dire davantage. Nous ne pouvons apprendre que par une autorité plus grande, si elle doit être anéantie par celui qui l'a créée. »<sup>987</sup></p>
--	--	---

En comparant les deux versions, nous nous apercevons que dans la version espagnole, cette lettre est inexistante : la traductrice savait que l'omission d'un passage où l'âme et les pouvoirs divins sont remis en question était presque une obligation vitale pour l'éventuelle publication de l'œuvre. Malgré la qualité du travail de traduction réalisé par Inés Joyes y Blake, nous sommes face, une fois de plus, à une version morcelée et adaptée à la situation sociale du moment.

Toutefois, si nous confrontons celle-ci à d'autres versions analysées auparavant, nous pouvons expliquer le caractère dérisoire des représailles faites à l'encontre de l'œuvre par le faible niveau d'anglais des intellectuels, censeurs et éditeurs de l'époque, et certains des changements soulignés précédemment. Il est probable que ces raisons facilitèrent considérablement le passage d'Inés Joyes à travers le filet inquisitorial<sup>988</sup>.

Comme la spécialiste espagnole Mónica Bolufer l'affirme dans son œuvre *La vida y la escritura en el siglo XVIII*<sup>989</sup> (2008), avec la bonne réception apparente et la faible répercussion qu'Inés Joyes y Blake eut dans la presse de son époque, l'œuvre ne connut pas une grande célébrité.

Seulement deux journaux consacrèrent quelques lignes à cette nouvelle version. La *Gaceta de Madrid* publia, le 25 mai 1798, quelques lignes la concernant :

<sup>987</sup> Id., *Rasselas, Prince d'Abyssinie*, Paris, Jean Mourer librairie, 1788, p. 313-319.

<sup>988</sup> Bolufer Peruga, Mónica, *La vida y la escritura en el siglo XVIII: Inés Joyes: Apología de las mujeres*, Valencia, Publications de l'Université de Valence, 2008, p. 100.

<sup>989</sup> *Ibid.*, p. 252.

El Príncipe de Abisinia: novela traducida del inglés por Doña Inés Joyes y Blake. Va inserta a continuación una apología de las mujeres en carta original de la traductora a sus hijas: un tomo. Se hallará en la librería de Sancha, calle del Lobo.<sup>990</sup>

Le *Diario de Madrid*<sup>991</sup> publia aussi une note informative qui mentionnait uniquement la publication de cette nouvelle traduction et le nom de la femme de lettres qui en était responsable.

Les brèves lignes dédiées à cette nouvelle traduction par ces deux journaux réputés nous révèlent et nous aident à comprendre le peu d'écho que *La historia de Rasselas, príncipe de Abisinia* eut parmi les lecteurs hispaniques. Nous avons pu constater, tout au long de nos recherches, comment les journaux espagnols devinrent, pour l'Espagne des Lumières, une sorte de baromètre responsable du futur succès ou échec des différentes œuvres citées dans leurs pages. C'est pour cette raison que nous pouvons penser que l'absence d'éloges indique, cette fois-ci, une réputation assez incertaine<sup>992</sup>.

Malgré les échos limités que cette traduction suscita à l'époque, Inés Joyes y Blake passa dans l'histoire des lettres hispaniques, grâce à la majestueuse défense des droits des femmes qu'elle réalisa dans son texte apologétique.

C'est seulement après plusieurs rééditions de *l'Apologie des femmes* que des lectrices plus contemporaines repèrent, dans ses pages, plusieurs des idées soutenues par les grandes féministes modernes.

No puedo sufrir con paciencia el ridículo papel que generalmente hacemos las mujeres en el mundo, unas veces idolatradas como deidades y otras despreciadas aún de hombres que tienen fama de sabios. Somos queridas, aborrecidas, alabadas, vituperadas, celebradas, respetadas, despreciadas y censuradas.<sup>993</sup>

---

<sup>990</sup> *Gaceta de Madrid*, journal publié le 25 mai 1798, p. 968. « *El príncipe de Abisinia*, œuvre traduite de la langue anglaise par Doña Inés Joyes y Blake. Suivie « d'Une apologie des femmes » sous forme de lettre, de la traductrice à ses filles, un seul tome. Il se trouve à la librairie de Sancha dans la calle del Lobo. » (N.T.)

<sup>991</sup> Urzainqui, Inmaculada, « Catalin y otras voces de mujeres en el siglo XVIII », in *Estudios vascos*, n° 51, Vitoria-Gasteiz, 2006, p. 89.

<sup>992</sup> Grâce aux différentes recherches publiées par Mónica Bolufer, nous savons que cette traduction, loin de tomber dans l'oubli, eut une célébrité tardive au cours du XIX<sup>e</sup> siècle.

<sup>993</sup> Joyes y Blake, Inés, *Apología de las mujeres*, Madrid, Impr. de Sancha, 1798, p. 177. « Je ne peux pas patiemment supporter le rôle ridicule que généralement nous jouons, nous les femmes, dans le monde, quelques fois idolâtrées comme les divinités et d'autres fois méprisées, et ce, toujours par ces hommes qui se disent savants. Nous sommes aimées, détestées, vantées, blâmées, célébrées, respectées, méprisées et censurées. » (N.T.)

Nous achèverons notre parcours des traductrices-créatrices espagnoles des Lumières avec l'œuvre d'une dernière intellectuelle : Rita Caveda Solares et ses *Cartas selectas de una señora a una sobrina suya* (1800).

### 2.3. Rita Caveda Solares

La version de *Cartas selectas de una señora a una sobrina suya* (1800) est une traduction d'une œuvre anglaise anonyme, imprimée, selon la traductrice, à Philadelphie. Nous insistons sur le fait que la responsable de ces propos est la traductrice elle-même, puisque beaucoup d'études<sup>994</sup> consultées affirment que Rita Caveda fut, en réalité, l'auteur original de ces lettres célèbres.

Nous avons évoqué plusieurs fois, dans nos différents chapitres, la difficulté des productions des femmes auteurs à voir le jour. C'est pourquoi, nous pouvons penser que Rita Caveda, consciente peut-être de la popularité des traductions féminines, décida de s'abriter derrière une hypothétique traduction pour éviter des représailles éventuelles et voir son œuvre finalement publiée. « El estilo no es uno de una obra traducida. Es un castellano pulcro, terso... es un modelo de escritura. »<sup>995</sup> Cette affirmation est l'un des exemples validant les différentes hypothèses que les spécialistes contemporains ont émises sur cet anonymat supposé.

Munie des informations données par la traductrice espagnole, comme beaucoup de spécialistes modernes, nous avons tenté de trouver certains indices plus récents, qui pourraient nous aider à mettre en évidence des pistes sur la paternité de cette œuvre mystérieuse. Malheureusement, nos recherches n'ont pas porté leurs fruits, puisque nous n'avons repéré aucun nouveau témoignage révélateur. La seule vraisemblance que nous avons trouvée est une épître anglaise déjà relevée par Inmaculada Urzainqui dans son article « Educar para la amistad: la obra de Rita Caveda »<sup>996</sup>. Cette œuvre fut écrite en 1786 par une certaine Annis Boudinot Stockton, auteure américaine, assez appréciée dans les différents cercles culturels

---

<sup>994</sup> López Cordon, Victoria et Carbonelle Esteller, Montserrat, *Historia de la Familia, Una nueva perspectiva sobre la sociedad europea*, Murcia, Université de Murcia, 1997, p. 225.

<sup>995</sup> González, Etelvino, « Rita Caveda Solares, una ilustrada desconocida », in *Cubrería Revista cultural de la Asociación de Amigos del Paisaje de Villaviciosa*, n° 28, septembre 1996, p. 4. « Le style n'est pas comme celui d'une œuvre traduite. C'est un castillan soigné, clair, c'est tout un modèle d'écriture. » (N.T.)

<sup>996</sup> Urzainqui, Inmaculada, « Educar para la amistad : la obra de Rita Caveda », in *Regards sur les Espagnoles créatrices : XVII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Presses de la Sorbonne-Nouvelle, 2006.

américains de l'époque. Elle écrivit une œuvre semblable à celle de la savante espagnole, un recueil de lettres sur le thème du mariage qu'une femme du New Jersey adressait à sa nièce. *The Columbian Magazine*<sup>997</sup> annonça dans ses pages la publication de cette nouvelle œuvre. Cependant, consciente que la plupart des productions étrangères arrivaient en Espagne grâce aux traductions françaises intermédiaires, nous avons cherché, mais nous n'avons trouvé aucune référence espagnole ni française à cette traduction hypothétique.

Même si les deux textes concordent sur certains conseils propres aux femmes, nous ne pouvons considérer l'œuvre hispanique ni comme une traduction, ni comme une adaptation de cette production américaine. En effet, après avoir analysé les deux versions, nous sommes arrivée à la conclusion que ces similitudes étaient de simples coïncidences. Car ces ressemblances, nous les avons trouvées aussi dans la plus grande partie des œuvres ou des traductions des auteures étudiées jusqu'ici.

Una feliz casualidad ha traído a mis manos un librito Anglo-Americano, que contiene, una colección de cartas escogidas sobre varias materias oportunas e interesantes. Se ha publicado en Filadelfia, y creo habrá entre nosotros pocas noticias de una obra tan apreciable.<sup>998</sup>

Rita Caveda Solares choisit ce passage comme introduction au prologue de ses lettres. Comme dans la majorité des préambules analysés, la (pseudo-) traductrice défend aussi l'utilité et la morale de son travail pour les personnes de son sexe, et elle excuse son intrusion littéraire en expliquant les bénéfices de son texte. À l'instar de María Masegosa dans la préface de sa traduction espagnole des *Lettres d'une Péruvienne*, Rita Caveda imputa à la *suprématie des intellectuels hispaniques* et à la *débilité de son esprit*, sa volonté de rendre publique son œuvre. C'est aussi grâce à l'acharnement de certaines de ses connaissances qu'elle se décida, dit-elle, à publier son travail.

Si esta preciosa obra hubiese caído en otras manos, el traductor literato hubiera sacado todo el partido posible de las elevadas máximas, y del delicado estilo del original. Esto, y la preocupación, tal vez aún irrigada entre muchos, de que el talento de la mujer participa de la debilidad de su espíritu para que se atreva a hacer papel entre los escritos eruditos, tuvieron algún tiempo suspensos mis buenos deseos, hasta

---

<sup>997</sup> A poetical Epistle, Addressed by a Lady of New Jersey to her nice, upon her Marriage, in this City, in *The Columbian Magazine*, November 1786, p. 143.

<sup>998</sup> *Cartas selectas de una Señora a una sobrina suya*, tirées d'une œuvre anglaise imprimée à Philadelphie et traduite en langue espagnole par Doña Rita Caveda y Solares, Madrid, Impr. de García y Compañía, 1800. « Un heureux hasard porta à mes mains un petit livre anglo-américain qui contient une collection de lettres choisies sur plusieurs thèmes appropriés et intéressants. Il fut publié à Philadelphie, et je crois qu'il y aura parmi nous, peu d'informations sur une œuvre si appréciable. » (N.T.)

que al fin, el empeño de personas respetables, y el celo ardiente de ser útil a mi sexo, desterraron mis temores, y me hicieron consagrarle estos primeros ensayos de mis tareas.<sup>999</sup>

Malheureusement, d'après toutes nos recherches, nous avons l'impression que cette écrivaine inconnue eut une réception insignifiante dans l'Espagne de l'époque. En témoignent les rares allusions des intellectuels à sa personne et à sa production littéraire, et l'absence de références dans les journaux de la période, qui n'hésitaient pourtant pas à remplir leurs pages avec des critiques ou des éloges<sup>1000</sup>. Des œuvres publiées pour gagner des lecteurs et les rééditions ultérieures, introuvables, paraissent confirmer cette hypothèse.

Beaucoup d'études consultées affirment que le manque de célébrité de cette œuvre fut peut-être la conséquence de l'absence de nouveaux thèmes intéressants pour les femmes. Par rapport aux autres œuvres pédagogiques analysées auparavant, la publication de Rita Caveda fut considérée comme plutôt concise, puisque seulement certains domaines comme l'économie familiale, la lecture ou la piété sont mentionnés tout au long de ce recueil de lettres. Ce travail a donc pu sembler peu intéressant à lire et est rarement évoqué dans les cercles intellectuels des Lumières, et même postérieurs. L'écrivaine inconnue et son œuvre incomprise tombèrent rapidement dans l'oubli le plus absolu.

Les différentes recherches que nous avons entreprises illustrent la popularité et les remarquables échos des productions des femmes de lettres françaises dans l'Espagne des Lumières. Cependant, il est intéressant de noter que l'attrait pour les auteures pédagogiques françaises ne fut pas exclusif aux Lumières puisque quelques années plus tard, les traductions d'autres auteures, postérieures à toutes celles déjà citées et inconnues pour la plupart des lecteurs hispaniques de l'époque, virent aussi le jour.

Après la parenthèse intellectuelle due au contexte politique espagnol<sup>1001</sup>, des auteures comme Madelaine de Puisieux<sup>1002</sup>, Elisabeth-Charlotte-Pauline de Meulan (Madame

---

<sup>999</sup> *Ibid.*, p. 6-7. « Si cette œuvre précieuse était tombée dans d'autres mains, le traducteur cultivé en aurait profité pour souligner toutes les maximes nobles et le style délicat de l'original. Cela, et la préoccupation enracinée chez certains, que le talent de la femme est trop faible pour oser avoir un rôle dans les écrits intellectuels, firent que mes bons desirs créatifs furent un temps mis en suspens, jusqu'à ce que l'engagement de personnes respectables et l'envie ardente d'être utile à mon sexe bannissent mes craintes et m'obligent à leur consacrer ces premiers essais. » (N.T.)

<sup>1000</sup> Voir le supplément paru dans la *Gaceta de Madrid* le vendredi 6 mars 1801.

<sup>1001</sup> Dans les premières années du XIX<sup>e</sup> siècle, l'Espagne fut dévastée par une sanglante guerre d'Indépendance. Cette guerre opposa, pendant plus de six ans, l'Espagne et la France. Les conditions difficiles et les nouveaux gouvernements et gouverneurs ne facilitèrent pas le développement intellectuel ou éditorial. Voir : Elorza, Antonio, *La ideología liberal en la Ilustración española*, Madrid, Tecnos, 1970.

Guizot<sup>1003</sup>) ou Claire Élisabeth Jeanne Gravier de Vergennes, Comtesse de Rémusat<sup>1004</sup> eurent aussi rapidement leurs versions hispaniques. Ces nouvelles traductions étaient dans la lignée de toutes les publications pédagogiques à succès du siècle précédent.

Une fois de plus, les différents journaux de l'époque constituent la plate-forme idéale pour mesurer ces influences nouvelles. La moralité et l'utilité de ces productions furent deux des principaux arguments de la presse en leur faveur. Citons, par exemple, quelques propos consacrés à Madame de Rémusat et à son œuvre.

Mme de Remusat empieza su obra con observaciones tan nuevas como profundas sobre el destino de las mujeres en la época de la juventud. [...] Los que lean su obra (¡Ojalá que todas las madres lo hiciesen!) sentirán vivamente que [...] tal cual ha quedado es un noble monumento levantado por una mujer a la gloria de su sexo y suya.<sup>1005</sup>

### 3. Les traductions furent-elles les seules voix féminines de l'Espagne des Lumières ?

Nous venons d'attirer l'attention sur le fait que les traductions furent le tremplin parfait, pour les femmes auteurs, pour effectuer une timide intrusion dans la République des lettres où l'omniprésence masculine était plus qu'évidente. Toutefois, les différentes traductions ne furent pas le seul moyen que les savantes espagnoles eurent à leur disposition pour prouver leurs talents littéraires. Ainsi, après avoir analysé les productions illustres des écrivaines françaises, nous pouvons également démontrer que dans le panorama espagnol, les différents travaux féminins trouvèrent leur place parmi les cercles culturels de l'époque.

Les muses inspirèrent les auteures espagnoles dans certains genres qui étaient jusqu'à ce moment impensables pour les femmes auteurs : le genre poétique et le roman pédagogique. Cependant, nous remarquons quelques différences avec leurs homologues françaises. Comme nous avons pu le constater tout au long de nos recherches, la liste des intellectuelles françaises célèbres dépassait largement celle de leurs contemporaines outre-Pyrénées. Malgré toutes les

---

<sup>1002</sup> Puisieux, Madeleine de, (Mm de), *Conseils à une amie*, Amsterdam, 1751.

<sup>1003</sup> Guizot, Elizabeth Charlotte Pauline, (Mm de), *Éducation domestique ou lettres de Familles sur l'éducation*, Paris, Béchét Aîné, Leroux et Constant Chantpie, 1826. Cette même année, la version espagnole réalisée par Federico Schwartz vit le jour.

<sup>1004</sup> Vergennes, Claire Élisabeth de, (Comtesse de Rémusat), *Essai sur l'éducation des femmes*, Paris, Ladvocat, 1824. La version espagnole fut publiée quelques années plus tard, en 1826 : *Ensayo sobre la educación de las mujeres*.

<sup>1005</sup> *Bulletin Bibliographique du Repertorio Americano*, Londres, Bossange, 1826. « Mme de Rémusat commence son œuvre avec quelques observations aussi nouvelles que profondes sur le destin des femmes dans leur jeunesse. [...] Ceux qui liront son œuvre (Pourvu que toutes les mères le fassent !) considéreront vivement que [...] c'est un noble monument érigé par une femme, à la gloire de son sexe et à sa propre personne. » (N.T.)

références de textes féminins repérés et parmi toutes ces auteures, anonymes ou non, la critique espagnole reconnut seulement la renommée de trois auteures de la deuxième moitié du siècle des Lumières : María Gertrudis Hore, Margarita Hickey et Josefa Amar y Borbón.

### 3.1. María Gertrudis Hore et Margarita Hickey : deux voix lyriques dans « l'Ilustración » espagnole

No debemos dar por terminado el cuadro histórico de la poesía castellana del siglo XVIII, sin recordar que las damas, con su dulce y civilizadora influencia, y no pocas veces con su ejemplo, alentaron las artes y las letras, contribuyendo así al desarrollo de estas fuerzas de la cultura humana.<sup>1006</sup>

Le marquis de Valmar, dans son anthologie des *Poètes lyriques du XVIII<sup>e</sup> siècle* (1871), fut l'un des rares auteurs à reconnaître la présence et la suprématie des femmes dans le monde lyrique hispanique du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>1007</sup>.

Cependant, grâce à l'œuvre *Índice de las poesías publicadas en los periódicos españoles del siglo XVIII*<sup>1008</sup>, réalisée par Francisco Aguilar Piñal, nous avons une idée de l'importance et de la fréquence des publications concernant les auteures lyriques dans les différents journaux de l'époque. De ce fait, nous repérons comment, à nouveau, la presse constitua un moyen privilégié pour accéder à la communication en cette fin de siècle si mouvementée.

Le *Diario de Madrid*, par exemple, publia, dans son édition du 13 janvier 1796, quelques pages louant le travail réalisé par Rosa Mazaorini, une poétesse inconnue de l'époque :

Demasiada humildad tiene Madama Rosa para ser mujer que hace excelentes versos: en verdad que no mostramos ni un átomo de esta virtud los varones, aunque los hagamos detestables. Esta prenda y la delicadeza de la octava me convencen de que realmente es hembra hecha y derecha, sobre lo cual hasta ahora había tenido mis dudas.<sup>1009</sup>

---

<sup>1006</sup> Cuento, Augusto Leopoldo de, *Poetas líricos del siglo XVIII*, Madrid, Rivadeneira, 1871. « Nous ne devons pas considérer comme terminé le tableau historique de la poésie castillane du XVIII<sup>e</sup> siècle, sans rappeler que les dames, avec leur influence douce et civilisatrice, et rarement avec leur propre exemple, ont encouragé les arts et les lettres, en contribuant ainsi au développement des forces de la culture humaine. » (N.T.)

<sup>1007</sup> En outre, il faudra attendre jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle pour repérer les premiers ouvrages qui rendent compte du phénomène lyrique des poétesse des Lumières. Jiménez Faro, Luzmaría, *Panorama antológico de poetisas españolas siglos XV al XX*, Madrid, Torremozas, 1987 ; ou Serrano y Sanz, Manuel, *Antología de poetisas líricas*, Madrid, R.A.E., 1975.

<sup>1008</sup> Aguilar Piñal, Francisco, *Índice de las poesías publicadas en los periódicos españoles del siglo XVIII*, Madrid, C.S.I.C., 1981.

<sup>1009</sup> Serrano y Sanz, Manuel, *Antología de poetisas líricas*, Madrid, RAE, 1975, p. 45. « Madame Rosa a trop d'humilité pour être une femme qui fait d'excellents vers : en vérité, nous, les hommes, ne montrons aucun atome crochu avec cet art, bien

Cet éloge du journal madrilène n'est pas exceptionnel, car d'autres journaux de l'époque remplissaient leurs pages avec des allusions aux écrits et aux techniques lyriques de diverses femmes de lettres. Vers la fin du siècle, le nombre d'auteures féminines dans le parnasse lyrique augmenta considérablement. Cependant, rares furent les auteures qui proposèrent une œuvre de qualité approuvée par les « ilustrados ».

Parmi toutes ces poétesses exceptionnelles, María Gertrudis Hore et Margarita Hickey furent les voix les plus originales et les plus compétentes sur un des thèmes fétiches de l'époque : la défense des droits des femmes.

### 3.1.1. María Gertrudis Hore

María Gertrudis Hore est considérée, pour les recherches plus contemporaines, comme l'une des grandes auteures des Lumières. Sa production lyrique fut, selon les critiques de l'époque, la seule à pouvoir rivaliser avec celles de ses collègues masculins. La qualité de sa plume, « la belleza del estilo y la armonía del verso »<sup>1010</sup>, firent d'elle une poétesse extraordinaire.

Las pocas poesías que se han conservado de esta mujer singular, [...] no merecen salvarse del olvido, a no ser como testimonio honroso de su gentil entendimiento, que en tiempos más felices para las letras habría producido acaso brillantes y sabrosos frutos.<sup>1011</sup>

Sa réputation lyrique s'accroît grâce à la publication de certains de ses poèmes profanes dans quelques-uns des journaux les plus influents de l'époque. Le *Diario* et le *Correo de Madrid* publièrent, le 11 mai 1795, quelques vers inédits de son ode : « Avis d'une jeune fille qui va rentrer dans le monde »<sup>1012</sup>. C'est une ode didactique où se trouve, comme Frédérique Morand le souligne<sup>1013</sup>, un avertissement lyrique sur les dangers d'aimer un homme.

---

que nous en fassions tout de même. Cette pièce et la délicatesse du huitain me confirment qu'elle est réellement une femme accomplie et parfaite, fait dont je doutais jusqu'à présent. » (N.T.)

<sup>1010</sup> *Diario de Madrid*, publication du 9 septembre 1795. « La beauté du style, et l'harmonie du vers. » (N.T.)

<sup>1011</sup> Cueto, Augusto Leopoldo de, « Bosquejo histórico-crítico de la poesía castellana en el siglo XVIII », in *Poetas líricos del siglo XVIII*, Madrid, B.A.E., t. I, 1952, p. 235. « Les rares poésies préservées de cette femme singulière [...] méritent de tomber dans l'oubli ou seulement de devenir un témoignage honorable de la nature courtoise de cette écrivaine, qui dans un temps plus heureux pour les lettres aurait produit des œuvres brillantes et agréables. » (N.T.)

<sup>1012</sup> Hore, María Gertrudis, *Aviso a una joven que va a salir al mundo*, essai publié par *el Correo de Madrid* en 1795.

<sup>1013</sup> Morand, Frédérique, « Entre siècle et clôture : affinités littéraires entre la poétesse gaditane María Gertrudis Hore (1742-1801) et quelques-unes de ses contemporaines », in *Regards sur les Espagnoles créatrices : XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*, Paris, Presses de la Sorbonne-Nouvelle, 2006.

Dès 1768, date de la publication de ses premiers poèmes, María Gertrudis Hore réalisa, une critique dure et réaliste du monde de l'amour et des sentiments. Ces vers caractérisés d'un érotisme gracieux et léger permettront à la poétesse de mettre en évidence tous les topiques de l'amour : l'amour sensuel, l'amour prisonnier, l'amour tragique, l'amour dramatique... De ce fait, quelques touches d'érotisme innocent accompagné d'un rythme musical trépidant, un langage vivant et de nombreuses ressources techniques caractéristiques de ces poésies donneront à ces productions douces, imaginatives<sup>1014</sup> et écrites avec une grande habileté, une célébrité indiscutable.

En dépit de sa gloire littéraire, la vie privée de la poétesse fut plus tumultueuse. Malgré ses aventures extraconjugales et un mariage assez autoritaire, María Gertrudis Hore décida de rentrer à l'âge de 35 ans de façon assez mystérieuse<sup>1015</sup> et inexplicable dans un couvent de clôture où elle finit ses jours.

De plus, nous savons, grâce à certaines études contemporaines<sup>1016</sup>, que l'intellectuelle décida de brûler tous ses textes avant son enfermement religieux. C'est sans doute une des raisons qui rendit difficile l'accès à la production de cette femme de lettres. La publication anonyme<sup>1017</sup> de certaines de ses œuvres et la préservation partielle de quelques-uns de ses manuscrits, gardés soigneusement dans les archives de la Bibliothèque nationale espagnole<sup>1018</sup>, firent de nos recherches une mission presque impossible. Grâce à l'important travail réalisé par Frédérique Morand<sup>1019</sup>, nous avons pu lire quelques lignes écrites par la poétesse espagnole elle-même :

[...], más desengañada del Mundo por huir de él, [...], con consentimiento del dicho Don Esteban, me retire al expresado Convento, donde dando pruebas de mi verdadero impulso, [...] he servido al Convento

---

<sup>1014</sup> *Ibid.*

<sup>1015</sup> *Ibid.*

<sup>1016</sup> Morand, Frédérique, *Doña María Gertrudis Hore: 1742-1801, Vivencia de una poetisa gaditana entre el siglo y la clausura*, Madrid, Alcalá de Henares, Concejalía de la Mujer, 2004, p. 88.

<sup>1017</sup> Comme plusieurs de ces collègues-auteurs, María Gertrudis Hore utilisa différents pseudonymes pour publier ses premières productions lyriques. De ce fait, María Gertrudis Hore, alias « H.D.S : la fille du soleil » ou « Fénisse » consciente du pouvoir des mots, trouva dans sa plume un excellent moyen pour instruire et pour influencer la vie de tous ses lectrices éventuelles. Voir : Frédérique Morand, et ses vastes recherches sur la poétesse andalouse.

<sup>1018</sup> *Poesías varias*, Madrid, Bibliothèque nationale, sous la cote, 3751.

<sup>1019</sup> Morand, Frédérique, *op. cit.*, 2004.

en todos los actos en que se me ha ocupado, y no obstante este conocimiento, estoy más radicada en el de que no me conviene, para seguridad de mi Salvación, otro estado que el de Religiosa...<sup>1020</sup>

Malgré ces limitations et grâce à certains manuscrits que nous avons pu consulter, nous distinguons un changement dans le style de la poétesse espagnole. Les vers postérieurs à son entrée dans une maison religieuse sont complètement différents de ceux publiés précédemment. Nous pouvons diviser ses poésies en deux périodes clairement différenciées selon les différents moments de sa vie : la poésie profane et la poésie religieuse. Le thème de l'amour se transforma en déception, et ses allusions à la vie mondaine furent remplacées par des réflexions religieuses et des éloges divins. Ce changement fut aussi remarqué par le spécialiste Manuel Serrano Sanz :

Sus poesías llenas de vida, como salida de lo más hondo del alma y sin otra retórica que la aprendida en las falacias del desengaño y en los desengaños de ilícitos amores, dulces al principio como la miel, pero luego más amargos que la hiel y el ajeno.<sup>1021</sup>

À la suite de l'analyse réalisée par le spécialiste Emilio Palacios, qu'il inclut dans son œuvre *La mujer y las letras en el siglo XVIII*<sup>1022</sup> (2002), nous repérons aussi que les réflexions amoureuses, si caractéristiques dans les odes de cette auteure, se transformèrent en critiques méprisantes des tentations charnelles et du libertinage. Le sexe devint le démon des êtres humains et l'exaltation de Vénus se dénatura en exaltation de la figure de la vierge Marie et de l'amour de Dieu.

Certaines de ses odes reflètent une sorte de *mea culpa* de la part de l'auteure. Les vers devinrent une purification d'un passé condamnable et luxurieux que María Gertrudis Hore tenta d'effacer. Cependant, nous devons souligner que beaucoup de spécialistes contemporains<sup>1023</sup> considèrent que l'enfermement religieux de l'écrivaine espagnole ne fut pas un acte volontaire. Relevons certains des propos d'Adolfo Castro, auteur qui soutient cette hypothèse d'une entrée forcée au couvent.

---

<sup>1020</sup> *Ibid.*, p. 102. « [...], la plus désabusée du monde pour le fuir [...], avec le consentement d'un certain Don Esteban, j'ai fait mon entrée dans le couvent, où en donnant des preuves de ma vraie motivation [...], j'ai servi au couvent dans toutes les tâches que l'on m'a attribuées et ainsi, ces raisons m'ont convaincue que, pour la sécurité de mon salut, le seul statut qui me convient est le statut de religieuse... » (N.T.)

<sup>1021</sup> *Poetas líricos del siglo XVIII*, p. 558. « Ses poésies resplendissantes de vie, comme sorties des profondeurs de l'âme et sans autre rhétorique que celle apprise dans les tromperies et dans les désillusions d'amours interdites, au début sucrées comme le miel, puis plus amères que le fiel et l'absinthe. » (N.T.)

<sup>1022</sup> Palacios, Emilio, *La mujer y las letras en la España del siglo XVIII*, op. cit.

<sup>1023</sup> Morand, Frédérique, *Doña María Gertrudis Hore: 1742-1801, Vivencia de una poetisa gaditana entre el siglo y la clausura*, op. cit., p. 90.

El haber la « Hija del Sol » tan rica, pretendida y hermosa elegido una celda estrecha y austera vida, [...]: unos decían que la inesperada vuelta de un joven, [...] le obligó a buscar un refugio a su virtud en el claustro: otros que exigencias de su esposo que sospechaba de su lealtad: otros y los más que no quería pasar por verse en el mundo que la adoró hermosa y joven, convertida en menosprecio del mundo por los estragos del tiempo...<sup>1024</sup>

Après ce parcours de présentation de la vie et des productions de la poétesse espagnole, nous pouvons nous demander si, comme ce fut le cas pour ses homologues françaises, sa célébrité traversa les frontières ou si elle connut seulement une popularité hispanique.

Malheureusement, après quelques recherches, nous ne pouvons pas affirmer que María Gertrudis Hore connut une reconnaissance immédiate hors des frontières espagnoles. Cependant, à la différence d'autres œuvres analysées, ses productions lyriques ne tombèrent pas dans l'oubli, puisque ses contemporains ne tardèrent pas à vanter son travail. Les recherches les plus actuelles<sup>1025</sup> la désignent comme une intellectuelle des Lumières incontestable, pour qui l'enfermement religieux ne fut pas un obstacle à la continuité de son travail. Comme la poétesse elle-même l'écrivait :

[...] Ya sabes que lo que escribo no son novelas de fantasía, sino una reunión de escenas de la vida real, de descripciones, de retratos y de reflexiones.<sup>1026</sup>

Peu après cette femme dévote, une autre auteure remarquable fit son entrée dans la République des lettres espagnoles.

### 3.1.2. Margarita Hickey Pelizzoni

Margarita Hickey Pelizzoni était une défenseuse fervente des droits des femmes et une militante tenace contre les abus masculins et la société misogyne de l'époque. Cette philosophie féministe fut très présente tout au long de sa production et lui valut de connaître certains problèmes avec les censeurs.

---

<sup>1024</sup> Castro, Adolfo de, *Historia de Cádiz y su provincia*, Cádiz, Impr. de la Revista Médica, 1858, p. 795-796. « Le fait que la "Hija del sol", si réputée et belle, ait choisi une petite cellule et une vie austère [...] : certains disaient que l'arrivée inespérée d'un jeune homme [...] l'obligea à chercher refuge dans le cloître pour sauvegarder sa vertu ; les autres que ce fut à cause des exigences de son époux qui doutait de sa loyauté ; et la plupart qu'elle ne voulait pas laisser le monde, qui l'avait adorée belle et jeune, voir les ravages du temps... » (N.T.)

<sup>1025</sup> Franklin Lewis, Elisabeth, *Feminine Discourse and Subjectivity in the Works of Josefa Amar y Borbón, María Gertrudis Hore and María Rosa Gálvez*, Ph. D. David T. Gies, Director, University of Virginia, 1993, p. 96-99.

<sup>1026</sup> Morand, Frédérique, *Doña María Gertrudis Hore: 1742-1801, Vivencia de una poetisa gaditana entre el siglo y la clausura*, op. cit., p. 195. « Vous savez déjà que ce que j'écris n'est pas des romans de fantaisie, mais un ensemble de scènes de la vie réelle, de descriptions, de portraits et de réflexions. » (N.T.)

Ces désaccords avec le Saint-Office ne furent pas les seules différences que nous avons trouvées avec sa compatriote Gertrudis Hore. Margarita Hickey décida, comme beaucoup d'intellectuelles de l'époque, de dédier ses moments d'oisiveté aux travaux de traduction de diverses œuvres étrangères. La première traduction qu'elle réalisa fut celle de la tragédie de Racine, *Andromaque* (1665). L'écrivaine reçut le feu vert inquisitorial pour cette publication en 1789. Le censeur chargé de l'examen de cette version fut Nicolás Fernández de Moratín, qui donna un avis favorable à ces pages car il considérait que l'activité de traduction était moins prestigieuse que le reste des genres littéraires et permettait d'emprisonner l'imagination des femmes et leurs envies créatrices :

Aunque no tuviera más que el poder de excitar con su ejemplo a desterrar la ociosidad de muchas damas, me parecería por eso y por no tener cosa opuesta a ningunas leyes digna de que V.A. conceda la licencia que pide para su impresión la traductora.<sup>1027</sup>

Margarita Hickey s'abrita derrière le consentement inquisitorial pour présenter à ses lecteurs quelques odes où ses idées morales et pédagogiques sont mises en évidence.

Con la traducción de la Andrómaca, presento al público algunas Poesías líricas, en cuya composición he divertido a veces mi genio y ociosidad, a falta de ocupaciones y diversiones adaptadas a mi gusto: no he pretendido herir a nadie en ellas...<sup>1028</sup>

Cependant, les éloges inquisitoriaux ne furent pas éternels puisque, rapidement, « la ilustrada » vint grossir la liste tant redoutée de l'*Index librorum prohibitorum* avec une traduction d'un écrivain censuré, à savoir Voltaire.

Ce châtement inquisitorial, malheureusement, ne fut pas le premier, puisque quelques années auparavant, l'auteure féministe avait déjà été condamnée à cause de sa *Descripción geográfica e histórica de todo orbe conocido hasta ahora* (1790). Son censeur, Antonio

---

<sup>1027</sup> Serrano y Sanz, Manuel, *Apuntes para una historia de escritoras españolas*, Madrid, Impr. de Sucesores de Rivadeneira, 1795, p. 507. Et dans l'*AHN*, leg. 5544, exp. 43 y 59, Madrid. « Même si son exemple servait juste à contenter l'oisiveté de beaucoup de dames, il me semble que dans ce cas et sachant qu'elles ne s'opposent à aucune loi digne de Sa Majesté, il faudrait accorder à la traductrice sa licence d'impression. » (N.T.)

<sup>1028</sup> Hickey, Margarita, *Poesías varias sagradas, morales y profanas o amorosas. Con dos poemas épicos en elogio del Capitán General D. Pedro Cevallos...* *Con tres tragedias francesas traducidas al castellano*, Madrid, Impr. Royale, 1789. « Avec la traduction d'*Andromaque*, je présente au public quelques poésies lyriques ; leurs compositions m'ont permis d'occuper mes moments d'oisiveté et mon esprit, faute d'occupation et de divertissement adaptés à mon goût : j'ai essayé de ne blesser personne avec celles-ci. » (N.T.)

Capmany, considérait qu'il s'agissait d'une œuvre superficielle compte tenu des besoins intellectuels de la société espagnole<sup>1029</sup>.

Malgré les représailles et ces sujets si éloignés de la thématique principale de ses productions lyriques, comme nous l'avons déjà évoqué, Margarita Hickey laissa son nom dans l'histoire comme une fervente défenseuse des femmes. Elle reprochait précisément aux hommes d'être les responsables directs de cette soumission féminine et, comme la majorité des intellectuelles de l'époque, elle défendait la raison des femmes et leurs capacités littéraires.

Altas y nobles beldades  
discretas y hermosas damas  
que al humilde Manzanares  
ilustráis con vuestras gracias  
cuyo sazonado chiste  
cuyo garbo, cuya gala [...].  
Sexo hermoso, combatido  
sin piedad, con furia tanta  
a pesar y sin embargo  
de crear vuestras fuerzas flacas  
por continuos enemigos  
que con soberbia arrogancia  
lídian con tan desiguales armas  
continuamente os acechan  
y, suponiéndoos incautas  
de la buena fe abusando  
os sitian, cercan y asaltan.<sup>1030</sup>

Nous partageons les opinions du spécialiste Emilio Palacios quand il affirme que rares furent les écrivaines des Lumières qui osèrent critiquer si durement leurs collègues masculins dans leurs textes<sup>1031</sup>.

---

<sup>1029</sup> AHN, sous la cote : 5556-12, Madrid. Serrano y Sanz, Manuel, *Apuntes para una historia de escritoras españolas*, op. cit., p. 510.

<sup>1030</sup> Hickey, Margarita, *Poesías varias sagradas, morales y profanas o amorosas. Con dos poemas épicos en elogio del Capitán General D. Pedro Cevallos... Con tres tragedias francesas traducidas al castellano*, Madrid, Impr. Royale, 1789, p. 227-228. « Majestueuses et nobles beautés / discrètes et belles dames / qui à l'humble Manzanares / montrez vos charmes / dont sa plaisanterie, / sa prestance et ses habits de fête / [...] Le beau sexe, combattu / sans pitié, avec tant de furie, / cependant et malgré / vos faibles forces / par des attaques continues / qui avec orgueil et arrogance/ combattent avec des armes inégales / vous guettent continuellement / et, en vous supposant naïves / et en abusant de votre bonne foi / vous encerclent et vous assaillent. » (N.T.)

Ces dures critiques n'impliquèrent pas de nouvelles censures du Saint-Office, mais cependant, l'œuvre de Margarita Hickey intitulée *Poesías varias sagradas o amorosas*<sup>1032</sup> fut aussi surveillée scrupuleusement. La femme de lettres publia son recueil en 1789 ; mais, mystérieusement, une certaine Antonia de la Olivia avait essayé de publier cette même production lyrique quelques années auparavant. À cause de la persistance inquisitoriale, Margarita Hickey se vit dans l'obligation d'adresser une lettre aux censeurs, où elle expliquait ces coïncidences évidentes : « La causa de llevar estas octavas al fin de ellas otro nombre supuesto y no el verdadero de la que las ha compuesto es que por natural y debida modestia, su autora desea publicarlas en nombre que no sea el suyo propio. »<sup>1033</sup> Cela témoigne de la réticence de certaines femmes à s'exposer publiquement en révélant leur nom au moment de publier une oeuvre.

Sa défense acharnée des femmes fut, peut-être, l'une des causes de l'absence de popularité de cette écrivaine. Les rares allusions dans les journaux corroborent l'hypothèse qu'elle était presque inconnue à son époque.

Si nous cherchons à identifier une femme de lettres célèbre de ce siècle, qui a laissé son nom dans l'histoire, c'est à Josefa Amar y Borbón qu'il faut faire allusion. Cette savante espagnole eut la bonne fortune d'être reconnue comme l'intellectuelle indiscutable des Lumières espagnoles. Cette popularité universelle entraîna la réédition continuelle de son œuvre<sup>1034</sup>.

### 3.2. Josefa Amar y Borbón et ses discours innovants

Les grands spécialistes contemporains des Lumières espagnoles<sup>1035</sup> ont déjà consacré beaucoup de pages à montrer la popularité de cette auteure et de sa production novatrice. De même que tous ces ouvrages modernes, nous avons aussi dédié quelques pages à cette femme exceptionnelle dans le premier chapitre de notre travail. Cependant, nous considérons encore

---

<sup>1031</sup> Palacios, Emilio, *La mujer y las letras en la España del siglo XVIII*, op. cit., p. 148.

<sup>1032</sup> Hickey, Margarita, *Poesías varias sagradas, morales y profanas o amorosas. Con dos poemas épicos en elogio del Capitán General D. Pedro Cevallos... Con tres tragedias francesas traducidas al castellano*, Madrid, Impr. Royale, 1789.

<sup>1033</sup> Serrano y Sanz, Manuel, *Apuntes para una historia de escritoras españolas*, op. cit., p. 507. « La raison pour laquelle ces huitains portent à la fin une identité supposée et non celle de la personne qui les a composés, est que, par naturelle modestie, son auteur désire les publier sous une identité qui n'est pas la sienne. » (N.T.)

<sup>1034</sup> La réédition la plus récente date de 1994. Amar y Borbón, *Discurso sobre la educación física y moral de las mujeres*, édition de María Victoria López-Cordón, Madrid, Cátedra, 1994.

<sup>1035</sup> Mónica Bolufer, Emilio Palacios, María Victoria López Cordón, Manuel Reyes Hurtado sont quelques-uns des spécialistes qui ont consacré une grande partie de leurs recherches à étudier la personnalité de cette savante des Lumières.

essentiel d'analyser aussi la présence de cette savante des Lumières dans la presse espagnole de l'époque.

Grâce aux nombreuses bibliographies contemporaines<sup>1036</sup>, nous savons que Josefa Amar y Borbón commença son parcours littéraire entre 1782 et 1784, quand elle publia une traduction d'une œuvre italienne nommée *Saggio apologetico della Letteratura Spagnuola contra le pregiudicate opinioni di alcuni moderni Scrittori Italiani*<sup>1037</sup> (1778-17781).

Ainsi, comme la plupart des femmes de son époque, elle décida, elle aussi, de faire ses premiers pas dans le monde des lettres grâce à une traduction. Ses vastes connaissances en langues classiques (elle parlait latin et grec) et modernes (français, italien, portugais, anglais et quelques notions d'allemand)<sup>1038</sup>, et sa renommée au sein de certains cercles intellectuels aragonais, firent d'elle la candidate parfaite pour accomplir la traduction de cette œuvre italienne.

Josefa Amar y Borbón fit certainement partie de ce groupe de savants qui voulurent défendre l'honorabilité des lettres espagnoles. Ces lignes, écrites par l'Aragonaise elle-même dans le prologue de sa traduction, témoignent de cet objectif :

Luego que leí la obra del Abate Don Xavier Lampillas conocí su importancia, y cuan conveniente sería traducirla a nuestro idioma; porque tratándose de la sabiduría de los Españoles desde los siglos antiguos, y principalmente de la defensa de los perjuicios que se les imputa, haber ocasionado en las ciencias, puede ser muy útil publicar estas noticias en nuestro Reino, para que se desengañen unos de las ideas erradas que pudieran tener en esta materia, y se estimulen otros con las pruebas concluyentes [...] que acreditan haberse distinguido siempre los Españoles en el cultivo de las letras.<sup>1039</sup>

Malgré cette traduction loin des thèmes féminins si caractéristiques de ses propres textes, Josefa Amar y Borbón, dans sa dédicace à la reine Marie Louise de Bourbon, princesse des

---

<sup>1036</sup> Palacios, Emilio, *Bibliografía general de escritoras españolas del siglo XVIII*, Madrid, Université Complutense de Madrid, 2011.

<sup>1037</sup> Lampillas, Saverio, *Saggio apologetico della Letteratura Spagnuola contra le pregiudicate opinioni di alcuni moderni Scrittori Italiani*, Genova, Impr. de Felice Respetto, 1778-1781.

<sup>1038</sup> López Torrijo, Manuel, « El pensamiento pedagógico ilustrado sobre la mujer en Josefa Amar y Borbón », in *Educación e Ilustración en España, Coloquio de Historia de la educación*, Barcelona, Université de Barcelone, 1984.

<sup>1039</sup> Lampillas, Xavier, *Ensayo Histórico-Apologetico de la literatura española contra las opiniones preocupadas de algunos escritores modernos italianos*, traduit de l'italien au castillan par Josefa Amar y Borbón, Zaragoza, Impr. Royale, 1782. Prologue de la traductrice : « Après avoir lu l'œuvre de l'abbé Don Xavier Lampillas, j'ai compris son importance, et combien il serait convenable de la traduire dans notre langue. Puisque depuis l'Antiquité, le savoir des Espagnols porte principalement sur la défense des préjugés imputés aux sciences, la publication de ces nouvelles peut-être très utile à notre royaume, en faisant disparaître ces idées erronées et en convainquant certains par ces preuves concluantes [...] qui accréditent que les Espagnols se sont toujours distingués dans le monde des lettres. » (N.T.)

Asturies<sup>1040</sup>, exprima un fort intérêt pour les thèmes liés à la condition des femmes. Elle choisit la reine espagnole pour sa position de première dame du royaume et à titre de représentante des femmes<sup>1041</sup>.

Il est important de noter que toute la production de l'Espagnole tourne autour de la philosophie des Lumières. Les traductions furent donc les premiers travaux et ainsi les responsables de la naissance de la célébrité de la jeune Amar y Borbón.

Cependant, nous avons constaté que beaucoup des productions de la savante espagnole furent perdues et non incluses dans les bibliographies contemporaines. Sans trop nous éloigner du monde de la traduction, la même année, nous repérons une nouvelle version espagnole d'une œuvre italienne : *Discurso sobre el problema de sí corresponde a los Párrocos y Curas de los Pueblos el instruir a los Labradores en los buenos elementos de la economía Campestre*<sup>1042</sup>.

Ses premières productions traitent surtout du patriotisme ; les politiques des différents gouvernements ou le monde de la cour figurent parmi les sujets principaux de ses publications.

Pourtant, la grande préoccupation de Josefa Amar y Borbón fut toujours la défense et la promotion des femmes de son époque. Elle destina ses textes les plus personnels et les plus sincères à ces thèmes. Même si beaucoup de spécialistes contemporains considérèrent que les premières années de l'intellectuelle furent consacrées aux différentes traductions des thèmes des Lumières, grâce à la *Bibliographie générale d'écrivaines espagnoles au XVIII<sup>e</sup> siècle*, d'Emilio Palacios, nous constatons que Josefa Amar y Borbón débuta par deux œuvres dédiées aux femmes : *La Importancia de la instrucción que conviene dar a las mujeres* (1784) et *Ramillete de escogidos que la mujer debe tener presentes en la vida del matrimonio* (1784). Malheureusement, ces productions sont perdues et nous n'avons trouvé aucun indice d'éventuelles rééditions dans les différentes bibliothèques hispaniques.

---

<sup>1040</sup> Marie Louise de Bourbon-Parme, reine d'Espagne entre 1788 et 1808, sous le règne de son mari Charles IV.

<sup>1041</sup> Lampillas, Xavier, *Ensayo Histórico-Apológico de la literatura española contra las opiniones preocupadas de algunos escritores modernos italianos*, traduit par Josefa Amar y Borbón, Zaragoza, Impr. Royale, 1782, t. I, prologue de la traductrice.

<sup>1042</sup> Cette œuvre a mis en évidence la célébrité de la jeune écrivaine, puisque c'est une des sociétés aragonaises des amis du pays qui commanda la traduction. Josefa Amar y Borbón réalisa donc une nouvelle traduction italienne. Cette fois-ci, ce fut une des œuvres de Francesco Grisellini. La Bibliothèque nationale espagnole (Madrid) possède un des exemplaires de cette traduction, sous la cote : 318-66.

Néanmoins, à la différence de ses traductions, nous avons l'impression que ses premiers textes n'eurent pas une grande diffusion parmi les différents lecteurs de l'époque. Les rares références dans la presse témoignèrent également de la faible diffusion de ses œuvres de jeunesse.

Bien que ses œuvres sont tombées dans l'oubli, les premières traductions publiées par Josefa Amar y Borbón eurent une énorme célébrité parmi les différents cercles intellectuels de l'époque. Cette fois-ci, les divers journaux témoignent de ce succès dans toute la péninsule Ibérique. La *Gaceta de Zaragoza*, la *Gaceta de Madrid*, le *Diario de Madrid*, le *Memorial literario* se firent l'écho de cette réussite, en rendant compte à plusieurs reprises des ventes fructueuses dans les principales librairies du pays<sup>1043</sup>.

Cette popularité naissante provoqua l'apparition des premiers éloges de la traductrice et de son travail.

Doña Josefa Amar y Borbón, traductora de las Disertaciones en defensa de la literatura española por el Abate Xavier Lampillas; diríamos de muchas ilustres Señoras que conocemos y logran un mérito distinguido en las letras.<sup>1044</sup>

Quelques années plus tard, la publication d'une nouvelle traduction italienne, *Respuesta del señor abate don Xavier Lampillas a los cargos recopilados por el señor abate Tiraboschi en su carta al señor abate N.N. sobre el ensayo histórico-apologético de la literatura española*<sup>1045</sup> (1786), renforce la célébrité de l'Espagnole. Le succès de cette nouvelle traduction ne tarda pas à arriver, et la *Gaceta de Madrid* dédia quelques lignes à l'annonce de cette version :

---

<sup>1043</sup> La *Gaceta de Saragosse* du 15 octobre 1782 et du 29 avril 1783 annonçait la vente de cette traduction chez J. Monge. Quelques mois plus tard, le 1<sup>er</sup> août 1783, nous lisons dans la *Gaceta de Madrid* l'annonce de nouveaux points de vente ; cette fois-ci, il s'agit de la librairie de Francisco Fernández à Madrid, de Diego Mallen à Valence et des héritiers de Martí à Barcelone. Ces annonces se répètent dans le *Diario de Madrid* du 18 mai 1784 et dans celui du 10 août 1784.

<sup>1044</sup> *Memorial literario, instructivo y curioso de la Corte de Madrid*, Madrid, Mayo 1785, t. V, p. 155. « Doña Josefa Amar y Borbón, traductrice des dissertations sur la défense de la littérature espagnole de l'abbé Xavier Lampillas ; de nombreuses femmes illustres atteignent un mérite distingué dans les lettres. » (N.T.)

<sup>1045</sup> *Risposta alle accuse compilata dal Signor Abate Girolamo Tiraboschi nella sua lettera al Signor Abate N. intorno al «Saggio storico-apologetico della Letteratura spagnola»*, Genova, Felipe Repetto, 1778. *Respuesta del señor Abate Don Xavier Lampillas a los cargos recopilados por el señor Abate Tiraboschi en su carta al Sr. Abate N.N. sobre el «Ensayo histórico-apologético de la literatura española»*. Añadiendo un índice alfabético de los principales autores que comprende la obra del Abate Llampillas. Traduit de l'italien en langue castillane par Josefa Amar y Borbón, avec un index alphabétique des auteurs et des sujets principaux, introduit par la traductrice elle-même pour compléter ainsi les six tomes de l'œuvre originale, Zaragoza, Blas Miedes, 1786.

Respuesta del abate D. Xavier Lampillas a los cargos recopilados por el Abate Tiraboschi en su carta al Abate N. sobre el Ensayo histórico apologético de la literatura española, traducida al castellano por Doña Josefa Amar: con un índice alfabético de los principales autores y materias de la obra del mismo Lampillas, formado por la misma traductora. Se hallará en la librería de Francisco Fernández frente a S. Felipe Real.<sup>1046</sup>

Pendant que ses traductions devenaient très populaires parmi les lecteurs de l'époque, grâce aux thèmes d'actualité traités, Amar y Borbón initia la rédaction d'un mémoire sur l'admission des femmes dans les sociétés économiques. Le mémoire ouvrit à la femme de lettres la porte de la postérité, et la publication de son *Discurso en defensa del talento de las mujeres y de su actitud para el gobierno y otros cargos en que se emplean los hombres*<sup>1047</sup> dans le *Memorial literario* apporta la preuve définitive de son savoir-faire littéraire.

La célébrité de cet article fut telle que l'ouvrage traversa rapidement les frontières. Il en existe plusieurs traductions, la plus connue ayant été réalisée en langue italienne par Juan Franciso Masdeu : *Difesa dell 'ingegno delle donne e della lora attitude pel Governo e per le altre caniche pubbliche*<sup>1048</sup> (1789). Cette version eut un énorme succès en Italie.

Grâce à plusieurs études contemporaines<sup>1049</sup>, notamment celles réalisées par Mónica Bolufer Peruga, nous savons que la célébrité de l'intellectuelle espagnole dépassa les frontières de l'Italie, puisque les savantes des Lumières françaises étudièrent également la production littéraire d'Amar y Borbón. Cependant, nous considérons que c'est plutôt Amar y Borbón qui profita des vastes connaissances contenues dans les productions des auteures françaises pour écrire sous leur inspiration. De ce fait, l'influence d'auteurs comme Marie Leprince de Beaumont, Louise d'Épinay ou même Anne-Thérèse de Marguenat de Courcelle (Madame de Lambert) est plus qu'évidente dans les textes de la femme de lettres espagnole.

---

<sup>1046</sup> Le *Memorial literario*, daté d'octobre 1786, et la *Gaceta de Madrid*, du mardi 26 septembre 1786. « Réponse de l'abbé Don Xavier Lampillas à la compilation réalisée par Monsieur l'abbé Tiraboschi dans sa lettre... Traduit de l'italien en langue castillane par Josefa Amar y Borbón, avec un index alphabétique des auteurs et des sujets principaux, introduit par la traductrice elle-même pour compléter ainsi les six tomes de l'œuvre originale, chez Blas Miedes en face de celle de Felipe Real. » Ces journaux annoncent ainsi dans leurs pages la publication de cette nouvelle traduction.

<sup>1047</sup> Amar y Borbón, Josefa, « Discurso en defensa del talento de las mujeres y de su actitud para el gobierno y otros cargos en que se emplean los hombres », in *Memorial literario*, Madrid, août 1786.

<sup>1048</sup> Masdeu, Juan Francisco, *Difesa dell'ingegno delle donne e della lora attitude pel Governo e per le altre caniche pubbliche*, Roma, Salvioni, 1789

<sup>1049</sup> *Literatura y feminismo en España, S.XV-XXI*, éd. Lisa Wollendorf, Barcelone, Icaria, 2005.

Grâce à l'influence des différents mouvements culturels européens, Josefa Amar y Borbón élaborera une production littéraire complètement novatrice pour son époque. Voyons donc les traits qui rendent son œuvre si exceptionnelle.

Cuando Dios entregó el mundo a las disputas de los hombres, previó que habría infinitos puntos sobre los cuales se altercaría siempre, sin llegar a convenirse nunca. Uno de estos parece que había de ser el entendimiento de las mujeres.<sup>1050</sup>

Josefa Amar y Borbón décida de choisir ce passage très direct pour commencer son article polémique. Nous ne devons pas oublier que l'objectif de ce texte était surtout de revendiquer l'admission des femmes dans les sociétés économiques des amis du pays, consortium des esprits les plus doctes de l'Espagne des Lumières.

Il s'agit seulement de faire des femmes les égales des hommes, de leur donner une place dans leur assemblée et de conférer avec eux de thèmes graves, une chose qui semble en dehors de l'ordre établi et même extravagante.<sup>1051</sup>

Josefa Amar y Borbón explique que même si la grande majorité des femmes étaient talentueuses et intelligentes, la société les obligeait à cacher leurs talents et à devenir « belles, discrètes et divertissantes ».

L'Aragonaise considérait dans son prologue que les raisons pour lesquelles les femmes n'étaient pas admises dans la société économique madrilène n'étaient autres que la peur, de la part de leurs collègues masculins, de l'existence d'une éventuelle production plus parfaite et travaillée<sup>1052</sup>. Comme nous l'avons déjà souligné auparavant, certains intellectuels soutinrent l'admission des femmes dans ces institutions élitistes. Ils considéraient que loin d'être un obstacle, les femmes seraient très utiles pour normaliser l'opinion sociale de ces institutions réputées impénétrables pour la majorité de la population et pour promulguer la philosophie des Lumières.

---

<sup>1050</sup> Amar y Borbón, Josefa, « Discurso en defensa del talento de las mujeres », in *Memorial literario* d'août 1786, p. 170. « Quand Dieu livra au monde les disputes des hommes, il prévint qu'il y aurait d'infinis points sur lesquels ils seraient toujours en contradiction, sans arriver jamais à convenir d'une entente. L'un de ces points devait, semble-t-il, être la compréhension des femmes. » (N.T.)

<sup>1051</sup> Morant, Isabel et Bolufer Peruga, Mónica, « Josefa Amar y Borbón, Une intellectuelle espagnole dans les débats des Lumières », in *Intellectuelles*, n° 13, 2001.

<sup>1052</sup> Amar y Borbón, Josefa, « Discurso en defensa del talento de las mujeres », in *Memorial literario*, *op. cit.*

La défense, rude et directe, initiée par l'intellectuelle espagnole, remporta beaucoup d'adeptes, et les voix qui vantèrent et défendirent le discours féministe de la jeune Saragossaine furent multiples. Malheureusement, celle-ci ne reçut pas que des éloges, puisque les parties les plus conservatrices de la société dénoncèrent une trop grande intrusion de la part d'une femme. Cependant, les louanges dépassèrent largement les critiques, et un bon exemple en est l'éloge dans le journal *Memorial literario*. Juan Antonio Hernández de Larrea, représentant de la société économique de la ville de Saragosse et mentor de la savante écrivaine, rédigea une lettre dans laquelle il encensait la qualité des écrits et l'intérêt des propos de l'auteure espagnole :

Es notoria injusticia la que algunos quieren hacerlas de oponerse a que sean Individuos de las Sociedades Económicas [...] bien se deja entender son mas accesibles a las Señoras los objetos económicos de las Sociedades.<sup>1053</sup>

Une telle défense ne fut pas bien accueillie par certains membres plutôt traditionalistes de la société économique de Saragosse, puisqu'ils considérèrent ses propos comme absurdes et prosélytiques<sup>1054</sup>.

Cependant, à la différence de son mentor, Josefa Amar y Borbón décida de s'éloigner un peu de son objectif originel puisque, loin de consacrer tous ses efforts à soutenir les droits des femmes et à entrer dans ces institutions hispaniques, elle combattit, grâce à de bonnes doses d'ironie, la condition sociale des femmes en général. Même si les thèmes pédagogiques ne constituent pas le noyau central de son ouvrage, l'éducation féminine est indirectement omniprésente tout au long de son discours :

Los hombres las niegan la instrucción y después se quejan de que no la tienen. Digo las niegan porque no hay un establecimiento público destinado para la instrucción de las mujeres.<sup>1055</sup>

---

<sup>1053</sup> Amar y Borbón, « Discurso en defensa del talento de las mujeres », in *Memorial literario* d'août 1786, p. 170. Lettre de présentation signée par Hernández y Pérez de Larrea. « L'injustice que certains veulent leur faire subir en s'opposant à leur admission dans les sociétés économiques est manifeste [...] Même si les dames en savent plus que les hommes sur les aspects économiques des sociétés. » (N.T.)

<sup>1054</sup> Certains commentaires comme ceux qui suivent provoquèrent l'incompréhension et les refus des secteurs plus conservateurs des sociétés élitistes (*ibid.*) « Si a las mujeres desde su tierna edad, como se les enseña la ociosidad, el arte de agrandar, las bagatelas de las modas, se las instruyese en leer, escribir y contar en la gramática de su lengua, en algebra y geometría, en la lectura de historia e intereses de las naciones, si se les educase en los tratados o elementos del comercio pues tienen aptitud para ello sus entendimientos dóciles y despejados, es innegable podrían votaren estas materias con igual discernimiento que los hombres. » (1786, p. 430). « Si, dès leur plus tendre âge, les femmes, de la même façon qu'elles apprennent l'oisiveté, l'art de plaire ou les bagatelles de la mode, étaient instruites dans la lecture, l'écriture, la grammaire de leur langue, l'algèbre et la géométrie, la lecture d'histoires et l'intérêt de la nation, et si elles étaient formées sur les traités ou les éléments du commerce, puisqu'elles ont des aptitudes pour cela grâce à leur nature docile et claire, il est indéniable de penser qu'elles pourraient voter sur ces sujets avec le même discernement que les hommes. » (N.T.)

Toutes les idées de cette femme de lettres étaient novatrices, pour un pays où jusqu'à cette date, aucun intellectuel, homme ou femme, n'avait défendu si intensément et publiquement la condition des femmes. Il ne faut pas pour autant discréditer les travaux et les efforts pédagogiques fournis par la totalité des auteures analysées auparavant, car la plupart de ces savantes défendirent une éducation féminine limitée aux devoirs « propres aux femmes ». Par exemple, Margarita Hickey<sup>1056</sup> ou la comtesse de Montijo estimaient que les femmes ne devaient pas avoir accès à certaines connaissances dangereuses qui pourraient rendre inconvenant leur comportement, puisqu'elles conduisaient à l'ambition et pourraient les éloigner des fonctions auxquelles elles étaient destinées<sup>1057</sup>.

Si nous survolons rapidement le contexte espagnol de la fin du siècle, nous remarquons que même si la présence inquisitoriale était moins envahissante, le Saint-Office continuait à être omniprésent dans les lettres hispaniques. La censure gouvernementale était dirigée par le secrétaire d'État de l'époque, le comte de Floridablanca. Réticent face à la popularité des œuvres pédagogiques, il décida de surveiller attentivement ces productions tellement en vogue en ce temps-là. L'acceptation sociale et intellectuelle de ce type d'œuvre entraîna, toujours selon les censeurs, une propagande facile de certaines idées contradictoires et inappropriées pour l'éthique espagnole, et plus concrètement pour l'éthique féminine. Il faut noter que malgré le caractère féministe et critique de l'œuvre de Josefa Amar y Borbón envers la structure sociale espagnole, l'Aragonaise n'eut jamais de problèmes ni d'interdictions de la part du Saint-Office<sup>1058</sup>.

Malgré ces soupçons gouvernementaux envers les œuvres pédagogiques, la popularité des propos éducatifs de Josefa Amar y Borbón se répandit rapidement dans la société espagnole de l'époque. En 1790, l'intellectuelle publia son chef-d'œuvre, *Discurso sobre la educación física y moral de las mujeres*<sup>1059</sup>. Ainsi put-on lire, dans la *Gaceta de Madrid* :

---

<sup>1055</sup> Amar y Borbón, Josefa, « Discurso en defensa del talento de las mujeres », in *Memorial literario* d'août 1786, p. 162. « Les hommes leur nient le droit à l'éducation et après ils se plaignent qu'elles n'en aient pas. Je dis bien, qu'ils leur nient, étant donné qu'il n'y a aucun établissement public destiné à l'éducation des femmes. » (N.T.)

<sup>1056</sup> Hickey, Margarita, *Poesías varias sagradas, morales y profanas o amorosas: con dos poemas épicos...*, Madrid, Impr. Royale, 1789. Prologue de la traductrice, s. p.

<sup>1057</sup> Demerson, Paulette, *Une femme d'action au siècle des Lumières : Doña María Francisca de Sales Portocarrero y Zuñiga, VI<sup>e</sup> comtesse de Montijo (1754-1808)*, Toulouse, Université de Toulouse, 1970, p. 175.

<sup>1058</sup> Certaines des études consultées signalent Hernandez Pérez y Larrea (mentor de Madame Amar y Borbón) comme le responsable direct de cette prouesse. Voir : Bono Guardiola, María José, « La educación religiosa de una mujer ilustrada », in *Revue d'Histoire moderne, Iglesia y religiosidad*, n° 21, Université d'Alicante, 2003.

<sup>1059</sup> Amar y Borbón, Josefa, *Discurso sobre la educación física y moral de las mujeres*, Madrid, Impr. de Benito Cano, 1790.

Discurso sobre la educación física y moral de las mujeres: por Doña Josefa Amar y Borbón, socia de mérito de la Real Sociedad Aragonesa, y de la Junta de Damas unida a la Real Sociedad de Madrid [...]. Habiendo tenido presente la autora lo más útil de cuánto han escrito antiguos y modernos sobre un asunto de tanta gravedad e importancia, ha procurado reunir estas doctrinas, añadiendo a ellas varias reflexiones que la han parecido convenientes para completar el plan de educación que se propone. La concisión, claridad y método de esta obrita facilitan mucho su lectura e inteligencia a todas las madres de familias que desean instruirse en los medios más seguros para evitar la pérdida de sus hijos, causada muchas veces por el mal régimen de la preñez y lactancia. Al mismo tiempo hallarán todo cuánto pueden apetecer para educar sólidamente a sus hijas en las obligaciones de su sexo, y darlas toda la instrucción posible en utilidad del Estado.<sup>1060</sup>

Ces lignes élogieuses du célèbre journal soulignent la renommée de l'Espagnole. Il est intéressant de mettre en évidence l'influence de certaines auteurs pédagogiques françaises dans ces lignes. Par exemple, l'influence de Stéphanie Félicité de Genlis ou de Marie Leprince de Beaumont dans la production littéraire d'Amar y Borbón va de soi quand elle propose une série de lectures appropriées pour toutes ces mères qui voudraient guider leurs filles sur le droit chemin de la vie.

Avant d'approfondir nos notes sur la production de cette auteure, il faut souligner que l'éducation de la jeune Amar y Borbón ne suivit pas le cours de l'instruction féminine traditionnelle. Elle reçut une instruction poussée (elle provenait d'une famille d'intellectuels et de scientifiques) dont la grammaire et la logique étaient les axes principaux. Cela explique en partie ce que nous pouvons définir comme la nature<sup>1061</sup> et les spécificités de son œuvre. En plus de ses traductions, Amar y Borbón se consacra à écrire une œuvre fondamentalement sous forme d'essai, différente du reste des productions de ses contemporaines et plutôt similaire, stylistiquement et idéologiquement, à celles de ses collègues masculins des sociétés économiques. Tout cela devait lui permettre d'atteindre son objectif : convaincre la société espagnole traditionnelle de répondre aux besoins pédagogiques des jeunes filles, et de prendre

---

<sup>1060</sup> *Gaceta de Madrid*, n° 73, publication du 10 septembre 1790. « Discours sur l'éducation physique et morale des femmes : par Madame Josefa Amar y Borbón, membre méritoire de la Royale Société Aragonaise, et de l'Assemblée des Dames unie à la Réelle Société de Madrid [...]. L'auteure ayant conscience de l'utilité de tout ce que les écrivains antiques et modernes ont écrit sur un sujet d'une telle gravité et importance, a essayé de réunir ces doctrines, en ajoutant à celles-ci quelques réflexions qui lui semblaient appropriées pour compléter le plan d'éducation qu'elle propose. La concision, la clarté et la méthode de cette petite œuvre en facilitent grandement la lecture et enrichissent l'intelligence de toutes ces mères de famille qui désirent s'instruire sur les méthodes les plus efficaces pour éviter la perte de leurs enfants, causée dans la plupart des cas par un mauvais régime de grossesse et d'allaitement. En même temps, elles trouveront tout ce dont elles peuvent avoir besoin pour élever solidement leurs filles dans les obligations propres à leur sexe, et leur donner toute l'instruction possible pour l'utilité de l'État. » (N.T.)

<sup>1061</sup> Sullivan, Constance, « Josefa Amar y Borbón and the Royal Aragonese Economic Society », in *Dieciocho*, n° 15, 1992.

conscience de l'importance de laisser une place aux femmes dans la nouvelle société émergente.

Cependant, malgré ses premiers propos avant-gardistes, où elle défendait toutes les femmes en général, nous avons pu constater que certaines limites apparaissent dans ce second *Discours*. Dès les premières lignes de sa nouvelle production, nous repérons une écriture beaucoup plus modérée et prudente que dans son texte antérieur.

Josefa Amar y Borbón continua, comme dans son discours précédent, à mettre l'accent sur la nécessité pour toutes les femmes de savoir lire et écrire, ce qui constituait une sorte d'évasion face à leurs obligations quotidiennes.

Porque el estudio y la lectura hacen agradable el retiro de la casa y borran o desfiguran aquella idea de servidumbre, que representa el continuo cuidado y gobierno doméstico.<sup>1062</sup>

Malgré ces recommandations générales, elle dédia ce dernier *Discours* aux femmes bourgeoises, en excluant ainsi les femmes des classes les plus basses. Elle considérait, en effet, que leur éducation devait seulement être destinée à pouvoir aider leurs maris dans les travaux de la campagne<sup>1063</sup>. Quant aux aristocrates, elles devaient seulement développer leurs talents mondains pour, toujours selon l'Espagnole, se promener dans les salons les plus élégants des villes<sup>1064</sup>.

Toutes ces réticences prudentes de la part de l'intellectuelle aragonaise furent très bien accueillies par le Saint-Office. Le censeur qui fut chargé d'analyser cette nouvelle œuvre était le professeur d'histoire littéraire des Études royales de Saint-Isidro, Don Miguel de Manuel Rodríguez. Celui-ci considérait que ce nouveau *Discours* était fondé sur de « sólidos principios »<sup>1065</sup> et était d'une énorme utilité pour la totalité de la société. Miguel de Manuel qualifiait le travail de l'écrivaine de très notable, et il considérait qu'il était le résultat de judicieuses méditations et de vastes lectures. En ce qui concerne la moralité de l'œuvre, le

---

<sup>1062</sup> Amar y Borbón, Josefa, *Discurso sobre la educación física y moral de las mujeres*, op. cit., p. 197. « Parce que l'étude et la lecture rendent agréable la solitude de la maison et elles dissipent ou déforment cette idée de servitude, représentée par le soin continuel et l'administration domestique. » (N.T.)

<sup>1063</sup> Chaves-Mcclendon, Carmen, *Josefa Amar y Borbón y la educación femenina*, Chicago, Letras Femeninas, p. 9-11, 1978.

<sup>1064</sup> Id., *Discurso sobre la educación física y moral de las mujeres*, op. cit.

<sup>1065</sup> Nous pouvons trouver l'acte de censure complet grâce à la reproduction réalisée par Manuel, Serrano y Sanz, *Apuntes para una biblioteca de escritoras españolas desde el año 1401 al 1833*, Madrid, 1903, p. 141. « Principes solides ». (N.T.)

censeur considéra qu'elle était conforme aux dogmes catholiques et à la politique espagnole de l'époque.

En raison de ces éloges, le censeur termina son analyse en accentuant à nouveau la qualité de l'ouvrage et de son auteure, à laquelle il dédia les commentaires suivants : « Aventajaba a todos los escritores gracias a su método, a su bella dicción y a su objeto. »<sup>1066</sup>

De son côté, Josefa Amar y Borbón, consciente de vivre dans un climat de dictature religieuse, décida d'octroyer à l'idéologie chrétienne une place indéniable tout au long de son ouvrage. Toutefois, après quelques chapitres, nous avons l'impression que les croyances religieuses de la savante espagnole se transforment pour devenir plus rationnelles. En effet, elle souligne l'importance de l'éducation morale et rationnelle des demoiselles, en d'autres termes, elle privilégie le sens logique et pratique par rapport à la spiritualité<sup>1067</sup>.

De ce fait, comme le montre María José Bono Guardiola dans son article consacré à l'auteure espagnole, l'ironie évidente de son précédent *Discours* laissa, cette fois-ci, la place à un rigorisme moral teinté à l'occasion d'un tout petit peu d'amertume<sup>1068</sup>.

Cependant, malgré ce changement de ton par rapport à sa précédente publication, l'auteure elle-même défendit, dans son prologue, ces propos d'utilité publique et innovants, soulignés aussi par le censeur. Loin de justifier son texte ou son intrusion dans le monde des lettres, comme une grande partie de ses contemporaines, Amar y Borbón considérait que même si beaucoup de ses collègues avaient déjà parlé et écrit sur l'éducation, « son pocos los que coinciden con la idea del presente tratado »<sup>1069</sup>. Elle défendait l'originalité de son œuvre en considérant que toutes ces idées erronées sur l'éducation des femmes étaient fondées, étant donné l'inexistence en langue espagnole d'un ouvrage où auraient été explicités les deux points essentiels de l'éducation, selon elle, à savoir la morale et la physique.

Comme sa chère Madame de Lambert, qu'elle admirait tant, Josefa Amar y Borbón travailla pour devenir une nouvelle femme plus libre et plus autonome, capable de s'échapper

---

<sup>1066</sup> *Ibid.* « Elle surpassait tous les écrivains de son époque grâce à sa méthode, sa belle diction et son but. » (N.T).

<sup>1067</sup> Amar y Borbón, Josefa, *Discurso sobre la educación física y moral de las mujeres*, op. cit., p. 265.

<sup>1068</sup> Guardiola Bono, María José, « La educación religiosa de una mujer ilustrada », in *Revue d'Histoire moderne, Iglesia y religiosidad*, n° 21, Université d'Alicante, 2003, p. 37.

<sup>1069</sup> Amar y Borbón, Josefa, *Discurso sobre la educación física y moral de las mujeres*, op. cit. Prologue de l'auteure, p. 7. « Rares sont ceux qui partagent les idées du présent traité. » (N.T).

d'une vie domestique limitée dont elle pouvait se sentir prisonnière. Madame de Lambert ne fut pas la seule auteure des Lumières à influencer la savante espagnole. Amar y Borbón consacra le dernier chapitre de son célèbre *Discours* à saluer les différents travaux d'éducation réalisés, depuis les premiers textes anciens aux textes les plus contemporains. Les premières œuvres évoquées par Amar y Borbón sont *La République* (380 av. J.-C.) de Platon et *L'Économique* de Xénophon (362 av. J.-C.). Son parcours des textes les plus pédagogiques de l'histoire nous mène jusqu'au XV<sup>e</sup> siècle, où nous trouvons la première contribution féminine à cette liste. Toujours selon l'Aragonaise, Isabelle d'Autriche, femme du roi de Pologne, fut la première à écrire un traité sur l'éducation des fils des rois.

Cette liste importante met en évidence, une fois de plus, les vastes connaissances de Josefa Amar y Borbón et son incontestable goût pour la lecture. L'écrivaine elle-même confirme, dans les dernières pages de ce chapitre, *avoir lu la plupart des œuvres citées*<sup>1070</sup>. À la suite de ces propos, nous remarquons la prédominance des auteurs français au sein de l'ensemble des nationalités représentées : Fénelon, Rollin, Fourcroy, l'abbé de Saint-Pierre... ; et bien évidemment, l'Espagnole octroya une place privilégiée à ses modèles parmi les pédagogues françaises :

*Réflexions nouvelles sur les femmes, et lettre sur la véritable éducation*, par Madame la Marquise de Lambert [...] En sus reflexiones sobre las mujeres defiende esta Señora, que tienen más gusto y discernimiento que los hombres para juzgar la cultura y propiedad del estilo.<sup>1071</sup>

Après ses éloges d'Anne-Thérèse de Marguenat de Courcelles (Madame de Lambert), la femme de lettres espagnole présente l'œuvre de Marie Leprince de Beaumont, *Instructions pour les jeunes dames qui entrent dans le monde et se marient, leurs devoirs dans cet État et envers leurs enfants* (1764), comme une œuvre très appropriée pour l'éducation des demoiselles<sup>1072</sup>.

La dernière auteure française à être citée est Stéphanie Félicité de Genlis. Pour Josefa Amar y Borbón, son œuvre, *les Veillées du château ou Cours de morale à l'usage des enfants*

---

<sup>1070</sup> Amar y Borbón, Josefa, *Discurso sobre la educación física y moral de las mujeres*, op. cit., p. 347.

<sup>1071</sup> *Ibid.*, p. 337. « *Réflexions nouvelles sur les femmes et lettre sur la véritable éducation*, par Madame la Marquise de Lambert [...]. Dans ses réflexions sur les femmes, cette dame défend l'idée qu'elle a plus de plaisir et de discernement que les hommes pour juger la culture et les règles de style. » (N.T).

<sup>1072</sup> *Ibid.*, p. 344.

(1784), était digne de figurer dans sa liste, vu que « en esta obra se encuentra mucha instrucción y moralidad, uniéndose al mismo tiempo el entretenimiento de las niñas »<sup>1073</sup>.

L'absence d'auteurs espagnols parmi les différents pédagogues cités est très révélatrice. Apparemment, Josefa Amar y Borbón considérait qu'aucune des productions didactiques espagnoles n'était à la hauteur des productions étrangères. Nous ne devons pas oublier que l'écrivaine elle-même qualifiait son œuvre d'originale et de pionnière dans ce genre littéraire. Cette originalité explique peut-être l'omission de références à des pédagogues de qualité de l'« Ilustración » espagnole.

Malgré ces absences remarquables, Amar y Borbón considérait peut-être qu'avec une liste si vaste de productions pédagogiques, son œuvre pourrait passer pour inutile aux yeux de certains savants. C'est la raison pour laquelle elle consacra les dernières pages de son célèbre *Discours* à justifier son travail.

No niego que se hallarán algunos pensamientos que estén en otras obras, lo cual sucede muchas veces aún sin copiarse unos a otros. Es muy fácil convenir en las ideas distintos sujetos así antiguos como modernos sin habérselas comunicado de antemano.<sup>1074</sup>

Avec ces propos, Josefa Amar y Borbón excuse les éventuelles ressemblances entre son œuvre et certains discours pédagogiques célèbres des Lumières européennes<sup>1075</sup>. Malgré l'originalité de sa production, défendue à tout moment par l'Espagnole, elle n'hésite pas à intercaler certaines phrases justificatives<sup>1076</sup> déjà rencontrées auparavant. En outre, nous ne devons pas oublier les véritables destinataires du *Discours sur l'éducation physique et morale des femmes*. Comme l'affirme le spécialiste Antonio Viñao, tous les textes ont deux sortes de destinataires : ceux pour lesquels l'auteur écrit et ceux dont il n'aurait pas imaginé qu'ils puissent lire ce genre de littérature<sup>1077</sup>. C'est-à-dire que dans la plupart des cas, les destinataires potentiels des textes n'étaient pas ceux auxquels les auteurs pensaient

---

<sup>1073</sup> *Ibid.*, p. 345. « Dans cette œuvre, on trouve une instruction et une moralité, qui deviennent en même temps une distraction idéale pour les jeunes filles. » (N.T).

<sup>1074</sup> *Ibid.*, p. 347. « Je ne nie pas que certaines pensées présentes dans d'autres œuvres puissent être retrouvées ici, fait qui arrive plusieurs fois, même sans se recopier les uns les autres. Il est très facile d'avoir certaines idées identiques sur différents sujets, autant sur les anciens que sur les modernes, sans en avoir parlé avant. » (N.T).

<sup>1075</sup> Nous avons repéré à plusieurs reprises, tout au long de nos recherches, l'influence de certaines auteures françaises comme Madame de Lambert, Madame Leprince de Beaumont ou Madame de Genlis dans les textes de cette écrivaine espagnole.

<sup>1076</sup> L'auteure considérait son œuvre comme « muy distante de la perfección que se requiere » : « très éloignée de la perfection requise ». (N.T).

<sup>1077</sup> Viñao, Antonio, « La educación en las obras de Josefa Amar y Borbón », in *Sarmiento*, 2003, p. 45.

originaires. Alors, qui furent réellement les lecteurs du *Discours* éducatif d'Amar y Borbón ? Nous l'avons dit auparavant : l'auteure dédia dans un premier temps cette œuvre aux femmes bourgeoises espagnoles. Toutefois, certains indices que nous avons repérés nous poussent à dire que les véritables destinataires de son travail furent les intellectuels espagnols de l'époque.

Après avoir analysé plus en profondeur cet ouvrage, nous pouvons nous demander si Amar y Borbón elle-même ne connaissait pas, avant la publication de son œuvre, les vrais destinataires de son texte. Les citations latines et grecques – les latines restant non traduites contrairement aux grecques –, la démonstration continuelle de ses connaissances, la liste de lectures d'auteurs pédagogues et les diverses corrections et explications qui fourmillent dans le texte nous amènent à penser que l'intention de l'intellectuelle aragonaise n'était autre que celle d'impressionner de préférence ses lecteurs masculins et de démontrer les aptitudes intellectuelles des femmes.

Ces suppositions ne discréditent pas la réputation solide de cette œuvre, et les rééditions continuelles qui en ont été faites constituent la meilleure preuve de cette célébrité. Ces rééditions se sont poursuivies pendant les siècles ultérieurs<sup>1078</sup>.

Josefa Amar y Borbón restera dans l'histoire comme la plus grande promotrice des droits des femmes et pédagogue du XVIII<sup>e</sup> siècle espagnol. D'ailleurs, ses discours ont été à nouveau d'actualité au moment de la promotion des revendications féministes plus contemporaines.

À en juger par la quantité d'œuvres féminines, nous constatons l'omniprésence directe ou indirecte des femmes dans la plupart des sociétés de l'époque. Cela reste vrai, même si, à première vue, le panorama féminin espagnol semblait beaucoup plus insignifiant que celui du reste des Lumières européennes. Comme l'affirme la spécialiste Constance Sullivan dans un de ses écrits, la réalité espagnole permet de comprendre l'absence des textes féminins entre 1680 et 1808<sup>1079</sup>. À la différence d'autres auteures européennes, qui firent des lettres leur occupation principale, rares furent les auteures espagnoles mentionnées qui arrivèrent à

---

<sup>1078</sup> La réédition espagnole la plus récente date de 1994 et fut réalisée par María Victoria, López-Cordón. *Edición del Discurso sobre la educación física y moral de las mujeres de Josefa Amar y Borbón*, Madrid, Cátedra, 1994.

<sup>1079</sup> Sullivan, Constance, « Las escritoras del Siglo XVIII », in *Breve Historia feminista en la literatura española (en lengua castellana)*, Barcelone, Anthropos, 1997, p. 305.

atteindre cet objectif. Pour la défense de toutes ces auteures audacieuses, il est intéressant de préciser, une fois de plus, que le contexte politique de « l'Ilustración » ne fut pas le plus propice pour favoriser une révolution dans les lettres féminines.

Malheureusement, l'arrivée d'un nouveau siècle n'encouragea pas non plus une amélioration de cette situation déplorable. L'inévitable réforme menée par Charles III au début du XIX<sup>e</sup> siècle, les différents problèmes politiques liés à la guerre d'Indépendance espagnole et l'arrivée de la nouvelle dynastie française au pouvoir entraînèrent une baisse des productions des femmes. De plus, la plupart des écrivaines les plus prolifiques de la fin du siècle étaient déjà décédées : Margarita Hickey en 1793, María Gertrudis Hore en 1801, Inés Joyes y Blake en 1806 ou Josefa Jovellanos en 1807<sup>1080</sup>. Et curieusement, celles qui étaient encore en vie, comme Josefa Amar y Borbón, se plongèrent dans le plus profond des silences jusqu'à leur mort. Celle-ci décéda en 1813<sup>1081</sup> à l'âge de 90 ans, à la clinique de Notre-Dame de Grâce à Saragosse, où ses derniers jours s'écoulèrent dans le plus grand anonymat. Cependant, cette intellectuelle des Lumières hispaniques ne tomba pas dans l'oubli, puisque son travail est toujours présent dans les idéologies féministes plus contemporaines.

Au terme de ce chapitre, nous ne pouvons nier, pour reprendre les propos de l'écrivain Emilio Palacios<sup>1082</sup>, que le XVIII<sup>e</sup> siècle fut celui des femmes. Le réveil de ce sexe écarté depuis des années a été l'une des ambitions de la transformation réformatrice de la société des Lumières. Cependant, ce chapitre met en évidence les dissemblances entre les études réalisées sur le sujet, en France et en Espagne. Alors que la plupart des études contemporaines françaises englobent une grande partie des textes féminins et soulignent les vastes recherches réalisées sur les différentes écrivaines des Lumières, les recherches espagnoles, loin d'être à la hauteur des françaises, sont très limitées en nombre et en étendue. En effet, un grand nombre de textes de femmes restent encore à découvrir pour compléter les informations fournies par les rares spécialistes contemporains ayant osé pénétrer dans cet univers des femmes auteurs, qui est encore relativement peu connu de nos jours.

---

<sup>1080</sup> Espigado Tocino, Gloria, « Europeas y Españolas contra Napoleón. Un estudio comparado », in *HMIC*, n° 8, 2010, p. 50.

<sup>1081</sup> Palacios, Emilio, *La mujer y las letras en la España del siglo XVIII*, op. cit. Emilio Palacios se fait l'écho de certaines des hypothèses formulées sur la date précise du décès de l'écrivaine aragonaise. Celles-ci donnaient deux dates différentes. Malheureusement, nous ne pouvons pas préciser la date exacte de sa mort, mais tous les indices relevés semblent indiquer que Josefa Amar y Borbón s'éteignit à tout jamais en 1813. La majorité des études contemporaines affirme que l'auteur vécut les dernières années de sa vie malade, seule et soutenue par la bienfaisance. Voir : Royo García, Juan Ramón, « Los orígenes familiares de Josefa Amar y Borbón », in *EGIDO, La luz de la razón. Literatura y Cultura del siglo XVIII*, Zaragoza, Institución Fernando el Católico, 2010. p. 385-397.

<sup>1082</sup> *Ibid.*, p. 265.

## CONCLUSION

Comme nous l'avons montré tout au long des différents chapitres, la polémique autour de la femme fut largement présente pendant le XVIII<sup>e</sup> siècle, et les transformations sociales et culturelles menées à bien par les mouvements des Lumières permirent aux femmes d'avoir une participation plus active dans les nouvelles sociétés.

Dans cette optique, les principaux exposés concernant « le sexe faible » qui furent publiés donnèrent lieu à un débat passionné qui divisa les cercles culturels. Certains des auteurs les plus célèbres du siècle insistaient sur la débilité physique, morale et intellectuelle des femmes et défendaient une éducation féminine limitée, en mettant l'accent sur les rôles des femmes : celui de mère et celui d'épouse. Dans ce sens, la femme est reléguée aux espaces marginaux et ses responsabilités dans le domaine public sont très restreintes.

En suivant cette tendance, plusieurs polémiques eurent lieu autour de la question de l'émancipation féminine. Des discours hégémoniques furent aussi utilisés par les intellectuels des Lumières espagnoles pour justifier les inégalités entre les hommes et les femmes. Cependant, tout n'était pas perdu pour les femmes, car un bon nombre d'intellectuels des Lumières, réputés progressistes, essayèrent de promouvoir de nouvelles idées concernant l'éducation des jeunes demoiselles et leur place dans la société, dans le seul et unique but d'améliorer leur situation. Malgré une société religieuse ankylosée, comme l'était celle de l'Espagne « ilustrada », cette nouvelle idéologie traversa rapidement les frontières franco-espagnoles. La raison, la liberté et certaines idées françaises novatrices pénétrèrent dans les mentalités hispaniques, même les plus traditionnelles et conservatrices. La femme profita donc de ce renouveau pour revendiquer sa place dans la société.

De ce fait, nombreuses furent les écrivaines qui se rebellèrent contre toutes les injustices commises envers leur sexe. Elles démontrèrent avec leurs exemples que le talent pour l'écriture et l'intelligence n'étaient pas des attributs exclusivement du ressort des hommes.

La philosophie des Lumières entraîna donc une bouffée d'air frais pour toutes les sociétés comme celle de l'Espagne, paralysée par des traditions patriarcales et misogynes. Après ce mépris traditionnel pour la condition des femmes, les nouvelles politiques octroyèrent à celles-ci une importance sociale jamais vue auparavant. Toutefois, nous avons montré que

malgré tous les efforts fournis, les Lumières, finalement, ne représentèrent pas de changements radicaux et significatifs pour la condition des femmes.

En dépit de cela, le XVIII<sup>e</sup> siècle, comme nous l'avons exposé dans le premier chapitre, vit apparaître un phénomène d'une importance considérable. Les femmes, en plus d'être les inspiratrices et les conseillères des écrivains les plus connus, furent aussi reconnues comme d'importantes consommatrices et créatrices de littérature. De ce fait, les muses inspirèrent certaines des auteures espagnoles dans des genres qui étaient jusqu'à ce moment inconcevables pour elles.

Nous avons aussi attiré l'attention sur le fait que les traductions furent le tremplin parfait pour un groupe d'intellectuelles audacieuses, dans le but d'effectuer une incursion timide dans l'univers des lettres qui était, jusqu'alors, la chasse gardée des hommes. Cependant, les différentes traductions ne furent pas le seul moyen employé par celles-ci pour prouver leurs talents littéraires. Ainsi, après avoir étudié plusieurs des créatrices les plus renommées du panorama hispanique, nous pouvons constater que celles-ci méritaient bien leurs places dans les cercles intellectuels les plus exclusifs de l'époque.

Néanmoins, nous avons observé quelques différences avec leurs homologues françaises. En effet, la liste des auteures françaises réputées dépasse largement celle de leurs contemporaines hispaniques. Malgré toutes les références de textes féminins repérés, parmi toutes ces savantes, anonymes ou non, la critique espagnole n'a reconnu le savoir-faire que de trois écrivaines de la deuxième moitié du siècle : Josefa Amar y Borbón, María Gertrudis Hore et Margarita Hickey.

Nous avons également remarqué une caractéristique commune à la plupart de ces intellectuelles. Comme toutes les femmes de lettres dignes de ce nom, elles possédaient de riches connaissances et étaient habiles en plusieurs langues. Comme nous le savons, l'apprentissage des langues était courant à l'époque chez les femmes appartenant à l'aristocratie ou à la bourgeoisie la plus fortunée. Cette connaissance représentait une méthode humble d'accès à la culture et aux œuvres étrangères les plus célèbres et parfois les plus passionnantes.

De cette façon, les auteures espagnoles prirent connaissance des productions les plus illustres rédigées par les pédagogues des Lumières françaises. Marie Leprince de Beaumont,

Françoise de Graffigny, Félicité de Genlis, Anne-Thérèse de Marguenat de Courcelles (Madame de Lambert) ou Louise d'Épinay furent quelques-unes de ces écrivaines renommées. Elles furent des modèles qui eurent une fortune littéraire très importante dans la péninsule Ibérique, et elles devinrent des exemples à suivre pour une grande partie des femmes auteurs.

En harmonie avec cet intérêt des femmes pour les textes pédagogiques français, l'éducation constitue donc un des sujets phares de la production éditoriale de l'époque. Influencées par l'énorme succès d'œuvres comme *Le Magasin des enfants* (1756) de Madame Leprince de Beaumont ou *Adèle et Théodore* (1782) de Madame de Genlis, les publications pédagogiques verront leur nombre augmenter d'une façon surprenante.

Les débats éducatifs qui bouleversaient la France des Lumières circulèrent aussi dans le milieu intellectuel espagnol, bien évidemment avec une certaine limitation et quelques modifications pour éviter les éventuelles représailles du Saint-Office. Les différentes traductions furent les meilleures voies pour faire découvrir ces productions instructives et vertueuses à la grande majorité des lecteurs. Dans le premier chapitre, nous avons constaté que ce renouveau autour de la femme se fit également sentir dans les traductions d'œuvres pédagogiques françaises. Ainsi, un bon nombre de ces écrits vont passer par les mains des femmes. Ana Muñoz, María Jacoba Castilla, María Romero Masegosa, Antonia de Río y Arnedo, Cayetana de la Cerda et tant d'autres vont être tour à tour traductrices et écrivaines, et contribuer ainsi à donner une couleur féminine au mouvement d'émancipation et d'éducation des femmes hispaniques.

Dans le cas de Marie Leprince de Beaumont, la diffusion de son œuvre en Espagne se réalisa aussi bien par la présence de ses productions en français que par les traductions ou les références à sa production littéraire dans les écrits théoriques. Nous ne devons pas oublier que la plupart des intellectuels espagnols de l'époque connaissaient la langue française et que l'apprentissage de cette langue, notamment parmi la noblesse et la haute bourgeoisie, se consolida au cours du siècle. Les œuvres pédagogiques de l'auteure française furent rapidement considérées comme une lecture recommandable pour la femme espagnole de l'époque, à la différence d'autres lectures qui, pensait-on, corrompaient les esprits des jeunes demoiselles. La morale religieuse, plutôt traditionnelle, ainsi que la solennelle morale conventionnelle de son modèle pédagogique, son langage familier propre au contexte social

espagnol et ses propos religieux proches des idéologies ecclésiastiques imposées par le tribunal de l'Inquisition, contribuèrent à la popularité des productions littéraires de la pédagogue française.

En 1773, les lecteurs espagnols purent se pencher sur la première œuvre traduite de la célèbre écrivaine : *Le Magasin des pauvres, artisans, domestiques et gens de la campagne* (1768). Malgré un premier rapport inquisitorial peu flatteur (les censeurs considéraient l'œuvre superflue étant donné ses destinataires), l'œuvre vit finalement le jour. Cependant, lors de nos recherches, une question s'est tout naturellement posée : pourquoi choisir de traduire cette œuvre avant n'importe quelle autre ? Il semble envisageable que son traducteur, Ramón Miguel de Linacero, malgré les changements réalisés, ait estimé que les méthodes d'enseignement utilisées jusqu'alors étaient obsolètes et manquaient d'efficacité. Pour cette raison et à la suite de la demande de cette traduction par Louis Antonio Jaime de Borbón y Farnesio, il décida d'adapter ses pages aux lecteurs les moins cultivés et au contexte sociopolitique espagnol de l'époque. Grâce à ces changements, les *Conversaciones Familiares de Doctrinas Cristianas entre Gentes del Campo, Artesanos, Criados y Pobres* arrivèrent dans les librairies les plus prestigieuses de l'Espagne des Lumières.

Le succès de cette première traduction de Leprince de Beaumont fut immédiat auprès des lecteurs espagnols. C'est précisément la célébrité de cette première traduction qui ouvrit le chemin à tant d'autres. *Le Magasin des enfants, ou Dialogues d'une sage gouvernante avec ses élèves de la première distinction* en 1776, *Instructions pour les jeunes dames qui entrent dans le monde et se marient...* en 1779, *La Dévotion éclairée...* en 1782 sont quelques exemples qui illustrent à la perfection cette fortune littéraire vécue par la femme de lettres française. Cependant, il est intéressant de noter qu'à la différence de quelques-unes de ses contemporaines, les productions littéraires de Marie Leprince de Beaumont ne tombèrent pas dans l'oubli et connurent un grand nombre de rééditions au XIX<sup>e</sup> siècle.

La production littéraire de cette intellectuelle française provoqua donc un bouleversement des lettres espagnoles, non seulement par les traductions de ses œuvres, mais aussi par leur influence dans plusieurs productions pédagogiques de thématique didactico-religieuse. À titre d'exemple, nous avons évoqué deux œuvres qui imitent un style naturel et instructif, à l'image de celui de Marie Leprince de Beaumont : *Católica infancia o visitas a la*

*Academia Gratuita del Beaterio* (1837) et *El Almacén de las Señoritas* (1860) d'Emilia Serrano.

Ces derniers exemples et les éloges récurrents de la pédagogue française, apparus dans les prologues des savantes les plus réputées des lettres hispaniques, illustrent à la perfection cette influence et cette réception favorable dans l'Espagne des Lumières.

Toutefois, Madame Leprince de Beaumont ne fut pas la seule pédagogue à connaître la célébrité hispanique. Quelques années plus tard, ce fut le tour des célèbres *Lettres d'une Péruvienne* (1747) de Françoise de Graffigny. Cette fois-ci, c'est María Romero Masegosa qui fut la responsable de la réalisation, en 1792, d'une version très édulcorée.

Lors de nos recherches sur la réception hispanique de Madame de Graffigny, nous avons pu constater que le genre épistolaire devint la voie de transmission par excellence des idéologies des Lumières et une des formes de communication les plus persistantes et les plus complexes de l'époque. Mais, s'il y a un groupe qui profita énormément du développement de ce genre, ce fut celui des femmes. Comme nous l'avons observé, l'écriture et la lecture épistolaires devinrent d'excellents moyens de s'évader de ces vies monotones et ennuyeuses menées par la grande majorité des femmes.

Cependant, et malgré la forte influence des Lumières françaises, l'absence de productions épistolaires hispaniques réalisées par des femmes est assez remarquable. Les seuls vestiges de ce genre littéraire que nous avons pu trouver provenaient des traductions féminines d'œuvres françaises. Il faut attendre l'arrivée du XIX<sup>e</sup> siècle pour voir apparaître les premières productions épistolaires féminines. Néanmoins, grâce à nos recherches et aux différentes études consultées, nous avons pu remarquer que pour la majorité des savants de l'époque, l'arrivée des femmes dans le monde épistolaire représentait une excellente façon d'occuper leurs concitoyennes et d'étouffer, en quelque sorte, leurs envies créatrices.

Malgré les intentions de ces hommes de lettres, un groupe de femmes des Lumières réussit à se faire entendre, et l'estime et le succès de leurs productions épistolaires furent une réalité. En effet, le 8 juillet 1765, les *Lettres d'une Péruvienne* franchirent les frontières franco-espagnoles. Malheureusement, une dénonciation anonyme qui mettait en évidence l'immoralité de l'œuvre fit que le roman épistolaire fut interdit *ipso facto* par le Saint-Office et donc relégué à la clandestinité et à la diffusion sous le manteau.

La presse des Lumières espagnoles, principal moteur de diffusion des nouvelles voies d'expression et de divulgation des nouvelles idéologies, se fit l'écho de cette séduisante œuvre inédite et malgré l'interdiction inquisitoriale, des éloges parurent dans les pages de certains des journaux les plus influents de l'époque.

Le lecteur le plus passionné n'eut pas longtemps à attendre pour avoir accès à une version espagnole de l'œuvre traduite par María Romero Masegosa. Après un débat épistolaire houleux avec une traductrice inconnue venant d'Amérique latine autour de la paternité de cette première traduction espagnole des célèbres lettres de Madame de Graffigny, María Romero Masegosa obtint en 1792 la licence d'impression de sa version.

En outre, nous avons consacré une partie de nos recherches à tenter de comprendre comment une œuvre qui avait déjà été interdite par le Saint-Office put obtenir le feu vert des censeurs pour son impression.

Après une étude plus approfondie des deux versions, nous avons compris le changement d'avis des censeurs. Romero Masegosa présenta un total de quarante-deux lettres et diverses corrections et notes de bas de page à caractère pédagogique, réalisées par elle-même. Nous sommes arrivée à la conclusion que la protagoniste indirecte de cette première version espagnole était donc la traductrice elle-même.

María Romero Masegosa, consciente des reproches durs et infondés contre le peuple espagnol et la religion catholique, mis en évidence par Françoise de Graffigny dans sa version originale, considéra que quelques changements étaient nécessaires pour préserver, surtout, l'image du peuple espagnol. Après notre analyse, nous en avons déduit que tous ces changements firent des *Cartas de una peruana* une première adaptation de l'œuvre française plutôt qu'une traduction.

De plus, furent introduites d'autres modifications concernant les différentes mœurs françaises soulignées par l'épistolaire française. Elle considérait que certaines critiques de la culture française, exprimées dans l'œuvre originale, pouvaient difficilement être comprises par les lecteurs espagnols. Et malgré cela, elle estima que, sans tenir compte du final inapproprié de l'œuvre originale, la moralité défendue par le roman français pouvait devenir un excellent exemple pour capter l'attention des jeunes demoiselles.

María Romero Masegosa ne fut pas la seule à se questionner sur la fin proposée par Françoise de Graffigny. Nous avons relevé que l'absence d'une fin évidente représente, pour beaucoup de spécialistes contemporains, une sorte d'astuce de la part de l'écrivaine française qui laissait peut-être délibérément son œuvre ouverte à une suite éventuelle. D'autres spécialistes avancent que l'auteure française voulut simplement revendiquer le droit de choisir des femmes, loin des obligations traditionnelles. Bien évidemment, le libre-arbitre de Zilia, protagoniste des *Lettres d'une Péruvienne*, était impensable pour une société aussi conservatrice que celle de l'Espagne de l'époque. María Romero Masegosa décida donc d'« hispaniser » un peu sa version et de donner à son personnage principal la possibilité d'expier ses péchés en épousant la religion catholique et en consacrant sa vie à Dieu. Néanmoins, après diverses réflexions, nous avons constaté que ce mariage religieux ne s'éloignait pas tellement du *happy end* plus traditionnel proposé par la majorité des suites. Car, toujours selon les mentalités les plus religieuses, ce mariage représente aussi en quelque sorte l'union spirituelle entre deux personnes.

Même si la fin proposée par María Romero Masegosa était peut-être plus adéquate pour la morale vertueuse de l'Espagne de l'époque, cela en fit aussi une des fins les plus incongrues. Car, dans son objectif de critiquer l'éducation des femmes, l'Espagnole décida de traduire, avec une certaine prudence destinée bien évidemment à éviter les éventuelles représailles inquisitoriales, certaines critiques sur les institutions religieuses et sur l'enfermement religieux forcé. Cet enfermement était vécu par certaines demoiselles à l'époque. L'incohérence entre ses propos et la fin de l'œuvre n'est qu'une des contradictions qui parsèment la version hispanique.

Ces changements, accompagnés des notes pédagogiques et dénonciatrices qui complètent la traduction de María Romero Masegosa, constituent le texte que les lecteurs espagnols eurent le plaisir de lire. Cependant, il est intéressant de relever que, malgré les louanges dévoilant la popularité des *Lettres d'une Péruvienne* de Françoise de Graffigny, trouvées dans quelques-uns des journaux les plus renommés de l'époque, rares furent ceux qui vantèrent le travail de traduction de Masegosa. D'après les indices cités au cours de notre troisième chapitre, il nous semble très probable que les *Cartas de una peruana* eurent un succès réduit dans les cercles intellectuels espagnols de l'époque.

Néanmoins, nous savons que quelques années plus tard, une traduction anonyme espagnole consciencieuse, imprimée à Paris, vit le jour. Après plusieurs pages où nous avons repéré les différences entre ce nouveau travail et le précédent, nous pouvons affirmer qu'en 1823, les lecteurs espagnols purent finalement lire une traduction fidèle du roman français, où les thèmes tabous évités dans le premier écrit étaient à nouveau les sujets indiscutables de l'ouvrage.

Malgré l'opinion de plusieurs études contemporaines consultées, nous pensons que les *Lettres d'une Péruvienne* ne furent pas le seul succès que connut Françoise de Graffigny. En 1750, la célébrité littéraire frappa à nouveau à la porte de la femme de lettres française, grâce à son arrivée dans le monde du théâtre. Nous nous sommes donc intéressée à la réception espagnole de ses pièces. Après les différentes recherches menées, nous nous sommes aperçue que la popularité théâtrale de la femme de lettres française fut plutôt faible, si nous la comparons à l'impact provoqué par ses *Lettres* célèbres. À la suite de nos différentes recherches, et après la rédaction de notre troisième chapitre, nous sommes arrivée à la conclusion que les différentes traductions, rééditions et influences espagnoles de cette créatrice des Lumières mettaient en évidence la célébrité de Françoise de Graffigny dans la péninsule Ibérique. À la différence de celle de sa contemporaine Marie Leprince de Beaumont, la popularité de Françoise de Graffigny ne perdura pas, et l'écrivaine infortunée tomba rapidement dans l'oubli. Il fallut attendre l'arrivée du XX<sup>e</sup> siècle pour trouver à nouveau quelques références à la production de l'auteure française.

Après la découverte de ces deux auteures, et à la suite de nos recherches sur d'autres références féminines françaises dans l'Espagne des Lumières, nous avons trouvé un des traits caractéristiques de toutes les créatrices espagnoles et françaises. Malgré la répétition, il s'agissait de textes écrits sur et pour les femmes. Le prototype du personnage féminin traditionnel et vertueux devint récurrent au fil des productions féminines de l'époque : une femme dotée de forts principes moraux, instruite, vertueuse, épouse fidèle et mère de famille honorée. Nous la trouvons par exemple dans le personnage de Madame de Graffigny, Zilia, chez La Bonne de Madame Leprince de Beaumont ou encore chez Constance dans l'œuvre de Stéphanie Félicité de Genlis, *Adèle et Théodore*. La ressemblance entre ces personnages dénote les besoins des pédagogues françaises des Lumières de mettre en évidence un archétype de femme réelle et très proche d'une grande partie des femmes appartenant à l'aristocratie ou à la bourgeoisie plus fortunée. Il s'agit d'un miroir où l'image de ces

éventuelles lectrices pouvait se refléter. Cependant, la femme vertueuse ne fut pas le seul prototype féminin représenté tout au long des œuvres étudiées. Un autre genre de femme traditionnelle fut aussi dépeint : la femme dépourvue d'éducation et de certains principes.

Le vaste éventail de personnages féminins ignorants que Marie Leprince de Beaumont met en scène dans son célèbre *Magasin des pauvres, artisans, domestiques et gens de la campagne* (1768) révèle cet intérêt des pédagogues françaises à reproduire le monde polémique et complexe des femmes dans les différentes productions étudiées. Mais, ce sont surtout les différentes imprimeries qui profitèrent de cette mode du « sexe faible ». Car, grâce à ces prototypes féminins et aux titres évocateurs de certaines productions où la présence des femmes est une réalité – *Lettres d'Émérence à Lucie* (1765), *la Nouvelle Clarice* (1767), *Adèle et Théodore, ou Lettres sur l'éducation...* (1782), *Avis d'une mère à son fils* (1726) ou *Discurso sobre la educación física y moral de las mujeres* (1790) –, le nombre de lectrices augmentait de jour en jour.

En ayant conscience de l'influence et de la célébrité connue par Félicité de Genlis dans la péninsule Ibérique, nous avons dédié notre quatrième chapitre à cette femme de lettres exceptionnelle.

La réception espagnole des œuvres de Stéphanie Félicité de Genlis constitue un chapitre important de la fortune littéraire de cette auteure connue en dehors des frontières françaises. Pourtant, ce sujet n'a guère été traité jusqu'à présent dans son ensemble. Rares sont en effet les études contemporaines qui se consacrent à la fortune de cette écrivaine.

C'est dans un contexte d'influence pédagogique française que la production littéraire de Madame de Genlis eut un écho retentissant en Espagne. La liste des traductions espagnoles que nous avons pu établir atteste, comme les différentes rééditions, du succès et de l'acceptation positive et quasi unanime qu'allait recevoir cette femme de lettres en Espagne. Son théâtre, *les Veillées du château* (1784), ses ouvrages pratiques, ses romans éducatifs et quelques-uns de ses romans historiques connurent des traductions quasi immédiates en langue castillane, faisant d'elle la femme la plus traduite en espagnol pour cette période.

Nous avons étudié les avatars de l'œuvre de la pédagogue française, sa traduction en Espagne, le contexte de sa réception, ses imitations et son influence sur la littérature pédagogique espagnole et en particulier celle produite par des femmes.

Nous avons abordé les œuvres de Madame de Genlis publiées en espagnol en deux grandes vagues : 1785-1792, puis 1805-1843. Au cours de la première période, trois traductions furent présentées au public : *Adela y Teodoro* (1785), *Las veladas de la quinta o novelas e historias sumamente útiles* (1788) et *Los anales de la virtud, para uso y utilidad de los jóvenes de ambos sexos* (1792).

Dans la deuxième période, les traductions furent plus variées et de plus en plus nombreuses. Plus d'une vingtaine de titres seront annoncés dans la presse espagnole de l'époque. Nous avons essayé de comprendre cet engouement pour les écrits de la femme de lettres française. Nous sommes arrivée à la conclusion que cette popularité hispanique fut surtout liée à la renommée de Stéphanie Félicité de Genlis en tant que femme pédagogue, à la portée éducative et instructive de ses œuvres et à la clémence relative de la censure espagnole à son égard.

Cependant, au cours de nos recherches, nous avons été étonnée de constater plusieurs erreurs dans les œuvres traduites et attribuées à Madame de Genlis, qui contiennent parfois des zones d'ombre et des inexactitudes. Un exemple est la nouvelle *Adelayda o el triunfo del amor* (1801), présentée par beaucoup d'études contemporaines consultées comme une œuvre de Stéphanie Félicité de Genlis, et dont même les journaux les plus réputés firent l'éloge en considérant cette production comme l'une des plus belles œuvres de la femme de lettres française.

Tel est le cas aussi pour *Doña Laura de Olmones o sea la desenterrada* (1831), une courte nouvelle d'une cinquantaine de pages, publiée à Barcelone et attribuée à nouveau de façon erronée à Madame de Genlis. Après de minutieuses recherches, nous sommes parvenue à cette conclusion car, dans la production littéraire de l'auteure, on ne retrouve aucune œuvre du même titre et du même contenu.

Pourtant, il faut préciser que la réception de l'auteure en Espagne ne fut pas toujours très glorieuse. Sans échapper à la règle, elle va aussi être censurée et poursuivie par l'Inquisition espagnole. Nos différentes recherches nous ont permis de découvrir que même les pédagogues les plus vertueuses n'étaient pas à l'abri de l'œil du Saint-Office. Ainsi, une des œuvres les plus célèbres de la femme de lettres française, *Adèle et Théodore* (1782), fut condamnée pour ses propos considérés comme inappropriés pour la morale espagnole de l'époque.

Heureusement, la fortune littéraire de Stéphanie Félicité de Genlis dans l'Espagne des Lumières dépassa largement les critiques négatives, les censures et les interdictions.

Alors que ces trois femmes de lettres connurent un succès foudroyant et que leurs productions influencèrent positivement les différentes créatrices espagnoles, d'autres œuvres littéraires françaises n'eurent qu'une célébrité ponctuelle, qui contribua à l'enrichissement des Lumières hispaniques.

Les *Conversations d'Émilie* (1773) de Louise d'Épinay furent annoncées dans le *Mercurio histórico* et dans le *Diario de Valencia* comme un ouvrage qui témoignait d'une bonne éducation chrétienne, morale et politique grâce aux réflexions simples et sans artifices destinées à la bonne réception des plus jeunes lecteurs de l'époque. La fortune littéraire de cette créatrice française ne fut pas seulement révélée par la presse : Josefa Amar y Borbón, Josefa de Jovellanos ou Rita Caveda furent quelques-unes des auteures qui vantèrent cette œuvre et l'illustre Française dans les prologues de leurs œuvres respectives. Étant donné le bon accueil de l'écrivaine française et de son œuvre, il n'est pas surprenant que la traduction réalisée par Ana Muñoz ait été si bien acceptée par les différents intellectuels de l'époque. Comme toutes les œuvres analysées, celle-ci fut également adaptée à la mentalité espagnole, et les informations superflues pour les lecteurs hispaniques concernant la nation française furent supprimées. Néanmoins, et malgré ces changements, Ana Muñoz offrit à ses lecteurs une traduction assez fidèle. Cette adaptation fit que, malgré ces références françaises, la lecture de sa version resta compréhensible et appropriée pour son public.

Bien évidemment, le fait que cette traduction ait été publiée en 1797, sous le règne de Charles IV, monarque qui instaura une période d'une certaine liberté et de permissivité, justifie que le Saint-Office, alors relativement affaibli, ait donné un avis favorable à cette traduction tellement francisée. Tous ces indices nous montrent que Louise d'Épinay, comme beaucoup de ses contemporaines, connut aussi la célébrité dans la péninsule Ibérique grâce à une production simple, d'une lecture agréable et appropriée pour l'instruction morale des jeunes demoiselles espagnoles.

Madame de Lambert, avec son *Avis d'une mère à son fils* (1728), ou Madame de Sévigné, avec *Les lettres de Madame de S\*\*\*\** (1725), figurent parmi ces auteures qui poursuivirent ce célèbre triptyque féminin des Lumières : œuvres écrites par une femme,

traduites par une femme et destinées à une femme. Néanmoins, certaines de ces écrivaines virent aussi leurs productions modifiées par les travaux des différentes traductrices espagnoles. Après l'analyse des œuvres étudiées, nous avons constaté que rares furent les œuvres publiées dans l'Espagne des Lumières qui connurent une traduction juste. Il faudra attendre le XIX<sup>e</sup> siècle pour que quelques traductions plus fidèles voient le jour.

Comme nous l'avons évoqué à plusieurs reprises au cours de nos recherches, la réception favorable des œuvres des auteures françaises des Lumières n'alla pas de soi. Une fois de plus, la menace inquisitoriale qui pesait sur le panorama littéraire espagnol du XVIII<sup>e</sup> siècle fit que beaucoup de ces textes, de morale plus libérale, durent circuler en version originale d'une façon clandestine ou être traduits après la disparition de l'épouvantable institution religieuse.

Après l'étude comparative de toutes les œuvres choisies, nous avons repéré certaines caractéristiques communes à toutes les traductions espagnoles et plus concrètement à toutes ces traductions réalisées par des femmes.

Dans un premier temps, un des premiers changements qui nous a sauté aux yeux était la question des titres. Dans la plupart des cas, les titres furent modifiés. Par ailleurs, nous avons aussi trouvé des exemples de titres qui furent adaptés ou transformés au point de devenir presque méconnaissables dans les différentes versions espagnoles. Souvenons-nous par exemple de la première traduction espagnole de Marie Leprince de Beaumont, dont le *Magasin des pauvres, artisans, domestiques et gens de la campagne* (1768) fut traduit en langue castillane sous le titre *Conversaciones familiares de doctrina cristiana entre gentes del campo, artesanos, criados, y pobres* (1778), ou de *La conversation et le manuscrit* (1800), œuvre de Stéphanie Félicité de Genlis qui fut transformée complètement dans sa version hispanique, jusqu'à devenir méconnaissable : *El premio de una buena acción* (1830). Ce changement drastique était souvent provoqué pour assurer la bonne compréhension du titre. De plus, dans la plupart des cas, cette adaptation des titres devenait un excellent moyen pour attirer un plus ample éventail de lecteurs.

Tout de suite après, nous avons remarqué que toutes ces traductions étaient précédées d'un prologue. Généralement, il s'agissait de vastes textes où les traductrices justifiaient leurs intrusions dans un monde jusqu'alors chasse gardée des hommes.

Ces créatrices audacieuses profitaient des prologues et des avertissements pour se disculper de leurs éventuelles erreurs de traduction et pour proclamer l'utilité, la morale, la pédagogie et les bénéfices de leurs travaux pour les personnes de « leur sexe ». Comme nous avons pu le remarquer, cet objectif généralisé de servir la nation est très présent dans les différentes traductions des Lumières espagnoles. En effet, les femmes n'étaient pas les seules à déclarer dans leurs prologues que la première raison pour laquelle elles prenaient leur plume était leur volonté de ne pas priver davantage les lecteurs d'œuvres qui, de par leurs mérites littéraires ou pour leurs valeurs morales, jouissaient déjà d'un certain succès dans le reste de l'Europe.

Pour conclure, nous pouvons dire que ces plaidoiries de femmes finissaient toujours avec une des justifications omniprésentes dans les prologues de toutes ces nouvelles écrivaines des Lumières. La plupart d'entre elles soutenaient que les travaux de traduction étaient seulement une sorte de distraction qu'elles entreprenaient dans leurs moments d'oisiveté, sans négliger, pour autant, les obligations propres à leur sexe.

En définitive, nous avons eu l'impression que dans la plupart des prologues féminins, la volonté moralisatrice, les propositions d'instruction et de divertissement, ainsi que les justifications liées à la réalisation d'un travail en dehors de leurs compétences de femmes, furent les thèmes indiscutablement répétés jusqu'à l'excès. Cette structure est caractéristique des écrits de ces créatrices.

De cette manière, nous avons voulu clore ce travail de recherche sur les différentes traductions pédagogiques des auteures françaises des Lumières et leur influence sur les écrivaines espagnoles. Ces recherches nous ont permis de comprendre certaines différences évidentes dans les mentalités et les productions littéraires des deux pays voisins. Le règne de la terreur mené par l'Inquisition et les limitations évidentes imposées à la société espagnole firent que le pays voisin et ses nouveaux souffles révolutionnaires, en réussissant à traverser la frontière, apportèrent une bouffée d'air frais qui bouleversa le monde traditionnel espagnol.

Le XVIII<sup>e</sup> siècle arrivait à sa fin et les célèbres Lumières s'éteignaient peu à peu ; mais, grâce à notre travail de recherche, nous avons pu découvrir que les femmes participèrent activement à l'histoire au cours du siècle. Malgré les obstacles, les limitations et les contradictions, elles ouvrirent les portes d'une société dans laquelle les femmes n'avaient

aucune valeur, une société hiérarchisée qui commençait à subir une transformation encourageante.

Comme nous l'avons souligné à plusieurs reprises, cette étude comparative a voulu mettre en lumière tous ces travaux et tous ces manuscrits issus de plumes féminines, malheureusement oubliés dans les recoins les plus retirés des bibliothèques et des archives et, trop souvent, également délaissés par la recherche. Elle met aussi en évidence un aspect méconnu des liens intellectuels entre la France et l'Espagne.

# BIBLIOGRAPHIE

## **I. Sources Manuscrites**

## **II. Corpus : Les éditions des œuvres des femmes auteurs**

- a. Marie Leprince de Beaumont
- b. Françoise de Graffigny
- c. Stéphanie Félicité de Genlis
- d. Louise Florence Pétronille Tardieu d'Esclavelles : Madame d'Épinay
- e. Anne-Thérèse de Marguenat de Courcelles : Madame de Lambert

## **III. Études entièrement ou partiellement consacrées aux auteurs du corpus**

## **IV. Études sur la traduction/la traductologie**

## **V. Femmes, féminisme, genre**

## **VI. autres études consultées**

## **VII. Journaux XVIII<sup>e</sup>/XIX<sup>e</sup> siècles**

## **VIII. Dictionnaires**

### **I. Sources Manuscrites**

#### **a. Section : Actes d'impression**

Calzada, Bernardo María de, Madrid, Archivo Histórico Nacional [AHN], sous la cote : 5563-52, s. p.

Cervera, Miguel de, Madrid, Archivo Histórico Nacional [AHN], sous la cote : 5533-1, 64, p.701.

Escolano de Arrieta, Pedro, Madrid, Archivo Histórico Nacional [AHN], sous la cote : 5561-64, p. 123.

- Madrid, Archivo Histórico Nacional [AHN], sous la cote : 5564-43, s. p.

Flores, Joseph Miguel de, Madrid, Archivo Histórico Nacional [AHN], sous la cote : 5234-11, s. p.

- Madrid, Archivo Histórico Nacional [AHN], sous la cote : 5234-11, s. p.

Fresa, José de, Madrid, Archivo Histórico Nacional [AHN], sous la cote : 5544-5, 30, p. 180.

Garrido, Francisco Luis, Madrid, Archivo Histórico Nacional [AHN], sous la cote : 5537-66, p.27.

- Madrid, Archivo Histórico Nacional [AHN], sous la cote : 5548-8, p. 20.

Girón, Juan Manuel, Madrid, Archivo Histórico Nacional [AHN], sous la cote : 5533-I, 49, p. 781.

- Madrid, Archivo Histórico Nacional [AHN], sous la cote : 5556-12.

Guitet, Matías, Madrid, Archivo Histórico Nacional [AHN], sous la cote : 5532-2, p. 10.

Martínez Salazar, Antonio, Madrid, Archivo Histórico Nacional [AHN], sous la cote : 5552-66, p.720.

- Madrid, Archivo Histórico Nacional [AHN], sous la cote : 5557-56, s. p.

Parga, Antonio, Madrid, Archivo Histórico Nacional [AHN], sous la cote : 5561-22, s. p.

Terreu, Domingo, Madrid, Archivo Histórico Nacional [AHN], sous la cote : 5557-40, s. p.

#### **b. Section : Inquisition - Censures**

Centeno, Manuel, Madrid, Archivo Histórico Nacional [AHN], leg. 5544, exp. 43-59, s. p.

- Madrid, Archivo Histórico Nacional [AHN], leg. 5549, exp. 34, s. p.

- Madrid, Archivo Histórico Nacional [AHN], leg. 5565, exp. 49, s. p.

Cervera, Miguel de, Madrid, Archivo Histórico Nacional [AHN], leg. 5550, exp.22, s. p.

- Madrid, Archivo Histórico Nacional [AHN], leg. 5556, exp. 29, s. p.

Jovellanos, Gaspar Melchor de, Madrid, Archivo Histórico Nacional [AHN], leg. 5566, exp. 59, p. 147.

Montoya, Gaspar de, Madrid, Archivo Histórico Nacional [AHN], leg. 4487, exp. 22, s. p.

- Madrid, Archivo Histórico Nacional [AHN], leg. 5556, exp. 38, s. p.

Terreu, Domingo, Madrid, Archivo Histórico Nacional [AHN], leg. 5556, exp. 35, s. p.

## **II. Corpus (1613-1809) Les éditions des œuvres des femmes auteurs**

### **1.1. Marie Leprince de Beaumont**

#### **a. Éditions en français**

Leprince de Beaumont, Marie, *Civan, roi de Bungo : histoire japonaise*, Londres, J. Nourse, 1754.

- *Instructions pour les jeunes dames qui entrent dans le Monde, se marient, leurs devoirs en cet état, et envers leurs enfants. Pour servir de suite au Magasin des Adolescentes*, Londres, J. Nourse, 1764.

- *La Dévotion éclairée ou Magasin des Dévotes*, Lyon, Pierre Bruyset-Ponthus, 1779.

- *La Nouvelle Clarice, histoire véritable*, Londres, J. Nourse, 1767.

- *Le Magasin des pauvres, artisans, domestiques et gens de campagne*, Lyon, P. Bruyset-Ponthus, 1768.

- *Les Américaines, ou la Preuve de la religion chrétienne par les lumières naturelles*, Lyon, P. Bruyset-Ponthus, 1770.

- *Magasin des Adolescentes, ou Dialogues d'une sage gouvernante avec ses élèves de la première distinction*, Londres, J. Nourse, 1761.

- *Magasin des enfants, ou Dialogues entre une sage gouvernante et plusieurs de ses élèves de la première Distinction...*, Londres, J. Haberkorn, 1756.

- *Nouveaux contes moraux*, Lyon, Pierre Bruyset-Ponthus, 1776.

## b. Éditions en español

Leprince de Beaumont, Marie, *Almacén de las señoritas adolescentes, o Diálogos de una sabia directora con sus nobles discípulas* [*Le Magasin des adolescentes*, 1760], trad. par Plácido Barco López, Madrid, Impr. de Plácido Barco López, 1787.

- *Almacén y biblioteca completa de los niños, o Diálogos de una sabia directora con sus alumnos de primera distinción*. [*Le Magasin des enfants*, 1756] trad. par Mathias Guittet, Madrid, Impr. de Manuel Martín, 1775. Réédité en 1790 par Plácido Barco López.

- *Biblioteca completa de educación para las señoras jóvenes* [*Instruction pour les jeunes dames*, 1764] trad. par José de la Fresa, Madrid, Impr. de Manuel Martín, 1779-1780.

- *Cartas de Emeranza a Lucía*, [*Lettres d'Émerence à Lucie*, 1765] trad. par N.D.N., Impr. de Viuda de López, Barco, Madrid, 1807.

- *Cartas de Madame de Montier a su hija* [*Lettres de Mme du Montier à la marquise de\*\*\* sa fille*, 1756] trad. par María Antonia del Río y Arnedo. Madrid, Impr. de Benito García y Compañía, 1798.

- *Conversaciones familiares de doctrina cristiana entre gentes del campo* [*Le Magasin des pauvres, artisans, domestiques, et gens de la campagne*, 1768], trad. par Miguel Ramón de Linacero, Madrid, Impr. de Manuel Martín, 1773.

- *La devoción Ilustrada o Conversaciones Familiares entre una sabia directora y algunas personas de distinción* [*La dévotion éclairée, ou magasin des dévotes*, 1779], trad. par Juan Manuel Girón, Impr. de Viuda de Manuel Martín, 1782.

- *La Nueva Clarisa, Historia verdadera* [*La nouvelle Clarice, histoire véritable*, 1767] trad. par José de Bernabé y Calvo, Madrid, Impr. del Cruzado, 1797.

- *Memorias de la Baronesa de Bateville o la viuda perfecta* [*Mémoires de Mme la baronne de Batteville, ou la Veuve parfaite*, 1766], trad. par José García Segovia, Málaga, Impr. de Luis Carreras, 1795.

- *Nuevos Cuentos morales*, [*Contes moraux*, 1775] trad. par J.F.Q., Madrid, Impr. de Benito Cano, 1797.

## **1.2. Françoise de Graffigny.**

### **a. Éditions en français**

Graffigny, Françoise de et Mouhy, Charles de, *Lettres d'une Péruvienne*, Lausanne, Marc-Michel Bousquet & Compagnie, 1748.

Graffigny, Françoise de, *Correspondance de Madame de Graffigny*, Voltaire Foundation, 1985.

- *Lettres d'une Péruvienne*, Lyon, Bruyset Frères, 1787.

- *Lettres d'une Péruvienne*, Paris, Duchesne, 1752.

- *Lettres d'une Péruvienne*, Paris, Ménard et Dessene fils, 1822.

### **b. Éditions en espagnol**

Graffigny, Françoise de, *Cartas de una peruana*, trad. par María Romero Masegosa y Cancelada, Valladolid, Impr. de Viuda. de Santander e hijos, 1792.

- *Cartas peruanas*, trad. anonyme, Paris, Casa de Rosa, 1823.

- *La Celia, comedia nueva en cinco actos*, [*Cénie*, 1750], trad. par Engrancia de Olavide, Madrid, Bibliothèque nationale espagnole, 1775.

### **c. Éditions en anglais**

Graffigny, Françoise de, *The Peruvian letters*, with an additional original volume, translated by R. Roberts, London, 1774 [Voltaire Foundation, 2007].

### 1.3. Stéphanie Félicité de Genlis

#### a. Éditions en français

Genlis, Félicité de, *Adèle et Theodore ou lettres sur l'éducation*, Paris, Lambert et Baudouin, 1782.

- *Annales de la vertu ou cours d'histoire à l'usage des jeunes personnes, par l'auteur du Théâtre d'éducation*, Paris, M. Lambert et F.J. Baudouin, 1781.

- *Le siège de La Rochelle, ou le malheur et la conscience*, Paris, Impr. des Frères Mame, 1807.

- *Les Veillées du château ou cours de morale à l'usage des enfants, par l'auteur d'Adèle et Théodore*, Paris, Lambert et Baudouin, 1784.

- *Œuvres Complètes : éducation et morale*, Bruxelles, P.J. de Mat, 1783.

- *Théâtre à l'usage des jeunes personnes*, Paris, Lambert et Baudouin, 1780.

#### b. Éditions en espagnol

##### a. Traductions publiées

Genlis, Félicité de, *Adela y Teodoro o Cartas sobre la educación* [*Adèle et Théodore, ou Lettres sur l'éducation...*, 1782], trad. par Bernardo María De la Calzada, Madrid, Impr. de J. Ibarra, 1785.

- *Alfonso o el hijo natural* [*Alphonse ou le fils naturel*, 1809], trad. par Pedro Hinigio Barinaga, Valencia, Impr. de Cabrerizo, 1832.

- *Alfonso o el hijo natural* [*Alphonse ou le fils naturel*, 1809], traducteur inconnu, Paris, Pillet, 1835.

- *Barmecidas, novela histórica: novela histórica sacada de la que con el título de Los caballeros del cisne, o La corte de Carlo-Magno* [*Les chevaliers du cygne, ou la cour de Charlemagne*, 1795], trad. par G.G., Barcelona, Impr. de J.F. Piferrer, 1834.

- *Colección de novelas de madama de Genlis*, traducteur inconnu, Barcelone, Impr. de Manuel Texero, 1823.

- *Consecuencias del ateísmo, o, Memorias del Comendador de Linanges* [*Les Athées conséquents, ou mémoires du commandeur de Linanges*, 1824], traducteur inconnu, Cádiz, Impr. de D. Feros, 1835.

- *Darman o el sordomudo* [*Darmance, le sourd-muet, in Souvenirs de Félicie*, 1804], voir : *Catalogue*, Paris, Impr. Belin-Mandar, Librairie de Hector Bossange, 1841.

- *El Apóstata y la devota, o sea, El poder irresistible de los buenos principios* [*L'apostasie, ou la dévote*, 1801] trad. par. le barón de Ortaffa, Barcelona, Impr. de A. Bergnés y Compañía, 1832.

- *El castillo de Kolmeras* [*Le château de Kolmeras*, 1804], trad. par Víctor Balaguer, Madrid, Impr. de Wenceslao Ayguals de Izco, 1843.

- *El conde de Corke, llamado el grande o el hombre que no conoce el arte de la intriga* [*Le comte de Corke, surnommé le Grand ou la séduction sans artifice*, 1804], trad. par Ramón Tamayo y Calvillo, Impr. d'Escribano, 1814.

- *El Guardapiés verde: anécdota* [*Le jupon vert : anecdote*, 1802], trad. par Felipe David y Otero, Barcelone, Impr. de Torras Hermanos, 1822.

- *El premio de una buena acción: novela escrita por Madama de Genlís* [*La conversation et le manuscrit*, 1800], traducteur inconnu, Barcelona, Impr. de la Viuda e hijo de M. Texero, 1833.

- *El sitio de la Rochela, o el triunfo de la conciencia en la desgracia* [*Le siège de La Rochelle, ou le malheur et la conscience*, 1807], trad. par. M.A.M., Perpignan, J. Alzine, 1820.

- *El sordo mudo: anécdota verdadera* [*Darmance, le sourd-muet, in Souvenirs de Félicie*, 1804], trad. par Antonio Sarmiento, in *Amor y virtud, o, Cinco novelas*, Valencia, Impr. d'Estevan, 1819.

- *El Zafir portentoso, o, El talismán de la felicidad: cuento oriental* [*Le Saphir merveilleux, ou le talisman du bonheur : conte oriental*, 1803], trad. par Felipe David y Otero, Barcelone, Impr. de Torras Hermanos, 1822.

- *Inés de Castro: novela portuguesa* [*Inès de Castro*, 1817], trad. par D\*\*\*, Paris, Wincop, 1828.

- *Inés de Castro: novela tomada de la historia de Portugal* [*Inès de Castro*, 1817], trad. par Salvador Izquierdo, Madrid, Impr. de Bueno, 1832.

- *La bella Paulina, o Amar sin saber a quién* [*La belle Paule*, 1817], traducteur inconnu, Barcelona, Impr. de Manuel Saurí y Compañía, 1832.

- *La buena madre: comedia en tres actos* [*La bonne mère : comédie en trois actes*, 1780]  
trad. par J.V. Díaz de Toledo, Hambourg, J.C. Bruggemann, 1809.

- *La dichosa hipocresía* [*L'heureuse hypocrisie*, 1803], trad. par Felipe David y Otero,  
Barcelone, Impr. de Torras Hermanos, 1822.

- *La Heroína* [*La Duchesse de La Vallière*, 1804], trad. par D. \*\*\*, Madrid, Impr. de M.  
de Burgos, 1818.

- *La princesa de Clermont* [*Mademoiselle de Clermont*, 1802], trad. par G.G., Barcelona,  
Impr. d'Oliva, 1833.

- *La saya verde* [*Le jupon vert : anecdote*, 1802], trad. par. Vicente Rodríguez de  
Arellano, Madrid, Impr. de Gómez Fuentenebro y Compañía, 1805.

- *La señorita de Clermont* [*Mademoiselle de Clermont*, 1802], trad. par Pedro Ferrer,  
Bordeaux, Lawalle le jeune, 1825.

- *La víctima de la Ciencias y des las artes* [*Sainclair ou la Victime des arts et des  
sciences*, 1808], traducteur inconnu, Cádiz, Impr. de la Tormentería, 1811.

- *Las Madres rivales o La calumnia* [*Les mères rivales ou la calomnie*, 1800], trad. par.  
Pedro Hinigio Barinaga, Valencia, Impr. de Cabrerizo, 1832.

- *Las pastoras de Madian, o la juventud de Moisés: poema en prosa* [*Les bergères de  
Madian, ou, La jeunesse de Moïse : poème en prose en six chants*, 1812], trad. par. José  
March, Barcelona, Impr. de Miguel y Tomás Gaspar, 1829.

- *Las veladas de la quinta o novelas e historias sumamente útiles* [*Les Veillées du  
château...*, 1782], trad. par. Fernando de Gillemann, Madrid, Impr. de M. González, 1788.

- *Los anales de la virtud, para uso y utilidad de los jóvenes de ambos sexos* [*Annales de  
la vertu...*, 1781], trad. par Bernardo María de la Calzada, Madrid, Impr. Royale, 1792.

- *Los votos temerarios o el entusiasmo* [*Les vœux téméraires, ou l'enthousiasme*, 1798],  
trad. par Manuel de Vergara, Valencia, Impr. de Cabrerizo, 1836.

- *Luisa de Clermont, novela histórica* [*Mademoiselle de Clermont*, 1802], trad. par  
D.J.C. Pagés, Paris, Wincop, 1824.

- *Manual de viajantes* [*Manuel du voyageur*, 1798], trad. J.V. Díaz de Toledo,  
Hambourg, J.C. Bruggemann, 1808.

- *Pamrosa o el palacio y la choza* [*Pamrose, ou le palais et la chaumière*, 1801], trad.  
par. Felipe David y Otero, Barcelona, Impr. de Manuel Texero, 1824.

- *Plácido y Blanca o las Batuecas* [*Les Battuecas*, 1816], trad. par. D.A.P., Valencia,  
Impr. d'Ildefonso Mompié, 1826.

- *Valeria y Beaumanoir o la caprichosa penitencia* [*La jeune pénitente*, 1803], trad. par Manuel Marqués, Madrid, Impr. de Matton y Boix, 1830.

- *Zeneida o la perfección ideal, novela* [*Zénéide ou la perfection idéale*, 1817], traducteur inconnu, Barcelona, Impr. de Manuel Saurí y Compañía, 1836.

- *Zeneida o la perfección ideal; La viuda de Luzi* [*Zénéide ou la perfection idéale ; La veuve de Luzi*, 1817], traducteur inconnu, Barcelona, Impr. de Manuel Saurí y Compañía, 1832.

- *Zuma o el descubrimiento de la quina* [*Zuma ou la découverte du Quinquina*, 1817], traducteur inconnu, in *La virtud y orgullo*, Valencia, Impr. de Cabrerizo, 1834.

- *Zuma o el descubrimiento de la quina; Las cañas del Tíber o los desgraciados amores de Rozeval y Urania; La bella Paulina o Amar sin saber a quién* [*Zuma ou la découverte du Quinquina*, 1817], trad. par Manuel Andrés Igual, Barcelona, Impr. de Manuel Saurí y Compañía, 1832.

- *Zuma, o el Descubrimiento de la quina. Novela Peruana, seguida de las Canas del Tiber* [*Zuma ou la découverte du Quinquina ; suivi de La Belle Paule de Zenéide, des roseaux du Tibre*, 1817], trad par D\*\*\*, Paris, Wincop, 1827.

#### **b. Traductions d'ouvrages attribués à Madame de Genlis**

Genlis, Félicité de, *Adelayda, o, El triunfo del amor* [*Adelaïde ou le triomphe de l'amour et de la vertu*, 1772], trad. par María Jacoba Castilla Xarava, Madrid, Pantaleón Aznar, 1801.

- *Adelina o los efectos del entusiasmo* [*Adeline ou les effets de l'enthousiasme*] (cité dans *l'Estudio histórico sobre la censura gubernativa en España, 1800-1833*), trad. par Ángel González Palencia, Madrid, Tipografía de archivos, 1935.

- *Doña Laura de Olmones o sea la desenterrada, por Madama Genles*, traducteur inconnu, Barcelona, Impr. d'Ignacio Estivill, 1831.

#### **c. Traductions manuscrites**

Genlis, Félicité de, *Anales de la virtud y de la gracia para, o curso de historia, para el uso de la juventud, obra de la señora de de Genlis* [*Annales de la vertu...*, 1781], trad. par Juan Bover, 1787. (Cet exemplaire manuscrit est mentionné dans *Memoria biográfica de los Mallorquines*), Palma de Mallorca, Impr. nationale, 1838.

- *La señorita de Clermont, novela histórica de la marquesa de Genlis* [*Mademoiselle de Clermont*, 1802], trad. par L.G.E.C., 1823 (cet exemplaire manuscrit fait partie de la collection privée de Carlos Penaranda y Toral-Soler et se trouve à l'Instituto de Estudios Giennenses, Jaén, Espagne).

- *Los votos temerarios o el entusiasmo* [*Les vœux téméraires, ou l'enthousiasme*, 1798], trad. par Luis Monfort (cette traduction manuscrite, qui de toute évidence a été faite avant 1827, est mentionnée dans la *Biblioteca valenciana de los escritores que florecieron hasta nuestros días...*), Valencia, Impr. de José Ximeno, 1827.

#### **d. Contes adaptés pour le théâtre espagnol**

Genlis, Félicité de, *El calderero de San Germán: o El mutuo agradecimiento* [*Le chaudronnier, ou la reconnaissance réciproque*, in *Les Veillées du château*, 1784], comédie en trois actes, adaptée par Gaspar Zavala y Zamora et représentée à Madrid par la compagnie d'Eusebio Ribera, le 29 janvier 1790.

- *El premio de la humanidad (El Czar Iwan)*, [*Le Czar Iwan*, in *Les Veillées du château*, 1784], comédie en trois actes, adaptée par Gaspar Zavala y Zamora et représentée à Madrid par la compagnie d'Eusebio Ribera à Madrid, le 6 septembre 1790.

- *Pamela o la adopción feliz* [*Pamela, ou l'heureuse adoption*, in *Les Veillées du château*, 1784].

- *Snelgrave, o el poder de un beneficio* [*Les esclaves, ou le pouvoir des bienfaits*, in *Les Veillées du château*, 1784].

### **1.4. Louise Florence Pétronille Tardieu d'Esclavelles (Madame d'Épinay)**

#### **a. Éditions en français**

Épinay, Louise d', *Les conversations d'Émilie*, cinquième édition, Paris, chez Humblot, 1781. (Paris, 1773).

#### **b. Éditions en espagnol**

Épinay, Louise d', *Las conversaciones de Emilia* [*Les Conversations d'Émilie*, 1773], trad. par Ana Muñoz, Madrid, Impr. de Benito Cano, 1797.

## 1.5. Anne-Thérèse de Marguenat de Courcelles (Madame de Lambert)

### a. Éditions en français

Lambert, Anne-Thérèse de, *Avis d'une mère à sa fille*, Paris, François Breton, 1732.

- *Œuvres complètes de Madame la Marquise de Lambert, Réflexions nouvelles sur les femmes, par une Dame de la Cour*, Paris, François Breton, 1727.

- *Réflexions nouvelles sur les femmes par une dame de la cour*, Londres, J.P. Coderc, 1730.

### b. Éditions en espagnol

Lambert, Anne-Thérèse de, *Obras completas de Madame de Lambert*, [*Œuvres complètes de Madame la Marquise de Lambert*, 1727], trad. par María Cayetana de la Cerda, Madrid, Impr. Royale, 1781.

## 1.6. Autres auteures

Anonyme, *Cartas selectas de una Señora una sobrina suya*, trad. Par Rita Caveda y Solares, Madrid, Impr. de García y Compañía, 1800.

Guizot, Elizabeth Charlotte Pauline, (Mm de), *Éducation domestique où lettres de Familles sur l'éducation*, Paris, Leroux et Constant-Chantepie, 1826.

Hickey, Margarita, *Poesías varias sagradas, morales y profanas o amorosas: con dos poemas épicos...*, Madrid, Impr. Royale, 1789.

Puisieux, Madeleine de, *Conseils à une amie*, Francfort, François Varrentrapp, 1750.

Rabutin-Chantal Sévigné, Marie de (Mme de), *Cartas escogidas de Mme de Sévigné acompañadas de notas precedidas de observaciones literarias por M. de Sainte-Beuve*, traduit du français par Fernando Soldevilla, Paris, Garnier, 1888.

- *Lettres choisies de M<sup>me</sup> de Sévigné, Précédées de Réflexions de M. l'Abbé de Vauxcelles, et accompagnées des Notes historiques de M. Grouvelle*, Paris, Bossange, 1812.

Sommerville, Elizabeth, *Flora o la niña abandonada*, traduit du français par Juana Bergnes, Madrid, Impr. de Vallin, 1807.

- *Flora, or the deserted child*, London, J. Harris and Longman, 1774.

Vergennes, Claire Élisabeth de, (Comtesse de Rémusat), *Ensayo sobre la educación de las mujeres*, Madrid, 1826.

- *Essaie sur l'éducation des femmes*, Paris, Ladvocat, 1824.

Zayas y Sotomayor, María de, *novelas amorosas y ejemplares*, Madrid, B.A.E., 1948.

### **III. Études entièrement ou partiellement consacrées aux auteurs du corpus**

#### **a. Éditions en français**

Anonyme, *Annales poétiques, ou almanach des muses*, Paris, Mériqot, 1783.

Arouet, François-Marie, (dit Voltaire), *Œuvres complètes de Voltaire*, Paris, Pourrat Frères, 1939.

Berquin, Arnaud, *Lydie de Gersin ou Histoire d'une jeune anglaise de huit ans, pour servir à l'instruction et à l'amusement des jeunes françaises du même âge*, Paris, Ant. Aug. Renouard, 1803.

Bertin, Théodore-Pierre, *Flora, ou l'Enfant abandonné*, Paris, Gérard, 1802.

Laclos, Pierre-Ambroise-François Choderlos de, *Les liaisons dangereuses*, Amsterdam et se trouve à Paris chez Durand Neveu, 1782.

Fayolle, Roger, *Sainte-Beuve et le XVIII<sup>e</sup> siècle ou comment les révolutions arrivent*, Paris, Armand Colin, 1973.

Fénelon, François de Salignac de La Mothe, *De l'éducation des filles*, Paris, P. Aubouin, 1687.

Grimm, Friedrich Melchior et Diderot, Denis, *Correspondance littéraire philosophique et critique adressée à un souverain d'Allemagne*, Paris, F. Buisson, 1813.

Lamarche-Courmont, Ignace Hugary de, *Lettre d'Aza ou d'un Péruvien. Conclusion des Lettres Péruviennes*, Amsterdam, [for] le délaissé, 1749.

Mirabeau, Honoré-Gabriel Riqueti, comte de, (attribué à), *Le rideau levé ou l'éducation de Laure*, Cythère, 1796.

Montesquieu, Charles-Louis de Secondat, baron de La Brède et de, *Lettres persanes*, Paris, P. Pourrat Frères, 1721.

- *De l'Esprit des lois*, Genève, 1748 (éd. Laurent Versini, Paris, Éditions Gallimard, 1995).

Poullain de la Barre, François, *De l'égalité des deux sexes discours physique et moral où l'on voit l'importance de se défaire des Préjugés*, Paris, Antoine Dezallier, deuxième édition, 1679.

Restif de la Bretonne, Nicolas-Edme, *Les Français ou XXXIV Exemples choisis dans les Mœurs actuelles propres à diriger les filles, les femmes, les épouses et les mères...*, Paris, Guillot, 1786.

Rousseau, Jean-Jacques, *Émile ou de l'Éducation*, Londres, t. II, 1774.

- *Émile, œuvres complètes*, Paris, Gallimard, Bibl. de la Pléiade, 1964.

Versini, Laurent, *Laclos et la tradition*, Paris, Klincksieck, 1968.

## **b. Éditions en espagnol**

Aguilar Piñal, Francisco, *La Sevilla de Olavide, 1767-1778*, Sevilla, Colección Clásicos Sevillanos, 1995.

Anonyme, *Biblioteca entretenida de damas. Colección de novelas y cuentos morales y ejemplares para honesto y útil recreo*, Madrid, Impr. de Fermín Villalpando, 1797.

Arouet, François-Marie, (dit Voltaire), *Novelas escogidas*, traduit du français par José Marchena, Paris, Garnier, 1897.

Bermejo Gaspar, Antonio, *Historia del Santuario de Nuestra Señora de Texeda*, Madrid, Impr. de Joaquín Ibarra, 1779.

Berquin, Arnaud, *Lidia de Gersin, o Historia de una Señorita Inglesa...*, traduit du français par Juana Bergnes y de las Casas, Barcelona, Impr. de Brus y Ferrer, 1804.

Chassebœuf de La Giraudais, Constantin-François, comte de, (dit Volney), *Las ruinas o Meditación sobre las revoluciones de los Imperios*, traduit du français par José Marchena, Bordeaux, Impr. de Pedro Beaume, 1820.

Feijoo, Benito Jerónimo, *Teatro crítico universal, colección de los discursos más notables que en todo género de materias, para desengaño de errores comunes escribió el Rmo. P.M.Fr. Benito Jerónimo Feijoo*, Madrid, Impr. de Izco Hermanos, 1852.

Galino Garrillo, María Ángeles, *Tres hombres y un problema: Feijoo, Sarmiento y Jovellanos ante la educación moderna*, Madrid, C.S.I.C, 1953.

Isla, José Francisco de, *Cartas familiares*, Madrid, Impr. de Manuel González, 1789.

Johnson, Samuel, *El príncipe de Abisnia novella*, traduit de l'anglais par Inés Joyes, Madrid, Impr. de Sancha, 1798.

Lampillas, Xavier, *Ensayo Histórico-Apológico de la literatura española contra las opiniones preocupadas de algunos escritores modernos italianos*, traduit de l'italien par Josefa Amar y Borbón, Madrid, Impr. Royale, 1782.

- *Respuesta del señor abate don Xavier Lampillas a los cargos recopilados por el señor abate Tiraboschi en su carta al señor abate N.N. sobre el ensayo histórico-apológico de la literatura española*, traduit de l'italien par Josefa Amar y Borbón, Zaragoza, Impr. de Blas Miedes, 1786.

Legouvé, Gabriel-Marie, *La muerte de Abel, tragedia en tres actos y en verso*, traduit du français, par Antonio de Saviñón, Madrid, Impr. de la Administración Real, 1803.

Lope de Vega y Carpio, Félix, *La Dama Boba*, 1613 (éd. digitale, Bibliothèque Virtuelle Miguel de Cervantes, Alicante, 2000).

Marin, Michel-Ange, *Virginia o la doncella cristiana*, traduit du français par Cayetana de Aguirre y Rosales, Madrid, Impr. Real, 1823.

Martínez Colomer, Vicente, *El impío por vanidad*, Valencia, Josef Estevan, 1795.

Maturana de Gutiérrez, Vicenta, *Sofía y Enrique*, Madrid, Impr. de Viuda de Villalpando, 1829.

Montesquieu, Charles-Louis de Secondat, baron de La Brède et de, *Cartas persas*, traduit du français par José Marchena, Cádiz, Ortal y Compañía, 1821.

Obregón, Ignacio, *Elogio histórico de madama María le Prince de Beaumont*, Madrid, Impr. de Pedro Marín, 1784.

Olavide, Pablo de, *Obras Dramáticas desconocidas*, Lima, Bibliothèque digitale andine. Bibliothèque Nationale du Pérou, 1971.

Poquelin, Jean-Baptiste (dit Molière), *El Hipócrita*, traduit du français par José Marchena, Madrid, Impr. d'Alban y Delcasse, 1811.

Rodríguez Ennes, Luis, *El padre Feijoo y el derecho de su tiempo. Una visión premonitoria de problemas candentes en la actualidad*, Madrid, Dickinson, 2013.

Soto y Marne, Francisco, *Reflexiones crítico-apologéticas sobre la obra de Feijoo*, Salamanca, Impr. d'Eugenio García de Honorato, 1748-1749.

Téllez, Gabriel (dit Tirso de Molina), *El Burlador de Sevilla*, Madrid, Red ediciones S.L., 2012.

Vila y Camps, Antonio, *El noble bien educado*, Madrid, Impr. de Miguel Escribano, 1776.

### **c. Éditions en anglais**

Johnson, Samuel, *The History of Rasselas, Prince of Abissinia*, London, printed for R. and J. Dodsley, W. Johnston, 1759.

Millar, John, *Observations concerning the Distinction of Ranks in Society*, Dublin, T. Ewing, 1771.

#### **d. Éditions en italien**

Lampillas, Xavier, *Risposta del sig. abate Girolamo Tiraboschi nella sua lettera al sig. abate N.N. intorno al saggio storico-apologetico della letteratura spagnuola*, Genova, Impr. de Felipe Repetto in Canneto, 1780.

- *Saggio storico-apologetico della Letteratura Spagnola*, Genova, Impr. de Felipe Repetto in Canneto, 1778-1781.

#### **e. Références de revues scientifiques**

##### **a. Références scientifiques en français**

Defourneaux, Marcelin, « Les *Lettres Péruviennes* en Espagne », in *Bulletin Hispanique*, Université de Salamanque, n° 64, 1962, p. 412-423.

Kulesa von, Rotraud « Françoise de Graffigny : de la femme-lectrice à la femme-écrivain », in *Lectrices d'Ancien régime*, (éd. Isabelle Brouard-Arends), Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2003, p. 419-430.

Lamm, Erin, « La force féminine dans *Lettres d'une Péruvienne* et *Gigi* », in *L'érudit franco-espagnol*, vol. 4, 2013, p. 38-49.

Mallinson, Jonathan, « 'Cela ne vaud pas *Zaïde*' : Graffigny, lectrice de Mme de La Fayette », in *SVEC*, Oxford, Voltaire Foundation, n° 12, 2004.

- « Représentant les *Lettres d'une Péruvienne* en 1752 : illustration et illusion », in *Eighteenth-Century Fiction*, Université de Toronto, n° 15, 2003, p. 227-239.

Morand, Frédérique, « Entre siècle et clôture : affinités littéraires entre la poétesse gaditane María Gertrudis Hore (1742-1801) et quelques-unes de ses contemporaines », in *Regards sur les Espagnoles créatrices : XVII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles*, Paris, presse Sorbonne Nouvelle, 2006, p. 37-46.

Plagnol-Diéval, Marie-Emmanuelle, « Aimer ou haïr Mme de Genlis », in *Études sur le XVIII<sup>e</sup> siècle*, (sous la direction de Roland Mortier et Hervé Hasquin), Bruxelles, Groupe d'étude du XVIII<sup>e</sup> siècle de l'université de Bruxelles, 2000, p. 89-98.

- « Le théâtre de madame de Genlis, une morale chrétienne sécularisée », in *Dix-Huitième siècle*, « Le Matérialisme des Lumières », Paris, 1992, n° 24, p. 367-382.

Roth, Suzanne, « Zilia : Plaisir d'être ou de connaître ? » in *Vierge du soleil, fille des Lumières : La Péruvienne de Mme de Graffigny et ses suites*, Strasbourg, PUS, 1989, p. 77-92.

Schneider, Jean-Paul. « Les *Lettres d'une Péruvienne* : roman ouvert ou roman fermé? » in *Vierge du Soleil, fille des Lumières : la « Péruvienne » de Mme de Graffigny et ses suites*, Strasbourg, P.U.S., 1989, p. 7-48.

Simonin, Charlotte, « Vie privée, vie publique : Hommes et femmes de lettres à travers la correspondance de Françoise de Graffigny », in *Le pauvre diable : destins de l'homme de lettre au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Presses Universitaires de Saint-Etienne, 2006, p. 97-108.

Soubeyroux, Jacques, « Rousseau en Espagne au XVIII<sup>e</sup> siècle », in *Cahiers du CELEC*, Université de Jean-Monnet, n° 5, 2010.

Vinken, Barbara, « L'espace exotique du sérail et la différence sexuelle chez Jean-Jacques Rousseau », in *Littérature et exotisme, XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle*, (éd., Dominique de Courcelles), Paris, École des chartes, 1997, p. 61-78.

### **b. Références scientifiques en espagnole**

Carnero, Guillermo, « Samuel Johnson, Historia de Rasselas príncipe de Abisinia », in *Bulletin Hispanique*, Université de Salamanque, 2009, p. 664-669.

García Calderón, Ángeles, « Un ejemplo relevante del modelo portugués en la epístola amorosa: las *Lettres d'une Péruviénne* de Madame de Graffigny », in *Çédille*, n° 8, 2012, p. 127-140.

García Garrosa, María Jesús, « Françoise de Graffigny vista por Valladares: *Cénie* y El marido de su hija », in *Cuadernos de traducción e interpretación*, Universidad Autónoma de Barcelona, n° 11-12, 1989-1991, p. 237-257.

- « Las novelas de Mme Riccoboni en España: nuevas traducciones », in *Dieciocho*, Universidad de Virginia, vol. 20, n° 1, 1997, p. 43-60.

García Surralés, Carmen, « Sobre el curioso libro "Católica infancia o Luisita de Cádiz" y algunos cuentecillos en el intercalados », in *Tavira*, Universidad de Cádiz, n° 8, 1991, p. 15-26.

Gómez, Centurión, José, « Jovellanos en la Real Academia de la Historia », in *Boletín de la Real Academia de la Historia*, Madrid, Establecimiento Tipográfico de Fortanet, 1911, p. 5-22.

González, Etelvino, « Rita Caveda Solares, una ilustrada desconocida », in *Cubera : Revista cultural de la Asociación de Amigos del Paisaje de Villaviciosa*, n° 28, septiembre 1996, p. 2-5.

Pérez Rioja, José Antonio, « Feijoo, un adelantado de la Ilustración española », in *Estudios de historia, literatura y arte hispánicos ofrecidos a Rodrigo A. Molina*, (éd. Xayne H. Finke), Madrid, Ínsula, 1977, p. 50-66.

### **c. Références scientifiques en anglais**

Smith, David, « The Popularity of M<sup>me</sup> de Graffigny's *Lettres d'une Péruvienne*. The Bibliographical Evidence », in *Eighteenth-Century Fiction*, University of Toronto, n° 3, 1990, p. 1-20.

## **IV. Études sur la traduction/La traductologie**

### **a. Éditions en français**

Brunot, Ferdinand, *Histoire de la langue française : les Français hors de France au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Armand Colin, 1935.

### **b. Éditions en espagnol**

Aguilar Piñal, Francisco, *La biografía de autores españoles del siglo XVIII*, Madrid, C.S.I.C., 1981.

Aixelá, Javier Franco, *La traducción condicionada de los nombres propios*, Madrid, Almar, 2000.

Álvarez Barrientos, Joaquín, « Traducción y novela en la España del siglo XVIII », in *Congreso Internacional sobre Novela del siglo XVIII*, Universidad de Almería, 1998, p. 9-22.

Aragón, María Aurora, *Traducciones de obras francesas en la Gaceta de Madrid en la década Revolucionaria (1790-1799)*, Oviedo, Universidad de Oviedo, 1992.

Capmany, Antonio de, *Arte de traducir el idioma francés al castellano*, Madrid, Impr. d'Antonio de Sancha, 1776.

Carreter, Lázaro, *Las ideas lingüísticas*, Madrid, Crítica, 1985.

Curell Aguilà, Clara, *Presencia del francés en el español peninsular contemporáneo*, thèse de doctorat, Universidad de la Laguna, 2004.

Establier Pérez, Helena, « Novela anticlerical y traducción en el Trienio Liberal. Diderot, Lewis y Radcliffe en España », in *Dicenda, Cuadernos de Filología Hispánica*, Madrid, U.C.M., vol. 30, 2012, p. 67-92.

Fernández Díaz, María del Carmen. « Antonio de Capmany y el problema de la traducción y del aprendizaje del francés en la España del siglo XVIII », (éd. Julio César Santoyo & al.), in *Fidus interpres. Actas de las jornadas nacionales de historia de la traducción*, León, Universidad de León, 1989, p. 272-277.

Fernández Gómez, Juan Fernando et Nieto Fernández, Natividad, « Tendencias de la traducción de obras francesas en el siglo XVIII » in *Instituto Feijoo de estudios del s. XVIII*, Oviedo, Servicio de publicaciones universidad de Oviedo, 1991, p. 579-591.

Freire, Ana, « Un traductor del reinado de Carlos III: Bernardo de Calzada », in *De la Ilustración al Romanticismo*, Universidad de Cádiz, 1993, p. 145-154.

García Garrosa, María Jesús et Lafarga, Francisco, *El discurso sobre la traducción en la España del siglo XVIII. Estudio y Antología*, Kassel, Reichemberger, 2004.

García Hurtado, Manuel Reyes, « La traducción en España, 1750-1808: cuantificación y lenguas en contacto », in *La Traducción en España (1750-1830): lengua, literatura, cultura*, Universidad de Coruña, 1999, p. 35-44.

García, Garrosa, María Jesús, « Censura y traducciones teatrales en España en la primera mitad del siglo XVIII », in *Anagnórisis*, n° 6, 2012, p. 92-115.

Gómez de Enterría, Josefa, *Las traducciones del francés, cauce para la llegada a España de la ciencia ilustrada*, Lleida, Universidad de Lleida, 1999.

Hervás y Panduro, Lorenzo, *Catálogo de las lenguas de las naciones conocidas, y numeración, división, y clases de estas según la diversidad de sus idiomas y dialectos*, Madrid, Impr. de la administración del Real Arbitrario de Beneficencia, 1804.

Lafarga, Francisco, « La difusión de Voltaire en España en el siglo XVIII: Algunos intermediarios », in *Anuario de la Sociedad Española de Literatura General y Comparada*, Madrid, n° 1, 1978, p. 132-138.

- *Historia de la traducción en España*, Alicante, Ambos Mundos, 2008.

Llácer, Eusebio, *Introducción a los estudios sobre traducción: historia, teoría y análisis descriptivos*, Valencia, Universidad de Valencia, departamentos de filología inglesa y alemana, 1997.

Martinell, Emma, « Posturas adoptadas ante los galicismos introducidos en el castellano en el siglo XVIII » in *Revista de Filología de la Universidad de La Laguna*, n° 3. 1984, p. 101-128.

Tejerina, Belén « El calderero de San Germán de Gaspar Zavala y Zamora traducido al italiano por Pietro Andiolfati », in *Relaciones culturales entre Italia y España*, Alicante, Universidad de Alicante, 1994, p. 364-380.

Urzainqui Miqueleiz, Inmaculada, « Hacia una tipología de la traducción en el siglo XVIII: los horizontes del traductor », in *Traducción y adaptación cultural: España/Francia*, Universidad de Oviedo, 1991, p. 623-638.

Vargas Ponce, José de, *Declamación sobre los abusos introducidos en el castellano, presentada y no premiada en la Academia Española*, Madrid, Impr. de la Viuda de Ibarra, 1793.

Vázquez Ayora, Gerardo, *Introducción a la traductología*, Georgetown, University Press, 1977.

## **V. Femme, féminité, genre**

### **a. Éditions en français**

Brouard-Arends, Isabelle, Plagnol-Diéval, Marie-Emmanuelle (éd.), *Femmes éducatrices au siècle des Lumières*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2007.

Carrell, Susan, *Le soliloque de la passion féminine ou le dialogue illusoire : étude d'une formule monophonique de la littérature épistolaire (Études littéraires françaises)*, Paris, Broché, 1982.

Demerson, Paulette, *Une femme d'action au Siècle des Lumières : Doña María Francisca de Sales Portocarrero y Zuñiga, VI<sup>e</sup> comtesse de Montijo (1754-1808)*, thèse de doctorat, Toulouse Jean-Jaurès, 1970.

Didier, Béatrice, *L'écriture-femme*, Paris, P.U.F., 1999.

Durnova, Anna, « Et Dieu créa la femme... La condition féminine chez Jean-Jacques Rousseau », in *Sens public*, Université de Montréal, 2004.

Fauchery, Pierre, *La destinée féminine dans le roman féminin européen du dix-huitième siècle*, Paris, Colin, 1972.

Guillemet, Morgane, *De la représentation au mythe : l'ambiguïté féminine dans le roman libertin du XVIII<sup>e</sup> siècle*, thèse de doctorat, Université Rennes 2, 2009.

Harcour, Laetitia, *Entre vice et vertu : la femme du XVIII<sup>e</sup> siècle dans le roman épistolaire*, Norderstedt, Drin, 2008.

Hoffmann, Paul, *La femme dans la pensée des Lumières*, Genève, Slatkine Reprints, 1995.

Le Brun, Annie, « Pourquoi Juliette est-elle une femme? », in *On n'enchaîne pas les volcans*, Paris, Gallimard, 2006, p. 127-157.

Miech, Stéphanie, *L'éducation des filles chez les romancières au siècle des Lumières*, thèse de doctorat, Université Nancy 2, 2007.

Morant Deusa, Isabel et Bolufer Peruga, Mónica, « Josefa Amar y Borbón. Une intellectuelle espagnole dans les débats des Lumières », in *Clio*, n° 13, 2001, p. 69-97.

Olivier, Jacques, *Alphabet de l'imperfection et malice des femmes*, Paris, Jean-Petit Pas, 1617.

Ozouf, Mona, *Les mots des femmes, Essai sur la singularité française*, Paris, Fayard, 1995.

Paquin, Éric, « Des lettres fictives d'émigrées (1793-1799) », in *Les femmes de lettres, Écritures féminine ou spécifique générique ?*, Université de Montréal, 1994, p. 21-41.

- *Le récit épistolaire féminin au tournant des Lumières et au début du XIX<sup>e</sup> siècle (1793-1837) : adaptation et renouvellement d'une forme narrative*, Université de Montréal, 2008.

Planté, Christine, *L'épistolaire, un genre féminin*, Paris, Honoré Champion, 1998.

Seth, Catriona, « De l'éducation des princesses », in *Femmes éducatrices au Siècle des Lumières* (p. p. M.-E. Plagnol-Diéval et I. Brouard-Arends), Rennes, PUR, 2007, p. 289-298.

- *La Fabrique de l'intime*, Paris, R. Laffont, 2013.

Sonnet, Martine, *L'éducation des filles au temps des Lumières*, Paris, Cerf, 1987.

Trousseau, Raymond, *Romans de femmes du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Robert Laffont, 1996.

Vázquez, Lydia, *L'orgasme féminin au XVIII<sup>e</sup> siècle : libération ou nouvelle asservissement ?*, La Rochelle, Himeros, 2014.

Woolf, Virginia, *Une chambre à soi*, traduit de l'anglais par Clara Malraux, Paris, Gonthier, 1965. (Paris, 1929).

## b. Éditions en espagnol

Albaladejo, Tomás, « Mijail Bajtín: Poética/política y novela/sociedad. El problema de la representación », in *La encrucijada de la Hermenéutica y las Ciencias Humanas*, Salamanca, Semyr, 2003, p. 191-211.

Amar y Borbón, Josefa, « Discurso en defensa del talento de las mujeres, y su aptitud para el gobierno y otros cargos en que se emplean los hombres », in *Memorial Literario*, Madrid, t. VIII, 1786, p. 400-430.

- *Discurso sobre la educación física y moral de las mujeres*, Madrid, Impr. de Benito Cano, 1790.

Atienza López, Ángela, « De beaterios a conventos. Nuevas perspectivas sobre el mundo de las beatas en la España moderna », in *Historia social*, Madrid, 2007.

Bermúdez, Berta, *El género epistolar y el espacio femenino en Arnalte y Lucenda y Proceso de cartas de amores*, Indiana, University of Indiana, 2011.

Blanco Corujo, Olivia, *La polémica feminista en la España Ilustrada*, Castilla-La Mancha, Almad, 2010.

Bolufer Peruga, Mónica, « Enseñanza y vida académica en la España moderna », in *Revista de Historia Moderna*, Universidad de Alicante, n° 20, 2002, p. 251-292.

- « Espectadoras y lectoras: representaciones e influencia del público femenino en la prensa del siglo XVIII », in *Separata de Cuadernos de Estudios del Siglo XVIII*, Universidad de Oviedo, n° 5, 1995, p. 23-58.

- « Lo íntimo, lo doméstico y lo público: representaciones sociales y estilo de vida en la España ilustrada », in *Studia Histórica. Historia Moderna*, Universidad de Salamanca, n°19, 1998, p. 85-116.

- *Mujeres de letras escritoras y lectoras del siglo XVIII*, Valencia, Biblioteca virtual, Universidad de Valencia, 2006.

- *Mujeres Ilustración. La construcción de la feminidad en la España del Siglo XVIII*, Valencia, Institution Alfons el Magnanim, 1998.

Bono Guardiola, María José, « La educación religiosa de una mujer ilustrada », in *Revista de historia moderna, Iglesia y religiosidad*, Universidad de Alicante, n° 21, 2003, p. 365-382.

Bordiga Grinstein, Julia, « Panorama de la dramaturgia femenina española en la segunda mitad del siglo XVIII y principios del siglo XIX », in *Dieciocho*, Universidad de Virginia, n° 25, 2002, p. 195-218.

Cabarrús, Francisco de, « Discurso sobre la admisión de señoras en las Sociedades Económicas de Madrid », in *Memorial Literario*, Madrid, n° 8, 1786.

Calderón España, María Consolación, « Presencia de la mujer en las Reales Sociedades Económicas de Amigos del País (1755-1808) », in *Foro de Educación*, Salamanca, n° 12, 2010, p. 256-261.

Canterla, Cinta, « El problema de la autoría de la Pensadora gaditana », in *Cuadernos de Ilustración y Romanticismo*, Universidad de Cádiz, n° 7, 1999, p. 29-54.

Capel Martínez, Rosa M<sup>a</sup>, « Prensa y Escritura Femenina en la España Ilustrada », in *El Argonauta español*, n° 7, 2010.

Dale, Scott, « La construcción narrativa e ideológica en la Pensadora Gaditana » in *Dieciocho*, Universidad de Virginia, n° 28, 2005, p. 159-173.

Espigado Tocino, Gloria, « Europeas y Españolas contra Napoleón. Un estudio comparado », in *HMIC*, Universidad Autónoma de Barcelona, n° 8, 2010, p. 75-91.

Feijoo, Benito Jerónimo, *Defensa de las mujeres, Teatro crítico universal*, Madrid, Impr. L.F. Mojados, 1726.

Fernández Quintanilla, Paloma, *La mujer ilustrada en la España del siglo XVIII*, Madrid, Subdirección general de la mujer, 1981.

Fernández Vargas, Valentina, *El Madrid de las mujeres, una presencia invisible (1561-1833)*, Madrid, B.O.C.M., 2004.

Gallego Abaroa, Elena, « La educación de las mujeres en los discursos Ilustrados », in *Mediterráneo Económico*, n° 9, 2006, p. 83-94.

García Garrosa, María Jesús, « Mujeres novelistas españolas en el siglo XVIII », in *Congreso Internacional sobre Novela del siglo XVIII*, (éd. Fernando García Lara), Almería, Universidad de Almería, 1998, p. 163-176.

Garriga, Espino, Ana, « Defensa de las mujeres: el conformismo obligado de Feijoo en la España del Siglo XVIII », in *Tonos*, Universidad de Murcia, n° 22, 2012, p. 25-36.

Guerra, Pilar, *El feminismo en España: dos siglos de historia*, Madrid, Fundación Pablo Iglesias, 1988.

Ibeas, Nieves et Millán, María-Ángeles, *La conjura del olvido. Escritura y feminismo*, Barcelona, Icaria, 1997.

Infantes, Víctor; López, François et Botrel, Jean-François, *Nuevas propuestas a un público femenino, Historia de la edición y de la lectura en España (1472-1914)*, Madrid, Fundación Germán Sánchez Ruipérez, 2003.

Jiménez Faro, Luz María, *Panorama antológico de poetisas españolas siglos XV al XX*, Madrid, Torremozas, 1987.

Jovellanos, Gaspar Melchor de, *Memoria leída en la Sociedad Económica de Madrid, sobre si deben o no admitir en ella a las señoras*, Madrid, Biblioteca de Autores Españoles, 1952.

Joyes y Blake, Inés, *Apología de las mujeres*, Madrid, Impr. de Sancha, 1798.

López Cordón, Victoria et Carbonell i Esteller, Montserrat, *Montserrat, Historia de la Familia, Una nueva perspectiva sobre la sociedad europea*, Murcia, Universidad de Murcia, 1997.

López Torrijo, Manuel, « El pensamiento pedagógico ilustrado sobre la mujer en Josefa Amar y Borbón », in *Educación e Ilustración en España, III Coloquio de Historia de la educación*, Barcelona, Universidad de Barcelona, 1984, p. 114-129.

Marrades, María Isabel, « Feminismo, Prensa y Sociedad en España », in *Papers*, Barcelona, Universidad Autónoma, n° 9, 1978, p. 89-134.

Marrero, Marrero, M<sup>a</sup>. del Carmen, *Mitos y modelos femeninos en la literatura francesa del siglo XVIII*, thèse de doctorat, Université de la Laguna, 2002.

Matthews-Grieco, Sara F., *El cuerpo, apariencia y sexualidad. Historia de las mujeres en Occidente*, Madrid, Taurus, 1993.

Morand, Frédérique, *María Gertrudis Hore (1742-1801). Vivencia de una poetisa gaditana entre el siglo y la clausura*, Madrid, Ayuntamiento de Alcalá de Henares, 2004.

Morant Deusa, Isabel, « Hombres y Mujeres en el espacio público. De la ilustración al liberalismo », in *Orígenes del Liberalismo, Universidad, Política, Economía*, Universidad de Salamanca, 2003, p. 117-142.

- *Historia de las Mujeres en España y América latina*, Madrid, Cátedra, 2005.

Ortega López, Margarita, « La educación de la mujer en la Ilustración Española », in *Simposium Internacional sobre Educación e Ilustración. Dos siglos de reformas en la enseñanza*, Madrid, Ministerio de Educación y Ciencia, 1988, p. 193-22.

Ortega, Marie-Linda, « Emilia Serrano de Wilson, Minerva entre práctica y metáfora », in *Regards sur les Espagnoles créatrices*, Paris, Presses universitaires de la Sorbonne-Nouvelle, 2006, p. 107-117.

Ortego Agustín, M<sup>a</sup> Ángeles, *Familia y Matrimonio en la España del siglo XVIII: Ordenamiento jurídico y situación real de las mujeres a través de la documentación notarial*, thèse de doctorat, Universidad Complutense de Madrid, 1999.

Palacios Fernández, Emilio, *Bibliografía general de escritoras españolas del siglo XVIII*, Madrid, Universidad Complutense de Madrid, 2011.

- *La mujer y las letras en el siglo XVIII*, Madrid, Laberinto, 2002.

Pérez Canto, Pilar et Mo Romero, Esperanza, « Las mujeres en los espacios ilustrados », in *Signos Históricos*, U.A.M., n° 13, 2005, p. 43-69.

- *Ilustración, ciudadanía y género*, Madrid, Instituto Universitario de estudios de la mujer, 2000.

Quevedo y Villegas, Francisco de, *Poemas: A la edad de las mujeres*, Madrid, 1621 (Madrid, Red ediciones S.L., 2012).

Serrano y Sanz, Manuel, *Antología de poetisas líricas de escritoras españolas*, Madrid, Tipografía de la Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos, 1975.

- *Apuntes para una biblioteca de escritoras españolas desde el año 1401 al 1833*, Madrid, Impr. de Sucesores de Rivadeneyra, 1903.

Staff Wilson, Mariblanca, *Mujeres que dejaron Huella*, Panamá, Universal Books, 2005.

Sulliva, Constance, « Las escritoras del Siglo XVIII », in *Breve Historia feminista en la literatura española (en lengua castellana)*, Barcelona, Anthropos, 1997, p. 305-330.

Torras, Francés, Meri, *Tomando cartas en el asunto (las amistades peligrosas entre las mujeres y el género epistolar)*, Zaragoza, Universidad de Zaragoza, 2001.

Urzainqui Miqueleiz, Inmaculada, « Educar para la amistad: la obra de Rita Caveda », in *Regards sur les Espagnoles créatrices*, Paris, Presses universitaires de la Sorbonne-Nouvelle, 2006, p. 19-36.

- *Catalin de Rita de Barrenechea y otras voces de mujeres en el siglo XVIII*, Vitoria-Gasteiz, Ararteko, 2006.

Viñao Frago, Antonio, « La educación en las obras de Josefa Amar y Borbón », in *Sarmiento*, Universidad de Vigo, n° 7, 2003, p. 35-60.

### **c. Éditions en anglais**

Eger, Elizabeth, *Bluestockings: Women of Reason from Enlightenment to Romanticism*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2012.

Franklin Lewis, Elisabeth, *Feminine Discourse and Subjectivity in the Works of Josefa Amar y Borbón, María Gertrudis Hore and María Rosa Gálvez*, University of Virginia, 1993.

Sullivan, Constance, « Josefa Amar y Borbón and the Royal Aragonese Economic Society », in *Dieciocho*, University of Virginia, n° 15, 1992, p. 95-148.

## **VI. Autres études consultées**

### **a. Éditions en français**

Albertan-Coppola, Sylviane, *Abbé Prévost, Manon Lescaut*, Paris, P.U.F., 1995.

Baret, Eugène, *Histoire de la littérature espagnole : depuis ses origines les plus reculées*, Paris, Ch. Delagrave, 1866.

Batiffol, Louis, *Les grands salons littéraires (XVII<sup>e</sup>, XVIII<sup>e</sup> siècles), Conférences du Musée Carnavalet (1927)*, Paris, Payot, 1928.

Becker, Colette, Boutet, Dominique, Dugast, Francine, Guellouz, Suzanne, Masseur, Didier et Ménager, Daniel, *Le Roman*, Paris, Bréal, 1981.

Bossange, Jean-Hector, *Catalogue : Libraire et Commissaire pour l'étranger*, Saint-Cloud, Impr. de Belin-Mandar, 1845.

Bottineau, Yves, « L'Espagne sous les rois de la maison de Bourbon au XVIII<sup>e</sup> siècle (1700-1788) », in *Clio*, 2008.

Boulad-Ayoud, Josiane, Schulte-Jenckhoff, Isabelle et Vernes, Paule-Monique, *Rousseau, anticipateur-retardataire*, Paris, L'Harmattan, 2000.

Bourgoing, Jean François de, *Nouveau Voyage en Espagne*, Londres, P. Elmsly, 1782.

Defourneaux, Marcelin, *L'Inquisition espagnole et les livres français au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Presses Universitaires de France, 1963.

Dekens, Olivier, *Qu'est-ce que les Lumières ?*, Paris, Gallimard, 2001.

Dhifaoui, Arbi, *Le roman au XVIII<sup>e</sup> siècle : de la périphérie au centre de la République des belles-lettres*, Paris, Institut Supérieur de l'Éducation et de la Formation Continue, Département de Français, 2006.

Domergue, Lucienne, *La censure des livres en Espagne à la fin de l'Ancien Régime*, Madrid, Casa Velázquez, 1996.

Dubost, Jean-Pierre, « Érotologie, érotographie, libertinage : d'Éléphantins à Madame de Choiseul-Meuse, combien d'intertextes libertins ? », in *Du genre libertin au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Desjonquères, 2004, p. 49-62.

Durand Guiziou, Marie-Claire, « Réception de l'œuvre magistrale de Cervantès en Europe : points de vue descriptif et diachronique de la traduction et étude de la parémie dans deux versions françaises de *Don Quichotte* », in *Cédille*, n° 7, 2011, p. 341-346.

Étienvre, Françoise, « Antonio Capmany censeur à la Real Academia de la Historia (1776-1802) », in *Pensée*, Paris, Fondation Gabriel Péri, n° 19, 1983, p. 243-274.

Girolamo Casanova, Giacomo, *La cour et la ville sous Louis XV, d'après les mémoires de J. Casanova*, Paris, Albin Michel, 1952.

Glutz, Marguerite, et Maire, Madeleine, *Salons du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Nouvelles Éditions Latines, 1949.

Guinard, Paul-Jacques, *La presse espagnole de 1737 à 1791, formation et signification d'un genre*, Paris, Centre de recherches Hispaniques, 1973.

Hartmann, Pierre, *La forme et le sens : nouvelles études sur le roman des lumières*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2009.

Herman, Jan, Kremer, Nathalie et Vanacker, Betrijs, *Les Lumières en toutes lettres*, Louvain, Acco, 2009.

Ibeas Altamira, Juan Manuel « Un afrancesado libéral entre lumières libératrices et résignation au pouvoir et à l'Histoire » in *Expérimentation scientifique et manipulation littéraire au siècle des Lumières*, (éd. Jean-Marie Goulemot), Paris, Minerve, 2014.

Kurtz, Jean-Paul, *Nouveau recueil de citations et de pensées*, Norderstedt, Books on Demand, 2013.

Larriba, Elisabel, *Le public de la presse en Espagne à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle (1781-1808)*, Paris, Honoré Champion, 1998.

Marti, Marc, *Ville et campagne dans l'Espagne des Lumières : 1746-1808*, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 1997.

Masson de Morvilliers, Nicolas, « Espagne », in *Encyclopédie méthodique ou par ordre des matières. Géographie moderne*, Paris, Pandoucke, 1782.

May, Georges, « La littérature épistolaire date-t-elle du dix-huitième siècle ? » in *SVEC* Oxford, The Voltaire Foundation, vol. 56, 1967, p. 823-844.

- *Le dilemme du roman au XVIII<sup>e</sup> siècle, Étude sur les rapports du roman et de la critique (1715-1761)*, Paris, Presses universitaires de France, 1963.

Mérimée, Paul, *L'influence française en Espagne au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Les belles lettres, 1936.

Serrano, Carlos, Duviols, Jean-Paul et Molinié, Annie, *Les voies des Lumières : le monde ibérique au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 1998.

Suárez Gómez, Gonzalo, « Avec quels livres les Espagnols apprenaient le français (1520-1850) ? », in *Revue de littérature comparée*, Paris, Didier Érudition, 1961, p. 158-171.

Vázquez, Lydia « Censure de la littérature française dans l'Espagne éclairée », in *Littérales « La Bibliothèque est en feu »*, Université de Paris X-Nanterre, 1991, p. 29-42.

Versini, Laurent, *Le roman épistolaire*, Paris, P.U.F., 1979.

## **b. Éditions en espagnol**

Aguilar Piñal, Francisco, *Historia literaria de España en el siglo XVIII*, Madrid, Trotta, 1996.

- *Índice de las poesías publicadas en los periódicos españoles del siglo XVIII*, Madrid, C.S.I.C., 1981.

- *La prensa en el siglo XVIII. Periódicos y pronósticos*, Madrid, C.S.I.C., 1978.

- *Sevilla y el teatro en el siglo XVIII*, Oviedo, Universidad de Oviedo, Textos y estudios del Siglo XVIII, 1974.

- *Bibliografía de autores*, Paris, Garnier, 1858.

Álvarez de Cienfuegos, Nicasio, *Discurso de Don Nicasio Álvarez de Cienfuegos al entrar en la Academia Memorias de la Academia española*, Madrid, Impr. de Rivadeneyra, 1870.

Álvarez Barrientos, Joaquín, *La república de las letras en la España del siglo XVIII*, Madrid, C.S.I.C., 1995.

Anonyme, *Índice general de los libros prohibidos*, Madrid, Impr. de J.José Félix Palacios, 1844.

Araus, Pedro, *Semanario económico (1765): del 11 de abril al 26 de diciembre*, Madrid, Impr. d' Andrés Ramírez, 1766.

- *Iriarte y su época*, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1897.

Becerril, Juan, *La Real Sociedad Económica Matritense de Amigos del País en su segundo centenario*, Madrid, Instituto de estudios madrileños, 1981.

Bennassar, Bartolomé, *La España del siglo de Oro*, Barcelona, Crítica, 2001

Bono Guardiola, María José, « Una sátira filosófica: « *Les philosophes a l'encan* » del P. Juan Bautista Colomé, S.I. », in *Revista de Historia Moderna*, Universidad de Alicante, nº 18, 2000, p. 411-430.

Calzada, Bernardo María de, *Desengaño de malos desengañadores*, Madrid, Impr. Royale, 1787.

Caro López, Ceferino, « Los libros que nunca fueron leídos. El control del consejo de Castilla sobre la imprenta en el siglo XVIII », in *Hispania*, Madrid, C.S.I.C., LXIII/I, nº 213, 2003, p. 161-197.

Castro, Adolfo de, *Historia de Cádiz y su provincia*, Cádiz, Impr. de la Revista Médica, 1858.

Cava López, María Gema, « La infancia en el siglo XVIII español: concepto, realidad e imagen », in *XXX Coloquios Históricos de Extremadura*, Trujillo, 2001, p. 117-140.

Checa Godoy, Antonio, *Historia de la Prensa Andaluza*, Sevilla, Fundación Blas Infante, 1991.

Cortarelo y Mori, Emilio, *Estudios sobre la historia del arte escénico en España*, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1829.

Cuento, Leopoldo Augusto de, (marquis de Valmar), *Poetas líricos del siglo XVIII*, Madrid, Rivadeneyra, 1871.

Domínguez Ortiz, Antonio, *Sociedades y Estado en el siglo XVIII español*, Barcelona, Ariel, 1976.

Dufour, Gérard, « ¿Cuándo fue abolida la Inquisición en España? », in *Cuadernos de Ilustración y Romanticismo*, Cádiz, Universidad de Cádiz, 2005, p. 93-107.

Elorza, Antonio, « La inquisición y el pensamiento ilustrado », in *Historia 16*, Barcelona, Historia Viva, Extra I, 1976, p. 81-92.

- *La ideología liberal en la Ilustración española*, Madrid, Tecnos, 1970.

Enciso Recio, Luis Miguel, *La Gaceta de Madrid y el Mercurio Histórico y Político, 1756-1781*, Valladolid, Universidad de Valladolid, 1957.

- *Las Sociedades Económicas en el Siglo de las Luces*, Madrid, Taravilla, 2010.

- *Prensa y opinión pública en la época de los primeros Borbones*, Madrid, Calpe, 1985.

Farré Judith, Bittoun-Debruyne, Nathalie, Fernández, Roberto, *Década epistolar sobre el estado de las letras en Francia*, Madrid, Impr. d' Antonio de Sancha, 1781.

- *El teatro en la España del siglo XVIII*, Lleida, Universidad de Lleida, 2012.

Fuentes, Juan-Francisco, « Luces y sombras de la Ilustración española », in *La Educación en la Ilustración Española*, Madrid, Supplément extraordinaire, 1988, p. 9-27.

Fuster, Justo Pastor, *Biblioteca valenciana de los escritores que florecieron hasta nuestros días*, Valencia, Impr. de José Ximeno, 1827.

Gacto, Enrique, « El arte vigilado (sobre la censura estética de la Inquisición española en el siglo XVIII) », in *Revista de la Inquisición*, Madrid, Instituto de Historia de la Intolerancia, n° 9, 2000, p. 7-68.

Gallareta, Pedro Joseph, *Institución Cristiana o explicación de la Doctrina Cristiana*, Madrid, O.S.A, 1801.

García de Villanueva Hugalde y Parra, Manuel, *Orígenes, épocas y progresos del teatro español*, Madrid, Impr. de Gabriel Sancha, 1802.

García Ruipérez, Mariano, *Nuevas aportaciones al estudio de las Sociedades Económicas de Amigos del País*, Madrid, C.S.I.C., 1988.

González Palencia, Ángel, « Nota sobre la enseñanza del francés a finales del siglo XVIII y a principios del XIX », in *Revista nacional de educación*, Madrid, Ministerio de educación, n° 23, 1942, p. 26-34.

- *Estudio histórico sobre la censura gubernativa en España, 1800-1833*, Madrid, Tipografía de Archivos, 1935.

Guasti, Niccolo, « Rasgos del exilio italiano de los jesuitas españoles », in *Hispania Sacra*, Madrid, C.S.I.C., n° 61, 2009, p. 257-278.

Herrera Navarro, Jerónimo, *Catálogo de autores teatrales del siglo XVIII*, Madrid, Fondation Universitaire espagnole, 1993.

Hervás y Panduro, Lorenzo, *Historia de la vida del hombre*, Madrid, Impr. d'Aznar, 1789.

Iriarte, Tomás de, *Los literatos en Cuaresma*, Madrid, Impr. Real, 1773 (Madrid, Clásicos de Biblioteca Nueva, 2005).

Juan, Ester, *Recepción de autores franceses de la época clásica en los siglos XVIII y XIX en España y en el extranjero*, Madrid, UNED, 2002.

Kamen, Henry, *La Inquisición española: una revisión histórica*, Madrid, Editorial Crítica, 2005.

La Parra López, Emilio, « Iglesia y grupos políticos en el reinado de Carlos IV », in *Hispania Nova*, n° 2, 2001.

- « Ilustrados e Inquisición ante la Iglesia constitucional francesa », in *Revista de História das Ideias*, Universidade de Coimbra, vol. 10, 1998, p. 359-374.

Labrador Carmen, Pablos Ramírez, Juan Carlos de, *La educación en los papeles periódicos de la ilustración española*, Madrid, Ministerio de Educación y Ciencia, 1989.

Lafarga, Francisco, « Territorios de lo exótico en las letras españolas del siglo XVIII », in *Anales de Literatura Española*, Barcelona, Université Pompeu Fabra, 1994, p. 173-192.

- « Un intermediario cultural en la España del siglo XVIII: el duque de Almodóvar y su Década Epistolar », in *Europa en España, España en Europa, Actas del simposio internacional de literatura comparada*, Barcelona, P.P.U., 1990, p. 122-143.

Linguet, Simon-Nicolas-Henri, *Annales politiques, Civiles et Littéraires du Dix-huitième siècle*, Londres, Impr. de T. Spilsbury, 1783.

Llorente, Juan Antonio, *Historia crítica de la Inquisición de España*, Madrid, Impr. del Censor, 1822.

López de Sedano, Juan José, Fabregat, José Joaquín et Salvador Carmona, Manuel, *Parnaso español, colección de poesías escogidas de los más célebres poetas*, Madrid, Impr. de Antonio de Sancha, 1770.

May Coe, Ada, « Catálogo Bibliográfico y crítico de las comedias anunciadas en los periódicos de Madrid desde 1661 hasta 1819 », in *The Johns Hopkins studies in Romance Literatures and Languages*, Johns Hopkins Press, 1935, p. 12-270. McLelland, Iris, *Pathos dramático en el teatro español de 1750 a 1808*, Liverpool, University Press, 1998.

Montero Pizarro, Raimundo, *La pedagogía del terror católico: la Santa Inquisición murciana y el adventismo alicantino*, Alicante, Club Universitario, 2005.

Montesinos, Jean-François, *Introducción a una historia de la novela en España en el siglo XIX*, Madrid, Castalia, 1972.

Morell, Juan Andrés, *Origen, progresos y estado actual de toda la literatura*, Madrid, Impr. de la Aduana Vieja, 1784.

Negrín Fajardo, Olegario, *Historia de la educación española*, Madrid, UNED, 2011.

- *La educación popular en la España de la segunda mitad del siglo XVIII: las actividades educativas de la Sociedad Económica Matritense de Amigos del País*, Madrid, UNED, 1987.

Palacio Atard, Vicente, *Los españoles de la Ilustración*, Madrid, Guadarrama, 1964.

Palacios Fernández, Emilio, *Historia del teatro en España*, Madrid, Taurus, 1988.

Pemán Medina, María, *El viaje europeo del marqués de Ureña (1787-1788)*, Cádiz, Unicaja, 1992.

Peña Díaz, Manuel, « Identidad, discursos y prácticas de la censura inquisitorial (siglo XVII) », in *Astrolabio*, Universidad de Barcelona, n° 11, 2013, p. 61-75.

Peñas Ruiz, Ana, « Anales de cinco días y el Siglo ilustrado: historia de un plagio », in *Imposturas literarias Españolas*, Universidad Salamanca, 2011, p. 79-180.

Quintana, José Manuel, *Biblioteca de Autores españoles desde la Formación del lenguaje hasta nuestros días*, Madrid, Impr. de Manuel Rivadeneyra, 1852.

Rial, José Antonio, *La destrucción de Hispanoamérica*, Venezuela, Monte Ávila, 1976.

Rodríguez de Campomanes, Pedro, *Discurso sobre la educación popular de los artesanos*, Madrid, Instituto de Estudios fiscales, 1975.

Rodríguez de la Flor Adánez, Fernando, *El semanario erudito y Curioso de Salamanca*, Salamanca, Diputación de Salamanca, 1988.

Sáiz García, María Dolores, *Historia del periodismo en España. Los orígenes: el siglo XVIII*, Madrid, Alianza, 1983.

Sánchez Lozano, María José, *La Real Sociedad Económica de amigos del País de Jaén. Más de dos siglos de Historia*, Jaén, Caja Rural de Jaén, 2005.

Sánchez Zapatero, Javier, « Implicaciones Históricas, Literarias y Léxicas del exilio en España: 1700-1833 », in *Tonos*, Universidad de Salamanca, n° 15, Junio 2008.

Sánchez-Blanco, Francisco, *La Ilustración Goyesca: La cultura en España durante el reinado de Calo IV (1788-1808)*, Madrid, C.S.I.C., 2007.

Sarmiento, Antonio *Amor y virtud, o Cinco novelas*, Valencia, Impr. d'Esteban, 1819.

Sempere y Guarinos, Juan, *Ensayo de una bibliografía española de los mejores escritores bajo Carlos III*, Madrid, Gredos, 1969.

Solís y Rivadeneyra, Antonio de, *Historia de la conquista de Méjico, población y progresos de la obra septentrional conocida con el nombre de nueva España*, Madrid, Impr. de Blas Román, 1776.

Vázquez Marín, Juana, *El costumbrismo español en el siglo XVIII*, Madrid, Universidad Complutense, 1992.

Vázquez, Lydia, *Elogio de la seducción y del libertinaje*, Alegria, R & B., 1996.

Viñao Frago, Antonio, « Alfabetización e Ilustración: Difusión y usos de la cultura escrita »; in *Revista de educación: Luces y Sombras de la Ilustración española*, Madrid, 1988, p. 275-302.

## **VII. Journaux XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles.**

*Boletín Bibliográfico del Repertorio Americano*, Londres, librairie de Bossange, 1826.

*Colección Histórica*, Madrid, Impr. Royale, 19 octubre 1781. (Madrid, Bibliothèque nationale).

- Madrid, Impr. Royale, 10 janvier 1788. (Madrid, Bibliothèque nationale).

- Madrid, Impr. Royale, 10 septembre 1790. (Madrid, Bibliothèque nationale).

- Madrid, Impr. Royale, 31 juillet 1792. (Madrid, Bibliothèque nationale).

- Madrid, Impr. Royale, 25 mai 1798. (Madrid, Bibliothèque nationale).

- Madrid, Impr. Royale, 22 mai 1801. (Madrid, Bibliothèque nationale).
- Madrid, Impr. Royale, 2 avril de 1805. (Madrid, Bibliothèque nationale).
- Madrid, Impr. Royale, 13 février, 1806(Madrid, Bibliothèque nationale).
- Madrid, Impr. Royale, 30 janvier 1807. (Madrid, Bibliothèque nationale).
- Madrid, Impr. Royale, 6 février 1808 (Madrid, Bibliothèque nationale).
- Madrid, Impr. Royale, 3 mai 1817. (Madrid, Bibliothèque nationale).
- Madrid, Impr. Royale, 30 aout 1828. (Madrid, Bibliothèque nationale).

*Correo de Madrid (o de los ciegos), obra periódica*, Madrid, Impr. de José Herrera, 1789.

*Correo de Murcia*, Murcia, Impr. de Pedro Ximénez López, 14 janvier 1794, (actuellement nous pouvons trouver un exemplaire à la Bibliothèque nationale de Madrid).

- Murcia, Impr. de Pedro Ximénez López, n° 172, martes 22 de abril 1794, (Madrid, Bibliothèque nationale)

*Diario de Madrid*, Impr. del Supremo Consejo de Indias, 18 mai 1784. (Madrid, Bibliothèque nationale).

- Impr. del Supremo Consejo de Indias, le 9 septembre 1795. (Madrid, Bibliothèque nationale).

*Diario de Valencia*, Valencia, Impr. de Miguel Esteban Cervera, n° 13,1797. (Madrid, Bibliothèque nationale).

*Diario Extranjero, noticias importantes y gustosas para los verdaderos apasionados de artes y ciencias*, Madrid, Impr. Gabriel Ramírez, 1763.

*El Hablador Juicioso*, Madrid, Impr. Royale, juin 1763. (Madrid, Bibliothèque municipale, section 356-B).

*El Regañon General*, Madrid, Impr. de la Administración del Real Arbitrio de Beneficiencia, 1803, (Madrid, Bibliothèque regionale).

*Gaceta de Madrid*, Madrid, Impr. Royale, 1782. (Madrid, Bibliothèque régionale).

- Madrid, Impr. Royale, 1783. (Madrid, Bibliothèque régionale).

*Gaceta de Zaragoza*, Zaragoza, Impr. de Luis Cueto, 15 octobre 1782. (Madrid, Bibliothèque nationale).

*Gaceta extraordinaria de Madrid*, Impr. Royale, 2 de juillet de 1801 (Madrid, Bibliothèque nationale).

*Gazzetta di Toscana*, Florence, Impr. d'Anton Giuseppe Pagani, 3 octobre 1791, (Madrid, Bibliothèque nationale).

*La Miscelánea instructiva curiosa y agradable o Anales de literatura, ciencias y Artes*, Madrid, Impr. d'Antonio Cruzado, 1798.

*Memorial histórico español; colección de documentos, opúsculos y antigüedades que publica la Real Academia de la Historia*, Madrid, Impr. Royale, 1865.

*Memorial Literario o Biblioteca periódica de Ciencias y Artes*, Madrid, Impr. de Vega y Compañía, 1<sup>er</sup> Novembre 1801 (Madrid, Bibliothèque nationale).

*Memorial Litterario instructivo y curioso de la corte de Madrid*, Madrid, Impr. Royale, 10 février 1805 (Madrid, Bibliothèque nationale).

*Mercure de France journal littéraire et politique*, Paris, Impr. de Cailleau, 1733. (Paris, Bibliothèque nationale Française).

- Paris, Impr. de Cailleau, 1726. (Paris, Bibliothèque nationale Française).

*Mercurio de España*, Madrid, Impr. Royale, janvier 1799.

*Mercurio Histórico y político de España*, Madrid, Impr. Royale, 1789. (Madrid, Bibliothèque nationale).

### VIII. Dictionnaires.

Académie Espagnole, Dictionnaire de la langue espagnole, Version électronique, 2012, [en ligne] Disponible sur : <http://www.rae.es/recursos/diccionarios/drae>.

Académie Française, *Dictionnaire de la langue française*, Paris, chez la veuve de J. B. Coignard, 1694.

Cioranescu, Alexandre, *Bibliographie de la littérature française du dix-huitième siècle*, Paris, Centre national de la recherche scientifique, 1969.

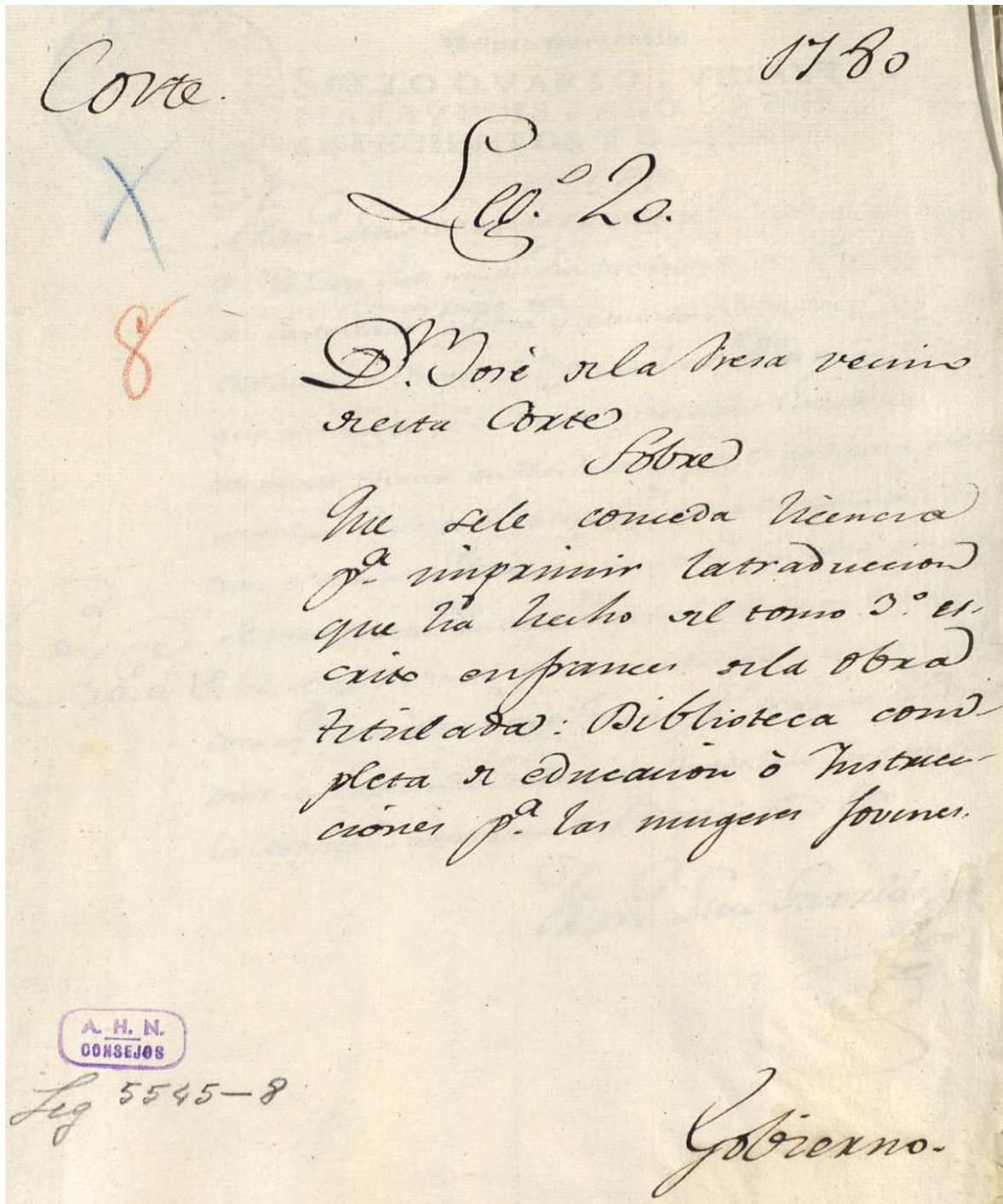
Conlon, Pierre M., *Le Siècle des Lumières : bibliographie chronologique*, Genève, Droz, 1987-2005.

Makward, Christiane Perrin, Cottenet-Hage, Madeleine, *Dictionnaire littéraire des femmes de langue française*, Paris, Karthala, 1996.

Sainz de Robles, Federico Carlos, *Diccionario español de sinónimos y antónimos*, Madrid, Aguilar, 1946.

## Annexes : transcription et traduction d'actes de censure

### A. Dossier de censure du troisième tome de la traduction de l'œuvre de Madame Leprince de Beaumont *Biblioteca completa de educación, o Instrucciones para las señoras jóvenes* (1779-80) [*Instruction pour les jeunes dames*, 1764]



*Corte/1780, Legajo 20*

*Don José de la Fresa vecino de esta corte sobre que se le conceda licencia para imprimir la traducción que ha hecho del tomo 3º escrito en francés en la obra titulada: Biblioteca completa de educación o instrucciones para las mujeres jóvenes.*

\*\*\*

*Cour/1780, Liasse 10*

Don José de la Fresa, habitant de ce royaume, demande qu'on lui accorde la licence d'impression de la traduction qu'il a faite du troisième tome de l'œuvre française intitulée : Bibliothèque complète d'éducation ou instructions pour les jeunes dames.



*M.P.S. [Muy poderoso Señor]*

*Francisco Luis Garrido en nombre de Don José de la Fresa ante V.A Digo que mi parte ha traducido del Idioma Francés al Castellano, el tercer tomo de la obra intitulada, Biblioteca completa de educación, o instrucciones para las Mujeres Jóvenes que entran en el Mundo y toman estado de Matrimonio, escrita en dicho Idioma por Madama de Beaumont. Y respecto que la impresión de la expresada traducción es sumamente útil en esta atención y para conseguir se ejecute presento dicha traducción con el ejemplar original.*

*Suplico a Vuestra alteza se sirva haber por presentado uno y otra y a su consecuencia conceder a mi parte el correspondiente permiso para imprimir la expresada traducción dándosele a este fin la certificación oportuna en que recibiré merced etc.*

*Francisco Luis Garrido.*

\*\*\*

Puissant Seigneur,

Francisco Luis Garrido, représentant de Don José de la Fresa, déclare, devant Votre Altesse, que ce dernier a traduit de l'idiome français au castillan, le troisième tome de l'œuvre intitulée *Bibliothèque complète d'éducation ou instructions pour les jeunes dames qui entrent dans le monde et se marient*, écrite dans cette langue par Madame Leprince de Beaumont. Je suis d'avis que l'impression de cette traduction est extrêmement utile dans son dessein. Pour cette raison, afin qu'elle voie le jour, je vous présente la dite traduction avec l'exemplaire original.

Je prie Votre Altesse de se servir des deux versions, afin d'accorder à cette traduction le permis d'impression et la certification judicieuse de Votre Grâce.

*Francisco Luis Garrido.*

2. Lettre d'Antonio Martínez Salazar (greffier du gouvernement du Conseil de Castille) adressée au secrétaire de la Real Academia de Historia, Joseph Miguel de Flores.

D. Josef de la Puente Veri.º de esta Corte.

Censor ante<sup>te</sup> Academia de la Historia<sup>a</sup>

Mo  
A. Salazar

Madrid no 11 de Mayo de 1780.

Herreros Remítase a la Censura  
Contreras de la R.ª Academia de  
Enrriq.ª la Hist.ª  
Acad.ª  
Perez  
Villafañe

Ha orn. de Fern.º en 8 de Mayo.

*Don José de la Fresa vecino de esta Corte, censor antecedente Academia de la Historia.*

*Secretario Salazar*

*Madrid, siete de Abril de 1780*

*Remítase a la Censura de la Academia de la Historia*

*Señores del Gobierno: Herreros, Contreras, Enríquez, Acedo, Zerezo, Villafane*

\*\*\*

Don José de la Fresa, ancien censeur de l'Académie d'histoire, habitant de ce royaume.

Secrétaire Salazar

Madrid, 7 avril 1780

Je remets la traduction de ce dernier à la censure de l'Académie d'histoire.

Messieurs du gouvernement : Herreros, Contreras, Enríquez, Acedo, Zerezo, Villafane.

3. Rapport de censure de Joseph Miguel de Flores adressée à Antonio Martínez Salazar

Sr. de C. no  
 Ferreras.  
 Contreras.  
 Hita.  
 Uxier.  
 Enríquez.  
 Texera.

Madrid. D. Jose N. Ag. <sup>to</sup> de Historia, lo devuelto a  
 8 1780. V. con Certificación a  
 Se concede licencia para el dictamen de esta.

la impresión en la forma  
 Ordinaria

Ahalicm. enho día.

Muy S. mio: El tomo 3.º a la  
 Bibliotheca de la Universidad  
 de Torenos que se oin el  
 Consejo, remitio d. por mi  
 mano a la censura  
 de la Academia R.ª de la

No venon puc a V.  
 m. a. Madrid y agosto  
 a 1780.

M. veron su  
 m. vero

Jph. Mig. de Flores

S. D. Antº Martínez Salazar.

*Muy señor Mío: El tomo tercero de la Biblioteca de las mujeres jóvenes que de orden del consejo, remitido por mi mano a la censura de la Academia Real de la Historia, lo devuelvo a Usted con certificación y con dictamen de esta.*

*Nuestro Señor guarde a V.A. muchos años, Madrid Agosto 8 de 1780.*

*José Miquel de Flores.*

*Señores de Gobierno: Herreros, Contreras, Hita, Urries, Enríquez, Zerezo. Se concede licencia para la impresión en forma ordinaria. Con licencia en dicho día.*

\*\*\*

Mon estimable Monsieur,

Le troisième tome de la *Bibliothèque des jeunes dames*, que par ordre du Conseil on a remis à ma censure, je vous le rends avec son certificat et son rapport.

Que Dieu accorde à Votre Altesse de nombreuses années de vie.

Madrid, 8 août 1780.

*José Miquel de Flores.*

Messieurs du gouvernement : Herreros, Contreras, Hita, Urries, Enríquez, Zerezo. On accorde le permis d'impression sous la forme ordinaire. Obtient la licence en ce jour.

4. Certificat d'approbation de Joseph Miguel de Flores

D. Josef Miguel de Flores, Aragon de Guerra  
por S.M. de la Plaza y Comandancia General de Madrid  
Academico de numero y Secretario perpetuo de la  
Academia Real de la Historia.

Certifico que en una de las Juntas celebra-  
das por la expresada Real Academia, el  
Revisor a quien se cometio el examen de  
la traduccion del tomo tercero de la Biblio-  
theca de Educacion para las Señoras Torres  
expuso por escrito, que habiendolo reconoci-  
do no halla reparo substancial que impida  
su impresion. La Academia se conformo con  
este dictamen y resolvió que la obra se  
devuelva a el Consejo con Certificacion de  
este acuerdo. En su consecuencia doy la pre-  
sente en Madrid a ocho de Agosto de mil setecientos  
y ochenta.

José Mig. de Flores

*Don José Miguel de Flores, Asesor de Guerra por S.M de la Plaza y comandancia general de Madrid. Académico de número y secretario perpetuo de la Academia Real de la Historia*

*Certifico que en una de las Juntas celebradas por la expresada Real Academia, el revisor á quien se cometi6 el examen de la traducción del tomo tercero de la Biblioteca de educación para las señoras jóvenes expuso por escrito, que habiéndole reconocido no halla reparo substancial que impida su impresión. La Academia se conformó con este dictamen y revolvió que la obra se devuelva al Consejo con certificación de este acuerdo. En su consecuencia doy la presente en Madrid a ocho de agosto de 1780.*

*Firmado: José Miguel de Flores.*

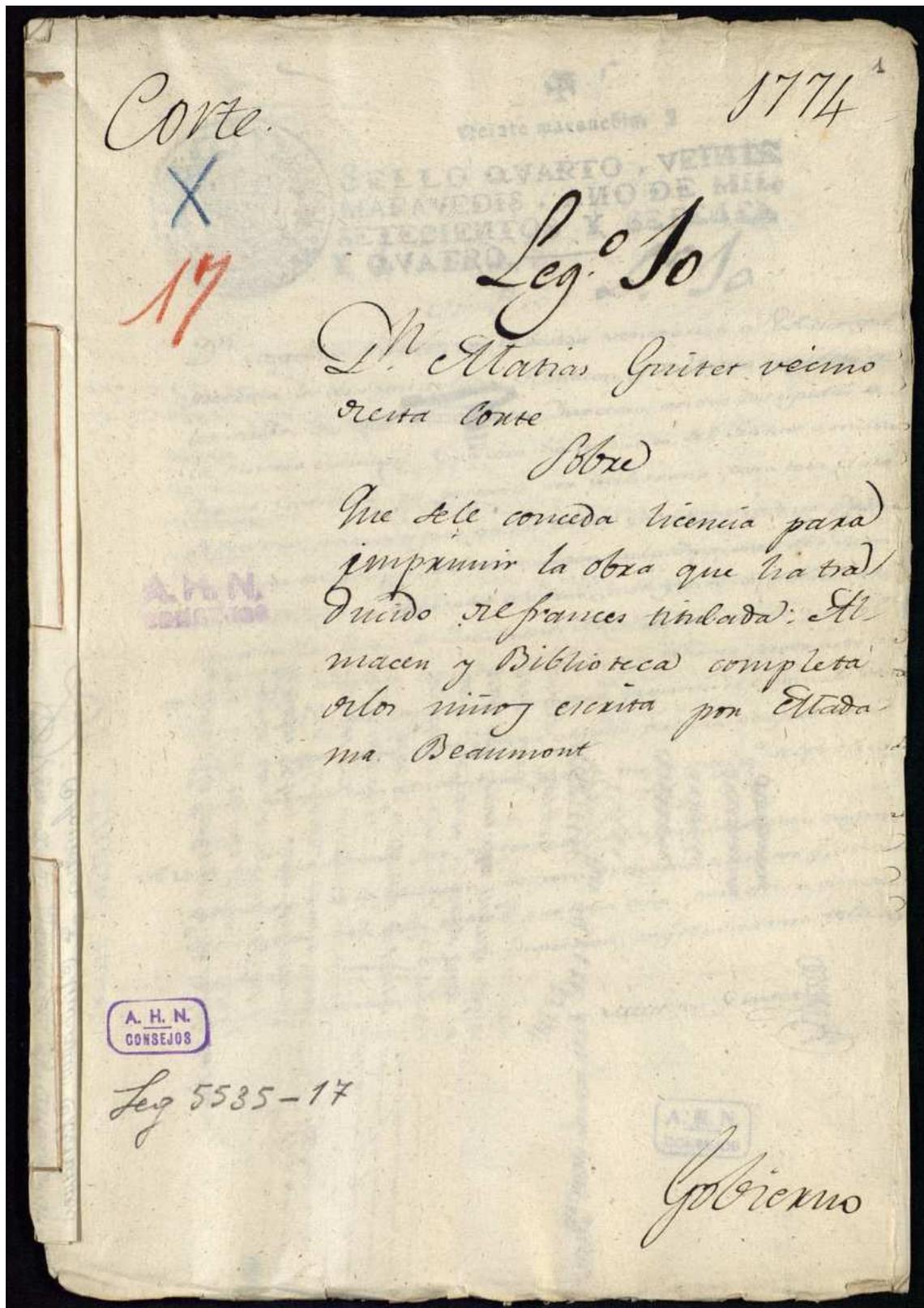
\*\*\*

Don José Miguel de Flores, conseiller de guerre de Sa Majesté de la Plaza et commandant général de Madrid. Académique et secrétaire perpétuel de l'Académie royale d'histoire.

Je certifie que lors d'une des réunions organisées par la distinguée Académie royale, le censeur qui fut chargé de l'examen de la traduction du troisième tome de la *Bibliothèque d'éducation des jeunes dames* exposa par écrit qu'il donnait son accord, en estimant qu'il n'y avait aucune raison majeure pour empêcher son impression. L'Académie se conforma à ce rapport et décida que l'œuvre serait rendue au Conseil avec le certificat de cet accord. En conséquence, je délivre la présente, à Madrid, le 8 août 1780.

Signé : *José Miguel de Flores.*

- B. Dossier de censure de la traduction de l'œuvre de Madame Leprince de Beaumont Almacén y biblioteca completa de los niños, o, Diálogos de una sabia directora con sus discípulos de la primera distinción (1778) [Le Magasin des enfants, 1756]



*Corte/1774, Legajo 10*

*Don Matías Guitet vecino de esta corte sobre que se le conceda licencia para imprimir la obra que ha traducida del francés titulada, Almacén y Biblioteca completa de los niños y escrita por Madama Beaumont.*

\*\*\*

*Cour/1774, Liasse 10*

Don Matías Guitet, habitant de ce royaume, demande qu'on lui accorde la licence d'impression de la traduction qu'il a faite de l'œuvre française intitulée : *Magasin et bibliothèque complète des enfants*, écrite par Madame de Beaumont.

1. Demande de permis d'impression de Matías Guitet adressée au secrétaire du Consejo de Castilla (Conseil de Castille).

Ciento maravedis

**SELLO QVARTO, VEINTE  
MARAVEDIS, AÑO DE MIL  
SETECIENTOS Y SESENTA  
Y QVATRO.**

L. G.

Ut P. S.

D<sup>n</sup> Matías Guitet, con la debida veneracion a V. S. dico que  
 presenta la obra intitulada Almacén y biblioteca completa de  
 los Arzobispos, Dialogos de una Señora Directora con sus discipulas de  
 la primera orden. Cuya obra ha traducido el Francés a nuestra  
 Lengua Castellana por parecerle ser utilissima para toda clase  
 de personas; y haver dado ya dos tomos en nuestro idioma. Y  
 por el Cura de Chinchón, los que se venden en la Imprenta de don  
 Juan de la Puente en la calle de la Cruz, y otros impresos por  
 nosotros en la Puente de Beaumont. Y suplico al Consejo que el  
 Consejo de V. S. se sirva expedir un embargo de haver procurado en  
 el mundo, del mismo como para otros impresos, presenta el original. De lo  
 que se quieto a que quito ponga alguna palabra, o expresion  
 que no sea mas conforme a la moralidad, y a la utilidad del publico.  
 Y si lo que se presenta por presentado el original, se sirva con su original  
 de la obra de la traducion, se sirva permitir a quien quisiere  
 imprimir la obra, que lleva fecha, para en su vista  
 se le conceda la licencia para su impresion; engraviada en la  
 forma que se pide.

Matías Guitet

*M.P.S. [Muy Poderoso Señor]*

*Don Matías Guitet con la debida veneración de V.A. dice que presenta la obra intitulada Almacén y biblioteca completa de los Niños. Diálogos de una sabía Directora con sus Discípulas de la primera estimación. Cuya obra ha traducido al francés, a nuestro Idioma castellano para parecerle ser utilísima para toda clase de personas, y haberse dado ya dos tomos en nuestro mismo idioma por el cura de Chinchón, lo que se venden en la Imprenta de Don Manuel Martín Impresor en la calle de la Cruz, unos y otros compuestos por madame la Prince de Beaumont. Y Suplica al Consejo que el censor a quién se remita esta obra, sin embargo de haber procurado traducirla fielmente, como para su comprensión presenta el original: Desde luego se sujeta a que quite o ponga alguna palabra o expresión que parezca más conveniente para la mejor inteligencia del público.*

*Por tanto a V.A. suplico que habiendo por presentado el Expreso Libro con su original de donde se ha hecho la traducción, se sirva remitirlo al censor que fuere de su agrado bajo a la expresión que lleva echa, para en su vista se conceda la licencia para su impresión; en que recibirá merced de la notoria justificación de V.A.*

*Matías Guitet.*

\*\*\*

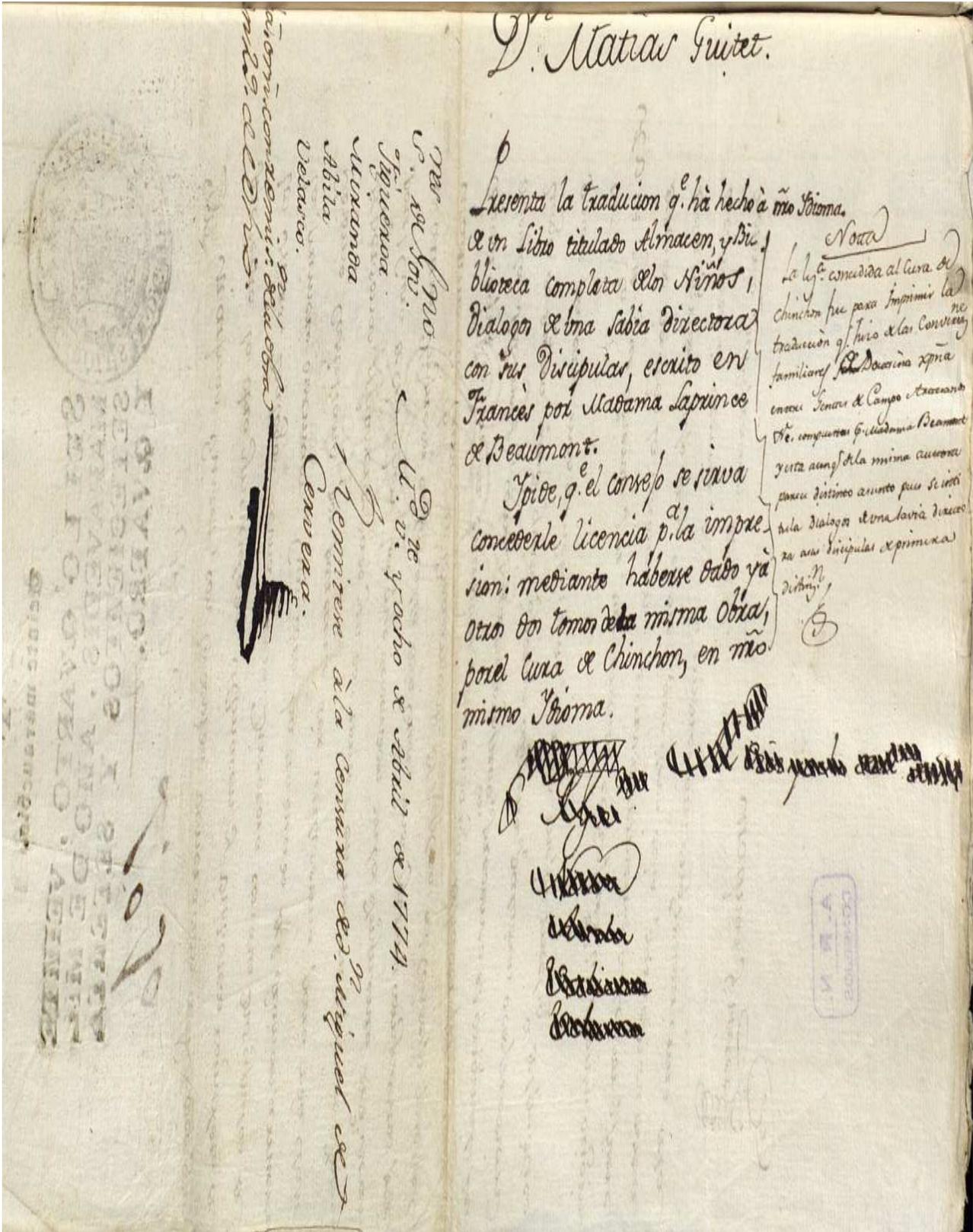
Puissant Seigneur,

Don Matías Guitet, avec toute la vénération due à Votre Altesse, présente l'œuvre intitulée *Magasin et bibliothèque complète des enfants ou Dialogues d'une sage gouvernante avec ses élèves de haut rang*. Il estime que cette œuvre, qu'il a traduite du français au castillan, est utile pour toutes les classes de personnes. Pour cette raison, le curé de Chinchón a déjà traduit, dans notre langue, deux tomes d'une autre œuvre de Madame Leprince de Beaumont qui sont vendus chez Don Manuel Martín, imprimeur dans la calle Cruz. Il prie le Conseil de bien vouloir remettre au censeur, à qui sera soumise cette traduction, l'exemplaire original, qui sans doute servira à une meilleure compréhension de cette version traduite fidèlement. En outre, je laisse libre choix à ce dernier d'ajouter ou de supprimer certains mots ou expressions qu'il juge nécessaires à une meilleure compréhension du public.

En outre, je prie Votre Altesse, à qui j'ai remis cette traduction et son original, de bien vouloir les faire suivre au censeur, en espérant que ce dernier jugera cette traduction digne d'obtenir le permis d'impression. Tout en espérant qu'elle recevra la certification judicieuse de Votre Grâce.

*Matías Guitet.*

2. Lettre d'Antonio Martínez Salazar (greffier du gouvernement du Conseil de Castille) adressée au secrétaire de la Real Academia de Historia, Joseph Miguel de Flores



*Don Matías Guitet,*

*Presenta la traducción que ha hecho a nuestro idioma de un libro titulado Almacén y Biblioteca completa de los Niños, Diálogos de una Sabía Directora con sus Discípulas, escrito en Francés por Madame Laprince de Beaumont. Y pide que el consejo se sirva concederle Licencia para la impresión: mediante haberse dado ya otros dos tomos de la misma obra, por el cura de Chinchón en el mismo idioma. (Nota: la licencia concedida al cura de Chinchón fue para imprimir la traducción que hizo de las conversaciones familiares de Doctrina Cristiana entre Gentes del Campo, Artesanos que compuestas por madama Beaumont y esta aunque es la misma autora parece distinto asunto pues se intitula Diálogos de una sabia directora con sus discípulas de primera distinción).*

*Señores de Gobierno: Figueroa, Miranda, Ávila, Velasco: Madrid, vente y ocho de abril 1774; remítase a la censura de Don Miguel de Cervera.*

\*\*\*

*Don Matías Guitet,*

*Présente la traduction qu'il a faite dans notre langue d'un livre intitulé Magasin et bibliothèque complète des enfants ou Dialogues d'une sage gouvernante avec ses élèves, écrit en français par Madame Leprince de Beaumont. Et demande au Conseil de lui accorder le permis d'impression : en sachant que deux autres tomes de la même œuvre, traduite par le curé de Chinchón, ont déjà vu le jour. (Note : le permis d'impression accordé au curé de Chinchón concernait la traduction des Conversations familières de doctrine chrétienne entre gens de campagne, artisans écrites par Madame de Beaumont ; et même si cette œuvre-ci est écrite par la même auteure, son contenu est différent de l'autre œuvre qui s'intitule Dialogues d'une sage gouvernante avec ses élèves de haut rang.)*

*Messieurs du gouvernement : Figueroa, Miranda, Ávila, Velasco : Madrid, 28 avril 1774. Remis à la censura de Don Miguel de Cervera.*



*M.P.S [Muy Poderoso Señor]*

*Don Matías Guitet, puesto a los Pies de V.A con el más reverente respeto dice: que considerando utilísima y ventajosa para la mejor educación de la juventud, la traducción al idioma Castellano de la obra que compuso en francés madame Leprince de Beaumont con el título de Almacén de los Niños o Biblioteca completa, tiene ya presentado al consejo el primer tomo de ella, con su humilde suplica en solicitud de la precisa licencia para pasarlo a la estampa, si el consejo lo tuviere por conveniente, y en continuación de este pensamiento se ha tomado la gustosa tarea se ha tomado asimismo gustosa tarea de traducir el segundo tomo de dicha obra, el cual con la propia veneración presenta a V.A al mismo fin, en cuya atención.*

*Suplica a V.A. se digne mandarlo pasar a la persona que fuese de su dignación que lo examine y aprueba, sino se le oficiere reparo; y en su consecuencia se sirva el Consejo, resuelvan lo que fuese servido a cerca de su impresión, Y porque su deseo es, que esta obra sea en todas sus partes útil y oportuna para el fin que se propone, se sujeta gustosa y humildemente que el Docto Revisor, quite ponga o enmiende algunas frases o palabras, si le pareciese que variándolas, o suprimiéndolas, puedan dar a la obra más perfecta claridad e inteligencia y producir mayores ventajas a la Nación, que es algo que únicamente anhela. Entonces lo cual expresa recibir la notoria justificación de V.A.*

*Madrid, treinta Mayo de 1774.*

*Firmado: Matías Guitet.*

\*\*\*

Puissant Seigneur,

Don Matías Guitet, à genoux devant Votre Altesse et avec un respect révérencieux, déclare qu'en considérant comme utile et avantageuse pour une meilleure éducation de la jeunesse, la traduction castillane qu'il a faite de l'œuvre française de Madame Leprince de Beaumont sous le titre *Magasin des enfants ou bibliothèque complète*, dont il a déjà présenté le premier tome, prie humblement, si le Conseil n'y trouve aucun inconvénient, de lui accorder le permis pour qu'il puisse l'imprimer. En outre, il présente avec vénération devant Votre Altesse, le deuxième tome de cette œuvre qu'il a eu le plaisir de traduire, pour lequel il demande une permission analogue.

Il vous prie de bien vouloir le remettre au censeur que vous allez assigner, pour qu'il puisse l'examiner et l'approuver, à supposer que cette traduction n'exige pas de corrections. Si tel est le cas, il prie le Conseil de faire le nécessaire pour qu'elle soit prête à l'impression ; son désir étant que cette œuvre soit, dans sa totalité, utile et opportune en son dessein, il souhaite et laisse libre choix au savant réviseur de supprimer, rajouter ou corriger certaines phrases ou mots qu'il juge nécessaires pour que l'œuvre soit compréhensible, d'une clarté parfaite et profitable à la nation. Tout en espérant qu'elle recevra la certification judicieuse de Votre Grâce.

*Signé : Matías Guitet.*

4. Lettre d'Antonio Martínez Salazar (greffier du gouvernement du Conseil de Castille) adressée au secrétaire de la Real Academia de Historia, Joseph Miguel de Flores.

D.<sup>o</sup> *Marias Guitet*

zio  
S. Salazar

Solicita licencia para imprimir el segundo tomo de la obra intitulada Almacén de los Niños, ó Biblioteca completa; que ha traducido del francés al castellano; y cuyo primer tomo, que esta igualmente traducido por esta parte, tiene presentado en el Consejo en solicitud de igual licencia.

V. M. N. COLECCION

res  
S. de Gov. l. y 2.<sup>a</sup>

*Figueroa*  
*Nava*  
*Cavallero*  
*Lerin*  
*Mixanda*  
*Valiente*  
*Velasco*  
*Pontero*  
*Apilcueta*  
*Acedo*

M. diez de Junio de 1774.  
Remítase à la Censura  
de D. D. Miguel de Corvera

*[Signature]*

Mag. en Pl. n.  
de la Real Academia

*Don Matías Guitet*

*Solicita licencia para imprimir el segundo tomo de la obra intitulada Almacén de los Niños, o Biblioteca completa que ha traducido del francés al castellano y cuyo primer tomo que está igualmente traducido por esta parte, tiene representado en el Consejo en solicitud de igual licencia.*

*Miércoles diez de junio de 1774.*

*Remítase a la censura del Doctor Don Miguel de Cervera.*

*Señores de Gobierno prima y segunda: Figueroa, Nava, Caballero, Lerín, Miranda, Valiente, Velasco, Pontero, Azpilcueta, Acedo.*

\*\*\*

Don Matías Guitet,

Sollicite le permis d'impression pour le second tome, traduit du français au castillan, de l'œuvre intitulée *Magasin des enfants ou bibliothèque complète*, dont le premier tome a déjà été traduit par lui et présenté au Conseil pour obtenir le même permis.

Mercredi 10 juin 1774.

Je remets à la censure du docteur Don Miguel de Cervera.

Messieurs du gouvernement du premier et second : Figueroa, Nava, Caballero, Lerín, Miranda, Valiente, Velasco, Pontero, Azpilcueta, Acedo.

5. Rapport de censure de Don Miguel de Cervera (premier et deuxième tome)

+

4

M. L. S.

res no  
S. de Gov.  
Figueroa  
Abila  
valiente.

N.º diezy ocho de Julio de 1774.

El Autor desta  
Obra haga la Co-  
rreccion de la Ortogra-  
phía como dice el Cen-  
sor, y hecho ve de cuenta

Por los ordenes de V. A. sus  
fhas 23 de Abril, y 1.º de Junio,  
he Leydo, con toda mi Cuidado,  
los 2 tomos de la Biblioteca  
de las Niñas de Mad. Beau-  
mont, traducida al Español;  
y he hallado, que la traduccion  
es fiel; y la obra sana, catholi-  
ca, y útil para la buena En-  
sennanza; y por lo mismo, si fuere  
del Superior Agrado de V. A.  
de que sea la  
Luz publica, por Via de la Im-  
pression de Esta.

La ortographia, no está segun  
las Reglas de la Real Aca-  
demia; y para que salga co-  
rrecta, como merece, pide V. A.  
mandar al traductor, que la re-  
vea, y corrija.

Este es mi dictamen, S. S. M.  
El que firmo En Este R.º Coll.º  
de Niñas de Monte-Rey, a y  
29 de Junio de 1774.

Miguel de Cervera

A. H. N.  
CONSEJOS

*M.P.S. [Muy Poderoso Señor]*

*Por dos órdenes de V.A, sus fechas de 29 de Abril y 10 de junio, he leído con todo mi cuidado, los dos tomos de la Biblioteca de las Niñas de madama Beaumont, traducida al español. Y he hallado que la traducción es fiel, y la obra sana, católica, y útil para la buena enseñanza y por lo mismo si fuese del superior agrado de V.A. merecedora de que vea la luz pública, por vía de la impresión de ella.*

*La ortografía no está según las reglas de la Real Academia y para que salga correcta, como merece puede V.A. mandar al traductor que la revea y corrija. Este es mi dictamen, S.S.M. el que firmo en esta Real Colegio de niñas de Monte Rey a 29 de junio de 1774. Doctor Don Miguel Cervera.*

*Señores de Gobierno: Figueroa, Ávila, Valiente. Madrid, diez y ocho de julio 1774. El autor de esta obra haga la corrección de la ortografía como dice el censor y hecho se dé cuenta.*

*Miquel de Cervera.*

\*\*\*

Puissant Seigneur,

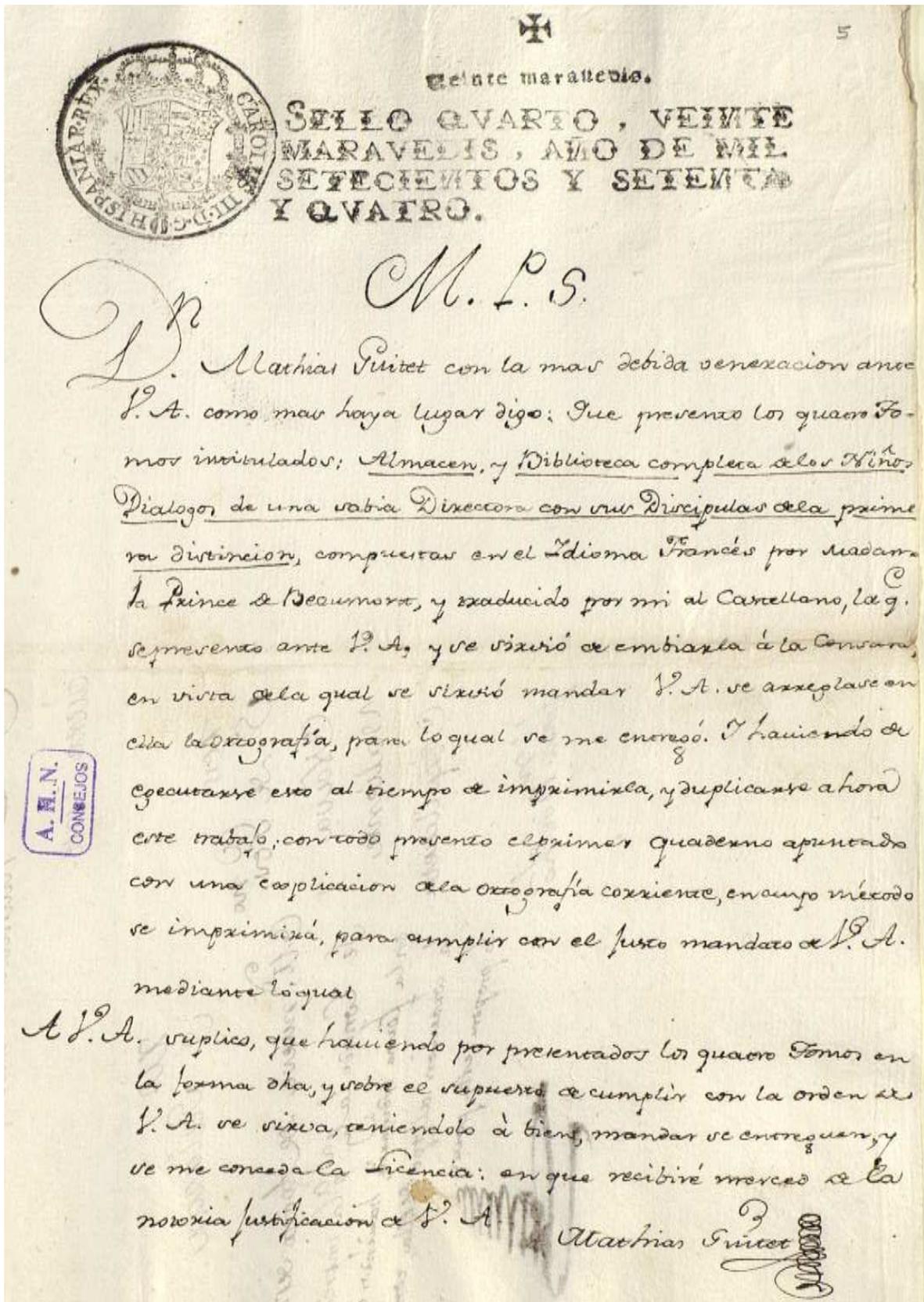
Par deux ordres de Votre Altesse, datant du 29 avril et du 10 juin, j'ai lu avec toute mon attention les deux tomes, traduits en espagnol, de la *Bibliothèque des jeunes filles* de Madame de Beaumont ; et j'ai constaté que la traduction est fidèle et l'œuvre saine, catholique, et utile pour le bon enseignement. En outre, elle mérite, si Votre Altesse le veut bien, de voir le jour à travers son impression.

L'orthographe n'est pas conforme aux règles de la *Real Academia*. De ce fait, pour qu'elle soit en harmonie avec les normes, je demande à Votre Altesse de retourner le manuscrit au traducteur pour qu'il puisse le revoir et faire les corrections nécessaires. Ceci est mon rapport que je signe au couvent de jeunes filles de Monte Rey, le 29 juin 1774. Signé : Don Miguel Cervera.

Messieurs du gouvernement : Figueroa, Ávila, Valiente. Madrid, le 18 juillet 1774. Que l'auteur de cette traduction fasse la correction de l'orthographe, comme le suggère le censeur, en vue de l'obtention du permis.

*Miquel de Cervera.*

6. Demande de permis d'impression de Matías Guitet adressée au secrétaire du Consejo de Castilla (Conseil de Castille).



*M.P.S. [Muy Poderoso Señor]*

*Don Matías Guitet con la más debida veneración ante V.A. como más haya lugar digo: que presento los cuatro tomos intitulados Almacén, y Biblioteca completa de los Niños, Diálogos de una sabia Directora con sus Discípulas de la primera distinción, compuestas en el Idioma Francés por Madame la Prince de Beaumont, y traducido por mí al castellano, las que se presento ante V.A., y se sirvió de enviarla a la censura en vista de la cual se sirvió mandar V.A se arreglarse en ella la ortografía, para lo cual se me entregó. Y haciendo de ejecutarse esto al tiempo de imprimirla y duplicarse ahora este trabajo, con todo presento el primer cuaderno apuntado con una explicación de la ortografía corriente, en cuyo método se imprimirá para cumplir con el justo mandato de V.A.*

*Mediante lo cual a V.A. suplico que habiendo por presentados los cuatros tomos en la forma dicha y sobre el supuesto de cumplir con la orden de V.A. se sirva, teniéndolo a bien, mandar se entregan para que y se me conceda la licencia en que recibiré merced a la notoria justificación de V.A.*

*Matías Guitet.*

\*\*\*

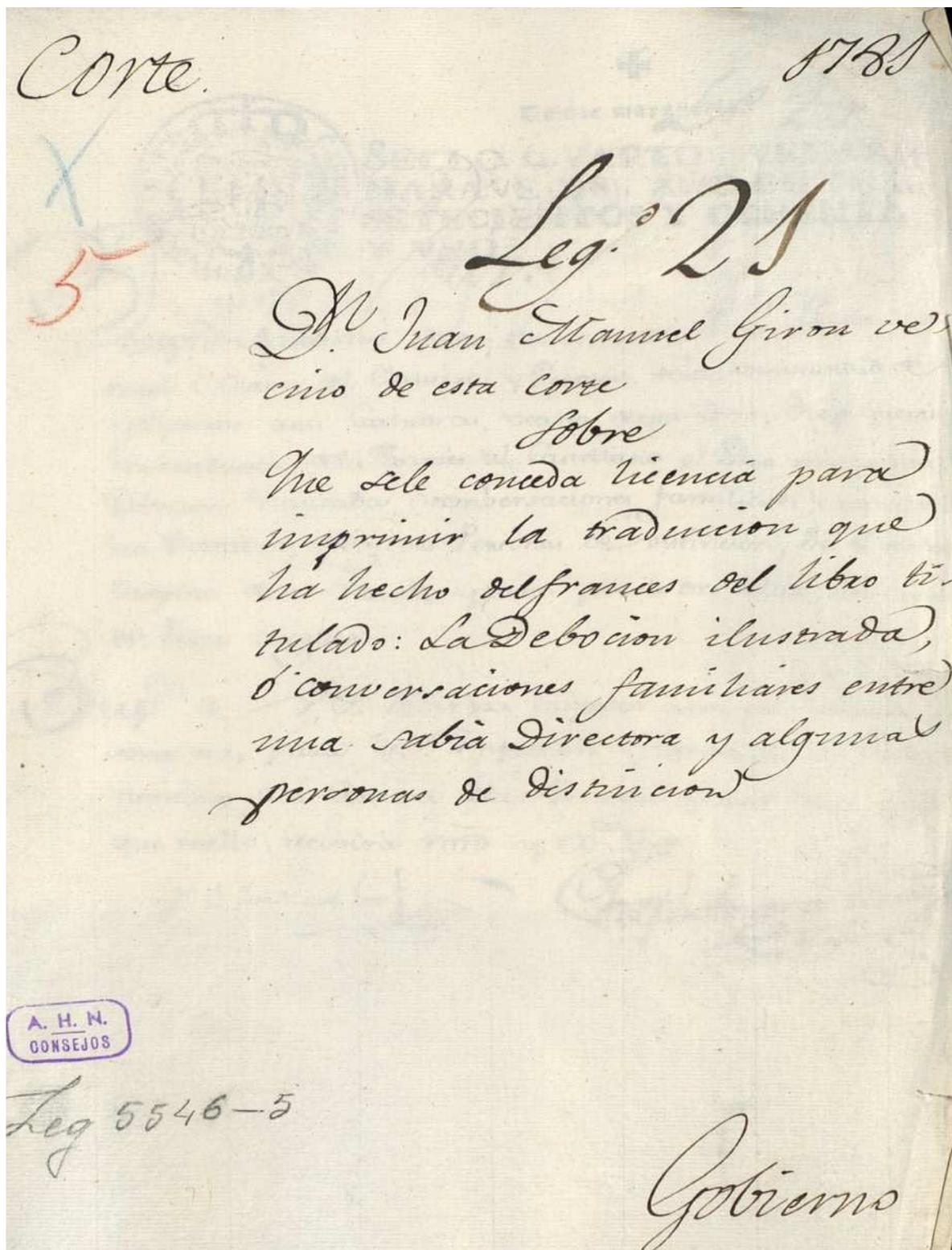
Puissant Seigneur,

Don Matías Guitet, avec toute la vénération due à Votre Altesse, déclare : je présente les quatre tomes intitulés *Magasin et bibliothèque complète des enfants ou Dialogues d'une sage gouvernante avec ses élèves de haut rang*, écrits en langue française par Madame Leprince de Beaumont, et traduits par moi en castillan. Ces derniers ont été mis aux bonnes normes d'orthographe, tâche qui m'a demandé un double effort, selon les souhaits exprimés par Votre Altesse lors du premier rapport de censure qui faisait état des problèmes d'orthographe. Pour que cette œuvre soit imprimée à temps, je joins le premier cahier de notes qui inclut toutes les explications concernant l'orthographe utilisée, dans le but de mieux répondre aux remarques de Votre Altesse.

Je prie Votre Altesse, en présentant les quatre tomes en bonne et due forme selon les ordres de Votre Altesse, de les remettre au censeur, en vue d'obtenir le permis d'impression, en espérant qu'elle recevra la certification judicieuse de Votre Grâce.

*Matías Guitet.*

- C. Dossier de censure de la traduction de l'œuvre de Madame de Beaumont *La devoción ilustrada o Conversaciones familiares entre una sabia directora y algunas personas de distinción* (1782) [*La Dévotion éclairée, ou Magasin des Dévotes*, 1779]



*Corte/Legajo21*

*1781*

*Don Juan Manuel Girón vecino de esta corte*

*Sobre que se le conceda licencia para imprimir la traducción que ha hecho del francés del libro titulado *La devoción ilustrada o conversaciones familiares entre una sabia Directora y algunas personas de distinción.**

\*\*\*

*Cour/Liasse 21*

*1781*

*Don Juan Manuel Girón, habitant de ce royaume, demande qu'on lui accorde le permis d'impression de la traduction qu'il a faite de l'œuvre française intitulée *La Dévotion éclairée ou Conversations familières entre une sage gouvernante et certaines personnes de haut rang.**

1. Demande de permis d'impression adressée au secrétaire du Consejo de Castilla (Conseil de Castille).

  
 Veinte maravedis. *Lo 21*

**SELLO QVARTO, VEINTE MARAVEDIS, AÑO DE MIL SETECIENTOS Y OCHENTA Y UNO.**  
*U.P.S.*

*Joseph Antonio Samz, En me del P. D. Juan ma-  
 nuel Dixon, del Claustro y Excmo, de la Universidad de Salamanca  
 y Opositor a las Catedras, vecino desta Corte, Dijo quemí se  
 ha traducido, el Frances al Castellano el Libro intitulado, la  
 Dobcion Nutrada, de conversaciones familiares, entre una fa-  
 bria Praxiosa, y algunas Lecciones de sutineion, he el verdadero  
 Camino de la vida, y para poderle dar luz, sin incurir  
 en pena alguna.*

*Sup. Co a S. M. le sirva conceder a mi pte, licencia por  
 una vez, para la Impresion y venta de ho Libro, res-  
 tendolo ala Censura de la Persona que sea dem agado  
 que en ello, recibira mto y Co. Ho*

*Joseph Antonio Samz*  


*Dr. D. Juan Manuel Dixon*  


*M.P.S. [Muy Poderoso señor]*

*José Antonio Sanz, en nombre de Doctor Don Juan Manuel Girón, del Claustro y gremio de la universidad de París y opositor a sus Cátedras, vecino de esta corte, digo de mi parte ha traducido del francés al castellano el libro intitulado, La Devoción Ilustrada, o conversaciones familiares, entre una sabia Directora, y algunas personas de distinción, sobre el verdadero camino de la virtud, y para poderle dar luz sin Incurrir en pena algunas.*

*Suplico a V.A. se sirva, conceder a mi parte, licencia por una vez para la impresión y venta de dicho libro, remitiéndolo a la censura de la persona que sea de su agrado que en ello recibirá merced de V.A.*

*José Antonio Sanz.*

\*\*\*

Puissant Seigneur,

José Antonio Sanz, représentant du Dr. Don Juan Manuel Girón, membre de l'Assemblée et de la Guilde de l'Université de Paris et professeur, habitant de ce royaume, déclare que ce dernier a traduit de la langue française au castillan le livre intitulé *La Dévotion éclairée ou Conversations familiales entre une sage gouvernante et certaines personnes de haut rang, concernant le vrai chemin de la vertu*, afin que ce dernier voie le jour, sans inconvénients.

Je prie Votre Altesse d'accorder à cette traduction le permis d'impression, en la remettant à la censure de la personne de votre choix, en espérant qu'elle recevra la certification judiciaire de Votre Grâce.

*José Antonio Sanz.*



*Don Juan Manuel Girón, y Claustro vecino de esta corte.*

*Madrid, treinta de octubre de 1781*

*Remítase a censura de Don Domingo Terreu, Capellán de San Isidro el Real y venida reservándose en el oficio, se remita la obra a censura del vicario eclesiástico de esta villa.*

*Señores de Gobierno: Herreros, Contreras, Urries, Acedo, Villafañe, Doz, Hinojosa, Vallejo.*

\*\*\*

Don Juan Manuel Girón, habitant de ce royaume,

Madrid, 30 octobre 1781,

Je remets à la censure de Don Domingo Terreu, religieux de Saint-Isidore le Royal, et ensuite, je remets le rapport de ce dernier à la censure du vicaire ecclésiastique de cette ville.

Messieurs du gouvernement : Herreros, Contreras, Urries, Acedo, Villafañe, Doz, Hinojosa, Vallejo.

3. Lettre de Don Domingo Terreu à Antonio Martínez Salazar.

Mon señor mio: doi à V.m. reci-  
vo dela traduccion, y original  
del libro intitulado: La Descri-  
cion ilustrada, que de orden  
del Consejo, remite à mi cen-  
sura: la que procuraxè  
despachar con la posible  
brevedad.

Dios què à V.m. m.a. M.  
10 de Nov. de 81.

B. I. M. de V.m.

J. Domingo Terreu.

Orgn  
J. Ant. Mar. 2. Salazar.

*Muy Señor mío:*

*Doy a V.M., recibo de la traducción y original del libro intitulado La devoción ilustrada, que de orden del consejo, remite á mi censura: la que procuraré despachar con la posible brevedad.*

*Dios guarde a V.M., muchos años.*

*Madrid, 10 de noviembre de 1781.*

*Besa La Mano de V.M.*

*Domingo Terreu*

\*\*\*

Cher Monsieur,

Je confirme à Votre Majesté la réception de la traduction et de l'original du livre intitulé *La Dévotion éclairée*, qui par ordre du Conseil, ont été remis à ma censure, dont le rapport sera envoyé dans les plus brefs délais.

Je prie Dieu d'accorder à Votre de nombreuses années de vie

Je baise la main de Votre Majesté.

*Domingo Terreu.*

4. Rapport de censure de Don Domingo Terreu.

6

M. P. S.

en 12 de Abo de 1782 He leído atentam<sup>te</sup> la traducción que ha  
 se remitió a la hecho a la lengua Castellana el D.<sup>o</sup> Juan  
 Censura del Vicario Manuel Giron (que de ord.<sup>n</sup> de V. A.<sup>te</sup>  
 conforme esta man se ha remito a mi censura) de la obra  
 dado en decreto de escrita en Frances por Madama Beau-  
 30 de Oct<sup>o</sup> de el año mont, é intitulada: La devoción ilus-  
 mo proxo. trada: ó conversaciones familiares en  
 tre una sabia Directora, y algunas  
 personas de distincion. Ten su vista  
 he hallado: que la traducción esta bien  
 hecha, y que el traductor ha buido con  
 mucho cuidado de aquella sujecion  
 servil á las expresiones de la lengua tra-  
 duida: escuso en que comunm<sup>te</sup> tropi-  
 za la maior parte de traducciones.  
 Es obra digna de la luz publica, y que  
 no dudo producirá saludables efectos en  
 quantos se dediquen á leerla con re-  
 flexion. En fin nada contiene, que se

sponga á los dajmas de N<sup>ra</sup> Catholica  
 Relig.<sup>n</sup> y buenas costumbres. Asi lo  
 to Madrid. Marzo 21. de 82.  
 D. Domingo Terreu.

*M.P.S. [Muy poderoso Señor]*

*He leído atentamente, la traducción que ha hecho a la lengua castellana Don Juan Manuel Girón (que de orden de vuestra alteza se ha remitido a mi censura) de la obra escrita en Francés por Madama Beaumont e intitulada La devoción ilustrada: o conversaciones familiares entre una sabia directora y algunas personas de distinción. Y en su vista he hallado: que la traducción está bien hecha, y que el traductor ha huido con mucho cuidado de aquella sujeción servil a las expresiones de la lengua traducida: escollo en que comúnmente tropieza la mayor parte de traductores. Esta obra digna de la luz pública, y que no dudo producirá saludables efectos en cuantos se dediquen a leerla con reflexión. En fin, nada contiene, que se oponga a los dogmas de Nuestra Católica religión y buenas costumbres.*

*Así lo firmo en Madrid, Marzo 21 de 82.*

*Domingo Terreu*

*En 12 de abril de 1782 se remitió a la censura del vicario conforme está mandado en decreto del 30 de octubre del año próximo.*

\*\*\*

Puissant Seigneur,

J'ai lu attentivement la traduction faite en langue castillane par Don Juan Manuel Girón (que par ordre de Votre Altesse on avait remise à ma censure) de l'œuvre écrite en français par Madame Leprince de Beaumont et intitulée *La Dévotion éclairée ou Conversations familières entre une sage gouvernante et certaines personnes de haut rang* ; et j'ai constaté que la traduction est bien faite, et que le traducteur a évité avec habileté le servilisme aux expressions de la langue traduite : piège dans lequel tombent habituellement la plupart des traducteurs. Cette œuvre est digne d'être donnée au public et je suis sûr qu'elle sera bénéfique pour ceux qui vont la lire avec application. Enfin, je n'ai rien trouvé de contraire aux dogmes de notre religion catholique et aux bonnes mœurs.

Je soussigné, à Madrid, le 21 mars 1782.

*Domingo Terreu.*

Le 12 avril 1782 a été remis à la censure du vicaire conformément au décret qui a été repoussé au 30 octobre de l'an prochain.



*Muy Señor Mío:*

*Devuelto a V.M. el original y traducción del libro intitulado, La Devoción Ilustrada o conversaciones familiares entre una sabia Directora y algunas personas de distinción. El sujeto a quién he encargado su reconocimiento manifiesta en la censura, que es obra muy instructiva en la sólida virtud y que podía producir de impresión muy buenos efectos, por lo que, y no contienen cosa alguna contra nuestra santa fe Católica, buenas costumbres y regalías de su majestad, podrá el consejo si fuese servido conceder la licencia para su impresión.*

*Es cuanto se me ofrece informar contestando al oficio de vuestra majestad del 2 de Abril*

*Dios guarde a V.M. muchos años.*

*B.L.M de V.M.*

*Madrid 3 de Julio de 1782.*

*Alonso Camacho.*

\*\*\*

*Cher Monsieur,*

*Je retourne à Votre Majesté l'original et la traduction du livre intitulé *La Dévotion éclairée ou Conversations familières entre une sage gouvernante et certaines personnes de haut rang*. La personne qui fut chargée de la censure souligne dans son rapport que l'œuvre est très instructive pour une vertu solide, et capable de produire des effets bénéfiques ; en outre, je n'ai rien trouvé de contraire aux dogmes de notre sainte religion catholique, aux bonnes mœurs et aux privilèges de Sa Majesté ; elle mérite, si le Conseil le veut, d'avoir son permis d'impression.*

*C'est tout ce que je peux vous dire concernant la tâche dont vous m'avez chargé le 2 avril.*

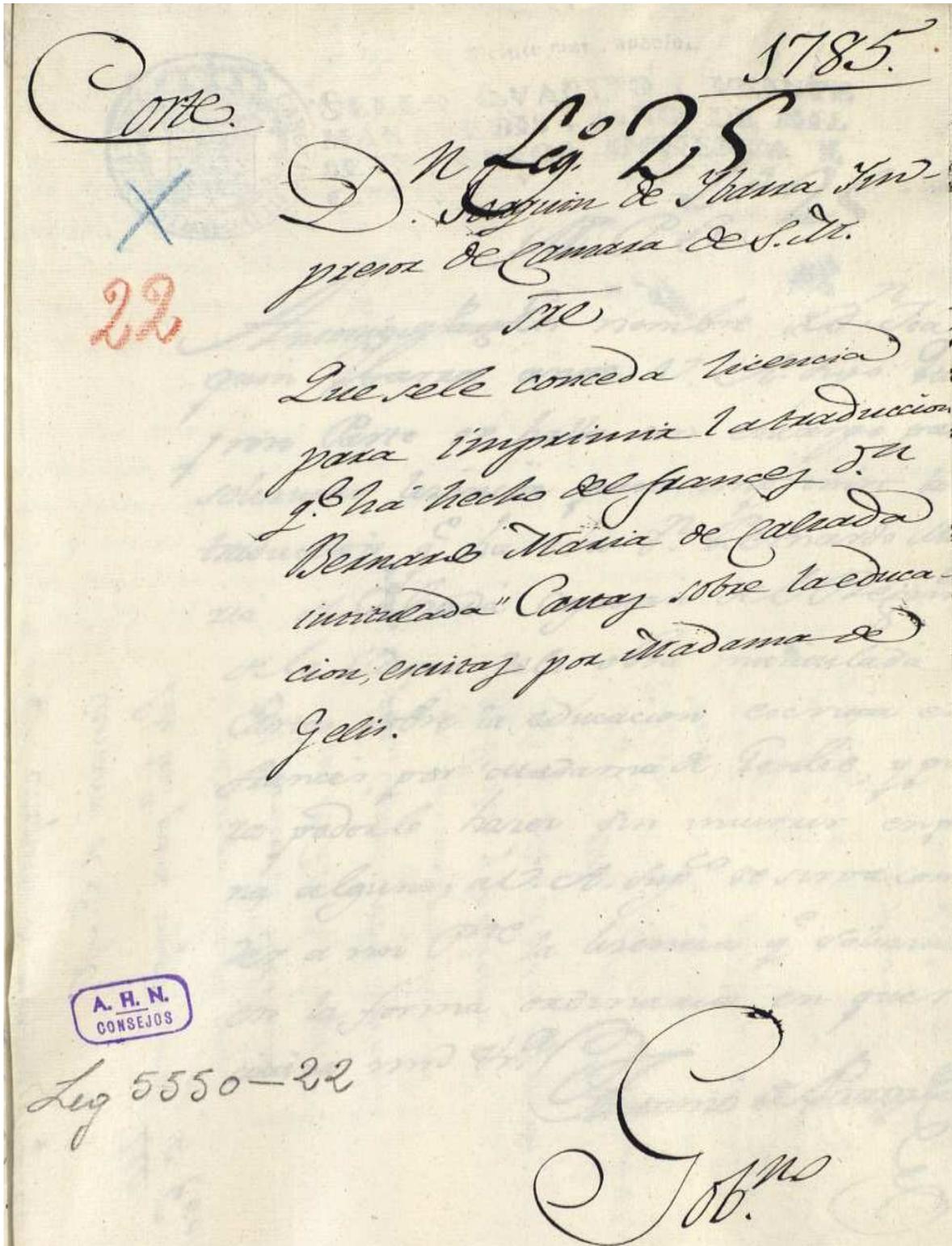
*Que Dieu accorde à Votre Altesse de nombreuses années de vie*

*Je baise la main de Votre Majesté.*

*Madrid, le 3 juillet 1782.*

*Alonso Camacho.*

D. Dossier de censure de l'œuvre de Madame de Genlis, Adela y Teodoro, o Cartas sobre la educación (1785) [Adèle et Théodore, ou Lettres sur l'éducation..., 1782]



*Corte/1785*

*Don Joaquín de Ibarra, Impresor de Cámara de S.M.*

*Sobre*

*Que se le conceda licencia para imprimir la traducción que ha hecho del francés don Bernardo María de Calzada, intitulada Cartas sobre la Educación, escritas por Madama de Genlis.*

\*\*\*

*Cour/1785*

*Don Joaquín d'Ibarra, Imprimeur de la Chambre de Sa Majesté*

*Demande*

*Qu'on lui accorde le permis d'impression de la traduction faite du français par Don Bernardo María de Calzada, intitulée Lettres sur l'éducation, écrites par Madame de Genlis.*



*M.P.S. [Muy poderoso señor]*

*Antonio de Parga en nombre de Don Joaquín Ibarra ante V.A. digo: que a mi parte se halla con encargo para solicitar licencia para imprimir la traducción que ha hecho Don Bernardo María de Calzada capitán del regimiento de la Reina, de la obra intitulada Cartas sobre la educación escritas en francés por Madama de Genlis, y para poderlo hacer sin incurrir empeña alguna a V.A. Suplico se sirva conceder a mi parte la licencia que solicita en la forma ordinaria en que recibirá merced.etc.*

*Antonio de Parga.*

\*\*\*

Puissant Seigneur,

Antonio de Parga, représentant de Don Joaquín Ibarra, déclare, devant Votre Altesse, que ce dernier sollicite le permis d'impression de la traduction faite par Don Bernardo María de Calzada, Capitaine du régiment de la Reine, de l'œuvre intitulée *Lettres sur l'éducation* écrite en français par madame de Genlis; en espérant que cette œuvre n'aille pas à l'encontre d'aucune règle, je prie Votre Altesse d'obtenir le permis d'impression sous la forme ordinaire, en recevant la certification judiciaire de Votre Grâce.

*Antonio de Parga.*

2. Pedro Escolano d'Arrieta au secrétaire de l'Académie José Miguel de Flores

D.<sup>o</sup> Joaquin de Barba impresor de  
Camara de S. M.  
Pide lib.<sup>a</sup> para imprimir  
la traduccion que ha echo  
Del frances d.<sup>o</sup> Bernardo  
Maria de Cabrada intitula  
lada,, Cantos sobre la educa  
cion; escritos por Madama  
de Genlis; y lo solicita en  
ord de orden de dho d.<sup>o</sup> Bernardo.  
Y es  
S. de C. M.  
Valiente  
Vizcay  
Palazote  
Valles  
Taranco  
Mendinueta.  
M. once de Enero de 1785.  
Permitese a censura de d.<sup>o</sup> Sa-  
par de Montoya.  
Haornen  
13 de Mayo

Yo  
J. Escolano

*Don Joaquín Ibarra impresor de Cámara de S.M.*

*Pide licencia para imprimir la traducción que ha hecho del francés, Don Bernardo María de Calzada intitulada, Cartas sobre la educación, escritas por Madama de Genlis, y lo solicita en virtud de orden de dicho Don Bernardo.*

*Señores de Gobierno: Valiente, Urries, Balazote, Vallejo, Taranco, Mendinueta*

*Madrid, once de enero de 1785.*

*Remítase a censura de Don Gaspar de Montoya.*

\*\*\*

Don Joaquín Ibarra, imprimeur de la Chambre de Sa Majesté

Demande le permis d'impression de la traduction faite du français par Don Bernardo María de Calzada, intitulée *Lettres sur l'éducation* écrites par Madame de Genlis, et le sollicite ce dernier en vertu du susdit Don Bernardo.

Messieurs du Gouvernement : Valiente, Urries, Balazote, Vallejo, Taranco, Mendinueta.

Madrid, 11 janvier 1785.

À remettre à la censure de Don Gaspar de Montoya.

### 3. Rapport de censure de Gaspar de Montoya

M. P. S.

He reconocido la traduccion y intitulada Adela y  
Fedeo: o cartas sobre la educacion, que ha tradu-  
cido del ydioma frances, D.<sup>no</sup> Bernardo Calzada Ca-  
pitán del Reuimiento de Caballeria de la Reyna,  
q.<sup>da</sup> P. A. se sirbio remitir á mi censura.

No he hallado en  
esta obra cosa que se oponga á la Religion, buenas  
costumbres ni regalias de S. M.: está bastante  
bien traducida, y contiene instrucciones muy mora-  
les y utiles á la educacion de los jvenes, por lo  
que considero será combeniente su publicacion.

Madrid 28 de Enero de 1785

Gaspar de Montoya

M.<sup>do</sup> C. L. Lobos  
Campor.  
Vaxia  
Villafuñe  
Valles  
Taranos  
Ucendineta.

M. primero de Feb. de 1785.

Se concede licencia para la imp-  
sion en la forma ord.<sup>a</sup>

Ha l.<sup>a</sup> en dho dia

*M.P.S. [Muy Poderoso Señor]*

*He reconocido la traducción intitulada Adela y Teodoro: o cartas sobre la educación, que ha traducido del idioma francés, don Bernardo Calzada Capitán de regimiento de caballería de la Reina, y que V.A. se sirvió remitir a mi censura.*

*No he hallado en esta obra cosa que se oponga a la Religión, buenas costumbres ni regalías de S.M.: está bastante bien traducida y contiene instrucciones muy morales y útiles a la educación de los jóvenes, por lo que considero será conveniente su publicación.*

*Madrid, 28 de enero de 1785.*

*Gaspar de Montoya.*

*Señores de Gobierno: Campomanes, Urries, Villafañe, Vallejo, Taranco, Mendinueta*

*Madrid, primero de febrero de 1785*

*Se concede licencia para la impresión en la forma ordinaria.*

*Con licencia en dicho día.*

\*\*\*

Puissant Seigneur,

J'ai lu la traduction intitulée *Adèle et Théodore, ou Lettres sur l'éducation*, traduit de l'idiome français par Don Bernardo Calzada, Capitaine du régiment de chevaliers de la Reine.

Je n'ai rien trouvé de contraire aux dogmes de Notre Sainte Religion Catholique, aux bonnes mœurs et aux privilèges de Sa Majesté : elle est assez bien traduite et contient des instructions très morales et utiles à l'éducation de jeunes, et de ce fait, je considère sa publication très appropriée.

Madrid, le 28 janvier 1785.

*Gaspar de Montoya.*

Messieurs du Gouvernement : Campomanes, Urries, Villafañe, Vallejo, Taranco, Mendinueta

Madrid, le 1 février 1785.

On accorde le permis d'impression dans sa forme ordinaire.

Obtient le permis à ce jour.

4. Demande de licence d'impression (deuxième tome)

Utiure marauedis.

SELLO QVARTO, VEINTE  
MARAVEDIS, AÑO DE MIL  
SETECIENTOS OCHENTA Y  
CINCO.

M. P. S.

Vue. M. Parga En me de D. Joaq. Barra  
Impresor de Camara de S. M. ante  
V. A. digo: Que a mi P. te le ha encarg.  
por D. Bernardo Maria de Cabrada su  
Utiure la impresion del 2.º tomo q. ha  
traducido al frances de la obra titu-  
lada „Adela y Teodoro o Camas sobre la  
Educacion; y afin de servir a este mis-  
terio y al Publico. Por tanto  
A. V. A. sup. se sirva coneder a mi P. te  
su lic. en la forma ordinaria para su  
impresion; en q. Reivira mrd. H.ª

Joachin Barra

Don Joaq. Barra

*M.P.S. [Muy poderoso señor]*

*Antonio de Parga en nombre de Don Joaquín Ibarra Impresor de Cámara de S.M. ante V.A. digo: que a mi parte se le ha encargado por Don Bernardo María de Calzada solicite la impresión del secundo tomo que ha traducido del francés de la obra titulada Adela y Teodoro o cartas sobre la educación; y afín de servir a este interesado y al Público. Por tanto:*

*A.V.A. Suplico conceder a mi parte licencia en la forma ordinaria para su impresión; en que recibirá merced etc.*

*Joaquín Ibarra y Antonio de Farga*

\*\*\*

Puissant Seigneur,

Antonio de Parga, représentant de Joaquín Ibarra, imprimeur de la Chambre de Sa Majesté, déclare, devant Votre Altesse, que ce dernier sollicite le permis d'impression du second tome de la traduction faite par Don Bernardo María de Calzada, de l'œuvre intitulée *Adèle et Théodore, ou Lettres sur l'éducation*.

Je prie Votre Altesse d'accorder le permis d'impression sous la forme ordinaire, en espérant recevoir la certification judiciaire de Votre Grace.

*Joaquín Ibarra et Antonio de Farga.*



*Don Joaquín Ibarra impresor de Cámara de S.M.*

*Pide licencia para imprimir el segundo tomo de Cartas sobre la educación, traducido del francés por Don Bernardo María de Calzada que le ha encargado esta solicitud.*

*Señores del Gobierno: Campomanes, Santa Clara, Vallejo, Mendinueta, Canteno. Madrid, catorce de Abril 1785.*

*Remítase a censura de Don Gaspar de Montoya.*

\*\*\*

Don Joaquín Ibarra, imprimeur de la Chambre de Sa Majesté

Demande le permis d'impression du second tome des *Lettres sur l'éducation* traduit du français par Bernardo María de Calzada, qui lui a chargé cette sollicitation.

Messieurs du Gouvernement : Campomanes, Santa Clara, Vallejo, Mendinueta, Canteno.

Madrid, le 14 avril 1785.

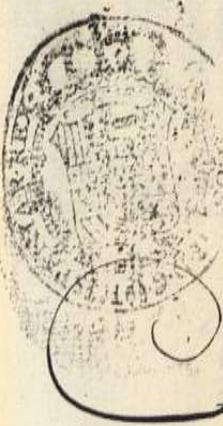
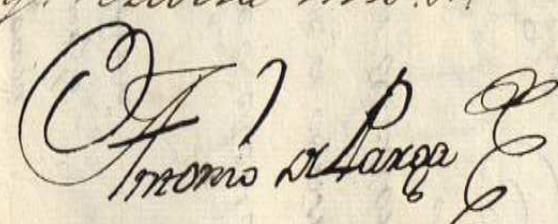
À remettre à la censure de Don Gaspar de Montoya.

6. Demande de permis d'impression (troisième tome)

Veinte maravedis.

SELLO CUARTO, VEINTE  
MARAVEDIS, AÑO DE MIL  
SEISCIENTOS OCHENTA Y  
CINCO.

M. P. S.


 Inosmo de Parga En nombre de D.<sup>n</sup> Joaquin  
 Ibarra Impresor de la Cámara de S. M.  
 ante V. A. digo: Que por D.<sup>n</sup> Bernardo  
 Maria de Cabrada se le ha encargado la  
 impresión de la traducc.<sup>n</sup> q.<sup>e</sup> ha echo del  
 tercer tomo de la obra titulada „Adela  
 y Teodoro ó Cartas sobre la educación  
 que escribió en francés Madama  
 de Genlis y deseando executarla.  
 A V. A. Sup.<sup>ca</sup> se sirva conceder a mi P.  
 la correspond.<sup>te</sup> en la forma or  
 dñaria: En q.<sup>e</sup> se sirva mand.<sup>r</sup>  
 Joachin Ibarra   
 Inosmo de Parga

*M.P.S. [muy poderoso señor]*

*Antonio de Parga en nombre de Don Joaquín Ibarra Impresor de Cámara de S.M. ante V.A. digo que por Don Bernardo María de Calzada se le ha encargado la impresión de la traducción que ha hecho del tercer tomo de la obra titulada, Adela y Teodoro o cartas sobre la educación que escribió en francés Madama de Genlis y deseando ejecutarla.*

*A V.A. suplico se sirva Consejo conceder a mi parte la correspondiente licencia en la forma ordinaria; En que recibirá merced etc.*

*Joaquín Ibarra y Antonio de Parga,*

\*\*\*

Puissant Seigneur,

Antonio de Parga, représentant de Don Joaquín Ibarra, imprimeur de la Chambre de Sa Majesté, déclare, devant Votre Altesse, que ce dernier sollicite le permis d'impression du troisième tome de la traduction faite par Don Bernardo María de Calzada, de l'œuvre intitulée *Adèle et Théodore, ou Lettres sur l'éducation* écrite par Madame de Genlis

Je prie Votre Altesse, à travers le Conseil, d'accorder le permis d'impression sous la forme ordinaire, en espérant recevoir la certification judicieuse de Votre Grâce.

*Joaquín Ibarra et Antonio de Parga.*

7. Pedro Escolano d'Arrieta au secrétaire de l'Académie José Miguel de Flores

D. Joaq. de Caxta, impresor de la Camara  
 A. S. E. H.

Lio  
 S. Escolano

Dize que por D.<sup>n</sup> Bernar<sup>do</sup>  
 Utraria de Calzada se le ha encar-  
 gado la impresion de la traduc.<sup>on</sup>  
 que ha echo del tercer tomo de la  
 obra que escribio en frances de la dama  
 de Genlis titulada, Adela y Teodoro  
 o cartas sobre la educacion; y para  
 poderlo executar pide al Consejo  
 se sirva comederle lib.<sup>o</sup> en la forma  
 ordinaria

C. de God.  
 Velasco  
 Villafuñe  
 Vallejo  
 Taranco  
 Mendinueta.

M. nueve de Abril de 1785.  
 Permitese a censura de  
 D.<sup>n</sup> Gaspar de Montoya

Fha en Madrid.

*Don Joaquín Ibarra impresor de Cámara de S.M.*

*Dice que por Don Bernardo María de Calzada se le ha encargado la impresión de la traducción que ha hecho del tercer tomo de la obra que escribió en francés Madama de Genlis titulada Adela y Teodoro o Cartas sobre la educación; y para poderlo ejecutar pide al Consejo se sirva concederle licencia en la forma ordinaria.*

*Señores del Gobierno: Velasco, Villafane, Vallejo, Taranco, Mendinueta.*

*Madrid, nueve de Abril 1785.*

*Remítase a censura de Don Gaspar de Montoya.*

\*\*\*

Don Joaquín Ibarra, imprimeur de la Chambre de Sa Majesté

Déclare qu'il a été chargé par Don Bernardo María de Calzada de la demande du permis d'impression de la traduction du troisième tome de l'œuvre écrite en français par Madame de Genlis et intitulée *Adèle et Théodore, ou Lettres sur l'éducation* ; dans le but de le donner au public il prie le Conseil de lui accorder le permis d'impression sous la forme ordinaire.

Messieurs du Gouvernement : Velasco, Villafane, Vallejo, Taranco, Mendinueta.

Madrid, le 9 avril 1785.

À remettre à la censura de Don Gaspar de Montoya.



*M.P.S. [muy poderoso señor]*

*He reconocido el segundo, y tercer tomo de Adela y Teodoro o Cartas de educación traducidas del idioma francés por Don Bernardo María Calzada y ni en uno ni en otro tomo he hallado cosa que pueda oponerse a su publicación antes bien supongo que su instrucción podrá ser muy útil al público como ya dije del primer tomo que también reconoce de orden de V.A.*

*Madrid 3 de Julio de 1785.*

*Gaspar de Montoya.*

*Señores de Gobierno: Contreras, Urries, Santa Clara, Vallejo, Taranco, Velarde.*

*Madrid, nueve de julio de 1785.*

*Se concede licencia para la impresión en la forma ordinaria la licencia en dicho día.*

\*

Puissant Seigneur,

J'ai lu les deuxième et troisième tomes d'*Adèle et Théodore, ou Lettres sur l'éducation*, traduit de la langue française par Don Bernardo María Calzada. Je n'ai rien trouvé, dans ces deux tomes, de contraire aux dogmes de Notre Sainte Religion Catholique, aux bonnes mœurs et aux privilèges de Sa Majesté, qui puisse empêcher sa publication ; En outre, comme je l'ai déjà souligné dans l'autre rapport ordonné par Votre Majesté, elle peut très utile au public.

Madrid, le 3 juillet 1785.

*Gaspar de Montoya.*

Messieurs du Gouvernement : Contreras, Urries, Santa Clara, Vallejo, Taranco, Velarde.

Madrid, le 9 juillet 1785.

On accorde le permis d'impression dans sa forme ordinaire. Obtient le permis ce jour.

9. Demande du permis d'impression concernant l'édition de 1792 de la traduction de Bernardo María de Calzada :

†

Veinte maravedis.

SELLO QUARTO, VEINTE MARAVEDIS, AÑO DE MIL SETECIENTOS NOVENTA Y VNO.

M. P. S.

Juan de Arama yona en nombre de d<sup>n</sup> Bernardo Maria de Calzada: Amo y A como mas haya lugar digo que mi parte traslado del Frances al Castellano las Cartas de Adela y teosoro de la Educacion y habiendo solicitado se le concediese licencia para imprimir las tubo abien V. A. acceder a ella, y como queriendo se dixeron aluz se cansaron mucha tizon de ellas, y despues mirado p<sup>a</sup> mi parte con mas conocimiento le ha parecido sero mi util adha obra aumentar la dho<sup>s</sup> tizon, ya mi se poderlo hacer

Supp. al A de bida condeale la liza correspondiente para imprimir las cartas segun lo aplica el manuscrito q<sup>e</sup> presenta, en q<sup>e</sup> recibiere mis cartas Juan de Arama yona

Juan de Arama yona

*M.P.S [Muy Poderoso Señor]*

*Juan de Aramayona en nombre de don Bernardo María de Calzada: ante V.A. como mas haya lugar digo que mi parte tradujo del francés al castellano Las cartas de Adela y Teodoro sobre la educación y habiendo solicitado se le concediese licencia para imprimirlas tuvo a bien V.A. acceder a ella y como cuando se dieron a luz se cercenaron muchos trozos de ellas y después mirado por mi parte con mas conocimiento le ha parecido será muy útil para la obra aumentar los otros trozos, ya fui de poderlo hacer. Suplico a V.A. se sirva concederle la licencia correspondiente para imprimir estas cartas según lo explica el manuscrito que presento, en que recibirá con todos mis respetos V.A.*

*Juan de Aramayona.*

\*\*\*

Puissant Seigneur,

Juan d'Aramayona, au nom de Don Bernardo María de Calzada, déclare devant Votre Altesse, avoir remanié la traduction castillane des *Lettres d'Adèle et Theodore* dont il avait obtenu la licence d'impression auparavant. Ce remaniement est argumenté par le fait qu'il avait coupé, lors de la première publication, la majorité des lettres, et que maintenant, vu leur importance, il voudrait les restituer en s'appuyant sur des meilleures connaissances ;

De ce fait, il prie Votre Altesse, de lui accorder le permis d'impression de la deuxième édition de ces Lettres, comme cela est expliqué dans le manuscrit qu'il présente, en espérant recevoir la certification judiciaire de Votre Grâce.

*Juan de Aramayona.*

10. Pedro Escolano d'Arrieta au secrétaire de l'Académie José Miguel de Flores

D<sup>o</sup> Bernardo Maria de Cabrada. th.  
 Coronel del Regimiento de Caballeria de la Reyna

Dice ha impreso con la corrup.  
 licencia los tres tomos q<sup>e</sup> com-  
 prenden las Cartas, de el de la  
 y tesoro sobre la educacion,  
 y q<sup>e</sup> quando las dio a luz cerceno  
 varios trozos q<sup>e</sup> ahora tiene p.  
 muy util y cono. aumentaxlos  
 a dichas Cartas en la forma q<sup>e</sup>  
 contiene el Manuscrito q<sup>e</sup> p<sup>re</sup>.  
 con ellas pidiendo licencia p.  
 su impresion

M. diez y nueve de Ag. de 1791.

Remitese a censura  
 de D. Gaspar de Montoya

Hecho en 22 de dho.

S. E.  
 Mendicho  
 Espinosa  
 Balleto  
 Navarro  
 Menei  
 Cano  
 Colon  
 Hico  
 Durriel.

No Escolano

*Don Bernardo María de Calzada, teniente coronel del regimiento de caballería de la Reina, dice ha impreso con las correspondientes licencias los tres tomos que comprenden las cartas de Adela y Teodoro sobre la educación y que cuando las dio a la luz censuró varios trozos que ahora tiene por muy útil y conveniente aumentarlos a estas cartas en la forma que contiene el Manuscrito que presenta con ellas pidiendo licencia para su impresión.*

*Señores del Gobierno: Bendicho, Espinoza, Vallejo, Marino, Cano, Hita, Burriel. Madrid, diez y nueve de agosto de 1791.*

*Remítase a censura de Don Gaspar de Montoya.*

\*\*\*

Don Bernardo María de Calzada, Capitaine du régiment de la chevalerie de la Reine :

Informe qu'il à publié, avec les permis correspondants, les trois tomes des lettres *Adèle et Theodore sur l'éducation* et maintenant il demande le permis du manuscrit de la deuxième édition de ces lettres puisque, lors de la première publication, il avait censuré différents parties des lettres, et que maintenant, vu leur importance, il voulait les restituer.

Messieurs du Gouvernement : Bendicho, Espinoza, Vallejo, Marino, Cano, Hita, Burriel. Madrid, le 19 août 1791.

À remettre à la censure de Don Gaspar de Montoya.



*Devuelvo V.A. los tres tomos de Cartas de Adela y Teodoro sobre la educación, y el manuscrito de adicciones aumentadas a dichas cartas que el consejo remitió a mi censura. Con fecha de 22 de Agosto Próximo*

*Y no conteniendo cosa alguna contra la Religión, buenas costumbres y Regalías de S.M. no hallo inconveniente en que se permita su impresión.*

*Dios guarde a V.A. muchos años.*

*Madrid, 30 de septiembre de 1791.*

*Gaspar de Montoya.*

*Señores de Gobierno: Bendicho, Espinoza, Vallejo, Mendinueta, Marino, Vela, Burriel.*

*Madrid, ocho de octubre 1791.*

*Se concede licencia para la impresión en la forma ordinaria.*

*Con licencia en dicho día.*

\*\*\*

Je rends à Votre Altesse les trois tomes des lettres d'Adèle et Theodore sur l'éducation et le manuscrit de la traduction remaniée de ces lettres que le Conseil avait remis à ma censure, le 22 août dernier.

Je n'ai trouvé rien de contraire aux dogmes de Notre Sainte Religion Catholique, aux bonnes mœurs et aux privilèges de Sa Majesté, qui puisse empêcher sa publication.

Je prie Dieu qu'il accorde à Votre Altesse de nombreuses années de vie

Madrid, le 30 septembre 1791.

*Gaspar de Montoya.*

Messieurs du Gouvernement : Bendicho, Espinoza, Vallejo, Mendinueta, Marino, Vela, Burriel.

Madrid, le 8 octobre 1791.

On accorde le permis d'impression dans sa forme ordinaire.

Obtient le permis ce jour même.



*Corte/Legajo 3/1790*

*Don Bernardo María de Calzada teniente general de los Reales Ejércitos,*

*Sobre*

*Que se le conceda licencia para imprimir la traducción que ha hecho del francés al castellano de la obra titulada *Los anales de la virtud para uso y utilidad de los jóvenes de ambos sexos*.*

\*\*\*

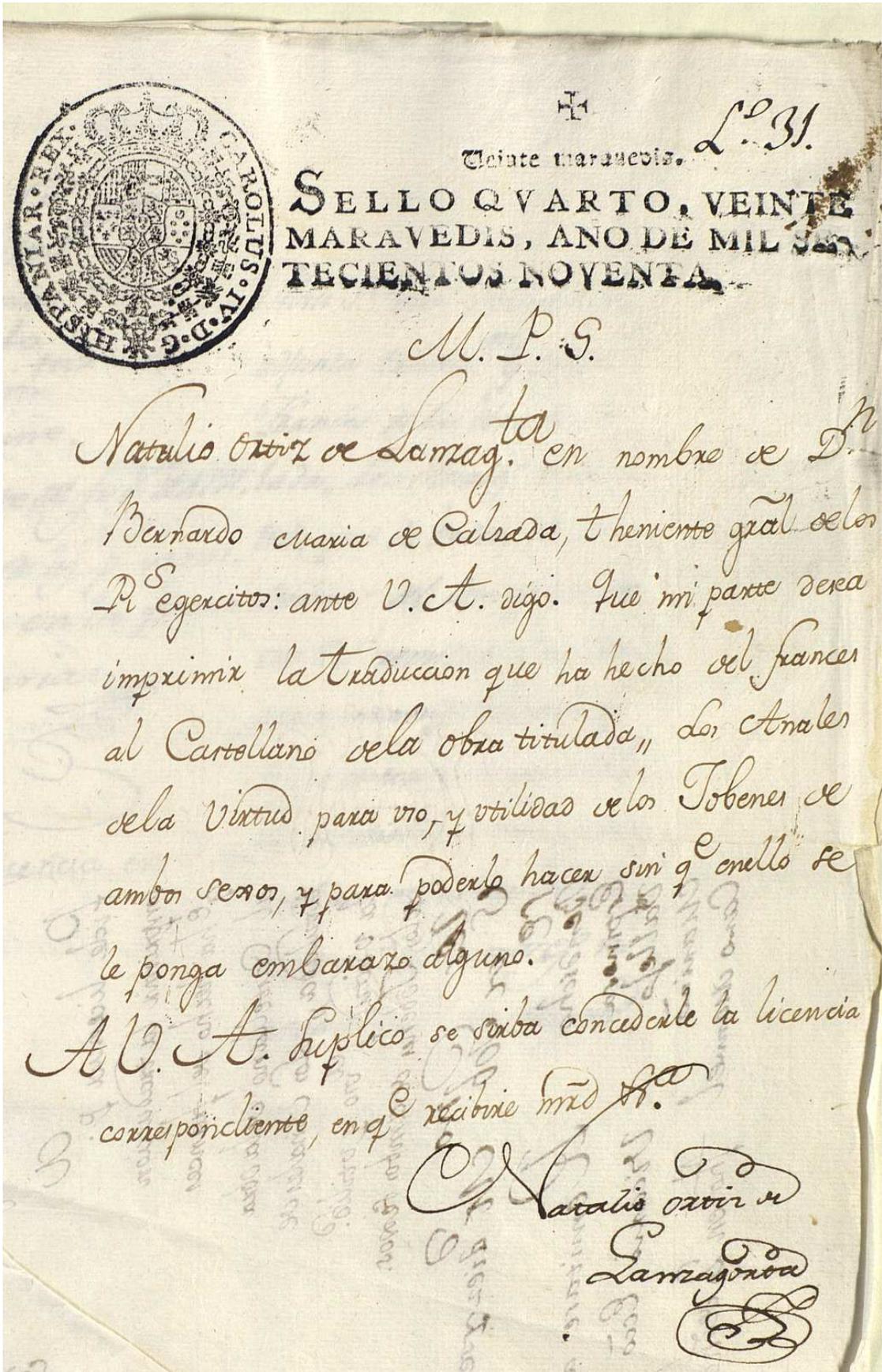
Cour/Liasse 31/1790

Don Bernardo María de Calzada, lieutenant général des armées royales

Demande

Qu'on lui accorde le permis d'impression de la traduction faite du français de l'œuvre intitulée *Les annales de la vertu à l'usage des jeunes des deux sexes*.

1. Demande du permis d'impression



*M.P.S. [Muy Poderoso Señor]*

*Natalio Ortíz de Lanzagorta en nombre de Don Bernardo María de Calzada, teniente general de los Reales ejércitos: ante V.A. digo, que mi parte desea imprimir la traducción que ha hecho del francés al castellano de la obra titulada Los Anales de la virtud, para uso y utilidad de los Jóvenes de ambos sexos, y para poderlo hacer sin que en ello se le ponga embarazo alguno. A V.A. suplico sirva concederle la licencia correspondiente, en que recibiré merced, etc.*

*Natalio Ortíz de Lanzagorta.*

\*\*\*

Puissant Seigneur,

Natalio Ortíz de Lanzagorta, au nom de Don Bernardo María de Calzada, lieutenant général des armées royales, demande, devant Votre Altesse, le permis d'impression de la traduction de l'œuvre intitulée *Les annales de la vertu à l'usage des jeunes des deux sexes* ; et pour pouvoir le faire sans qu'on n'y mette le moindre obstacle, je supplie V.A. de bien vouloir accorder la licence correspondante, en recevant la certification judiciaire de Votre Grâce.

*Natalio Ortíz de Lanzagorta.*

2. Pedro Escolano d'Arrieta au secrétaire de l'Académie José Miguel de Flores

D<sup>no</sup> Bernardo Maria de Cabrera theme  
 general delos R. S. Ejercitos  
 No  
 S. Escolano

P. a  
 fide licencia p.  
 imprimia la traduccion  
 q<sup>a</sup> ha hecho del frances  
 al Castellano de la obra  
 titulada,, Los Annales de  
 la virtud p<sup>a</sup> uno y utilidad  
 delos Jobens de ambos sexos.

Ver D<sup>no</sup> D  
 S. de Job M<sup>o</sup> diez y seis de D<sup>no</sup>  
 se 1790

Benasicho  
 Espinosa  
 Vallejo  
 Mariano  
 Cano Manuel

Remitare a censura del  
 Vicario Eccc<sup>o</sup> de Madrid  
 Ho en lo dicho.



*Don Bernardo María de Calzada, teniente general de los Reales ejércitos.*

*Pide licencia para imprimir la traducción que ha hecho del francés al castellano de la obra titulada, Los anales de la virtud para uso y utilidad de los jóvenes de ambos sexos.*

*Señores de Gobierno: Bendicho, Espinosa, Vallejo, Marino, Cano Manuel.*

*Madrid diez y seis de Diciembre de 1790.*

*Remítase a censura del vicario Eclesiástico de Madrid.*

\*\*\*

Don Bernardo María de Calzada, lieutenant général des armées royales

Demande le permis d'impression de la traduction castillane de l'œuvre française intitulée *Les annales de la vertu à l'usage des jeunes des deux sexes.*

Messieurs du gouvernement : Bendicho, Espinosa, Vallejo, Marino, Cano Manuel.

Madrid, le 16 décembre 1790.

À remettre à la censure du vicaire ecclésiastique de Madrid.



*Muy señor Mío:*

*Devuelvo la adjunta traducción y original francés de la obra intitulada, Los anales de la virtud, que de orden de los señores del consejo se sirvió V.S. remitir a mi censura, manifestándole que de la ejecutada resulta que no contiene cosa alguna contra nuestra Santa Fe, buenas costumbres, ni regalías de su Majestad, antes bien que en ella se recopilan inmutables noticias y verdaderas pruebas de su Argumento, que hacen dulce su lectura, por lo que y estar la traducción fiel y arreglada, soy de parecer, salvo el superior de los Señores del Consejo, se puede permitir su impresión.*

*Dios guarde a V. A. muchos años*

*Lorenzo Igual de Soria.*

*Señores de Gobierno: Contreras, Vallejo, Mendinueta, Marino.*

*Madrid, 7 de febrero de 1791.*

*Se concede licencia para la impresión en la forma ordinaria. Con licencia en dicho día.*

\*\*\*

*Cher Monsieur,*

*Je vous rends la traduction ci-jointe et l'original français de l'œuvre intitulée *Les annales de la vertu*, que Votre Altesse, à travers le Conseil, avait remis à ma censure. Après avoir lu cette traduction, je n'ai rien trouvé de contraire aux dogmes de notre sainte religion catholique, aux bonnes mœurs et aux privilèges de Sa Majesté. Elle comporte des nouveautés véridiques et des preuves authentiques de son raisonnement, qui rendent douce sa lecture. En outre, la traduction est fidèle et bien construite. De ce fait, je suis d'avis, sauf autre décision de la part des messieurs du Conseil, que le permis d'impression soit accordé.*

*Que Dieu accorde à Votre Altesse de nombreuses années de vie.*

*Lorenzo Igual de Soria.*

*Messieurs du gouvernement : Contreras, Vallejo, Mendinueta, Marino.*

*Madrid, le 7 octobre 1791.*

*On accorde le permis d'impression dans sa forme ordinaire. Obtient le permis ce jour même.*

F. Dossier de censure de l'œuvre de Madame de Genlis, *Las veladas de la quinta, o novelas e historias sumamente útiles para que las madres de familia* (1788) [*Les Veillées du château...*, 1782]

Corte

1788  
1802

5565

Leg 40

Don Fernando Gilleman

Sobre

Que se le conceda licencia y privilegio  
para imprimir la obra titulada: *Las Ve-  
ladas de la Quinta.*

CONSEJOS, 5565, Exp. 49

A.H.N.  
CONSEJOS

Gobierno

*Corte/1788-1802*

*Legajo 40*

*Don Fernando Gilleman,*

*Sobre*

*Que se le conceda licencia y privilegio para imprimir la obra titulada: Las Veladas de la Quinta.*

\*\*\*

Cour/1788-1802

Liasse 40

Don Fernando Gilleman

Demande

Qu'on lui accorde le permis d'impression et le privilège pour l'œuvre intitulée : *Les Veillées du château.*

1. Demande de permis d'impression

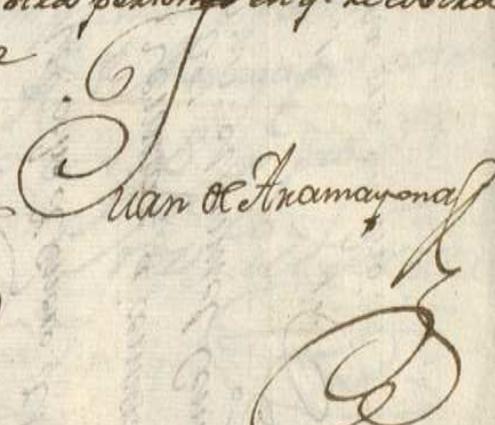
Este maravedis. Ley 40

 SELLO QVARTO, VEINTE  
MARAVEDIS, AÑO DE MIL  
SETECIENTOS OCHENTA Y  
OCHO. —

M. P. S.

Juan de Aramayona en nre N. D. Fernando el  
Quinto Rey. A esta Corte cuyo poder ofusco presento  
siendo necesario como mas hay lugar Digo: Que mi pte  
ha escrito la obra intitulada las Veladas de la Quinta octo-  
velas è Lecciones propias para inspirar el Amor à la Virtud  
à los Jóvenes à el tpo mismo q. su gracia y variedad los divi-  
esta, y es la misma que con la debida solemnidad presento  
traducida del Idioma frances al Castellano y para q. no  
incurra en pena alguna pueda darse à la prensa  
Sup. à N. A. ve rra conceder à mi pte la licencia necesaria y al  
mismo tpo privilegio esclusivo p. el tpo de diez años para q.  
pueda venderlo y ninguna otra persona en q. recibiera  
especial nra d. f. no

D. Fern. de Gilman Juan de Aramayona



*M. P. S. [Muy Poderoso Señor]*

*Juan de Aramayona en nombre de Don Fernando de Gilleman, vecino de esta Corte cuyo poder ofrezco presentar siendo necesario como más haya lugar, digo: que mi parte ha escrito la obra intitulada las Veladas de la Quinta o Novelas e Historias propias para inspirar el amor a la Virtud a los jóvenes a el tiempo mismo que su gracia y vanidad los divierta y es la misma que con debida solemnidad presenta. Traducida del idioma francés al castellano y para que sin incurrir en pena alguna pueda darse a la prensa. Suplico a V.A. se sirva conceda a mi parte la licencia necesaria y al mismo tiempo el privilegio exclusivo por el tiempo de diez años para que pueda venderlo y ninguna otra persona en que recibirá especial merced V.A.*

*Fernando de Gilleman y Juan de Aramayona.*

\*\*\*

Puissant Seigneur,

Juan de Aramayona, représentant de Don Fernando de Gilleman, déclare, devant Votre Altesse, que ce dernier a écrit l'œuvre intitulée *Les Veillées du château ou nouvelles et histoires propres à inspirer l'amour de la Vertu chez les jeunes et en même temps, pour qu'elles les amusent avec leur charme et vanité solennelle*. Traduit du français au castillan. Je prie Votre Altesse d'accorder à cette traduction le permis d'impression et le privilège exclusif de dix ans pour qu'il puisse avoir l'exclusivité de vente. En espérant qu'elle recevra la certification judicieuse de Votre Grâce.

*Don Fernando de Gilleman et Juan de Aramayona.*

2. Pedro Escolano d'Arrieta au secrétaire de l'Académie Joseph Miguel de Flores

D. Fernando Gillemán Vez. Aceta  
Conte  
Pide lra para imprimir  
la traduecion que ha echo  
Al frances al Castellano  
Al tomo 1.º de la obra  
titulada „Las veladas de la  
Quinta.  
Presenta el Original  
Ni  
y el Gpo No  
Campomanes  
Benricho  
Vallejo  
Alondinuerca  
Cienfuegos

Nota  
Al dar cuenta de me  
pedim. lra presente lo  
de cuenta de la esqula  
adjunta  
M. ocho de Enero de 1785.  
Remittase a censura de  
P. N. Marmel Cerrero  
Ha orn en dho.

P. Escolano

*Don Fernando Gilleman, vecino de esta Corte:*

*Pide licencia para imprimir la traducción que ha hecho del francés al castellano del tomo 1º de la obra titulada Las veladas de la Quinta. Presenta el Original.*

*Señores de Gobierno: Campomanes, Bendicho, Vallejo, Mendinueta, Cienfuegos.*

*Remítase a la censura de Padre Fray Manuel Centeno.*

*Madrid, ocho de enero de 1788.*

\*\*\*

Don Fernando Gilleman, habitant de ce royaume,

Demande le permis d'impression de la traduction qu'il a faite du français du premier tome de l'œuvre intitulée *Les Veillées du château*. Présente l'original.

Messieurs du gouvernement : Campomanes, Bendicho, Vallejo, Mendinueta, Cienfuegos.

À remettre à la censure du Père Manuel Centeno.

Madrid, 8 janvier 1788.

3. Rapport de censure (premier tome).

7

2

Muy Señor mio: he visto la adueta Traducción de las Veladas de la Quinta que de Dñ del Consejo se fixo Vm. remita á mi censura; y debo decir que ademas del mérito singularísimo de la Obra en su Original, hallo que la Traducción esta fiel y exactam<sup>te</sup> arreglada á el, sin perder nada de aquella viveza de expresion y de variedad de caracteres que hacen la Obra tan util como amena y divertida.

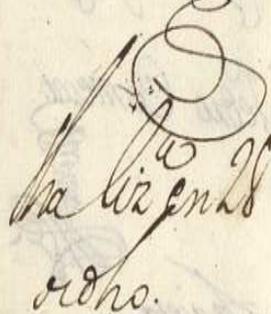
La traducción de las Notas es en mi juicio lo mas difícil de hacer con exactitud en ma lengua, á causa de los terminos

technicos y propios de varias Artes y Ciencias; y con todo hallo en esta mucha propiedad en las voces y claridad en la expresion sin que se advierta cosa que huelga á aquella pedante y torvil tafeza q<sup>e</sup> tanto desagrada la mayor parte de mis Traducciones del dia, con poco honor de mis literaturas y de la Patria.

Asi lo siento, en ome de L<sup>a</sup> Maria de Aragon de Madrid á 22 de Enero de 1788.

B. L. M. de Vm.  
Su leg. Ser. y Cpp.  
F. Pedro Cernero  
Pedro Colano de Saizeta





Vm.  
 S. de Gob.  
 torre  
 Bendicho  
 Excmo  
 Vallejo  
 cuendin  
 Cienfuegos  
 C. de V. y C. de E. de E.  
 1788  
 Se concede licencia  
 p<sup>a</sup> la impresion en  
 la forma ordinaria.  
 Ma Liz en 28  
 odo.

*Muy señor mío:*

*He visto la adjunta traducción de Las Veladas de la Quinta que de orden del consejo se sirvió V.M. remitir a mi censura, y debo decir que además del merito singularísimo de la obra en su original, hallo que la traducción está fiel y exactamente arreglada a él, sin perder nada de aquella vives de expresión y de variedad de caracteres que hacen la obra tan útil como amena y divertida. La traducción de las notas es en mi juicio lo más difícil de hacer con exactitud en nuestra lengua, a causa de los términos técnicos y propios de varias Artes y Ciencias, y con todo hallo en esta mucha propiedad en las voces y claridad en la expresión sin que se advierta cosa que huela a aquella pedante y servil bajeza que tanto degrada la mayor parte de nuestras traducciones del día, con poco honor de nuestra literatura y de la Patria. Así lo siento, en el convento de Doña María de Aragón de Madrid a 22 de enero de 1788.*

*B.L.M de V.M.*

*Firmado: Pedro Centeno.*

\*\*\*

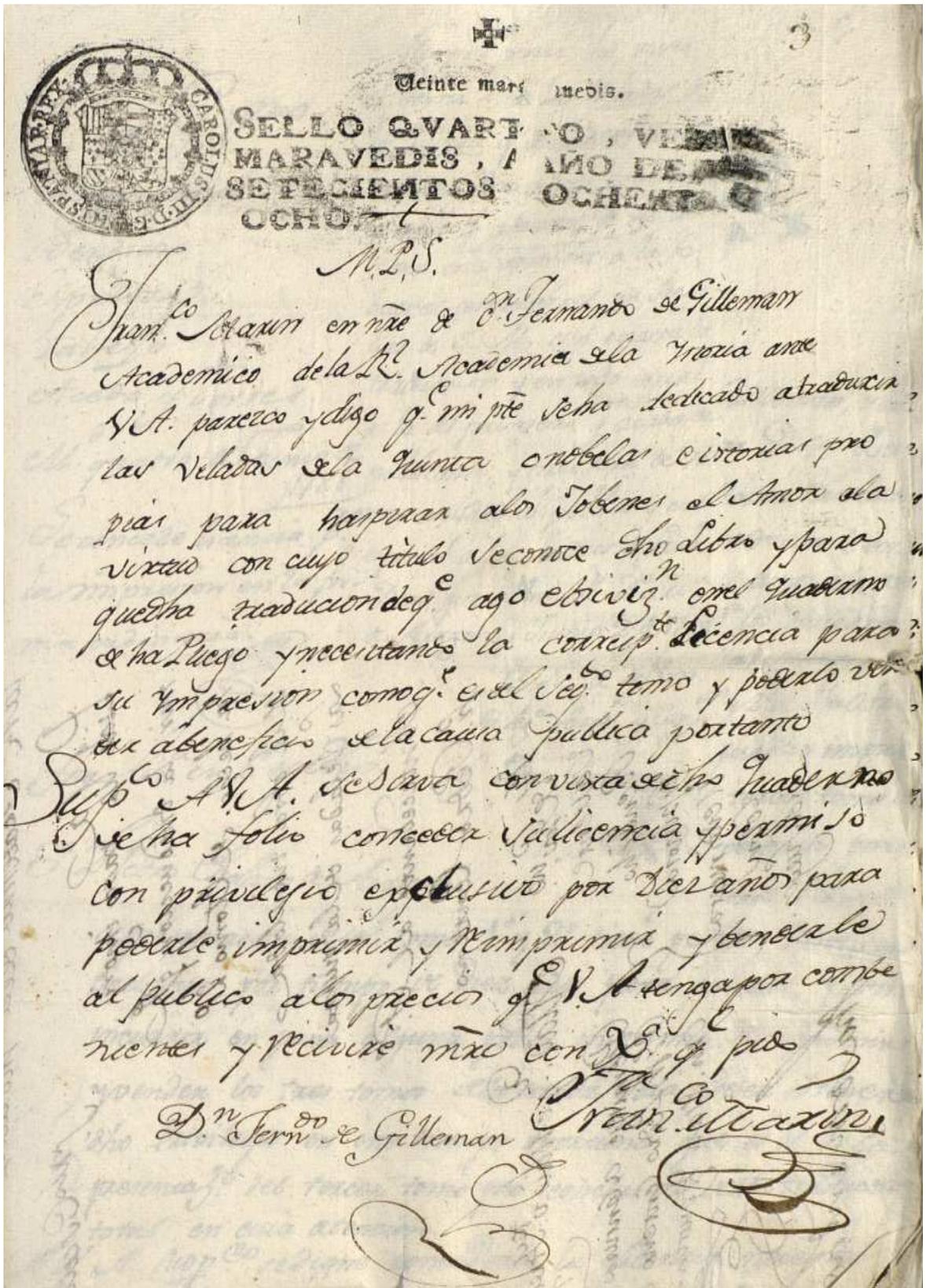
Cher Monsieur,

J'ai lu par ordre de Votre Majesté, la traduction ci-jointe que le Conseil avait remise à ma censure, et je dois dire que, outre le mérite singulier de l'œuvre dans sa version originale, je trouve que la traduction est fidèle et disposée proprement, sans rien perdre de cette vivacité d'expression et variété de caractères qui rendent cette œuvre aussi utile qu'agréable et amusante. La traduction des notes est, à mon avis, le plus difficile à faire avec précision dans notre langue, à cause des termes techniques qui sont propres aux différents arts et sciences ; et pourtant, je trouve que cela a été effectué avec beaucoup de manière très appropriée et de clarté dans l'expression, sans que cela sente cette bassesse pédante et servile qui dégrade la plupart de nos traductions d'aujourd'hui et qui ne fait pas honneur à notre littérature et patrie. Ceci est mon avis, du couvent de Doña María d'Aragon à Madrid, le 22 janvier 1788.

Je baise la main de Votre Majesté.

Signé : *Pedro Centeno.*

4. Demande de permis d'impression (deuxième tome).



*M.P.S [Muy poderoso Señor]*

*Francisco Martín en nombre de Fernando de Gilleman Académico de la Real Academia de la Historia ante V.A. parezco y digo que mi parte se ha dedicado a traducir Las Veladas de la Quinta o novelas e historias propias para inspirar a los jóvenes el amor a la virtud con cuyo título se conoce dicho libro y para que dicha traducción de que hago escribir en el cuaderno y necesitando la conveniente licencia para su impresión del segundo tomo para poderlo vender a beneficio de la causa pública. Por tanto:*

*Suplico a V.A. se sirva con vista de dicho cuaderno que ha folio conceda su licencia y permiso con privilegio exclusivo por diez años para poderla imprimir y reimprimir y venderla al público a los precios que V.A. tenga por convenientes y recibiré merced.*

*Fernando de Gilleman y Francisco Martín.*

\*\*\*

Puissant Seigneur,

Francisco Martín, au nom de Fernando de Gilleman, membre de l'Académie royale d'histoire, déclare devant Votre Altesse qu'il s'est consacré à la traduction de l'œuvre qui a pour titre, *Les Veillées du château ou nouvelles et histoires propres à inspirer l'amour et la vertu chez les jeunes*, dont il envoie le manuscrit du deuxième tome, afin de lui accorder le permis d'impression adéquat pour qu'il puisse le publier et le vendre au bénéfice de la cause publique. Par conséquent,

Je prie Votre Altesse d'examiner ce manuscrit afin de lui accorder le permis d'impression et le privilège exclusif pour dix ans, pour pouvoir l'imprimer et le réimprimer et le vendre au prix que Votre Majesté estimera convenable. Je vous prie de croire à ma profonde gratitude.

*Fernando de Gilleman et Francisco Martín.*

5. Pedro Escolano d'Arrieta au secrétaire de l'Académie Joseph Miguel de Flores

La R<sup>a</sup> Academia de la Lengua  
 D<sup>o</sup> de la Lengua para imprimir  
 mis la traduccion q<sup>e</sup>  
 ha hecho el Tomo 2.<sup>o</sup>  
 de la obra traducida  
 Las Veladas de la quinta  
 Antecedente al P.<sup>o</sup>  
 P. Pedro Centeno

Pedro Escolano

Madrid y Mayo v. <sup>rey</sup> Añu de  
 1788

Remiteje a censura el  
 P. P. Pedro Centeno del  
 An. Juan H. Juanin.

Valiente  
 Bendicho  
 Espinosa  
 Medinera  
 Colon  
 Cienfuegos.

Ha om en no

*Don Fernando Gilleman, Académico de la Real Academia de Historia, pide licencia para imprimir la traducción que ha hecho del tomo 2 de la obra titulada, Las veladas de la Quinta. Antecedente de Padre fray Pedro Centeno*

*Señores de Gobierno: Valiente, Bendicho, Espinosa, Mendinueta, Colón, Cienfuegos.*

*Remítase à la censura de Padre fray Pedro Centeno.*

*Madrid, 1 de mayo de 1788.*

\*\*\*

Don Fernando Gilleman, membre de l'Académie royale d'histoire, demande le permis d'impression de la traduction qu'il a faite du second tome de l'œuvre intitulée *Les Veillées du château*. Censure attribuée précédemment au père Pedro Centeno.

Messieurs du gouvernement : Valiente, Bendicho, Espinosa, Mendinueta, Colón, Cienfuegos.

Madrid, 1<sup>er</sup> mai 1788.

À remettre à la censure du père Pedro Centeno.

6. Rapport de censure (deuxième tome)

<p> <i>M. Cmo</i>  <i>S. de Gob.</i>  <i>Campomanes</i>  <i>Bendicho</i>  <i>Espinosa</i>  <i>Valleso</i>  <i>Atcedo y Torres.</i> </p>	<p> <i>M. quatro de Junio de</i>  <i>1788</i>  <i>Se concede licencia p.</i>  <i>la impresion en la pr-</i>  <i>ma ordinaria.</i> </p>	<p> <span style="float: right;">7</span>  <span style="float: right;">4</span>  <i>Muy Sr. mio: he visto</i>  <i>el Tomo 2.º de las Veladas de</i>  <i>la Quinta q.º de oñ del Cons.º</i>  <i>remitio Vm. a mi censura</i>  <i>y hallo q.º <u>ademas</u> de no con-</i>  <i>tener cosa opuesta a la fe,</i>  <i>buenas costumbres, ni here-</i>  <i>lias de S. M. está exacta la</i>  <i>traduccion y en todo igual</i>  <i>a la del primero q.º acaba de</i>  <i>publicarse, y creo sea de su</i>  <i>buena utilidad al publico y es</i>  <i>especial a las Madres de fam.</i>  <i>Dios que a Nm. de D.ª U.ª</i>  <i>de Aragon y Junio 2 de 1788</i> </p>
<p><i>Ha liz en 6 cueros.</i></p>	<p> <i>B. L. U. de Nm.</i>  <i>su leg.º de v.º y Capp.º</i>  <i>J. Pedro Censuro</i>   </p>	
<p><i>S.º J. Pedro Cicalano de Arrieta;</i></p>		

*Muy Señor mío:*

*He visto el tomo 2º de Las Veladas de la Quinta que de orden del consejo remitió V.A. a mi censura, y hayo que además de no contener cosa opuesta a la fe, buenas costumbres, ni regalías de S.M., está exacta la traducción y en todo igual a la del primero que acaba de publicarse y creo será de suma utilidad al público y en especial a las madres de familia. Dios guarde a V.M. muchos años.*

*De Doña María de Aragón.*

*Junio 2 de 1788.*

*B.L.M de V.M.*

*Señores de gobierno: Campomanes, Bendicho, Espinosa, Vallejo, Acedo y Torres.*

*Se concede licencia para la impresión en la forma ordinaria.*

*Madrid cuatro de junio de 1788. Con licencia en dicho día*

\*\*\*

*Cher Monsieur,*

*J'ai lu, par ordre de Votre Majesté, le deuxième tome de *Les Veillées du château* que le Conseil avait remis à ma censure, et je n'ai rien trouvé de contraire à la religion, aux bonnes mœurs et aux privilèges de Sa Majesté. La traduction est fidèle, comme le premier tome qui vient d'être publié, et je pense qu'elle est d'une grande utilité pour le public, et surtout pour les mères de famille. Que Dieu accorde à V.M de nombreuses années de vie.*

*De Doña María de Aragón, le 2 juin 1788.*

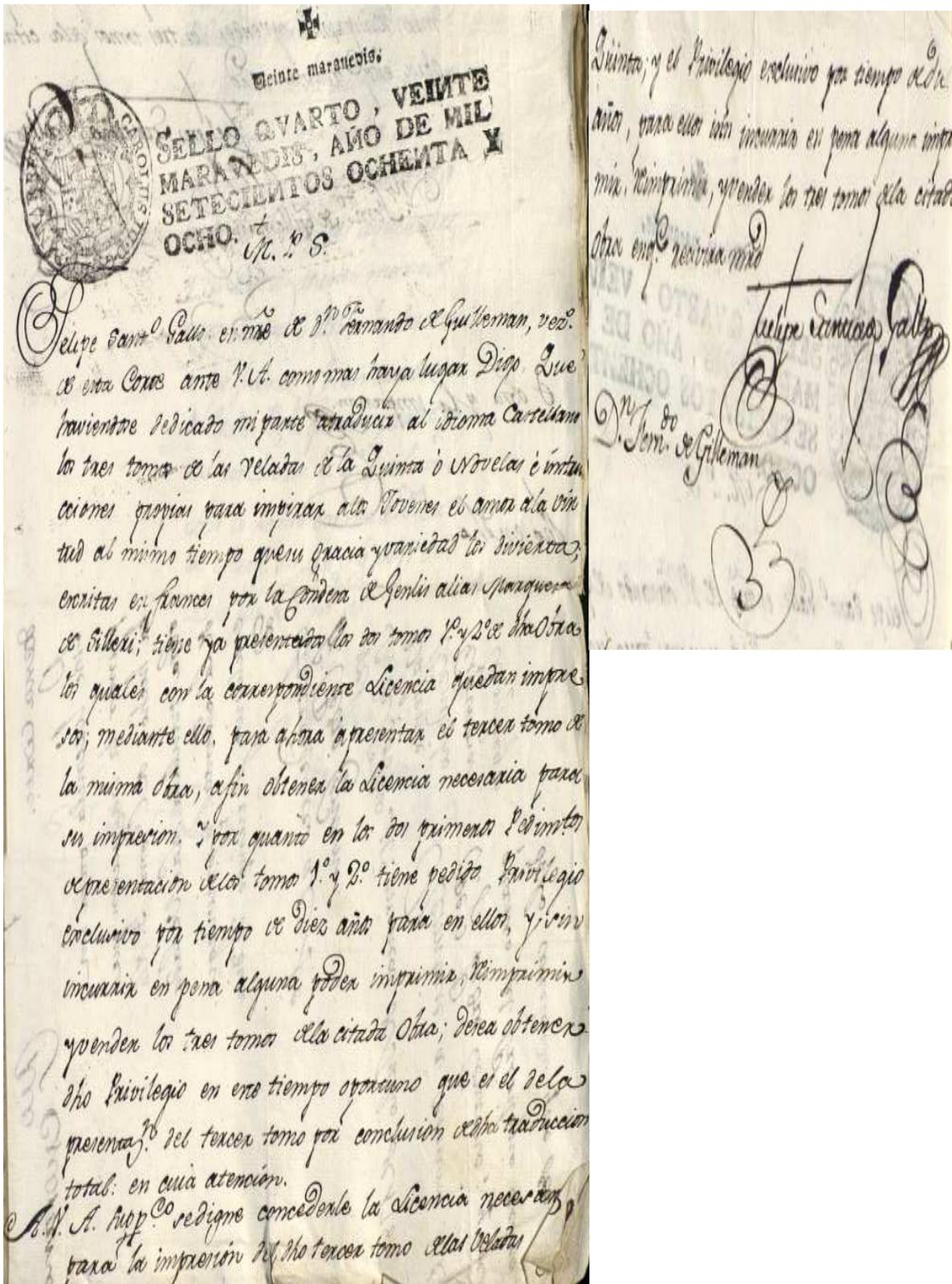
*Je baise la main de Votre Majesté.*

*Messieurs du gouvernement : Campomanes, Bendicho, Espinosa, Vallejo, Acedo y Torres.*

*Madrid, le 4 juin 1788.*

*On accorde le permis d'impression sous la forme ordinaire. Obtient la licence en ce jour.*

7. Demande de permis d'impression (troisième tome)



*M.P.S. [Muy poderoso Señor]*

*Felipe Santiago Gallo en nombre de Don Fernando de Gilleman, vecino de esta corte ante V.A. como más hay a lugar, digo que habiéndose dedicado mi parte a traducir al idioma castellano los tres tomos de Las Veladas de la Quinta o Novelas e instrucciones propias para inspirar a los jóvenes el amor la virtud al mismo tiempo que su gracia y vanidad les divierta, escritas en francés por la Condesa de Genlis alias Marquesa de Sillerí, tiene ya presentado los dos tomos 1º y 2 de esta obra, los cuales con la correspondiente licencia quedan impresos, mediante ello, para ahora presentar el tercer tomo de la misma obra, afín obtener la licencia necesaria para su impresión. Y por cuanto en los dos primeros tomos 1º y 2º tiene pedido el privilegio exclusivo por tiempo de diez años para en ello, y sin incurrir en pena alguna poder imprimir, reimprimir y vender los tres tomos de la citada obra. Desea obtener ahora privilegio en este tiempo oportuno que es el de la presentación del tercer tomo por conclusión de esta traducción total en cuya atención. A V.A. suplico se digne a concederle la licencia necesaria para la impresión del tercer tomo de Las Veladas de la Quinta, y el privilegio, exclusivo por tiempo de 10 años para ellos incurrir en pena alguna imprimir, reimprimir y vender los tres tomos de la citada obra que en gracia recibirá merced...*

*Fernando de Gilleman y Felipe Santiago Gallo.*

\*\*\*

Felipe Santiago Gallo, au nom de Fernando de Gilleman, habitant de ce royaume, déclare devant Votre Altesse qu'il s'est consacré à la traduction des trois tomes de l'œuvre qui a pour titre, *Les Veillées du château ou nouvelles et histoires propres à inspirer l'amour et la Vertu chez les jeunes et en même temps, pour qu'elles les amusent avec leur charme et vanité solennelle*, écrite en français par la comtesse de Genlis, alias la marquise de Sillerí. Ayant déjà publié les deux premiers tomes, avec les permis correspondants, il présente le troisième tome de la même œuvre, afin d'obtenir le permis nécessaire à la publication. Tout en sachant qu'il a déjà sollicité le privilège exclusif pour les deux premiers tomes pour une durée de dix ans, avec le droit de les imprimer, de les réimprimer et de les vendre, il demande aussi le privilège pour le troisième tome qui conclut cette traduction. Il prie Votre Majesté de lui accorder, sauf s'il y trouve des inconvénients, le permis nécessaire pour la publication du troisième tome de *Les Veillées du château* et le privilège exclusif pour une durée de trois ans, qui donne le droit d'imprimer, de réimprimer et de vendre les trois tomes de l'œuvre citée avec la certification judiciaire de Votre Grâce.

*Fernando de Gilleman et Felipe Santiago Gallo.*

8. Pedro Escolano d'Arrieta au secrétaire de l'Académie Joseph Miguel de Flores

de una Carta.  
Pido licencia para imprimir la traduccion que ha hecho del tomo 3.<sup>o</sup> de la obra titulada „Las Veladas de la Quinta; y privilegio esclusivo p.<sup>a</sup> tiempo de diez años.  
Antecedentes al P.<sup>o</sup> Sr. Pedro Centeno.  
Ves  
S. de Gob.<sup>no</sup> M.<sup>o</sup> treinta de Julio de 1788  
Valencia  
Benidicho  
Cipinora  
Cienfuegos  
Remtase a censura del P.<sup>o</sup> Sr. Pedro Centeno; y en quanto al Privilegio acuerdolo concluda que sea la

Pido  
P. Escolano

*Don Fernando Gilleman, vecino de esta corte:*

*Pide licencia para imprimir la traducción que ha hecho del tomo 3 de la obra titulada Las veladas de la Quinta y privilegio exclusivo por tiempo de diez Años. Antecedente al Padre fray Pedro centeno*

*Señores de Gobierno: Valiente, Bendicho, Espinoza, Cienfuegos.*

*Remítase à la censura de Padre fray Pedro Centeno; y ese quanto al privilegio acuérdelo concludida que sea.*

*Madrid, treinta de julio de 1788.*

\*\*\*

Don Fernando Gilleman, habitant de ce royaume,

Sollicite le permis d'impression de la traduction du troisième tome de l'œuvre intitulée *Les Veillées du château* et le privilège pour une durée de dix ans. Censure attribuée précédemment au père Pedro Centeno ; concernant le privilège, il sera accordé, si tel est le cas, au moment venu.

Messieurs du gouvernement : Valiente, Bendicho, Espinoza, Mendinueta.

À remettre à la censure du père Pedro Centeno.

Madrid, 30 juillet 1788.

9. Rapport de censure (troisième tome)

7  
 Muy R. mio: He visto la ad.<sup>ta</sup>  
 Traducción del Tercer Tomo de  
 las Relaciones de la Quinta, la que  
 me parece enax hecha con la  
 misma fidelidad y exactitud q<sup>e</sup>  
 la de los dos tomos anteriores,  
 y no sea su asunto menos  
 importante y útil á la educacion  
 de los juvenes y bien universal  
 del Estado. Por lo que me parece po-  
 tra concederse la lic. q<sup>e</sup> solicita.  
 Asi lo heinto en este de D. N.ª  
 de Aragón en 4 de Agosto de 1788.  
 Dios que á N. m. a.  
 B. L. M. de N. m.  
 su Rey. Señ.ª y Cap.<sup>n</sup>  
 Fr. Pedro Centeno  
 S.º Pedro Nicolano.

Res  
 S.º de P. no  
 Campomanes  
 Obispo  
 Espinosa  
 Vallejo  
 Colon  
 M. siete de Agosto  
 1788  
 Se concede licencia para la  
 impresion en la forma ordi-  
 naria  
 Ha l.ª en dho

*Muy señor mío:*

*He visto la traducción del tercer tomo de Las Veladas de la Quinta, la que me parece está hecha con la misma fidelidad y exactitud que la de los dos tomos anteriores, y no ser su asunto menor importante y útil a la educación de los jóvenes y bien universal del estado. Por lo que me parece poder concederle la licencia que solicita. Así lo presento en el convento de Doña María de Aragón.*

*Así lo siento, en el Convento de Doña María de Aragón de Madrid en 4 de agosto de 1788.*

*Dios guarde A.V.A. muchos años. B.L.M. de V.M.*

*Firmado: Pedro Centeno.*

*Señores de Gobierno: Campomanes, Bendicho, Espinosa, Vallejo, Colón.*

*Madrid siete de Agosto de 1788.*

*Se concede la licencia para la impresión en la forma ordinaria.*

*Con licencia en dicho día.*

\*\*\*

*Cher Monsieur,*

*J'ai lu la traduction du troisième tome de *Les Veillées du château* et comme pour les deux tomes précédents, j'ai rencontré cette même fidélité et exactitude et cette même matière utile à l'éducation des jeunes et au bien-être universel de l'État. Ainsi, je suis d'avis que le permis d'impression sollicité soit accordé. Ceci est mon opinion, au couvent de Doña María d'Aragon à Madrid, le 4 août 1788.*

*Que Dieu accorde à Votre Altesse de nombreuses années de vie. Je baise la main de Votre Majesté.*

*Signé : Pedro Centeno.*

*Messieurs du gouvernement : Campomanes, Bendicho, Espinosa, Vallejo, Colón. On accorde le permis d'impression sous la forme ordinaire.*

*Madrid, le 7 août 1788.*

*Obtient la licence en ce jour.*

G. Dossier de censure de l'œuvre de Madame de Genlis, *Veladas de la quinta o curso de Moral* (1788) [*Les Veillées du château...*, 1782]

1. Rapport de censure de Josef de Guevera Vasconcelos

11<sup>mo</sup> Señor

En cumplimiento del encargo de V.S.I. he visto la traducción castellana del tomo 1.<sup>o</sup> de la Obra intitulada las Veladas de la Quinta, ó curso de Moral para instrucción de la Juventud, que escribió en francés el Autor de Mela, y Theodor, y ha puesto en castellano D.<sup>o</sup> Venancio Calzada Capitan del Reg.<sup>to</sup> de caballeria de la Real y aunque no encuentro reparo en que se le conceda la licencia que solicita para imprimirla, asi por no contener cosa alguna contra la Religion, y leyes del Reyno, como porque las maximas morales del Original se dirigen á la mejor educacion de la Juventud. con todo tiene la traducción algunos defectos, y inequivalencias, como q.<sup>da</sup> en la pag.<sup>a</sup> traduce Societé intime, sociedad intima, por confianza intima. En la 34 Des fleurs defechées, flores disecadas, por secas, ó desecadas. = pag 20. Elle le renvoya chercher avec empressement. Envió á

buscarle con empeño, por buscarle á toda prisa. Pag. 19 La poitrine commence à l'ataquer traduce empieza á atacarse del pecho, por principio á fennida del pecho = pag 25. écoutoit avec surprise. escuchaba con asombro, por escuchaba con prevenida, ó admirada. pag. 62. petit enfant, trae dice muchacho, por niño, y á otros no son frequentes los defectos, pero no impedirian la publicacion, porque son defectos que no influyen en la sinceridad del original.

+ Pero el Traductor con noticia de que el Consejo habia concedido licencia para traducir imprimirla la traducción de lo mismo obra á D.<sup>o</sup> Jean Gillement deserte de su prevencion, y solo desea se recopen su Mis. y el Original, para otra ocasion más oportuna y acaso viendola con más espacio pueda corregirla. Me parece que no hai reparo, en q.<sup>da</sup> asi lo informe la Real al Consejo la Real, ó resolverse lo mas conveniente.

M.<sup>o</sup> y Marzo 6.<sup>o</sup> de 1788.

Josefa Guevera  
Vasconcelos



*Ilustrísimo Señor:*

*En cumplimiento del encargo de V.S. he visto la traducción castellana del tomo 1º de la obra intitulada Las veladas de la Quinta, o curso de Moral para instrucción de la juventud, que escribió en francés el escritor de Adela y Teodoro, y ha puesto en castellano Don Bernardo de Calzada capitán del Regimiento de Caballería de la reina y aunque no encuentro reparo en que se le concede licencia que solicita para imprimirla así por no contener cosa alguna contra la Religión y Leyes del Reino, como porque las máximas morales del original se dirigen a la mejor educación de la juventud, con todo tiene la traducción algunos descuidos, y inexactitudes, como cuando en la pagina 9 traduce « société intime » (sociedad intima) por « confianza intima ». En la 34 « Des fleurs desséchées » (flores disecadas), por « secas », o « desecadas ». Página 20, « Elle le renvoya chercher avec empressement » (envio a buscarle con empeño, por « buscarla a toda prisa ». Página 19, « Sa poitrine commence à s'attaquer » traduce (empieza atacarse del pecho), por « principia a sentirse del pecho. Página 25, « ecoutoit avec surprise » (escuchaba con asombro), por « escuchaba sorprendida » o « admirada ». Página 62, « petit enfant » traduce (mancebo), por « niño », y a este modo son frecuentes los descuidos, pero no impidieran la publicación, porque son defectos que no influyen en la sustancia del original.*

*Como el traductor con noticia de que el Consejo había concedido licencia para imprimir la traducción de la misma obra a Don Fernando Gilleman desiste de su pretensión, y solo desea recoger su manuscrito, y el original, para otra ocasión más oportuna y acaso viéndola con más espacio podrá corregirla. Me parece que no hay reparo, en que así lo informe al Consejo de la Academia que lo resolverá lo más conveniente.*

*Madrid, Marzo 6 de 1788.*

*José de Guevara Vasconcelos.*

\*\*\*

Très illustre Monsieur,

En vertu du mandat confié par Votre Excellence, j'ai lu attentivement la traduction castillane de l'œuvre intitulée *Les Veillées du château ou Cours de morale pour l'instruction des jeunes*, écrite en français par l'auteur d'*Adèle et Théodore*, et traduite en castillan par Don Bernardo de Calzada, capitaine du régiment de chevalerie de la reine. Bien que cette traduction contienne des maximes morales destinées à une meilleure éducation de la jeunesse et que je n'aie rien trouvé de contraire à la religion et aux lois du royaume qui puisse empêcher sa publication, pour autant, elle comporte certaines négligences et inexactitudes. Par exemple, à la page 9, il traduit « confiance intime » au lieu de « société intime » ; page 34, il traduit « Des fleurs desséchées » au lieu de « fleurs sèches » ; page 20, il traduit « Elle le renvoya chercher à toute vitesse » au lieu de « Elle le renvoya chercher avec empressement » ; page 19, il traduit « commence à souffrir de la poitrine » au lieu de « Sa poitrine commence à

s'attaquer » ; page 25, il traduit « écoutait, étonnée » au lieu de « écoutait avec surprise » ; page 62, il traduit « enfant » au lieu de « petit enfant » ; et ainsi de suite ; on décèle des négligences fréquentes, mais tout cela n'empêche pas sa publication, puisque ce sont des défauts qui n'influent pas sur le fond de l'original.

Puisque le traducteur savait que le Conseil avait déjà accordé le permis d'impression à la traduction de la même œuvre à Fernando Gillemán, il se désiste de sa demande de permis et souhaite qu'on lui renvoie le manuscrit et l'original pour qu'il puisse le corriger plus calmement pour une prochaine fois. Je ne trouve rien à redire à cela, et j'informe le Conseil de l'Académie sur ces faits pour qu'il puisse prendre la décision la plus appropriée.

Madrid, le 6 mars 1788.

*José de Guevara Vasconcelos.*



*Don José Miguel de Flores, etc:*

*Certifico que en una de la Juntas celebradas por la expresada Real Academia se leyó el dictamen dado por el individuo a quien se encargo el examen de la obra intitulada : Las Veladas de la quinta, traducida del Francés en el que después de exponer varios defectos\* dice que “el Traductor con noticia de que el Consejo había concedido la licencia para imprimir la misma obra traducida por D. Fernando Gilleman, desiste de su pretensión, y solo desea recoger su manuscrito y el original para otra ocasión más oportuna, y acaso viéndola con más espacio podrá corregirla”. La Academia en su vista acordó que la obra se devuelva al consejo con certificación de este acuerdo: en cumplimiento de lo cual doy la presente.*

*En Madrid, a 10 de Marzo de 1788*

*\*aunque no tanto que pudiesen impedir su publicación*

*\*\*\**

Don José Miguel de Flores,

Je certifie que lors d'une des réunions organisées par la distinguée Académie royale, le censeur qui fut chargé de l'examen de la traduction de l'œuvre française intitulée *Les Veillées du château*, après avoir exposé ses différents défauts\*, signale que : « Puisque le traducteur savait que le Conseil avait déjà accordé le permis d'impression à la traduction de la même œuvre à Fernando Gilleman, il se désiste de sa demande de permis et souhaite qu'on lui renvoie le manuscrit et l'original pour qu'il puisse le corriger plus calmement pour une prochaine fois. » L'Académie se conforma à ce rapport et décida que l'œuvre serait rendue au Conseil avec le certificat de cet accord. En conséquence, je délivre la présente, à Madrid, le 10 mars 1788.

*\*sans que ces derniers puissent en empêcher la publication.*

## REMERCIEMENTS

Mes remerciements vont à mes directrices de recherche Lydia Vazquez de l'Université du Pays Basque (EHU/UPV) et Catriona Seth de l'Université de Lorraine. Lors de ces dernières années, elles m'ont accompagnée fidèlement, dans les bons comme dans les mauvais moments et elles ont fait preuve d'une énorme patience en encadrant et en redirigeant ce travail vers ce qu'il est devenu aujourd'hui. Enfin, je tiens à remercier mon entourage pour les encouragements et notamment ma famille pour son énorme soutien psychologique. Ma plus tendre reconnaissance s'adresse surtout à Fatos. Je le remercie du soutien infini et de l'éternelle patience qu'il m'a accordée ces dernières années.

Avril 2016, Beatriz Onandia.

